LÉO TAXIL

LE FILS DU JÉSUITE

PRÉCÉDÉ DE

PENSÉES ANTI-CLÉRICALES

INTRODUCTION PAR

le Général G. GARIBALDI

PREMIER VOLUME

PARIS

AUX BUREAUX DE "L'ANTI-CLÉRICAL"

12, *Boulevard Montmartre*, 12

M D CCC LXXIX

DU MÊME AUTEUR :

EN PRÉPARATION

LES JÉSUITES DÉVOILÉS

[illegible] RÉVÉLATIONS CURIEUSES

sur la doctrine et les mœurs des R. P. Jésuites

UN PAPE FEMELLE

GRAND ROMAN ANTI-CLÉRICAL

LA HAINE FILIALE

ROMAN DE MŒURS

BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE

A la fin de chaque trimestre, et indépendamment de ses romans, M. Léo Taxil fait paraître, SOUS UN TITRE SPÉCIAL, *une forte brochure de* 80 *pages, format des ouvrages de librairie, au prix de* soixante centimes.

Ces brochures, vivement intéressantes, sont une réunion d'articles à l'emporte-pièce et de nouvelles des plus comiques; le tout absolument dirigé contre le cléricalisme; elles sont disposées de façon à pouvoir être réunies quatre par quatre, et à former ainsi un beau volume de 320 *pages chaque année. Ces volumes constituent la* BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE.

LE FILS

DU JÉSUITE

LÉO TAXIL

LE FILS
DU
JÉSUITE

PRÉCÉDÉ DE

PENSÉES ANTI-CLÉRICALES

INTRODUCTION PAR

le Général G. GARIBALDI

PREMIER VOLUME

PARIS

STRAUSS, LIBRAIRE-EDITEUR

5, *Rue du Croissant*, 5

M D CCC LXXIX

A CELUI QUE J'AFFECTIONNE COMME UN PÈRE

A GARIBALDI

Je dédie ce livre

LÉO TAXIL.

PENSEES

ANTI-CLÉRICALES

AVANT-PROPOS

Les Ecritures, que les stupides et les fourbes appellent saintes ou sacrées, placent à côté du premier couple le serpent, qui abuse de la faiblesse de la première femme pour la tenter.

Elles eussent donné un tour plus heureux à cette belle fable en remplaçant le reptile par un prêtre. Car le prêtre est la véritable personnification de la malice et du mensonge. Il est autrement apte à la corruption et à la trahison que le répugnant et tortueux habitant des marais.

Quand un prêtre, — et surtout un jésuite, la quintessence du prêtre, — se présente à mes yeux, toute la laideur de sa nature me frappe au point de me donner le frisson et des nausées.

*
* *

La plaie de la société moderne, c'est le cléricalisme, c'est-à-dire l'imposture.

Le cléricalisme, nul ne peut le nier, est la base sur laquelle s'appuient tous les gouvernements pervers.

*
* *

Je m'incline devant Rome, la grande métropole du monde, devant Rome, la grande... courtisane.

Panthéon des grandeurs humaines, et aujourd'hui lupanar où affluent comme une écume tous les ribauds de l'univers !

Tel devait être le sort de l'*orbis romanus*.

Tu as foulé les nations sous ton talon d'airain, et les nations t'ont précipitée dans les bas-fonds de l'humanité.

Tes papes et tes empereurs n'ont été que les exécuteurs de la justice suprême.

Je m'incline pourtant devant toi, ô Rome ! parce que j'espère en toi. Purgée des immondices au sein desquelles tu t'es vautrée, tu réapparaîtras un jour resplendissante de l'auréole de la liberté, comme au temps de tes Cincinnatus. Et ce ne sera plus pour courber les nations sous ton joug, mais pour les appeler à la fraternité universelle.

Ton sein a réchauffé, il est vrai, les deux génies malfaisants de l'humanité : l'imposture sacerdotale et la tyrannie. Qu'importe ? le glaive inévitable de la justice en aura raison. Les peuples marchent à pas de tortue, mais

ils marchent (*). Ces messieurs, qui jadis n'auraient pas honoré la plèbe d'un regard, aujourd'hui la caressent, de peur qu'elle ne se souvienne de leur arbre généalogique taché de sang, et de sa propre puissance ! Puissance, hélas ! patiente comme celle du bœuf et du chameau.

*
* *

Quiconque envahit la maison de son voisin et s'en rend maître par trahison est égal à un assassin et doit être traité comme tel.

*
* *

Avez-vous jamais assisté à une conversation entre jésuites ? les avez-vous vus s'observer de la tête aux pieds, de leur œil de renard, sans le moindre sourire?

Ces gens-là ne sourient jamais, même en présence de la femme aimée, ou, si parfois cela leur arrive, leur sourire n'est que le rictus du crocodile.

Ils n'aiment pas, ne s'attendrissent jamais, mais savent haïr avec toute l'énergie dont le cœur de l'homme est capable. Ils sacrifieraient, s'ils le pouvaient, l'humanité tout entière à leurs vices et à leur ambition.

« La fin justifie les moyens. » Telle est la maxime des jésuites, de cette secte qui n'aspire qu'à abrutir et à

(*) Il ne faut cependant pas exagérer, et l'on doit se tenir en garde contre le chiendent clérical. Nice, pour ne citer qu'une ville, avait un couvent en 1860; elle en a aujourd'hui *vingt-neuf*. Il suffit au prêtre d'un fumier monarchique quelconque pour engraisser ses semences infernales et les faire prospérer.

G. GARIBALDI.

asservir tout homme vivant en dehors d'elle. Mesurez-en tout l'effroyable cynisme, et vous aurez une idée de leur puissance pour le mal. Leur but, c'est de dominer les femmes par la confession, et par elles le monde.



Le jésuitisme et la tyrannie sont les deux personnifications du mal dans l'humanité.

Semblables aux plantes parasites, ils veulent vivre et manger aux dépens des autres, et, non contents de manger comme un, ils prétendent manger comme cent.



La tyrannie ne vit que par le jésuitisme.

Quand donc cette secte infâme, scélérate, abominable, qui prostitue, énerve, abrutit l'homme, disparaîtra-t-elle de la face de la terre ?

Et les peuples vont à la messe, aux vêpres, se confessent, communient, baisent la main de ces pestiférés sortis de l'enfer ! Voilà la base du pouvoir de la tyrannie.

La rougeur de la honte me monte au front, quand je songe que je fais partie de cette foule imbécile qu'on appelle sans vergogne peuples civilisés !



Remarquons et déplorons, le plus puissant allié du prêtre est la femme.

La femme ! la plus parfaite des créatures quand elle

est bonne, mais un véritable démon quand elle se laisse dominer par les séducteurs et les traîtres des nations, par ces êtres à l'âme de fange, par les tonsurés.

*
* *

Tout le monde sait que la corruption et la délation sont les armes principales employées par le clergé pour dominer la multitude et la pousser sous le joug des Césars, dont ils conquièrent les bonnes grâces par les services immenses qu'il leur rend.

Les jésuites, ces cryptogames de l'espèce humaine, ces marchands de peuples, ces apôtres d'immoralité, étaient autrefois assez puissants pour tenir dans leur dépendance les monarques et les cours mêmes. Aujourd'hui, je crois, les béguines, chargées de toute espèce de « péchés mortels », et quelques crétins, sont les seuls jouets de la secte. Les empereurs et les rois font les dévots pour mieux duper les naïfs ; ils soutiennent le prêtre par raison de convenance, mais au fond ils savent aussi bien que moi qu'un calotin est un imposteur.

Le crédit du jésuitisme va en raison inverse du progrès. Règle générale, quand un Etat devient libre ou à peu près, le premier soin des hommes intelligents est de proposer l'expulsion des jésuites. Le pays retombe-t-il sous la griffe d'un aigle, cette mauvaise herbe repousse comme par enchantement.

*
* *

« Maintenez le peuple dans la pauvreté. » C'est le

précepte de la tyrannie et du clergé, précepte qui revient à ceci : « Maintenez-le dans la misère et par conséquent dans la saleté. »

Les pays catholiques sont généralement fameux par leur saleté.



Comment se fait-il que les prêtres aient conservé leur pouvoir, malgré toutes leurs scélératesses à peine croyables, et qui dépassent tout ce que devrait pouvoir inventer l'imagination de l'homme ?

Ils ont fait descendre l'Italie, la plus grande des nations, au dernier rang de toutes ; ils lui ont infligé toutes sortes d'humiliations dégradantes ; ils l'ont vendue et revendue à l'étranger, et, pour comble d'ignominie, ils l'ont dressée aux baise-mains, aux génuflexions, à la lâcheté, à la prostitution, à l'abrutissement le plus complet. Grâce à eux, une des plus nobles races est devenue rachitique, difforme, inférieure, au moral et au physique, à toutes les races qui lui doivent ce qu'elles sont.

Quand je songe au pouvoir conservé par les prêtres dans ce siècle qui se dit le siècle des lumières, je me prends à douter que ces crétins, dont les formes ressemblent aux miennes, soient réellement des hommes. Ils me paraissent plutôt une de ces tribus de singes comme j'en ai vus dans le Nouveau-Monde.

Un prêtre est un imposteur. Nul ne peut prouver le contraire, et il ne faut pas être un bien grand mathématicien pour s'en apercevoir. Cependant, l'influence de cet être malfaisant persiste. Les peuples en sont coiffés, et les despotes profitent de cette fascination pour mal-

mener les peuples. On crie d'un côté, de l'autre on fait la sourde oreille, et ce grimoire qu'on appelle constitution d'un peuple libre n'en va pas moins son chemin.

Cela est une preuve suffisante que nous ne sommes pas dans l'âge d'or, et que le mal l'emporte encore sur le bien dans notre civilisation.

Or, qui fait la force de la prêtraille, sinon les fourbes et les niais ? C'est sur l'ignorance et la coquinerie que le jésuite s'appuie. Eclairons les esprits, améliorons les cœurs, et le jésuitisme sera supprimé.

*
* *

Il est prouvé que le moral de l'homme se modifie selon sa position heureuse ou malheureuse, selon l'abondance, le manque ou la qualité des aliments.

Le soldat anglais, par exemple, que je crois un des meilleurs du monde, a la bonne fortune d'appartenir à une nation riche, toute-puissante, et dont les fastes militaires ne le cèdent à ceux d'aucun peuple. De plus, il est bien payé, bien équipé et bien nourri. Aussi affronterait-il le diable.

Si les évêques et les chanoines, au lieu de leurs grasses prébendes, dont ils jouissent dans l'oisiveté, et qui excitent leur sensualité, étaient obligés de courber l'échine sous la pioche et dans la glèbe, ils seraient certainement plus sobres et plus tempérants.

Ramenés à la vie réelle, obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front, ils n'auraient plus le temps de s'occuper d'impostures ni de corruptions, et l'humanité, au lieu de se trouver partagée en fainéants qui jouissent et en travailleurs qui souffrent, marcherait fraternellement unie vers le progrès.

Le prêtre, je le reconnais, est un homme comme un autre, et ce n'est pas l'homme que j'attaque, mais son caractère faux et malfaisant.



Chaque fois qu'un peuple entre en République, ceux-là même qui l'ont opprimé, monarchistes et cléricaux, réclament pour eux la liberté, au nom des principes républicains.

La liberté ne doit pas, à mon avis, exister pour les moustiques, pour la vipère, pour les assassins, pour les voleurs, pour les despotes ; — ni pour les prêtres, aussi dangereux que les premiers.

Et vous, peuples corrompus, voulez-vous être libres ? Descendez dans le fond de votre conscience souillée, et dites-moi si vous vous en sentez capables. Dites-moi si vos yeux peuvent regarder fixément le soleil de la liberté sans en être éblouis.

La liberté est une épée à deux tranchants. L'autocrate est le plus libre des hommes et se sert de sa liberté pour nuire. Le prolétaire, qui plus que tout autre a besoin de la liberté, la prostitue — hélas ! trop souvent — dès qu'il la possède ou la transforme en licence.

Vous me direz peut-être qu'on vous a trompés, hommes du peuple, qu'on vous a corrompus, qu'on vous a fait crier : Vive la mort ! qu'on vous a poussés à jeter dans l'urne un bulletin de vote au nom d'un voleur, d'un esclave ou d'un tyran. Mais je vous répondrai : « Vous vous êtes laissé séduire, pervers ! vous vous êtes laissé tromper avec connaissance de cause, pensant avoir une récompense ou la protection d'un fourbe ! »

— « Mais ce fut un prêtre, mon curé, un ministre de Dieu, qui me conduisit à l'urne ! »

Soit, mais vous fallait-il beaucoup de science pour comprendre qu'un prêtre est un imposteur ?

Non ! non ! vous êtes sans excuse ; pour être libre, il faut être honnête, c'est-à-dire mériter la liberté.

GÉNÉRAL G. GARIBALDI.

LE FILS
DU JÉSUITE

PREMIÈRE PARTIE

ROGER BONJOUR

CHAPITRE PREMIER

UN PHÉNIX DE COLLÈGE

Ce jour-là, l'école libre de Notre-Dame de M*** était en fête. Les cours, où jouaient les élèves des révérends pères jésuites, étaient remplies de longues perches plantées dans le sol, couronnées de feuillage et ornées de pavillons blancs et bleus, couleurs de la vierge Marie. Les *grands* lançaient à profusion des billes en agathe aux *petits*, qui se battaient pour les ramasser ; les *moyens* avaient obtenu la permission de venir prendre leurs ébats dans la grande allée des marronniers et ne songeaient à quereller personne : les professeurs se mêlaient aux élèves, et les fils de la noblesse

française fraternisaient *presque* avec les fils des rôturiers.

Paul Jeandet, élève de philosophie, venait de passer à Paris les deux baccalauréats ès-lettres et ès-sciences avec la mention TRES-BIEN. — Les bacheliers qui pourront lire ceci comprendront mieux que personne la portée de la note obtenue par le jeune lauréat à cet examen terrible que, dans les écoles, on nomme le *bachot*.

Paul Jeandet arrivait de Paris. Depuis deux jours on l'attendait impatiemment ; on avait donc eu le temps de dresser le programme de la fête à laquelle le lecteur assiste au début de ce récit.

Le collége de M*** est situé à un quart d'heure de la petite ville de Villefranche, sous-préfecture du Rhône. Il se divise en deux bâtiments, entourés chacun d'une superbe propriété : la maison-mère et le château.

La maison-mère consiste en un magnifique monument dont la façade compte cent mètres et les ailes quatre-vingts : au milieu est une vaste cour coupée par la chapelle du collége, chapelle bâtie il y a peu de temps et qui est un véritable chef-d'œuvre d'architecture. Autour de la maison-mère s'étend une immense prairie que traversent, sur le devant du collége, de belles allées sablées et sur le côté droit une plantation de grands marronniers.

Sur la gauche de ce monument, édifié à grands frais, mais avec l'argent des dévots, par les membres de la Compagnie de Jésus, se trouve un enclos renfermant un parc sombre et délicieux. Ce parc contient à son tour un vieux manoir du moyen âge, que Mlle de la B***, une marquise bien conseillée par son confesseur, légua, avec les domaines qui en sont dépendants, aux fils d'Ignace de Loyola.

Donc, ce jour là, — en l'année 1864 — tout à M*** respirait un air de fête. Les heures des classes étaient passées à la récréation ; les pensums avaient été levés ; et un somptueux festin venait de partager agréablement la journée, qui devait se terminer par une comédie et des

actions de grâces rendues pompeusement à l'Éternel. *Utile dulci.*

Le matin, après la messe — inévitable — que l'on avait bien voulu retarder d'une heure pour procurer aux élèves une heure de plus de sommeil, on avait servi à tous les pensionnaires du café au lait dans les vastes soupières en fer blanc qui contenaient habituellement la grosse soupe aux pommes de terre des déjeuners. Or, comme au collége de M*** le café au lait est un suprême luxe, les jeunes gens s'en étaient gorgés, ne regrettant qu'une chose, c'est que leurs parents ne payassent pas annuellement trois mille francs au lieu de deux mille pour leur entretien, si cette somme excessive avait dû procurer à leurs enfants une bonne nourriture tous les matins.

Pendant les heures de récréation qui avaient précédé le dîner, les jeux les plus amusants avaient occupé les élèves : Colin-Maillard, les parties de barre, le saute-mouton, etc., etc., étaient allés leur train ; on aurait même sacrifié le café au lait du déjeuner si cela avait pu amener l'hiver et ses glaces. Le collége possède, en effet, un grand lac et une montagne russe ; le lac sert aux patineurs, qui sont nombreux dans le pays; la montagne russe fait les délices des amateurs de traîneaux.

A ce moment, la seconde division, autrement dite la division des *moyens,* entamait une partie de « ballon anglais ». Le ballon anglais est un gros ballon recouvert de peaux qui a le mérite d'occuper une grande quantité de personnes ; les joueurs se partagent en deux camps, et chacun cherche à lancer le ballon dans le camp de ses adversaires et à le repousser quand on l'envoie vers le sien ; on frappe le ballon avec les pieds, avec les mains, avec la tête. A ce jeu tous les coups sont permis ; aussi, il arrive souvent que du sang est versé dans ces sortes de combats. Les deux camps luttent avec intrépidité, violence, héroïsme ; et quand un parti a réussi à faire toucher au ballon anglais le camp ennemi, les combattants oublient leurs yeux pochés, leurs oreilles

déchirées, leur nez saignant, pour songer à chanter et célébrer la victoire.

Tandis que la plupart des *moyens* s'acharnaient au ballon anglais, trois camarades, assis au pied d'un marronnier, causaient tout en cherchant des cerfs-volants et des scarabées. Nous disons *trois*, parce que la règle des collèges de jésuites est celle-ci : « *Raro unus, nunquam duo, semper tres.* » Rarement un seul, jamais deux, toujours trois. — Et, de fait, elle est très-intelligente, cette règle.

L'individu qui va seul est un être à l'esprit taciturne, et les gens taciturnes sont (c'est une vérité de la Palisse) loin d'être confiants ; que de difficultés pour les diriger, pour les gouverner !..... Deux, c'est l'amitié ; et de l'amitié, les jésuites ne veulent pas en entendre parler ; cherchez donc à vous insinuer dans un esprit qui a déjà un ami à qui il peut faire ses confidences !.... Trois, à la bonne heure ; sur trois personnes rassemblées, il y en a toujours au moins une qui espionne les deux autres ; trois, pour les révérends, c'est le nombre béni.

— Cela nous fait honneur, disait donc un des trois jeunes élèves, que le bachelier appartienne à la rôture.

— Ah ! ce n'est pas môssieu le marquis de Belle-Cuisse qui aurait passé avec la mention très-bien ! n'est-ce pas, Gustave ?

— Sans doute.

— Tu as raison, Adolphe. Ces beaux messieurs, parce qu'ils ont une particule devant leur nom, se croient le droit de nous mépriser.

— En attendant, qui remporte les premiers prix chaque année ? Toujours, ou presque toujours, les petits bourgeois.

— Soliez n'est-il pas le plus fort de la quatrième ?

— Et son père est marchand de draps.

— En humanités, l'an dernier, le prix d'excellence était Marion, le savonnier marseillais.

— En rhétorique, Stanislas Borel ; et la philosophie

n'a jamais été si bonne que depuis qu'elle a à sa tête Paul Jeandet, le lauréat que nous célébrons aujourd'hui.

— Vois-tu, Raymond, si le succès de Jeandet fait plaisir aux pères, il faut avouer qu'il ennuie crânement messieurs les petits patriciens.

— La seule satisfaction qu'ils en ont, c'est d'avoir vu leurs pensums levés.

— Ils en sont toujours bourrés, ces crapauds !

— Puis, avec leur mépris, ils sont cause que nous ne les aimons pas.

— Et que pas mal de rôturiers, au sortir du collège, prennent les pères en aversion.

— Comme Vermorel. Ils l'ont tellement agacé que...

— Les malheureux répondront à Dieu de la perte de son âme.

— Entre nous, Adolphe, j'ai bien peur que Paul Jeandet ne tourne mal aussi. Avez vous remarqué, lorsqu'il était à notre cour, comme il était taciturne, ne fréquentant personne, se méfiant même de son ombre ?

— Non, non, je ne suis pas de l'avis de Raymond. Je crois au contraire que Jeandet sera une des lumières de la foi.

— Y penses-tu ? Un fils de comédien !

— Soit. Mais n'a-t-il pas été élevé par les pères avec une sollicitude, une affection vraiment toute paternelle ? Il faudrait qu'il fût bien ingrat pour ne pas reconnaître les bienfaits de nos maîtres....

Gustave s'arrêta, attendant une réponse. Ses deux interlocuteurs le regardèrent avec étonnement, mais n'ouvrirent pas la bouche pour prononcer un seul mot. La suspicion, chez les jésuites, est un sentiment tout naturel, si l'on pense que l'espionnage y est pratiqué sur la plus vaste échelle. Raymond et Adolphe étaient tentés de dire que le bien que les révérends avaient pu faire à Paul Jeandet ne devait pas enchaîner sa conscience ; mais ils préférèrent garder pour eux leur secrète pensée :

Gustave, de son côté, n'avait pas crù une seconde à la vérité des paroles qu'il venait de prononcer.

Après un moment de silence, Gustave reprit :

— Jeandet est une des meilleures têtes du collége, voyez-vous. S'il est taciturne, c'est dans son caractère, voilà ; on ne peut pas le changer. Et puis, qu'est-ce que ça prouve ? qu'il aime la tranquillité, rien de plus. Notre division, qui est en majeure partie composée de diable-à-quatre, ne compte-t-elle pas des esprits posés ?... Ne sommes-nous pas de ces derniers, nous qui causons tranquillement à l'ombre, pendant que les autres se brunissent le teint au soleil et déchirent leurs habits en jouant au ballon anglais ?

— Mais, au moins, nous nous sommes trois : Jeandet, lui, ne parlait à personne.

— Je n'ai jamais vu d'être aussi peu communicatif !

Gustave sentait crouler son raisonnement : il comprit qu'il était inutile de parler du caractère du héros de la journée et surtout de paraître approuver ce tempérament de misanthrope : il préféra se renfermer dans l'argument invoqué par lui, argument qui ne souffrait pas de réplique.

— Communicatif ou non, comment voulez-vous qu'il ne soit pas un des soutiens de la compagnie, lui qui jusqu'à présent a été le plus ferme pilier du collège?... Vous n'ignorez pas que notre bachelier est ici depuis l'âge de huit ans ; qu'il n'est jamais allé dans sa famille ; que pendant l'année, il vit à M***, et qu'il passe le temps des vacances à faire, avec les pères, des voyages en Suisse, en Espagne, en Italie... n'importe où, mais jamais en dehors des révérends. Jeandet doit avoir oublié ses parents ; mais il ne peut pas se montrer ingrat envers la Société de Jésus. D'ailleurs, en vivant toujours au milieu des pères, il a nécessairement pris leurs habitudes, leurs goûts : cet éloignement de la famille a été si bien accompli, il s'y est si merveilleusement habitué, que l'on

peut dire de lui qu'il a du sang de jésuite dans les veines.... Remarquez, je vous prie, que je parle au figuré.

— Je commence à croire, dit Adolphe, que Gustave a raison. Jeandet ne sortira jamais de la voie... de la bonne voie qu'il est accoutumé à suivre depuis son enfance.

— Une dernière objection, avança timidement Raymond, qui avait envie de se rendre ; en sortant d'ici, Paul Jeandet ira à Paris pour y faire son droit ; ne croyez-vous pas qu'il cédera à l'entraînement de la jeunesse étudiante et qu'il perdra, au milieu de la dépravation précoce des habitants du quartier Latin, le souvenir des excellents principes que lui ont inculqués nos révérends pères ?

Comme on le voit, si Raymond s'était hasardé à continuer plus longtemps la lutte contre les idées émises par son camarade Gustave, du moins il y avait mis des formes. En l'entendant s'exprimer ainsi, ses interlocuteurs ne pouvaient douter de l'estime et de la vénération qu'il professait pour ses maîtres ; ils étaient forcés de croire aux regrets qu'il éprouverait si Paul Jeandet venait à *tourner mal ;* cette persistance de la part de Raymond à soutenir une telle hypothèse témoignait une crainte chez lui, mais non pas un désir. — Quel triste spectacle, en somme, que celui de cette défiance réciproque entre jeunes gens, à cet âge où d'habitude leurs âmes ne connaissent ni le mensonge, ni les restrictions mentales, ni ces hideuses subtilités imaginées par les sectaires d'Escobar !

Ce fut Adolphe qui, en sa qualité de nouveau converti aux croyances de Gustave, se chargea de faire descendre la foi dans le cœur rétif de Raymond.

— Mais nos pères ne laisseront pas fréquenter à Paul la société des étudiants de Paris ; il se rendra à la Faculté de droit à l'heure du cours, mais il retournera immédiatement à Vaugirard, où il est indubitable que les pères le feront loger. Jeandet demeurera ainsi dans le bercail, et je suis certain, avec Gustave, qu'il ne l'abandonnera jamais.

— Tant mieux ! exclama Raymond. Puisse-t-il devenir un des flambeaux de la foi !

La conversation sur le héros du jour était terminée ; aucun des trois amis ne songeait à la reprendre, le sujet étant complètement épuisé, et, en outre, fort délicat à traiter. Ils allaient donc entamer un autre chapitre, quand soudain la cloche sonna.

Les esprits posés de la division — comme les avait appelés Gustave — se levèrent immédiatement (on les aurait dit mus par un même ressort) et se rendirent, sans prononcer une parole, à l'extrémité de l'allée des grands marronniers. Un père jésuite s'y tenait, et les élèves venaient se placer auprès de lui sur deux rangs. C'était un curieux spectacle : ces jeunes gens, si tapageurs il y avait une minute, étaient devenus silencieux comme des Trappistes ; ils quittaient le jeu pour se rendre au théâtre du collège, et leurs rangs étaient plus tranquilles que s'ils s'étaient dirigés vers la classe ou la salle d'étude. Les uns songeaient à la partie de barre qu'ils feraient à la récréation suivante ; d'autres cherchaient des yeux à reconnaître quels étaient leurs camarades absents, afin de savoir par qui serait jouée la comédie à laquelle ils allaient assister. Gustave, Adolphe et Raymond pensaient à leur discussion, et se disaient en eux-mêmes que Paul Jeandet agirait comme Voltaire, qui, on le sait, avait été élevé par les jésuites. La suite démontrera qu'ils avaient raison ; mais chacun, en présence de ses deux camarades, avait jugé prudent de taire son opinion et même de la dissimuler, afin de ne pas prêter le flanc à l'espionnage mutuel qui eût pu traduire ses craintes en désirs. Tels sont les effets inévitables, les résultats désastreux de l'éducation jésuitique : dissimulation et mensonge devenan chez l'homme une seconde nature.

Donc, les trois divisions du collège, rangées sur deux files silencieuses, se rendirent à la salle de spectacle. C'était l'ancienne chapelle qui avait été transformée en

théâtre : les jours de fête, on y jouait la comédie ; à la fin de l'an, on y distribuait les prix.

Ce jour-là, les *moyens* et les *petits* interprétèrent une espèce de vaudeville moral, intitulé « *Esope au collège* », qui était dû à la plume d'un révérend père de la Compagnie, et les *grands* donnèrent « *Les deux Précepteurs* », du Scribe « arrangé. » On s'amusa bien ; on rit à gorge déployée, et les jeunes artistes obtinrent de chaleureux applaudissements. Ensuite, les élèves d'origine italienne jouèrent pour eux « *le Médecin malgré lui.* »

Oh ! lecteur, ne froncez pas le sourcil. C'était encore du Molière « arrangé » et, qui plus est, du Molière traduit en italien ; les rôles de femme avaient été coupés ainsi que les passages *dangereux*. Au lieu de guérir une fille en mal d'amour, Sganarelle guérissait un jeune homme qui voulait faire un voyage contre le gré de ses parents. Molière ainsi travesti ne pouvait pas corrompre les âmes candides des élèves de M***. Au surplus, la pièce, étant en italien, se trouvait n'être comprise que des *grands*, qui avaient étudié les langues vivantes, et des quelques jeunes gens que la noblesse romaine, napolitaine ou piémontaise avait donné à instruire aux pères de la compagnie de Jésus. — En effet, dans les écoles des disciples de Loyola se trouve réunie la jeunesse de toutes les nations. La réputation de l'Ordre étant répandue aux quatre coins de l'univers, les familles aristocratiques de l'Ancien et du Nouveau-Monde semblent avoir adopté à plaisir les jésuites pour être les précepteurs de leurs enfants.

Le spectacle fini, on alla à la chapelle, où fut chanté un *Te Deum* solennel. Maîtres et élèves avaient à cœur de remercier Dieu de l'honneur qu'il venait d'appeler sur la maison.

Paul Jeandet assistait à la cérémonie religieuse, vêtu de l'uniforme bleu qu'il allait quitter ; une place lui avait été réservée dans le sanctuaire, afin qu'il fût bien en vue. Aussi, tous les yeux du public des tribunes étaient-ils

fixés sur lui ; mais lui, sans orgueil aucun, avait l'air de ne pas s'apercevoir qu'il était l'objet de l'attention générale ; sa modestie en souffrait ; l'évidence dans laquelle on l'avait mis lui pesait.

Il poussa un soupir de satisfaction quand, la bénédiction du Saint-Sacrement donnée, les surveillants frappèrent le coup sec de *claquoir*, qui appelait les élèves à la récréation.

Paul Jeandet se leva comme les autres, mais ne les suivit point dans leurs cours. Il passa dans la sacristie et rejoignit le père Recteur. Quand celui-ci se fut débarrassé des ornements sacerdotaux, le jeune homme lui dit :

— Eh bien ! mon père, où allons-nous ?

— Faire vos adieux à vos camarades, répondit le père Recteur, d'un ton sec.

— Déjà ?

— Vous retournez ce soir à Paris.

— Bien, mon père.

Et Paul Jeandet, escorté par le père Recteur et le père Préfet des études, parcourut les cours respectives des trois divisions ; aux *grands*, ses compagnons de travail, il distribua de cordiales poignées de main ; on se contenta de le montrer aux *moyens* et aux *petits*.

La tournée fut ainsi bientôt faite ; et, tandis qu'à sept heures et demie ses anciens condisciples se rendaient au réfectoire, Paul Jeandet entrait dans la chambre du révérend père Recteur.

CHAPITRE II

PETIT CONCILIABULE JÉSUITIQUE

Les trois premières autorités — *semper tres* — d un collège de jésuites sont : le père Recteur, le père Procureur et le père Préfet. Puisque les chefs de la société de Jésus aiment à se parer de titres plus séculiers qu'ecclésiastiques, comme Recteur, Procureur et Préfet, ils auraient dû appeler le premier : Ministre des affaires étrangères, le second : Ministre des finances, le troisième : Ministre de l'intérieur ; nous n'aurions pas à donner la signification des titres des trois personnes de la Trinité jésuitique. En effet, le père Recteur est spécialement chargé des rapports extérieurs, le père Procureur, de l'administration, et le père Préfet des classes et études. Bien que le Recteur soit le supérieur, la première autorité du collège, le plus haut en grade de tous les révérends, c'est le Préfet, qui a véritablement la direction, la haute main. Le Recteur marche à la tête de la communauté, c'est sous son autorité que sont placés les pères et les frères ; c'est lui qui admet les néophytes dans l'ordre, qui préside le noviciat, et c'est entre ses mains que les frères prononcent leurs vœux. Le Préfet, lui, dirige l'enseignement ; c'est lui qui nomme et révoque les maîtres, c'est à lui qu'obéissent les surveillants. Tout ce qui, de près ou de loin, a rapport à l'instruction est sa chose. Les élèves ne connaissent pour ainsi dire que lui ; car, bien que le Recteur habite dans la maison, c'est à peine s'il paraît de temps en temps aux yeux des collégiens ; pour ceux-ci, c'est une sorte de divinité, de magot chinois, presque toujours entouré de ses nuages, et n'en sortant qu'enveloppé d'une auréole, d'une buée de lumière céleste. Il faut les cas les plus graves, comme

le renvoi d'un élève, pour que le Recteur intervienne dans les affaires de l'enseignement; et encore se contente-t-il d'apposer sa griffe au bas des documents que le Préfet lui présente tout rédigés. En résumé, le Préfet est le grand chef des révérends en tant que professeurs, et le Recteur est le grand chef des mêmes, en tant que jésuites. — Quant au Procureur, il est, dans sa partie, aussi bien à la tête du personnel enseignant que de la communauté. Ses fonctions l'obligent à avoir un pied chez les subalternes du Préfet et un pied chez les subalternes du Recteur. Comme délégué à l'administration du collége, c'est lui qui fait rentrer le prix des pensions et qui veille aux dépenses matérielles; comme délégué à l'administration de la communauté, c'est lui qui s'occupe des affaires d'intérêt, captations de toutes sortes, qui, grossissant chaque jour comme la boule de neige qui descend de la montagne, viennent alimenter, enrichir et fortifier d'une manière formidable la ténébreuse société.

Lorsque Paul Jeandet eut franchi le seuil de la chambre du père Recteur, il se trouva en présence de cinq personnes: les trois autorités du collège, le Provincial et son secrétaire.

Qu'est-ce que le Provincial?

La société de Jésus est, on le sait, organisée comme une véritable armée, dont les frères sont les conscrits, et les pères, les soldats. Le chef de cette redoutable milice est le Général qui réside à Rome; sa puissance, ainsi que son habit, l'ont fait surnommer LE PAPE NOIR; le *Gésu* est son Vatican. Il est la poignée de cette épée, invisible mais meurtrière, dont la pointe est partout. Sous ses ordres, marchent immédiatement les Provinciaux, colonels de la sinistre armée; les contrées sont leurs régiments. Il y a un Provincial pour la France, un Provincial pour l'Allemagne, un Provincial pour l'Espagne, etc. Tandis que le Recteur est un capitaine commandant spécialement les pères et les frères, c'est-à-

dire les membres ecclésiastiques dépendant de sa maison, le Provincial a une autorité directe non-seulement sur les différents Recteurs de la contrée et leurs subordonnés, mais encore sur les innombrables membres laïcs qu'un serment de vassalité criminelle attache secrètement à la société et qui servent l'Ordre n'importe où qu'ils soient placés, dans la magistrature, dans l'armée, dans le parlementarisme, dans les administrations, ou même dans le commerce ; c'est du Provincial que relèvent ces bataillons épars de tirailleurs machiavéliques, que le vulgaire appelle *jésuites de robe courte*, et dont le nom régulier est *coadjuteurs temporels*. Chez les jésuites, on le voit, le Provincial est donc la première autorité du pays.

Examinons un peu les six personnages qui se trouvaient réunis chez le père Recteur.

Celui-ci était un homme gras, trapu, parlant volontiers, causant bien, tout en prisant comme une vieille douairière ; il paraissait avoir de cinquante à soixante ans. Le père Procureur était un petit vieillard cagneux, sale, louche ; sa mâchoire, dépourvue de dents, laissait sans cesse couler une bave jaunâtre comme le venin du serpent. Le père Préfet, au contraire, un bel homme, venant à peine de franchir la quarantaine, c'est-à-dire dans la force de l'âge ; pourtant le front était chauve, les yeux vifs, et un nez crochu lui avait valu de la part des élèves le sobriquet de *Perroquet*.

Le père Provincial était grand, sec, maigre, osseux ; cheveux gris ; yeux brillants, même dans la nuit, ainsi que ceux d'un chat ; chez lui, les gestes étaient saccadés : on sentait l'homme énergique, devant la volonté duquel toutes les volontés devaient plier. Son secrétaire était ce qu'on appelle un joli garçon ; dans le monde, il aurait eu de grands et de nombreux succès ; trente ans ; ses traits étaient réguliers et fins, sa physionomie douce, son regard langoureux et sa chevelure blonde : pourtant dans ce corps d'ange battait un cœur de démon.

Le père Aulat (c'était son nom) était le *socius* — c'est-à-dire l'espion — du Provincial.

Quant à Paul Jeandet, le héros de la fête à laquelle nous venons d'assister, c'était un beau brun. Taille moyenne, yeux intelligents, des cheveux noirs comme l'ébène rejetés négligemment en arrière et laissant un grand front à découvert ; la bouche était légèrement railleuse, et l'ensemble de la physionomie avait quelque chose de noble qui annonçait un individu dont la seule ambition était d'arriver à la gloire. Il comptait à peine dix-neuf ans.

Sept heures et demie sonnèrent, et le silence, qui régnait depuis un moment après l'entrée de Paul et du père Recteur, se rompit.

— C'en est donc fait, mon fils, fit le père Préfet ; vous allez quitter pour toujours cette sainte maison qui fut l'asile de vos jeunes années.

— C'est avec bien de la tristesse dans le cœur, répondit Jeandet.

— Il le faut, grogna le vieux Procureur dans son coin, il... il le faut.

— Asseyez-vous, mon fils, fit le père Recteur au jeune homme qui était resté debout.

Paul obéit à cette injonction de son supérieur.

Celui-ci reprit alors la parole.

— Le monde vous attend, mon fils, le monde va vous ouvrir ses bras. Beaucoup y ont perdu leur âme ; vous, vous y resterez pur comme vous l'êtes aujourd'hui : car vous aurez derrière vous vos pères d'adoption, les révérends pères de la compagnie de Jésus..... Oui, mon fils, nous vous soutiendrons dans vos luttes contre l'esprit du siècle.....

Et le bon père Recteur allait entamer un long sermon sur la philosophie du XIXe siècle, sermon qu'il avait appris par cœur et qu'il débitait à tous les élèves qui quittaient le collége; mais le père Provincial, qui

n'aimait pas à perdre son temps en vains discours, l'interrompit et commença d'un ton bref:

— Je crois inutile de mettre notre fils en garde contre les tentations d'ici-bas. Paul restera sous notre sauvegarde. Je l'emmène avec moi à Paris, et je veillerai sur lui.

Puis s'adressant au jeune homme:

— Je me permettrai, mon fils, dit-il, de vous rappeler votre histoire.

Votre père est un ancien comédien. Lorsque votre pauvre mère mourut en vous donnant le jour, il se trouvait en représentation à Villefranche, et au lieu de s'embarrasser de vous, il vous confia aux soins intéressés d'une nourrice du pays, la bonne Babet; puis, il reprit le cours de sa vie artistique et nomade. Deux ans après, il épousa une actrice, et depuis le jour de cette nouvelle union il vous abandonna tout-à-fait... Que seriez-vous devenu sans nous, mon cher enfant?... Un malheureux; la mendicité aurait été votre seule ressource, si au bout de quelques jours vous n'étiez pas mort de faim. Nous vous avons recueilli, nous vous avons élevé; vous avez vécu exclusivement parmi nous. Le temps des vacances même, vous l'avez passé en notre compagnie; car votre père semblait être heureux que vous ne fussiez plus à sa charge...

— Cela est vrai, mon père, observa Paul Jeandet; mais je dois rendre cette justice à l'auteur de mes jours qu'il m'a écrit souvent et qu'il est même venu me voir maintes fois pendant les quatre premières années que j'ai passées dans cette maison.

— Oh! reprit le père Provincial, je ne lui reproche rien... Lorsque vous avez eu six ans, de votre belle-mère, de votre *marâtre* (et il appuya sur le mot), il lui est né un second enfant, une fille, sur laquelle il a reporté toutes ses affections... Depuis ce jour, il a cessé ses visites, il n'a pensé qu'à votre sœur Louise, n'a aimé qu'elle et sa seconde épouse, et tout au plus quelques lettres

sont venues de temps en temps vous rappeler que vous aviez un père.

— Vous avez raison, mon père, et d'ailleurs ma belle-mère l'a toujours poussé à ne pas me faire rentrer dans la famille.

— Peu importe, mon fils, puisque vous en aviez trouvé une autre... Mon Dieu ! votre père n'est pas coupable, et nous sommes loin de lui en vouloir, puisque son délaissement et notre sollicitude nous ont donné le droit de vous appeler, vous plus que tout autre, notre fils.

Aujourd'hui, vous avez passé votre baccalauréat, avec succès, mon fils ; vous étiez la joie, vous êtes devenu l'honneur de la maison... Mais vous avez encore votre droit à faire, et où iriez-vous, sans ressources, si vous n'aviez pas vos pères d'adoption ?... Vous viendrez à Paris avec moi, vous logerez chez nous à Vaugirard, vous demeurerez toujours notre fils...

Allez, mes pères, n'ayez aucune crainte au sujet de Paul ; ne suis-je pas là ?

— En effet, dit le père Préfet, notre fils ne pourra se perdre, en aussi sainte société !... Comme il nous doit sa première éducation, il devra au père Provincial particulièrement de faire son droit... Car le père Provincial est réellement un père pour lui. Lorsque la nourrice Babet vint nous exposer son embarras, c'est le père Provincial qui nous a conseillé d'adopter Paul, de le recueillir, de l'élever...

— C'est vrai ! c'est vrai ! grommela le Procureur.

— Le père Provincial, fit le Recteur, s'est intéressé à lui, s'est dévoué pour lui... Paul ne l'abandonnera pas ! Paul ne trahira pas la société de Jésus !

— Mais qui parle de cela, mes pères ! s'écria le jeune lauréat en se levant... Le père Provincial m'a toujours témoigné trop de bonté pour que je puisse avoir jamais pour lui autre chose que de l'affection... c'est lui qui a veillé sur mes études, c'est avec lui que j'ai voyagé pendant chaque vacance... Comment pourrai-je

l'oublier?... Ah! par exemple, une fois à Paris, je demande un peu de liberté. Je suis un homme, maintenant; je veux voir la Capitale et en admirer toutes les splendeurs!

— Mon fils, reprit le Provincial, vous serez libre comme l'air.

— Seulement, objecta le Recteur, il serait bon de ne jamais le laisser sortir le soir.

— Le moins souvent possible, dit le Provincial... Et maintenant, mon fils, embrassez vos pères; car il est temps de nous rendre à la gare.

Chacune des trois personnes de la Sainte-Trinité supérieure de M*** déposa sur le front de Paul un baiser, accompagné d'un petit signe de croix fait avec le pouce.

Puis on descendit dans la cour.

Une voiture attendait les voyageurs. Paul, le Provincial et son secrétaire y prirent place. Un frère remit au père Aulat un panier de provisions, et l'on partit.

Dix minutes après, on était à la gare. Le Provincial prit trois billets pour Paris, et les voyageurs montèrent dans un wagon de l'express.

Durant la route, on parla de choses et d'autres; on but, on mangea; bref, on passa le temps le plus agréablement possible. Paul osa même fumer des cigarettes, en présence de ses supérieurs: il faut dire que le jeune homme se permettait plus de libertés avec le grand dignitaire de l'Ordre qu'avec ses maîtres du collége: avec les uns, il avait toujours été tenu au respect, soumis à la discipline; celui-là était plutôt pour lui un compagnon, un ami, presque un père. Enfin, cet homme de fer, devant lequel des milliers de jésuites courbaient leurs fronts bien bas, perdait toute sa sauvage rudesse lorsqu'il se trouvait avec cet enfant.

Le lendemain, la maison-mère de Vaugirard recevait le père Aulat, le révérendissime Provincial et son protégé.

CHAPITRE III

L'ÉTUDIANT EN DROIT

Trois ans plus tard, Paul Jeandet ne demeurait plus chez les pères à Vaugirard, mais dans un modeste garni de la rue Saint-Jacques. Trois ans après, le fils des Jésuites ne s'appelait plus Paul Jeandet, mais Roger Bonjour.

Comment un si grand changement s'était-il opéré?

Il devait s'être passé, croira-t-on, des événements bien extraordinaires.

Oh non! rien n'est au contraire plus simple.

Paul Jeandet était un esprit libéral; il ne pouvait longtemps être comprimé sous l'éteignoir jésuitique.

Un jour il était venu trouver le père Provincial, et lui avait tenu ce langage:

— Mon bon père, je m'ennuie à mourir ici. Il ne me suffit pas de suivre les cours, pour connaître la vie parisienne; la Faculté n'est qu'un point dans la Capitale du Monde... Mon père, si vous ne voulez pas que je me dessèche comme les blés après la moisson, laissez-moi passer le dimanche hors de la Maison.

Et le père Provincial lui avait accordé le dimanche.

Un autre jour, il avait demandé deux soirées par semaine; et deux fois par semaine il lui fut permis de rentrer à dix heures. Naturellement, le second mois, il rentrait à onze, et le troisième à minuit.

Le père Provincial lâchait assez facilement la bride.

Ce n'était pas qu'il eût grande confiance dans la vertu de Paul Jeandet; car, qui oserait répondre d'un jeune homme de vingt ans, lancé dans ce tourbillon qu'on appelle Paris? même quand le jeune homme en question

serait un Paul Jeandet? même lorsqu'il n'irait passer ses soirées que dans des familles recommandables et composées de gens en bonne odeur auprès de la société de Jésus?

Mais le père Provincial avait pris son élève en telle affection qu'il ne cherchait jamais à contrarier ses désirs. Il ne l'envoyait que chez des personnes dont il était sûr et qui ne lui donnaient que de bons conseils; il lui faisait lui-même de sages recommandations, et nous devons ajouter que Paul s'y conformait scrupuleusement en ce qui concernait la morale.

Pour ce qui était de la religion et de la politique, c'était une autre affaire. Les jésuites lui avaient toujours représenté les républicains comme des ogres et les libres-penseurs comme des assassins; et il avait été frappé de cette haine cléricale.

On lui avait cité des extraits de Voltaire pour lui faire détester l'illustre philosophe; il avait pensé qu'on ne pouvait pas juger un écrivain d'après quelques passages tronqués, il s'était procuré secrètement un ouvrage complet, et cet ouvrage lui avait plu.

On lui avait recommandé de ne pas lire de *mauvais livres;* et son intelligence droite lui avait dit que, pour discerner l'ivraie du bon grain, il fallait avoir goûté des deux, et que celui-là n'entendait qu'un son qui entendait une seule cloche. Et il avait goûté de tout: du Lefranc de Pompignan et du Victor Hugo, du Loriquet et du Michelet, du Bossuet et du Mirabeau, du Sanchez et de l'Helvétius, de l'Escobar et du Rousseau. Et il avait entendu toutes les cloches.

Son âme avait brisé les chaînes morales dont on la chargeait; elle s'était envolée vers la vie, c'est-à-dire vers la République et la libre-pensée.

Un matin, en sortant de la Faculté, Paul Jeandet fit route avec un étudiant dont les idées libérales étaient fort connues: il lui raconta son histoire; il lui expliqua comment, devant tant aux pères jésuites, il hésitait à les

quitter aussi brusquement. Son camarade se chargea de lever ses scrupules. Il lui démontra que, si les hommes noirs lui avaient rendu bien des services, c'était dans le but d'accaparer une intelligence qu'ils avaient reconnue. D'ailleurs, ajouta l'étudiant, plus tu resteras chez les jésuites, plus tu leur seras redevable. Que diable, n'es-tu pas en âge de gagner ta vie? C'est bon pour les natures molles qui redoutent le souci du lendemain, c'est bon pour les parasites de rester au milieu de gens qui les nourrissent, les vêtissent et les logent... Pense donc, mon cher, tu as vingt-deux ans; au nom de la loi tu es majeur, et devant la société tu n'es pas même encore émancipé... Prends ton courage à deux mains, et cherche-toi un travail dont le produit, si modeste qu'il soit, suffise à tes premiers besoins, et prends congé de tes revérends.

Paul comprit que son camarade avait raison. Pendant tout le cours de son enfance et même de son adolescence, il ne s'était pas rendu compte de la situation fausse dans laquelle il se trouvait; jamais l'idée qu'après tout il était un débiteur dont la dette s'accumulait tous les jours, ne s'était présentée à son esprit.

Maintenant, il réfléchissait. Il pesait son cas dans sa cervelle et dans son cœur.

— Certainement, se disait-il, les pères ont été bien bons pour moi; mais, enfin, où toute cette sollicitude, tous ces soins vont-ils aboutir? Je ne me sens aucun goût pour la soutane... Je sais bien qu'on ne me contraindra pas à l'endosser, et la preuve en est qu'on m'a parfaitement laissé aller surtout vers les études du droit, au lieu de me pousser à me fortifier dans la théologie... Et c'est précisément cela qui rend ma situation difficile; plus je vais même, plus elle est fausse.... Si je devais aller un jour prêcher des missions, eh bien! il serait logique que j'acceptasse des pères tout ce que je reçois, puisque je le rendrais plus tard à la Société... Mais avec les dispositions que je me sens, je ne fais que

m'endurcir dans une sorte de parasitisme honteux... Que je devienne avocat, eh! mon Dieu, il ne me reste plus qu'un examen à passer, je ne pourrai franchement pas avoir mon étude à Vaugirard.

Et puis, faut-il le dire, Paul au milieu de ce Paris tumultueux qui lui plaisait, ne se sentait pas à l'aise quand il lui fallait regagner la maison de la Compagnie et s'enfermer dans sa cellule d'anachorète. Il apercevait à l'horizon une vie gaie en même temps que laborieuse, et quand il jetait les yeux autour de lui, il se trouvait... où?... dans un cloître.

La solitude ne lui convenait pas, et quant à la prière, il y avait bien longtemps qu'il en avait perdu l'habitude. Pour plaire à Dieu, selon lui, il suffisait d'être honnête; depuis qu'il avait bu la philosophie à toutes les sources réputées empoisonnées, les Evangiles et les Corans, toutes les doctrines morales et religieuses devaient à son avis se résumer en ceci: « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, et fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît à toi-même. » Nous nous garderons bien de dire que Paul Jeandet avait tort.

Enfin, le dernier argument qui plaidait en faveur de son émancipation était celui-ci: le désir qu'il éprouvait d'avoir quelques sous à lui, quelque argent dont il pût disposer comme il l'entendrait.

Toutes les semaines, le père Provincial donnait deux francs à Paul, « pour ses menus plaisirs. » Deux francs, ce n'est pas le Pactole; mais quand on n'a aucun des soucis de la vie matérielle, quand on a un tailleur qui ne vous présente jamais sa note, quand on trouve toujours la table mise en rentrant chez soi, quand pour vous le terme n'est jamais échu, deux francs sont très suffisants, surtout si l'on est un jeune homme qui n'éprouve que le besoin de se rafraîchir de temps en temps, qui n'entretient pas de maîtresse, ne va pas au cercle et ne fait pas courir de chevaux. Cependant, des fois, Paul s'était trouvé à court, ou tout au moins gêné: quand, par exemple,

il lui était arrivé d'acheter un bouquin à sa convenance. D'autres fois, par contre, il parcourait toute sa semaine sans dépenser un centime de ses deux francs. Quoi qu'il en soit, cette servitude pécuniaire lui pesait ; il lui répugnait de demander la somme dont il avait par moments besoin au père Provincial, bien que celui-ci se fût fait un vrai plaisir de satisfaire le jeune étudiant. En un mot, Paul, sous ce rapport, était très-ennuyé.

Quand il se fut bien résolu à ce que lui commandait sa délicatesse, il se rendit bravement chez le père Provincial, et lui fit part de ses intentions ; « il ne voulait plus, dit-il, devoir son existence qu'au produit de son travail.»

Le Provincial avait écouté Paul en souriant.

— Vous êtes une tête folle, mon fils, répondit-il. Mais je n'ai pas à vous dicter votre conduite. Faites ce que bon vous semblera... Allez, enfant prodigue ! allez, brebis égarée, et souvenez-vous, si vous êtes un jour malheureux, que nos bras vous seront toujours ouverts !

Jeandet remercia le Révérendissime, fit ses malles et partit. Son camarade, l'étudiant libéral, le reçut dans sa modeste chambrette, et l'y logea jusqu'à ce qu'il pût suffire à ses besoins.

CHAPITRE IV

LA MISÈRE DORÉE

Longtemps Paul végéta tristement. Un ami lui procura une place de troisième clerc chez un avocat obscur. Il restait six heures par jour accroupi sur un bureau, occupé à recopier des actes, à noircir du papier timbré : pour toute cette besogne, il recevait cinquante francs par mois.

Avec cela, il lui fallait se loger, se nourrir, se vêtir, se blanchir !...... Problème scabreux, difficile, qu'à force d'économie il finit par résoudre.

Il occupait sous un toit une mansarde, garnie tant bien que mal — plutôt mal que bien — dont la location mensuelle lui coûtait 12 francs. Ses repas, voici comment il les réglait : le matin, il mangeait un morceau de pain et un bout de fromage, soit 20 centimes ; à midi, il allait à une Société alimentaire à bon marché — ce qu'on appelle aujourd'hui une « Marmite » — prendre un potage, 10 centimes, un plat de légume, 15 centimes, et une portion de pain, 10 centimes, total : 35 centimes ; enfin, le soir, il prenait encore à la même Société alimentaire un potage 10 centimes, et un quart de vin 10 centimes. Sa nourriture quotidienne lui revenait donc régulièrement à quinze sous, c'est-à-dire à 23 francs par mois ; car il s'était mis dans la tête d'observer jusqu'à de meilleurs jours une exactitude rigoureuse dans ses dépenses, et Paul était homme à tenir ce qu'il s'était promis.

Comme il avait des habitudes d'ordre et de propreté, il salissait très-peu ; aussi, son blanchissage mensuel ne lui revenait-il qu'à 3 francs. — Il mettait de côté 10 francs chaque mois pour l'achat et l'entretien de ses vêtements.

Faites le compte, et vous verrez qu'il lui restait 2 francs pour ses menus plaisirs : tabac et choppe de bière par-ci par-là.

Deux francs par mois, c'était bien peu auprès de ses anciens deux francs hebdomadaires ; mais il faut dire à sa louange que jamais le noble enfant ne regretta le temps passé.

Il soignait ses affaires comme une femme, et, toujours propre et vêtu correctement, il paraissait gagner autant que tout bon employé. Quand il rencontrait dans la rue un de ses anciens supérieurs, loin de l'éviter comme aurait fait un ingrat, il allait à sa rencontre, s'informait de la santé des pères, et causait amicalement en faisant un

brin de chemin. Quand il avait tourné le dos, le jésuite se disait :

— Quel dommage que ce garçon ne nous appartienne pas, comme nous l'avions souhaité ! quelle perle, quel trésor nous avons perdu !

Et mentalement, il ajoutait encore :

— Il doit gagner ses cent cinquante francs par mois, cet excellent Paul.... Au début de la vie.... lui qui ne connaissait pas le monde.... qui s'est trouvé tout à coup sans un centime en poche au beau milieu de Paris... c'est prodigieux !... Ah ! il nous aurait rapporté des sommes fabuleuses, s'il était resté chez nous!... quel dommage !

Or, le jésuite, d'ordinaire si perspicace, se trompait. Si Paul présentait toujours aussi bien, c'était grâce à sa rigide économie, c'était grâce aux privations qu'il s'imposait, le brave jeune homme.

On rapportait cela au Provincial, qui disait en grommelant :

— Mauvais augure.... Nous avons élevé l'enfant à cause de sa précocité et de sa remarquable intelligence ; nous pensions aux services que nous rendrait cette lumière, ne devant luire que pour nous.... Nous avons fait fausse route.... Nous aurions dû abandonner l'enfant à sa triste destinée.... Aujourd'hui, il a encore présentes à la mémoire les longues années passées au milieu de nous ; demain, nous serons oubliés par lui ; après-demain, il sera pour nous le plus terrible des ennemis... C'est une vipère que nous avons réchauffée dans notre sein.

Tel n'était pas l'avis du Recteur de M***, qui prétendait se connaître en hommes comme pas un. A son dire, Paul ne tarderait pas à se trouver aux prises avec la misère, et alors il retournerait au bercail.

— Laissez-moi tranquille, répondait le Provincial. Lui nous retourner ?..... Mais vous n'avez jamais étudié la nature de ce garçon-là.... Il crèvera de faim plutôt que de remettre les pieds dans notre maison.... Vous ne voyez donc pas que, sans qu'il s'en rende compte, il

nous a en horreur ?.... Je l'ai bien vu dans les derniers temps qu'il était à Vaugirard. Il nous évitait, comme si nous étions des pestiférés. A peine revenait-il de la Faculté qu'il courait s'enfermer dans sa cellule. Il n'allait à la chapelle que le dimanche, et encore avait-il l'air de prier pour ne pas nous faire de la peine.... Je vous le dis et vous le répète, Paul est un serpent, et nous devons sérieusement nous tenir sur nos gardes et le surveiller.

— Je suis désolé de vous contredire, mon cher père, objectait le Recteur; mais j'ai mes raisons pour croire que Jeandet nous reviendra..... Le fonds, chez lui, est excellent.... Vous m'accorderez bien que j'ai eu plus que vous le temps de l'étudier, n'est-ce pas?.... car, en définitive, vous ne l'avez jamais eu à vos côtés que pendant les vacances, deux mois de l'année sur douze.... Or, moi, je réponds de lui.... Laissez faire, abandonnez-le à son sort, ne vous en occupez pas; il ne cherche pas à nous faire du mal maintenant ?

— Oui, mais plus tard?

— Eh bien! si plus tard il voulait nous nuire, nous aviserions.... En attendant, qu'il soit pour nous comme s'il n'existait pas, et vous verrez.... Je ne vous donne pas cinq ans pour que vous veniez exprès à M*** me dire que j'avais raison.

— Raison, raison.... Je maintiens mon opinion, et je vous déclare à mon tour qu'avant cinq ans ce sera vous, mon père, qui viendrez à Vaugirard me dire: — Père Provincial, ne trouvez-vous pas que notre vipère nous mord joliment, et ne serait-il pas temps de mettre en œuvre les moyens indiqués par nos éminents pères et maîtres Lessius, Hurtado, Amicus, Fagundez, et tant d'autres?

A ces mots, le père Recteur n'avait pu retenir un frémissement. On sait que les éminents théologiens jésuites dont le Provincial venait de citer les noms déclarent qu'il est parfaitement régulier de mettre à mort directement ou indirectement l'individu qui attaque soit physi-

quement soit moralement une communauté religieuse ou même un de ses membres, pourvu que la chose s'accomplisse sans scandale.

La pensée, que, d'après le Provincial, on serait obligé un jour d'en venir là, l'effrayait. Cet homme devait évidemment, pendant les onze années que Paul avait passées au collége, s'être beaucoup attaché à l'enfant; c'était sans doute aussi la même raison qui rendait le père Recteur si optimiste.

Il se leva, et les deux jésuites se séparèrent.

S'étant revus une autre fois, le Recteur de M*** dit au révérendissime :

— Qu'y a-t-il de nouveau sur Jeandet ?

— Il ne s'occupe plus de nous. Nous sommes dans la phase de l'oubli que je vous ai prédite. J'en ai référé au père Général...

— Ah ! et qu'a répondu le Général ?

— De ne plus nous occuper de Paul.

— Quand je vous le disais !

— C'est, prétend-il, un mauvais terrain dans lequel nous avons semé du bon grain et qui n'a produit jusqu'à présent que de l'ivraie.

— Que voulez-vous ? On ne récolte pas toujours ce que l'on a semé.

— Enfin, il est d'avis que si jamais l'enfant revenait, nous devrions l'accueillir avec plus d'amour que jamais, et, en prévision de ce retour, il ordonne, que, quoi que Paul fasse, on laisse dormir en paix Fagundez et Hurtado.

— Oh ! tant mieux, s'était écrié le bon père Recteur.

Et l'on parla d'autre chose.

Mais le Provincial n'était pas homme à ne plus s'occuper de l'ancien élève de M***. Par des moyens à lui, il se faisait au contraire tenir au courant des moindres faits et gestes du jeune étudiant, et, quand il rencontrait Paul dans la rue, le jésuite retrouvait ses plus doux sourires, et ses lèvres mielleuses laissaient tomber les mots les plus affectueux.

CHAPITRE V

LES DIPLOMES INUTILES

Cependant, Paul avait été augmenté de dix francs par l'avocat chez lequel il travaillait ; mais il n'avait pas pour cela grossi d'un centime le chiffre de ses dépenses. Il mettait cet argent de côté, avec les gratifications qu'il recevait de temps à autre soit du patron soit d'un client heureux de l'issue d'un procès ; car, indépendamment de son travail à l'étude de l'avocat, Paul continuait à préparer son dernier examen, et il prévoyait les frais que lui coûterait sa licence. Quant à ses inscriptions, lorsqu'il avait quitté Vaugirard, elles se trouvaient toutes payées par avance, et les jésuites n'étaient pas gens à se faire restituer leurs débours.

Pendant six heures de la journée, Jeandet griffonnait des actes ; six autres heures étaient employées par lui à l'étude du Droit ; il lui fallait bien quatre heures pour ses repas et ses allées et venues de la Faculté au cabinet du patron et du cabinet à son domicile. Il lui restait donc huit heures pour dormir, et Paul trouvait cela plus que suffisant.

Enfin, il passa sa licence, et de la manière la plus brillante. Le licencié n'avait pas démenti le bachelier.

A ce moment-là, Paul eut à prendre la dernière décision sur l'état qui s'offrait à lui. Or, sa situation était plus embarrassante que jamais.

Il ne lui suffisait pas de se faire inscrire au tableau des avocats comme stagiaire ; il lui fallait un peu songer à l'avenir. Et quel avenir s'ouvrait devant lui ? Les soi-

xante francs mensuels qu'il recevait payaient tout juste ses dépenses. Avec quoi achèterait-il une étude le jour où son stage serait terminé ?

On pense bien qu'il n'eut pas un moment l'idée que ce jour-là il emprunterait la somme nécessaire à ceux qui avaient pris soin de son enfance. Que lui restait-il sur terre ?... son père. Et depuis l'âge de douze ans il ne l'avait pas revu, ce père !... Ah ! la séparation avait été habilement accomplie.

Oh ! qu'il regrettait alors d'avoir préféré les voyages agréables des vacances à l'humble maison paternelle. Si ennuyeux qu'eussent été ces deux mois passés chaque année auprès d'un père flanqué d'une marâtre, au moins, se disait-il maintenant, ils auraient servi à lui conserver ce père... Quel assaut ! Paul en vint à maudire le jour où les jésuites l'avaient fait entrer au collège de M***.

— Mais, ajoutait-il mentalement, si j'étais retourné avec mon père, souffrant tout ce que peut souffrir un enfant privé de sa mère, si je n'avais passé à M*** les onze années qui me pèsent aujourd'hui, je n'aurais pas reçu cette éducation princière que les marquis et les rôturiers millionnaires peuvent seuls donner à leurs enfants, je ne serais pas à cette heure licencié en droit et je n'envisagerais pas avec tant d'ennui le moment où il me faudrait prendre une étude d'avocat.

Et son cerveau enfiévré se tordait dans ce cercle vicieux.

Plusieurs fois il avait écrit à son père qui habitait Lyon ; mais le père Jeandet ne lui avait jamais répondu que des lettres banales et complétement dépourvues de ces mots tendres auxquels on reconnaît un véritable père.

Oh ! les jésuites !.... comme il était près de les détester !

Paul fit part à son père du brillant résultat qu'il venait d'obtenir, parla de son stage dont il ne fallait pas s'in-

quiéter, et laissa entrevoir cette brillante mais coûteuse perspective d'une étude d'avocat.

Cette fois le père Jeandet ne répondit plus.

. . . .

Paul s'était fait inscrire sur le tableau des avocats. Paul accomplissait son stage. Mais Paul ne visait plus à être un jour à la tête d'une étude. Et tous les soirs, dans sa mansarde, Paul pleurait.

Il était impossible d'être aussi seul qu'il l'était.

L'être souffrait, et se consumait dans la solitude et la douleur.

Plusieurs fois il eut la pensée du suicide. Car où allait-il ? Nulle part. Où tendait sa vie ? A aucun but.

Mais soudain Paul se frappait le front en se disant :

— Il y a quelque chose là !... Je veux vivre ! Je n'ai pas le droit de mourir !

Et il vivait.

Mais de quelle vie !

Quand il avait réussi à mettre une centaine de francs de côté, c'était le bout du monde ! il y avait juste de quoi payer des remèdes et des frais de médecin en cas de maladie. Heureusement, Paul était d'une constitution robuste, et ses souffrances morales n'affaiblissaient pas son corps. En revanche, le cœur était à la torture.

Les six heures qu'il employait naguère à l'étude du droit, il les passait maintenant à se promener le long de la Seine et à lire les journaux de l'époque. Plus le journal était violent dans son opposition au gouvernement d'alors, plus il lui plaisait.

Un jour, Paul Jeandet se dit :

Pourquoi n'écrirais-je pas, moi aussi ? Le barreau m'est d'avance et pour toujours interdit...., Pourquoi n'emploierais-je pas une heure de loisir à communiquer au public mes pensées intimes et à répandre sur les mauvais le fiel qui déborde de mon âme ?

Alors il se mit en quête d'un journal qui voulût bien

accueillir sa prose. Partout, il fut rebuté. L'innocent ! il ne savait pas qu'à Paris celui qui est arrivé ne veut pas laisser arriver les autres.

On était à ce moment où florissaient les petites feuilles satiriques, où se créait la *Lune* d'André Gill, où Albert Humbert donnait le vol au *Hanneton*, où Vallès et Vermesch faisaient école.

Paul finit par rencontrer quelques étudiants qui se cotisaient pour fonder un journal spécial au quartier Latin. On lui demanda s'il voulait en être ; avec quelle joie il répondit *oui !*

Chacun apporta son obole : toutes les économies de Paul y passèrent ; tout son fonds de réserve, en prévoyance des maladies, fut sacrifié. Puis on se partagea la besogne, et Paul fut chargé de la chronique théâtrale. Ce n'était certes pas ce qu'il souhaitait ; mais pouvait-il prétendre à la rédaction en chef, lui qui n'avait jamais publié un article de sa vie ? D'ailleurs, on lui avait fait ressortir que comme chroniqueur de *l'Aspic*, il avait droit à ses entrées dans tous les théâtres, et cet avenir de soirées passées à un fauteuil d'orchestre, cet horizon d'épaules décolletées entrevues dans les coulisses, tout cela lui souriait ; cette fonction de critique n'allait-elle pas en outre apporter dans son existence monotone et sans but un flot de joyeuses distractions ?

Jusqu'à présent il n'avait eu que des amourettes passagères et des débauches à prix réduit;qui sait si derrière quelque manteau d'arlequin, dans quelque foyer d'opérette, il ne rencontrerait pas une affection sérieuse qui embellirait sa vie et dont il serait fier ? Car il n'est pas d'homme dans notre siècle, pas de jeune homme à plus forte raison, qui ne s'enorgueillisse d'obtenir, quand il y arrive, les faveurs d'une de ces femmes qui brillent sur une scène théâtrale et que la foule applaudit.

Voici donc Paul Jeandet mi-avocat, mi-journaliste. On devine lequel des deux états devait avoir ses préfé-

rences : ici, un avenir fermé ; là, au moins, l'espoir de l'imprévu.

Comme journaliste, le jeune homme prit un pseudonyme. Il lui coûtait peu d'abandonner son nom patronymique. Il le quitta même tout à fait comme l'insecte quitte sa larve ; car qui connaissait Paul Jeandet, et que connaissait-on de Paul Jeandet ?

Sa biographie, si quelqu'un l'eût faite à cette époque, se serait résumée ainsi : — Né en 1844, à Villefranche-sur-Saône (Rhône). Fils d'un père comédien. Laissé en nourrice à Villefranche, puis confié à sa mère nourricière jusqu'à l'âge de huit ans. Dans l'intervalle, son père, ayant épousé une ancienne maîtresse, en remplacement de la mère de Paul, morte en donnant le jour à l'enfant, ne veut plus reprendre celui-ci et néglige beaucoup de payer la nourrice Babet. Un collége de jésuites, informé de cette situation et voyant une bonne action à accomplir, prend l'enfant à sa charge, et l'élève si bien, que Paul semble avoir été adopté par les pères. Le père Jeandet, heureux de voir son fils *richement éduqué* sans qu'il ait à délier les cordons de sa bourse, vient quelquefois l'embrasser au collége, et notamment pour le jour de sa première communion. Mais, depuis lors, l'amour qu'il éprouve pour une fille que lui a donné sa seconde femme, fait que son affection, déjà bien faible, pour le petit Paul, se refroidit peu à peu, et, dès l'âge de douze ans, l'enfant reste complètement aux mains des pères du collége de M***. Brillants examens passés par Paul Jeandet en 1864. Séjour à Paris dans la maison de Vaugirard, de 1864 à 1866. Dès le mois de décembre 1866, licence obtenue avec éclat par Paul livré à lui même. Enfin, vers la même époque, Paul Jeandet entre à la rédaction de l'*Aspic*, feuille satirique du quartier latin, en qualité de chroniqueur théâtral.

Voilà, en réalité, l'exposé sommaire de la vie que notre héros vient de parcourir. Devait-il avoir un moment

d'hésitation pour jeter cette larve, pétrie d'abandons, de fausses joies et de vraies douleurs ?

Mille fois non.

Et maintenant que nous avons vu ce qu'a été la chenille, tournons les yeux d'un autre côté. Que va devenir le papillon ?

CHAPITRE VI

TRIO DE FOUS

Donc, le papillon s'appelait Roger Bonjour. Et la chenille Paul Jeandet n'existait plus.

Chose assez étonnante, *l'Aspic* réussit. Dans cette feuille humouristique, rédigée par des jeunes gens inexpérimentés, il y avait de la verve et de l'entrain, et elle plut, au public qui aime à rire, assez du moins pour solder l'imprimeur. De bénéfices, il n'y en avait l'ombre ; mais les rédacteurs actionnaires ne réclamaient pas de dividendes ; ils étaient trop heureux de n'avoir pas fait faillite, comme tant d'autres.

De tous les théâtres de Paris, ceux que Roger Bonjour préférait étaient le Palais-Royal et les Variétés. Il ne s'amusait réellement que devant le vaudeville au gros sel et l'opérette-bouffe, qui devait immortaliser le nom de Jacques Offenbach. A cette époque, le maëstro commençait à rayonner, il venait de donner *la Grande Duchesse*. Il avait alors ses amis et ses ennemis, ses partisans et ses détracteurs.

Roger Bonjour (nous n'appellerons plus notre héros que par son pseudonyme, qui est devenu son véritable nom, puisque Paul Jeandet est mort à jamais), Roger Bonjour, disons-nous, s'était rangé du côté du public qui acclamait la musique nouvelle, dont les brusques

éclats, jaillissant au milieu d'un océan d'harmonie, avaient un charme vraiment original.

Au Palais-Royal, il se pâmait devant les Brasseur, les Hyacinthe, les Ravel, les Lassouche, les Gil-Pérez, qu'il proclamait hautement les premiers comédiens du monde.

En revanche, rien ne l'ennuyait comme lorsqu'il était astreint à assister à une première à l'Odéon ou à l'Ambigu pour en faire le compte-rendu. Il ignorait, dans son innocence, l'art de parler d'une pièce sans en connaître le premier mot, et remplissait ses fonctions de critique avec un zèle au dessus de tout éloge.

Mais ce qui le charmait le plus au théâtre, ce n'était pas la pièce, c'étaient les acteurs. Il passait des heures entières au foyer des artistes et se faisait un véritable plaisir de voir un ouvrage des coulisses. Que lui importait l'illusion ? Pour lui, le principal, le suprême bonheur était de causer entre deux scènes avec un des comédiens en vogue. Il notait consciencieusement sur son calepin les calembours d'Hamburger ; sa chronique fourmillait des mots de Baron ou de Grenier. Peut-être était-ce cela qui la rendait intéressante ; car, en fait d'appréciation, le pauvre garçon était loin de rivaliser avec les Jules Janin et les Paul de Saint-Victor.

Ainsi, il y avait au Palais-Royal une espèce de troisième comique du nom de Dussol, qui était mauvais au possible : voix de polichinelle qui a avalé sa pratique, gestes désordonnés, entrain de mauvais aloi, ce malheureux Dussol réunissait tout ce qu'il aurait fallu pour se faire siffler, s'il avait été chargé de remplir d'autres rôles que ceux d'utilité dans les levers de rideau ; cela n'empêchait pas Roger de trouver Dussol adorable.

Pourtant, nous devons rendre à Dussol cette justice, qu'il avait un rôle assez convenable : celui de Polichinelle dans les *Pantins de Violette*. Pensez donc, il était nature ! Mais, alors, Roger disait que son ami Dussol était supérieur à feu Odry.

Car Roger et Dussol étaient devenus excellents camarades ; ils étaient d'ailleurs du même âge, et tous les deux de joyeux vivants.

Aux Variétés, Roger s'était lié avec une petite figurante, fort gentille, ma foi, et d'une gaîté à rendre des points au dieu Momus lui-même. Paysanne dans *Barbe-Bleue*, dame d'honneur dans la *Grande Duchesse*, Gloria (c'était le nom qu'elle se donnait) remplissait aussi des bouts de rôle ; mais ce n'était pas pour gagner sa vie, comme Dussol, qu'elle montait sur les planches. C'était par plaisir ou plutôt par coquetterie. Elle appartenait à ce demi-monde qui paie les directeurs de théâtre pour exhiber de temps en temps sur la scène un bout de mollet. Gloria, d'ailleurs, était entretenue très-richement par un vieux Russe à la mode chez Brébant, le prince Ostroloff.

Quand nous avons dit que Roger s'était lié avec Gloria, nous n'avons entendu faire aucune allusion à des rapports charnels. Bien loin de là, ni l'un ni l'autre n'avaient jamais pensé à avoir ensemble la moindre amourette: ils se plaisaient comme camarades, ils se convenaient mutuellement parce que Gloria se moquait de son Russe comme de Colin-Tampon et que Roger aimait à rire et à faire des farces. Le prince Ostroloff, que Gloria avait irrévérencieusement surnommé *l'homme-scie*, se souciait peu, de son côté, de ces relations bohémiennes, et préférait, lorsqu'il était absent, savoir *la petite* avec des journalistes et des comédiens, que de la supposer au Yacht-Club, au Jockey-Club ou dans toute autre société de gandins, qu'il considérait à bon droit comme ses rivaux.

D'ailleurs, Roger s'était fait une maîtresse : une mignonne petite fleuriste qui avait à ses yeux le défaut impardonnable de posséder un caractère profondément enclin à la rêverie ; à part cela, c'était une charmante enfant.

Dussol, lui, était marié à une brune Marseillaise, qui

tous les mois lui faisait une échappée de quinze jours; mais Dussol aimait à la folie sa trop sensible moitié, et, quand elle revenait, feignant d'être confuse de sa dernière infidélité, il ouvrait les bras et pardonnait.

Gloria, donc, malgré ses dix-sept ans, avait sa vertu (?) en parfaite sécurité dans la compagnie de Roger et de Dussol. Elle était pour eux une bonne fille, une joyeuse camarade, aimant à dérober une soirée ou deux par semaine à l'homme-scie, afin de pouvoir venir faire des farces avec le *petit journaliste* et le *petit cabotin*.

Heureux trio! Il fallait les voir arpentant les boulevards : le chapeau crânement posé sur l'oreille, Gloria donnant le bras à la fois à Roger et à Dussol, prétextant, dans sa folle gaîté, que si Dieu avait gratifié la femme de deux bras, c'était afin qu'elle eût un homme de chaque côté... Et voilà! Répondez donc quelque chose à ces beaux raisonnements.

Passaient-ils le soir, à la tombée de la nuit, devant la boutique d'un barbier rasant flegmatiquement un vieux monsieur attardé, c'était à qui des trois se glisserait sans bruit derrière le compteur, et, faisant jouer la clef triangulaire, plongerait tout à coup le magasin dans l'obscurité; inévitablement, à ce coup de surprise, le figaro faisait un faux mouvement et entaillait profondément la joue du vieux monsieur, qui se mettait aussitôt à pousser des crix furieux. Alors, nos trois mauvais farceurs, de se sauver à toutes jambes, riant à gorge déployée, aux dépens du barbier maladroit et du vieux monsieur entaillé.

Ils appelaient cela *le grand jeu des biftecks*, parce qu'un soir Roger avait crié à une de ses victimes, en guise de consolation, de ramasser sa joue par terre et de se la faire griller comme bifteck, en rentrant chez lui.

Des fois, Gloria avait un regret, après avoir fait couper fortement quelque *bonhomme;* elle regrettait que ce n'eût pas été l'homme-scie!

Nous pourrions citer mille aimables gamineries de ce

genre auxquelles se livrait notre trio folichon; mais, comme nous ne nous sommes pas donné la mission de rééditer *l'Art de s'amuser en embêtant les autres*, nous préférons faire grâce au lecteur de toutes les atroces plaisanteries imaginées, combinées et exécutées avec ensemble par Dussol, Roger et la petite Gloria.

CHAPITRE VII

QUATUOR

Cependant l'*Aspic* commençait à avoir une réelle extension. Les articles de Roger, qui étaient empreints d'une gaîté communicative, étaient assez remarqués. Au troisième mois, le rédacteur gérant annonça à ses camarades que de notables bénéfices gisaient moëlleusement au fond de la caisse commune. Cette nouvelle fut accueillie par des hourrahs significatifs.

Le conseil d'administration se rassembla en grande solennité et vota que désormais les bureaux de l'*Aspic* devraient être continuellement pourvus d'une boîte de cigares, de six cruchons de bière, d'une bouteille d'absinthe et de deux litres de vermouth.

Un beau jour, le rédacteur en chef d'un grand journal, qui malgré son format avait la note gaie, fit la rencontre de Roger dont il avait reconnu les capacités littéraires et le chargea de lui faire, moyennant espèces, une revue hebdomadaire des beaux-arts.

Roger avait accepté avec empressement; mais, quand il fallut mettre la main à la pâte, il se trouva fort embarrassé. Il ne s'agissait plus, comme pour les théâtres, de bourrer une chronique de calembours plus ou moins mauvais: il fallait, tout en donnant de l'esprit à pleines

mains, porter sur les œuvres des maîtres modernes des appréciations au moins passables. Or, Roger, en fait de peinture, ne savait même pas ce que c'est qu'un clair-obscur.

— Un clair-obscur, avait-il dit en riant à Dussol le jour où il avait lu ce mot pour la première fois, eh! parbleu, c'est un ami que j'ai connu dans le temps et qui s'appelait Paul Jeandet.

— Voyons, avait riposté Dussol, ce n'est pas M. de Bièvre qui te tirera de ce mauvais pas. Puisque tu n'entends rien à la peinture, fais la connaissance d'un peintre qui sera tout heureux de voir imprimer ses appréciations, quoique passées au tamis de ton esprit.

— C'est ça, connais-tu un peintre?

— Dame, j'en connais beaucoup...

— Ah!

— Oui, de nom... Raphaël par exemple.

— Blagueur, va!

— Allons voir Gloria. Elle te renseignera mieux que moi.

Et voilà nos deux fous qui s'en vont chez la petite folle.

Roger frappe avec l'autorité d'un huissier qui vient saisir. Gloria ouvre, et Dussol en entrant s'écrie d'une voix de tonnerre:

— Le singe y est-il?

— Quel singe?

— Eh! ton Russe, donc.

— Il vient de sortir.

— Oh! y serait-il que ça nous serait égal. Il peut entendre ce que nous avons à te dire.

— Puisque je vous dis qu'il n'y est pas.

— Eh bien! dit Roger, voici ce dont il retourne. Connais-tu un peintre?

— Un peintre! . . . Ah ça, est-ce que tu aurais envie, Roger, de te faire faire ton portrait?.... C'est que tu es rudement mal peigné aujourd'hui!.... Veux-tu que je

te frise ?.... J'ai là les pincettes qui sont toutes chaudes.

— Il ne s'agit pas de portrait !

— C'est dommage : j'aurais été bien contente de te faire des papillottes.

— Voyons, trêve aux plaisanteries !.... Je viens d'être chargé d'une revue des beaux-arts....

— Ah bah ! tu vas passer en revue les bazars ? J'espère, mon général, que vous me prendrez pour colonelle!

— Oh ! cette Gloria, il n'y aura pas moyen de placer un mot sérieux avec elle.

— Allons je me tais. Place tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! c'est une nouvelle chronique qui me tombe du ciel... Et payée celle-là ! .... Seulement, au lieu de parler d'opérettes et de vaudevilles, il me faudra faire la critique des tableaux du Salon.

— Tu vas faire la critique des tableaux, Roger ?.... Fallait donc le dire tout de suite, mon cher.

— Tu ne l'as pas laissé parler, fait Dussol.

— Il va faire la critique des tableaux ? .... reprend Gloria avec un lyrisme plein d'une joyeuse ironie.... Mais alors, j'expose, cette année..... Ma parole d'honneur, j'expose.

— Gloria, pas de blagues. Oui ou non, connais-tu un peintre ?

— Un peintre ? attends donc.... Mais oui... parbleu, Leclerc.... Georges Leclerc.... un artiste.... qui a de longs cheveux.... longs comme ça....

Et, pour montrer quelle est la longueur des cheveux de Georges Leclerc, Gloria allonge brusquement sa main droite sur la joue de Dussol, puis, faisant une pirouette, elle ajoute avec conviction :

— Un artiste qui est de première force pour peindre les plats d'épinards.

— Et où loge-t-il, ton Georges Leclerc ?

— Où il perche ? Ah ! pour ça je n'en sais rien.... Mais c'est tout ce qu'il y a de plus facile à savoir.

— Et comment ?

— Que tu es bête de demander comment!... il n'y a qu'à s'informer auprès d'une de ses pratiques... Tiens, Roger, toi qui as des relations avec tout le monde, tu dois connaître sans doute cet aveugle qui est tous les dimanches à la porte de l'église Saint-Eustache ?.... Mais non, je n'y pense pas, vous autres libres-penseurs, vous n'allez jamais à l'église.... Je vais te le représenter : un grand, maigre, qui a un chien enragé, je crois, et puis qui porte.... pas le chien, l'aveugle.... un beau tableau tout rouge où il y a des jambes qui sautent en l'air....

— La prise de Malakoff, insinue Dussol.

— Eh non ! c'est une mine, qui a très bonne mine... Il dit que c'est là qu'il a perdu la vue.... Eh bien ! ce tableau est de Georges Leclerc.... Voyons, Roger, toi qui ne dis rien....

— Je t'écoute !

— N'est-ce pas que tu connais mon aveugle ?

— Mais non ! mais non !

— Je parie que si !.... Je parie même que, si vous vous rencontriez, il te reconnaîtrait à cinquante pas !

— Quelle langue ! exclama Roger.

— Allons, je suis bonne fille, et je ne veux pas vous faire poser plus longtemps. La dernière œuvre de mon peintre est le rideau d'annonces de l'Eldorado. Allez à l'Eldorado ; on vous donnera l'adresse de Georges Leclerc.

Et là-dessus Roger et Dussol se retirèrent.

Quelques jours après, ils étaient, eux deux et le peintre Georges Leclerc, les meilleurs amis de la terre. Le trio était devenu quatuor.

Georges était un gros garçon de trente ans. Il devint l'aîné de la bande. Il était absolument célibataire, ou plutôt veuf ; car il avait été marié deux fois, à deux jeunes filles qu'il avait bien aimées. Sa première femme s'était noyée dans une partie de canot ; l'autre avait péri dans un incendie. Deux horribles morts. Aussi, Georges

Leclerc avait-il juré de ne plus aimer, et il tenait son serment.

Gai par tempérament comme tout bohême, Georges était devenu triste depuis la mort de sa dernière épouse ; il s'était retiré dans une petite maisonnette, située hors de la barrière ; et là, il barbouillait ses toiles, vivant loin de tout ami, faisant lui-même son ménage et ne pensant qu'aux deux anges qui lui avaient été si cruellement ravis.

Il fallut la connaissance de Dussol et de Roger pour ramener dans son âme un peu de gaîté. Gloria, pour laquelle il avait fait dans le temps des paysages, vint le décider tout-à-fait à *revivre*.

Dès lors, on fut quatre à s'égayer.

CHAPITRE VIII

GLORIA

Faisons un pas en arrière.

Le père Jeandet avait quarante ans quand sa première femme, née Ernestine Rameau, mourut à Villefranche en donnant le jour au petit Paul. Le comédien, on le sait, plaça l'enfant en nourrice chez une paysanne du nom de Babet, à laquelle il paya d'avance quelques mois.

Quinze jours après l'enterrement de sa femme, il rencontra, toujours à Villefranche, une ancienne maîtresse. Cette fille, nommée Héloïse, faisait partie d'une troupe de saltimbanques qui donnait des représentations foraines sur un théâtre en planches, pendant que Jeandet, comédien sérieux et de talent, jouait sur la scène de la ville.

Héloïse quitta les saltimbanques, avec lesquels elle n'avait aucun engagement, et Jeandet la fit enrôler dans la troupe, qui avait besoin de combler le vide causé par la malheureuse mère de Paul.

On le voit, le père Jeandet était un homme qui prenait le temps comme il venait, et fort insouciant de son caractère. A peine sa femme venait-elle de mourir en lui donnant un fils, qu'il abandonnait l'enfant et prenait maîtresse.

Peu après, nous trouvons Jeandet et Héloïse à Lyon où ils se fixent et se marient. Il n'est pas nécessaire de rappeler encore une fois la manière, au moins indélicate, dont le comédien se comporta à l'égard de son fils Paul; qu'il nous suffise de dire que celui-ci avait six ans lorsque Héloïse mit heureusement au monde une fillette.

Louise fut le nom que ses auteurs lui donnèrent. C'est d'elle que nous allons nous occuper.

L'enfant grandit auprès de son père et de sa mère, qui avaient abandonné le théâtre, et l'élevèrent à peu près convenablement, en ce sens qu'ils lui firent recevoir toute l'instruction qui sied à une fille de condition modeste, et que les exemples de moralité que Louise reçut d'eux ne furent pas nombreux. Après ça, les deux artistes ne pensaient pas que leur fille serait aussi précoce en coquetterie que Paul, l'enfant du premier lit, l'avait été en intelligence.

A quatorze ans, Louise faisait retourner toutes les têtes des jeunes gens de son quartier. C'est qu'aussi elle était jolie comme un chérubin, gaie comme un pinson, et dégagée comme une anguille.

Parmi les admirateurs de Louise, se trouvait un ancien instituteur du nom de Griffonnier, qui tenait les écritures chez un de ses parents, commissionnaire en fruits.

Ce Griffonnier était un assez triste personnage. Longtemps on ne lui avait connu aucun moyen d'existence, et, comme il affectait dans les gargottes un républicanisme exagéré, les uns disaient qu'il était soutenu par

les sociétés secrètes, les autres qu'il recevait de l'argent de la police. Bref, les cancans sur son compte allaient leur train, et il fallut qu'il entrât chez son parent pour faire un peu taire les mauvaises langues.

Mais la petite Louise, qui ne s'occupait pas de politique, ne pouvait être au courant de tous ces racontars. Aussi n'éprouvait-elle pas pour Griffonnier la répulsion qu'il inspirait à tout le monde. Griffonnier était ce qu'on est convenu d'appeler un bel homme : il portait une grande barbe à peu près blonde, qui lui donnait un certain air de dignité, avait des traits réguliers, un profil assez correct, un front suffisamment large, et n'étaient ses yeux qu'il avait outrageusement faux, il eût possédé une bonne physionomie.

Griffonnier avait remarqué qu'il avait produit sur Louise une assez heureuse impression ; car la fillette rougissait lorsqu'elle passait devant sa maison et qu'il se trouvait sur la porte.

— Mademoiselle Louise, s'était-il hasardé à lui dire un jour de sa voix la plus câline, savez-vous que votre père a grandement tort de ne pas vous faire poursuivre votre instruction ? Vous n'êtes pas faite, croyez-le, pour devenir une madame Pot-au-Feu.

Louise, flattée, s'était arrêtée et avait causé ; Griffonnier lui avait prouvé qu'elle n'était pas trop ferrée sur l'orthographe, qu'elle était loin d'appliquer dans son langage toutes les règles de la syntaxe, et que l'histoire était encore pour elle une science tout-à-fait inconnue.

Louise rougit plus fort que jamais et eut honte d'elle-même. Elle voulut s'instruire, mais il lui fallait le consentement de son père. Griffonnier se chargea de l'obtenir.

Un dimanche, comme par hasard, il se rencontra à la brasserie avec le père Jeandet, et lui développa son petit plan. Il fut si tortueux, si habile, si éloquent, que le comédien se laissa convaincre. Lui, qui avait été artiste par routine, par tradition, il rêva de faire de sa fille

une grande tragédienne, une de ces artistes chez lesquelles le talent est développé au plus haut degré par une complète instruction. Oh ! qu'il serait fier si un jour Louise était pensionnaire à la Comédie-Française !

Naturellement, c'était Griffonnier qui, en sa qualité d'ancien instituteur, s'était chargé d'achever l'éducation de Louise ; et cela ne devait pas coûter un sou au papa, tant il prenait intérêt, disait-il, à cette bonne famille des Jeandet.

Le lecteur ne nous en voudra pas de sauter les détails de la criminelle séduction perpétrée par le misérable et ignoble Griffonnier ; ces détails sont généralement des longueurs qui ne peuvent séduire qu'une plume aimant à se repaître d'immoralités.

Disons simplement que ce ne fut ni l'histoire ni la géographie que Louise, qui n'avait pas encore accompli ses quinze ans, apprit chez Griffonnier.

A cette époque, Paul était à Paris et ne recevait de son père que les lettres banales dont nous avons parlé. Le père Jeandet adorait sa fille ; son cœur était trop petit pour qu'il contînt encore une place pour son fils.

Quand il apprit le déshonneur de Louise, le vieux comédien donna un coup de couteau à Griffonnier et chassa sa fille.

L'imbécile !

On l'arrêta. La cour d'assises n'osa pas condamner un vieillard de soixante ans, et il ressortit de prison.

Mais, pendant ce temps, sa fille chassée, réduite à la misère, avait demandé à la débauche le pain de la vie. Pendant ce temps, la lettre triomphante de Paul, annonçant son succès aux examens de la licence, étant arrivée à Lyon, et rebutée à son adresse, s'était égarée dans les bureaux de poste ; de là ce silence forcé, cette absence fatale de réponse qui avait décidé le jeune homme à rayer complétement la famille de ses souvenirs.

Enfin, pendant ce temps encore, Héloïse, sa seconde

femme, s'était, malgré ses quarante-sept ans, enfuie avec un ex-brigadier de gendarmerie.

Pauvre père Jeandet !

Et sa fille Louise, qui, pour s'étourdir, s'était lancée dans le demi-monde parisien, avait quitté son nom et ses prénoms, et se faisait appeler Gloria.

CHAPITRE IX

DUSSOL

Roger est descendu de deux étages ; il habite à un cinquième maintenant. Dame ! sa plume commence à lui rapporter.

En ce moment il rédige une chronique artistique qui laisse légèrement entrevoir que Georges Leclerc va sous peu effacer de l'histoire le nom de Raphaël.

Tout à coup, on frappe à la porte de la chambrette où le journaliste travaille si consciencieusement.

Roger se lève.

— C'est le toc-toc de Gloria. Par quel hasard s'est-elle décidée à gravir mes cinq étages ?

Et, ce disant, il est allé ouvrir.

En effet, c'est Gloria, Gloria en costume de voyage. Elle entre tout essoufflée, se laisse tomber sur le divan et s'évente avec son mouchoir.

— Ah ! ça, qu'est-ce qu'il t'arrive ? exclame Roger.

— O mon cher, une aventure impayable...... je pars pour la Suisse.... Oh ! ces cinq étages.... Mais auparavant je viens te chercher... Peut-on aussi se loger si haut ?

— Voyons, voyons, qu'est-ce que tu me racontes-là ? Es-tu devenue tout à fait folle, Gloria ?

— Ah ! il y a de quoi le devenir... Si tu savais, Roger ?..

C'est bien embêtant, mais tout de même il y a de quoi pouffer de rire.

— Que l'empereur vive encore cent ans si je comprends un mot à ce que tu me dis !

— Ouf !.... Tiens, laisse-moi respirer un moment, et je vais te raconter cela le plus tranquillement possible, quoique cependant ça soit joliment pressé.

— Respire à ton aise ; quant à moi, je suis tout oreilles.

— Eh bien ! il faut d'abord que je te dise que mon prince trouve que la France a eu une très-sotte idée de faire cette année une Exposition à Paris....

— Vraiment ! et pourquoi ça ?

— A cause de l'affluence des étrangers. Il s'embête, le cher homme ; depuis que nos rues sont peuplées de badauds accourus de tous les pays pour venir admirer l'Exposition, il trouve Paris trop étroit.... Alors tu ne sais pas ce qu'il a imaginé, l'homme-scie ?

— Non.

— Aujourd'hui, tout-à-coup, à brûle-pourpoint, il me dit : « Gloria, ce soir nous partons pour la Suisse. » — « Allons, bon, que je lui réponds ; est-ce que ça te prend souvent ? » — « Non, qu'il me fait, c'est très-sérieux. Veux-tu venir avec moi ? » Je réfléchis un quart de minute. Un voyage en Suisse, tu penses ? C'est une occasion de visiter ce pays que tout le monde dit très beau. Je me décide. — « Ça y est, que je lui dis, le temps d'aller serrer la main à Roger, à Dussol et à Leclerc, et nous filons. » C'est dit. Nous entrons dans le premier café venu, et nous demandons l'*Indicateur*. Il était quatre heures, et le rapide part à 7 heures et quart. Nous projetons de nous la briser par ce train. Trois heures d'ici là.... Tu vois, c'est juste le temps de faire nos bagages. Le prince me dit : « Baste ! tu n'as pas le temps de courir en ville ; tu leur écriras, à tes camarades. » Bon, c'était entendu, et nous revenons chez moi. A cinq heures et demie, j'étais bouclée de pied en carpe, comme dit Geor-

ges. Le prince était allé faire ses préparatifs à son hôtel. A six heures, il m'arrive, tout prêt, parbleu ! mais empêtré de Dussol qu'il avait rencontré et qui était gris comme six régiments de Polonais. Impossible de l'envoyer paître.... Un vrai crampon !... Dussol, qui revient de l'Exposition où il a donné l'accolade à des tas de flacons de china-china, à ce qu'il raconte, se figure qu'il est sultan, prend le prince pour l'empereur de Russie et veut à toute force lui vendre des huiles d'arachide..... Enfin, je n'y comprends rien, à ce qu'il nous chante !.... Seulement, si tu ne viens pas nous en débarrasser, nous allons manquer le train.

— Et c'est pour ça que tu es venue me chercher ?

— Mais oui !

— Et moi qui m'imaginais, dans ma candeur, que c'était pour me faire tes adieux.

— Mes adieux.... Certainement !.... Mais il faut aussi que tu nous dépêtres de Dussol.

— Il est donc bien lancé ?

— Puisque je te dis qu'il veut vendre des arachides au prince Ostroloff !

— Eh bien ! je passe mon pardessus et je te suis.... Je serais désolé si à cause de moi tu avais l'ennui de manquer le train.

— D'autant plus que demain l'homme-scie pourrait très-bien changer d'idée.

Dix minutes après, Roger arrivait chez Gloria, où se trouvaient aux prises le prince et Dussol.

L'amant de la petite figurante des Variétés était un homme d'une soixantaine d'années, ce que dans la langue pittoresque du journalisme parisien on appelle *un vieux gommeux*. Taille élancée, encore vert et portant très-bien ses soixante ans, que trahissaient seulement des cheveux grisonnants; mais le Céladon avait soin de se les teindre du mieux qu'il pouvait.

Au moment où Roger et Gloria entraient, Dussol, fiè-

rement campé au milieu du salon, interpellait le prince qui s'était, de guerre lasse, jeté dans un fauteuil :

— Oui, mon noble cousin, disait le comédien ivre, oui, si tu m'en crois, nous irons déclarer la guerre au roi de Madagascar, et nous planterons le drapeau du prophète sur ce pays qui me plaît... C'est vrai, ça ! Madagascar me botte, Madagascar m'irait comme un gant... Qu'en dis-tu, noble cousin ? Veux-tu être mon allié ?

Le prince Ostroloff ne répondait pas ; mais d'une main agacée, il déchiquetait la frange de son fauteuil. A cet instant paraît Roger.

— Tiens, voici Giafar, mon grand-vizir. Il ne pouvait venir plus à propos.

— Qui ça Giafar ? s'écrie Gloria.

— Il paraît que c'est moi, dit Roger en riant.

Puis s'adressant au prince :

— Je vous demande pardon pour mon ami, monsieur; Gloria m'a tout raconté....

— Non, pas de gloria ! hurle Dussol, je ne veux pas de gloria ! ... Du china-china tant que vous voudrez... A la bonne heure, c'est ça qui réconforte.

— Monsieur Roger, je vous remercie de votre amabilité, dit le prince sans faire attention à Dussol.

— Il doit, le malheureux, avoir vendu la couronne que vous lui avez fait lancer hier, et il en aura bu le prix.

— Giafar, recommence le comédien, passe-moi la caisse. Donne-moi cent mille milliards et soixante-quinze centimes, pour que j'achète l'alliance du czar. Car tu comprends bien, mon cher grand-vizir, que le grand Haroun-al-Raschid ne peut pas aller guerroyer tout seul contre Madagascar.... D'abord ce ne serait pas convenable.

— Mais, sire, fait Roger....

— Bon, dit Gloria, il va le prendre par sa lubie.

— La caisse de l'Etat n'est pas ici. Si vous vouliez bien, sire, m'accompagner jusqu'au ministère des finan-

ces, j'aurais l'honneur de vous remettre les cent mille milliards que vous désirez.

—Avec les soixante-quinze centimes ! ajoute Dussol, qui y tient à ce qu'il paraît... Ma foi, c'est une idée. Allons au ministère des finances, Giafar..... Sans adieu, noble cousin, sans adieu. Je reviens dans cinq minutes pour signer le traité d'alliance.

Gloria se tenait les côtes. Le prince Ostroloff pousse un soupir de soulagement. Roger serre la main à Gloria, salue le prince, et leur souhaite bon voyage, pendant que Dussol, trop pressé pour aller au ministère des finances, perd l'équilibre sur le palier et descend sur le dos l'escalier de la maison.

Roger ne songe plus alors qu'à ramener son ami chez lui ; mais l'air frais du soir rafraîchit le cerveau de Dussol sans le dégriser pourtant.

Déjà le comique du Palais-Royal a oublié qu'il est le sultan Haroun-al-Raschid, et le voici qui interpelle bruyamment tous les becs de gaz qu'il rencontre.

— Voyons, toi, qu'est-ce que tu fais là planté au beau milieu du Corps législatif ?... Ce n'est pas le moment du vote.... Ah ! je comprends, tu veux prononcer un discours.... C'est bien, mon ami, parle, je t'écoute.... Non? tu ne dis rien ?.... Rien du tout ?.... Tiens, tu n'es qu'un député de la droite !

Et, pour mieux démontrer combien il déteste les députés qui ne parlent pas, Dussol envoie au bec de gaz un vigoureux coup de poing.

Après une demi-heure de zigs-zags à travers les rues de Paris, Roger Bonjour est parvenu à hisser son camarade jusqu'à son cinquième étage ; il le fait asseoir sur son divan et lui conseille de se reposer. Dussol est sorti de la période de colère qui dans son ivresse avait suivi la période de gaieté. Il en est à l'abattement, à la tristesse et aux épanchements sentimentaux. Les idées lui reviennent peu à peu ; elles sont toujours confuses, mais enfin il ne déraisonne plus.

Roger s'assied à son bureau et reprend la rédaction de sa chronique, que l'arrivée de Gloria lui a fait quitter tout-à-l'heure. Dussol, accoudé sur le bord du divan, se livre à un monologue désespéré, auquel son ami ne prête pas la moindre attention. Il a bien autre chose à faire que de s'amuser à écouter les récits chagrins du comique en goguette.

— Oui, je suis bien sûr d'avoir vu Clarisse au pavillon chinois, gémit Dussol. Elle m'a encore lâché hier, la gueuse, pour se faire Japonaise.... C'est elle, j'en mettrais la main au feu, qui donnait le bras, à l'Exposition, à un mandarin.... Tiens, que je suis bête.... Voilà maintenant que je dis que Clarisse donnait le bras à l'Exposition.... comme si on pouvait donner le bras à l'Exposition.... Pas vrai, Roger ?

— Oui, oui, dit l'autre tout en écrivant.

— C'est égal, Clarisse n'a pas eu raison de me ficher en plan comme ça... J'avais pris une belle andouille chez le pharmacien.... non, chez le charcutier, parce que ma femme adore ça.... Je voulais lui faire un petit régal.... Et puis, voilà qu'en rentrant chez moi, plus de Clarisse... Et le concierge qui me dit : « Madame est sortie en me priant de dire à monsieur qu'elle était allée prendre les eaux. » .... Je crois plutôt que ce sont *les os* qui m'ont pris ma femme.... Tu ne sais pas qui j'appelle *les os*, Roger ?

— Non, non.

— *Les os*, c'est un espèce de grand long, maigre, un vilain coquin de vicomte qui envoyait des bouquets tous les soirs à ma femme dès qu'elle paraissait en scène.... Ah ! je n'ai pas de chance, moi !

Roger est toujours plongé dans sa chronique, et c'est machinalement qu'il a répondu « oui » et « non » à son ami.

Dussol continue ses jérémiades :

— Non, je n'ai pas de chance... Les saltimbanques qui m'ont ramassé il y a vingt-trois ans sur la route de

Villefranche, auraient bien mieux fait de me laisser crever de faim et de froid !

Le mot de « Villefranche » a fait tressauter Roger. Il a posé sa plume, et il écoute maintenant.

— Mon père m'abandonne à peine né, dit Dussol en pleurant ; aujourd'hui c'est Clarisse qui ne veut plus de moi.

— Ah ça ! qu'est-ce que tu dis, toi ? fait Roger avec intérêt.

— Je dis que Clarisse ne veut plus de moi.

— Mais, avant, tu as parlé de Villefranche, de ton père qui t'a abandonné....

— Eh bien, oui ! si je suis comédien, c'est parce que j'ai été élevé par des saltimbanques.... J'ai commencé par jouer des cymbales dans les foires, moi !

— Et où t'ont-ils trouvé, ces saltimbanques ?

— Sur la route de Villefranche.... près Lyon....

— Quand ça ?

— Parbleu ! à peine ma mère venait de me mettre au monde.... il y a vingt-trois ans !... Même on m'a dit plus tard que c'était en décembre, puisque, quand ils m'ont recueilli, j'étais déjà à moitié recouvert par la neige....

Pour le coup, Roger bondit sur sa chaise.

— Etrange ! étrange !.... Il a juste mon âge.... C'est à Villefranche !.... et moi aussi, je suis précisément de décembre 1844 !....

— Mais qu'est-ce que ça peut te faire, Roger, que mon père m'ait abandonné et que ce soit à Villefranche ?.... Rends-moi Clarisse ; tout le reste m'est bien égal.

Roger ne répondit pas. Il était rêveur.

SECONDE PARTIE

LE PÈRE LEROUÉ

CHAPITRE X

LE VICAIRE DE M. PAPELARDON

C'était en 1843. Depuis sept ans, M. Papelardon, curé d'O***, petit village du Var, était sans vicaire. En vain, avait-il réclamé mainte et mainte fois à l'évêché de Fréjus, depuis sept ans on le laissait seul pour administrer sa paroisse; cette situation ne lui semblait pas régulière, et, de plus, le brave pasteur trouvait beaucoup trop lourde la tâche qui lui incombait entièrement, faute d'un coadjuteur, et qui consistait en la direction du nombreux troupeau de ses ouailles.

Ah! c'était un digne homme que M. Papelardon. Prêtre sans ambition, il se contentait de sa modeste cure, à la tête de laquelle il avait été placé à l'âge de 32 ans; et il avait passé la cinquantaine au moment où nous le présentons au lecteur... Aussi, était-il adoré de ses paroissiens et de sa gouvernante Gertrude. Grâce à cet excellent apôtre campagnard, les habitants d'O*** étaient d'une piété exemplaire, et l'on n'aurait peut-être pas trouvé dans toute la contrée un village aussi pratiquant. Il est vrai que M. Papelardon savait prendre ses fidèles par leurs côtés faibles, ne les ennuyait pas trop par de longs discours, se montrait très-indulgent pour

les fautes de ses pénitents, et trinquait sans façon avec eux. D'ailleurs, ce n'était pas rouerie de sa part, cela était dans son caractère : fils d'un paysan de Brignolles, M. Papelardon, malgré les études du séminaire et la soutane, était resté paysan jusqu'au bout des ongles ; le bréviaire qu'il lisait le plus volontiers, c'était une bonne bouteille de vin blanc.

Aimé de ses paroissiens, dorloté par ses paroissiennes, M. Papelardon aurait été le curé le plus heureux de la terre s'il avait pu se décharger sur un vicaire d'une partie de sa besogne ; naturellement, ce qu'il souhaitait céder à un suppléant constituait la part la plus ennuyeuse : la confession des vieilles filles et les sermons. Il n'y a rien en effet, paraît-il, de plus agaçant que d'avoir à écouter une vieille dévote qui s'accuse des crimes les plus extravagants, comme d'avoir graissé un vendredi le bout de sa canule, et par conséquent fait gras un jour défendu ; quant aux sermons, M. Papelardon en avait composé un sur la foi, et, dans toutes les solennités où il était obligé de monter en chaire, il le récitait. Ses ouailles avaient fini, elles aussi, par le savoir par cœur.

M. Papelardon appelait donc un vicaire de tous ses vœux. Enfin, un jour, par une belle soirée de septembre, Gertrude apporta à son maître un pli cacheté. Le curé d'O*** le saisit avec empressement, jette les yeux sur le timbre et reconnaît le sceau de l'évêché de Fréjus.

O bonheur ! la lettre annonçait effectivement à l'excellent pasteur l'arrivée prochaine d'un assistant.

— « M. l'abbé Morris, prêtre de la dernière ordination, disait l'évêque, est le coadjuteur que nous vous donnons. C'est un jeune homme de la plus haute intelligence et du plus grand avenir, qui, nous l'espérons, monsieur le curé, se formera tout-à-fait à l'école de vos vertus. »

Grande fut la joie de M. Papelardon. Bien vite, il fit préparer une chambre dans le presbytère, et le dimanche suivant, il s'écria au prône :

— Eh bien ! mes frères, que vous disais-je dans mon dernier sermon ?... Je vous disais que dans la religion la foi est tout, que la foi sauve l'âme... Oui, mes frères, la foi sauve l'âme.... Bien plus, elle donne des vicaires aux villages qui n'en ont pas !

Et là-dessus, l'éloquent prédicateur avait annoncé à son assistance l'arrivée de l'abbé Morris.

Ce fut un trépignement d'impatience générale dans tout le village ; on ne parlait plus, sous les toits des humbles maisonnettes, que du vicaire de M. Papelardon. Et quelle fête quand il arriva !

L'abbé Morris avait à peine vingt-sept ans. Il était grand, bien bâti, quoique un peu maigre ; ses yeux très-vifs, et de grands sourcils noirs qui se croisaient sur un nez bien arqué ; le teint d'une pâleur mate qui lui allait à ravir ; les lèvres, minces, dessinaient sur le visage, en somme sympathique, une ligne droite d'une rigidité telle qu'elle en était même un peu choquante.

M. Papelardon était fier de son nouveau vicaire, comme un père de son enfant. Avec quel plaisir, il le promenait de ferme en ferme, de campagne en campagne, le présentant à toutes les familles. L'abbé Morris se laissait présenter et semblait indifférent aux prévenances dont le village entier le comblait ; toute la paroisse aurait voulu se confesser à lui. Mais, soit qu'il craignit de déplaire à son supérieur, soit qu'il ne tînt pas à s'embarrasser d'une si nombreuse clientèle, il refusa les trois quarts des avances qui lui furent faites, et principalement toutes les jeunes filles du pays. M. Papelardon était ravi.

Le soir, après le souper, les deux prêtres renvoyaient Gertrude et causaient. On parlait de l'avenir du clergé. M. Papelardon voyait tout en rose, trouvait Grégoire XVI le pape des papes et versait des torrents de larmes quand son journal lui apprenait quelque nouveau massacre de missionnaires en Chine ou au Japon ; l'abbé Morris, au contraire, prétendait qu'il ne fallait pas juger la situation générale de la chrétienté par ce qu'on voyait

des campagnes. Selon lui, le flot de l'impiété allait toujours grandissant et menaçait de submerger le navire sacré dont le pape est le pilote ; il n'allait pas jusqu'à dire que Grégore XVI manquât d'énergie, mais il aurait souhaité pour gouverner l'Eglise un Sixte-Quint ; quant aux récits des martyrs japonais, ils le faisaient bondir d'une sainte colère ; son sang bouillonnait, son visage s'empourprait, et il s'écriait qu'il fallait courir en Asie et rayer de la mappemonde ces nations qui se permettaient de ne pas accueillir avec amour les missionnaires envoyés par la Compagnie de Jésus.

Autant M. Papelardon voulait gagner et convertir les peuples à force de douceur, autant le jeune abbé Morris était d'avis de sabrer et de brûler tous les mécréants qui résisteraient aux bienfaits de la foi catholique : le premier citait Vincent de Paul comme modèle ; d'après le second, il fallait reprendre l'œuvre de Domingo d'Osma, Torquemada, Bernard et autres inquisiteurs. Oh ! il ne niait pas l'Inquisition, le jeune vicaire ; il ne niait pas les dragonnades, il ne niait pas la croisade contre les Albigeois, il ne niait pas la Saint-Barthélemy ; au contraire, il en était fier pour l'Eglise, et il regrettait de tout son cœur exalté de ne pas avoir vécu à cette belle époque du moyen-âge. En un mot, M. Papelardon rêvait la conquête des âmes selon les préceptes du Christ, et l'abbé Morris entendait la prédication évangélique à la façon de Mahomet.

Parmi les diverses petites localités qui, éparses sur les montagnes, dépendaient de la paroisse d'O***, se trouvait un hameau pittoresquement placé à mi-côte d'une colline avoisinante et nommé la Figuière ; quelques maisons de cultivateurs, disséminées çà et là sur les escarpements des rochers, dans les gorges de la vallée et même au fond des ravins, composaient ce hameau, dont la production principale était la figue, que l'on récoltait abondamment dans ces parages, et que les habitants faisaient sécher sur des cannes pour vendre

aux grandes villes, aux approches de l'hiver ; on peut même dire que notre bourgade ne vivait que de ce commerce de figues sèches, lequel, il faut l'ajouter, était pratiqué, et l'est encore de nos jours, sur une vaste échelle.

Par exception, ce hameau n'était pas trop pratiquant ; il faisait tache dans la paroisse. Peut-être cela provenait-il de son éloignement, car il y avait bien une heure et demie de chemin, d'O*** à la Figuière. A part un cultivateur très-aisé, du nom d'Augias, aucun des chefs de famille ne se souciait d'aller le dimanche à la messe ni même d'y envoyer les femmes et les filles.

Aussi, M. Papelardon n'allait que très rarement à la Figuière, et quand il se décidait à y faire une apparition, il ne rendait visite qu'à son fidèle Augias. Cependant, quand il fut *muni* d'un vicaire, il ne manqua pas de le présenter à la famille du brave paysan.

Cette famille se composait d'Augias, de sa femme Véronique, de leur fille Suzette et de leur nièce Marguerite, une jeune orpheline qu'ils avaient adoptée. De même que la famille Augias était catholique au milieu du hameau libre-penseur, de même Marguerite était peu catholique au milieu de la famille fervente. Le dimanche quand Augias, accompagné de Véronique et de Suzette, allait entendre à O*** les Saints-Offices, Marguerite gardait la ferme : à son avis, les soins du ménage formaient pour la femme un véritable sacerdoce qui dispensait de toutes les pratiques religieuses, et, quand Augias lui reprochait doucement son manque de foi, elle lui répondait d'un petit air malin que « la plus belle de toutes les prières, c'est le travail. » Et, en effet, Marguerite était la fille la plus laborieuse du hameau. C'était elle qui faisait aller la maison et qui dirigeait même le commerce d'Augias ; à vingt-deux ans, elle était une femme accomplie, et si les autres cultivateurs de l'endroit, hommes peu admirateurs du bigotisme, continuaient à être en bons rapports avec le très-catholique

Augias, c'était à cause de Marguerite, pour laquelle tout le monde avait de l'estime et de la bonne amitié.

Quand l'abbé Morris eut été mis par M. Papelardon au courant de la situation morale de la Figuière, une idée germa subitement dans son cerveau : convertir la bourgade. Et quand il eut vu Marguerite belle et rayonnante comme un astre du soir, il n'eut plus qu'un désir : convertir Marguerite.

Or Marguerite était fiancée à un jeune ouvrier bijoutier, habitant Toulon, et qui s'appelait Paul Rameau. Il était frère de cette Ernestine Rameau qui s'était mise au théâtre et avait épousé le comédien Jeandet.

Paul Rameau venait de temps en temps à la Figuière. Il s'y trouvait le jour où M. Papelardon présenta son vicaire, et le regard dont l'abbé Morris couvrit sa fiancée ne lui plut pas. Où la jalousie va-t-elle se nicher ?

Je vous demande un peu si le futur convertisseur de la Figuière pensait à mal, quand il regarda Marguerite ?

Ce Paul Rameau était bien un effronté vaurien pour oser interpréter un regard innocent d'une façon si téméraire et si criminelle, si l'on songe surtout au caractère dont était revêtu le propriétaire des yeux qui avaient lancé ce regard.

Est-ce qu'un prêtre est un homme ? et, le jour où il a prononcé le vœu de chasteté, ne s'est-il pas tout d'un coup transformé en séraphin ?

CHAPITRE XI

UN VÉSUVE SOUS LA NEIGE

Cependant, s'il faut en croire tous nos historiens, le célibat des prêtres ne date que du moine Hildebrand, couronné pape sous le nom de Grégoire VII ; d'autre part, le fils de Dieu, en descendant sur la terre, pour y établir la vraie et bonne religion, a recommandé, au contraire, à ses disciples de croître et de se multiplier. Or, il est à supposer que Jésus-Christ connaissait la nature de l'homme un peu mieux que son vicaire, bien que le pape Grégoire VII ait été canonisé par la suite. Tous les premiers évêques des chrétiens étaient mariés, et le catholicisme ne s'en portait pas plus mal. Ce fut seulement lorsque le siége papal fut conquis par les moines, qui s'imposaient au fond de leurs cellules des vœux que l'évangile se garde bien de prescrire, ce fut alors seulement que la dure loi du célibat fut décrétée par le clergé. Loi tyrannique et contre nature que Luther, Calvin, et de nos jours le père Hyacinthe et tous les chrétiens insurgés contre l'absolutisme de Rome ont abolie, au moment même où ils dressaient le drapeau de la rénovation. Loi anti-humaine qui finira par tomber en poussière sous le marteau de la discussion, malgré les cris de paon jetés par ceux qui ont intérêt à la maintenir. Car, — et les catholiques sincères ne doivent pas craindre de le dire hautement, — c'est en grande partie à cette loi désastreuse que la robe noire du prêtre perd de jour en jour sa considération, cette robe qui, couvrant un apôtre sacré, devrait être l'objet du plus profond respect. Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, quand la *Gazette des Tribunaux* révèle à tout instant au peuple des énormités mons-

trueuses commises par des hommes qui ont mission d'enseigner la morale ? quand les statistiques de l'Italie, ce domicile officiel de la religion, établissent que les jurys du royaume condamnent par an environ seize cents ecclésiastiques pour viols et attentats à la pudeur ?

Certes, nous ne voulons pas insinuer qu'il suffit d'être prêtre pour avoir des passions libidineuses, et que toute soutane cache un Léotade, un Delacollonge ou un Mingrat. Nous reconnaissons volontiers que tous ces crimes ne sont que de tristes exceptions ; mais plus le crime est exceptionnel, plus il cause du scandale. Et, si l'on nous permet de formuler ici notre humble opinion, nous avouons qu'il est préférable à la religion, dans son intérêt même, d'avoir à sa tête un pape marié et père de famille, qu'un célibataire comme Alexandre Borgia.

. . . .

— Je vous déclare que vous êtes fou, monsieur ! s'écriait un soir Marguerite, en s'enfuyant à travers les arbres qui longent le chemin de la Figuière à O***.

Et une ombre noire poursuivait, derrière les taillis, la jeune fille fugitive.

Mais celle-ci gagnait du terrain ; car elle courait sur la route. Enfin l'ombre noire s'arrêta, rebroussa chemin, et disparut.

. . . .

— Etes-vous malade, mon ami ? demandait avec intérêt l'excellent M. Papelardon à l'abbé Morris ; voilà déjà huit jours que vous n'avez pas quitté la chambre.

— Je travaille, monsieur le curé ; je fais une étude sur Sixte-Quint.

— Ah ?... Savez-vous que vous devriez un peu sortir?... Nos paroissiens commencent à s'étonner de ne plus vous voir ?... Ils sont en souci de votre santé.

— C'est que je suis si occupé !....

— Tenez, hier, je suis allé à la Figuière...

— A la Figuière ?

— Oui... Pourquoi me demandez-vous ça?... Quels yeux vous faites !... Vous avez l'air bien étonné, mon ami....

— Mon Dieu, monsieur le curé, mon étonnement est tout naturel, vous allez par là-bas si rarement.... Vous disiez donc que....

— J'ai vu la famille Augias....

— Et que vous a-t-on dit, monsieur le curé?

— La récolte des figues a été plus abondante que jamais....

— Est-ce tout?... Je m'intéresse beaucoup à ces braves gens.... C'est.... là.... tout?

— Non.

— Vous dites non?

— Ma foi, non, ce n'est pas tout.... Marguerite, vous savez, Marguerite, la petite libre-penseuse que vous deviez convertir, m'a parlé....

— Eh bien?

L'abbé Morris avait poussé ce mot comme un râle.

— Eh bien, elle m'a assuré que la récolte, qui n'a pas encore fini de sécher, est déjà toute vendue.

Un soupir d'immense satisfaction s'échappa de la poitrine du jeune vicaire; mais M. Papelardon n'y prit pas garde.

Le jour même, l'abbé Morris sortit; son visage était souriant et tranquille, mais sa pâleur était encore plus mate que de coutume.

CHAPITRE XII

CRIME ET CHATIMENT

Le presbytère est triste. Gertrude s'oublie à laisser brûler ses fricots. M. Papelardon a changé ses yeux en deux rivières de larmes.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! quelle honte !... Gertrude, ma bonne Gertrude, qui l'aurait crû ?

— Ah ! monsieur le curé, ne m'en parlez pas.... J'en pleure encore, tenez....

— Pauvre Marguerite, malheureux jeune homme !... O mon Dieu, que d'épreuves vous faites subir à votre Eglise ! Et la malveillance, et l'impiété qui sont toujours à la recherche de ces calamités, vont-elles jeter encore à notre face la solidarité de cette honte !... O mon Dieu, que votre volonté soit faite !

— Dire que c'est demain qu'on le juge !

— Le malheureux...Puisse-t-il se repentir,au moins!.. Ah ! si les larmes que je verse depuis un mois pouvaient effacer son crime, je consentirais volontiers à ce que ces larmes fussent même du sang.... O mon Dieu, prenez ma vie, et que le scandale ne se retourne pas contre votre Sainte Eglise.

M. Papelardon avait quinze mille francs placés chez un notaire de Toulon et qu'il réservait pour sa vieillesse. Le soir du jugement de l'abbé Morris, il alla prendre cet argent et le distribua à tous les pauvres d'O*** et des hameaux environnants. Mais cette charité, mais ce dévouement, mais ce sacrifice n'étaient pas nécessaires ; la pensée publique n'eut pas la moindre velléité d'envelopper le digne pasteur dans sa terrible réprobation.

Quel crime avait donc commis l'abbé Morris ?

Un dimanche de mars, au matin, tandis qu'Augias, Véronique et Suzette étaient allés à la celébration du St-Sacrifice à la paroisse, une ombre noire s'était glissée dans la cuisine où chauffait le café au lait de Marguerite, qui, n'allant pas communier, elle, ne se sentait pas la force d'attendre jusqu'à midi le déjeuner ; quelques gouttes d'un liquide jaunâtre avaient été versées dans le café au lait, puis l'ombre noire s'était retirée dans un coin. Marguerite avait bu, et, au bout de quelque temps, s'était assoupie sur une chaise.

L'ombre noire était alors sortie de sa cachette, et un crime que l'on comprend avait été consommé.

Mais à ce moment, quelqu'un avait frappé à la porte, et l'ombre noire s'était cachée de nouveau. On avait frappé encore une fois, deux fois, et personne ne répondant, on avait ouvert la porte et l'on était entré.

Celui qui était entré était Paul Rameau.

Il était allé à la cuisine. Personne.

Au salon. Personne.

Il avait entendu un certain bruit au premier, dans la chambre de Marguerite ; comme si quelqu'un avait cherché à ouvrir la fenêtre. Intrigué, il avait marché fortement, traversé le vestibule en toussant, et refermé avec un grand bruit la porte d'entrée ; puis, bien doucement, il était retourné à la cuisine et s'était caché derrière la caisse au charbon.

Cinq minutes de profond silence s'étaient passées. Une porte du premier avait grincé sur ses gonds rouillés. Paul Rameau avait risqué un œil, et il avait vu une ombre noire descendre l'escalier avec mystère ; cette ombre noire était surmontée d'une tête très-pâle ; plus que pâle, livide ; plus que livide, verdâtre.

Alors, comme un de ces boule-dogues qui ont réussi à briser leur chaîne, Paul Rameau s'était élancé de derrière la caisse au charbon, et avait empoigné à la gorge l'ombre noire.

Qui que tu sois, homme sacré ou simple vagabond,

tu viens de faire un mauvais coup..... Voleur ou espion, assassin ou violateur, je te tiens, et ne te lâche pas !...

L'ombre noire était l'abbé Morris. Il avait d'abord essayé de résister; mais Paul Rameau était robuste, il avait un poignet d'acier, et il avait entraîné hors de la maison le jeune vicaire à moitié étranglé.

Le spectacle de cet homme, tirant un prêtre qui se débattait de toutes ses forces, avait attiré quelques paysans ; Paul Rameau avait dit un mot, et les paysans avaient empoigné à leur tour l'abbé Morris écumant de rage. Puis, le fiancé de Marguerite, avec deux ou trois hommes, était retourné à la maison d'Augias, et ils avaient trouvé la jeune fille étendue sur son lit et dans un état qui ne laissait aucun doute sur l'attentat odieux dont elle venait d'être victime.

Marguerite respirait encore. Elle n'avait bu qu'un narcotique; mais elle était pour toujours déshonorée.

La justice fut prompte à instruire cette affaire, qui fit grand bruit dans le pays.

Morris, dépouillé de sa soutane, renié à raison par le clergé qui l'abandonna à son châtiment, fut jugé au bout d'un mois de prison par les assises de Draguignan, qui le condamnèrent à douze ans de travaux forcés. Le verdict fut rendu à l'unanimité et sans admission de circonstances atténuantes.

On n'était pas alors à cette époque où le clergé, quand un de ses membres s'est laissé aller à commettre de pareilles monstruosités, met tout en jeu pour étouffer l'affaire, et où les journaux du cléricalisme enregistrent tout simplement comme mort le prêtre déchu que le jury envoie au bagne. L'évêque de Fréjus comprenait que chercher à faire le silence autour du crime de Morris eût semblé en quelque sorte en prendre une part de responsabilité ; il flétrit lui-même publiquement l'ancien vicaire d'O***, qui avait déshonoré le vêtement saint que le sacrement avait mis par une erreur funeste sur ses épaules indignes.

L'ex-abbé quitta la prison de Draguignan pour entrer au bagne de Toulon ; mais le jour où le forgeron de la chiourme lui rivait au pied la chaîne de l'infamie, l'aumônier, tout en l'exhortant à offrir à Dieu l'expiation de sa faute, lui apprit que son crime avait eu, pour la malheureuse Marguerite, une conséquence plus terrible encore que le déshonneur.

La fiancée de Paul Rameau était mère.

CHAPITRE XIII



SEUL AU MILIEU DE LA FOULE

A vingt-huit ans être au bagne ! et dans le bagne même être l'objet de la répulsion. Vivre dans la compagnie des voleurs et des assassins.... et se trouver méprisé même par les voleurs et les assassins. Et, après ces douze ans, encore du mépris et de la répulsion, toujours de la répulsion, toujours du mépris, cette fois, de la part de la société tout entière.

Voilà à quoi, nuit et jour, rêvait le forçat Morris ; car son compagnon de chaîne, un voleur de grande route, ne daignait même pas lui adresser la parole.

Il songeait à son existence à jamais flétrie, à ses beaux rêves d'ambition pour toujours évanouis ; et pourquoi ? Pour n'avoir pas su réprimer une brutale passion.

Et, au milieu de ses pensées, tout-à-coup surgissait cette autre pensée : un enfant allait lui naître. Et cet enfant serait encore plus malheureux que lui ; car la masse est bête, la foule est idiote, la société est remplie de préjugés ridicules.

— Voyez-vous cet être chétif là-bas ?.... Eh bien ! c'est l'enfant d'un forçat.... Son père est au bagne, et, qui plus est, son père est prêtre. Lui est le résultat d'un crime, il doit le jour à un viol.... Pouah !... Horreur et dégoût....

Pauvre innocent !

Et l'enfant maudirait son père, et sa mère serait la première à lui apprendre à le maudire.

Qui sait si sa mère ne haïrait pas, elle plus que tous les autres, son enfant ?... Est-ce qu'elle l'avait demandé au Ciel, cet enfant ?.... Est-ce qu'il n'était pas venu, au contraire, tuer son honneur, briser sa vie ?.... Est-ce qu'il ne serait pas, toujours et pour tout le monde, le témoignage vivant de la plus honteuse atrocité ? Est-ce qu'il ne lui rappellerait pas sans cesse, à elle et aux autres, qu'un jour elle fut souillée par un odieux misérable ?

Cela lui semblait certain, inévitable. Morris jugeait Marguerite d'après son cœur à lui, qui était mauvais.

Il ne regrettait pas son crime, il en déplorait la conséquence. Mais au fond, parfois, il éprouvait comme une sorte de satisfaction brutale de se savoir père, et alors la pensée que son enfant souffrirait des souffrances les plus terribles et les plus intolérables venait lui arracher cette espèce de sauvage plaisir dont il repaissait son âme criminelle.

Père, il aimait étrangement l'enfant qui allait lui naître ; il se disait : — C'est un autre moi-même. Puisse-t-il vivre les douze ans que je dois passer ici !.... Moi, je suis fini. Il ne commencera pas, il me continuera, il ira où j'allais, il sera ce que j'aurais été.

Puis, brusquement, une autre pensée assiégeait son cerveau enfiévré. — A douze ans, l'enfant aurait déjà eu le temps d'apprendre à maudire son père.... Si l'enfant avait à choisir ce moment-là entre l'amour d'un père scélérat et la haine d'une mère victime, qui sait s'il n'irait pas jusqu'à préférer la haine à l'amour !....

Et cette pensée le faisait bondir de colère.

Maintenant, il détestait Marguerite plus encore qu'il en avait été fou. Quel tempérament étrange que celui de ce Morris !

Parfois, encore, au moment où il rêvait de faire de son enfant la suite de lui-même, tout-à-coup une voix intime lui criait : — « Ton raisonnement est stupide. Attends au moins, pour penser à ton enfant, de savoir s'il sera une fille ou un garçon ! »

Mais, à l'idée que Marguerite pourrait mettre au monde une fille, son esprit, battu par les pensées les plus extravagantes, se révoltait: — « Allons donc! est-ce que je suis de nature à engendrer des filles ? Est-ce que je ne suis pas un homme, moi ? est-ce que cet enfant, qui est *moi* et non pas *elle*, pourrait n'être pas de mon sexe ? Il faut qu'il me continue, et pourrait-il me continuer s'il n'était pas *moi ?* »

Il déraisonnait.... Et une brusque secousse, donnée à la chaîne par Craffard, son compagnon, le rappelait à la réalité.

Souvent, les galériens allaient travailler sur le quai ; ils embarquaient de lourds colis sur les navires en partance. Craffard le poussait rudement, lui laissait exprès tomber des fardeaux sur les pieds, le tirait avec brutalité.

— Eh, va donc, faignant !.... Vas-tu pas faire ici la demoiselle ?.... Voyez-vous ce cochon-là qu'il faut traîner !.... C'est pas un boulet que j'ai au pied, ça m'en fait deux.... Et le plus sale est pas celui qui est en fer...

Passait-il des curieux qui s'arrêtaient pour regarder le couple infâme, le voleur reprenait de plus belle :

— Oui, c'est moi, Craffard, condamné à dix ans pour avoir arrêté, à moi tout seul et avec un pistolet pas chargé, la diligence d'Aix à Digne !... Et c'freluquet-là qui m'déshonore, c'est Morris, l'abbé Morris, vous savez, celui qui viole les filles !... Allons, te cache pas, j'une homme, fais voir cet'frimousse qui a besoin d'chloroforme pour séduire le beau sexe.... Mais montre

donc ta gueule, rosse, que ces messieurs t'admirent!

Et si le garde-chiourme intervenait, faisant taire le bandit :

— Mouchard, va, faut encore que la chiourme le soutienne ici, murmurait Craffard en lui envoyant par derrière un coup de pied.

Mais les insultes de Craffard n'étaient pas les seules dont fût abreuvé l'ex-abbé Morris.

Souvent, quand un moment de repos était accordé aux forçats, on voyait s'avancer à pas lents, le long du quai, un homme à la marche roide comme celle de la statue du Commandeur. C'était Paul Rameau. Il cherchait, dans la foule des galériens, le misérable qui lui avait ravi tout son bonheur, et quand il avait réussi à approcher l'ancien vicaire d'O*** :

— Scélérat ! lui crachait-il au visage, en dardant sur la face pâle du condamné ses deux grands yeux chargés de haine.

Morris, alors, relevait la tête, et la rage empourprait tout-à-coup ses joues livides.

— Lâche ! disait-il à voix basse, lâche qui frappe un ennemi à terre !

— Scélérat ! répétait Paul Rameau, est-ce qu'on doit avoir de la pitié pour les vipères ?

Et l'ouvrier se plaisait à retourner le poignard dans le cœur du prêtre.

C'est qu'il souffrait, Paul Rameau ! Il souffrait plus que Morris. Il souffrait plus que tous les galériens ensemble.

Morris, lui, endurait les tourments mérités. Mais le malheureux Paul avait-il mérité son sort épouvantable ? pouvait-il épouser Marguerite dans la position horrible où son ennemi l'avait réduite ?

Adieu, bonheur de toute une vie ! adieu, amour qui devait embellir toute son existence !

Ah ! qu'il eût volontiers broyé sous son pied robuste le criminel Morris, comme on écrase le crapaud qui a

sali de son contact impur la fleur des champs, belle et virginale, au moment où l'on s'apprêtait à la cueillir.

Que de haine dans le cœur de l'ouvrier, mais aussi que de haine dans le cœur du prêtre !

Le forçat Morris était seul au milieu du bagne, et, dans sa solitude, il nourrissait son âme de fiel. Loin de se repentir, il rêvait la vengeance. Vengeance contre tous : vengeance contre le bagne qui le méprisait; vengeance contre Paul qui l'insultait ; vengeance contre Marguerite qui, en repoussant les premiers aveux de sa flamme, était, selon lui, la cause de tous les malheurs; vengeance contre le clergé qui l'avait abandonné; vengeance contre la société tout entière qui l'avait condamné et banni de son sein.

Un jour viendrait bien où il sortirait de ce lieu maudit ; ce jour-là, il se redresserait dans la fange, et, du plus profond de la fange, il se vengerait.

Et la vengeance, il l'accomplirait, non pas lui seul, mais au moyen, avec l'aide de son fils ; car il voulait un fils, il lui fallait un fils.

Mais, en attendant, il était seul, et le bagne, peuplé de coquins, était pour le prêtre un désert.

— Oh ! qui viendra à mon secours? qui me donnera le pouvoir de satisfaire ma haine et de hâter l'heure de la vengance ? Personne n'entendra-t-il la voix de mon âme ? N'est-il donc pas d'association pour ceux qui haïssent et veulent détruire la société ?

CHAPITRE XIV

UNE VOIX DANS LE DÉSERT

Il y avait déjà trois mois que l'ex-abbé se consumait au bagne de Toulon. On était en fin juillet 1844.

Le soleil dardait ses rayons sur le chantier mal couvert où travaillaient les galériens.

Deux hommes passent, et sur leur passage les surveillants se découvrent. L'un est le directeur de l'arsenal, l'autre un visiteur. Ce n'est pas cependant un visiteur ordinaire, car le fonctionnaire semble avoir pour lui de grands égards.

En effet, c'est un très-riche armateur de Marseille; il s'appelle M. Reverchy et possède à peu près 32 millions de fortune.

— Faites-moi donc voir l'abbé Morris, demande doucement M. Reverchy au directeur.

— Rien de plus facile... Tenez, ce jeune maigre, là-bas, à côté de ce grand gaillard qui a une balafre sur le front.

— Ah !... Physionomie intelligente...

— On le dit, en effet, très-intelligent... Mais ici il est difficile d'apprécier l'esprit. D'ailleurs, c'est un vrai sauvage, il ne parle à personne.

— Vraiment ?... Et se conduit-il bien ?

— Oh ! pour cela, on n'a rien à lui reprocher...

— Pensez-vous qu'il sera l'objet d'une commutation de peine ?

— D'une commutation, non; mais d'une réduction, oui... Il ne sollicite pas. S'il est l'objet d'une mesure de clémence, ce ne sera certes pas sur sa demande; mais, comme il est très-tranquille, et si sa tranquillité dure,

il sera sûrement porté sur le tableau des grâces au terme des délais fixés par la loi....

— Et il ne s'occupe pas autrement d'abréger la durée de sa peine ?

— Il est étranger à tout ce qui se passe autour de lui.

— Pas possible !

— Depuis le jour de son arrestation, il est ainsi... Lors de son procès, il n'a pas voulu d'avocat ; on a été obligé d'en nommer un d'office... Quand il a été condamné, il n'a pas même daigné se pourvoir en cassation... Et cependant le jugement aurait été forcément cassé, pour un vice de forme, de procédure... Par une méprise inexplicable, quand on lui a communiqué le dossier dans sa prison, le greffe s'est trompé et lui a remis les pièces d'une autre affaire... On ne s'en est aperçu qu'après le jugement... On a trouvé dans sa cellule ce dossier qui n'était pas le sien... Il n'avait pas réclamé...

— Peut-être, comme il a été pris en flagrant délit, à ce qu'on m'a raconté, peut-être n'a-t-il pas jugé utile de lire ce qu'il pensait être les procès-verbaux de son arrestation, de son instruction, etc.

— Je vous demande pardon... Il a parfaitement lu le dossier qui lui avait été remis par erreur ; on y a trouvé des notes de sa main, et des notes très-habiles, d'après ce qu'a prétendu son avocat. D'ailleurs, son avocat a tout d'abord pensé, lors de la découverte du faux dossier, que Morris n'avait pas réclamé, quand il s'est aperçu de la méprise, pour se réserver un cas de cassation...

— Sans doute.

— Eh bien ! pas du tout ; c'était par pure indifférence. Il était encore à temps pour son pourvoi ; l'avocat l'avait rédigé ; il n'a pas voulu le signer.

— Ma foi, si le jugement était régulier dans le fond, à quoi lui aurait servi de le faire casser ?... Il aurait été rejugé avec toutes les formalités la seconde fois... Et

cela ne l'aurait amené qu'à faire quelques mois de prison de plus...

— Erreur encore, mon cher monsieur. Il avait de grandes chances d'avoir une condamnation moins sévère, surtout étant donné qu'il aurait comparu devant le jury d'un autre département... Songez qu'il a été jugé tout de suite, au milieu de la colère publique, encore toute bouillante, laquelle a fort bien pu influencer le jury... Le procureur, qui est un voltairien, a mené cette affaire avec une rondeur inusitée...

— Ah! le procureur qui l'a fait condamner est voltairien ?

— Plus encore que Louis-Philippe, notre roi.

— Et vous dites que votre forçat ne parle à personne?

— Il n'ouvre jamais la bouche.

— L'abattement...

— Oh! non, il n'est pas abattu... Il vit en lui-même, voilà... La meilleure preuve est qu'il n'y a pas au bagne de galérien aussi laborieux... Tenez, voyez, on vient d'ordonner un quart d'heure de repos. Il sculpte quelque chose pour s'occuper... Il est même très-adroit pour un homme qui n'a jamais connu les travaux manuels. Il doit avoir de bonnes petites économies de côté... Voulez-vous que nous allions voir ce qu'il sculpte ?

— Mais très-volontiers... Je m'intéresse beaucoup à votre forçat.

Le directeur et son compagnon se dirigèrent vers l'endroit du chantier où se tenait Morris. Celui-ci ne bougea pas à leur arrivée. Il était sans doute habitué aux visites, et la curiosité généralement ennuyeuse dont il était l'objet avait fini par le laisser tout à fait indifférent.

En ce moment, il confectionnait avec beaucoup de goût un soldat, qu'il taillait artistement dans un morceau de chêne.

— Est-ce à vendre, cela ? dit brusquement le directeur.

Pour toute réponse, Morris fit un signe affirmatif de

la tête, sans lever même les yeux sur son interlocuteur.

Le directeur, sans se formaliser (*), prit l'objet des mains de l'ex-abbé et le présenta à M. Reverchy, tandis que Morris conservait son attitude morne ; on eût dit une momie d'Egypte, ayant par moments des mouvements lents et lourds, comme un automate de quelque mauvais Vaucanson.

— « *Perinde ac cadaver !* » (**) murmura M. Reverchy en considérant attentivement l'ancien vicaire d'O***.

Puis à haute voix :

— Est-ce vous qui avez fait cela, mon ami ? dit-il avec douceur.

Le forçat tressaillit, leva lentement la tête, regarda bien en face l'homme qui venait de l'appeler *son ami*, le fixa longtemps de ses yeux étincelants dans leur cavité, et répondit d'une voix plus lente encore que tous ses mouvements :

— Oui, monsieur.

— C'est peut-être le vingtième soldat qui sort de ses mains ; mais il n'en a jamais aussi bien réussi que celui-là, fit le directeur.

M. Reverchy plongeait son regard dans le regard de Morris. Cette fixité réciproque, d'où se dégageait comme un courant magnétique, avait quelque chose de singulier, qui aurait frappé le directeur s'il n'avait été occupé à examiner le bois sculpté par le galérien.

(*) Les forçats sont considérés comme si bas, si dégradés, que, d'après le règlement du bagne, il leur est même défendu d'ôter leurs bonnets devant les fonctionnaires et les visiteurs, tellement on pousse loin le mépris envers eux, tellement ils sont rejetés en dehors de la société.

(**) « Absolument comme un cadavre », une des devises des jésuites. — « Pour que notre ordre devienne la plus grande puissance de la terre, disait le P. Claude Acquaviva, cinquième général de la Société, il faut qu'il n'ait qu'une seule tête, et que tous ses membres ne soient en réalité rien que des membres, agissant d'une façon aveugle et machinale, *perinde ac cadaver.* »

Avez-vous jamais rencontré, dans une vallée, deux couleuvres qui cherchent à se fasciner mutuellement ?

— Pourquoi, dit M. Reverchy au directeur, soumet-on cet homme aux rudes travaux du quai ?

— Il ne tient qu'à lui, vu ses aptitudes, de demander une occupation moins pénible ; mais il n'a jamais tenté la moindre démarche.... On aurait pu, par exemple, le mettre au service de l'infirmerie, où il serait beaucoup mieux qu'ici....

— Est-ce vrai, mon ami, que vous n'avez jamais essayé d'obtenir une amélioration dans votre sort ?

— C'est vrai, monsieur, dit Morris.

— Il faut demander un changement, mon ami ; il le faut...

— Je le demanderai, monsieur.

— Eh bien ! fit M. Reverchy en se tournant vers le directeur, il n'est pas aussi sauvage que vous me le disiez ?

— C'est la première fois qu'il lui arrive de parler à un visiteur.

— Est-ce tout ce que vous sculptez en fait de statuettes, mon ami ? reprit M. Reverchy, s'adressant de nouveau au forçat.

— Mais oui, monsieur ; ce soldat ne vous plairait-il pas ?

— J'aime les soldats, mais je n'aime pas les militaires, fit le visiteur en appuyant avec une intonation étrange sur chaque mot.

— Je ferai, monsieur, ce que vous voudrez, répondit à son tour l'ex-abbé, traînant aussi sur les syllabes.

Le directeur venait de découvrir un mécanisme qui faisait remuer la tête au soldat de bois, et il le faisait jouer en souriant.

— Connaissez-vous l'histoire, mon ami ?

— Oui, monsieur.

— L'histoire d'Espagne ?

— Oui, monsieur.

— Je désirerais que vous me fissiez une statuette représentant saint Ignace de Loyola...

Un nuage passa dans les yeux du forçat. On eût dit que son regard s'était retourné en lui-même et plongeait dans les profondeurs de son âme. Cela dura deux secondes. Puis, un éclair brilla dans sa prunelle, et le forçat répondit, toujours de sa voix lente et sourde :

— Je vous ferai un saint Ignace... un saint Ignace au moment de la vision de Mont-Serrat.

— C'est entendu ?

— Oui, monsieur... Et pour quand faut-il qu'il soit prêt ce saint Ignace ?

— Je viendrai le chercher dans quinze jours.

Le directeur rendit le soldat à Morris, et s'en alla avec M. Reverchy, tandis que l'ex-abbé courbait la tête comme avant la visite.

CHAPITRE XV

LES CONSOLATIONS DE M. REVERCHY

Il était en apparence bien tranquille, le galérien ; mais si quelqu'un avait pu voir dans son cœur, il aurait été effrayé.

Morris avait entendu la voix qu'il souhaitait depuis si longtemps de tous ses vœux.

Comment ! dira-t-on, M. Reverchy, le 32 fois millionnaire, serait un homme à haïr la société ?

Non !... M. Reverchy était un armateur bien paisible et dont le souci était d'accroître incessamment sa fortune déjà immense. Quand on disait 32 millions, on ne savait pas au juste ce que le richard possédait, et lui-

même ne le savait peut-être pas davantage ; mais le public aime à être fixé sur les chiffres, il a horreur des généralités, on lui avait dit que M. Reverchy possédait 32 millions de capital, ce chiffre s'était ancré dans l'esprit de la masse, et tout le monde disait depuis de longues années : M. Reverchy, l'homme aux 32 millions.

Il courait bien sur le compte du riche armateur quelques petits bruits dans la ville de Marseille ; mais lui-même n'y prenait pas garde, ne s'en souciait aucunement. On disait entre autre choses que ses bons et solides trois-mâts, si coquets, si bien gréés, changeaient de physionomie à peine sortis du port de la capitale de Provence ; on affirmait à voix basse que du fond de la cale on tirait tout un appareil de ferraille bien luisante que l'équipage disposait dans les entreponts ; puis, continuait-on à dire, toujours entre quatre yeux, quand le bateau était arrivé à la côte de la Guinée, où M. Reverchy possédait de nombreux comptoirs, on débarquait la verroterie et les vins spiritueux, lesquelles marchandises étaient remplacées à bord par une autre marchandise qui n'était ni végétale ni minérale ; alors, le navire cinglait à toutes voiles vers l'Amérique, où M. Reverchy possédait encore pas mal de comptoirs, débarquait sa marchandise, et revenait à Marseille avec un chargement de sucre, de riz, et de café. Tels étaient les bruits qui couraient dans le peuple sur le compte de l'honorable négociant ; mais hâtons-nous de dire qu'en haut lieu on s'en souciait aussi peu que M. Reverchy lui-même, qui était un des plus gros bonnets de la cité, marchait à la tête de toutes les œuvres de bienfaisance, allait très-souvent porter des cierges à Notre-Dame-de-la-Garde, et au surplus, payait fort chèrement ses marins et ses employés. Que pouvait-on lui demander de plus, à cet excellent M. Reverchy ?

Mais si dans le grand monde, dans la bonne société, on ne se préoccupait pas des cancans du petit peuple, une chose pourtant étonnait assez les gens comme il

faut ; on ne connaissait pas de banquier à M. Reverchy. Oui, fait étrange, anormal, M. Reverchy n'avait pas un centime réputé comme déposé par lui dans une maison de banque de Marseille et même de France. Cependant, il était absolument improbable que tous ses millions fussent placés sur ses vaisseaux et convertis en marchandises dans ses comptoirs. Les réseaux de chemins de fer commençaient à cette époque à sillonner notre pays ; eh bien ! pas une compagnie n'avait vendu une action à l'illustre millionnaire. Après ça, M. Reverchy n'avait peut-être pas confiance dans les entreprises françaises et son argent était sans doute placé à l'étranger.

Enfin, ce dont tout le monde demeurait d'accord, grands et petits, bas peuple et gens comme il faut, c'est que M. Reverchy était un parvenu, qu'à ses débuts dans le commerce il n'avait pas un sou ; et que, coïncidence bizarre mais probablement sans importance, sa fortune datait du jour où la Restauration avait autorisé l'entrée en France des *Pères de la Foi*.

Quoi qu'il en soit, M. Reverchy paraissait s'intéresser très-vivement au forçat Morris, et de son côté celui-ci s'efforçait de lui montrer, par son empressement à faire la statuette demandée, combien il savait gré à ce visiteur inconnu de la sympathie qu'il lui avait témoignée.

Quand M. Reverchy revint au bagne pour la seconde fois, il trouva Morris installé à l'infirmerie. L'armateur glissa une pièce d'or au surveillant, qui consentit à laisser causer un moment les deux hommes dans l'embrasure d'une fenêtre.

Quelles paroles furent échangées dans cet entretien ? Peu importe. Toujours est-il que ce devaient être des paroles de consolation ; car les dernières échangées —et le garde-chiourme, qui revenait, les entendit, sans peut-être en saisir le sens — furent celles-ci :

— Cependant, disait Morris, je suis en somme un grand coupable....

— La justice de Dieu, mon ami, n'est pas comme la

justice des hommes. Nos pères enseignent que celui-là seul commet le péché qui le commet froidement et sans passion (*). Espérez donc, espérez !

Le surveillant se disait mentalement :

— Pour un pékin, il est joliment plus éloquent que notre aumônier.... Et avec ça, un brave homme.... Comme il console bien, ce misérable-là !... A la bonne heure, parlez-moi des riches de cette trempe ; ça vous a un cœur d'or ; c'est un vrai mélange de sœur de charité et de bon prédicateur.

Et pensant ainsi, le garde-chiourme essuyait furtivement une larme.

Quinze jours après, M. Reverchy revenait vers Morris pour la troisième fois ; on lui laissait très-facilement approcher le forçat, si facilement que celui-ci eut le temps de prendre, sans être vu, un papier que lui glissa son bienfaiteur. A coup sûr ce devait être un billet de banque destiné à augmenter les économies du galérien.

— Prenez patience, mon ami, lui dit à mi-voix M. Reverchy en le quittant, prenez patience encore quatre mois.

A quoi avait fait allusion le millionnaire, en fixant ce terme de quatre mois ? Sans doute à la délivrance de Marguerite, et peut-être avait-il promis à Morris de s'occuper de l'enfant.

Quand la nuit fut venue, tandis que tout le monde dormait dans le dortoir, le forçat approcha discrètement la tête d'une veilleuse qui se trouvait près de son chevet, déploya le papier que lui avait glissé M. Reverchy, le lut à la pâle lumière, et après l'avoir lu, le baisa et le renferma dans sa poitrine, sur son cœur.

(*) « Un péché, mortel de sa nature et si grand qu'il soit, devient simple péché véniel quand on est tellement troublé par une passion subite ou violente qu'on n'ait pas su ce que l'on faisait. » (*Abrégé de la théologie pratique*, par le R. P. Taberna, ouvrage publié en 1736.)

Ce papier portait ces simples mots :

« *Ad majorem Dei gloriam, in omnia semper et ubique datur adjutorium fratri nostro Leroué.* » A la plus grande gloire de Dieu, qu'en tout, partout et toujours, il soit donné aide à notre frère Leroué.

Au dessous un timbre noir et une signature rouge.

CHAPITRE XVI

L'ENFANT DU CRIME

Toujours en 1844. Affreuse nuit de décembre. De la neige partout.

Nous sommes à la Figuière, où depuis neuf mois règnent la tristesse et la désolation.

Augias est là, avec sa femme et sa fille ; Paul Rameau est là ; le bon curé, M. Papelardon, est là, aussi, avec une vieille garde d'accouchée. Ils sont, tous, silencieux, au chevet de Marguerite qui vient de mettre au monde un enfant.

Oh ! il peut être satisfait, le forçat qui s'appelait Morris et à qui une association ténébreuse avait donné secrètement le nom de Leroué ; il peut être fier... Son enfant est du sexe mâle.

— Comment appellerons-nous le malheureux bébé ? demanda Augias.

— Nommons-le Vengeance ! fait d'une voix sombre Paul Rameau.

— Baptisons-le plutôt Pardon, murmure le vieux curé.

— Non, dit Marguerite en se soulevant à grand'peine sur son lit, je l'appellerai Résignation !

— Ne parle pas, ma fille, ajoute Véronique. Tu es

déjà bien faible, ne te fatigue pas encore par des paroles, par des émotions.

— Oui, madame a raison, l'accouchée a besoin de repos, fait la garde.

— Laissons-la dormir, dit M. Papelardon.

Et ils descendent tous au salon, sauf la garde. Paul Rameau, en quittant la chambre, jette un regard farouche sur le berceau.

Marguerite s'assoupit et s'endort. La garde attise le feu qui menace de s'éteindre.

Il doit geler bien fort au dehors; car les vitres suintent terriblement. Le long du verre coulent avec lenteur de larges gouttes d'eau : on dirait que les fenêtres, ces yeux de la chambre, versent des larmes sur Marguerite, pleurent l'affreux malheur qui a frappé la maison d'Augias.

L'enfant dort paisiblement dans sa mignonne couchette. La garde attise toujours le feu.

Onze heures sonnent à la pendule.

— Onze heures! fait la garde. Tiens, il n'y a plus de bois! si j'allais en chercher à la cave pendant que tout le monde est encore éveillé?... Je n'ai pas envie de geler cette nuit, moi.

Elle descend au salon, où M. Papelardon fait une lecture pieuse; Augias, Véronique et Suzette écoutent avec une religieuse attention le ministre de Dieu disant qu'il faut accepter sans murmures les souffrances que le Ciel envoie, si grandes qu'elles puissent être; Paul Rameau, qui n'est pas de cet avis, mais qui pense que ce n'est pas le moment de contredire le curé, se promène dans la salle d'un pas lugubre; il pense à tout autre chose qu'à ce que M. Papelardon lit; il serre les poings et se mord les lèvres.

On donne la clef à la garde qui va à la cave. Au bout d'un moment elle remonte; la clef ne va pas. En effet, Augias s'est trompé; il a donné la clef du grenier. Cette erreur est bientôt réparée. Mais dix minutes après, la

vieille reparaît de nouveau : elle a essayé la clef à toutes les portes, à la cave au vin, à la cave aux débarras, partout, et, quand elle a eu trouvé la bonne serrure, il est arrivé qu'elle n'a pu faire jouer le pène.

— Oui, dit Augias, la serrure est rouillée.

— Ça va bien, fait Paul Rameau, j'y vais.

Et le voilà qui descend pour ouvrir cette serrure, que la vieille n'a pas eu la force d'ouvrir. M. Papelardon reprend sa lecture.

Pendant tous ces incidents, Marguerite dormait là-haut.

A peine la garde est-elle descendue au rez-de-chaussée que derrière la fenêtre de la chambre est apparue comme une ombre. Un grincement a couru le long d'une vitre ; un diamant la coupait du dehors. Alors, l'homme qui montrait à la fenêtre sa silhouette noire sur le fond de neige de la campagne, a reçu la vitre dans ses mains, a fait jouer l'espagnolette, a ouvert doucement et est entré. Cet homme était couvert d'un grand manteau.

Il marche sur la pointe des pieds, va droit au berceau, prend l'enfant et retourne à la fenêtre qu'il se prépare à enjamber.

Cependant le froid glacial du dehors, qui a tout à coup envahi la chambre, a saisi et réveillé Marguerite. Faible, elle entr'ouvre les rideaux de son lit, et voit, à la lueur de la lune, un spectre noir qui vient de quitter le berceau de son enfant et porte quelque chose de caché sous son manteau.

Est-ce une vision ? Rêve-t-elle ? Ce spectre noir, est-ce la Mort qui, entendant les sanglots de toute une famille, croit bien faire en venant lui ravir son enfant ?

Mais non, elle est éveillée.... Et puis, elle ne croit pas aux apparitions, Marguerite !... La fenêtre est ouverte ; le ravisseur (car ce ne peut être qu'un ravisseur) va la franchir dans un instant... Les spectres n'enjambent pas les fenêtres.

Ah !... elle n'y tient plus. Elle ouvre tout-à-fait les

rideaux de l'alcôve, et, d'un bond, est devant le misérable. Sans regarder son visage que la lune éclaire en plein, elle va droit où l'instinct maternel la pousse ; d'un geste furieux, et avant que l'homme surpris par cette agression ait pu l'en empêcher, elle ouvre le manteau du ravisseur, et elle voit.... quoi ? son enfant.... et quoi encore ? la casaque rouge d'un forçat.

Tout cela a été plus prompt que l'éclair.

Et tandis que le forçat se met en devoir de lui résister, elle lève ses yeux sur cette face qu'illumine l'astre de la nuit.... Elle regarde, et elle reconnaît son violateur !... Elle veut pousser un cri, mais la voix s'arrête dans son gosier. Elle essaye de se jeter sur lui, mais son premier saut a épuisé toutes ses forces. Heureusement, elle est entre la fenêtre et le scélérat, et elle se cramponne à lui.

Une lutte horrible s'engage corps à corps. Marguerite est mourante, le galérien ne se défend que d'une main, de l'autre il tient l'enfant. Enfin, le coquin a le dessus ; Marguerite comme repoussée, chancelle, porte les deux mains à son cœur, et tombe contre le lit.

Morris, — car c'est lui, ou si l'on préfère, c'est Leroué, — enjambe la fenêtre et part.

En bas, on lit toujours, et c'est à ce moment que Paul Rameau vient de descendre avec la vieille à la cave. Après de nouveaux efforts, il réussit à ouvrir la serrure. Ils entrent. Ils prennent trois ou quatre bonnes bûches.

Par le soupirail, on entend les mugissements de la bise, qui soulève la dernière neige tombée, et, la faisant voler, en jette de nombreux flocons dans la cave. A quelque distance, sur la route, le bruit d'une voiture qui passe.

— En voilà qui ont du courage, fait la vieille, d'aller en ville à cette heure et par ce temps-là.

Et ils remontent au salon, où les Augias sont plus attentifs que jamais à la lecture du pasteur.

La vieille rend la clef, et se dispose à regagner la chambre de Marguerite.

Tout-à-coup, au loin, comme un son sourd et sinistre retentit. La garde s'arrête, le curé se tait, tous prêtent l'oreille. Le bruit recommence, c'est encore un coup lent que le vent apporte et que répète un funèbre écho.

— C'est le canon du bagne qui tonne, dit Paul Rameau ; un forçat qui s'est évadé.

Puis, saisi par un pressentiment terrible sans même prendre la lampe, il escalade quatre à quatre l'escalier et se précipite dans la chambre de l'accouchée.

Oh ! quel spectacle s'offre à ses yeux !

Marguerite gisait au pied du lit, un poignard enfoncé dans le cœur.

Rameau, de douleur et de rage, pousse un cri formidable. D'un seul coup d'œil, il a vu le berceau vide et la fenêtre ouverte ; il a tout compris.

A son cri, Augias, sa femme, sa fille, la garde, le curé, tous sont accourus. Mais le fiancé de Marguerite a eu le temps de retirer le poignard de la plaie et de le cacher, ruisselant de sang, sous sa vareuse.

CHAPITRE XVII

ONCLE ET NEVEU

1868 commence. Nous ne sommes plus en France, nous ne sommes plus en Europe, nous ne sommes plus dans le vieux continent.

Non, ici, c'est le Nouveau-Monde. Nous avons traversé l'Atlantique. Nous foulons aux pieds cette partie de l'Amérique du Nord qui sépare les États-Unis des régions polaires, territoire que se partagent toutes les nations dites civilisées, où les frontières sont à peine

tracées sur la carte, et où vivent encore avec puissance les peuplades dites sauvages.

Là les Européens peuvent créer des plantations, établir des comptoirs, car la place est grande ; une bande de Comanches passe, et la plantation est incendiée, et le comptoir mis à sac.

Et en France, lorsque l'enfant, qui apprend la géographie, examine son atlas d'écolier, à la page de l'Amérique du Nord, il voit tout en haut de grands espaces teints en vert, en jaune, en bleu, en rouge, et sur ces teintes larges comme des provinces de l'ancien empire romain, il lit ces mots en gros caractères : possessions anglaises, possessions russes, possessions françaises, possessions espagnoles, possessions hollandaises.

Or, au milieu des possessions françaises, sur le rivage même de l'Atlantique, sont de nombreuses plantations et de nombreux comptoirs. Et, parmi tout cela, une propriété dont nous franchissons l'enceinte à peine délimitée par un champ circulaire de roseaux. A l'intérieur, une maisonnette de bois dans laquelle nous pénétrons.

Une chambre modeste. Assis auprès d'un bureau, un homme de cinquante-trois à cinquante-cinq ans. Le front est chauve, la barbe est broussailleuse, les traits semblent creusés par une immense souffrance morale. L'homme lit et relit des lettres ; devant lui est un tas de journaux français et de brochures françaises. Souvent, au passage d'un mot, en tournant une page, il essuie une larme.

Le silence règne dans la maison. De temps en temps, le colon lance un regard du côté de l'escalier, qu'il aperçoit de sa place, la porte qui donne sur le palier étant grande ouverte. Il attend quelqu'un. Enfin il entend marcher dans le vestibule.

— Est-ce toi, Laborel ? crie-t-il.

— Oui, monsieur Rameau, répond une voix d'adolescent, et j'apporte le courrier de France.

Au même instant, apparaît sur le seuil un jeune

homme de vingt ans à peine, au visage absolument imberbe, cheveux châtain clair, bouche souriante, mais avec cela un air sérieux sur la physionomie : il tient à la main une lettre et un paquet de journaux.

L'homme que Laborel vient d'appeler M. Rameau, prend les journaux, les pose à côté de lui, et décachète la lettre.

— Laborel, dit-il, pendant que je vais lire ceci, va mettre la table, vois si tout notre personnel est couché dans les huttes; dans un quart d'heure, nous souperons.

Laborel descend à l'étage inferieur, et M. Rameau se met à lire.

Que disait cette missive ?

« Mon cher oncle,

» Oui, je déteste ces gens-là de plus en plus ; je les exècre de toutes les forces de mon âme... Mais comment lutter contre ceux qui m'ont pris hypocritement à mon père, qui m'ont privé de famille, et qui sont cause de la séparation presque infranchissable qui est entre vous et moi, vous que j'ai retrouvé et que seul au monde j'affectionne ? Mes écrits peuvent-ils atteindre ces monstres d'iniquité et de perfidie ? Leur puissance en fait des Titans, et, dans ma faiblesse, je ne suis qu'un nain... Oh ! dites un mot, et ce Paris que j'adore, ces compagnons de plaisir qui sont mes amis, je les quitte pour venir vous trouver et soutenir votre vieillesse.... La lutte ici, sans argent, est impossible ; pour combattre ces gens-là, il faut des millions, et nous sommes pauvres... Réunissons donc nos deux pauvretés, et haïssons ensemble... »

Le reste se composait de nouvelles banales sur la santé du neveu de M. Rameau et sur la politique française. La signature qui terminait la lettre était celle de *Roger Bonjour*.

— Brave enfant ! murmura le colon ; il luttera à ma place, je me fais vieux, et d'ailleurs, je le sens trop bien

aujourd'hui, je ne suis pas de force à lutter avec ces misérables, que je ne connais que par les coups dont ils me frappent dans l'ombre... Lui, il est jeune, il connaît les défauts de leur cuirasse, il a su se tirer de leurs griffes infernales, tandis que moi qui n'y étais pas, j'y suis naïvement tombé !... Que lui manque-t-il pour lutter ?... Des millions ?... il les aura.

Ici, une explication devient nécessaire.

C'est bien Paul Rameau, le fiancé de Marguerite, le frère d'Ernestine Rameau, première épouse du comédien Jeandet, que nous avons devant nous. Mais comment le trouvons-nous en Amérique ? et comment a-t-il pu se mettre en relations avec Roger Bonjour, de son vrai nom Paul Jeandet, son neveu ?

Après l'assassinat de Marguerite et le rapt de l'enfant, crimes qui coïncidaient avec l'évasion du forçat Morris, Paul Rameau, l'ouvrier joaillier de Toulon, n'avait plus eu qu'une pensée : tuer le meurtrier de sa fiancée et se suicider après. Quant à l'enfant, il ne s'en inquiétait guère. Il lui fallait donc trouver l'ex-abbé, et, pendant quatre ans, tandis que la justice avait renoncé à chercher l'ancien vicaire, il se livra, lui, aux plus minutieuses investigations. Mais on se lasse de tout, et la soif de la vengeance, si elle ne s'éteint pas dans les cœurs virils, s'endort du moins quand on ne trouve rien pour l'apaiser. Paul Rameau avait fini par comprendre que Morris était sous la protection de quelque société secrète, bien autrement puissante que la magistrature et l'Etat lui-même : en effet, l'évasion avait eu lieu au moment où l'on s'y attendait le moins, et ses traces avaient été de partout soigneusement effacées par une main mystérieuse ; quelques gardes-chiourmes avaient été à la suite de l'évènement renvoyés pour défaut de surveillance ; mais ils s'étaient tranquillement retirés dans leurs pays respectifs et y avaient vécu à l'abri du besoin, grâce à de sages économies ramassées pendant leur service.

Paul Rameau, qui avait fouillé partout et qui n'avait pas même pu trouver la piste de l'enfant, qui l'aurait peut-être mis sur celle du père, se dit un beau jour que, pour aboutir à quelque résultat, il lui fallait plus de fortune qu'il n'en avait, l'argent étant le nerf de toute chose. Le hasard l'avait mis en rapport avec M. Reverchy; celui-ci l'avait engagé comme bijoutier, pour l'expertise, dans un de ses comptoirs d'Amérique, où il faisait exploiter de petites mines d'argent et d'or; les appointements étaient superbes, Paul accepta volontiers et partit. Mais il ne lui avait pas fallu longtemps pour reconnaître qu'il avait affaire, non-seulement à un négociant en métaux et en denrées coloniales, mais encore à un traiteur de nègres. Bien que par ses attributions, il ne fût aucunement mêlé à ce trafic du *bois d'ébène*, il lui répugna d'être au service de M. Reverchy. En outre, les nombreuses allées et venues de missionnaires jésuites dans la maison de l'agent principal lui avaient donné à réfléchir; tous les jours, c'étaient des pères qui annonçaient qu'à tel endroit, au bord de tel lac, dans tel désert se trouvait une mine à exploiter ou une plantation naturelle à récolter; et aussitôt une colonie était fondée avec de l'argent et des ouvriers venus on ne savait d'où.

Paul Rameau donna sa démission et acheta une ferme dont il augmenta les dépendances et fit prospérer les productions. Au bout de vingt ans, il était à la tête d'une véritable petite colonie, que cultivaient des nègres affranchis et qui avait bien une valeur de cent à cent cinquante mille francs. Pendant ce temps, il avait recueilli un jeune mousse appartenant à l'équipage d'un des vaisseaux de M. Reverchy: c'était Laborel.

Laborel, né à Bordeaux, avait pris un engagement sur un trois-mâts de l'armateur marseillais, sans connaître au juste toutes les occupations de l'équipage dès la sortie du port; et, une fois au courant, il ne s'était trouvé aucun goût pour enchaîner, surveiller et fouetter les

pauvres noirs que l'on achetait au Dahomey pour les revendre aux planteurs américains ; de plus, il avait assisté à une chasse donnée au trois-mâts par un croiseur anglais, et comme il ne se sentait pas la moindre envie de finir pendu au bout d'une vergue, il n'avait rien eu de plus empressé, une fois à terre, que de dire pour toujours adieu à son capitaine.

M. Rameau s'était beaucoup attaché au jeune Laborel, auquel il avait reconnu un fonds d'honnêteté poussée à l'extrême ; en maintes occasions, il avait pu juger de sa délicatesse, et il ne voulait plus que lui pour compagnon.

Un beau jour de mai 1867, le colon, en lisant un journal de Paris, fut tout surpris de voir dans une liste d'étudiants admis à la licence, le nom de Paul Jeandet. Ce nom le frappa. Il retrouva une vieille lettre qui lui avait été adressée en fin 1844 et dans laquelle le comédien lyonnais lui annonçait la mort d'Ernestine, sa sœur, et la naissance d'un neveu qu'en son honneur on avait baptisé du nom de Paul ; mais à cette époque, il était fou de douleur, à cause du viol et de l'assassinat de Marguerite ; en outre, il n'avait jamais vu de bon œil le mariage de sa sœur Ernestine avec Jeandet qu'il n'estimait pas, et, Ernestine étant morte, puis surtout ayant été presque aussitôt remplacée, il ne s'était plus occupé du comédien, à la fois mauvais père et mauvais mari.

Pourtant, ce nom de Paul Jeandet l'avait fait tressaillir. Son neveu lui rappela sa sœur. Le tout était de savoir si le lauréat était bien son neveu ou s'il n'y avait pas là tout bonnement une similitude de nom ; car enfin il n'était guère probable que son beau-frère, dont la position pécuniaire était très-médiocre, ait pu pousser un fils jusqu'aux examens de la licence. A tout hasard, néanmoins, il écrivit. La lettre adressée à la Faculté, et de là renvoyée à l'étude de l'avocat, finit par arriver à Roger Bonjour, qui y répondit. Une correspondance régulière s'ensuivit. Le neveu raconta tout

à son oncle qui, d'un côté, fut bien aise de savoir Paul séparé de son père, et d'autre part, littéralement émerveillé des écrits anti-cléricaux de Roger.

Enfin, Paul Rameau avait trouvé l'exécuteur de la vengeance qu'il ne se sentait pas capable d'accomplir !

Mais pour cela, il fallait des millions. Roger Bonjour l'avait écrit, Paul Rameau le savait, il avait même dit après la lecture de la dernière lettre de son neveu :

— Des millions ?.... il les aura !

CHAPITRE XVIII

COMMENT FINIT PAUL RAMEAU

A peine le colon avait-il prononcé ces mots, que Laborel arrive tout essouflé, le visage plein d'inquiétude :

— Monsieur Rameau ! s'écrie-t-il, toutes les huttes sont désertes, pas un de nos noirs, homme ou femme, vieillard ou enfant, n'est couché chez lui !... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire qu'avant deux heures la plantation et la maison seront incendiées.... Allons souper.

— Souper ?

— Oui, nous n'avons pas du temps à perdre.

— Je ne vous comprends pas.

— Enfant, tu me comprendras tout-à-l'heure.... Pour le moment, allons souper... Avais-tu mis la table, avant d'aller voir les huttes ?

— Oui, Monsieur Rameau.

— Eh bien ! descendons.

Ils descendent, et se mettent à manger. Sur table, il y a un pâté et une poularde que Laborel, sur l'ordre du

colon, avait apportés de la ville en allant prendre le courrier.

Paul Rameau mange comme à l'ordinaire, sans émotion ; mais Laborel ne se sent pas le moindre appétit.

—Laborel,dit Paul Rameau en reprenant encore une tranche de pâté qu'il trouve très-convenable, Laborel, mon enfant, tu dois languir de revoir la France et ton frère Jacques, le mécanicien de Bordeaux....

— Oh ! Monsieur Rameau, pouvez-vous dire ?

— Ne dis pas le contraire, tu mentirais ! Tu ne m'as jamais demandé à retourner là-bas, parce que tu m'aimes et que tu ne veux pas me quitter ; mais tu aimes bien fort aussi ton frère et ton pays.

— C'est vrai.

— Eh bien ! tu partiras demain.

— Demain !...

— Quel est le bateau qui a apporté le courrier ?

— Le *Neptunius*, de la Compagnie anglaise.

— Tant mieux ! tu y seras en sûreté.

— En sûreté ?

— Oui, et tu en auras besoin ; car, sitôt que tu auras quitté cette maison, tu auras à ta poursuite plus d'ennemis qu'il n'y a de mondes et de soleils dans l'immensité.

— Vous m'effrayez !

— Laborel, mon enfant, je vais te confier un grand secret et une grande mission... Trembles-tu encore ?

— Non !

— Ecoute.

Ce disant, le colon met dans l'assiette du jeune homme une cuisse de poularde, mais celui-ci n'y touche pas ; ses yeux sont gonfles.

Paul Rameau possède un calme effrayant.

Si les deux interlocuteurs n'étaient pas aussi préoccupés par l'importance de ce qui s'accomplit entre eux, ils auraient entendu un craquement du sable de l'allée sous la fenêtre du salon. Il est vrai que ce bruit a été si

léger ! L'indiscret, qui est ainsi aux écoutes, n'a pas envie de se laisser surprendre.

Le colon reprend d'une voix grave.

— Laborel, tu sais que je déteste les jésuites ; mais tu ne sais pas pourquoi... Il y a vingt-quatre ans, j'avais une fiancée : un prêtre l'a violée. J'ai arrêté le coupable et l'ai remis moi-même entre les mains de la gendarmerie. Il a été condamné, mais une puissance mystérieuse l'a fait évader du bagne où il était renfermé pour le châtiment de son forfait. La nuit de l'évasion, à quelques kilomètres de Toulon, Marguerite, ma malheureuse fiancée, a été assassinée. On n'a jamais pu découvrir le misérable ; mais tout me dit à moi que le meurtrier est le même que le violateur, que ce violateur, ce meurtrier se trouve dans l'Ordre de Loyola, et que c'est cette terrible société secrète qui a fait évader et cacher le scélérat. Voilà pourquoi, Laborel, je hais les jésuites... Maintenant, voici la mission que je te donne. Tout le monde croit ici que cette propriété constitue tout mon avoir. C'est une erreur. Quand je l'ai achetée, et tu n'étais pas encore né à ce moment-là, en défrichant moi-même ma terre alors très-petite, j'ai découvert dans le sol un gisement de diamants, et de diamants de la plus grande beauté... Tu sais que de mon état je suis joaillier... Seul et sans témoins, j'ai taillé tous mes diamants ; il y a douze ans, j'ai fait un voyage à travers l'Amérique Russe, le seul de nos pays qui ne soit pas infesté de missionnaires, et j'ai tout vendu dans les différentes villes où j'ai passé... De cette vente j'ai retiré vingt millions. Vingt millions dont tout le monde ignore l'existence, parce que je les ai versés à une des banques du pays où je les ai acquis... Pas un banquier d'ici, pas un banquier français, entends-tu ? n'en a connaissance... Ces vingt millions, en outre, sont représentés par deux chèques de la banque de l'Amérique Russe payables à vue par la Banque de Moscou. Ces deux chèques, de dix millions chacun, sont revêtus de tous les endossements

nécessaires ; celui qui touchera les vingt millions à la Banque de Moscou n'aura plus qu'à apposer sa signature sur les chèques en manière d'acquit... Cette fortune, je te la confie ; elle est là dans ce sachet solide et commode que je porte toujours sur ma poitrine... Tu iras à Paris. A l'adresse écrite sur le cuir du sachet, tu trouveras un jeune homme de vingt-quatre ans, publiciste, du nom de Roger Bonjour. C'est mon neveu ; c'est lui que je charge de venger Marguerite en combattant de tout son pouvoir les disciples de Loyola. Tu lui remettras ce sachet, et tu lui diras que je compte sur lui...

— Mais pourquoi, puisque vous voulez la lutte, pourquoi ne vendez-vous pas cette propriété, et ne venez-vous pas avec moi en France ?

— Pourquoi, Laborel ?... Voici !... Tiens, regarde.

En prononçant ces mots, il se lève et va à la fenêtre, tandis que l'écouteur, qui entend venir de son côté, s'esquive au plus vite.

— Vois-tu là-bas, du côté des cannes à sucre, cette lueur rouge ? c'est l'incendie qui commence.

— Mais c'est donc vrai, cet incendie ?

— Cela n'est que trop certain. Je l'ai appris hier au marché par deux esclaves malais qui ne me connaissaient pas, et dont par un hasard providentiel j'ai entendu la conversation. Comme ils parlaient à mots couverts, en entre-mêlant leurs phrases d'expressions océaniennes, j'ai un moment douté ; mais j'ai su à quoi m'en tenir quand tu m'as rapporté l'abandon des huttes...

— Nos affranchis sont donc complices de...?

— Oui. Que peut-on attendre de ces natures brutes, incultes, dont les jésuites, qui pullulent dans nos colonies, exploitent les mauvais instincts, au lieu de chercher à les corriger ?... On leur aura promis de l'argent et le partage de mes terres... Regarde donc comme le feu s'étend !... Tiens, le voici qui prend maintenant dans le bois des cocotiers... Demain, cela passera sur le compte de quelque tribu sauvage... Mais je n'ai pas fini

de te donner mes instructions, et il faut nous presser... Voyons, ne pleure pas ainsi, Laborel, tu n'es plus un enfant, puisque je te confie une mission dont seraient indignes bien des hommes... Voici encore un poignard... C'est celui qui a servi au meurtre de Marguerite... Que Roger cherche l'assassin, et le jour où il le rencontrera, seul à seul, — car il serait stupide à lui de se compromettre pour ce misérable, — le jour, dis-je, où il pourra frapper sans danger, qu'il frappe !

— Et le nom du meurtrier ?

— Il s'appelait autrefois l'abbé Morris... Mais aujourd'hui il doit avoir changé de nom... Que Roger cherche dans la société de Jésus ; c'est là, j'en ai l'intime conviction, que se trouve le coquin... Que parmi tous ces disciples de Loyola il cherche le plus scélérat, et qu'il frappe !... Ce sera, à coup sûr, l'abbé Morris !... Maintenant, je t'ai tout dit... Embrasse-moi, Laborel.... Encore !... Tu n'as que le temps de fuir... A peine y a-t-il une issue par les champs de riz... Nous sommes environnés d'un cercle de flammes.

En effet, toute la campagne est rouge, d'un rouge sanglant. On entend crépiter les feuilles des arbres dans le brasier qui gagne à tout moment d'intensité.

Laborel embrasse en sanglotant Paul Rameau et s'élance vers le seuil de la porte. Mais soudain il s'arrête, frappé d'une idée subite, et se retourne vers le colon qui boit tranquillement un verre de porto :

— Mais vous, Monsieur Rameau, qu'allez-vous faire ?

— Moi ?... je n'ai plus qu'à mourir.

— Mourir ?

— Oui. Mon rôle est fini. J'avais entrepris une tâche au-dessus de mes forces. Je voulais me procurer à la fois les moyens et le plaisir de la vengeance; c'était trop. J'ai fait sortir des entrailles de la terre ce qui servira à accomplir le châtiment ; mais cet accomplissement ne m'est pas réservé. Le vieil oncle a forgé les instruments de la vengeance, c'est au jeune neveu à s'en servir ;

ainsi tous deux nous atteindrons le but commun. Moi par lui, lui par moi ! A deux nous ferions de la mauvaise besogne, et moi, qui ne suis plus bon à rien, je le gênerais dans cette œuvre de justice !... Voilà vingt-trois ans que je rêve de mourir, et, si je me suis laissé vivre c'est qu'une voix secrète me disait toujours : «Patience, patience ! tu trouveras le vengeur !...» Je l'ai trouvé, enfin !... Il ne me reste plus qu'à m'éteindre au milieu de cet incendie, dans lequel je reconnais encore la main de l'abbé Morris...

— Oh ! je ne veux pas que vous mouriez comme ça !...

— N'aie pas peur, mon enfant, je n'existerai plus quand les flammes seront ici... Tu vois ce pistolet.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! mais je ne veux pas non plus que vous vous tuiez !...

— Laborel, tu perds du temps, un temps précieux. Rien n'ébranlera ma résolution... Allons, pars !... Vois, le cercle qui nous étreint est complet... On sent déjà la chaleur de la fournaise... Tu peux encore te frayer un chemin à travers les blés qui ne sont pas hauts... Dans une minute ce sera impossible !

Et il embrasse le jeune homme. Une seconde fois, celui-ci s'élance vers la porte ; mais, une seconde fois, il se retourne, et voit Paul Rameau qui froidement arme son pistolet. Alors, fou de douleur et d'amour pour celui qui l'a recueilli et a été pour lui un père, Laborel se jette sur le colon et cherche à lui arracher l'arme des mains.

Instant terrible ! Lutte singulière qui arrache des larmes aux deux combattants !

Tout à coup le feu se déclare à la maison, aux quatre coins à la fois.

— Il est trop tard maintenant pour que je parte ! s'écrie Laborel. Du moins je mourrai avec vous !...

— Enfant ! fait Paul Rameau.

Et, retrouvant tout à coup cette force dont il avait fait preuve à O*** le jour du viol de Marguerite, il saisit

le jeune homme comme il avait saisi le vicaire, et, le portant dans ses bras vigoureux, en deux sauts il est dans la cave. Là, il ouvre une trappe en fer, et, suspendant Laborel au-dessus de l'ouverture :

— Il ne s'agit plus de commettre des enfantillages, dit-il d'une voix de tonnerre, tu as une mission, et il te faut l'accomplir ! Cette trappe est l'entrée d'un souterrain qui te conduira au rivage. Tu resteras caché jusqu'à l'aurore et, dès le lever du soleil, tu t'embarqueras à bord du *Neptunius*... Tout mon argent disponible est dans ce portefeuille ; prends-le, et obéis.

Puis, faisant entrer de force dans le souterrain Laborel qui sanglote et se débat :

— Va, mon enfant, fait-il, et surtout méfie-toi des jésuites !

La trappe se referme lourdement sur le jeune homme.

Paul Rameau pose sur elle son pied robuste, arme de nouveau son pistolet qu'il n'a pas lâché dans la lutte, se l'appuie sur le front, et se fait sauter la cervelle.

CHAPITRE XIX

LE PAPE NOIR

Quels sont ces hommes noirs assemblés dans cette salle noire ? Quelle est cette sinistre réunion qui discute et délibère, au milieu des ténèbres, à l'écart, dans un coin isolé de la grande ville ?

La grande ville, c'est Rome. Le coin isolé, c'est le *Gésu*. Les hommes noirs, ce sont les disciples de Loyola.

La réunion, c'est le Grand Conseil des Jésuites.

La salle est spacieuse, très-spacieuse. Les murs sont tendus de draperies sombres. Pas une décoration. Pas une fenêtre. Pas une lampe suspendue au plafond. Sur le milieu du plafond, noir, se détachent trois grandes croix blanches réunies par le pied comme en un faisceau. Au-dessous de cet emblême, à la réunion même des trois croix, est une table recouverte d'un tapis rouge et portant deux flambeaux à la lumière étincelante ; ces deux flambeaux sont munis de réflecteurs puissants qui envoient droit devant eux, mais dans un espace très-restreint, des rayons éblouissants de clarté. Tout le reste de la salle est plongé dans une demi-obscurité, et c'est à peine si l'on distingue derrière la table rouge, entre les deux flambeaux, un homme assis dans un fauteuil. Devant cet homme, en demi-cercle autour de cette table, et sous le feu immédiat de ces flambeaux, vingt hommes, assis sur des chaises, séparément, à dix pas les uns des autres ; quinze portent une soutane noire et cinq une soutane violette. Tout autour de ce groupe lugubre et silencieux, un vide absolu de plusieurs mètres jusqu'aux draperies sombres qui tombent lourdement le long des murs. Les portes sont closes.

Au dehors, le grand jour éclaire un couloir tournant, où promènent, en se suivant à distance, vingt factionnaires noirs.

Trois heures sonnent. L'homme qui siège à la table rouge fait l'appel de vingt noms. Les vingt hommes se lèvent successivement, pendant que le chef fait converger sur chacun d'eux les feux de ses deux flambeaux.

Le dernier nom appelé est celui-ci : Leroué. Une ombre, longue et noire, se dresse ; au même instant, les deux réflecteurs inondent de leurs flots de lumière un être grand, maigre, osseux, aux yeux vifs. — Si Paul Rameau avait été là, il aurait reconnu l'ex-abbé Morris ; si Roger Bonjour s'était trouvé dans la salle, il aurait reconnu le Provincial de Vaugirard.

Alors, brusquement, les deux flambeaux se retournent vers l'homme assis à la table rouge, éclairent un quart de minute son visage, et reprennent ensuite leur position primitive, pendant que les vingt jésuites inclinent leurs têtes avec respect. Cet homme est le Général de l'ordre de Loyola.

— Révérendissimes Frères, dit le Pape noir, je vous ai mandés pour prendre votre avis sur trois questions : une question religieuse, une question politique et une question financière, toutes trois intéressant l'avenir de notre société.

Vous savez, messieurs, que la Papauté est aujourd'hui bien faible, et que son pouvoir s'écroule à chaque instant. Nous seuls pouvons la sauver, en lui apportant le concours de notre formidable puissance ; devons-nous donc le prêter à Pie IX, ce concours ? Non, si c'est pour relever le Vatican à notre propre détriment ; car il ne faut pas oublier que le Saint-Siége a été à maintes reprises notre plus cruel ennemi. Oui, si notre compagnie doit absorber la Papauté et faire à jamais tomber la tiare entre nos mains. Cela ne souffre pas la discussion.

Mais il reste à savoir comment nous devons nous y prendre pour aboutir à ce résultat. J'ai cherché, et il m'a semblé que tous nos efforts devraient tendre à faire proclamer par le Pape quelque dogme qui soulèverait contre lui toutes les puissances de la terre et qui, par contre, fanatiserait plus que jamais ceux de ses fidèles qui sont habitués à ne pas discuter. Que Pie IX, par exemple, se laisse déclarer infaillible par un Concile que nous lui ferons former avec une immense majorité de nos affiliés, savez-vous ce qu'il arrivera ? cette prétention paraîtra arbitraire, insolente, aux différents monarques de la chrétienté, qui ne garderont plus dès lors aucun ménagement avec le Saint-Siège ; Victor-Emmanuel, à la première occasion, marchera sur Rome et dépossédera Pie IX de ses Etats.

A partir de cet instant, le Vicaire infaillible sera à notre discrétion. Tout ce qui ne marche pas avec nous se retirera du christianisme, et il ne restera plus autour du Vatican que les dévots fanatiques et la Société de Jésus. Si le Concile, comme je l'espère, se termine à notre avantage, il règlera la marche du prochain Conclave, de celui qui nommera le successeur du Pape actuel. Messieurs, il faut prévoir le plus loin possible. Le futur Pape sera donc l'un de nous.

Que nous importe, à nous, d'avoir en Italie quelques pouces de territoire ? N'avons-nous pas cette puissance bien autrement forte, l'argent ? Et que sera-ce, lorsque à nos immenses revenus nous aurons ajouté le denier de Saint-Pierre ?

Pie IX, sans souveraineté temporelle, ne sera plus rien ; nous qui possédons d'ores et déjà la souveraineté financière, nous dont la fortune inconnue dépasse celle des Rothschild d'Europe et des rajahs de l'Inde, en prenant possession du siége pontifical, nous régnerons alors véritablement sur tous les esprits catholiques, car nous nous serons débarrassés du seul rival que nous ayons à cette heure.

Pour conquérir la Papauté, messieurs, il faut la noyer.

— Oui ! oui ! font vingt voix.

— Approuvez-vous donc, Révérendissimes Frères, cette idée d'un Concile proclamant l'infaillibilité du Pape ?

— Oui ! oui ! répéta le chœur.

Un homme en robe noire se lève.

— J'approuve d'autant plus l'idée de notre Général, que l'infaillibilité affaiblira le Pape actuel en ce sens qu'elle lui fera perdre un nombre infini de partisans, et que, par contre, notre Société, en coiffant par l'un de nous la tiare, gagnera tous les séides fanatiques qui seront restés au Vatican. Pour Pie IX, je vois la décadence, l'affaiblissement matériel et moral ; pour nous, je vois une recrudescence de force. Grâce à l'in-

faillibilité, le personnel dévot sera épuré des fidèles qui parfois se prennent à raisonner, funeste effet de la philosophie que nous a léguée le dernier siècle et qui pénètre même dans le corps religieux ; grâce à l'infaillibilité, lorsque nous occuperons le Saint-Siège, nous gagnerons tous les dévouements qui nous font encore défaut, et des dévouements aveugles, messieurs !

Un homme en soutane violette se lève à son tour.

— J'approuve notre Général ; si le Concile a lieu, en ma qualité d'évêque d'H*** je voterai hautement en faveur du nouveau dogme. J'approuve et j'ajoute : sitôt que la tempête aura été déchaînée contre le Vatican, nous devrons, nous autres, lever la tête avec plus d'audace que jamais en Suisse et en Allemagne, de manière à nous faire chasser de ces deux pays, qui ne nous supportent qu'avec peine. Nous attirerons ainsi l'attention des fidèles sur notre Société ; nous crierons à la persécution, et vous savez que la persécution ne profite jamais au persécuté. D'ailleurs, nous n'aurons fait que hâter l'heure de notre expulsion. La population de l'Helvétie surtout, dont je suis le Provincial, ne veut plus de nous. J'ai la conviction, messieurs, que cette manœuvre sera pour nous d'un énorme profit.

— J'approuve ! j'approuve ! font encore dix-huit voix.

— Eh bien ! voilà donc qui est chose entendue. A l'œuvre, mes Révérendissimes Frères !.. Tandis qu'ici nous persuaderons au Pape qu'il est infaillible, allez, vous autres, préparer les populations à reconnaître ou à combattre le nouveau dogme suivant les besoins de notre cause (*)...

(*) Il est permis à un prêtre de suivre, lorsqu'il enseigne le public, l'opinion probable de ses auditeurs en négligeant la sienne ; il est permis à un confesseur de suivre de même l'opinion probable de son pénitent, alors même que l'opinion probable que suit le pénitent tournerait au détriment d'autrui, comme par exemple s'il s'agissait de ne pas restituer. (Nicolas

Quant à la question politique dont j'ai à vous entretenir, elle s'enchaîne à la question religieuse que nous venons de résoudre.

Voici. Le jour où le Vatican nous appartiendra, il est indubitable que le gouvernement italien, comprenant à quel terrible ennemi il aura affaire, s'empressera de nous expulser. Il faut par conséquent, dès aujourd'hui, avoir un pays où non-seulement nous serons accueillis, mais même où nous règnerons en souverains maîtres ; en un mot, il faut nous assurer dès maintenant d'une nouvelle Italie qui puisse à un moment donné se transformer pour nous en nouveaux Etats pontificaux.

J'ai songé d'abord à la France, à qui tout le monde s'accorde à donner le titre de fille aînée de l'Eglise; mais je n'ai pas longtemps arrêté mes regards sur ce pays qui est bien moins dévot qu'il n'en a l'air. En France le fanatisme est très-remuant ; si la dévotion y règne, c'est surtout parmi les classes dirigeantes ; voilà ce qui fait paraître cette contrée bigote, malgré la libre-pensée qui a poussé de profondes racines dans le cœur du peuple et de la bourgeoisie. Je vais même jusqu'à vous dire, messieurs, que mes différents rapports sont unanimes à signaler dans la nation une soif de libertés religieuse et politique, et qu'il faut nous attendre à

Baldel, *Disputes sur la théologie morale*, livre IV, page 402, chapitre du « probabilisme ».

— Lorsque dans une discussion théologique ou criminelle, les deux opinions contraires sont appuyées chacune par de bonnes raisons ou seulement par des apparences de raison, on peut indifféremment soutenir l'une ou l'autre et même l'une et l'autre, quand même on aurait son opinion à soi formée. Dans un procès, un avocat peut, selon qu'il y trouve du bénéfice, plaider pour ou contre; de même, en théologie, on peut, suivant son intérêt, soutenir par exemple qu'accepter un duel est chose licite ou illicite ; car pour combattre le duel il n'y a qu'à faire valoir le scandale qui en résulte, et pour l'approuver il n'y a qu'à invoquer le droit qu'a chaque homme de défendre, même en tuant autrui, sa vie, son bien ou son honneur. (Escobar : *Morale Théologique*, tome IV, page 125),

tout moment à voir la France passer brusquement de l'Empire à la République.

Le pays qui nous convient le mieux est l'Espagne, berceau de l'Inquisition ; là, du moins, le peuple nous appartient. Qu'en dites-vous, messieurs, et vous principalement, Révérendissime Santa-Crux ?

— Je dis, répond en se levant un homme qu'à sa tournure pleine de bonhomie on prendrait pour un modeste curé de campagne, je dis que le R. P. Claret est un maladroit de n'avoir pas su prévoir la révolution qui vient de s'accomplir ; je dis qu'il ne faut pas s'effrayer de la République proclamée par Prim ; je dis qu'il faut déconsidérer cette République au plus tôt si nous voulons l'empêcher de s'implanter à jamais dans la péninsule ibérique ; je dis que pour cela, il faut persuader à Prim de jouer le rôle de Monck au profit d'un prince étranger ; je dis que, la République déconsidérée et remplacée par une royauté anti-nationale, il faudra immoler Prim et renverser son roi ; je dis qu'il faut, aujourd'hui même si c'est possible, allumer en Espagne la torche de la guerre civile et faire tenir cette torche incendiaire à un homme que nous aurons choisi et qui appartiendra à une dynastie espagnole, de manière que, le jour où il sera le plus fort, la République soit méprisée, la monarchie étrangère détestée, et notre élu acclamé par tous comme un libérateur. Voilà ce que je dis, et j'ajoute : il n'y a pas de temps à perdre.

— Il a raison ! glapissent dix-neuf voix.

— Eh bien ! reprend le Général, j'ai pensé à tout cela, mes Révérendissimes Frères ; notre roi même est déjà trouvé.

Et saisissant aussitôt sur la table rouge, l'embouchure d'un porte-voix, il l'appuie à ses lèvres et prononce quelques mots qui se traduisent pour l'assistance par des sons diffus.

Une draperie au fond de la salle se soulève ; et un homme en soutane noire paraît.

— Avancez, frère Hugh Bwan, dit le Général.

— Mon *socius !* répète avec étonnement le provincial Santa-Crux.

Celui qu'on vient d'appeler le frère Hugh Bwan s'approche du bureau, et se tient, debout, dans une attitude respectueuse, au milieu du demi-cercle des dignitaires de l'Ordre. C'est un homme d'une quarantaine d'années, mais on lui donnerait tout juste vingt-cinq ans ; car il a une de ces figures douces et mignonnes qui conservent toujours un parfum d'adolescence. Ses traits sont réguliers, sa peau est vermeille et ses couleurs ont tout l'éclat du bel âge. Sa chevelure, bien fournie et d'un châtain assez clair, ne contribue pas peu à le rajeunir. Seuls, le port et la démarche accusent l'homme mûr et démentent la jeunesse de la physionomie. On dirait à le voir un de ces jeunes premiers du théâtre, qui, à l'instar de Laferrière, ne vieillissent jamais.

Par une bizarrerie inexplicable, étrangeté qu'aucun des vingt et un assistants n'est à même de remarquer, cet Hugh Bwan a dans l'ensemble du visage une vague ressemblance avec le journaliste Roger Bonjour.

En passant devant le père Leroué, le *socius* de Santa-Crux lance au provincial de France un regard indicible dans lequel un physionomiste lirait la haine ; mais le père Leroué ne semble même pas y avoir fait attention, car ses yeux sont fixés sur le Général. Bien plus, cet homme, qui est le seul des assistants à connaître Roger et qui aurait dû être frappé par la ressemblance que nous venons de signaler, n'a jeté sur le nouvel arrivant qu'un coup d'œil distrait.

—Frère Hugh Bwan, fait le Pape noir, veuillez nous raconter le résultat de votre mission.

— J'ai vu le Bourbon à Paris, répond d'une voix brève et bien timbrée le *socius*. C'est un jeune homme qui ne semble vivre que pour les plaisirs. Je l'ai sondé ; il est ambitieux. Je lui ai fait entrevoir la victoire ; il

est prêt à la lutte. Il quittera Paris, où il vit inconnu, courtisant les grisettes et fréquentant les estaminets comme un simple étudiant ; il quittera Paris et entrera en campagne quand on voudra.

— C'est bien, dit le Général. Frère Hugh Bwan, nous vous félicitons de l'adresse que vous avez déployée dans l'accomplissement de votre mission. Le recteur de notre maison de T*** vient de mourir. Frère Hugh Bwan, vous êtes recteur.

Le jésuite s'incline.

— Maintenant retirez-vous.

Le jésuite sort... *Perinde ac cadaver !...* Mais, en passant, il enveloppe encore le père Leroué du même regard haineux que tantôt. Et celui-ci n'y prend pas garde davantage.

Cependant, le Général a poussé un bouton électrique sur sa table. Quelques instants se passent, la draperie du fond se soulève de nouveau, et un homme s'avance ; celui-ci est habillé en civil. Comme Hugh Bwan, il franchit le demi-cercle des pères et s'approche du sinistre président de cette lugubre assemblée.

Cet homme paraît avoir une trentaine d'années. Il est grand, à la taille élancée, solidement bâti ; d'un brun très-prononcé ; la lèvre inférieure est lippue, la lèvre supérieure garnie d'une toute petite moustache noire. L'expression de la physionomie est vulgaire, et décèle plutôt des instincts grossiers qu'une âme grande et noble.

— Révérendissimes Frères, dit le Général, je vous présente le futur roi d'Espagne, Don Carlos.

Les Révérends s'inclinent, et l'homme salue.

— Vous m'avez appelé, mes pères, dit-il, me voici (*).

— Sire, la Société vous sait gré de votre zèle ; nous

(*) On sait que c'est la Société de Jésus qui a payé presque tous les frais de la guerre carliste ; à lui seul, l'ordre a couvert plusieurs emprunts.

savons que vous êtes dévoué à notre sainte cause, et, puisque vous êtes décidé à conquérir vous-même votre couronne, nous mettons toutes nos ressources à votre disposition. Les vieux généraux de votre père ont été vus par nous ; vous pouvez compter sur leur concours, ils ne demandent qu'à répandre leur sang pour la légitimité espagnole et maudissent l'inaction dans laquelle votre jeunesse les a laissés. Quant aux soldats, promettez aux montagnards des Pyrénées les honneurs et le droit au pillage, et vous verrez surgir autour de vous des armées entières de guérilléros. Pour faire la guerre, pour payer vos troupes, pour acheter des fusils et des munitions, il vous faut de l'or ; puisez dans notre caisse.

— Mon Père ! c'est trop de bonté...

— Non, Sire, c'est de la justice. Vous êtes notre drapeau ; c'est à nous de vous soutenir haut et ferme dans la mêlée des batailles qui vont s'engager.

— Et si je triomphe ?...

— Si nous triomphons, Sire ?... Alors vous régnerez sur l'Espagne, et vous nous permettrez de vous entourer de nos conseils.

— Ce sera trop d'honneur pour moi, mes Pères.

— Jurez-nous donc que du jour où le roi Charles VII sera reconnu à Madrid, aucun évêque ne sera nommé en Espagne sans que sa nomination ait été présentée à votre signature par nous. Jurez-nous que la Société de Jésus sera autorisée à acheter autant de terrains et à faire bâtir autant de monastères qu'il lui plaira d'en posséder dans votre royaume.

— Je le jure !

— Eh bien ! vous pouvez marcher avec confiance maintenant. Nous vous assurons dès aujourd'hui, pour tous vos frais de guerre, une avance de cinquante mille francs par jour, et, si cela ne suffit pas pour amener votre prompt avènement au trône lâchement abandonné

par Isabelle, nous doublerons la somme que nous vous proposons.

— Cent mille francs par jour !

— Oh ! ce n'est, prince, que l'intérêt au cinq pour cent de sept cent quatre-vingts millions... Allez donc, Sire ; notre Compagnie est derrière vous.

Don Carlos se retire en saluant.

— Allez, lui crie au seuil de la porte le Provincial Santa-Crux, allez, et les peuples de la Navarre et de la Biscaye se soulèveront à votre voix ! La Navarre est le berceau des Bourbons, et c'est en Biscaye qu'est né notre fondateur, Ignace de Loyola !

CHAPITRE XX

TUER EST UN DROIT, VOLER EST UN DEVOIR

Le prétendant est sorti. La draperie est retombée lourdement, masquant la porte. Les jésuites se retrouvent seuls.

— Abordons à présent la question financière, dit le Général. J'ai reçu, il y a quelques jours de l'Amérique du Nord, un télégramme chiffré dont voici le sens :

« Le sieur Paul Rameau — un de nos ennemis, mes Frères — a péri dans l'incendie allumé par les ordres du Provincial. Mais, chose qu'il avait réussi à nous cacher, il laisse une fortune de vingt millions, dont hérite un sien neveu, — encore un de nos ennemis, mes frères, — mais à la condition expresse d'en faire usage pour combattre notre Compagnie. Ces vingt millions sont représentés par deux chèques sur la banque de Moscou, lesquels ont été confiés par le sieur Rameau

à un jeune homme du nom de Laborel, embarqué ce soir à bord du *Neptunius*, de la Compagnie anglaise, à destination de Liverpool. » — Suit le signalement.

— Eh bien ! Révérendissimes, que pensez-vous ?

— Je demande la parole, fait Leroué.

— Parlez, Provincial de France.

Le jésuite se lève.

— Messieurs, il y a trois ans que ce qui arrive aujourd'hui est prévu par moi. Le neveu de Paul Rameau... et ici je prie le père Général de m'autoriser à mettre bien au courant de l'affaire ceux de mes révérends collègues qui n'y sont pas... Le neveu de Paul Rameau, dis-je, est un jeune homme qui a été instruit par nous... bien plus, qui a été recueilli et élevé en véritable fils au collège de M***, grâce à l'inconsciente charité du R.P. Recteur... Mon Dieu ! il ne faut pas en vouloir à notre frère de ce que, voyant en Paul Jeandet (aujourd'hui vil et infâme folliculaire sous le pseudonyme de Roger Bonjour) un malheureux enfant totalement abandonné par sa famille, il n'a pas su réprimer les élans de son cœur généreux et nous a supplié pour ainsi dire d'adopter le petit délaissé. L'enfant était d'une intelligence remarquable par sa profondeur et sa précocité ; nous avions rêvé d'avoir plus tard en lui un vaillant soutien de l'ordre. On s'est trompé. En Paul Jeandet bouillait Roger Bonjour, et quand ce jeune misérable a quitté Vaugirard pour se jeter au milieu de Paris, j'ai écrit à notre chef vénéré que la vipère, réchauffée par nous dans notre sein, s'apprêtait à nous mordre...

— Cela est vrai, fait le Général !

— Je demandai alors, poursuit Leroué, l'autorisation d'étouffer le serpent pour prévenir sa morsure. Cette autorisation me fut refusée. Je ne m'en plains pas, puisque ce refus, devant lequel je m'incline avec respect, me sert en ce jour à démontrer que j'ai été le seul perspicace dans cette circonstance ; mais je vous dis à présent, Messieurs : examinons froidement la situation... Si

Roger Bonjour, dont la séparation avec sa famille était complète, avait été à cette époque justement mis à mort, il n'aurait jamais pu nouer des relations avec cet oncle Rameau, qui nous haïssait encore plus que le jeune homme et qui, après avoir attisé le feu qui couvait sourdement en son neveu, lui fournit aujourd'hui assez d'aliments, je ne dirai pas : pour nous dévorer dans un incendie... oh non ! mes Révérendissimes Frères... mais du moins pour nous causer de notables dommages... Voilà donc vingt millions en route pour Paris, voilà vingt millions qui vont être transformés en engins de guerre contre nous, voilà vingt millions qui s'apprêtent à alimenter le feu redoutable d'une presse ennemie... Veuillez considérer, messieurs, combien il nous eût été facile de nous en emparer si Paul Rameau était mort dans l'isolement de l'exil, sans avoir jamais connu son neveu Roger Bonjour !... Mais c'est assez de récriminations contre le fait accompli. Voyons ensemble ce qu'il reste à faire dans la situation actuelle.

— Détourner les vingt millions à notre profit, exclame un Provincial à robe violette, c'est notre droit !

— Je remercie mon frère d'Allemagne, Mgr Lud..., de m'avoir interrompu pour constater que nous avons le droit de mettre la main sur les vingt millions de Paul Rameau ; j'allais même dire : c'est pour nous un devoir, et je vous prie, messieurs, de bien suivre mon raisonnement.

Il est indiscutable que depuis le jour où il était à prévoir que nous avions un ennemi en Roger Bonjour nous sommes pleinement autorisés à lui faire quitter ce monde où il est devenu pour nous un danger. J'ouvre en effet le *Traité sur les commandements de l'Eglise*, de notre éminent père Fagundez, et j'y lis au chapitre 2 du livre IV, tome premier : « Il est permis à tout homme, même aux clercs et aux religieux, de tuer pour la défense de la vie, des biens, de la pureté, de la chasteté et de l'honneur de soi-même ou du prochain. »

J'ouvre ensuite la *Théologie morale*, de notre éminent père Layman, et j'y lis au livre III, page 119 :

« Toute personne attaquée peut, dans le for de sa conscience, prévenir et même tuer celui qui attente à sa vie, à ses biens ou à son honneur. »

J'ouvre encore *l'Apologie des casuistes*, de notre éminent père Georges Pirot, et j'y lis, page 87 : « Par le cinquième commandement, Dieu défend-il de tuer ceux qui attenteront à notre honneur ou à notre réputation ? Non, certes ! qu'on nous fasse voir que Dieu veut que l'on épargne la vie des insolents qui nous outragent ; qu'on nous fasse voir que cette défense de tuer n'est pas un précepte qui est né avec nous, et que nous ne devons pas nous conduire par la lumière naturelle, pour discerner quand il est permis ou quand il est défendu de tuer son prochain. Il faut un texte exprès pour cela. Or, ce texte n'existe pas, et le cinquième commandement défend seulement de tuer sans cause légitime. »

J'ouvre enfin le *Cours théologique*, de notre éminent père Amicus, chancelier de l'Université de Gratz, et j'y lis au tome III, page 203 : « L'offense faite à une communauté religieuse atteint chaque membre de la communauté en particulier : aussi, tout religieux, même novice, a-t-il le droit et le devoir de prévenir ou de venger même par la mort, pourvu qu'elle soit donnée sans scandale, l'offense faite à la communauté dont il fait partie. »

Or, je vous demande, Messieurs, les attaques du journaliste Roger Bonjour ne sont-elles pas de celles qui blessent notre Ordre tout entier dans son honneur ? Je veux bien admettre qu'aucun de nos pères n'ait été offensé en particulier ; mais l'outrage n'en est que plus grand, puisque, au lieu de s'adresser aux hommes, il vise en bloc toute notre honorable Société. Roger Bonjour a donc été condamné à mort par nos théologiens les plus respectables et les plus savants le jour où

son cerveau a conçu la criminelle pensée d'attaquer notre sainte Compagnie.

L'arrêt porté d'avance par Amicus, Layman, Pirot, Fagundez, et tant d'autres souverains juges en matière de droit théologique, cet arrêt absolument juste et régulier n'a pas été encore exécuté ; mais j'espère bien qu'aujourd'hui cette illustre assemblée m'accordera la confirmation de la sentence et la promptitude de son exécution.

Examinons maintenant la question suivante : Devons-nous nous approprier les vingt millions destinés audit Roger Bonjour ?

A cela je réponds : ou l'illustre Assemblée qui m'écoute m'accordera la mort de notre ennemi, ou elle décidera, dans une trop grande clémence, que le misérable n'est pas assez dangereux pour être mis par la mort tout à fait hors d'état de nuire.

Dans le premier cas, je dis : Roger Bonjour a, de sa propre volonté, rompu complétement avec sa famille ; il a même abandonné son véritable nom de Paul Jeandet, pour mieux prouver qu'il n'avait plus rien de commun avec l'auteur de ses jours ; de plus, il n'a pas d'enfants. Lui mort, à qui doit aller l'héritage de Paul Rameau, ou plutôt l'héritage de Roger Bonjour ? A la société de Jésus. Et je le prouve. Si Paul Jeandet n'avait pas été recueilli par nous, il n'aurait pas l'éducation brillante qu'il a reçu ; partant, il n'hériterait pas de son oncle, puisque c'est son instruction qui l'a mis en relation avec Paul Rameau et a séduit ce parent millionnaire. Qui a donné cette instruction au fils du pauvre Jeandet ? La société de Jésus. Qui a procuré à l'inconnu Paul Jeandet les moyens de devenir le brillant Roger Bonjour ? La société de Jésus. Qui a été en un mot le père nourricier de Paul Jeandet et le père créateur de Roger Bonjour ? Toujours notre Ordre. Donc, notre compagnie étant intellectuellement et matériellement la seule famille du légataire de Paul Rameau, il est juste que

l'héritage retourne à notre compagnie en cas de mort de l'héritier nominal.

Je suppose maintenant que cette illustre Assemblée persiste — à tort, selon moi — dans les idées de malencontreuse générosité qui, depuis trois ans, prévalent ici en faveur de notre indigne ennemi. Eh bien ! dans ce cas même, Roger Bonjour ne saurait devenir, par un désintéressement complice de notre part, propriétaire des millions de Paul Rameau. Et je le prouve encore. A quoi doivent être employés ces millions ? A nous combattre, à aider à la propagation des plus abominables infamies contre notre Société. Laisser cet argent aller à un adversaire acharné de notre sainte cause serait plus qu'une faute : ce serait un crime. Nous ne pouvons pas supporter que Roger Bonjour touche l'héritage de Paul Rameau. Nous avons l'impérieux devoir d'arrêter au passage ces millions qui sont destinés à accomplir le mal... Qui donc doit les posséder ? Légalement, personne ; logiquement, nous. En effet, supposons que nous venions à anéantir les deux chèques qui sont entre les mains de Laborel, qu'arrive-t-il ? La banque de Moscou garde les vingt millions, et nous allons contre la volonté du testateur qui a seulement déposé son argent à cette banque, mais qui ne le lui a pas donné. Conséquemment, il faudrait anéantir, non les chèques, mais les millions. Or, cela est impossible. La seule solution qui s'offre alors est que les chèques soient pris par nous, les millions touchés par nous, et que cette fortune, jointe à la nôtre, soit employée, avec et comme toute la fortune de la Société, à la propagation du bien.

Leroué se rassied.

— Personne ne demande plus la parole ? interroge le Général.

Silence.

— Je vais donc, mes Révérendissimes Frères, vous donner mon opinion personnelle. Certes, j'approuve notre cher Provincial de France, quand il reconnaît que

les millions de Paul Rameau doivent venir à nous sans s'arrêter à Roger Bonjour ; mais je trouve qu'il va trop loin quand il dit que ce jeune homme devrait être déjà mort et en tous cas doit périr au plus tôt. Le zèle qui entraîne notre frère Leroué est louable, mais il lui fait dépasser le but. Quel mal nous a donc fait ce pauvre fou ? La Société se sent-elle blessée par les écrits obscurs de ce pamphlétaire de bas étage ? Non, Messieurs, non. La plupart d'entre vous ignoraient complètement l'histoire et même l'existence de ce petit ingrat. Nous serons d'ailleurs toujours à temps de faire disparaître cet ennemi quand il sera sérieusement dangereux : ne sommes-nous pas assez forts pour supprimer du nombre des vivants, n'importe quel jour, n'importe à quelle heure, l'individu, quel qu'il soit, qui nous gêne ? Croyez-moi, le tigre se soucie peu de la fourmi. Ce qui nous intéresse plus que l'existence de Roger Bonjour, c'est l'existence des vingt millions. Oui, voilà le point capital, la seule question dont l'importance ne vous échappera pas. Là-dessus, je partage tout à fait l'avis du père Provincial, et j'ajoute que c'est précisément parce que cette fortune rendrait inquiétant cet adversaire ridicule, que nous devons non-seulement nous l'adjuger, mais encore épargner la vie de celui à qui elle était destinée ; en s'appliquant, dans son zèle impétueux, à nous démontrer combien Roger Bonjour resterait nul étant privé de son héritage, notre frère Leroué a lui-même détruit inconsciemment la partie de son argumentation tendant à prouver la nécessité de nous débarrasser de ce légataire justement frustré.... Au reste, je dois vous déclarer, Messieurs, que le révérend recteur de M***, qui a élevé le jeune Paul Jeandet, est loin de se rallier aux opinions du père Provincial au sujet du jeune homme : c'est à la fougue de la jeunesse qu'il attribue ces regrettables écarts ; mais, selon lui, cette nature ardente est infailliblement destinée à se rejeter avec passion dans nos rangs, dès qu'aura sonné l'heure

fatale des désillusions... C'est pourquoi il me semble que nous pouvons en toute sûreté de conscience acquérir cette fortune dont notre enfant prodigue aura sa part de jouissance le jour où il retournera au bercail..

La question est mise aux voix. Tous les jésuites se lèvent avec une parfaite unanimité pour déclarer que les vingt millions sont la propriété de la Compagnie. Seuls, les provinciaux Leroué et Santa-Crux votent pour la mort immédiate de Roger Bonjour.

— Révérendissime frère Leroué, dit pour conclure le Pape noir, vous avez la mission spéciale de faire rentrer la Société dans ses fonds.

TROISIÈME PARTIE

CE BON M. VIPÉRIN

CHAPITRE XXI

UNE LETTRE DE GLORIA

— Mon pauvre vieux, tu n'es pas fort aux dominos... Avoue que tu n'es pas fort !

— Allons, bon ! parce que tu viens de me gagner trois parties, voilà que tu te mets à faire le malin!... D'abord, mon cher Roger, je dois te dire que je te soupçonne considérablement de me filer toujours le double-six.... Tu connais les dés par derrière.

— Tu es fou.

— Je te dis que si !.... C'est Clarisse qui me l'a dit.

— Diable, diable, du moment que c'est Clarisse, je me tais.... C'est égal, tu es un mauvais joueur, Dussol.

— Ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc, Leclerc, à tarder de cette façon à venir nous rejoindre ?....

— Dame, je ne sais pas. C'est dans ses habitudes. Il est incapable d'arriver exactement à un rendez-vous.

— En l'attendant, Roger, si nous faisions encore une partie ?

— Encore une partie...Ah ! mais non. Je te la gagnerais et tu resterais un quart d'heure à me bouder... Fais comme moi, lis un journal.

— C'est facile à dire, ça !... mais ils sont embêtants à mort, ces journaux de Marseille.

— Demandes-en un de Paris.

— Hé ! garçon... le *Siècle* ?

— Le *Siècle* ?... voilà, monsieur, voilà !

Les deux individus que nous avons en présence, et que le lecteur aura sans doute tout d'abord reconnus, sont Roger Bonjour et le comique Dussol.

Ils se trouvent à Marseille depuis quelques jours en compagnie de Leclerc. Gloria est restée à Paris.

Dussol a quitté avec sa femme le théâtre pour le café-concert, où il a de superbes appointements ; ils ont laissé les bouts de rôle du Palais-Royal pour roucouler des duos excentriques au Casino, qui leur donne 600 fr. par mois ; Leclerc, qui excelle dans la caricature, a été appelé à Marseille par un riche propriétaire, un original, dont le rêve est de posséder à son château un album contenant les charges de tous ses amis. Milord Biewton (tel est le nom du châtelain) ayant demandé à Leclerc d'amener avec lui un jeune homme capable de tourner des petits portraits en vers humouristiques pour être placés en regard des dessins, le peintre a tout naturellement choisi pour l'accompagner son camarade Roger, dont le journal *l'Aspic* a dû disparaître il y a quelque temps devant une inondation d'amendes amères pour outrages à toutes sortes de choses des plus respectables. C'est même cette bonne aubaine de Leclerc et de Roger qui a poussé Dussol à signer avec le Casino de Marseille un engagement pour toute la saison d'hiver.

Au moment où commence ce chapitre, le journaliste et l'artiste sont attablés devant une collection de bocks vides au café de l'Univers, un des plus somptueux établissements de la Canebière.

— Tiens ! fait Dussol qui tient le *Siècle* à la main, voilà que messieurs les filous de la capitale se mettent à étrangler les gens !

— Bien ! s'écrie Roger qui lit le *Sémaphore*, encore un naufrage désastreux ! un navire de la compagnie anglaise, le *Neptunius*, qui s'est éventré sur un de ces perfides écueils de l'Atlantique... Vingt passagers seulement et six matelots ont été sauvés... C'est un bateau à destination de Marseille, le *Bon-Pasteur*, qui les a recueillis.

— Pauvres gens !

Dussol n'avait pas fini de pousser cette exclamation de pitié, que la porte du café s'ouvrit, et un jeune homme entra. C'était Leclerc ; il tenait une lettre à la main.

— Tiens, Roger, dit-il en s'asseyant à la table et en jetant négligemment l'épître à ce dernier, il y a de la correspondance pour toi.

— Pour nous, veux-tu dire ? répondit le journaliste qui, prompt comme la pensée, venait de faire sauter le cachet de l'enveloppe.

— Pour nous ? demanda Dussol.

— Hé oui ! puisque la lettre est de Gloria.

— Alors nous réclamons la lecture.

Roger se mit en devoir de satisfaire ses camarades.

— Garçon, trois bocks ! cria Leclerc.

Roger commença :

« Mes chers amis, j'arriverai après-demain à Marseille par l'express de 11 heures du matin...

— Encore le rapide ! observa Dussol. Cette sacrée Gloria n'aime pas perdre son temps en chemin de fer !

— Je crois bien, fit Roger, si elle pouvait, elle voyagerait par le télégraphe.

— Continue donc, dit le peintre, je suis curieux de savoir en quel honneur elle nous tombe ici comme une bombe.

— Parbleu ! elle s'embête avec l'homme-scie. Je parie qu'elle l'a lâché de plusieurs crans.

— « Le prince vient d'apprendre que sa femme est à

la dernière extrémité, et il est parti pour Moscou afin d'aller soigner...

— La pauvre malade ? insinua Dussol d'un air attendri.

— Non ! fit Roger, en reprenant : « Afin d'aller soigner son héritage... »

— Ah ! ça, c'est bien ! dit Leclerc avec conviction.

— Ce sentiment l'honore ! continua le comique.

— « Pour me faire paraître son absence moins longue et pour être sûr de ma fidélité, le cher homme m'a laissé dix billets de mille. J'avais une rude envie de les employer à acheter un exemplaire du Coran écrit par Mahomet lui-même avec une des plumes de l'archange Gabriel, manuscrit précieux que j'ai vu l'autre jour en vente à la place du Carrousel, chez le père Salomon ; mais, toute réflexion faite, je préfère venir boulotter à Marseille les billets de l'homme-scie, d'autant plus qu'une fois disparus, je saurai bien m'en faire renvoyer d'autres... »

— Avec de l'économie, fit remarquer Leclerc, ces dix mille francs pourront durer un ou deux mois.

— « Retenez-moi donc une chambre dans votre garni, et venez m'attendre à la gare. Tous les trois, je vous étreins, en attendant de prendre celui qui doit m'amener près de vous... »

— Celui... quoi ? demanda Dussol, qui n'avait jamais pu s'habituer aux jeux de mots insensés de la petite folle.

— Comment ? tu ne saisis pas ce calembour admirable de notre auguste amie ? s'écria Roger. Etreins... le train... Tu n'aurais pas trouvé ça, toi ?

— Ma foi, non !

— Signé : « Glo-glo-glo-ria *in excelsis Deo !* »

— Bigre ! du latin !

— « *Finis coronat les puces* », observa judicieusement Leclerc... Splendide !... Garçon, trois bocks !

— Quatre, garçon ! reprit Roger.

— Comment ! quatre ? fit Dussol.

— Dame ! puisque Gloria est des nôtres, elle a droit à sa choppe.

Le garçon apporta la bière demandée. Nos trois amis, gravement, trinquèrent avec le bock qui représentait leur compagne en folle gaîté, puis ils burent. Et comme, au moment de payer, le garçon s'étonnait de se voir régler une consommation qui n'avait pas été prise :

— Jeune homme, lui dit Leclerc en se levant avec les deux autres, faites ce que vous voudrez de ce bock, mais gardez-vous de tremper dans cette bière sacrée vos lèvres profanes.

CHAPITRE XXII

PROVINCIAL ET SOCIUS

Le vapeur qui fait le service de Civita-Vecchia à Marseille venait d'être signalé par la vigie de N.-D. de la Garde ; il allait donc bientôt entrer dans la rade de la capitale de la Provence. Tous les passagers, le sac au dos, la valise à la main, étaient debout sur le pont, les yeux fixés sur cette côte qui apparaissait à chaque seconde plus nette et plus grande ; l'équipage, en grande activité, allait et venait, les mousses voltigeant à travers les vergues ; le capitaine, la lunette à l'œil, commandait la manœuvre du haut de la passerelle.

Seul, à l'arrière du bateau, un homme de trente à trente-trois ans se tenait auprès du timon, assis sur un banc ; indifférent à tout ce mouvement qui se produisait autour de lui et même au beau spectacle de cette côte pittoresque qui se développait à la vue, il consultait

paisiblement un calepin de notes hiéroglyphiques. Son costume était celui d'un parfait gandin ; ses cheveux blonds, soigneusement pommadés, étaient divisés par une raie correcte et blanche ; l'un de ses yeux bleus était à demi caché par un monocle élégant.

En passant devant le Lazaret, où se trouvaient trois vaisseaux en quarantaine, le voyageur leva sur eux son regard plein de flegme, et se dit :

— Ah ! ah ! c'est ici que reposent nos vingt millions. Belle toison d'or, je te salue.

Puis, il se remit à parcourir son calepin, numérotant différents passages et y ajoutant parfois de nouvelles notes au crayon.

Enfin, le vapeur entra dans le port, jeta l'ancre, et les passagers purent débarquer sans encombre.

L'homme blond, toujours placide, laissa visiter ses malles par les douaniers en quête de tabac de contrebande ; après quoi, il fit charger ses colis sur un omnibus d'hôtellerie, et comme le conducteur lui demandait :

— Montez-vous, Monsieur ?

— Non, répondit-il ; après une traversée, j'aime fort me dégourdir les jambes sur la terre ferme. Voici ma carte ; retenez-moi une chambre, et prévenez votre patron que j'ai l'habitude de dîner à cinq heures, chez moi. Faites bien ma commission, ajouta-t-il en jetant négligemment au conducteur un écu de cinq francs ; je n'aime pas avoir à répéter mes ordres.

Et, pirouettant sur ses talons, il s'éloigna en faisant siffler la fine badine qu'il tenait à la main, tandis que le valet d'hôtel lui tirait un grand coup de sa casquette galonnée.

On était en pleine semaine ; tout le Marseille commerçant était sur pied, remplissant les rues de brouhaha.

L'homme blond prit un trottoir et se dirigea vers le cœur de la ville, toujours absorbé, comme sur le bateau, par ses préoccupations. A chaque instant, il se heurtait soit à un passant pressé, soit à une planche portée par

un ouvrier ; il levait alors à peine les yeux, et poursuivait sa route.

Au tournant d'une rue, il se rencontra même avec une voiture conduite par une jeune femme, qui eut heureusement l'adresse d'arrêter son cheval, un bel anglais. L'homme continua son chemin sans se douter seulement qu'il avait failli se faire écraser.

—Oh ! le beau blond ! ne put s'empêcher de s'écrier Gloria (car c'était elle) ; mais aussi quel étourneau !...

Une fois au centre, le voyageur prit sur le Cours une rue assez obscure, quoique située dans un beau quartier, la suivit aux trois quarts, puis tourna brusquement dans une espèce de cul-de sac. Là, il se trouva en face d'un monastère. La porte était ouverte, il entra ; mais il fut bientôt arrêté par une seconde porte vitrée, celle-là fermée, qui donnait sur un parloir. Un gland de sonnette était là, il sonna ; aussitôt un frère se présenta et demanda au visiteur :

— Que désire Monsieur ?

— Je voudrais voir le supérieur.

Le frère jeta à la dérobée un coup d'œil sur ce gentleman si bien botté, si luisant, et reprit d'une voix mielleuse :

— Il n'y est pas, mon bon Monsieur ; mais si Monsieur veut laisser son nom, je le transmettrai, et demain, si Monsieur veut revenir, je pense que le...

L'étranger interrompit le frère portier.

— *Illuminabit cœcos Dominus, qui custodit advenas,* fit-il d'une voix lente et grave, tandis que l'arcade sourcillière de son œil droit, cessant de se contracter tout-à-coup, laissa tomber son monocle à garniture d'or.

Ce fut un coup de théâtre

Ah ! si Gloria avait pu voir l'effet produit par son «beau blond», elle n'aurait certes pas manqué de s'écrier :

— Hein! quelle belle chose que l'arabe ! Comme il a épâté le vieux, ce farceur-là !

En effet, à ces mots qui n'étaient pourtant pas de

l'arabe, le frère-portier avait fait un soubresaut en arrière, et s'était profondément incliné, saluant le visiteur jusqu'à terre, le corps ployé en deux ; puis, quand il avait vu le lorgnon tomber de l'œil de l'élégant jeune homme, il s'était précipité à ses pieds, cherchant partout le verre qu'il croyait sur le sol.

— Relevez-vous, mon frère, et ne perdez pas votre temps, dit avec un sourire le gentleman en faisant tourner autour de son doigt le monocle qui était resté suspendu par un fin cordon de soie.

— Le père Recteur est chez lui, fit le portier un peu confus.

Et il se mit en devoir de montrer le chemin à l'étranger.

Après avoir traversé un cloître, et monté un superbe escalier en marbre, ils furent chez le père Recteur. Celui-ci parut surpris de cette visite, et, lançant au frère-portier un regard de reproche, il se préparait à parler ; mais le jeune homme le prévint :

— Mon père, dit-il, je suis le *socius* du Révérendissime Provincial, et je viens vous annoncer son arrivée pour dimarche.

— Le Recteur se leva, et offrit poliment un siége à cet étranger qui n'en était plus un, tandis que le portier sortait en fermant la porte sur lui.

Une heure après, le père Aulat, toujours revêtu du costume de gandin qui lui seyait si bien, se promenait dans la chambre de son hôtel, attendant le repas que le garçon de service, en le voyant entrer, était allé en toute hâte chercher à l'office.

— C'est égal, murmurait-il, quel génie que mon Leroué ! et avec quelle exquise habileté est conçu son plan !... Tous les jours, je suis en extase devant le talent de cet homme. La Compagnie, sans s'en douter, m'a donné là un beau modèle à étudier... Quel art ! quelle adresse !... Mais avec ça, je suis sûr de ne jamais avoir d'avancement... J'ai la mission de sur-

veiller mon Provincial, et je passe mon temps à l'admirer.... Ah bah ! tant pis !.... Jamais je ne me trouverai à meilleure école ; si je ne monte pas en grade, du moins je me forme, et quand mon heure sera venue, je n'en serai que plus solide pour la lutte. Vive mon Leroué !

De fait, Leroué était un gredin sublime. Il avait su en quelque sorte magnétiser son *socius*, et grâce au charme sous lequel celui-ci était tenu, il l'avait rendu incapable de se permettre à son encontre le moindre espionnage; or, le *socius* n'est donné au Provincial que pour l'espionner au profit du Général de l'Ordre. Leroué avait tourné la difficulté, et il était parfaitement sûr que les rapports adressés à Rome sur son compte par le père Aulat étaient non-seulement favorables, mais encore élogieux. Le *socius*, complètement subjugué, subissait avec une étrange volupté cette domination morale. Aussi, bien des fois, le Général, qui n'avait jamais pu réussir à trouver le Provincial de France en défaut, se disait-il en pensant à Leroué :

— Voilà mon successeur.

Aulat, continuant à se pâmer d'admiration, regardait de temps en temps la pendule, dont l'aiguille marquait près de cinq heures, lorsqu'il entendit au dehors la voix du garçon qui disait :

— A la chambre 34, monsieur l'abbé, à la chambre 34.

La chambre 34 était précisément celle du *socius*.

Quel pouvait être cet abbé déjà instruit de son arrivée, et qui connaissait même l'hôtel où il était descendu ?... Aulat se précipita vers la porte et l'ouvrit au moment où l'autre s'apprêtait à frapper. Un prêtre, sans rabbat, était devant lui (*).

— Comment, vous ici ? exclama le jeune homme. Mais... votre voyage ?

(*) Les jésuites ne portent pas de rabbat.

— Je ne me suis arrêté que deux heures à Milan. Et puis, j'ai changé d'idée. Je suis venu directement. Mais vous, monsieur, comment se fait-il que vous ne soyez à cet hôtel que depuis cette après-midi ?... Je parie que vous n'avez pas encore vu M. Vipérin.

— Non. Le bateau m'a débarqué il y a trois heures à peine. Nous avons eu de la tempête, et nous avons été obligés de relâcher dans un port de Corse.

— C'est bien. Où sont les costumes ?

— Là dans cette malle.

Le nouveau venu ouvrit la malle indiquée et en sortit un vêtement civil d'une coupe tout-à-fait passée de mode.

— Et le recteur, au moins l'avez-vous vu ?

— Oui, monsieur ; mais il ne vous attend que pour dimanche.

— Tant mieux !

Et, ce disant, Leroué jeta son froc sur le lit.

CHAPITRE XXIII

UN JÉSUITE DE ROBE COURTE

Il y a une trentaine d'années, Borromée Vipérin n'était qu'un modeste employé de commerce chez M. Balandreau, petit négociant en toileries, étoffes, cotonnades, etc., de la ville de Marseille. M. Balandreau était homme de son époque : comme tous les bourgeois du règne de Louis-Philippe, il ne professait nullement des idées religieuses ; cependant, il ne tombait pas pour cela dans le matérialisme ; il n'était ni dévot, ni anti-clérical, mais simplement incrédule, ou, pour mieux dire, indifférent.

Homme d'affaires avant tout, il n'employait chez lui que les gens qui lui convenaient, ne s'inquiétant en aucune façon de savoir s'ils allaient ou n'allaient pas à la messe ; — on sait que de nos jours il n'en est plus ainsi, et que, à Marseille, la bonne ville des processions, un patron qui occupe des ouvriers ou des commis capables seulement d'aller à un enterrement de libre-penseur, est une exception, une merveille, un objet d'étonnement ; les bonnes gens le montrent au doigt. Pour M. Balandreau, fréquenter les sacrements n'était ni un motif d'admission ni un motif d'exclusion ; un commis faisait son affaire, il le prenait chez lui et le rémunérait avec une parfaite régularité ; c'est ce qui explique la présence de Borromée Vipérin dans le petit magasin de toilerie.

Borromée Vipérin était un employé des plus intelligents, des plus actifs ; peu à peu, il avait acquis la confiance de son patron, qui le plaça à la tête des quatre ou cinq autres commis et de l'homme de peine ; c'était lui qui faisait les voyages pour le compte de la maison. Borromée était bien d'une dévotion outrée, toujours bardé de scapulaires, et membre d'une collection variée d'archiconfréries et de congrégations ; mais il était si doux, si soumis à son chef, si avenant pour la pratique !

M. Balandreau parfois haussait légèrement les épaules d'un air de compassion indulgente quand, profitant d'un moment de répit dans la vente, Borromée se mettait dans un coin de la boutique et murmurait tout bas une prière ; néanmoins M. Balandreau ne disait rien. Un jour son commis lui avait avoué qu'il priait pour lui. Les employés gasconnaient leur camarade, mais leurs plaisanteries se heurtaient au sourire béat de ce bon M. Vipérin ; il secouait la tête avec un mouvement indicible qui la faisait ressembler à une vieille cloche branlante ; il joignait les mains sous sa redingote crasseuse, et sur ses lèvres sans couleur errait une expression de mélancolique pitié. Jamais on n'avait entendu Borromée se

plaindre des moqueries dont sa dévotion était l'objet ; c'était une si bonne nature !

Un jour, à la congrégation, M. Vipérin avait pris à part un de ses camarades en pitié.

— Boniface, lui avait-il dit, es-tu toujours chez M. Margailhac ?

— Oui, avait répondu l'autre.

— Triste ! triste !... tu y perds ton âme, Boniface.

— Comment donc ?

— M. Margailhac est un impie.

— Je sais qu'il ne va pas à la messe, c'est vrai ; mais c'est un véritable père pour ses employés.

— N'importe ! tu devrais le quitter.

— Le quitter ?... mais où aller ?... Tu sais bien, Borromée, que c'est avec mes appointements que je nourris ma pauvre mère et que j'élève ma petite sœur.

— Justement. Mon patron a besoin d'un teneur de livres, et tu gagneras plus chez lui que chez M. Margailhac.

— Pardon, Borromée, ton patron n'est-il pas M. Balandreau ?

— Oui.

— Mais j'ai entendu dire qu'il n'était guère plus pratiquant que le mien.

— Extérieurement, c'est possible ; mais, au fond, il croit. C'est un malheureux qui a perdu les pieuses habitudes de son enfance, voilà tout ; à la longue, il reviendra à la foi. Ton Margailhac, au contraire, est un athée... Entends-tu, Boniface ?... un athée !

— Un athée ! répéta l'autre effrayé.

— Fais ce que je te dis, quitte-le au plus tôt. Je me charge de te procurer la place de teneur de livres chez M. Balandreau... Et puis, veux-tu que je te dise ?... Tu pries pour ton patron, n'est-ce pas, Boniface ?

— Oh oui ! tous les jours ! je serais si heureux si je pouvais faire descendre les rayons de la grâce dans son cœur.

— Eh bien ! de mon côté, j'en fais autant.

— Alors ?

— Tu n'ignores pas, mon ami, que l'union fait la force... Séparées, nos prières auront moins d'efficacité que réunies. Suppose que tu viennes avec moi chez M. Balandreau ; nous prierons tous deux pour ce pauvre égaré, et, comme il n'est pas endurci comme ton patron, en peu de temps nous le ramènerons à Dieu. Quelle belle œuvre, Boniface !... Tandis que ton Margailhac, vois-tu, est destiné à mourir dans l'impénitence finale !

— Dans l'impénitence finale ! répéta le jeune congréganiste avec terreur.

Boniface Simplet était convaincu. Peu de jours après, il était placé chez M. Balandreau, grâce aux chaleureuses recommandations de ce bon M. Vipérin. Dès lors, il y eut deux piliers de dévotion dans le magasin de toileries.

Il fallait les voir tous les deux, Boniface et Borromée, aller de la boutique à la congrégation et de la congrégation à la boutique, silencieux dans la rue, glissant plutôt que marchant sur le trottoir : Boniface Simplet égrenait un chapelet dans sa poche ; Borromée Vipérin, plus vaillant, le laissait pendre, en vue, le long de son habit, au bout de l'un de ses deux bras croisés.

Cela dura plusieurs années. Un certain soir, M. Balandreau emmena souper Vipérin chez lui ; c'était un veuf que M. Balandreau ; sa femme lui avait laissé deux enfants qui étaient morts l'un après l'autre. Il ne lui restait de toute sa famille qu'un neveu, du nom d'Hyacinthe, jeune homme au cœur d'or, mais à la tête folle.

Hyacinthe menait assez joyeuse vie, et bien souvent il lui arrivait de passer des journées et des nuits entières hors de la maison de l'oncle Balandreau.

Ce soir-là, il avait rendez-vous avec une belle, et le négociant put parler tout à son aise à Vipérin, dès que la vieille bonne eut fini de servir le souper.

— Mon cher Borromée, dit M. Balandreau, je me

fais vieux ; mon petit commerce prospère. Je voudrais me reposer du souci des affaires sur quelqu'un en qui je puisse compter...

— Vous avez votre neveu...

— Hyacinthe est un brave garçon, mais il est bien léger. Tenez, voyez, ce soir encore son couvert est mis, mais sa place est restée vide... Pas sérieux, mon neveu !

—Mon Dieu ! que voulez-vous ? la jeunesse...

—La jeunesse n'est pas une raison. Vous êtes jeune, vous ; cependant on ne vous voit pas,comme Hyacinthe, courir la brune et la blonde...

— Ah ! quand on n'a pas de religion...

— Vous n'y êtes pas encore, Borromée. La religion n'a rien à faire là-dedans.Je ne suis pas dévot, moi, pourtant ; si ma pauvre femme était là, elle pourrait vous dire qu'avant comme après mon mariage je me suis toujours bien conduit...

— Mais vous, Monsieur Balandreau !

— Moi, moi, moi, je suis comme les autres... C'est-à-dire... Enfin, je m'entends ! Je vous disais donc que j'avais besoin de me reposer du souci des affaires sur un associé... Vipérin, avez-vous des économies ?...

Cette brusque question surprit l'employé.

— Oui, je vous le répète, avez-vous des économies ? J'ai pensé à vous, Vipérin.

— Mon Dieu, oui, Monsieur Balandreau... Mais excusez-moi, je vous prie ; je ne m'attendais pas à l'honneur que...

— Et combien avez-vous de côté ?

— Ma foi, monsieur... Oh ! c'est trop de bonté... Je suis ému... Que vous faudrait-il ?

— Je ne vous demande pas ce qu'il me faudrait ; je vous demande de combien vous pouvez disposer.

— Mon Dieu, pensez-vous qu'une vingtaine de mille francs ?...

— Comment ! vous avez vingt mille francs ? Borromée, mon garçon, voilà qui fait votre éloge.

— Oh ! Monsieur Balandreau... Cet argent ne provient pas seulement de mes économies... J'ai fait, il y a dix ans, un petit héritage, qui, grâce à Dieu...

— Bien, bien, je n'ai pas le temps de connaître ces détails... Faites rentrer au plus tôt vos fonds, réalisez vos capitaux, et je vous associe !

Borromée Vipérin remercia vivement M. Balandreau. Le lendemain matin, il lui apportait vingt mille francs en beaux écus sonnants.

Depuis ce jour, l'enseigne du magasin de toileries porta ces mots : *Balandreau et Vipérin*. Depuis ce jour aussi, Borromée s'aperçut que le soleil lui fatiguait la vue et s'acheta une paire de lunettes ; seulement, les commis firent la remarque qu'elles étaient plus souvent au bout de son nez que sur ses yeux, et que lorsque le patron les regardait, c'était toujours par-dessus les verres fumés du binocle.

Quant à la vieille bonne de l'oncle Balandreau, nous avons oublié de dire qu'elle avait la funeste manie d'écouter par les trous de serrures ; aussi, trois jours après, voyant entrer le neveu, les yeux entourés d'un cercle de bistre, elle ne put se retenir de lui dire :

— Ah ! Monsieur Hyacinthe, vous passez trop souvent votre temps hors de la maison.... Méfiez-vous, Monsieur Hyacinthe, méfiez-vous !

CHAPITRE XXIV

LA MARÉE MONTANTE

M. Balandreau avait acheté un cabanon au bord de la mer, et là il satisfaisait sa violente passion pour la pêche à la ligne : depuis qu'il se reposait sur son associé, du matin au soir, assis sur une pointe de rocher, il s'en donnait à cœur joie ; il ne faisait plus au magasin que de rares apparitions. Cependant, rendons à ce bon M. Vipérin cette justice, que jamais les affaires de la maison n'allèrent aussi bien. Un beau jour même, le nouveau patron eut l'idée de joindre aux toileries, étoffes, cotonnades, etc., qui faisaient le fond de leur négoce, la commission et l'exportation de la cordonnerie en gros. M. Vipérin avait demandé par déférence l'avis de son associé ; mais M. Balandreau lui avait répondu :

— Je vous en prie, Borromée, faites comme vous l'entendrez. Vous avez vos coudées franches ; vous savez que je ne veux plus me mêler de rien.

Au bout de quelque temps, la maison Balandreau et Vipérin ne faisait plus seulement la commission et l'exportation du nouvel article ; c'était elle qui fournissait à presque tous les grands cordonniers de la ville la chaussure confectionnée à Paris.

Parfois, Borromée venait trouver au cabanon le vieux commerçant, et l'abordant d'un air embarrassé, il lui disait :

— Ah ! monsieur Balandreau, monsieur Balandreau !

— Quoi ?

— Boniface a fait les comptes hier... il y a une somme de cent francs à l'avoir qui ne se retrouve pas.

— Une somme de cent francs ?

— Oui. Etes-vous sûr de tous nos employés ?

— Mais... ma foi... je crois que oui...

— Pour moi, je réponds de l'honnêteté de notre teneur de livres.

— Et d'où pensez-vous que ce déficit puisse venir ?

— Mon Dieu, monsieur Balandreau... Vous m'embarrassez... Puisque vous êtes sûr du personnel !...

— Mais, ce n'est pas ce que j'ai dit... Je pense que nous n'avons chez nous que de braves gens, voilà... Quant à être sûr. Dame ! on voit tant de choses étonnantes ici-bas...

— Hélas ! vous avez raison, on ne sait plus à qui se fier.

— Auriez-vous des soupçons ?

— Non, pas précisément... Toutefois, il y a de quoi s'inquiéter... c'est déjà la deuxième fois que ce fait se produit...

— Et avez-vous quelqu'un en vue ?

— Oui... c'est-à-dire non... ou plutôt, je dois vous communiquer une remarque que j'ai faite.

— Parlez, mon cher Vipérin.

— Vous savez, M. Auguste ?...

— Oui.

— Il y a six semaines, il a été chargé de divers encaissements... Il était tard quand il est rentré... Je lui ai donné la clef du comptoir du fond pour qu'il vidât sa sacoche dans le tiroir.

— Vous avez eu tort, Vipérin ; il fallait la lui faire accrocher tout simplement dans le bureau de M. Simplet.

— C'est vrai, mais que voulez-vous ?... il m'avait mis en retard en se faisant attendre, j'étais pressé... et puis j'ai confiance en M. Auguste... Il m'a toujours paru un honnête garçon... S'il n'était pas si dépensier au dehors, il serait parfait... Ah ! quand on se laisse aller au luxe, aux orgies !... mais cela ne me regarde pas... Du reste,

on peut être prodigue et rester honnête... La probité va même très-souvent d'accord avec...

— Au fait, Borromée, au fait.

— Eh bien ! voici : les encaissements se sont mêlés avec la recette du jour, et il a été impossible de s'y reconnaître...

— Et quel rapport trouvez-vous entre ?...

— Oh ! aucun... Dieu me garde d'insinuer seulement un doute sur M. Auguste... Je sais quel attachement vous avez pour lui, et s'il m'arrivait jamais de surprendre dans sa conduite la moindre action contraire à l'honneur, je serais le premier à vous la cacher.

— Vous agiriez sottement, permettez-moi de vous le dire, Vipérin... On ne doit pas ménager les gens malhonnêtes...

— Ah ! Monsieur Balandreau, l'Evangile nous enseigne au contraire qu'il faut pardonner le mal qu'on nous...

— L'Evangile peut dire ce qu'il voudra ; moi, je soutiens que c'est rendre un mauvais service aux gens que de ne pas démasquer les coquins qu'ils peuvent avoir autour d'eux...

— Cependant notre religion de miséricorde...

— Eh ! laissez là votre religion, s'il vous plaît... Sur ce chapitre, vous savez, mon ami, qu'il ne nous sera jamais possible de nous entendre... Revenons-en plutôt à M. Auguste, auquel je ne tiens pas autant que vous me paraissez le croire... Son père était un de mes vieux camarades de collège... Je le tiens comme vous pour fort honnête ; mais si vous appreniez jamais la moindre chose sur son compte, votre devoir serait de m'en instruire.

— Oh ! Monsieur Balandreau, là-dessus je serais forcé de vous désobéir.

— Vous seriez forcé ?... Que voulez-vous dire ?...

— Moi, rien...

— Voyons, parlez.... Auriez-vous surpris M. Auguste ?...

— Mais, je n'ai jamais dit cela, M. Balandreau !... Vous vous emportez bien à tort... Ne me faites pas dire ce qui est loin de ma pensée...

— Voici vos propres paroles, Borromée : « Je serai forcé de vous désobéir. »

— Je serais !.... a-i-s !... Oui, certainement ; si je savais quelque chose, je vous désobéirais... Mais...mais, je ne sais rien..

— Enfin, le jour où M. Auguste a versé pêle-mêle dans le tiroir de la recette le produit de ses encaissements, qu'est-il arrivé ?

— C'est à ce jour que remonte l'erreur de cent francs.

— Ah !... et vous pensez ?

— Je ne pense rien... Notre Seigneur nous l'a dit : « Ne jugez pas les autres si vous ne voulez pas être jugés. »

— Oh ! quel homme ! quel homme, avec son bon Dieu toujours au milieu des affaires !.... Borromée, il faudra revoir tous les encaissements, et prier M. Simplet de refaire dans le livre de caisse toutes les additions. Une erreur de chiffres est si vite commise.

M. Vipérin, tout en observant que cela n'en valait pas la peine, avait promis de se conformer aux vœux de son associé. Boniface Simplet fit et refit ses calculs, sans pouvoir trouver la trace des cent francs. Ce bon M. Vipérin, généreux, voulait simplement le passer aux profits et pertes ; mais M. Balandreau, qui ne l'entendait pas de cette oreille, congédia lui-même le fils de son vieux camarade sous un prétexte quelconque. Puis, comme il s'était promis de ne plus se mêler de rien, il chargea Borromée de trouver un remplaçant à M. Auguste. Inutile de dire que ce fut la congrégation qui le fournit.

Petit à petit, les employés de M. Balandreau furent congédiés à propos de déficits analogues régulièrement constatés par M. Vipérin. Par un hasard fatal, c'était toujours aux anciens commis qu'incombaient les fonc-

tions dans lesquelles il y avait à manipuler de l'argent.

Alors, ce bon M. Vipérin ne manquait pas de dire à son associé :

— Vous le voyez, cher monsieur Balandreau, j'avais raison quand je vous affirmais l'honnêteté de M. Auguste.

— C'est vrai, ce n'est pas lui qui nous était infidèle. Mais il faut découvrir le coupable...

— Auparavant, nous devrions reprendre M. Auguste.

— Impossible ! il est placé... Et puis, comme nous étions dans le doute, je l'ai congédié sous prétexte qu'il arrivait toujours en retard.

— Oui, je m'en souviens... Il est même bien heureux qu'il en soit ainsi ; de cette façon, vous n'avez rien à vous reprocher.

Et M. Balandreau renvoyait toujours ses vieux commis en leur donnant des raisons futiles, afin de n'avoir rien à se reprocher. Et cependant le coupable auteur des détournements ne se trouvait pas.

M. Balandreau était furieux, tellement furieux chaque fois qu'il pensait à l'audace de ce voleur introuvable, sa main tremblait, et, en tremblant, agitait sa ligne, — d'où il résultait qu'il ne prenait plus aucun poisson.

Enfin, quand il n'y eut plus que des congréganistes dans la maison, les déficits cessèrent brusquement. Qu'on dise encore que la piété ne rend pas les gens honnêtes ?

M. Balandreau se disait :

—Notre fripon était ce vaurien de Lartigué (l'ancien homme de peine, qui avait fini par suivre le vieux commis). Quel dommage seulement que nous ne nous en soyons pas méfié plus tôt ! Ça m'aurait évité de renvoyer les autres. Mais aussi, allez vous imaginer que c'était lui. Coquin de Lartigué ! Scélérat de Lartigué !

Lartigué était évidemment le voleur ; puisque, depuis son départ, il ne manquait plus un sou dans les comptes de Boniface Simplet.

CHAPITRE XXV

L'ENGLOUTISSEMENT

Boniface Simplet s'était marié. Il ne s'était jamais senti aucun goût pour la vie de ménage ; mais c'était ce bon M. Vipérin qui lui avait persuadé qu'à lui, Boniface, il fallait les soins d'une épouse. Ce bon M. Vipérin, quoique célibataire forcené, s'était chargé de découvrir la femme qui convenait à Simplet, et un beau matin Boniface Simplet s'était trouvé marié à une jeune pensionnaire, sortant d'un couvent du Sacré-Cœur, et qui lui avait apporté une dot passablement rondelette.

Un mois plus tard, la dot venait augmenter le capital social de la maison de toileries, dont le commerce supplémentaire de la chaussure confectionnée acquérait tous les jours une nouvelle extension, et l'enseigne, badigeonnée à nouveau, portait ces mots : « *Balandreau, Vipérin et Simplet.* »

. . . .

M. de la Palisse, ou quelqu'un de ses pareils, a dit : « Nous sommes tous mortels. » Cette vérité n'a jamais été démentie par personne ; et l'oncle Balandreau, quoique incrédule, fut obligé à son tour de la reconnaître.

Sur son lit d'agonie, il pria Boniface et Borromée de faire entrer son neveu Hyacinthe dans leur association.

Les désirs d'un mourant sont des ordres. L'enseigne fut badigeonnée pour la quatrième fois, et l'on y lut : « *Vipérin, Simplet et Balandreau neveu* ».

. . . .

Hyacinthe avait succédé à son oncle comme associé et comme héritier. Quand il s'était vu une position solide toute faite dans le commerce, il avait voulu en finir

avec sa vie déréglée et se mettre sérieusement à la besogne, afin de tenir dignement le rang qui lui avait été donné dans la maison fondée par le vieux monsieur Balandreau. Mais ce bon M. Vipérin, ne voulant pas choquer les penchants du jeune homme, lui avait dit très-judicieusement :

— Mon cher Monsieur Hyacinthe, à quoi bon venir vous atteler au même joug que nous ? Croyez-moi, le collier du travail vous meurtrirait, le fardeau des affaires serait trop lourd pour vos épaules inexpérimentées. Profitez, profitez de la vie... Votre oncle d'ailleurs s'occupait plus de la pêche à la ligne que des tracas du négoce. Eh bien ! vous êtes son successeur. Faites comme lui... Je ne vous dis pas de vous livrer avec autant d'ardeur que le cher homme à la pêche de la sardine ; mais suivez vos goûts et vos fantaisies ! Nous serons trop heureux, nous, d'y suffire !... N'est-ce pas, après tout, à votre excellent oncle que nous devons, Boniface et moi, notre position ?

— Certainement, mais...

— Il n'y a pas de mais... Si vous étiez un nouveau venu, nous ne vous accepterions pas au milieu de nous sans vous donner votre part de besogne ; mais vous n'êtes pas un nouveau venu ; vous êtes en réalité le souvenir vivant de notre cher Balandreau.

Hyacinthe avait donc repris son existence désordonnée et menait la vie à grandes guides. De temps à autre, il passait à la caisse. Boniface, qui voyait avec terreur que le jeune homme engloutissait son capital, essayait de lui faire des observations amicales ; mais ce bon M. Vipérin intervenait et ne lui donnait pas le temps d'achever ses conseils.

— Est-ce que nous devons regarder à un billet de mille avec notre cher Hyacinthe ? Est-ce qu'il n'a pas le droit de nous demander ce qu'il veut ? Est-ce que tout notre fonds social et notre fortune personnelle à nous deux ne sont pas pour ainsi dire sa propriété ?

M. Simplet donnait de l'argent et notait.

Cependant, il fallut bien un jour établir un compte. Ce jour-là, Hyacinthe Balandreau avait dévoré son capital de soixante mille francs et devait quinze cents francs à la Société. Pour quinze cents francs, on lui fit vendre son mobilier. Que voulez-vous ? les affaires sont les affaires.

Le neveu du fondateur de la maison de toileries, étoffes, chaussures et cotonnades fut très-content de trouver une place de commissionnaire chez le costumier du Grand-Théâtre, grâce à la protection d'une actrice qu'il avait jadis couverte de bijoux, et l'enseigne porta : « *Vipérin et Simplet.* »

. . . .

— Boniface, avait dit un jour M. Vipérin à son associé, nous sommes trop à l'étroit dans ce magasin... Notre commerce a pris une importance considérable... Si tu m'en crois, nous nous transporterons au centre de la ville, dans un endroit bien en vue ; nous ouvrirons une succursale sur le port, et nous ajouterons à notre arc la corde de la fourniture des navires. Grâce à la toilerie, nous avons un pied dans les grandes compagnies; quand on trouvera chez nous même de la peinture anglaise et des tôles américaines, les armateurs nous choisiront pour leurs seuls fournisseurs.

Il fut fait ainsi, et il en advint comme Borromée avait prévu.

Le magasin, colossalement agrandi, transporté dans le grand quartier des affaires, muni d'une succursale installée sur le port, accapara en peu de temps la clientèle de presque toutes les compagnies de paquebots ; des maisons de quincaillerie même, dont la spécialité était la fourniture des navires, durent baisser pavillon devant *Vipérin et Simplet* ; deux importants toiliers, établis depuis plus de cinquante ans dans la rue où les successeurs de Balandreau s'était transférés, fermèrent

boutique et liquidèrent leur fonds pour éviter une faillite certaine.

L'eau va à la rivière, dit-on : la maison Vipérin et Simplet était un océan, dans lequel allèrent s'engouffrer les clientèles de tous les commerçants voisins, grands et petits, aussi bien marchands d'étoffes que revendeurs de produits chimiques, aussi bien merciers en gros que cordonniers au détail.

M. Vipérin tortillait ses mains l'une dans l'autre, en se répétant :

— Allons, allons, ça va bien !

Boniface Simplet, lui, avait fait un rêve : devenir propriétaire. Il avait acheté des vieilles maisons, les avait démolies, puis reconstruites; en un mot, dévoré par cette passion qu'on a ironiquement appelée « la maladie de la pierre », il avait fini par posséder cinq ou six immeubles qui lui revenaient horriblement cher et qui ne lui rapportaient pas grand'chose ; ajoutez à cela que les hypothèques s'en étaient mêlées, et vous verrez que, si Boniface n'avait pas eu la ressource du magasin, il se serait trouvé dans de mauvais draps.

Ce bon M. Vipérin laissait Boniface employer sa part de bénéfice à payer des architectes et à servir des rentes ; il retirait son dividende, et le plaçait tout autre part que sur des maisons.

Survinrent deux années de stagnation générale dans les affaires : les frais étaient énormes, les recettes minimes, presque tout le fonds social figurait dans les caves et dans les rayons en marchandises; la maison reçut un coup terrible. On paya, mais tout fut absorbé. M. Vipérin pouvait très-bien relever l'association avec le dixième des bénéfices qu'il avait mis de côté ; mais c'était un homme qui n'aimait pas déplacer ses capitaux.

Il avait du reste trouvé une combinaison ingénieuse, et il vint l'exposer en ces termes à Boniface Simplet :

— Mon ami, tu sais que nous sommes à bas. Nous avons mille francs de frais par jour ; notre loyer seul

nous coûte quarante mille francs... Devons-nous laisser sombrer notre maison ?.. Non ! Voici ce que j'ai imaginé et ce qui seulement nous empêchera de courir à la ruine. Pour tenir le coup il nous faudrait deux millions disponibles... Les as-tu ?.. Quant à moi, j'ai bien de l'argent placé en rentes soit sur l'Etat, soit sur les villes, soit encore sur des entreprises étrangères ; mais tu sais combien l'on perd quand on cherche à réaliser brusquement ses capitaux...

— Oh ! répondit Boniface, je n'accepterai jamais un tel sacrifice de ta part. J'ai été, je le reconnais, un imbécile avec ma manie de la bâtisse... Liquidons, et je me retirerai...

— Non, telle n'est pas mon idée. . Avec ce germe d'une catastrophe, je veux créer le point de départ d'une fortune gigantesque !...

Simplet ouvrit des yeux émerveillés, et ce bon M. Vipérin continua :

— Eclipsons-nous tous les deux... Disparaissons...

— Une banqueroute ?

— Eh non ! laisse-moi parler... Tu sais bien que je suis un honnête homme... Où vois-tu dans mes paroles le conseil d'une banqueroute ?

— Tu me dis : disparaissons !

— Disparaissons moralement... Personne ne sait ce qui nous menace... Transformons-nous en Société anonyme et lançons des actions... Pour combien avons-nous de marchandises en magasins ?

— Pour un million.

— Lançons des actions pour dix millions... Intéressons les fabricants à notre affaire en les faisant, grâce à ces actions, participer aux bénéfices... En un mot, réalisons pour neuf millions de capitaux n'importe où... Je me charge, moi, du placement du papier.

— Borromée, tu es un génie !

— Non, je suis un homme de ressource.

Au bout de quelques mois, Vipérin et Simplet s'étaient

en effet effacés : une grande société anonyme au capital de dix millions s'était fondée aux lieu et place de l'ancienne maison ; tous les actionnaires étaient ou des fabricants qui se trouvant intéressés livraient leurs produits à très-bon marché, ou des rentiers procurés par la congrégation de Vipérin, des avocats sans causes, des notaires retirés, tous n'entendant rien au commerce et que Borromée dirigeait sans en avoir l'air. Les deux anciens associés, grâce à leur apport de marchandises, s'étaient adjugé cinq cent mille francs d'actions à chacun ; seulement, Vipérin, qui n'avait aucun engagement au dehors, avait gardé les siennes, et de plus, pour rendre service à Boniface qui faisait consciencieusement face à toutes ses anciennes obligations hypothécaires, lui avait acheté ses actions, une à une, et à moitié prix de leur valeur. De telle sorte, à la longue, M. Simplet de grand actionnaire était passé simple employé, troisième comptable à 150 francs par mois ; le Conseil d'administration le gardait par charité et pour ne pas déplaire à M. Vipérin, tandis que celui-ci gérait la Société en sa qualité de possesseur du dixième des actions, pour lequel dixième valant un million, il avait eu à débourser deux cent cinquante mille francs.

L'enseigne, badigeonnée une dernière fois, portait : LES DOCKS DU COMMERCE, *société anonyme au capital de dix millions.*

CHAPITRE XXVI

L'AMBITION DE M. VIPÉRIN

C'était, on le voit, un habile homme que ce bon M. Vipérin. A force d'économie, il était arrivé à conquérir, dans le commerce marseillais, une des plus hautes posi-

tions. Quand, dans un prochain chapitre, nous ferons connaître son intérieur, sa vie privée, le lecteur se convaincra que cet individu avait un but qu'il poursuivait avec acharnement, et pour atteindre lequel il aurait tout sacrifié : parents, amis, fortune et santé.

Quel était donc ce but mystérieux auquel aspirait cet homme étrange, deux fois millionnaire, et comme négociant et comme rentier ?...

Souvent, en rentrant chez lui et tout en égrenant dans la rue son chapelet, ce bon M. Vipérin murmurait au fond de son âme :

— Ah ! pourquoi, dans notre Ordre, un membre laïc ne peut-il pas devenir Général ?

CHAPITRE XXVII

VISITE INATTENDUE

Le lendemain du jour où Leroué était arrivé aussi brusquement que l'on sait auprès de son *socius*, M. Vipérin était tout tranquillement installé dans son bureau particulier, situé à l'entresol des Docks du Commerce : assis à son secrétaire, il traduisait en une langue particulière formée de plusieurs caractères bizarres, une longue lettre qu'il avait devant lui. Une fois qu'il eut terminé ce singulier travail, il prit la lettre qu'il venait de traduire, la chiffonna dans ses mains crasseuses, et la jeta dans l'âtre de la cheminée, où dormait un feu doux : le papier flamba, se tordit en brûlant, et comme si M. Vipérin eût craint que l'on pût encore le lire une fois consumé, il en dispersa les cendres avec les pincettes dans le foyer.

A ce moment quelqu'un frappa à la porte. M. Vipérin fit promptement disparaître sous une feuille de papier buvard sa traduction énigmatique, et de sa voix cauteleuse dit : Entrez.

C'était Boniface Simplet.

— Borromée, dit-il, il y a en bas au magasin deux messieurs qui demandent à te parler.

— Des négociants ?

—Non ; le plus âgé veut te voir pour affaires personnelles et particulières.

—Pour affaires personnelles et particulières ? répéta M. Vipérin comme s'adressant à lui-même. C'est étonnant, je n'attends personne aujourd'hui.

— Faut-il leur dire de repasser.... que tu es trop occupé pour les recevoir ?

— Comment sont-ils ?

— L'un est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, grand, maigre ; l'autre, blond, taille moyenne, très-élégant, paraît n'avoir qu'une trentaine d'années.

— Pour affaires personnelles et particulières !... Ce sont eux, murmura à voix basse M. Vipérin... et moi qui le croyais à Rome !

Puis il reprit tout haut :

— Fais-les monter, dit Borromée.

Quelques instants après, Aulat et Leroué étaient introduits dans le cabinet du gérant des Docks du Commerce ; le Provincial, à peine entré, ferma la porte au verrou.

—Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mes pères, fit M. Vipérin, ôtant avec respect la calotte de soie fanée qui couvrait son crâne dégarni.

— C'est vrai, nous avons attendu, répondit Leroué en s'asseyant sans façon ; mais vous savez, mon cher ami, que je ne vous en voudrai jamais de ces excès de précaution.

— C'est bien aimable à vous d'être venu me rendre visite ; car vous devez arriver à peine, n'est-ce pas, du

grand Conseil de l'Ordre ?... Je vous croyais encore à Rome même, et tenez, j'allais vous y adresser mon rapport mensuel sur la situation générale, ajouta M. Vipérin en tendant au Provincial le papier hiéroglyphique qu'il venait de tirer de dessous son buvard.

— Avez-vous votre texte ? dit celui-ci. Donnez-le moi ; cela m'évitera la peine de traduire...

— Je venais de le brûler, quand M. Simplet vous a annoncés.

— Tant pis ! j'en serai quitte pour passer une demi-heure sur Dlandol...

— Mais j'ai mon multiplicateur sur moi, dit Aulat, en sortant son calepin.

— Peu importe ! répondit Leroué. Nous n'avons pas de temps à perdre pour le moment.

Et, pliant le rapport, il le passa à son *socius,* qui le mit dans son carnet. Puis, le Provincial reprit :

— Du reste, s'il y a quelque chose de saillant, d'urgent, monsieur est là pour nous le dire.

— Mais non, fit M. Vipérin, rien de saillant, rien d'urgent, l'asile de l'Adolescence prospère...

— Bien, bien, interrompit Leroué. Le père Aulat rétablira ce soir pour moi votre texte, et après-demain votre rapport sera à Rome.

— Je suis à votre service, Révérendissime, dit le *socius* au Provincial ; seulement j'ignore la clef de monsieur.

— Le nom de notre grand martyr du Monomotapa.

— Gonzalez Silveria ?

— Oui.

— Le prénom ou le nom ?

— Tous les deux.

— Cela suffit ; je les note en marge de mon contre-espion (*).

(*) Le contre-espion des grands dignitaires et des hauts affiliés de la Compagnie, autrement dit multiplicateur Dlandol, du nom de l'inventeur, est un système indéchiffrable.

Ce disant Aulat écrivit seize signes bizarres qu'un orientaliste aurait reconnus pour des caractères sanscrits.

— Mon bon Vipérin, reprit Leroué, j'ai besoin de vos services...

— Révérendissime, vous savez que...

— De vos plus intelligents services, fit le Provincial, empêchant l'autre de terminer sa phrase. Le Grand Conseil de l'Ordre m'a donné la mission de conquérir une petite somme de vingt millions, et je fais appel à votre aide pour mener à bien cette œuvre pie.

Voici le multiplicateur Dlandol simple déjà fort ingénieux :

a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z
b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a
c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b
d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c
e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d
f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e
g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f
h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g
i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h
j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i
k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j
l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k
m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l
n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m
o	p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n
p	q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o
q	r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p
r	s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q
s	t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r
t	u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s
u	v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t
v	x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u
x	y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v
y	z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x
z	a	b	c	d	e	f	g	h	i	j	k	l	m	n	o	p	q	r	s	t	u	v	x	y

Ce tableau, on le voit, n'est autre chose que la combinaison

— Où sont ces vingt ?...

— Sur un navire, en ce moment en quarantaine au Lazaret.

— Quel jour cesse la quarantaine ?

— Demain.

— Et que faut-il que je fasse ?

— Il faut que demain vous vous rendiez au port de débarquement et que vous décidiez le porteur de notre

---

en table de Pythagore de 25 alphabets; d'où le nom de multiplicateur.

Voici comment correspondent, par exemple, un Provincial et un de ses Recteurs suffragants :

Ils ont, entre eux deux, un mot ou une phrase convenus, qu'on appelle *la clef*. Supposons que le Recteur veuille écrire à son Provincial ; « Votre présence ici est nécessaire, venez tout de suite et incognito. » Prenons pour clef le nom de « Loyola » .

Le Recteur écrira d'abord sa phrase sur un papier et répétera au-dessus le mot *loyola* autant de fois qu'il sera utile, de manière à avoir deux lignes absolument parallèles ainsi qu'il suit :

l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o y
v o t r e p r é s e n c e i c i e s t n é c e s s a i r e v e n e
o l a l o y o l a l o y o l a l o y o l a l o
z t o u t d e s u i t e e t i n c o g n i t o

Puis prenant les deux premières lettres supérieures *l* et *v*, il cherchera sur le tableau, d'une part la ligne horizontale commençant par *l* et d'autre part la ligne verticale commençant par *v*, examinera la lettre qui se trouve au point de jonction des lignes *l* et *v*, laquelle lettre est *h* et notera *h* qui est ainsi la première lettre de son épitre mystérieuse [illegible] voir la seconde, il cherchera de même la ligne horizont[illegible]ne verticale *o*, et notera *d* qui se trouve au point de [illegible] travail est exactement celui d'une table de Pythagore où [illegible] se trouve au point de jonction de la ligne horizontale [illegible]*ande* et de la ligne verticale du *multiplicateur*. La troisi[illegible]e la correspondance secrète sera donc *r*, qui est le *prod*[illegible] *multiplicande* et de *t multiplicateur* ; la quatrième lettre sera *g*, qui est le *produit* de *o multiplicande* et de *r multiplicateur* ; la cinquième lettre sera *p*, qui est le *produit* de *l multiplicande* et de *e multiplicateur*.

Par conséquent, le premier mot : *votre* sera représenté par : HDRGP... et ainsi de suite.

argent à venir habiter chez vous pendant son séjour à Marseille.

— Mais à quel signe le reconnaîtrai-je ?

—Ecoutez-moi, mon bon M. Vipérin. Le porteur des vingt millions se nomme Laborel. Il arrive de l'Amérique du Nord ; mais le navire à bord duquel il se trouvait au début a fait naufrage. C'est par miracle que le jeune homme — c'est un jeune homme, vingt ans au

---

La phrase : « Votre présence ici est nécessaire, venez tout de suite et incognito », toute ponctuation et toute séparation dans les mots même étant supprimées, donnera :

HDRGPPDSQSZCPXAXPSFCCQPSEOGGPVPCCNFOG IBSEUTICSFIZQMUZIFD

Voilà une phrase que, moralement et matériellement, il est impossible de déchiffrer, quand même on saurait qu'elle est écrite au moyen du contre-espion Dlandol, si l'on n'a pas la clef, c'est-à-dire le mot *Loyola*.

Cependant, tous les auteurs qui se sont occupés de police s'accordent à dire qu'il n'est pas d'alphabet, si mystérieux qu'il soit, qui puisse résister à la sagacité, à la pénétration des agents spéciaux. Deux conspirateurs auront beau correspondre au moyen de signes conventionnels plus ou moins énigmatiques, l'agent auquel est remise l'épitre saisie, observe les signes qui sont le plus souvent répétés et qui par conséquent correspondent aux lettres (comme *e*, *n*, *s*) qui sont les plus fréquentes dans la langue usuelle, et à force d'observations arrive quand même par la patience, l'habitude et l'intelligence à reconstituer l'alphabet, véritable clef de la correspondance hiéroglyphique. Or, le multiplicateur jésuitique supprime tout alphabet, en ce sens que, selon le hasard du placement des mots, chaque lettre peut être, dans une même épitre, traduite de vingt-cinq façons différentes.

Exemple :

Supposez que vous ayez à écrire le mot *bonté* et que votre clef soit *nabuk* ; multipliez ces deux mots lettre par lettre selon la règle exposée plus haut ; vous aurez ; ooooo, soit 5 *o*, qui voudront dire l'un *b*, l'autre *o*, le troisième *n*, le quatrième *t*, et le cinquième *é*. Donc, impossibilité complète pour un agent de se guider d'après la répétition des lettres.

Dans la phrase qui sert de base à notre explication, on voit en effet dès le début deux *p* se suivre ; cependant ils signifient l'un *e*, l'autre *p*. Plus loin, ce sont deux *c* qui signifient l'un *n*,

plus — a échappé au sinistre avec dix-neuf autres passagers. Quand il a quitté l'Amérique, il portait la somme sur lui...

— Pardon, si je vous interromps... Mais savez-vous si dans le naufrage il n'a pas perdu ?...

---

l'autre *é* ; puis, deux *g*, qui signifient l'un *i*, l'autre *r*, et ainsi de suite.

Pour déchiffrer, la personne qui possède le secret de la clef écrira la phrase mystérieuse, en plaçant au-dessus le mot convenu, lettre par lettre, comme suit :

l o y o l a l o y o l a l ... etc.
HDRGPPDSQSZCP.. etc.

Après quoi, elle cherchera : 1° la ligne horizontale commençant par *l*, laquelle ligne elle suivra jusqu'à ce qu'elle rencontre *h*, notant alors la lettre *v* qui se trouve au sommet de la ligne verticale qui se trouve à *h* sur l'horizontale *l* ; 2° elle suivra la ligne horizontale *o* jusqu'à la rencontre de *d*, et notera la lettre *o* qui se trouve au sommet de la ligne verticale perpendiculaire sur *o* ; 3° elle suivra la ligne *y* jusqu'à la rencontre de *r*, et notera la lettre *t* qui se trouve au sommet de la ligne verticale perpendiculaire sur *r*.... Et ainsi jusqu'au bout. Ce travail, fait à l'aide d'une équerre glissant sur le tableau de Dlandol, est expédié par une personne qui en a l'habitude avec une rapidité vraiment extraordinaire. L'auteur de cet ouvrage a vu reconstituer en moins de demi-heure des lettres de deux pages.

Mais, dans une correspondance secrète, il ne suffit pas de déjouer la sagacité d'un agent à qui serait remise une missive interceptée : l'intercepteur, ne pouvant déchiffrer une lettre écrite avec le contre-espion de l'ordre de Loyola, la brûlerait plutôt que de lui laisser poursuivre sa route. Il faut en outre que l'épitre, même décachetée, ne paraisse contenir aucun secret d'Etat ; pour cela il convient que la correspondance ait l'air rédigée en une langue étrangère. Les jésuites ont donc remplacé les lettres de l'alphabet usuel par des caractères russes, arabes, hébreux, sanscrits ; et comme une grande partie de leurs missionnaires mettent à profit leurs voyages en accomplissant des découvertes intéressant la science, comme grâce à ces missions les dignitaires de la Compagnie font presque tous partie des Sociétés savantes, les rapports adressés à Rome paraissent absolument des correspondances scientifiques entre orientalistes distingués pour peu que l'enveloppe porte dans sa suscription le nom d'un jésuite connu pour appartenir à une Académie de savants.

(*Note de l'auteur*).

— Eh non ! les vingt millions sont représentés par deux chèques... On ne porte pas deux chèques, de dix millions chacun, dans sa poche. Notre Laborel a ces papiers renfermés dans quelque ceinture, dans quelque objet adhérant directement à son corps et qu'il n'aura pas perdu en se sauvant du désastre... C'est évident... Puisqu'il est vivant, les vingt millions ne sont pas restés au fond de la mer...

— Et quel est le nom du bateau qui a recueilli ce Laborel ?

— Le *Bon-Pasteur*.

— Ah ! tant mieux... le *Bon-Pasteur* appartient à M. de Blancousard, et c'est nous qui fournissons à son armement... Ce ne sera certes pas la première fois que j'irai à son bord. Tout l'équipage me connaît.

— Le jeune homme en question n'est jamais venu à Marseille ; il sera donc bien embarrassé pour choisir son logement... Evitez-lui des frais d'hôtel, Monsieur Vipérin.

— C'est entendu.

— Une dernière question... Ce Laborel n'est-il pas un des naufragés du *Neptunius*, ce paquebot de la compagnie de Liverpool dont la perte a eu un si grand retentissement ?

— Oui.

— Mais alors... alors... alors, balbutia M. Vipérin, êtes-vous sûr que votre homme ait réellement survécu au désastre ?... Le *Bon-Pasteur* n'est entré au Lazaret de Marseille que depuis trois ou quatre jours... J'ai bien entendu dire, comme vous, qu'il avait à son bord vingt passagers du *Neptunius* ; mais jusqu'à présent aucun journal n'a donné leurs noms...

— Sans doute. Mais, entrant dans la Méditerranée, le *Bon-Pasteur* a fait escale à Gibraltar pour donner ces vingt noms à la commandature anglaise, qui les a immédiatement transmis par dépêche à Liverpool. Or, sachez-le, mon bon Monsieur Vipérin, le télégraphe

qui traverse l'Espagne n'a pas de secrets pour nous.

Le gérant des Docks du Commerce inclina la tête. En disant ces derniers mots, Leroué s'était levé ; son *socius* l'avait imité.

— Vous allez me trouver bien curieux, fit M. Vipérin, s'apprêtant à les reconduire ; mais j'aurais encore un renseignement à vous demander...

— Parlez.

— Pouvez-vous me dire si, au Grand Conseil de l'Ordre, on a agité la question de l'admissibilité des laïcs à la candidature pour le Généralat ?

— Non, mon cher monsieur, non. On s'est occupé du prochain concile, de la question espagnole et de l'affaire des vingt millions ; le Conseil n'a pas eu une minute à consacrer à l'étude du point dont vous parlez, lequel est en instance depuis un an et qu'on porte à la révision de nos règlements. Vous savez que je dois prendre la parole dans ce sens ; car je suis d'avis que le plus petit de nos frères doit pouvoir aspirer, comme les plus grands, à la suprême dignité de la Compagnie.

— Certainement, Révérendissime. Il est, je ne dirais pas injuste mais illogique qu'un membre, qui sera peut-être le plus dévoué à notre sainte cause, soit exclu du Généralat parce qu'il n'a pas eu la bonne fortune de faire ses études théologiques. Que l'on en bannisse le simple coadjuteur temporel, l'homme marié, cela se conçoit ; mais celui qui a su conserver sa virginité, celui qui n'est lié aux hommes par aucun lien, celui qui par ses services a pu devenir *Coadjutor primus !*...

— Soyez sans crainte, Monsieur Vipérin, je serai *votre* avocat, dit Leroué, souriant et appuyant sur l'avant-dernier mot ; et c'est même afin de vous permettre de fournir le meilleur argument à ce sujet, que je vous ai chargé de m'aider dans l'accomplissement de ma mission. Que l'Ordre vous doive la conquête des vingt millions, et l'on sera bien obligé de reconnaître au Grand-Conseil que les laïcs sont utiles à quelque chose.

— Merci, Révérendissime, dit M. Vipérin en pressant la main du Provincial, merci.

Et les trois jésuites se séparèrent. Le père Aulat passa le premier. Sur le seuil de la porte, pendant que son *socius* tournait le dos, Leroué glissa à M. Vipérin un bout de papier.

En descendant l'escalier, Aulat se disait en lui-même :

— Voilà la première fois que je prends mon supérieur en faute. Il m'a livré, sans y songer, la clef de M. Vipérin... C'est une maladresse ; car, si j'étais un autre, c'est-à-dire si je ne lui étais pas tout dévoué, je pourrais en abuser et mettre de temps en temps mon nez dans ses petits papiers.

De son côté, M. Vipérin avait attendu d'être tout-à-fait seul pour déplier le papier que Leroué lui avait glissé.

Enfin il l'ouvrit et lut :

— « Nouvelle clef : *Magnificat anima mea Dominum.* »

Quand et comment le Provincial avait-il écrit cela ?

CHAPITRE XXVIII

A BORD DU *Bon-Pasteur*

Le lendemain matin, dès la première heure, le *Bon-Pasteur* était à l'ancre dans le Port-Neuf de la Joliette; dès la première heure aussi, M. Vipérin était à bord.

Sur le pont du navire, le gérant des Docks du Commerce rencontra le capitaine, qui le salua froidement ; en revanche, le second ôta respectueusement sa casquette et, plein d'obséquiosité, alla à la rencontre du dévot personnage.

— Ce cher M. Vipérin ! dit-il ; je l'avais bien dit, qu'il viendrait nous voir dès notre arrivée !... On n'a pas besoin de l'envoyer chercher, quand il y a du bien à accomplir.

— Monsieur, fit l'autre, vous me comblez...

— Mais non ! c'est sans flatterie que je dis ça... D'ordinaire, vous ne venez à bord que la veille de l'embarquement, pour voir s'il ne manque rien au navire ; aujourd'hui, nous vous voyons chez nous avant même d'avoir mis pied à terre...Ce n'est pas pour l'armement, ce n'est pas afin de savoir ce qu'il y aura à fournir pour le prochain voyage, que vous êtes ici, à cette heure si matinale... Allons, avouez-le, mon bon Monsieur Vipérin.

— Mon Dieu, certainement, je ne suis pas venu dans le but de m'informer de vos besoins futurs ; car vous ne connaissez pas sans doute vous-même quelle sera votre nouvelle destination... C'est évident... Mais...

— Je parie, mon cher Monsieur Vipérin, que vous avez appris que nous avions des naufragés à bord.

— Oui... certainement... les journaux...

— Connu, connu !... Ne mettez pas cela sur le compte des journaux... Vous avez le flair des bonnes actions !

— Oh ! monsieur, c'est trop d'honneur.

— Eh bien ! oui, mon cher monsieur Vipérin, nous avons sept pauvres naufragés qui attendent une providence.

— Où sont-ils ? où sont-ils ?

— Hein ! qu'est-ce que je disais ? Quelle ardeur ! quel zèle !... Ah ! si les coquins, pour commettre le mal, ne savaient pas mieux dissimuler que vous pour faire le bien, on n'aurait pas besoin de police, et les crimes n'auraient jamais le temps d'être mis à exécution. Je vous disais donc que, des vingt naufragés du *Neptunius* recueillis par nous, il y en a sept absolument sans ressources...

— Soyez donc assez aimable pour me conduire auprès d'eux.

—Mais avec le plus grand plaisir, mon bon monsieur Vipérin.

Ce disant, le second remit sa casquette et passa devant le négociant, en le priant de le suivre. Tous deux descendirent ainsi dans un entre-pont ; sur leur passage les matelots se découvrirent. C'étaient pour la plupart des vieux loups de mer dont M. Vipérin avait servi maintes fois les superstitions, soit en leur apportant, au moment de se mettre en route, des médailles et des scapulaires bénis, soit en allant accomplir lui-même des vœux qu'ils avaient négligé de rendre et en portant en leur nom des « ex-voto » promis dans la détresse à « la bonne-mère de la Garde ». Pour chacun, M. Vipérin avait un sourire amical qui faisait épanouir d'une franche et brutale satisfaction les visages bronzés des matelots.

Dans le deuxième entre-pont, se trouvaient les sept malheureux dont le second avait parlé : parmi eux, Laborel ; les autres étaient deux Hollandais, trois Italiens et un Breton.

— Mes amis, leur dit le second en entrant dans le compartiment où ils se tenaient mornes et désolés, voici monsieur qui veut bien se charger de toutes les formalités qu'il y a à faire pour que vous soyez reintégrés dans vos patries respectives ; cela vous fera gagner du temps et vous évitera des tracas.

Les naufragés saluèrent avec une expression de profonde reconnaisance. M. Vipérin dit quelques mots à l'oreille du second, qui se retira.

L'homme de bien prit à part chacun des naufragés et leur glissa à chacun une pièce d'or pour les aider pendant le temps qu'ils auraient à rester à Marseille. Puis il s'informa des différents endroits où ils avaient à aller.

— Ne vous inquiétez de rien, leur disait-il ; prenez ce que vous avez et venez avec moi ; nous allons de

suite nous rendre où il faut pour obtenir votre départ immédiat et votre rapatriement.

Les naufragés n'avaient que les quelques vêtements qu'ils avaient pu sauver ; Laborel même portait une vareuse et un pantalon de laine brune qui lui avaient été donnés à bord. Aussi les bagages furent-ils vite faits.

En voyant apparaître sur le pont M. Vipérin, suivi des sept infortunés, le capitaine grimpa prestement sur sa passerelle ; le second, au contraire, s'approcha du groupe.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Nous partons, répondit le négociant, faire notre tournée aux consulats et à l'hôtel-de-ville ; ces braves gens ont hâte de retourner chez eux.

— Que Dieu vous rende tout le bien que vous faites, mon cher monsieur ! repartit le second, en serrant vivement la main molte de M. Vipérin.

Celui-ci, comme confus, se laissa étreindre ; puis, après avoir salué avec modestie, il repartit à la tête de ses sept protégés. Un canot, qui se tenait prêt au bas de l'échelle du navire, les conduisit à terre.

En quittant le port, le Breton eut le temps de dire à voix basse au second :

— Ah ! il peut se vanter de nous avoir tiré une belle épine du pied... Figurez-vous qu'il ne se contente pas de nous servir de guide et de patron auprès de l'autorité ; il nous a encore remis à chacun une pièce de dix francs pour subvenir à nos premiers besoins.

— Quel saint homme ! ne put s'empêcher de s'écrier le marin, envoyant un dernier salut à l'ex-associé de Boniface Simplet.

CHAPITRE XXIX

TRAME D'ARAIGNÉE

L'araignée tenait sa victime ; il ne lui restait plus qu'à envelopper de fils invisibles le frêle insecte tombé dans sa toile, afin de le réduire à l'impuissance et d'empêcher de sa part le moindre mouvement.

On était allé aux consulats hollandais et italien, et grâce à la protection de M. Vipérin qui s'était, pour ainsi dire, porté garant de l'état de dénûment des naufragés, ceux-ci avaient été inscrits immédiatement comme ayant droit au secours et à l'appui de leurs représentants nationaux. Le lendemain, ils devaient partir pour leurs pays.

Le Breton et Laborel, accompagnés par le gérant des Docks du Commerce, prirent ensuite la route de l'Hôtel-de-Ville. Chemin faisant, on causa.

— Où allez-vous ? demanda Monsieur Vipérin à Laborel.

— A Paris.

— Ah ! vous êtes Parisien, mon ami ?

— Non, monsieur, je suis de Bordeaux.

— Vous avez du moins votre famille à Paris, veux-je dire ?

— Je vous demande pardon encore, monsieur. Je vais à Paris pour... travailler.

— Vous avez, enfin, quelque recommandation ?.... vous devez entrer dans une maison désignée ?

— Je me suis mal expliqué, j'ai l'intention de me rendre à la Capitale pour y chercher du travail.

— Pour chercher du travail ?.. Mais, mon jeune ami,

ce n'est pas une raison suffisante pour que l'on vous accorde un passage en qualité d'indigent. On ne rapatrie les gens que chez eux ; la ville, je le crains, ne vous prêtera pas son aide, malgré ma recommandation, pour vous faciliter un simple voyage.

— C'est vrai, dit le Breton, puisque vous êtes Bordelais, jeune homme, on ne peut que vous envoyer à Bordeaux.

— Comment ! mais si j'ai besoin d'aller à Paris ?...

— Puisque vous ne savez pas seulement à quelle porte frapper là-bas !... A ce compte-là, l'ami, vous n'auriez qu'à demander à faire un voyage en Chine !

— C'est vrai ; mais s'il faut que j'aille à la Capitale ?

— Est-ce que quelqu'un vous attend ?

— Non.

— Eh bien ! alors... Tiens, vous êtes un farceur, vous !

A ce mot de farceur, Laborel baissa la tête. Il comprit que le Breton avait raison. Bordelais, il ne pouvait que se rendre à Bordeaux.

A la rigueur, rien ne l'empêchait de demander son passage pour cette dernière ville et d'y aller trouver son frère qui constituait toute sa famille.

Laborel, on le sait, aimait beaucoup son frère Jacques le mécanicien ; mais M. Rameau, avant de mourir, lui avait confié une grande mission. Coûte que coûte, il lui fallait être au plus tôt à Paris, et Bordeaux n'est pas, tant s'en faut, sur la route de la Capitale. En outre, en admettant qu'une visite à son frère ne nuisît pas à l'accomplissement de sa mission, qui lui répondait qu'il trouverait Jacques dans le chef-lieu de la Gironde ? Jacques de son état était mécanicien à bord d'un paquebot français, la *Nouvelle-Héloïse*, et il lui arrivait souvent de rester des mois entiers hors de France.

Que ferait-il à Bordeaux, s'il n'y trouvait pas son frère ? Il y avait si longtemps qu'il avait quitté sa ville natale qu'il ne risquait pas d'y rencontrer beaucoup de connaissances... Il lui fallait donc quand même aller à

Paris. Mais M. Vipérin et le Breton le lui avaient certifié, l'autorité n'accordait pas de passage gratuit pour un voyage sans but bien déterminé. Il aurait certes pu dire qu'il possédait sa famille à Paris ; on aurait été obligé de le croire, puisque dans le naufrage il avait perdu tous ses papiers? Mais, d'abord, il avait affirmé Bordeaux comme étant l'endroit où se trouvait sa famille ; et puis, Laborel ne savait pas mentir.

Or, pour se rendre à Paris il lui fallait au moins une centaine de francs, entre l'argent du voyage et les dépenses forcées qu'il aurait à faire avant de trouver Roger Bonjour. Le jeune homme prévoyait tout cela, n'ignorant pas qu'un nouveau venu dans la Capitale devait perdre du temps à s'orienter. Où trouver cette somme indispensable?

— Ma foi, pensa-t-il en guise de conclusion à toutes ces idées qui s'étaient cahotées dans sa tête en moins de temps que nous avons mis à les exposer ; puisque je suis à Marseille, restons à Marseille. Trouvons du travail, mettons de l'argent de côté ; au besoin, informons-nous d'ici si Jacques est à Bordeaux, et, s'il y est, nous aviserons à ce qu'il y aura à faire dans le cas où nos économies ne s'amasseront pas au gré de nos désirs.

M. Vipérin n'avait pas perdu des yeux le visage de Laborel, qui parlait en lui-même tout en marchant ; on aurait dit qu'il suivait sur cette figure honnête toutes les péripéties de la lutte qui se passait dans le cerveau du jeune homme. En lui-même, à son tour, le gérant des Docks du Commerce trépignait de joie ! Lèroué ne s'était pas trompé, Laborel avait toujours sur lui les vingt millions, puisqu'il tenait tant à aller à Paris.

— Eh bien ! dit enfin M. Vipérin, vous semblez bien soucieux, mon jeune ami ; qu'avez-vous décidé ?

— Je n'irai ni à la capitale ni à Bordeaux. Je vais me chercher du travail ici, et, quand j'aurai gagné ce qu'il

me faudra, j'irai où je voudrais sans avoir à rendre de compte à personne.

— Jeune homme, fit le Breton, vous avez parlé comme un vrai sage.

— Vous allez chercher du travail à Marseille ? demanda le négociant... mais si j'osais vous offrir une place chez moi?...

— Une place chez vous ? s'écria Laborel, transporté de joie.

— Oui, j'ai besoin d'un employé pour la vente à mon magasin...

— Diable ! c'est que je ne sais pas si je ferai votre affaire.

— Oh ! c'est un travail bien facile... Les Docks du Commerce sont assez vastes pour que vous puissiez choisir la partie qu'il vous plaira... Chaque commis chez nous, du reste, a sa spécialité, son rayon dont il ne sort pas ... En moins de huit jours, vous serez parfaitement au courant de l'article que vous aurez choisi...

Des larmes de bonheur brillaient dans les yeux du jeune homme.

— Malheureusement, continua M. Vipérin, c'est une place bien modeste, je ne suis pas le maître au magasin et je crains bien que les appointements suffisent tout juste à vos besoins... Vous êtes sans famille ici, et la vie, je dois vous le dire, vous reviendra horriblement cher.

Le souci apparut de nouveau sur le front de Laborel; une larme qui venait de perler au coin de son œil resta suspendue au bord de sa paupière.

— Tant pis alors ! murmura-t-il, je le regrette, mon bon monsieur ; mais, comme il faut absolument que je sois au plus tôt à Paris, je chercherai, dussé-je travailler de jour et de nuit, un emploi qui me permettra de vite réaliser mon projet... Néanmoins, je vous sais gré de votre complaisance ; permettez-moi de vous remercier encore de votre bonté.

— Ah ! si je commandais, exclama M. Vipérin, comme j'arrangerais cela!.. car, je ne vous le cache pas, mon ami, vous m'êtes très-sympathique... Mais voilà le malheur ; je ne suis qu'un simple gérant, je ne puis pas faire ce que je veux... Ce n'est pas moi qui fixe les appointements des employés, et, dans toutes ces grandes maisons où le personnel est nombreux, les salaires sont généralement des plus modiques....

— Oh ! monsieur, je comprends bien que cela ne dépend pas de vous... Vous m'avez déjà trop prouvé votre générosité et votre sympathie pour que je les mette en doute.

— Pourtant, fit tout-à-coup M. Vipérin, comme éclairé d'une lueur subite, il y a une combinaison... Oui... certainement...Si cela vous va, moi je ne demanderais pas mieux...

— Quelle combinaison?

Les appointements sont de quatre-vingt-dix francs par mois... Je suis garçon... Je vis seul avec mon frère... Si vous voulez la table et le logement chez moi, je suis à votre disposition... En vous retenant trente francs, je serai à couvert. Vous pensez bien que je ne veux rien gagner sur vous... Il vous restera soixante francs ; ça vous va-t-il ?

Laborel ne put retenir une explosion de larmes de reconnaissance.

— Mais vous êtes donc la Providence ! s'écria-t-il... si cela me va ? Oh ! monsieur, mon bon monsieur ! oh ! que vous êtes bon de me tendre ainsi la main !... Sans me connaître !... merci, mille fois merci !

S'il n'avait pas été dans la rue, Laborel aurait sauté au cou de M. Vipérin.

En effet, quelle redevance il avait au négociant ! Grâce à lui, pensait-il, sur ces appointements desquels il aurait pu à peine sauver un louis par mois, il pourrait maintenant économiser une cinquantaine de francs. Dans deux mois, il pourrait être à Paris.

A ce moment, on était arrivé à l'hôtel-de-ville ; M. Vipérin fit obtenir au Breton un passage jusqu'à Quimper, et repartit avec Laborel, qui le proclamait son bienfaiteur.

L'insecte était bien pris et habilement lié dans la trame de l'araignée.

CHAPITRE XXX

GUSTAVE VAGABONDE

Gloria était furieuse : il y avait déjà deux jours que Gustave s'était échappé de chez elle, et n'était pas rentré. Aussi, dans sa colère, s'occupait-elle à découdre un roman de Ponson du Terrail que Roger lui avait prêté et que Dussol avait retenu après elle ; car l'ouvrage était palpitant d'intérêt.

Il y avait bien une demi-heure qu'elle était là, étendue sur son divan, décousant, décousant encore, décousant toujours ; et tout en accomplissant cette jolie besogne, elle murmurait entre ses petites dents blanches :

— Ma parole d'honneur ! ce Gustave est d'un ridicule achevé... Je serais curieuse de savoir où il a passé ces deux dernières nuits... Ah ! quelle volée de coups de cravache il va recevoir en entrant !... Le polisson !.., C'est que, si je le cingle, il est capable de me sauter dessus et de me mordre... Décidément, je laisserai mademoiselle Cravache dans un noble et saint repos... Je ferai une farce à mon vaurien ; je mettrai de la moutarde dans sa soupe, et je lui peindrai le nez et le der-

rière en bleu... Ça lui apprendra à me faire des infidélités !

Puis, comme tous les feuillets du volume étaient à terre, elle se leva, regarda son ouvrage, et s'écria :

— C'est pour le coup que l'on pourra dire avec raison que voilà un roman décousu... Jamais Ponson du Terrail n'a été aussi décousu que ça... Mais, à propos, il y a Dussol qui grille sur les charbons de l'impatience depuis que je lui ai assuré que l'auteur de *Rocambole* n'avait jamais rien écrit de plus saisissant... Je ne peux pourtant pas lui passer le volume dans cet état... Et Roger qui me l'avait recommandé comme la prunelle de ses yeux ?... Tout ça, c'est la faute à Gustave ; fripon de Gustave ! Bah ! je dirai à Roger que c'est le vent qui a décousu son livre... Le fait est qu'il fait dehors un fameux mistral !

En effet, dans la rue, le vent sifflait avec une violence extrême.

A l'instant, on frappa.

— Entrez, dit Gloria.

— C'est moi, madame, fit une soubrette soulevant la portière.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a, madame, que la marchande de comestibles a vu ce matin Gustave.

— Ah !... où ça donc ?

— Sur le toit d'une maison des Allées.

— Tiens ! est-ce qu'il se serait fait couvreur ?

— Des enfants qui se trouvaient sur une terrasse voisine l'ont aperçu aussi : et en le voyant se promener comme ça à travers les cheminées, ils se sont effrayés, ils ont poussé des cris, et Gustave a disparu.

— Ah ! gémit ironiquement Gloria, ce Gustave me fera mourir d'inquiétude et de chagrin !... Tenez, je ne veux plus désormais qu'on me parle de lui...

Le soubrette allait se retirer.

— Augustine, puisque vous êtes là, ramassez donc tout ce papier et mettez-le sur la table... Bien... Maintenant, descendez chez le relieur d'en face et priez-le de monter.

Pendant qu'Augustine accomplissait les ordres de sa jeune maîtresse, Gloria remit ensemble les feuillets épars du roman, huit par huit, très-régulièrement, mais sans prendre garde à rétablir l'ordre de la pagination : les quarante premières pages se suivaient, et la table des matières était à sa place.

— Voici le relieur, madame, dit Augustine introduisant un ouvrier.

— Combien me prendriez-vous pour relier ça ? demanda Gloria en s'adressant au nouveau venu.

Celui-ci prit dans sa main l'ouvrage défait, le considéra un moment, puis répondit :

— Cela vaut trois francs, madame.

— En voilà cinq.

— Et Gloria mit un écu dans la main de l'homme.

Le relieur allait rendre la monnaie, quand, ayant examiné plus attentivement le volume, il s'écria en tournant les pages :

— Par exemple ! qu'est-ce que cela signifie ?... 40, 113, 114, 237, 238, 99, 100... Il est joliment embrouillé votre livre !

— N'importe... Vous le relierez comme il est.

— Ah bah ! dit l'autre en écarquillant ses yeux ébahis.

— Gardez les cinq francs et faites ce que je vous dis... Vous n'avez pas besoin de comprendre.

Et, avec un geste d'une noblesse théâtrale, elle congédia l'ouvrier stupéfait.

Augustine avait peine à garder son sérieux.

— Comme ça, fit Gloria avec un grand calme, Roger n'aura rien à dire : il m'avait donné un roman broché, je le lui rends relié... Quant à Dussol, c'est lui qui va trouver l'intrigue mystérieuse !

La joyeuse fille en était là de ses réflexions, quand

tout-à-coup on entendit sur le bois de la porte résonner comme un roulement. Ran rrran rrantanplan, rantanplantanplan rrrrran !

— Ce n'est pas ça, exclama la petite folle, nous ne sommes pas convenus ainsi. Le dernier battement manque de force... Je parie que le locataire d'à-côté ne l'a pas entendu... Recommencez !

Les tambourineurs reprirent de plus belle leur roulement. Ran rrran rrantanplan ranranplantanplan rrrrrrrrrrran ! ! !

— A la bonne heure !... Cette fois, vous pouvez entrer.

La porte s'ouvrit et donna passage à Leclerc, Roger et Dussol qui, s'avançant avec un ensemble automatique, ouvrant leurs jambes en trois compas démesurés, vinrent devant leur camarade, et la saluèrent jusqu'à terre, toujours en même temps et pleins de gravité.

Gloria rendit le salut en se reculant jusqu'au fond du salon ; puis elle indiqua aux visiteurs le divan, sur lequel ils allèrent tomber avec la mollesse de trois sacs de blé. Le coup fut si violent et si inattendu pour le pauvre meuble, qu'un de ses ressorts se détacha avec bruit à l'intérieur et vint tracer sur l'étoffe détendue outre mesure, un cercle d'un relief effrayant.

— Ce Dussol ! glapit Leclerc, il faut toujours qu'il détériore les ustensiles.

— Mais c'est toi qui as fait ce dégât ! fit le comique en protestant avec énergie.

— Bien sûr ? repartit le peintre. Alors ce sera Roger qui paiera les réparations.

— Des réparations ? s'écria Gloria... Jamais de la vie !... Il est splendide, mon divan, de cette façon... Vous voudriez refaire ce coup que vous ne le réussiriez pas ! Mais regardez donc, c'est magnifique !... On dirait qu'il y a une casserolle cachée là-dedans... Et vous parlez de pratiquer sur ce meuble vénérable une réparation sacrilège ?... Plus souvent !

— Sur ce, objecta Roger, laissons-là ce canapé recéleur... et que notre auguste amie nous donne des nouvelles de Gustave.

— Gustave ?... il est toujours dehors.

— Oh ! c'est affreux ! dit Leclerc.

— C'est indigne ! continua Dussol.

— C'est révoltant ! hurla Roger.

— Que faire ? demanda Gloria.

— Oui, murmura le chanteur du Casino ; comment ramener l'enfant prodigue ?

— Je propose de le faire annoncer par la voie des journaux, insinua Bonjour.

— C'est ça, c'est ça ! répondit le chœur.

— Eh bien ! rédigeons l'annonce.

— Bravo ! que Leclerc prenne la plume.

— Non, Gloria.., à cause de l'orthographe.

— C'est dit, messieurs, j'accepte... Et maintenant, dictez.

— « Dans la journée du 14 janvier 1869, fit le peintre, il a été perdu un singe...

— » De bonne famille... répondant au nom de Gustave, et très-voleur.

— » Signalement : taille moyenne (de singe), nez camard, bouche rieuse, queue en trompette, démarche nonchalante et physique distingué...

— » Cet honorable quadrumane est facilement reconnaissable, grâce à la noble habitude qu'il a contractée, dès le biberon, de souffler sur toutes les bougies qu'il rencontre...

— » Le rapporter au bureau du journal qui se chargera, par sympathie et bonne amitié, de le transmettre à sa propriétaire...

— « Laquelle, dit Gloria tout en écrivant, prévient le public qu'elle n'entend pas répondre des vols ou autres crimes commis par le vagabond durant son absence du foyer domestique... » Est-ce tout ?

— Ma foi !... fit Dussol.

— Et la récompense honnête ? observa Leclerc.

— C'est vrai ! reprit le comique, que peut-on promettre de bien honnête en fait de récompense ?

— Attendez, s'écria Roger... « Douze chastes baisers seront déposés sur le front du... du... *restituteur* de Gustave par la propriétaire reconnaissante. »

— Ah mais ! je proteste ! dit Gloria.

— Elle a raison, remarqua le peintre, tu vas lui amener la moitié de Marseille.

— Comment ça ?

— Eh oui ! pour les douze baisers, ce sera à qui apportera à Gloria qui un sergent de ville, qui un portier... sans compter les locataires qui arriveront avec leur *vautour* sous les bras.

— Il y a moyen de tout arranger, observa Dussol. « *Le restituteur* de Gustave, en récompense du service rendu, recevra à son choix ou cinquante francs en monnaie de singe ou douze chastes baisers, que déposera sur son front la propriétaire reconnaissante, laquelle n'a pas encore atteint la soixantaine ».

— C'est ça ! dit Gloria.

— En effet, cette soixantaine jettera un certain froid sur l'ardeur des trop enthousiastes amateurs du beau sexe.

— A présent, il ne nous reste plus, fit Roger, qu'à envoyer l'annonce aux divers journaux... Gloria, es-tu en fonds pour te payer ce luxe?

— Il me reste encore deux mille francs du second envoi du prince.

— Du patron de Gustave ?

— Oui.

— Tu vas bien, Gloria. . .

— Peuh ? trente mille francs pour lui être fidèle... Qu'est-ce que c'est ?

— En effet, murmurèrent en se regardant les trois bohêmes qui n'avaient pas eu souvent pareille somme à gaspiller ; en effet, ce n'est rien.

— Et quelle chienne de ville ! ajouta la joyeuse fille, on a toutes les peines du monde à dépenser son argent...

Gloria n'avait pas achevé cette phrase qu'un grand bruit se fit entendre du côté d'une des fenêtres de la chambre. Un singe, un véritable singe, venait de pénétrer par les persiennes entr'ouvertes et tapait avec rage contre les vitres.

— Gustave ! s'exclamèrent les quatre fous.

Dussol alla ouvrir, et l'animal se précipita à l'intérieur. C'était en effet un joli petit singe, d'une race offrant plusieurs points de ressemblance avec celle des chimpanzés, et que Gloria avait acheté sur le port à un matelot revenant des Indes. Elle voulait, avait-elle dit, avoir toujours auprès d'elle quelqu'un ou quelque chose qui lui rappelât le prince Ostroloff, et c'est pour cela qu'elle avait infligé au macaque le prénom du riche boyard.

A peine Gustave était-il entré que les bruyants écervelés se prirent par la main et dansèrent autour de lui une ronde aussi tapageuse qu'improvisée. Le singe, qui n'était pas, paraît-il, de très-bonne composition, et ne comprenait guère l'ovation dont il était l'objet, se mit alors à pousser des grognements aigus ; puis, voyant qu'au lieu de cesser le vacarme ne faisait que redoubler, il sauta sur Leclerc dont les cris dominaient encore ceux de ses camarades, et le frappa à grand coups au moyen d'un objet informe qu'il tenait à la main.

Cet incident eut le don d'arrêter le rondeau.

— Ah ça ! dit Gloria, qu'a-t-il encore *chipé* ?

Leclerc avait empoigné le macaque et lui prenait l'objet bizarre qui lui servait d'assommoir. C'était un manchon d'enfant. Mais Gustave, qui n'entendait pas être ainsi dépouillé de son bien, voulut alors se précipiter sur le manchon : heureusement Dussol le retint, au prix de quelques morsures de l'animal en colère, pendant que Roger et Gloria examinaient l'objet volé.

Il y avait de tout dans ce manchon : des noix, deux bouts de cigare, un lambeau de faux-col, un tuyau de pipe, des boutons de toute nature, un papier déchiré et jusqu'à une superbe perruque à cheveux blonds. Décidément, maître Gustave avait mis son vagabondage à profit.

On lui rendit ses noix, et l'on se partagea le restant de ses larcins. Gloria s'adjugea le manchon, Dussol réclama la perruque en sa qualité d'artiste ; les autres lots, de moindre valeur, échurent à Roger et à Leclerc.

— Eh bien ! vous êtes généreux, vous autres ! dit le peintre à Dussol et à Gloria !... C'est tout ce que vous me laissez, à moi ? quatre boutons, un bout de cigare et un morceau de papier !...

— Ne te plains pas ! c'est un billet de mille !

— Ou un effet au porteur de la maison Rothschild !

— Ma foi, non ! mais c'est tout de même un papier bien curieux, continua Leclerc, qui s'était approché de la fenêtre pour mieux lire le papier dérobé par le singe.

— Qu'est-ce donc ?

— Une lettre d'amour ?

— Ou une note de blanchissage ?

— Rien de tout cela... Ecoutez....

Et Leclerc se mit à lire tout haut :

— « Cher frère, puisque le porteur de nos vingt millions est en votre pouvoir, il faut hâter la solution du problème qui m'est posé et que je vous ai appelé à résoudre avec moi. Les entreprises de ce genre ne gagnent pas à être traînées en longueur. Ne perdons pas notre temps à laisser le jeune Lab... » Ici, fit le peintre en s'interrompant, il manque un morceau...

Puis il reprit, tandis que les autres, devenus sérieux et attentifs, retenaient bien leur haleine :

« ... le rejoindre à Paris. Si nous voulons mener notre œuvre à bonne fin, il faut que nous profitions du carnaval qui commence demain. Voici mon plan, que je vous prie d'exécuter fidèlement, à moins que vous en

ayez un meilleur, et dans ce cas, vous voudrez bien me le communiquer. Notre jeune homme n'a pas la moindre connaissances des...

— De quoi ? demandèrent ensemble Dussol, Roger et Gloria, que cette lecture intéressait vivement.

— Il n'y a plus rien ; le reste de la lettre est déchiré.

— Voilà qui est étrange, dit Dussol... Cette lettre entre frères qui se disent « vous »...

— Et ces vingt millions, continua Roger, dont on parle comme d'une propriété reconnue et qu'il faut cependant atteindre ; car le problème qu'il s'agit de résoudre au plus tôt m'a tout l'air de signifier une acquisition plus ou moins licite, difficile à faire et ne souffrant aucun retard.

— Vingt millions ! fit Gloria en essayant de rire, savez-vous que ce n'est pas un sou.... Voilà une lettre qui me fait diablement venir l'eau à la bouche !... Si encore ils étaient pour moi, ces vingt millions !...

— Mes amis, voulez-vous que je vous le dise ? reprit le peintre... Ceci est tout simplement une correspondance entre filous... Les deux individus qui s'écrivent ainsi ne sont pas plus frères que Roger et toi, Gloria !... C'est leur manière de s'appeler entre eux dans cette bande... Je vous parie ce que vous voudrez que nous sommes sur la piste d'un vol, et notre devoir, à tous, est d'aller remettre ce papier entre les mains du procureur impérial.

— Oh ! pour ça, non ! s'écria le journaliste... Nous ferions la plus jolie boulette qu'on puisse faire... Aller mettre une affaire de vingt millions dans les griffes des hommes à Badinguet ?...C'est ça qui serait une sottise!.. Nous ferions pincer peut-être nos flibustiers, mais à coup sûr les vingt millions n'iraient pas pour cela à leur propriétaire.

— Je suis de l'avis de Roger, dit Gloria, quoique je ne professe, moi, aucune opinion politique.

— Se méfier des Bonaparte, dit solennellement Bon-

jour, n'a rien de politique ; si tu n'étais pas une femme, Gloria, tu saurais que l'impérialisme n'est pas une opinion, mais un appétit...

— Enfin, je me comprends, et si je *ne* tiens pas à fourrer la justice dans nos *histoires*, c'est parce qu'il n'y a rien d'assommant comme d'être appelé en guise de témoin pour un procès... Non, *non* ! gardons *nos* papiers chez nous... Vois-tu, Georges, poursuivit-elle en s'adressant au peintre, ton procureur, il serait capable de me confisquer Gustave comme pièce à conviction... Qu'en penses-tu, Dussol ?

— Ma foi, je pense qu'il ne faut jamais empêcher les filous de faire leurs affaires, parce que, lorsqu'on se mêle d'être désagréable à ces messieurs, il peut vous en cuire. Moi, je suis partisan de l'immobilité à outrance... J'aimerais mieux aider un pick-pocket à faire le foulard que le signaler à un sergent de ville ; et si jamais dans ma vie je suis juré près d'une cour d'assises, j'acquitterai indistinctement tous les accusés, quels que soient les crimes qu'ils aient commis...

En ce moment, Gloria tenait la lettre mystérieuse :

— Tiens, dit-elle, Georges n'a pas tout vu... Il y a encore dans un coin : « à brûler après lecture. »

— Cela prouve que Gustave n'a pas laissé grand temps au voleur à qui il a volé çà.

Gloria passa le papier à Roger. Celui-ci y promena un moment son regard :

— Ah ! pour le coup ! exclama-t-il, c'est trop fort !

— Quoi ? firent les autres.

— Je jurerais que j'ai déjà vu quelque part cette écriture !

CHAPITRE XXXI

L'ART D'UTILISER LE FANATISME

Tandis que notre quatuor de toqués délibérait sur ce qu'il fallait faire de la lettre apportée par le singe de Gloria, M. Vipérin se promenait à grands pas dans son bureau, froissant avec colère entre ses mains un morceau de papier :

— Maudit soit le mistral ! disait-il à demi-voix et comme se parlant à lui-même ; maudit soit mon stupide empressement à prendre connaissance, même dans la rue, de tout ce qui a rapport à cette affaire !... Enfin ! il n'y a que demi-mal... Il vaut mieux après tout que ce soit ce singe échappé à quelque savoyard, plutôt qu'un particulier, qui ait finalement attrapé ce que la violence du vent m'a arraché de l'épître du Provincial... Heureusement aussi, j'ai eu le temps de la lire, et, si je ne parle pas au père Leroué de cette ennuyeuse aventure, il n'en saura jamais rien.,. et puis, quelle chance encore que ce qui me reste soit précisément ses instructions !... Si par hasard le singe n'avait pas déjà mis en mille pièces le lambeau qui est en sa possession, je ne crois pas, d'après ce que je me souviens, que personne puisse y comprendre quelque chose:.. C'est égal, une autre fois je ne lirai plus mes lettres dans la rue, par un temps de mistral !

Après avoir ainsi bien tempêté, M. Vipérin relut une dernière fois ce qui lui restait de la lettre du Provincial, et puis, jeta dans le foyer le morceau de papier.

La pendule du bureau marquait quatre heures.

— Allons, fit le négociant, il est temps de monter à l'Asile.

En ce disant, il s'enveloppa d'un immense mac-farlane rapé, et descendit au magasin.

Tous les employés étaient à leur ouvrage. M. Vipérin passa près d'un comptoir où se tenait un jeune homme de vingt-trois à vingt-cinq ans environ, le regarda par-dessus ses lunettes à verre fumé et lui dit :

— Racasse, voulez-vous venir m'accompagner à la congrégation ?

— Je suis à vos ordres, monsieur Vipérin.

L'employé ôta vivement sa blouse, alla dans une petite pièce retirée qui servait de garde-robe aux commis, et revint au bout d'une minute, tout prêt à sortir.

Une fois dans la rue, M. Vipérin passa familièrement son bras sous celui de son subordonné, et engagea la conversation :

— Racasse, que dites-vous de Laborel ?

— Je le trouve un peu sournois, monsieur... Cependant voilà trois mois bientôt qu'il est au milieu de nous : il devrait, il me semble, être plus familier...

— A quoi attribuez-vous cette réserve ?

— Faut-il vous le dire, monsieur Vipérin ?

— Certainement, puisque je vous le demande.

— Eh bien ! je ne crois pas que Laborel soit pieux... Du reste, vous devez savoir à quoi vous en tenir à ce sujet, puisqu'il habite chez vous.

— Cela n'est pas une raison, mon ami... L'Asile, vous ne l'ignorez pas, me prend tout le temps que me laisse le magasin, et il n'est pas dans mes habitudes de surveiller mes employés... Je vous dirai même que je n'ai jamais pensé à savoir si Laborel va ou ne va pas à la messe.... Selon moi, c'est un très-brave garçon ; le dimanche matin, il sort ; j'ai tout lieu de croire que c'est pour assister aux saints offices. Je sais pertinemment qu'il s'est rendu très-souvent à la colline de N.-D. de la Garde...

— Mon Dieu ! monsieur, ce n'est pas cela qui prouverait quelque chose ; bien des personnes vont à la col-

line pour le bon air, pour le coup d'œil, pour voir arriver les vaisseaux... Vous m'avez demandé mon avis ; mon avis est que Laborel est au moins un indifférent...

— Racasse, vous m'étonnez.

— Et tenez, si vous me permettiez de vous communiquer jusqu'au bout le fond de ma pensée, je vous dirais que...

— Mais sans doute, mon ami, parlez.

— Je vous dirais que l'autre jour, malgré vos récentes recommandations, on parlait religion entre employés au magasin ; quelqu'un faisait l'éloge des missionnaires de la compagnie de Jésus qui vont, au prix de leur vie, enseigner la foi aux peuplades sauvages du Nouveau-Monde. Laborel nous écoutait sans rien dire ; il était facile de voir, au rouge qui lui montait aux joues, qu'il était loin de partager notre respectueuse admiration ; enfin, à un moment, il n'a plus pu se tenir, et avec une expression.... une expression de haine, monsieur Vipérin, il a fait : « Oh ! les jésuites ! les jésuites ! »...

— Vous avez sans doute mal interprété le sens de ses paroles... N'a-t-il rien ajouté ?

— Rien, monsieur ; il nous a regardés avec un air de compassion méprisante, et s'en est allé.

— Eh bien ! Racasse, mon cher ami, je persiste à ne pas juger comme vous Laborel.

— Pourtant, monsieur Vipérin.

— Vous vous êtes trompé sur le sentiment qui lui a dicté les mots très-naturels que vous venez de me rapporter et sur lesquels, en définitive, il est impossible de baser un jugement.

— Oui, mais, monsieur, le ton fait la chanson.

— Il est si facile de se méprendre sur une simple intonation.

— Si vous aviez été là, cependant, vous auriez vu...

— Si j'avais été là, interrompit M. Vipérin avec une certaine sévérité dans la voix, il est probable que vous

n'auriez pas parlé de religion... Voilà trois mois que je vous répète à tout instant que ce sujet doit être banni de vos conversations. J'ai pris l'avis de l'aumônier de l'Asile; et, comme moi, il pense que c'est profaner les choses saintes que de les discuter dans une maison de commerce... Notre Seigneur a chassé les marchands du temple; croyez aussi qu'il n'aurait pas laissé les prêtres s'établir et prier dans les boutiques de Jérusalem ; pour la millième fois, je vous défends expressément de vous occuper de piété au magasin, quand même cela serait pour y professer les opinions les plus édifiantes.

L'employé baissait la tête sous ces reproches ; on eût dit qu'il les subissait à contre-cœur, sans pouvoir se les expliquer.

— Je suis très-peiné, continua le négociant, d'apprendre que l'on transgresse mes ordres... Quant à ce que vous me dites, j'en suis étonné encore davantage... Laborel m'a demandé hier à entrer dans la congrégation.

Racasse leva le front, et sa bouche exprima un léger sourire d'incrédulité.

— Il aspire, appuya M. Vipérin, à faire partie même de l'archiconfrérie des Chérubins.

— Par exemple ! s'écria l'employé avec indignation.

Le coup avait porté. A ce qu'il paraît, Racasse savait parfaitement à quoi s'en tenir sur les sentiments religieux de Laborel. Un moment, le doute s'était glissé dans sa pensée : pour lui, il était évident que le jeune naufragé avait été admis, malgré son impiété, par commisération chez M. Vipérin, dont la bienfaisance allait ainsi jusqu'à s'étendre sur un incrédule ; pendant l'absence d'une seconde, il avait cru que son patron voulait s'amuser ; mais quand il avait vu le gérant des Docks du Commerce lui parler très-sérieusement, son esprit s'était révolté à l'idée que Laborel était un misérable hypocrite, abusant de la bonté de M. Vipérin et se faisant passer à ses yeux pour un garçon très-dévot.

Le fanatisme, qui aveuglait Racasse, l'empêchait de

voir le piège que lui tendait son patron. Si M. Vipérin (le lecteur l'a compris) avait interdit à ses employés de faire au magasin le moindre étalage de leur foi, c'était parce qu'il ne fallait à aucun prix que Laborel s'aperçût du degré de piété exagérée qui animait tout le personnel. Ah ! s'il avait été possible de changer du jour au lendemain cette masse d'employés, le *coadjutor primus* n'eût pas hésité à accomplir ce sacrifice inouï, tant il était dévoré de l'ambition que l'on sait, tant il était résolu à seconder par n'importe quel moyen le Provincial Leroué dans l'accomplissement de sa mission !... Or, puisqu'on était obligé de se montrer dévot, il fallait au moins ne pas paraître jésuite. Mais le commis, qui n'était pas au courant des trames ténébreuses de M. Vipérin, pouvait-il comprendre le motif de ces ordres subits? Etait-il seulement à même de remarquer la coïncidence de l'interdiction des conversations pieuses avec l'arrivée de Laborel?

Racasse, lui, ne voyait qu'une chose : le naufragé du *Neptunius,* dont l'absence de tout sentiment religieux était notoire, cherchait à pénétrer dans le Temple, c'est-à-dire dans la Congrégation ; bien plus, il voulait sonder les mystères sacrés du Saint des Saints, c'est-à-dire de l'archiconfrérie des Chérubins, cette Congrégation au milieu de la Congrégation, ce choix de fidèles fait parmi les fidèles de l'Asile de l'Adolescence. Pour le naïf Racasse, Laborel était un nouvel Héliodore, animé par quelque secret et criminel dessein, qui prétendait violer un sanctuaire interdit aux profanes ; et, dans son fanatisme, le jeune employé n'aspirait plus qu'à devenir un ange exterminateur, à saisir les verges de la Bible, et à montrer au grand-prêtre M. Vipérin Héliodore-Laborel dans toute l'horreur de son impiété.

— Alors, comme cela, répéta-t-il, ce Laborel vous a demandé à faire partie de la Congrégation ?

— Oui, mon ami, et je ne vois pas d'inconvénient...

— Oh ! monsieur ! vous ne vous opposeriez pas à son admission ?

— Mais non, Laborel me paraît parfaitement digne d'être des nôtres.

— Digne ? digne ?... C'est affreux, monsieur Vipérin !...Ce garçon vous trompe, il vous a toujours trompé; c'est un monstre d'hypocrisie ?

— Racasse, vous déraisonnez.

— Je déraisonne ?... Interrogez tout le magasin, et vous serez édifié... Mais sachez donc, monsieur, qu'on ne l'a pas vu une seule fois se signer avant de se mettre à la besogne !

— Mon ami, ne vous emportez pas ainsi... Si Laborel est ce que vous affirmez, il ne vaut pas la peine que vous vous fassiez à son sujet tant de mauvais sang... L'un de nous deux est dans l'erreur... Vous prétendez, vous, que votre camarade est enclin à tous les vices.

— Je n'ai pas dit cela, ne l'ayant jamais fréquenté ; mais, vu son irréligion et sa fausseté, je le tiens maintenant pour un misérable capable de tout...

— Je vous en prie, mon ami, modérez vos expressions....

— Oh ! disait en lui-même le malheureux Racasse, il le défend ! il ne me croit pas !

Puis, fit tout haut le jeune employé :

— Eh bien, monsieur Vipérin ! permettez-moi de le fréquenter pendant quelques jours hors de la Congrégation avec plusieurs de vos commis de l'Asile...

— Certainement. Je ne pense pas que vous puissiez perdre votre âme en compagnie de Laborel... Mais dans quel but me demandez-vous cette autorisation ?

— Parce que.... parce que voici le carnaval qui commence... et j'ai la conviction que cette période de libertinage donnera à votre protégé l'occasion de nous laisser voir tous ses mauvais penchants.

— Parfait, mon ami, dit M. Vipérin en souriant ; cependant... pour que votre projet, qui, je le reconnais,

est louable, fût logique jusqu'au bout, il faudrait que je m'amusasse avec vous... Mais je suis bon prince : si vous découvrez en Laborel quelque vice capital, comme des habitudes de luxure, d'ivrognerie, je m'en rapporterais à vous... Seulement soyez habile ; car je crains bien que toutes vos séductions se brisent contre la vertu de celui que vous appelez mon protégé.

Racasse avait conçu tout un plan. Il lui semblait difficile de faire constater à M. Vipérin que Laborel se livrait à la fornication ; en revanche, rien n'était plus commode que de montrer au négociant son protégé en état d'ivresse, et le jeune fanatique ne doutait pas que Laborel fût au moins enclin au cinquième des péchés capitaux. A ses yeux d'homme abêti par la dévotion, il était impossible d'être honnête sans piété ; pour lui il n'y avait que la religion qui fût susceptible de mettre un frein aux passions humaines.

M. Vipérin regardait avec un voluptueux sourire son employé en proie à l'inquiétude et aux plus amères réflexions. Ce contentement du félin qui joue avec une souris, et que Racasse ne pouvait comprendre, ne réussissait qu'à exciter davantage le naïf congréganiste.

— Ainsi, dit-il après un temps de silence, c'est convenu, vous nous laissez carte blanche ?

— Sans doute. Je vous autorise à tout, tellement je suis sûr que vous ne réussirez même pas à mettre Laborel en gaîté !

— Monsieur Vipérin, répliqua Racasse en qui grondait sourdement la haine et dont l'œil lançait des éclairs de colère ; monsieur Vipérin, nous vous l'apporterons ivre-mort.

On venait d'arriver à la porte de l'Asile de l'Adolescence ; le gérant des Docks du Commerce et son employé en franchirent le seuil, en faisant un grand signe de croix.

CHAPITRE XXXII

LES BIENFAITS DE M. VIPÉRIN

Quand, vers le milieu d'octobre, Laborel était entré en qualité de commis aux Docks du Commerce, son intention était de n'y rester que deux mois ; mais le jeune homme avait compté sans quelques besoins urgents qu'il n'avait pas prévus, et sans la perfidie des jésuites dont il était loin de se méfier.

La modique somme que M. Vipérin retenait à Laborel pour sa nourriture et son logement laissait à l'employé une cinquantaine de francs par mois. Dès le premier jour, Laborel avait eu besoin de vêtements et de quelque linge ; il ne pouvait pas décemment aller au magasin avec les effets de bord qu'il devait, après son naufrage, à la charité des matelots du *Bon-Pasteur*. M. Vipérin — sa providence ! — lui avait fait immédiatement avoir pour quatre-vingts francs tout ce qu'il lui fallait, et les économies du premier mois avaient servi à payer une partie de cette dette de nécessité.

A la fin du second mois, sous prétexte qu'il avait fait une vente exceptionnelle, le gérant lui donna, à titre de prime d'encouragement, une gratification d'un louis. Laborel comprit bien que ce bon M. Vipérin s'efforçait, par tous les moyens en son pouvoir, de hâter l'heure où il ne lui aurait plus de redevance. Comme il bénit ce jour-là son généreux bienfaiteur ! avec quelles larmes de joie et de reconnaissance il accepta cette pièce de vingt francs !

Le lendemain, quand il fit son compte de l'argent reçu à la vente, il trouva à son tiroir un déficit de vingt-deux francs et quelques centimes. Un de ses camarades

l'avait-il volé ? ou bien s'était-il trompé en faisant à la pratique un change de monnaie ? Laborel ne pouvait s'arrêter à la première hypothèse ; lui seul avait les clefs de son comptoir, et, du reste, il ne s'était pas absenté une minute de toute la journée. Evidemment, l'erreur venait de lui ; il crut se rappeler qu'à tel moment, après la générosité de M. Vipérin, il était resté un bon quart d'heure sous le coup d'une émotion indicible, et que pendant ce temps il avait fait une vente. C'était une fatalité dont il était victime.

Le fidèle commis, tout en accusant son mauvais destin, ne parla à personne de sa mésaventure, et, le cœur serré, mit de sa poche ce qui manquait à sa recette. Et le soir, quand Laborel vida son tiroir à la caisse, M. Vipérin se frottait les mains ; il est vrai qu'on était en décembre, et qu'il commençait à faire froid.

Ah ! M. Rameau, en mettant le jeune homme en garde contre les jésuites, aurait bien dû lui expliquer que l'ordre comportait des membres de deux catégories ! Pouvait-il, l'innocent, voir un sectaire de Loyola dans un être comme lui, sans soutane, vêtu en civil, et surtout dans un homme qui lui témoignait et lui prouvait tant d'affection.

Donc, au bout de deux mois, Laborel avait à peine une trentaine de francs de côté.

Nous sommes maintenant au jour où M. Vipérin a eu avec Racasse la conversation qui fait l'objet du précédent chapitre. Il est sept heures du soir. Le gérant des Docks du Commerce, de retour de l'Asile de l'Adolescence, termine son courrier dans son petit bureau de l'entresol.

La dernière enveloppe fermée, M. Vipérin sonne et demande Laborel. Le jeune homme s'empresse d'accourir auprès de son patron.

— Mon ami, dit le négociant, nous sommes aujourd'hui le 16 ; votre mois est échu... Voici vos cinquante francs.

Le commis prenait la somme et comptait en lui-même qu'il ne lui restait plus que vingt francs à gagner pour pouvoir effectuer son voyage de Paris, lorsque M. Vipérin, mettant devant lui les cinq beaux napoléons d'or, ajouta en souriant avec un air plein de bonté :

— Votre mois, mon cher Laborel, a le tort de ne pas finir en même temps que celui des autres employés... C'est pour cela qu'au premier janvier vous n'avez pas reçu d'étrennes... Permettez-moi donc, mon ami, de réparer cet oubli, bien que le jour de l'an soit un peu passé.

Laborel était littéralement ébahi ; il n'osait pas prendre les cent francs étalés sous ses yeux.

— Mais, balbutia-t-il, je ne suis au magasin que depuis trois mois...

— Ceci est mon affaire, répondit le négociant, de la voix d'un homme de bien savourant sa bonne action.

— Oh ! monsieur ! s'écria Laborel tombant aux genoux du jésuite et lui baisant les mains... Oh ! jamais je ne pourrai vous rendre tout le bien que vous me faites !

— Mon ami, fit simplement M. Vipérin en relevant son employé, soyez assez bon pour aller porter en toute hâte mon courrier à la grande poste.

Et, en même temps, il lui mit les cent francs et sa correspondance dans les mains.

Laborel partit comme une flèche.

Quand il revint, il était sept heures et demie. Le magasin fermait à huit.

Pendant que les autres commis allaient verser à la caisse le produit de leur vente de la journée, Laborel prit un numéro du *Sémaphore* qui errait par hasard sur son comptoir et se mit à lire.

La chronique locale racontait, avec force détails, l'histoire d'une arrestation nocturne de l'avant-veille. Les voleurs avaient à moitié étranglé au moyen d'un lazzo, un malheureux passant attardé et l'avaient ensuite

dépouillé ; le journaliste faisait remarquer que ce n'était pas la première fois que de pareils faits se produisaient, et sa chronique, semée de piquantes observations, donnait la chair de poule aux lecteurs. Les sinistres bandits, connus sous le nom des *étrangleurs*, avaient trouvé un écrivain de talent à la fois consciencieux et spirituel, qui savait charmer l'abonné, tout en le remplissant d'épouvante au récit de leurs terribles exploits.

— Allons, se dit mentalement Laborel, il paraît qu'il ne fait pas bon de s'aventurer le soir dans les rues écartées.

Il allait quitter le journal, quand il eut l'idée de jeter un coup d'œil sur la page réservée aux nouvelles maritimes. Il la parcourait négligemment ; soudain son regard s'arrêta surpris au bas d'une colonne.

Laborel venait de lire ces mots :

« Navires à destination de Marseille, signalés à Gibraltar : La *Nouvelle-Héloïse*, de Bordeaux, tr.-m., venant de Bourbon. »

— Oh ! quel bonheur ! fit à part lui le jeune homme... Je vais donc embrasser Jacques avant huit jours... Mon voyage à Paris peut bien être encore différé d'une semaine !

CHAPITRE XXXIII

UN ANGE DÉCHU

Lorédan Lavertu, dit *Batibus*, était la crème des bons garçons. Pendant son enfance et une partie de son adolescence, il avait fréquenté assidûment l'Asile sur lequel l'archange Vipérin étendait ses ailes protectrices ; les

directeurs de la Congrégation avaient même fondé sur lui de grandes espérances, puisqu'ils étaient allés jusqu'à le recevoir membre de l'archiconfrérie des Chérubins. En effet, Lavertu, tant qu'il avait été enfant, avait toujours éprouvé un plaisir inouï à venir à la Congrégation : les jeux de l'Asile n'avaient jamais eu boute-entrain pareil à lui.

Il convient de dire ici ce qu'était l'Asile de l'Adolescence : un grand établissement tenant un peu du collége, un peu de l'église et un peu du cercle ; y venait qui voulait, après admission, bien entendu. Figurez-vous un immense lycée, encaissé dans un grand pâté de maisons. Pour y pénétrer, une simple petite porte ; de telle sorte que, vu de l'extérieur, l'Asile paraissait tout à fait insignifiant. Mais une fois que l'on avait franchi le couloir, on se trouvait tout à coup dans une très-vaste propriété, habilement dissimulée aux yeux des indiscrets ; pour arriver à résoudre ce problème, cacher au cœur même d'une grande ville tout un gigantesque collége avec son corps de bâtisse, sa chapelle et ses nombreuses cours, les fondateurs de l'Asile de l'Adolescence avaient d'abord acheté une petite maisonnette donnant sur une ruelle étroite et tranquille et appartenant à l'île de maisons convoitée par eux ; c'était là qu'habitait, avec son frère, Borromée Vipérin. Puis petit à petit, suivant le système progressif d'envahissement dans lequel les jésuites sont si experts, on avait acquis toutes les maisons particulières de l'île ; quand on avait été ainsi maître de cet énorme carré d'immeubles, on avait enlevé aux maisons leurs jardins intérieurs, qui, fondus en une seule cour d'une étendue prodigieuse, avaient constitué le terrain sur lequel avait été bâtie la Congrégation. Un petit couloir, percé sur la rue principale, y donnait accès.

Toutes ces maisons particulières, étant la propriété des fondateurs de l'Asile, formaient à son entour comme une muraille impénétrable, que nul ne songeait à sonder, n'y voyant effectivement qu'un ilot d'habitations

très-ordinaires. Il est inutile d'ajouter que, malgré ce réseau déjà formidable, les architectes avaient édifié à l'intérieur un véritable mur circulaire, nouveau rempart élevé contre les regards des locataires extérieurs, lesquels étaient pourtant choisis avec le plus grand soin. — Ainsi, on le comprend, il était impossible de soupçonner seulement l'existence de la Congrégation, que ne trahissait même pas la chapelle, spécialement construite sans le moindre petit bout de clocher. Les fondateurs de l'Asile disaient qu'il faut toujours se cacher pour faire le bien.

Intérieurement, l'Asile de l'Adolescence était organisé de façon à retenir, par toutes sortes de jeux et de distractions, les jeunes gens qui y étaient une fois amenés. La propriété se divisait en des myriades de cours disposées pour des milliers d'amusements : gymnastique, tremplins, bascules, jeux de quilles, de boules, de volants, de barres; sans parler des grandes promenades ombragées par des pins. On y trouvait même un café, avec consommations de premier choix livrées au prix de revient, et salle de billard où l'on n'avait à payer ni l'heure ni le gaz. L'administration de l'Asile ne gagnait pas un centime sur les congréganistes, lesquels n'avaient pas à dépenser seulement le prix de la plus minime quotité. Dites après cela que ce n'est pas magnifique, la bienfaisance !

En vérité, aux douze heures accordées pour la récréation, le règlement avait bien mêlé deux heures d'offices et de prière qui se passaient à la chapelle ; mais les jeunes gens gais et naïfs comme Lavertu se souciaient peu de cet intermède, qui, en définitive, était vite passé. Pour eux, l'important était de bien s'amuser, et nulle part, dans la bonne ville de Marseille, on ne trouvait tant de distractions réunies. Le dimanche surtout, l'Asile était comble de jeunes commis, de collégiens en sortie, qui venaient payer volontiers de deux heures de piété toute une journée de jeux et de plaisirs.

Lorédan avait donc été promu un beau jour au grade de Chérubin, distinction à laquelle, hâtons-nous de le dire, il était parfaitement indifférent. Malgré ce titre qui comportait en lui une obligation à toutes sortes de vertus, le jeune homme avait fait, en dehors de l'Archiconfrérie, une connaissance intime à laquelle il consacrait toutes ses soirées ; néanmoins, comme le trapèze et le jeu de barres avaient pour lui une attraction irrésistible, il continuait à fréquenter l'Asile aussi assidûment que par le passé, donnant ses jours à la Congrégation et le reste de son temps à la connaissance intime. Il coulait ainsi une existence heureuse que se partageaient en portions égales les tours de force et les tendres baisers.

Malheureusement ici-bas tout a une fin, même les joies de la gymnastique mêlées aux voluptés de l'amour. M. Vipérin, informé de la vie en partie double menée par le congréganiste, lui adressa, au sujet de la connaissance intime, quelques observations bien senties. Lavertu, trouvant étrange qu'on lui reprochât la seule distraction qu'il n'avait pas trouvée à l'Asile, fit observer avec d'interminables bégaiements, — le Chérubin était bègue, — que, du moment que l'Administration favorisait le jeu et la boisson, elle pouvait bien supporter chez lui la satisfaction extérieure d'un besoin de jeunesse, d'autant plus que le cas n'était pas prévu par le règlement ; M. Vipérin répliqua que le règlement n'avait rien à faire dans ces explications, que la morale s'opposait à laisser figurer ce cas d'exclusion sur le susdit règlement et que c'était sous-entendu ; Lavertu objecta de nouveau qu'il ne pouvait pas deviner les sous-entendus, qu'après tout sa connaissance intime était une charmante personne, très-honnête, fort laborieuse, et qu'il ne pouvait que gagner à sa fréquentation ; à quoi le directeur de l'Asile répondit qu'il n'avait pas à entrer dans ces détails, que l'honnêteté était incompatible avec la violation du célibat, que le règlement c'était lui, et, finalement, somma Lavertu d'avoir à choisir entre le

trapèze et sa connaissance intime. Il n'y avait pas à chercher un biais. Le Chérubin prit son menton dans sa main, pesa mûrement en son esprit les plaisirs du trapèze et les douceurs de la connaissance intime, réfléchit à l'importance de la détermination qu'il allait prendre, et opta pour mademoiselle Frisolette.

Alors l'archange Vipérin, roulant derrière ses lunettes des yeux remplis d'éclairs, avait d'un geste solennel montré la porte à Lavertu, et le Chérubin, sans attendre une injonction verbale, avait prestement gagné la rue, abandonnant ses blanches ailes à la pudibonde congrégation. M. Vipérin, n'ayant pas d'épée flamboyante sous la main, se contenta de donner le nom du nouveau Lucifer au portier de l'Asile, et ce fut ainsi que papa Bobinot fut chargé, au fond du couloir, de remplir à l'égard de Lavertu le rôle, terrible et plein de grognements, d'ange exterminateur.

Or, le jour où le gérant des Docks du Commerce avait gratifié Racasse d'une remontrance et Laborel d'une étrenne de cent francs, Lorédan Lavertu, dit *Batibus*, la tête soigneusement entourée d'un cache-nez, les mains dans les poches d'un pardessus fourré, se promenait en tapant du pied devant une maison d'une petite rue assez tranquille.

— Je... je... crois que Cla... Cla... Cla... Clarisse me fait po... po... poser ! murmurait-il entre ses dents qui claquaient de froid.

De fait, il y avait une bonne heure qu'il était là, à monter la garde.

Tout-à-coup, apparurent au coin de la rue trois jeunes gens qui arrivaient en sifflotant. Lavertu jeta sur eux un regard à la dérobée.

— Bi... bi... bigre ! fit-il, c'est le ma... ma... mari !

Et, accomplissant un demi-tour à gauche, il s'éclipsa prudemment dans un corridor qui se trouvait ouvert par un heureux hasard.

Il venait à peine de se réfugier là, que les jeunes

gens dont la venue avait eu le don de le mettre en fuite, passèrent devant lui, et il put entendre les paroles suivantes :

— Ma foi, disait l'un des trois camarades, je donnerais bien volontiers la tête de Roger pour savoir seulement en quoi, comment et contre qui cette bande de scélérats va profiter du carnaval.

Ce mot *carnaval* fit bondir Lavertu.

— Pé... pé... peste, dit-il dans son coin ; voilà le ca... ca... carnaval qui co... co... commence, et je n'ai... pas le sou !

Le malheureux allait entamer sur la pauvreté toute une série de vastes réflexions, lorsque soudain une porte s'ouvrit à côté de lui, un flot de lumière en jaillit et une jeune ouvrière se montra, un carton à la main.

Lavertu se précipite sur le trottoir ; mais il y fut aussitôt rejoint par la grisette qui s'écria :

— Parbleu ! j'en étais sûre, c'est Lorédan !

— Oui, c'est moi.. Et... et... et après ? D'où viens-tu... tu... tu... Frisolette ?

— Je viens de rapporter un chapeau à une pratique. Et toi, que faisais-tu dans ce corridor ?... caché ?... car, pour peu que je t'aie vu, j'ai bien remarqué que tu avais l'air de te cacher !

— Moi ? pas... pas... pas du tout... J'a... j'a... j'attendais un de... de... de mes amis.

— Lorédan, dit mademoiselle Frisolette en prenant un air sévère, prenez garde à vous si vous me mentez... Depuis quelques jours, je vous trouve des allures très-suspectes.

— Sus... sus... susp... sus... pectes ? répéta Lavertu avec effroi.

— Lorédan, si je vous surprends jamais en flagrant délit d'infidélité, je vous arracherai les yeux... Ainsi, méfiez-vous, et ne venez pas me dire après que tu n'étais pas prévenu !

En parlant de la sorte, mademoiselle Frisolette avait eu un geste de menace ; Lavertu était atterré.

— Fri... Fri... Frisolette !... Je te ju... ju... jure bien...

Mais la petite modiste avait disparu avec son carton dans la brune qui commençait à s'épaissir, et, regagnant son atelier, avait planté là son infidèle amant.

Celui-ci voulut se lancer à sa poursuite pour la convaincre de son innocence et lui faire mille serments. Malheureusement, son trouble avait été tel et Frisolette avait été si agile qu'il lui eût été difficile de la reconnaître parmi les ombres fugitives qui allaient et venaient, s'entre-croisant dans le lointain.

Enfin, après s'être orienté tant bien que mal, il crut apercevoir sa maîtresse dans une silhouette qui trottait à une cinquantaine de pas. Prendre son élan et aller tomber auprès d'elle fut pour lui l'affaire de quelques sauts. Horreur ! c'était un père capucin, qui, la besace au bras, regagnait son couvent.

L'infortuné Lavertu, maudissant son sort, se tournait brusquement pour rebrousser chemin, quand, nouvelle fatalité dans ce mouvement un peu maladroitement accompli, il se heurta avec force contre un passant.

— Pa... paré... par exemple ! exclama-t-il... C'est Ra... Ra... Racasse !... Pardon, mon cher, tu viens de l'A... l'A... l'Asile ? aurais-tu ren... rencontré Frisolette ?

— Monsieur Lavertu, vous savez que vous êtes un inconnu pour moi... Veuillez me faire le plaisir de me laisser passer.

— As-tu ren... rencontré Frisolette ?

— Monsieur Lavertu, je ne fraye pas avec vos impures connaissances.

— As-tu... tu fini de m'appeler Mon... Monsieur ?... Vous êtes donc toujours aussi bê... bê... bêtes à la Con... grégation ?

— Monsieur Lavertu, je vous dis que...

Le jeune employé des Docks du Commerce allait se mettre à jouer des coudes pour se débarrasser de son ancien camarade qui le tenait par l'habit, quand un revirement subit se fit dans son esprit.

— Allons, voyons, dit-il avec douceur ; Lavertu, laisse-moi ; on ne s'empare pas comme ça des gens, que diable !

— Que... que... que diable ! Tu as dit : que diable ! Ra... Racasse, tu as juré.

— Mais non....

— Tu as invoqué... qué... qué le diable, fit Lavertu avec un gros rire.

En même temps, il passait son bras sous celui de Racasse ; le congréganiste le laissa faire.

— Lorédan, dit celui-ci, j'ai une confidence à te faire...

— Parle.

— Nous sommes à l'Asile, quelques-uns, qui voudrions bien nous amuser pendant le carnaval.

— Pendant le ca... ca... carnaval ?

— Oui, sans que personne le sache, bien entendu. Seulement, nous ne connaissons aucun endroit, et j'ai pensé que, toi qui es lancé depuis longtemps dans le monde, tu serais volontiers notre boute-entrain.

— Comme au... autrefois ?

— Comme autrefois.

— Mais alors, vous vous éman... émancipez ! Et ces vieux... vieux... vieux principes, où les mets-tu ?

— Bah ! pour une fois... et puis en nous masquant, qui veux-tu qui s'en doute ?... Il faut bien connaître un peu la vie... D'ailleurs, je dois te le dire, il s'agit d'un pari.

— D'un pa... pa... pari ?

— Nous avons au magasin un commis au sujet duquel il s'est élevé une grande discussion... Les uns nous le donnent comme un modèle de sobriété ; moi, j'ai parlé que je le ferai griser et que nous nous griserions tous avec lui...

— C'est une drô... drôle d'idée !

— Très-drôle, n'est-ce pas ?

— Mais va, tu as bien fait de t'a... t'adresser à moi. Je me charge de te faire ga... gagner ton pari... J'ai un sys... sys... système : douze bocks et un verre d'Eau... d'Eau du Canal... Tu verras.

— C'est entendu. Tu sais que tu n'auras pas à t'occuper des frais. C'est moi qui paierai tout.

— Tu pai... paieras tout ?

— Puisque je te le dis !

— Racasse, tu... tu es un... un grand homme !

— Je suis tout ce que tu voudras, seulement motus... Et où veux-tu que je te voie demain matin, pour nous entendre ?

— Au café de l'U... l'Univers.

— J'y serai !

Les deux camarades se donnèrent une poignée de mains et se séparèrent.

— Si je m'attendais à ça, se disait en lui-même Lavertu (et par conséquent cette fois sans bégayer) je veux bien être pendu.

CHAPITRE XXXIV

LES MÉFIANCES DE MADEMOISELLE FRISOLETTE

Avez-vous jamais vu l'arrivée des masques à un bal ? Rien n'est aussi curieux que ce spectacle.

Devant la porte de la salle est rangée la foule, en deux longues files, une masse de badauds semée de loustics. Ces files, mouvantes comme un serpent qui déroule ses anneaux, produisent un effet singulier : il est beau de voir ces mouvements successifs de reculs et de brus-

ques rétrécissements, à la venue ou au départ d'un groupe de fiacres, tous bondés de masques.

Et quel bruit confus de voix ! quelles bruyantes clameurs d'admiration à l'aspect d'un costume coquet, éclatant, bien porté ! quels joyeux éclats de rire et quels stridents *oh la la !* poussés par les titis devant les travestissements fripés !

Souvent, on se figure que, pour s'amuser, il n'y a qu'à aller faire un tour de valse et chahuter quelques quadrilles au bal, et l'on ne pense pas à cette foule moqueuse de la porte qui dissèque pour ainsi dire à vif chaque masque, examine chaque couture, passe sur tous les clinquants la pierre de touche de la raillerie et sonde les replis des dominos ; malheur au danseur dont le costume cloche par le moindre point ou dont la tournure prête tant soit peu à la critique ! S'il va au bal en travesti sérieux, il lui faut la splendeur et les éblouissements de la richesse ; s'il a visé au comique, il lui faut être tout à fait grotesque. Le moindre défaut dans la mise le rend ridicule, et, s'il n'est pas doué d'une forte dose de patience, s'il n'est pas d'une gaîté à rendre des points aux loustics qui l'assiègent, si son esprit n'est pas plus vif et plus folâtre que celui des gavroches effrontés qui éclatent de rire à son nez, il se fâche, de maladroit devient gauche, de gauche stupide et finalement succombe sous la grêle des quolibets moqueurs qui l'assaillent, bien heureux encore lorsqu'il n'est pas poussé, mis en pièces et bousculé !

Avant d'atteindre la salle que le naïf adorateur du dieu Carnaval se figure être le Thabor de la gaîté, et qui bien souvent est un Calvaire, il lui faut parcourir la route qui y conduit, véritable et douloureux Chemin de la Croix des masques maussades ou mal nippés.

Dans la foule criarde, qui assiégeait la porte du Grand-Théâtre de Marseille le soir de l'ouverture des bals de 1869, on pouvait remarquer une jeune fille silencieuse, mise très-simplement mais avec une certaine co-

quetterie, la coquetterie de la grisette ; mêlée à ce public tapageur elle examinait attentivement tous les masques qui débouchaient sur la place Beauvau. Seulement, ce n'était pas pour critiquer les défauts des costumes ou de la tournure des danseurs qu'elle se livrait à cet examen minutieux ; mademoiselle Frisolette (car c'était elle) scrutait les loups et les dominos pour tâcher de découvrir sous l'un d'eux la large personne de son infidèle adoré.

En effet, Lavertu l'avait prévenue le matin qu'il était obligé de s'absenter jusqu'au lendemain à midi, à cause d'une partie très-sérieuse de pêche qu'on allait faire au loin, bien loin. Cette pêche en pleine mer, au gros de l'hiver, avait justement accru les soupçons de Frisolette à l'égard de Lorédan, et elle avait résolu d'aller pincer le volage à l'entrée du bal, où tout lui disait qu'elle ne manquerait pas de trouver le fallacieux pêcheur.

Depuis l'ouverture des portes, elle était là, trépignant de colère et parfaitement disposée à mettre en lambeaux le masque qui aurait le malheur de répondre au nom de Lavertu.

Dejà, elle avait vu défiler devant elle les plus piteux équipages et les plus somptueux carrosses ; nulle part, elle n'avait vu un costume qui lui parût recouvrir son indigne amant. Parfois, elle avait cru découvrir un indice dans la façon de marcher ou le port de la tête d'un arlequin quelconque : elle avait attendu avec fièvre qu'une interpellation fût adressée au personnage douteux ; mais, quand l'interpellation s'était produite, l'autre avait répondu avec une fluidité de langage telle que les soupçons de Frisolette avaient été en moins d'une seconde dissipés. Ah ! si Démosthènes, le Démosthènes d'avant les cailloux, avait vécu à cette époque et s'il s'était avisé de vouloir fêter le carnaval, ce soir-là, il eût passé un mauvais quart d'heure ; son bégaiement lui eût fait courir de terribles dangers.

Deux fiacres traînés par des rosses poussives venaient

d'apparaître sur la place ; ils furent salués par des hourrahs moqueurs ; enfin, ils parvinrent à atteindre le pied de l'escalier du Grand-Théâtre ; quelques têtes de pierrots se montrèrent aux portières ; ce fut le signal de l'explosion générale.

— Oh ! ces têtes !

— Des croquemorts enfarinés !

— Un pierrot ! deux pierrots ! trois pierrots !... Ah ça ! ce sont tous des pierrots ?

— Fallait donc le dire de suite, que vous étiez à la dernière mode !

— Mais regardez-moi ce nez !... Eh ! dis donc, trognon, on va te faire quitter ton nez au vestiaire !

— Si tu avais prévenu l'administration, au moins, on aurait fait élargir les portes.

— Hommes blancs, d'où sortez-vous ? fit un loustic d'une voix caverneuse.

— Et tous des mâles... pas une femelle !... oh la la !

En effet, huit pierrots étaient sortis des fiacres : des pierrots efflanqués, avec des chapeaux blancs rabattus sur le visage, et des bras ballants qui avaient l'air de les gêner.

Deux masques appartenant à leur bande restaient encore dans un fiacre.

— Ah ! enfin ! s'écria la foule en voyant descendre de la voiture une bergère passablement honteuse.

— C'est égal ! hurla un gavroche d'une voix perçante, s'il n'y a qu'une danseuse pour toute la compagnie, je plains la pitiote.

— De quoi ! de quoi ! dit en sautant à son tour à terre le dernier masque, un pêcheur napolitain.

Les interpellations recommencèrent à se croiser.

— Hé ! la bergère ! que vas-tu faire de tes neuf moutons ?

— Ohé ! Mazaniello, beau pêcheur, où as-tu pêché cette morue ?

— *Batibus !* exclama le napolitain, ils sont rigolos,

au moins, ceux-là !... Hé ! venez donc polker avec nous, les amis ! comme ça, il n'y aura pas que des moutons dans notre compagnie, il y aura aussi des ânes !...

Et prenant la bergère, il l'entraîna sous le péristyle du Théâtre, où étaient déjà grimpés, mais sans mot dire, les huit pierrots. Puis, tous ensemble, ils disparurent par la porte de la salle de bal.

Mademoiselle Frisolette, toujours au milieu de la foule, ne se possédait plus. La tournure, la voix du pêcheur napolitain l'avaient frappée, et par les quelques mots que son oreille avaient perçus à travers le vacarme de titis, elle avait cru reconnaître l'organe de Lavertu; mais ce qui l'étonnait aussi (car tout lui disait que ce masque cachait son amant), le joyeux camarade n'avait pas bégayé. Fallait-il attribuer cela au commencement d'ivresse, à la folle gaîté qui avaient l'air de tenir le faux napolitain ? ou bien s'était-elle trompée ?

La petite grisette ne s'était pas trompée : le Mazaniello qui venait de passer devant elle était bien Lorédan ; Lorédan, tellement animé par le plaisir et la boisson, que les phrases coulaient limpides de sa bouche absolument comme s'il n'avait jamais eu le moindre zézaiement.

Lavertu avait cependant poussé une exclamation baroque qui aurait dû le trahir.

— *Batibus!* s'était-il écrié en descendant du fiacre.

Or, *Batibus* était un juron tout spécial que Lorédan avait l'habitude de pousser dans les grandes occasions, et dont ses amis lui avaient fait un sobriquet. — Heureusement pour lui, le bruit des voix avait empêché Frisolette d'entendre cette burlesque exclamation.

Un instant, la pauvre abandonnée eut l'idée d'appeler par son petit nom celui qu'elle pensait être son infidèle amant ; mais le vacarme infernal de la multitude aurait couvert son cri, et elle avait laissé le napolitain et sa bergère gravir en toute sécurité l'escalier du théâtre.

Ah ! comme elle les aurait suivis, si elle eût été mas-

quée, elle aussi, et surtout si son porte-monnaie eût été mieux garni ! Mais ses petites économies d'ouvrière dépassaient de quelques sous à peine la modeste somme de cinq francs, et ce n'est pas avec un écu qu'on peut aller au bal.

Elle en était là de ses réflexions ; de nouveaux fiacres se montraient à l'horizon, lorsque le voisin de mademoiselle Frisolette dit, en désignant la porte qui venait de se fermer sur les dix compagnons :

— En voilà qui vont s'embêter pour leurs 45 francs !... Ils n'avaient pas l'air drôles !

— Vous dites, fit Frisolette, pour leurs 45 francs ?... Est-ce que l'entrée n'est pas de cent sous ?

— Oui.

— Eh bien ! ils étaient dix, il me semble.

— Certainement, mais puisque les femmes ne paient pas !

Cette révélation fut un trait de lumière pour la petite fillette.

Un instant après elle était chez une de ses camarades d'atelier dont le père était costumier pour les bals et elle lui empruntait un ravissant travestissement de fleuriste Louis XV. Puis avec sept francs qu'elle avait réussi à ramasser dans sa tire-lire, elle s'était achetée un loup, une paire de gants, et avait pris un fiacre qui, pour deux francs, lui évita l'ennui de traverser la ville à pied.

Quand le cocher la débarqua devant la porte, il lui restait juste de quoi pouvoir s'en retourner chez elle par le même mode de locomotion.

En deux sauts, Frisolette fut devant le guichet. Elle s'apprêtait à le franchir, quand l'employé la retenant doucement :

— Votre entrée, madame ?

— Mais, répondit la fillette balbutiant et rougissant à la fois, mais... je croyais qu'il y avait une faveur pour les dames.

— Pour les dames accompagnées.

Quel coup de foudre pour la pauvre Frisolette ! Elle restait là comme pétrifiée, n'osant pas avouer son dénuement ; une larme perlait sous son loup de velours noir.

— Allons, allons, dit brutalement un sergent de ville, débarrassez le guichet, la belle, si vous n'entrez pas.

Elle obéit, sans savoir ce qu'elle faisait, à cette injonction de l'agent. Un flot de travestis se précipita dans la salle.

Au guichet, un polichinelle, fort peu brillant par parenthèse, venait de se faire délivrer sa carte. Il avait tout entendu. Après avoir tourné et retourné autour de la fleuriste Louis XV, qui était toujours là immobile, anéantie, appuyée contre un pilier :

— Mademoiselle, fit-il d'une voix brève qu'il s'efforçait de rendre douce, voulez-vous me permettre de vous faire entrer à mon bras ?

La pauvre fille leva sur le masque obligeant ses yeux humides.

— Oh ! en tout bien tout honneur, mademoiselle !... Je suis seul, et je viens au bal par simple curiosité.... Dès que ma compagnie ne vous conviendra plus, vous me quitterez, et je ne vous en voudrai pas.

Cette voix avait des intonations étranges. Ferme et saccadée, elle appartenait à un homme d'un âge assez mûr, qui, ainsi qu'il venait de le dire, n'allait pas au bal pour s'amuser, et qui même, cela se sentait à ses manières, n'avait aucune habitude des distractions du monde folâtre.

Frisolette accepta cette offre désintéressée qu'elle ne s'expliquait pas, surtout dans un pareil lieu, et le polichinelle, ayant à son bras la coquette fleuriste, fit son entrée dans l'hémicycle où se trouvaient les groupes de danseurs.

CHAPITRE XXXV

TOTO CARABO

C'était la première fois que Mlle Frisolette allait à un grand bal ; aussi quand, en compagnie de son cavalier, elle eut traversé la galerie des curieux qui entouraient le foyer réservé à la danse, elle fut comme prise d'un éblouissement.

Comment pourrait-elle retrouver Lorédan au milieu de ces masques si nombreux, si pressés qu'on apercevait seulement leurs têtes ? On aurait dit une mer bouillonnante, agitée par un va-et-vient continuel de flots aux mille couleurs.

Il y avait là de tout, en fait de costumes. Frisolette, elle, aurait voulu trouver un groupe compacte de pierrots ; mais elle avait beau promener ses regards d'un bout à l'autre de l'hémicycle, elle n'apercevait pas la bande qu'elle avait vu entrer et dans laquelle elle soupçonnait la présence de Lavertu.

D'ailleurs la recherche d'un masque dans un bal offre autant et plus de difficultés que celle d'une aiguille dans une botte de foin. Allez donc reconnaître un costume dans une foule continuellement mouvante ! Il est déjà presque impossible de se livrer à une recherche semblable dans une multitude assise, un soir de spectacle par exemple ; à plus forte raison, quand cette masse change de place à tout instant. Pour s'y reconnaître, il faudrait embrasser tout l'ensemble d'un seul coup d'œil et en pouvoir examiner en même temps chaque détail en particulier.

Frisolette se rendit bien vite compte de l'impossibi-

lité matérielle de cette entreprise; aussi résolut-elle d'attendre patiemment qu'un hasard la mît en présence de son pêcheur napolitain. Ce n'était pas, au reste, son cavalier qui la gênait; il l'avait accompagnée avec docilité dans toutes ses pérégrinations à travers la salle et semblait, de son côté, se livrer à une investigation du même genre.

Tout-à-coup, au moment où sur le pupitre du chef d'orchestre on venait de placer un écriteau annonçant un quadrille, des cris d'épouvante se firent entendre du côté de la porte d'entrée; les dames qui se trouvaient par là s'écartèrent avec horreur, et un énorme orang-outang, hurlant et sautant, fit son apparition.

Ce masque, cause de tant d'émoi, était suivi d'une folie, d'un Figaro donnant le bras à une danseuse dont le costume bizarre paraissait à l'œil un rapiéçage de différents journaux parfaitement imprimés; un gentil Méphisto, traînant un grand incroyable, fermait la marche. En moins d'une seconde, ces six originaux eurent pris place dans le foyer, et, sans attendre même le signal du chef d'orchestre, se mirent à exécuter un quadrille échevelé.

Seul, l'incroyable n'avait pas l'air de partager l'entrain de ses cinq camarades; il se livrait bien avec eux à des gambades insensées, mais un observateur intelligent aurait trouvé que sa gaieté n'était pas de bon aloi.

Bon nombre de curieux firent cercle autour de ces joyeux compagnons, dont la folie était réellement amusante à voir. Frisolette et son polichinelle furent du nombre; ce dernier cependant ne jeta sur le groupe qu'un coup d'œil distrait. Evidemment, ce n'était pas pour ces jeunes fous qu'il était venu.

Après le galop final, l'orang-outang s'assit négligemment à terre et se mit à se gratter avec une ardeur qui souleva un haro général; mais son indifférence pour ces protestations fut encore plus éclatante que les protestations elles-mêmes.

Méphisto avait pris à part son incroyable qui lui servait de cavalier, et tous deux se promenèrent dans les couloirs.

— Voyons, disait Méphisto, ne te laisse pas ainsi abattre... Il me semble que tu devrais être habitué à ces tours-là !

— Oh ! la gueuse ! répondit l'incroyable ; je l'étranglerais si je la trouvais ici.

— Non, par exemple !... Ne fais pas de bêtises, Dussol.

Les spectateurs de la galerie qui croisaient le couple se disaient :

— Voilà un gaillard qui est joliment heureux d'avoir une aussi charmante danseuse... Je voudrais bien être à sa place.

Ils se trompaient. L'incroyable-Dussol était ce soir-là l'homme le plus désespéré de la terre ; car son adorée Clarisse lui avait encore une fois, suivant une expression pittoresque de Gloria, joué la fille de l'air. C'était seulement pour essayer de dérider le comique navré que celle-ci, costumée en lutin, avait consenti à lui tenir compagnie. Quant à consoler Dussol de son veuvage, la frétillante Gloria n'y songeait même pas ; elle était, disait-elle, trop femme d'honneur pour faire au prince Ostroloff la moindre infidélité, d'autant que le riche boyard savait reconnaître sa bonne conduite. Une grande insouciance de la vie était le fond du caractère de la petite folle ; mais elle n'était pas fille à se vautrer dans les bras du premier venu : loin de là, elle avait, dans son déshonneur même, une sorte d'honnêteté.

Roger, lui, avait adopté pour le bal le costume de Figaro, et, armé d'un énorme rasoir, il parcourait les groupes. Quand il se trouvait en face d'un curieux dont la figure bonace lui indiquait une nature placide, il sortait avec gravité son rasoir, l'ouvrait, et le fermait brusquement sur le nez du spectateur. L'objet contenait un mécanisme qui, à la suite de ce mouvement, faisait appa-

raître sur le rasoir un gigantesque pif, lequel semblait tout à fait pris dans l'instrument et coupé sur le visage même du curieux. Cela était si bien imité que chaque fois que Roger faisait jouer le ressort, cette mauvaise plaisanterie était accueillie par une explosion de clameurs effrayées.

Mademoiselle Frisolette, cependant, continuait à chercher du regard si dans la foule elle n'apercevait pas huit pierrots accompagnés d'un pêcheur et d'une bergère. Jusque-là ses recherches avaient été infructueuses. Polichinelle lui proposa de s'asseoir à une place de balcon; elle accepta, pensant que de là elle pourrait mieux dominer la multitude.

Elle s'était installée à côté même d'un passage, afin de bien voir défiler les danseurs.

A ce moment, un jeune pierrot s'approcha d'elle, et lui dit avec une certaine réserve :

— Mademoiselle est-elle engagée pour la prochaine danse ?

— Non, monsieur, répondit la fleuriste Louis XV.

— Voulez-vous donc, mademoiselle, me faire l'honneur d'accepter mon invitation ?

Frisolette pensa que, puisqu'elle était au bal, elle devait en profiter ; elle jeta un coup d'œil du côté de son compagnon : Polichinelle, la tête appuyée sur sa bosse de devant, était assoupi. La petite grisette se retourna vers le pierrot et lui dit :

— Mais oui, monsieur.

Sur le pupitre du chef d'orchestre, on lisait alors en grosses lettres : *Toto Carabo*.

— C'est une polka, fit le pierrot...

— Tant mieux ! répondit Frisolette en se levant, car je ne sais pas bien danser.

Et ils descendirent dans le foyer.

— Ma foi, mademoiselle, dit Pierrot lorsqu'ils eurent pris position pour polker, je dois vous avouer aussi

que je ne suis pas de première force dans l'art chorégraphique. Figurez-vous que...

L'orchestre commença à jouer la musique sautillante du maëstro Antony Lamothe.

Pierrot et sa fleuriste s'élancèrent dans le tourbillon des danseurs.

— Figurez-vous que je suis arrivé depuis quelque temps seulement d'Amérique, et que je n'ai jamais assisté à un bal...

— C'est comme moi, monsieur.

— Vous venez d'Amérique ?

— Non... Je n'ai jamais été à un bal.

— Je vous disais donc que j'ai voulu profiter de l'occasion pour un peu m'amuser et connaître les plaisirs de nos contrées civilisées... Car, il faut vous l'expliquer, je n'ai habité dans le Nouveau-Monde qu'un pays absolument désert...

Pierrot était un peu gris ; il fit à sa danseuse toutes sortes de confidences qui l'intéressèrent plus ou moins. Polichinelle, de sa place du balcon, ne les perdait pas de vue (car il s'était réveillé) ; mais c'était plutôt sur le jeune homme que sur la fleuriste que reposait son regard.

Quand la danse fut terminée :

—Mademoiselle, fit le Pierrot, voulez-vous être assez aimable pour accepter un verre de punch ?

— Désolée de vous refuser, monsieur... mais je suis en compagnie.

— Je le regrette, mademoiselle... je le regrette bien pour moi.

Ce disant, il accompagna Frisolette à l'endroit où il l'avait engagée ; de nouveau, Polichinelle était assoupi.

CHAPITRE XXXVI

A TROIS CENTS FRANCS PAR TÊTE !

Après le bal, il est d'usage d'aller souper. A l'époque du Carnaval, les restaurants de nuit ne manquent pas ; mais, en 1869, un de ces établissements destinés aux balthazars nocturnes brillait entre tous et avait, à l'exclusion des autres du genre, le privilège d'attirer chez lui la jeunesse dorée : on l'appelait le buffet Bosco.

Chez Bosco, on mangeait à merveille, mais la carte était salée ; c'est ce qui explique que Gloria était une des plus assidues pratiques de ce restaurant de la fashion.

Aussi, quand nos fous, traînant toujours avec eux le morne Dussol, eurent dansé le dernier quadrille, ils se rendirent en chœur chez le traiteur en renom.

— Qui paie à souper ? demanda l'orang-outang.

— Moi, répondit Méphisto.

— Pourquoi toi plutôt que Bibi ? objecta Figaro.

— Parce que, répliqua le lutin, nous avons pris pour règle : « Un pour tous, tous pour un ! »

— La devise de la Suisse ! murmura la voix sépulcrale de Dussol.

— Or, cette noble devise helvétique...

— Ah ! la Suisse, interrompit le comique, quel beau pays où les femmes sont fidèles !... Ah ! si j'avais épousé une Suissesse !...

— Si Dussol m'empêche de parler, je ne pourrai jamais vous dire pourquoi il convient que ce soit moi qui paie à souper.

— Parle, Gloria.

— Je reprends... Or, cette noble devise helvétique comporte un développement...

— Développe-toi !

— Ce corollaire, ce développement, le voici : «Quand il s'agit de rigoler, et comme pour rigoler il faut de la *braise*, à chacun son tour. »

— Bravo !

— Dussol a payé les voitures, Roger a payé les entrées, Leclerc a payé le punch ; à moi donc le souper.

— Adopté ! répondit le chœur.

Cette discussion avait eu lieu à la porte de Bosco. La motion de Gloria était adoptée, on entra.

La grande salle du restaurant était à peu près pleine, tous les cabinets particuliers occupés.

A une table se trouvaient huit pierrots, en compagnie d'une bergère et d'un pêcheur napolitain, dévorant tous ensemble une volumineuse poularde et l'arrosant de vins nombreux et variés. La joyeuse bande, ayant à sa tête l'orang-outang, vint s'installer à la table à côté de celle des pierrots.

— La carte, garçon ! fit Gloria.

Les garçons allaient et venaient, distribuant çà et là des plateaux chargés d'écrevisses et autres comestibles recherchés.

— Garçon, la carte ! répéta Roger.

— Ce garçon est sourd.

— Peut-être l'humilions-nous en l'appelant garçon ?

— Qui sait ? il est sans doute marié.

Leclerc se leva et s'en fut au-devant d'un garçon qui arrivait avec deux bouteilles de champagne sous le bras. Celui-ci, surpris par la brusque rencontre de cet orang-outang, fit un saut en arrière et faillit lâcher ses flacons.

— Monsieur l'auxiliaire, murmura le singe avec une exquise politesse, tout en se grattant ardemment vers la chute des reins, monsieur l'auxiliaire, voudriez-vous avoir l'obligeance de nous soumettre la carte ?

— Voilà, monsieur, voilà.

Méphisto s'empara du cadre que le garçon venait

d'apporter et lut : « Les nuits de bal, soupers à tous prix. »

— Oh ! oh ! ceci demande une explication.

— Appelons le père Bosco.

Et six voix se mirent à chanter, sur l'air des Lampions, avec accompagnement de coups de couteau contre le cristal des verres.

— Pèr'Bosco ! pèr'Bosco !

Le patron, habitué à ces appels bruyants, accourut auprès de ses clients. C'était un habile homme que M. Bosco : sous les dehors d'un bon bourgeois, il cachait un commerçant des plus malins ; peu de négociants de Marseille auraient pu rivaliser d'adresse avec lui, et si tout d'un coup il avait quitté son buffet pour se mêler d'affaires de bourse, il aurait enfoncé pas mal de spéculateurs réputés pour finauds. Le père Bosco, comme l'appelaient familièrement ses habitués, avait une manie caractéristique : été comme hiver, il portait une casquette blanche ; ce couvre-chef, dans le monde frivole, était passé en proverbe, comme chez nos troupiers la casquette du père Bugeaud.

M. Bosco s'avança donc avec son calme inénarrable, et s'adressant aux jeunes turbulents :

— Ces dames et ces messieurs désirent ?

— L'explication d'un logogriphe, sire !

— Un logo... ?

— ... griphe !

— Et lequel ?

— Que signifie cette absence de menu ?

— Ah ! cela vous a intrigués ?... J'en étais sûr... Cela signifie, mesdames et messieurs, que les nuits de bal il n'y a pas de carte à proprement parler, cela nous entraînerait à trop de comptes, trop d'embarras, vu l'affluence des clients...

— Et alors ?

— Alors, nous servons des soupers à tous prix...

c'est-à-dire depuis vingt francs jusqu'à... jusqu'où vous voudrez !...

— Ah ! c'est comme ça ! s'écria impérieusement Gloria... Eh bien ! vous allez nous donner à souper à... à...

— A quel prix, madame ?

— A trois cents francs par tête !

— C'est bien, répondit avec flegme le père Bosco... On va vous servir.

— Tu es folle, Gloria, dit Roger quand le patron eut tourné le dos.

— Laisse donc !... Puisqu'il va nous *donner* à souper !

Si le père Bosco n'avait pas paru surpris de la demande du frétillant Méphisto, il n'en était pas de même de la bande des pierrots qui avaient entendu le colloque entre le restaurateur et Gloria.

Ce chiffre de trois cents francs les avait tous les dix fait tressauter.

— Bi... bigre de bi... bigre ! murmura le pêcheur, voilà des ga... gaillards qui entendent la no... noce en grand.

— Nous n'en sommes pas encore là, riposta un pierrot. Rattrapons-nous sur ce petit beaujolais... Tiens, mais vous ne buvez pas, Laborel !

— Je ne bois pas ? répondit le voisin, c'est-à-dire que je ne fais que cela !

— Votre verre est plein, mon cher.

— Je crois bien, je l'ai à peine vidé que vous me le remplissez de nouveau !

— Monsieur La... Laborel, reprit le pêcheur, voulez-vous que je vous dise ?... vous... vous me faites l'effet d'a... d'avoir peur d'un plumet... Cro... croyez-moi, un noceur sans plumet, c'est une jolie fem... femme sans yeux.

Le pierrot qu'on venait d'appeler Laborel, la tête pen-

dante sur sa poitrine, essaya de vider encore une fois son verre ; il ne parvint à en boire que la moitié.

— A la santé de ma polkeuse ! dit-il en traînant sur les syllabes, comme s'il avait eu lui aussi un bégaiement.

— Quelle polkeuse ?

— Une fleuriste charmante avec qui j'ai dansé *Toto Carabo*... Justement, la voici.

La porte du restaurant de nuit venait de s'ouvrir ; une mignonne fleuriste Louis XV était entrée, au bras d'un polichinelle.

— C'est dommage qu'elle soit en compagnie !

— Et en bien vilaine compagnie, ajouta Lavertu... Ce po... polichinelle n'a pas l'air chic !

Les deux nouveaux arrivants allèrent s'asseoir à la seule table qui fût vide, en face des pierrots, mais à une assez grande distance. La salle était comble et on avait de la peine à s'entendre.

Les garçons commençaient à servir le fameux souper à trois cents francs.

Dans leur coin, Polichinelle et la fleuriste échangeaient quelques mots :

— Etes-vous satisfaite, mademoiselle ?

— Oui, monsieur, et je vous remercie bien vivement.

Puis, elle ajouta, en elle-même, en regardant la table où soupaient le pêcheur et sa bergère en compagnie de huit personnes :

— Quelle chance ! ce sont eux !

En lui-même, de son côté, Polichinelle s'était dit, en jetant un rapide coup d'œil vers Laborel :

— Allons, allons, les congréganistes de M. Vipérin sont habiles, mon homme n'y tient plus !

Laborel, le regard à moitié éteint, soulevait ses paupières alourdies et s'efforçait de contempler mademoiselle Frisolette. Pendant qu'il était ainsi tourné, un pierrot donna un violent coup de coude à un de ses camarades et lui montra le verre de Laborel : l'autre prit la bouteille et versa.

Gloria avait aperçu ce geste.

— Tiens, dit-elle à Roger, vois un peu ces farceurs qui s'amusent à griser cet imbécile.

— C'est, ma foi, vrai ! ça promet d'être drôle !

Puis, se levant, il alla vers un des pierrots et le prit à part :

— Dites donc, l'ami, vous êtes en train de vous distraire ?

— Mais oui... mais oui.

— Seulement, vous ne savez pas vous y prendre pour vite venir à bout de votre collègue...

— Oh ! monsieur, comment ! vous croiriez...

— Ah ! ça, voyons, est-ce que vous allez vous en défendre, par hasard ?... En carnaval, tout est permis... C'est une manière de s'amuser comme une autre ! Je vous approuve.

— En effet, c'est une farce que nous avons...

— Eh bien ! écoutez-moi... Vous êtes des novices ... Vous n'y connaissez rien... Vous n'avez que des vins rouges sur votre table... Si vous voulez rire, mais là bien rire, tenez, mélangez-lui de ça dans son bordeaux.

Nos six fous dégustaient des huîtres, en buvant à petites gorgées un vin du Rhin savoureux. Roger prit la bouteille et en versa lui-même deux doigts dans le vin rouge de Laborel. Puis, se tournant vers le pierrot :

— Dans un quart d'heure, vous m'en direz des nouvelles !

— Merci !... vous êtes bien aimable.

— Oh ! c'est un service qui se doit en carnaval.

Et il retourna à sa place.

— Qu'as-tu fait ? demanda Gloria.

— Je viens de donner un solide coup d'épaule à ces pierrots... J'ai fourré du vin blanc dans le bordeaux de ce crétin-là. Je ne te donne pas une demi-heure pour le voir dégringoler sous la table.

— Roger, tu as eu tort, fit sérieusement Méphisto...

Il ne faut jamais se mêler des affaires des autres, surtout de ces affaires-là.

— Allons donc, il faut bien rire !

— Garçon, encore des huîtres ! cria Dussol.

— Des huîtres, répondit Roger, il y en a une belle à côté.

CHAPITRE XXXVII

LE TRIOMPHE DE L'EAU DU CANAL

Les pierrots en étaient au dessert.

— Ah ! dit l'un d'eux en s'adressant au pêcheur napolitain, j'espère que maintenant vous allez nous montrer votre invention...

— Je... je crois bien... C'est une boisson... son sans pareille... je l'ai trou... trouvée un soir de ca... carnaval comme aujourd'hui...

— Et vous appelez ça ?

— L'eau du Canal ! A cau...cause de la.. la limpidité.

— De quoi composez-vous cette boisson sans pareille?

— Vous allez voir... Un vrai... vrai cri... cristal ! ... C'est mon triomphe !... Seulement, mes... mes... amis, je po... pose une condition ; tout... tout le monde en boira.

— Adopté ! cria le chœur des pierrots.

— Adopté ! répéta Laborel.

A travers son loup en velours noir, Frisolette dardait sur le pêcheur des yeux brillants comme deux charbons en feu ; par bonheur pour Mazaniello, le vacarme assourdissant de la salle couvrait sa parole embarrassée : l'exubérance de l'ivresse avait rendu à sa langue son défaut

habituel. Protégé par le tumulte, il pouvait bégayer tout à son aise ; la fleuriste Louis XV ne l'entendait pas.

— A... absinthe ! Bi... bitter ! K... kirsch ! commanda Lavertu.

Un garçon apporta les trois liqueurs. Un pierrot déboucha les bouteilles, et le pêcheur versa à la ronde dans les verres. Ce mélange d'absinthe, de bitter et de kirsch avait un aspect épouvantable ; on aurait dit de la boue verdâtre délayée.

A ce moment, une discussion entre un consommateur et le père Bosco éclata au comptoir ; le consommateur, gris comme un polonais, et qui payait la dépense de quatre personnes, ne voulait pas comprendre qu'ayant dîné à un louis par tête il devait quatre-vingts francs.

— Voyons, monsieur, faisait le patron, quatre fois vingt font...

— Font vingt-quatre ! hurlait l'autre.

— Mais non, cela fait quatre-vingt...

— Tiens, vous êtes bon, vous... Pourquoi quatre-vingt plutôt que vingt-quatre ?

— Monsieur, je vous jure que vous avez tort.

— Papa Bosco, un exemple ! beuglait le pochard récalcitrant ; je vais envoyer contre le mur quatre fois vingt bouteilles... ou des carafes, ça m'est égal. Après, nous compterons les morceaux et vous verrez que...

Comme pour démontrer l'exactitude de sa multiplication, le consommateur allait saisir quelques flacons qui se trouvaient à sa portée, les garçons jugèrent bon de le retenir. Tous les assistants, attirés par cette discussion cocasse, se trouvaient alors autour du comptoir. Un certain silence s'était fait dans la salle ; Frisolette, profitant de la confusion des groupes, avait prié son cavalier de l'excuser, et, sous prétexte d'aller voir le dénoûment de la comédie, s'était mêlée à la bande des pierrots ; Polichinelle, seul de tous les consommateurs, était resté à table, devant un plat de choucroute.

— Qu'est-ce que c'est ? demandèrent plusieurs voix.

— C'est papa Bosco, répondit le disciple de Bacchus, qui soutient que quatre fois vingt ne font pas vingt-quatre !

Le pêcheur napolitain partit d'un éclat de rire.

— En voila un, fit-il, qui est sp... qui est spl... qui est sp...

— ... lendide ! dit Gloria venant à son aide.

— Comme vous dites, madame, splendide !... Merci.

Lavertu venait à peine de remercier l'obligeant Méphisto, qu'il reçut sur la joue un retentissant soufflet; c'était Frisolette qui faisait son apparition aux yeux de son amant interloqué.

La scène avait, pour ainsi dire, changé à vue ; tout le monde se retourna vers cette fleuriste qui souffletait de la sorte un pêcheur napolitain.

— Allons, bas les masques ! continua la grisette, furieuse. Je t'ai reconnu, Lorédan...

Et d'un tour de main elle lui enleva son loup.

— Ah ! le vaurien !... Il me fiche en plan soi-disant pour aller à la pêche, et c'est au bal qu'il va pêcher un genre de poisson qui ne me plaît pas, à moi !

Devant l'explosion de l'impétueuse fleuriste, la bergère toute honteuse avait jugé prudent de se dissimuler au milieu des huit pierrots ; mais mademoiselle Frisolette ne l'avait pas perdue de vue, et, allant droit à sa rivale, elle lui arracha brusquement aussi son masque, en lui disant :

— Allons, la belle, à votre tour, montrez-vous !

Ce fut un nouveau coup de théâtre.

— Clarisse ! s'écria l'incroyable qui venait de reconnaître sa femme dans la bergère démasquée.

Un fou rire s'empara de la foule des consommateurs. Devant cet éclat général de gaîté, Frisolette n'osait pas reprendre l'exposé pittoresque de ses remontrances orageuses, et Dussol, de son côté, ne se sentait en aucune façon l'envie de donner un libre cours à ses doléances matrimoniales ; Clarisse et Lavertu étaient

penauds comme des renards pris au piége. Ils avaient l'air si décontenancés, et les deux autres paraissaient si vexés de ne pouvoir épancher leur colère, la situation était par le fait si comique que la salle entière se tordait. L'homme à la multiplication avait tout à coup perdu son compte, et le père Bosco lui-même se tenait les côtes. Il n'était pas jusqu'au Polichinelle qui n'eût aussi quitté sa place ; seulement, en se dirigeant vers le comptoir aux abords duquel se jouait le vaudeville, il avait trouvé le moyen d'obliquer sans en avoir l'air vers la table des pierrots, de s'y heurter assez fort pour perdre l'équilibre, et, en exécutant ce mouvement, de répandre, sans être vu, dans le verre de Laborel, le contenu d'une petite fiole qu'il tenait à la main.

— Mes amis, dit enfin le père Bosco, c'est assez de tapage comme ça ! Vous n'avez pas l'intention de me faire fermer mon établissement, n'est-ce pas ?.. Faites-moi le plaisir de retourner chacun à sa place.

— *Vox Boscoti, vox Dei !* s'écria un latiniste.

— Que faire ? gémit l'infortuné Dussol.

— Es-tu partisan du libre-échange ? fit Roger.

— Je ne m'occupe pas d'économie sociale !

— C'est dommage ! sans cela, je t'aurais dit : laisse ta femme à monsieur et prends mademoiselle.

— Mais pas du tout ! Je n'entends pas ça ! riposta Frisolette se calmant tout à coup. . Lorédan est ma propriété, et je ne veux pas qu'on y touche... A moi, Lorédan !... Je te pardonne !

En prononçant cet acquittement, la petite fleuriste sauta au cou de son infidèle. Le pacte de réconciliation était signé. Les clients regagnèrent leurs tables.

— Alors, comme ça, insinua Roger d'un ton narquois, monsieur s'appelle Lorédan, un nom de drame ?

— Lorédan Lavertu, pou... pour vous servir, répondit le pêcheur qui avait retrouvé son entrain, pendant que le comédien s'était emparé de son épouse et lui administrait une semonce dans un coin.

— Plaît-il ? fit Gloria.

— Lorédan Lavertu, répéta l'autre.

— Ah ! ah ! très-bon ! très-bon ! dit Leclerc avec un étonnement mêlé d'admiration.

— Quoi... quoi... très-bon ?

— Votre calembour, parbleu !

— Mon ca... calembour...

Et la figure du pêcheur exécuta à son tour toutes les gammes de la surprise.

— Sans doute, il est excellent, appuya Gloria ; je le savoure.

L'amant de la fleuriste Louis XV perdait la tête.

— Ah ça, voyons, farceur, ne venez-vous pas de dire que vous vous nommiez Lorédan Lavertu ?

— Oui, pui... puisque c'est vrai.

— Eh bien ?

— Eh bien, quoi ?

L'ex-chérubin ne s'était jamais douté que son nom formait un jeu de mots. Il fallut le lui expliquer.

— L'or aidant la vertu, dit Gloria en manière de conclusion, savez-vous ce que c'est ?... C'est le patron de Gustave.

La bande joyeuse applaudit. Les pierrots, quoique sans savoir de quoi il s'agissait, joignirent leurs bravos à ceux de leurs voisins, car une sorte de familiarité s'était établie entre les consommateurs des deux tables.

— Maintenant, Fri... Frisolette, dis-moi un peu co... comment tu es venue ici ?

— Cela ne vous regarde pas, polisson, riposta la grisette jetant un coup d'œil vers la table où elle était tantôt et constatant avec satisfaction l'absence de Polichinelle.

— Il aura craint un esclandre, ajouta-t-elle en elle-même, et il a disparu... Ma foi, tant mieux...

En effet, le mystérieux personnage avait quitté le restaurant, sans être remarqué, car il avait eu soin de régler son souper d'avance.

Un des pierrots, cependant, aurait pu savoir d'où

venait Frisolette : c'était Laborel. Mais à ce moment il avait perdu tout souvenir. Le mélange des vins l'avait complétement grisé, et, en outre, le bruit, la fumée, la précipitation des incidents consécutifs de la nuit, le manque d'habitude des veilles prolongées, tout cela avait encore alourdi son ivresse. Il était là, sur sa chaise, l'œil terne, la tête appuyée sur la table, ne sachant pas seulement s'il avait devant lui Frisolette ou Clarisse.

— Avec tout ça, dit un de ses compagnons, nous avons oublié de faire l'expérience de l'Eau du Canal.

— C'est vrai ! répétèrent les autres.

— Comment ! objecta la fleuriste en s'adressant à Lavertu, encore ton affreuse purée ?

— Tu... tu blasphèmes, Frisolette !

— Quelle horreur !

— Tais toi... C'est mon tri... triomphe !

— Buvons, firent les pierrots.

— Moi, j'en ai assez, je ne bois plus, murmura Laborel essayant de lutter contre l'engourdissement qui s'était emparé de tous ses membres.

A côté, Gloria payait le fameux souper à trois cents francs. Roger, tourné vers ses voisins, allumait un londrès.

— On di... dirait que vous avez... vez peur de vous griser ?

— Non, je n'ai plus soif, râla l'infortuné jeune homme.

— Allons, joli pierrot, fit joyeusement le journaliste en intervenant, vous voulez faire croire à vos camarades que vous reculez devant cette délicieuse mixture. Je vais vous tenir le verre.

Et, sans plus de façon, il lui fit avaler de force l'horrible breuvage, tandis que les autres répandaient leur part sous la table ; seul, Lavertu avait gardé sa coupe en main.

Soudain, la figure de Laborel se contracta affreusement. Puis, comme si la boisson lui brûlait les entrailles, le malheureux se tordit en mille contorsions et poussa

un cri de douleur et de dégoût. Les pierrots et Roger riaient.

— En fait-il des... des manières ! dit Lorédan... Quelle grimace !... Di.. dire que c'est un nectar !...

En même temps, il vida son verre d'un trait.

La sueur coulait à grosses gouttes du visage de Laborel. Après une minute de nausées et de haut-le-cœur qui amusaient la bande, il passa lentement la main sur son front : on aurait dit qu'un revirement étrange s'opérait en lui. D'un regard fixe, il embrassa l'ensemble de ses compagnons, puis, comme s'il avait cherché à rassembler ses souvenirs, il parut étonné, regarda Frisolette, se tâta le corps avec une sorte de terreur, et, après s'être palpé, eut un sourire indicible. Enfin, il se leva d'un seul coup, et, de la voix d'un homme parfaitement maître de lui :

— Messieurs, je crois qu'il serait temps d'aller nous coucher.

Les pierrots se regardaient stupéfaits.

Roger murmurait :

— Eh bien, il est solide, ce gaillard !

Lavertu, lui, s'était endormi sur les genoux de Frisolette.

— Vous ne venez pas? reprit Laborel.

— Mais nous n'avons pas fini de souper, hasarda un pierrot.

— Tant pis, alors, je vous laisse.

En disant ces mots, il alla, d'un pied ferme, payer son écot au comptoir, repassa devant ses camarades ahuris, leur souhaita bonne nuit, et sortit plein de gravité.

A leur tour, Roger et sa bande, augmentée de Clarisse, levèrent le campement, sur l'ordre de Gloria. Dussol et son épouse ouvraient la marche ; le figaro et femme-Journal suivaient. Derrière eux venait l'orang-outang Leclerc, ayant à ses deux bras la Folie et Méphisto.

Sur le seuil de la porte, le pied de Leclerc glissa sur

une petite fiole qui se trouvait par terre. Le peintre la ramassa et la sentit.

— Pouah ! dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda la Folie.

— Une fiole qui a contenu de l'ammoniaque.

— Et qu'est-ce que c'est, cet ammoniaque ?

— De l'alcali volatil, si tu préfères, ma fille....

— A quoi qu'ça sert ?

— A trois choses : 1° à faire une farce qui consiste à suffoquer les imbéciles à qui on le fait sentir ; 2° à enlever les taches sur les étoffes noires ; 3° à dégriser les pochards... Et maintenant que te voilà instruite, mon enfant, tu peux aller te faire délivrer un diplôme de doctoresse ès-chimie à la Faculté des sciences.

CHAPITRE XXXVIII

M. VIPÉRIN TROUVE UNE NOUVELLE COMBINAISON

Il n'est pas mauvais que le lecteur fasse connaissance avec l'intérieur de M. Vipérin.

Nous avons dit que le directeur de l'archiconfrérie des Chérubins habitait une maisonnette attenante à l'Asile de l'Adolescence ; le jardin du *coadjutor primus* communiquait même par une petite porte avec la grande cour de la congrégation.

Bien modeste était le logis de ce bon M. Vipérin. L'entrée donnait sur une rue sombre, petite, étroite, une de ces rues qui subissent, pour les besoins d'autres plus importantes, des changements de niveau ; le rez-de-chaussée primitif ayant été, par suite d'un abaissement général, transformé en premier étage, on ne

pénétrait dans chacune des différentes maisons que par un petit escalier disgracieux, empiétant sur les trottoirs ; cela donnait à la rue un aspect pauvre, misérable. Il fallait une sorte de courage pour y demeurer. Un des escaliers cependant se distinguait des autres par une grande bande de tôle métallique appliquée tout le long et au bas de la rampe ; c'était celui de M. Vipérin. Le gérant des Docks du Commerce avait imaginé ce rempart de fer-blanc, disait-il, pour protéger la modestie des dames qui auraient pu se risquer à lui rendre visite. Ce bon M. Vipérin personnifiait la chasteté : jamais un jupon n'entrait chez lui ; mais sa vertu, prévoyante à l'excès, lui avait fait un devoir de couvrir même l'impossible du voile de la pudeur.

L'intérieur de la maisonnette répondait à la simplicité extérieure ; on y sentait néanmoins un parfait confortable. L'aménagement était sévère : des meubles en bois de chêne grossièrement sculptés, partout des rideaux épais en damas vert, tous uniformes comme nuance, sans la moindre variété, aussi bien aux portes qu'aux fenêtres, aussi bien dans les chambres que dans les salons ; pas le moindre tableau accroché aux murs ; ceux-ci, du haut jusques en bas, avaient pour chaque pièce la même tapisserie sombre, insignifiante, dénuée du plus petit dessin, de la plus légère fioriture.

M. Vipérin habitait là en la compagnie exclusive de son frère, lequel portait le doux prénom de Narcisse. Pourtant, à part leurs deux chambres qui étaient contiguës, se trouvaient trois autres pièces, d'un ameublement un peu moins sévère, continuellement disposées pour recevoir un ami, un étranger de passage. C'était dans l'une d'elles, au second, que couchait Laborel. Celui-ci, on le sait, prenait en outre son repas avec son patron.

Le surlendemain du jour ou plutôt de la nuit où le comique Dussol avait retrouvé sa femme au bras de Lorédan Lavertu, le gérant des Docks du Commerce

était dans sa chambre occupé à écrire une lettre. A la manière dont il s'appliquait il eût été facile de voir — si quelqu'un l'avait pu — qu'il ne s'agissait pas d'une épître ordinaire ; sur son secrétaire était un papier chiffonné que M. Vipérin consultait avec attention de temps en temps.

A l'étage supérieur, Laborel, également dans sa chambre, lisait les journaux du jour en attendant de se coucher ; la pendule marquait neuf heures du soir.

— Ah ! se disait le jeune homme, ah ! que j'ai failli avant-hier ne pas pouvoir rentrer chez moi... J'ai comme une idée que j'ai été tout à fait gris à un moment donné ; car je ne me rappelle plus du tout ce qui s'est passé depuis la sortie du bal jusqu'à la fin du souper... C'est curieux ! Il me semble qu'au moment où mes souvenirs reprennent leur cours, j'ai éprouvé un malaise inexprimable ; il me semble que je ne tenais plus debout... Quelle réaction s'est donc opérée en moi ?... Il faut avouer que je suis d'un étrange tempérament. J'ai dû boire comme une éponge, et cependant l'ivresse n'a pas été pour moi le couronnement de cette veillée carnavalesque. Si j'ai été gris, ce n'a été que par intermittence ; la boisson ne produit sur moi que des étourdissements passagers... Allons ! je ne suis pas fâché d'avoir fait cette expérience ; maintenant je me connais. Il est fort heureux que je sois d'une nature à triompher ainsi de l'ivresse ; quelle catastrophe, en effet, si j'y avais succombé !... Diable ! c'est que je m'étais joliment lancé ! j'avais totalement oublié le testament de M. Rameau... Oh ! que j'ai été lâche ! Si un mauvais destin avait fait qu'après l'orgie je n'eusse pas pu retrouver le chemin de la maison, j'aurais bel et bien risqué de me laisser arrêter et dépouiller par ces coquins d'étrangleurs dont on ne fait plus maintenant que parler...

Laborel, en disant ces mots, plia le dernier journal qu'il venait de lire, et il s'apprêtait à se déshabiller

lorsqu'on frappa à la porte de la chambre. Il alla ouvrir ; c'était M. Vipérin.

— Est-ce que je vous dérange ? demanda le jésuite en souriant.

— Mais non, mais non, entrez donc, cher monsieur.

— Je n'ai que deux mots à vous dire.

Laborel présenta un siège à son patron.

— Pardon ! je vois que vous allez vous mettre au lit... Je ne veux pas vous importuner... Il faudrait que vous me rendissiez un service après-demain, et je viens voir si je peux compter sur vous.

— Monsieur, vous savez bien que vous n'avez pas besoin de demander pour être obéi.

— Voici ce dont il s'agit... C'est une affaire de confiance... Un recouvrement d'une somme importante, et j'ai recours à votre honnêteté... Enfin, il faudrait partir mercredi matin pour Nice... Bien entendu, à la condition que cela ne vous gênera pas...

— Mais, monsieur Vipérin, je suis tout à votre disposition.

— Eh bien ! alors, je vous laisse... Je sais que je n'ai plus à m'inquiéter de rien... Demain, je vous expliquerai mieux la chose, et mercredi vous accomplirez cette petite excursion... Mille pardons de vous avoir dérangé. Bonsoir, mon jeune ami, bonsoir.

— Bonsoir, mon cher monsieur.

Laborel ferma la porte et se coucha. M. Vipérin redescendit chez lui.

A ce moment, le gérant des Docks du Commerce était seul avec son employé dans la maison ; ou du moins il se croyait seul, car il avait envoyé son frère Narcisse en commission.

M. Vipérin se trompait. Durant la courte absence qu'il avait faite pour aller donner le bonsoir à Laborel, un homme s'était introduit à pas de loup dans sa chambre, avait lu attentivement la lettre qui se trouvait

grande ouverte, sur le secrétaire, et puis sans bruit avait disparu.

Quand le négociant revint, tout était en place ; rien n'avait été dérangé ; il alla, lui aussi, au meuble sur lequel il écrivait tout-à-l'heure, prit également dans ses mains la lettre, et la compara avec le papier chiffonné qui était auprès.

— Ma foi ! fit-il en esquissant une grimace de satisfaction, voilà qui est gentiment réussi !... Le dernier trait de plume surtout me fait honneur !

Au même instant, la porte d'entrée grinça sur ses gonds. M. Vipérin prêta l'oreille.

— C'est vous, Narcisse ? cria-t-il.

— Oui, Borromée.

— Montez.

Un petit être, bossu, malingre, chétif, gravit l'escalier et se présenta devant l'ex-associé de Boniface Simplet ; c'était bien là Narcisse, le frère de M. Vipérin. Figurez-vous un nain, difforme, au corps tordu, aux jambes en dedans, et possédant avec cela une figure d'une mélancolique douceur. — Par une fatalité dérisoire, ce Quasimodo pygmée avait reçu dès sa naissance le nom de Narcisse.

M. Vipérin avait recueilli son frère chez lui, et le nourrissait ; en revanche, le malheureux Narcisse remplissait chez lui le rôle de domestique, de femme de ménage. C'était lui qui lavait, nettoyait la maison, cirait le parquet, balayait, faisait les lits et même préparait le repas. Le pauvre tortillard faisait toute cette besogne sans rien dire, et s'estimait très heureux de ce que son frère voulût bien suffire à son existence : dans le quartier, on disait qu'il fallait certes que M. Vipérin fût un bien brave homme pour s'être ainsi chargé d'un pareil avorton.

— Narcisse, dit le brave homme, comment se fait-il que je n'aie pas entendu votre passe-partout tourner dans la serrure de la porte d'entrée ?

— Oh ! ne me grondez pas, mon frère !... C'est qu'en sortant j'ai dû oublier de la fermer... je l'avais laissée ouverte.

— Narcisse, reprit M. Vipérin en secouant vivement et durement le petit bossu, si jamais cela vous arrive encore je vous ferai passer par la fenêtre !

Et il accompagna cette menace d'un geste significatif.

Le nain tremblait de tous ses membres.

— A propos, continua le négociant, la nuit dernière vous avez eu le sommeil très-agité...

— Vraiment, mon frère ?

— Je n'entends pas que cela recommence ; vos cauchemars bruyants m'empêchent de dormir. Et j'ai besoin de repos, moi !... Je ne suis pas un fainéant, moi !... Je travaille du matin au soir...

— Mais ce n'est pas ma faute, mon frère, si je fais de mauvais rêves...

— Il suffit ! je n'ai pas à écouter vos explications.

En parlant de la sorte, M. Vipérin avait pris un grain de sucre dans le sucrier ; puis, allant à un placard d'où il avait tiré un flacon étiqueté, il avait versé sur le grain de sucre quelques gouttes d'un liquide jaunâtre.

— Avalez cela, commanda-t-il d'un ton bref.

Le petit bossu, toujours tremblant, prit le sucre, et, au moment de le mettre dans sa bouche :

— Ne craignez-vous pas, mon frère, observa-t-il, que ce laudanum ne finisse par me faire mal ?... vous m'en faites beaucoup prendre depuis quelque temps...

— Avalez-moi cela, vous dis-je !... Je sais ce que je fais...

Narcisse avala, non sans répugnance.

— Maintenant, allez vous coucher.

— Bonne nuit, Borromée, dit le nain en se retirant dans la pièce voisine.

— Bonne nuit, répondit sèchement M. Vipérin.

Après quoi, revenant à son secrétaire, le jésuite mit

sa lettre sous enveloppe et la renferma ensuite dans son portefeuille.

En définitive, murmura-t-il tout bas, je ne suis pas fâché de l'insuccès de la combinaison du père Leroué. La mienne, qui est infaillible, n'en ressortira que davantage.

Tout-à-coup on sonna. M. Vipérin descendit et alla ouvrir avec précaution, après avoir regardé par un judas habilement masqué. Ce visiteur attardé n'était autre que le Provincial.

— Comment ! c'est vous, à cette heure ?

— Oui, c'est moi. A quelle heure voulez-vous que je vienne ?

— J'étais loin de m'attendre à votre visite.

— Vous avez eu tort, monsieur Vipérin ; il faut toujours s'attendre à me voir, à n'importe quel moment.

Le *Coadjutor primus* conduisit son supérieur dans son appartement particulier.

— Tout le monde est couché chez vous ? demanda Leroué.

— Tout le monde.

— Eh bien ! donnez-moi alors des nouvelles de notre affaire... C'était le bal, l'avant-dernière nuit. Qu'est-il arrivé ?

— J'ai le regret de vous le dire, mon père, il n'est rien arrivé du tout.

— Comment ! vos jeunes gens n'ont pas réussi à griser le Laborel ?

— Non.

— Pas possible.

— C'est comme je vous dis.

— Ce sont donc des maladroits ?

— Pas du tout... C'est que ce garçon est un Turc !

— Ah ! bah !

— « M. Vipérin, m'a dit hier Racasse, c'est à n'y rien comprendre. Un moment nous avons cru le tenir ; il paraissait complétement alourdi par l'excès de la boisson, et nous allions lever la séance pour vous le

rapporter, lorsqu'il s'est redressé comme si de rien n'était, est allé au comptoir payer sa note, nous a dit bonsoir et est parti sans trébucher. Nous avions cru triompher de lui, il était dans tout son bon sens. »

— C'est étrange !

— Il n'y a rien de bien étrange, mon père, on rencontre assez de ces tempéraments-là.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Vipérin... Ce garçon-là a dû s'habituer en Amérique aux liqueurs fortes.

— C'est ce que je me dis depuis hier. Là-bas, à ce qu'il paraît, les enfants eux-mêmes boivent sans sourciller toutes sortes d'eau-de-vie qui emporteraient le palais d'un matelot...

— Enfin, voilà qui est bien ennuyeux... Un si beau plan !... Avez-vous une idée, vous ?

Un éclair de joie passa dans les yeux du gérant des Docks du Commerce, qui répondit en se frottant les mains :

— J'ai plus qu'une idée, j'ai toute une combinaison...

— Laquelle ?

— Ah ! permettez-moi, mon père, de vous en réserver la surprise... Je ne vous demande que trois jours de patience... Venez jeudi au magasin, et jeudi, mon père, je vous remettrai les vingt millions.

En prononçant cette dernière phrase, M. Vipérin était superbe ; son front rayonnait de bonheur et de fierté.

— C'est bon, répondit Leroué, je veux bien ; que ce soit vous qui réussissiez ou moi dans cette entreprise, peu importe, puisque nos efforts à tous deux tendent également au même but, à la plus grande gloire de Dieu !

CHAPITRE XXXIX

DE L'INFLUENCE NÉFASTE D'UNE CHRONIQUE TROP BIEN RÉDIGÉE

Le lendemain matin, M. Vipérin expliqua à Laborel en quoi consistait le voyage à Nice : il s'agissait d'un encaissement chez un banquier sur le compte duquel il s'était mis tout à coup à courir de mauvais bruits ; le financier avait dix mille francs à payer à la fin du mois aux Docks du Commerce, mais il était prudent de ne pas attendre l'échéance et de toucher l'argent tout de suite, même en subissant un fort escompte.

— Il paraît que cet homme, dit M. Vipérin, a perdu ces jours-ci de fortes sommes à Monaco, et il n'y aurait pas à s'étonner si un de ces jours on apprenait qu'il vient de passer la frontière ; car sa situation actuelle n'est pas tenable : avec les pertes qu'il a subies, il est impossible qu'il puisse faire face à ses obligations.... Alors, vous comprenez, si vous arrivez avant qu'il ait bouclé sa valise, nous aurons des chances d'être payés, tandis que si nous remettons au jour de l'échéance...

— J'ai parfaitement saisi, monsieur.

— C'est donc convenu, vous partirez demain par le premier convoi.

La matinée se passa tranquillement au magasin. Depuis le bal, une sorte de familiarité s'était établie entre Laborel et les autres employés, non point certes à cause de la nuit de carnaval qu'ils avaient passée ensemble ; mais M. Vipérin avait assuré aux jeunes congréganistes qu'il s'en rapportait à leur parole collective, que Laborel ne mettrait jamais les pieds à l'Asile de

l'Adolescence, et qu'au surplus il ne ferait pas long feu dans la maison. Aussi, ceux-là, satisfaits, se conformaient-ils scrupuleusement aux ordres du patron, qui avait dit en outre que, jusqu'au jour prochain du départ de l'impie, on continuât à le supporter et même à lui faire bonne grâce.

Laborel n'était pas fâché d'avoir à accomplir le voyage de Nice ; il se félicitait de cette occasion qui se présentait à lui de visiter ce pays féerique dont il avait toujours entendu faire l'éloge.

A une heure, au moment où l'on venait de quitter la table, le facteur apporta une lettre. Une lettre pour lui. Laborel était au comble de l'étonnement.

Il regarda le timbre de la poste. La lettre venait de la ville même. Le jeune homme fit sauter le cachet, ouvrit la missive et lut :

« Marseille, 20 janvier.

» Mon bien cher Alexandre,

» Le bureau de la marine me remet à l'instant toutes les lettres qui m'ont été écrites pendant mon voyage de Bourbon, et dans le nombre j'en trouve deux de toi, adressées à Bordeaux ; je t'y répondrai de vive voix.

» Pour l'instant, j'ai à te dire que la *Nouvelle-Héloïse* est à l'ancre depuis ce matin dans le Port-Neuf, et que j'ai la mauvaise chance d'y être de garde jusqu'à demain. Si, comme je l'espère, tu ne te sens pas d'attendre que j'aie le droit de mettre pied à terre pour pouvoir m'embrasser après tant d'années de séparation, viens à bord ce soir, aussitôt que tu seras libre ; nous causerons de notre pauvre père.

» Je t'embrasse de cœur en attendant de te serrer tout à l'heure dans tes bras.

» JACQUES. »

— Mon frère ! s'écria Laborel, mon frère est ici !

Si M. Vipérin s'était trouvé là, à coup sûr le jeune employé se serait avancé jusqu'à lui demander la permission de s'absenter pendant l'après-midi; mais le négociant était allé à la Congrégation, à peine le dîner fini.

Laborel passa son pardessus et sortit pour se rendre au magasin. Dans sa joie, il calculait que dès la fermeture des portes il irait au Port-Neuf sans prendre même le temps de souper, lorsqu'un gamin traversa la rue en criant à tue-tête :

— Demandez le journal qui vient de paraître ! les audacieuses arrestations faites hier soir par la bande des étrangleurs !

Machinalement, Laborel appela le petit marchand et lui acheta le numéro.

Les mystérieux bandits avaient à moitié assassiné une vingtaine de passants, la veille, dans le quartier de la Joliette, du côté de la jetée et aux environs des Docks; le plus effroyable de la chose était que ces hardis détrousseurs n'attendaient pas, pour commettre leurs crimes, l'heure où tout le monde est couché; non, c'était dès la tombée de la nuit qu'ils se répandaient dans les rues, et pas seulement dans les rues désertes, pour lancer, selon la mode indienne, leur lazzo au cou des passants.

A cette époque, la terreur était d'autant plus grande dans la ville que la police se reconnaissait impuissante à lutter contre ces terribles malfaiteurs. En effet, comment affronter ces ténébreuses agressions, si subites qu'on était étranglé en même temps qu'on entendait siffler autour de soi la redoutable lanière de cuir ? — On marchait tout tranquillement par la rue; crac ! on se sentait le cou pris dans une corde qui s'enroulait, et suffoqué, asphyxié, on tombait à la renverse. Une fois à terre, on était vite dépouillé, et, quand on reprenait connaissance, il y avait longtemps que les voleurs avaient disparu.

Comment se méfier d'une pareille attaque qui vous venait tout à coup par devant, par derrière, par côté,

au moment où l'on tournait la tête, de la part d'un individu à l'aspect très-ordinaire et marchant le plus souvent sur le trottoir vis-à-vis ? — La police, malgré sa vigilance, ne pouvait compter que sur le hasard pour mettre la main sur un des audacieux scélérats, et, de là, arriver à trouver toute la bande ; quant à empêcher les attentats, elle ne le pouvait guère : il lui aurait fallu arrêter et fouiller en même temps tous les passants à la fois dans toutes les rues et promenades publiques de Marseille.

Aussi, le vulgaire, qui n'entrait pas dans le détail de ces impossibilités matérielles, commençait-il déjà à murmurer ; nombre de mécontents disaient même que ces étrangleurs mystérieux, dont les forfaits restaient impunis, n'étaient autres que les *roussins*, les agents de la sûreté.

En arrivant au magasin, Laborel trouva sur son comptoir un exemplaire du *Sémaphore* paru le matin, lequel racontait aussi tout au long les arrestations de la veille. Jamais le chroniqueur n'avait déployé un tel luxe de phrases, d'expressions : l'écrivain s'écriait que c'était intolérable, que si cela continuait on ne pourrait plus sortir le soir que le cou garni d'un triple collier de cuir, de fil de fer et de clous en laiton, comme ceux des chiens de la montagne ; enfin, faisant appel aux malfaiteurs eux-mêmes, il les suppliait, dans un langage éloquent, d'étrangler quelques sergents de ville, afin que la police se remuât un peu. Cette plaisanterie, terminant la chronique, ne rendait que plus lugubre le récit des exploits des mystérieux bandits.

Le jeune employé, après avoir lu cette prose effrayante, se demanda s'il serait bien prudent à lui de s'aventurer le soir du côté du port, là où les derniers crimes venaient précisément d'être commis. Certes, Laborel aimait bien son frère; mais il avait à remplir une mission, et une mission de la plus haute importance. S'il allait lui

arriver un malheur ? s'il était arrêté et dépouillé en allant à la *Nouvelle-Héloïse,* ou en en revenant ?

Que faire ? Le commis de M. Vipérin était très-perplexe. D'une part, il lui tardait d'embrasser son frère Jacques, et, s'il ne se rendait pas à bord le soir même, il ne fallait pas compter le voir avant son retour de Nice, ce qui le menait à trois ou quatre jours ; d'autre part, il n'était guère possible de ne pas répondre à l'appel de ce frère chéri, et alors comment devait-il se garantir d'une agression nocturne ? car il avait entendu dire que les armes à feu étaient inutiles contre les étrangleurs.

Une seule solution restait. Laborel s'y résigna, mais non sans de nombreuses hésitations.

En montant souper avec son patron, le jeune homme lui confia la nouvelle de l'arrivée de son frère, ainsi que son rendez-vous.

— Tiens ! fit M. Vipérin, cela se rencontre bien ; j'ai justement à sortir, moi aussi. Il faut que j'aille passer la soirée à mon cercle. Vous m'accompagnerez, et de cette façon nous ferons la moitié de la route ensemble.

— Je ne demande pas mieux, répondit Laborel.

On mit moins d'un quart d'heure pour souper.

— Pardon, monsieur, dit l'employé après le repas... Je vous demande cinq minutes, le temps de monter dans ma chambre et de redescendre.

Une fois là-haut, Laborel se déshabilla prestement, enleva une sorte de ceinture qui adhérait à son corps, en tâta avec soin une partie qui était plus épaisse que le reste, plia le tout et l'enferma dans un tiroir de commode, dont il prit la clef, après avoir fermé à double tour.

Derrière la porte, M. Vipérin, courbé sur lui-même, observait cela par le trou de la serrure.

— Allons, allons, se dit-il en redescendant, pendant que l'autre remettait ses vêtements ; cette fois, ça y est !

Deux minutes après, Laborel et le gérant des Docks

du Commerce quittaient ensemble la maison ; une horloge voisine sonnait huit heures.

— Bah ! murmura le jeune homme, dans vingt minutes je monterai à bord de la *Nouvelle-Héloïse*.

En janvier, il fait nuit dès cinq heures du soir, et de plus les nuits sont souvent brumeuses. Ce jour-là, le temps était assez clair, bien que la lune ne brillât pas au ciel. Un affreux mistral sifflait dans la ville ; le gaz illuminait tant bien que mal les rues presque désertes.

CHAPITRE XL

M. VIPÉRIN RESTE ET RESTERA HONNÊTE HOMME

Avant de partir, M. Vipérin avait appelé son frère :

— Narcisse !

Le petit bossu était venu tenant un bol à la main.

— Votre tisane est-elle prête ?

— Oui, mon frère.

M. Vipérin avait pris le bol, et, après avoir versé quelques gouttes d'une des fioles d'un placard, avait remué la fiole.

Puis, d'un ton de commandement :

— Buvez, avait-il dit, et allez vous coucher.

Narcisse avait bu et était passé dans sa chambre, pour se mettre au lit.

Le négociant et son employé sortis, le malheureux nain commençait à se déshabiller ; de grosses larmes coulaient en silence le long de ses joues amaigries. On n'entendait que le mistral qui gémissait au dehors, secouant les gouttières et tordant les tuyaux de cheminée.

Tout à coup un bruit de verre cassé troubla violem-

ment cette quasi-tranquillité qui régnait au logis ; Narcisse prêta l'oreille, le bruit venait de l'étage supérieur de la chambre occupée par le jeune commis.

— Bon, se dit le bossu, une vitre brisée !.. C'est M. Laborel qui aura oublié de fermer sa fenêtre.

Il écouta encore, s'attendant à entendre battre les volets.

— Tiens, continua-t-il, voilà qui est singulier, rien ne bouge ; la fenêtre est donc bien fermée ; comment ce carreau a-t-il pu se casser tout seul ?

Et, l'oreille tendue, il écoutait toujours.

— La bourrasque était bien forte, cependant.

Il allait achever sa phrase à mi-voix, quand l'espagnolette de la fenêtre de Laborel se mit à grincer très-distinctement, comme si quelqu'un la faisait jouer ; ensuite la fenêtre s'ouvrit, mais doucement.

Narcisse avait le sens de l'ouïe très développé, et il avait perçu tous ces mouvements bien qu'ils eussent été exécutés sans beaucoup de bruit. Si le bris premier de la vitre n'avait pas éveillé son attention, il n'aurait certes rien saisi du reste.

Inquiet, le petit bossu, laissant sa lampe dans sa chambre, passa sur le palier et écouta de plus belle.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, est-ce que j'aurais affaire à un voleur ?... Il y a quelqu'un, j'en suis sûr, chez M. Laborel.

Narcisse ne se trompait pas. Du palier du premier, il était facile d'entendre le râclement effectué par un individu cherchant à enflammer une allumette. Le nain gravit quelques marches. Le panneau vitré, qui surmontait la porte de l'appartement de l'employé, s'éclaira.

L'infortuné Narcisse n'était pas courageux ; son frère, depuis l'enfance, l'avait habitué à subir de mauvais traitements, la moindre velléité de résistance à un acte quelconque de violence ne pouvait germer dans son esprit ; aussi tremblait-il de tous ses membres, là sur l'escalier, n'osant ni avancer ni reculer, regrettant déjà le peu de

mouvements qu'il avait faits, et craignant d'attirer par le plus léger bruit l'attention et la vengeance du malfaiteur.

De son poste d'observation, il entendait très-bien l'autre aller et venir, fracturer les serrures, faire craquer les tiroirs des meubles, fouiller, jeter le linge par terre, mettre tout sens dessus-dessous.

— O doux Jésus, se disait-il, que va-t-il arriver ?.., Si j'allais me cacher tout doucement dans la cave ?... Quand le brigand aura fini de ravauder là-haut, il va venir au premier, au salon, pour voler l'argenterie ! ... Sainte-Vierge, mère de Dieu ! ayez pitié de moi !

En effet, ce qui tourmentait le plus le pauvre Narcisse, c'était l'idée que s'il ne quittait pas au plus tôt l'escalier, il pouvait être pris en flagrant délit d'espionnage par le voleur. C'est pourquoi il prit la résolution de battre en retraite ; mais au moment où il se disposait à mettre ce projet à exécution, il se sentit brusquement envahi par une profonde lassitude, un engourdissement général s'empara de ses membres, sa tête s'alourdit ; il lui sembla que sa pensée s'éteignait en lui comme une veilleuse qui manque d'huile ; ses jambes faiblissaient sous le poids de son corps. Il voulut se cramponner à la rampe, impossible ! ses forces le trahirent, et il roula comme une masse inerte, le long des degrés de l'escalier.

La chute de Narcisse avait produit un bruit lourd, qui eut pour effet d'arrêter les recherches du malfaiteur dans la chambre de Laborel.

La porte du second s'ouvrit, et un homme, armé d'un coutelas tenant à la main une lanterne sourde, parut.

Puis, dirigeant sa lumière vers le palier du premier, il l'arrêta un moment sur le corps qui gisait, et descendit aussitôt auprès du bossu. Après quoi, saisissant Narcisse dans ses bras, il l'examina attentivement, réfléchit quelques instants, et, en définitive, le replaça sur le sol, la tête appuyée contre la première marche.

Ensuite il remonta rapidement au second, fit un paquet, donna un coup d'œil à la pendule, et, en grande hâte, s'esquiva par la grande porte qui donnait sur la rue.

Il était temps, car M. Vipérin, qui, contrairement à ce qu'il avait dit à Laborel, ne devait pas passer toute la soirée au cercle, arrivait en se frottant les mains, au moment même où le voleur venait de disparaître dans l'ombre de la ruelle attenante.

M. Vipérin, esquissant sur ses lèvres minces son éternel et béat sourire, fit tourner son passe-partout dans la serrure de la porte d'entrée.

— Par exemple ! s'exclama-t-il en apercevant un filet de lumière qui se dégageait du premier, est-ce que Narcisse ne serait pas encore couché ?... Mais non, cela ne se peut pas ; à cette heure la potion doit avoir opéré.. Il aura oublié d'éteindre sa lampe.

Là-dessus, M. Vipérin monta. Arrivé sur le palier, quel fut son étonnement en rencontrant le bossu étendu à terre.

— Ah ça ! que signifie ceci ?

Il alla prendre une lampe et la posa sur une marche. Narcisse dormait.

— Voyons, voyons, se dit le jésuite intrigué, tout cela n'est pas naturel... Il se sera laissé surprendre par le soporifique, et il sera tombé ; mais que venait-il faire dans l'escalier ?... Il n'avait pas encore fini de se déshabiller. Quelle bête idée de promenade aura passé dans son cerveau ?

Ce disant, M. Vipérin prit le bossu et le transporta sur son lit.

— Et maintenant, ajouta-il en prenant un trousseau de clefs, à la besogne !

Le cœur content, le directeur de l'archi-confrérie des Chérubins escalada en quelques enjambées les deux douzaines de degrés qui séparaient les deux étages.

A moitié chemin, grâce à la lueur de la lampe à pétrole

dont il s'était muni, il vit la porte du second entr'ouverte, et en fut un peu surpris.

— Il me semblait, se dit-il, avoir entendu Laborel fermer sa chambre en partant.

Sa surprise se changea bientôt en stupéfaction quand dans le logement de son employé il trouva tout en désordre. Les tiroirs de la commode, et jusqu'à ceux de la table de nuit, étaient vidés, et leur contenu répandu sur le parquet. La fenêtre, grande ouverte, avait un carreau brisé.

Instinctivement, à l'aspect de cette dévastation, M. Vipérin recula, sortit précipitamment de sa poche un révolver, et ce fut avec cette arme au poing qu'il recommença son inspection.

Le jésuite terrifié ne pouvait en croire ses yeux. Un malfaiteur avait, en effet, passé par là et lui avait damé le pion ; cela était évident, et pourtant cela lui paraissait impossible.

Il remua de nouveau tout le contenu des tiroirs. Recherche inutile : la fameuse ceinture de Laborel avait disparu. Voleur, il était volé.

Alors, ne se possédant plus, fou de colère, M. Vipérin descendit quatre à quatre l'escalier, pénétra dans la chambre de son frère, saisit le malheureux bossu et le secoua de toutes ses forces. Mais ce fut en vain : Narcisse était trop bien endormi.

M. Vipérin alluma la lampe d'un appareil à esprit de vin et fit une tasse de café très-chargé ; comme il trouvait que le feu n'allait pas assez vite, il versa de l'alcool enflammé tout autour du réchaud, au risque de se brûler les mains. Puis, ouvrant la bouche de son frère, il lui fit avaler de force le liquide en ébullition. Au bout d'un instant, Narcisse ouvrit les yeux et parut revenir à lui.

— Que s'est-il passé pendant mon absence ? lui demanda-t-il brutalement.

— Mon frère ! gémit l'autre effrayé.

— Allons, parlez !... Je n'ai pas de temps à perdre !... Parlez... mais parlez donc.

— Je ne me souviens plus bien, mon frère...

— Souvenez-vous !... Je vous l'ordonne !...

Le bossu fit un effort.

— Ah ! j'y suis... J'ai entendu du bruit au second, comme si l'on brisait une vitre... Je suis allé sur l'escalier... Il y avait un voleur dans la chambre de Monsieur Laborel !... J'ai eu bien peur, Borromée !

— Comment ! vous ne vous êtes pas opposé ?...

— Oh ! mon frère, il m'aurait tué !

— Hé quoi ! vous n'avez pas crié ? Vous n'avez pas appelé au secours ?

— Il m'aurait tué, mon frère !

— Mais qu'avez-vous fait, alors ?

— Je ne sais pas... Je ne me souviens plus.

— Misérable !

Le bossu ne comprenait rien à la colère de son frère. Celui-ci le tenait au collet et le serrait durement. Narcisse suffoquait.

—Je suis tombé dans l'escalier...Je me suis endormi, je crois... mais je ne sais rien... rien... Ah ! vous m'étranglez, mon frère ! Grâce ! vous me faites mal !

Involontairement, M. Vipérin avait serré le cou du petit bossu.

— Faut-il que vous soyez lâche pour ne pas savoir même garder la maison !... Tenez, vous valez moins qu'un chien !

Tant d'émotions avaient bouleversé la faible intelligence du nain ; devant les insultes de son frère, il baissa la tête et se mit à pleurer.

— Allons, dit l'autre, ce n'est pas le moment de pleurnicher.

Narcisse releva son front, ses larmes s'arrêtèrent soudain, ses yeux devinrent hagards ; il regarda fixément le négociant d'un air hébété, puis se prit à éclater d'un rire niais.

— Ah ! ah ! ah ! c'est bien drôle ... Les voleurs sont des malins... Ils viennent dans la maison de mon frère Borromée, parce qu'ils savent que les voisins ne peuvent pas les voir... Il n'y a pas de fenêtre sur notre jardin... Ah ! ah ! comme c'est amusant !...

M. Vipérin continua à saisir le bossu à la gorge ; mais celui-ci continua :

— Et puis, mon frère m'empoisonne avec toutes ses drogues ! Ah ! ah ! ah ! les voleurs sont des malins...

— Malheureux ! que dites-vous ? s'écria le jésuite, que la folie subite du nain effrayait.

— Moi, je dis que mon frère Borromée est furieux contre le voleur... Il m'empoisonne, et il n'aime pas le voleur qui a dévalisé M. Labo...

Narcisse ne put finir. Le poignet vigoureux de son frère étreignait son cou comme un étau.

— Aïe ! aïe ! fit-il d'une voix faible.

Puis, il tomba à la renverse sur le lit. Il était mort.

M. Vipérin fut un moment anéanti par le crime qu'il venait de commettre ; mais, après un court instant de réflexion :

— Tant pis ! dit-il, comme cela, du moins, il ne parlera pas.

Au dehors, le mistral sifflait toujours.

Comme s'il ne pouvait croire à sa mauvaise fortune, le gérant des Docks du Commerce retourna encore une fois à la chambre de son employé, et de nouveau son œil se promena consterné sur les objets épars.

— Il n'y a pas à en douter, grommela M. Vipérin en grinçant des dents... Je suis victime d'une exécrable fatalité ! Le coquin, qui est venu ici pour mettre à sac ma maison, a commencé, ainsi que ce tiroir vide l'atteste, par prendre les économies de Laborel ; puis, en fouillant la commode, la ceinture au sachet aura attiré son attention, et il sera parti, l'emportant avec l'argent, au bruit qu'aura dû faire cet idiot de Narcisse en rou-

lant dans l'escalier... Oh ! maudit, maudit soit le scélérat, le brigand !

Et, toujours écumant de rage, il revint au premier, replaça le cadavre du bossu sur le palier, mit à côté de lui un chandelier renversé et éteignit la lampe à pétrole dans sa chambre à coucher.

Après quoi, il sortit et s'en fut bravement passer la fin de la soirée à son cercle.

CHAPITRE XLI

LA LUTTE CONTRE L'INVISIBLE

Pendant que tous ces événements s'étaient passés, de la manière précipitée qu'on vient de voir, à la maison de M. Vipérin, Laborel s'était rendu au Port-Neuf.

Un douanier lui avait indiqué l'endroit où la *Nouvelle-Héloïse* touchait le quai. Une fois parvenu au lieu désigné, il avait hélé un canot qui l'avait conduit à l'échelle du trois-mâts.

A peine mettait-il le pied sur le pont qu'un matelot de quart, voyant un étranger, se précipita vers lui.

— Eh ! jeune homme, qui êtes-vous ? que venez-vous faire ici ?

— Je viens voir mon frère, qui est de garde.

— Ah ! vous avez un frère dans l'équipage ?... Comment s'appelle-t-il, s'il vous plaît ?

— Jacques Laborel.

— Jacques Laborel ? répéta l'autre... Connais pas.

— C'est le mécanicien du bord.

— Le mécanicien ? Vous faites erreur, jeune homme ; le mécanicien d'ici s'appelle Paul Blanquet...

— Cependant, je vous dis...
— Vous vous êtes sans doute trompé de bateau.
— Pardon, ne suis-je pas sur la *Nouvelle-Héloïse,* trois-mâts arrivant de...
— ... Arrivant de Bourbon, oui ; mais je vous répète qu'il n'y a pas à bord de Jacques Laborel.
— Pour le coup, l'ami, vous ne connaissez guère votre personnel...

A ce moment, un quartier-maître, entendant une discussion, s'approcha.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il en intervenant.
— C'est ce jeune homme qui demande après un M. Jacques Laborel.
— Jacques Laborel, le mécanicien ?
— Tiens ! vous le connaissez ? fit le matelot étonné.
— Parbleu ! répondit le quartier-maître.
— Ah ! vous voyez bien ! exclama avec joie l'employé de M. Vipérin.
— Seulement, continua l'autre, en s'adressant au jeune homme, il y a longtemps qu'il n'est plus des nôtres. Il a quitté la *Nouvelle-Héloïse* depuis tantôt huit mois, et il fait les voyages de Bordeaux à New-York sur le *Niagara,* de la Compagnie Transatlantique... Une fière place que je serais bien aise d'avoir si je possédais ses capacités ! Mais je ne la lui envie pas, car c'était un bien brave garçon.

Laborel était ahuri.

— Mais je n'y comprends plus rien, alors, murmura-t-il, épouvanté comme si un péril inconnu venait de se dresser tout à coup devant lui... Aujourd'hui j'ai reçu une lettre de Jacques, qui est mon frère...
— Ah ! vous êtes son frère ?... Tant mieux ! je vous en félicite.
— Et dans cette lettre, il me donnait rendez-vous ici, ce soir... Tenez, je l'ai dans cette poche... non, dans celle-ci...

Mais en vain Laborel chercha, il ne put réussir à trouver la lettre en question.

— Je suis certain, cependant, disait-il, de l'avoir mise là.... Je l'avais encore cette après-midi, au magasin.

— Vous l'aurez laissée tomber en sortant votre mouchoir... Enfin, peu importe ; quand avez-vous reçu cette lettre ?

— Aujourd'hui à une heure.

— A une heure !... Eh bien ! il est impossible que cette lettre vous vienne du bord. Nous avons fait un jour de quarantaine, et nous n'avons jeté l'ancre ici aujourd'hui qu'à trois heures du soir... C'est quelqu'un de vos amis de la ville qui vous aura fait une farce...

— Une farce? répéta Laborel atterré... Je vous demande pardon de vous avoir dérangé. Bonsoir, messieurs.

— Bonsoir, jeune homme.

L'employé des Docks du Commerce se fit ramener à terre. Mille pensées tristes l'assaillirent pendant qu'il longeait les quais.

Il se disait avec effroi que « cette farce » était peut-être l'avant-coureur de quelque malheur.

Son frère voyageait sur la ligne de Bordeaux à New-York, lui avait-on affirmé ; mais, dans ce cas, il avait dû se trouver souvent à Bordeaux, depuis qu'il était, lui, à Marseille. Cette lettre de rendez-vous était fausse ; il s'ensuivait que les siennes avaient été soustraites et n'étaient pas arrivées à leur destination.

Par qui et comment avait été accompli ce détournement ? Là était l'énigme.

Qui avait pu lui donner ce faux rendez-vous?

Dans quel but ?

De sa nature, Laborel était très-discret. Il n'avait jamais parlé à personne de l'existence de son frère, si n'est le soir même à M. Vipérin ; mais à ce moment vait reçu la lettre dont l'écriture même était si bien

imitée qu'il avait parfaitement cru à son authenticité.

Conclusion : il n'était pas le jouet d'un farceur, mais la victime de quelque habile faussaire, dont le but invisible l'épouvantait.

Ah ! c'est qu'il n'y a rien d'aussi terrible que le danger qu'on ne voit pas.

En revenant de la *Nouvelle-Héloïse*, Laborel pensait aux dernières paroles de M. Rameau, et, dans ses sombres pressentiments, la main des jésuites lui apparaissait comme ayant ourdi cette atroce mystification.

Cependant, pourquoi aurait-il déjà l'ordre de Loyola à ses trousses ? Jamais un mot au sujet des vingt millions n'était tombé de ses lèvres. Cela ne pouvait pas être, et néanmoins le dépositaire de la fortune de Roger Bonjour avait maintenant la conviction que cela était. Elle était donc bien puissante, cette ténébreuse Société, qui pouvait lire au fond des âmes les secrets les mieux renfermés !

Il y avait là de quoi devenir fou. Aussi, en songeant aux vingt millions, dont il s'était imprudemment séparé, Laborel pressa le pas. Qui sait si ce n'était pas pour les lui voler qu'on l'avait envoyé faire au loin cette ridicule promenade nocturne ?

En raisonnant bien, d'après la plus rigoureuse logique, il était absurde, à lui, de s'imaginer qu'un tel complot avait pu être tramé à son égard ; n'était-ce pas lui qui, en prévoyance d'une agression d'étrangleurs, avait renfermé sa ceinture dans le tiroir de la commode ? Personne ne lui avait conseillé de laisser dans sa chambre le précieux vêtement. Cet abandon, momentané d'ailleurs, venait de sa seule initiative ; c'était la prudence qui, par sa voix intérieure, le lui avait inspiré.

Le probable était donc précisément l'inverse. En admettant que la fausse lettre fût l'œuvre des jésuites et que les vingt millions fussent l'objectif des disciples de Loyola, la conséquence naturelle de cette hypothèse

était un attentat qui allait d'un moment à l'autre se produire contre sa personne, dans une de ces rues désertes qu'on lui faisait traverser à cette heure avancée de la nuit.

Il allait donc fièrement, le brave jeune homme, s'attendant à chaque minute à recevoir au cou le lazzo d'un étrangleur ; mais que lui importait à présent une pareille agression, puisqu'il avait eu la bonne inspiration de prévoir l'attaque d'où qu'elle vînt, et de laisser chez lui l'argent convoité par le malfaiteur, quel qu'il fût ?

Mais il ne lui arriva aucune aventure, et les malfaiteurs le respectèrent. Aussi, quand il fut rentré au cœur de la ville, quand tout danger fut passé, il recommença à s'effrayer, et sa première idée, l'idée illogique, l'idée déraisonnable, l'idée bête, lui revint à l'esprit. Alors, il lui sembla qu'il n'arriverait jamais au logis, et il se mit à courir.

Quel spectacle s'offrit à sa vue en entrant dans la maison de M. Vipérin ! La faible lueur d'une bougie dont il s'était éclairé dans l'escalier lui montra au premier étage le cadavre du bossu.

Laborel poussa un cri. Le péril était loin, mais le mal était accompli.

Il examina attentivement le pauvre Narcisse ; à la compression dont son cou portait les marques, il était évident que le malheureux nain avait péri d'une violente strangulation. Le cœur ne battait plus, le frère de M. Vipérin était bien mort.

Laborel éleva sa bougie au-dessus de sa tête ; il aperçut au second sa chambre ouverte. S'y précipiter fut pour lui l'affaire d'un instant. Le vent avait cessé ; la lumière, un peu vacillante, projeta une clarté lugubre sur la scène de dévastation que le lecteur connaît.

—Ah ! s'écria le jeune homme en portant la main à son cœur.

Et il tomba raide sur le plancher.

CHAPITRE XLII

LA SOIRÉE AUX ÉMOTIONS

M. Vipérin était retourné à son cercle, toujo agité par la fureur et par le désespoir.

En son âme, il ne pouvait se lasser de maudire l'. dacieux malfaiteur qui avait eu la malencontreuse i de venir faire main-basse pendant son absence sur t ce qui chez Laborel lui avait paru avoir quelque vale

— Si au moins, se disait-il, le coquin avait commen à dévaliser chez moi.

Mais, fort malheureusement pour le jésuite, la fenê de Laborel donnait sur une petite terrasse qui longe le jardin et allait aboutir à la cour de la Congrégation. était évident que le voleur avait dû d'abord s'introdu et se cacher dans l'asile de l'Adolescence, et que, profit de quelque échelle laissée dans la cour de gymnastiqu il avait pénétré dans la maison particulière par la terras du second, ce qui offrait une grande commodité.

M. Vipérin aurait certes préféré que le bandit se f emparé de quelques mille francs à lui ; qu'allait-il dir en effet jeudi à Leroué, quand celui-ci viendrait lui r clamer les vingt millions de Laborel ?

Toutefois, le gérant des Docks du Commerce, à cause même des terribles faits imprévus qui venaient de s'accomplir, se félicitait plus que jamais des innombrables précautions prises par lui.

Certes, il était impossible de s'attendre à ce qui arrivait, et M. Vipérin aurait pu tout simplement prépar le vol de la précieuse ceinture de son employé et mettre ensuite son projet à exécution. Laborel aurait-il osé l'accuser, dans le cas où il aurait eu des soupçons ?

La mission du jeune homme était secrète, si secrète e le mandataire de M. Rameau ne l'avait confiée à rsonne. En outre, M. Vipérin, en accomplissant le vol, aurait effectué aucune effraction ; il avait en double s clefs de tous les meubles de chez lui, et il n'aurait as mis dans sa soustraction le vandalisme du scélérat ui s'était substitué à lui.

Tout avait été calculé par le négociant de façon à ce . Laborel, qui s'était constamment renfermé dans le tisme le plus absolu au sujet des vingt millions, ne proférer la moindre plainte, une fois qu'il en aurait dépouillé.

Par une fatalité horrible, il ne pouvait plus mainte- it en être ainsi, à la manière dont le vol avait été com- ; l'effraction et l'escalade étaient si palpables, le ne avait été accompli avec tant de brutalité et de vagerie qu'il était impossible de le dissimuler à la tice. Et le plus affreux de la chose, ce n'était pas la tueuse Compagnie qui en profitait.

De plus, dans sa colère de se voir frustré par un autre ndit, M. Vipérin avait étranglé son frère. Quel bon- ır pour lui qu'il eût pris toutes ces précautions !

Il s'était arrangé presque pour écarter de lui non- ilement les soupçons de la police, mais encore ceux Laborel. Ce bon M. Vipérin était un véritable génie. n a pu le juger ainsi déjà ; ce qui suit achèvera de nvaincre le lecteur.

En s'applaudissant de sa prudence qui, excessive au s où il eût réussi à être le voleur de Laborel, ne le sau- vegardait maintenant que par un enchaînement de cir- constances inopinées, il était devenu l'assassin de Nar- cisse, et en maudissant d'autre part ce qu'il appelait son mauvais destin, le directeur des Chérubins était arrivé à son cercle.

— Ah ! voilà ce cher M. Vipérin, s'écria un vieux docteur en le voyant entrer dans la salle de jeu. D'où venez-vous ?

— Du salon de lecture. J'ai avalé au moins une dizain de journaux.
Et le négociant se mit à répéter le contenu de que ques articles qu'il avait lus le soir même, mais au magasi
On discuta, on parla un peu politique.
— Faites-vous un whist ? demanda le docteur.
— Volontiers, mon cher Richefeu, répondit M. Vipé rin.
On joua.
Le docteur gagna plusieurs parties de file.
— Vous n'avez pas de la chance ce soir, dit-il à s partner.
— Il y a des jours où rien ne me réussit, fit l'autre.
Au même moment, un domestique du cercle s'appro cha de M. Vipérin.
— Monsieur, je vous demande pardon de vous déra ger, c'est un employé du télégraphe qui vient d'apport une dépêche pour vous.
— Tiens, fit observer le docteur, on vous adresse d télégrammes ici ?
— Ma foi, quelqu'un qui connaît mon jour de cercle.. Il faut que ce soit une nouvelle bien importante et bie pressée pour qu'on n'ait pas adressé à mon domicile.. Une minute, docteur, et je reviens.
L'absence du négociant fut courte.
— Qu'est-ce ? demanda M. Richefeu à M. Vipérin qui froissait un papier bleu dans ses mains avec colère
— Une mauvaise nouvelle...
N'y a-t-il pas d'indiscrétion à vous demander ?...
— Aucune. Il s'agit d'un banquier de Nice qui vient de lever le pied en laissant un énorme déficit...
— Et vous êtes atteint par cette banqueroute ?
— J'y suis de dix mille francs.
— Diable !
— Ce qu'il y a de plus vexant, c'est que j'avais pour ainsi dire prévu cette fuite ; car je devais envoyer demain à Nice, au sujet du recouvrement de ma créance,

un de mes plus fidèles employés qui demeure chez moi... Que ne l'ai-je envoyé il y a huit jours! j'aurais au moins sauvé une bonne partie de la somme entière.

— Franchement, fit le docteur, cela est désastreux, et je comprends votre colère.

— Si l'on était superstitieux, reprit le négociant en riant d'un rire forcé, on dirait que ma première perte au whist m'a porté malheur.

— Eh! dame! pourquoi pas? exclama le vieux M. Richefeu, joueur endurci qui croyait aux sorts et aux amulettes... Avec une déveine pareille, moi, à votre place, je m'attendrais encore à d'autres ennuis.

— Ah ça, j'espère bien pourtant qu'en voilà assez.... Que voulez-vous encore qu'il m'arrive?

— Un malheur ne vient jamais sans un autre, mon bon monsieur Vipérin...Croyez-moi.Je vous plains sincèrement, mais j'ai le regret de vous dire que vous n'en avez pas encore fini avec les tracas.

— Vous voulez plaisanter?

— Je ne plaisante pas. Vous avez perdu trois parties de file; le garçon qui vous a prévenu de l'arrivée du télégramme était tout habillé de noir, et, tenez, les cartes qui sont restées retournées sur le tapis appartiennent toutes aux piques...

— Eh bien?

— Vous me croirez ou vous ne me croirez pas, cela est très-grave et n'annonce rien de bon.

— Ma foi, docteur, je ne suis pas pessimiste.

— C'est un tort.

— J'estime même que ma perte de dix mille francs est assez forte pour ce soir.

— Nous verrons.

La pendule de la salle marquait onze heures. Les deux interlocuteurs prirent leurs chapeaux et passèrent leurs pardessus.

— Vous rentrez chez vous? interrogea M. Richefeu.

— Mais oui. Venez donc m'accompagner.

— Avec plaisir.

Ils sortirent, et continuèrent leur causerie en chemi-naat.

Une fois arrivés à l'angle de la ruelle où se trouvait la maison de M. Vipérin, les deux amis se séparèrent, en se souhaitant mutuellement une bonne nuit.

FIN DU PREMIER VOLUME

MONTPELLIER. — IMPRIMERIE FIRMIN ET CABIROU.

LÉO TAXIL

LE FILS DU JÉSUITE

PRÉCÉDÉ DE

PENSÉES ANTI-CLÉRICALES

INTRODUCTION PAR

le Général G. GARIBALDI

SECOND VOLUME

PARIS
AUX BUREAUX DE "L'ANTI-CLÉRICAL"
12, *Boulevard Montmartre*, 12

M D CCC LXXIX

DU MÊME AUTEUR

EN PRÉPARATION

LES JÉSUITES DÉVOILÉS

UN VOLUME DE RÉVÉLATIONS CURIEUSES

sur la doctrine et les mœurs des R. P. Jésuites

UN PAPE FEMELLE

GRAND ROMAN ANTI-CLÉRICAL

LA HAINE FILIALE

ROMAN DE MŒURS

BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE

A la fin de chaque trimestre, et indépendamment de ses romans, M. Léo Taxil fait paraître, SOUS UN TITRE SPÉCIAL, *une forte brochure de* 80 *pages, format des ouvrages de librairie, au prix de* soixante centimes.

Ces brochures, vivement intéressantes, sont une réunion d'articles à l'emporte-pièce et de nouvelles des plus comiques, le tout absolument dirigé contre le cléricalisme : elles sont disposées de façon à pouvoir être réunies quatre par quatre, et à former ainsi un beau volume de 320 *pages chaque année. Ces volumes constituent la* BIBLIOTHÈQUE ANTI-CLÉRICALE.

LE FILS
DU JÉSUITE

LÉO TAXIL

LE FILS DU JÉSUITE

SECOND VOLUME

PARIS
STRAUSS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
5, *Rue du Croissant*, 5

M D CCC LXXIX

LE FILS DU JÉSUITE

TROISIÈME PARTIE

CE BON M. VIPERIN

CHAPITRE XLII

LA SOIRÉE AUX ÉMOTIONS

(*Suite*)

M. Vipérin alla droit à sa porte, l'ouvrit, enflamma une allumette qu'il tenait toute prête, s'assura que Narcisse était bien sur le palier du premier, et, sans prendre le temps de refermer la porte, s'élança de nouveau dans la rue. Il eut bientôt rejoint le vieux docteur, qui n'avait pas eu le temps de s'éloigner beaucoup.

— Richefeu ! Richefeu ! cria le négociant dès qu'il fut à portée de son ami.

— Qu'est-ce ? fit celui-ci se retournant... C'est vous... Mon Dieu !... Vous êtes tout troublé !... Qu'y a-t-il ?

— Un malheur !... encore un malheur !... Mon frère est étendu par terre dans la maison... Il a l'air d'être mort...

— Un crime ?

— Je ne sais pas... Venez, venez, je vous prie.

Le vieux docteur, à moitié effrayé, retourna vers le logis de Vipérin de toute la vitesse de ses faibles jambes. En route, le négociant ne cessait de se lamenter.

— O mon Dieu ! disait-il, faites que je me sois trompé !... Mais non ! c'était bien lui... au premier... vous le verrez, par terre, sans mouvement.

— Une faiblesse, un évanouissement peut-être.

— Plaise au Ciel qu'il en soit ainsi !

Les deux amis entrèrent dans la demeure ; M. Vipérin alluma la chandelle d'un bougeoir en cuivre qui était dans un coin du corridor, et ils montèrent.

— Voyez ! fit le négociant en étouffant un sanglot.

Le docteur se pencha sur le bossu et l'examina.

— Mort ? dit-il.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria M. Vipérin en gémissant.

— Voyons, mon ami, reprit M. Richefeu, voyons, calmez-vous..., et aidez-moi à porter ce malheureux sur un lit quelconque.

Ainsi il fut fait. Le cadavre fut placé sur le lit de la grande chambre du premier. Là, le docteur l'examina de nouveau.

— Vipérin, dit-il tout à coup en prenant la main de son ami et la serrant fortement, nous sommes en présence d'un crime.

— O mon Dieu ! mon Dieu !

— Votre frère a été étranglé.

— Etranglé ?

— Oui.

— Etranglé ! Et comment ?... Nous n'avons pas trouvé de corde sur lui, il me semble...

— Il a été étranglé, étouffé avec les mains... Tenez, observez les marques, ces traces rougeâtres qui sont encore empreintes sur le cou...

—O mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce possible? Pauvre Narcisse !

—Il n'a pas eu à lutter contre un hercule, le malheureux ; car il devait être d'une faiblesse extrême.

— Hélas, oui. Mais dans quel but ce crime a-t-il été commis ? O Jésus ! doux Seigneur ! éclairez-nous.

— Mon cher ami, du courage... Laissons ce cadavre sur votre lit et parcourons la maison.

En lui-même, M. Vipérin était étonné de ne pas avoir rencontré son commis à son arrivée ; il se demandait pourquoi Laborel n'était pas rentré à cette heure, Laborel qu'il avait compté trouver bouleversé et entouré chez lui d'une multitude de voisins. Ce retard était des plus incompréhensibles, et le négociant ne pouvait parvenir à se l'expliquer.

Le docteur Richefeu et le gérant des Docks du Commerce commencèrent donc ensemble l'inspection des lieux. Le rez-de-chaussée et le premier furent soigneusement visités ; tout était dans un ordre parfait.

— C'est étrange, murmurait M. Vipérin, tout en essuyant de temps à autre une larme, j'avais cru un moment que l'assassinat de mon pauvre frère avait eu le vol pour mobile, et rien n'a été touché ici.

— Montons au second.

Point ne fut besoin à cet étage d'une longue tournée. A peine le docteur eut-il franchi le seuil de la chambre de Laborel qu'il s'écria :

— Vipérin, mon ami, encore un cadavre !

Il venait d'apercevoir le jeune homme gisant sur le sol.

— Un cadavre ! répéta M. Vipérin avec une stupéfaction profonde qui aurait frappé le vieux médecin, s'il ne s'était pas aussitôt précipité sur le corps de Laborel.

— Non, heureusement je me suis trompé, dit M. Richefeu, dont l'oreille était collée sur le sein gauche du commis étendu par terre ; il vit encore, celui-là.

Le négociant était revenu de sa surprise.

— On n'a pas eu le temps de l'assassiner tout à fait, fit-il à tout hasard... C'est justement le fidèle employé dont je vous parlais au cercle... celui qui devait aller demain à Nice... Pauvre garçon !

— Mettons-le sur le lit.

Sitôt que Laborel fut installé sur sa couchette, le docteur reprit son examen.

Aucune blessure, aucune ecchymose, dit-il ; ce jeune homme a perdu connaissance par le fait d'une violente commotion cérébrale.

— Il y a en effet de quoi, poursuivit M. Vipérin montrant le désordre de la chambre.

— Oui, ici, il y a eu un vol... Sans doute, votre commis aura essayé, mais en vain, de lutter, de se porter au secours de votre frère, et il se sera évanoui, accablé par l'horreur de l'assassinat... Ce doit être une nature impressionnable.

Tout en disant ces mots, le docteur Richefeu avait sorti de son gousset un flacon de vinaigre anglais, et le faisait respirer à Laborel.

Celui-ci ouvrit les yeux, et apercevant du monde autour de lui, laissa échapper un cri d'étonnement.

— Laborel, mon ami ! Laborel, mon enfant ! fit M. Vipérin en se précipitant vers son employé et lui prenant affectueusement la main, que vous est-il arrivé ? Par quel miracle avez-vous échappé à la mort ?

— Laissez-le donc se remettre, dit avec douceur le médecin ; vous ne voyez pas combien il est faible, ce pauvre jeune homme ?

En effet, Laborel avait encore le visage d'une pâleur extrême. Cependant, peu à peu la couleur revint sur ses joues livides. Mais, au lieu de répondre aux questions du négociant, il sembla se consulter longuement en lui-même, et après avoir jeté autour de lui un long regard de défiance :

— Je ne sais rien, murmura-t-il, en revenant de la

Nouvelle-Héloïse, j'ai trouvé Narcisse assassiné, ma chambre dévalisée, et je me suis trouvé mal.

— Je le crois, dit M. Richefeu, cette soirée est pour vous, et surtout pour ce bon M. Vipérin, une soirée néfaste ; argent, frère, il a tout perdu !

— Comment ! on l'a volé aussi ? s'exclama Laborel, se dressant sur son séant.

— C'est-à-dire que, pendant que l'on assassinait et que l'on pillait ici, un des banquiers de monsieur passait la frontière.,.

— Oui, fit Vipérin qui s'était repris à sangloter dans un coin, le banquier de Nice auprès duquel vous deviez aller demain... Tenez, voilà la dépêche que j'ai reçue...

Et il la tendit à Laborel qui ne la prit pas. Puis, avec un redoublement de larmes, le négociant s'écria :

— Ah ! qu'est-ce que cet accident auprès du malheur horrible qui me frappe ? Ah ! que m'importent les quelques mille francs qu'on m'a volés ! Puissent les coquins qui sont venus ici m'avoir ravi jusqu'à mon dernier sou, s'ils avaient eu au moins l'humanité d'épargner mon pauvre Narcisse !

— Ainsi, interrogea le docteur en s'adressant à Laborel demeuré pensif, ainsi vous êtes arrivé quand le crime était consommé ?

— Hélas !

— Mais, quand vous êtes entré, n'avez-vous entendu aucun bruit ?

— Je ne me souviens pas.

Laborel n'avait aucun motif de se méfier du docteur et de M. Vipérin ; mais il venait de se promettre de garder plus que jamais le secret de sa mission. Une voix secrète lui disait de se tenir en garde contre tous et contre tout. Aussi reconnut-il qu'on lui avait volé ses économies et quelques effets, mais il n'ouvrit pas la bouche au sujet des vingt millions.

— Vipérin, demanda M. Richefeu, avez-vous quelque cordial pour ce jeune homme ?

— J'ai de l'élixir de la Grande-Chartreuse, répondit l'honnête homme avec des larmes dans la voix. Voulez-vous que je descende en chercher ?

— Ma foi, ne vous donnez pas cette peine, mon cher monsieur, fit Laborel, je me sens beaucoup mieux.

Et il se leva. On passa à l'étage inférieur, où Laborel et M. Vipérin se réconfortèrent. Le négociant, que l'assassinat de Narcisse accablait outre mesure, but, rebut, pleura et embrassa à plusieurs reprises son ami et son employé. Puis, on revint auprès de l'infortuné bossu.

CHAPITRE XLIII

UNE ENQUÊTE SELON LA LOGIQUE

Quand on fut dans la chambre où reposait le corps du nain, M. Vipérin fit une nouvelle scène attendrissante; il se jeta sur le cadavre, l'embrassant avec effusion et sanglots étouffés ; il fallut les efforts réunis de Laborel et du docteur Richefeu pour l'arracher du lit sur lequel gisait le malheureux Narcisse.

— Diable ! disait le vieux médecin, il ne faut pas vous laisser abattre de la sorte... Le malheur qui vous frappe est irréparable, mon cher Vipérin... Soyez homme !... Puisque vos pleurs sont impuissants à ranimer le pauvre mort, ayez au moins la force de vous dominer ; ne vous livrez pas à ces accès de désespoir.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura l'autre, qui me rendra mon frère bien-aimé ?

— Vipérin, répliqua le docteur, il est temps de songer à une chose : un crime a été commis ici cette nuit, notre devoir est d'en informer tout de suite la police.

— Occupez-vous de cela, Richefeu... Pour moi, je ne me sens pas la force d'abandonner une seule minute le corps de mon Narcisse chéri.

— Je l'entends bien ainsi ; seulement, promettez-moi de vous surmonter, de ne pas vous livrer à un abattement aussi profond que celui qui vient de s'emparer de vous, au moins pendant que je cours chez le commissaire du quartier.

— Je vous le promets.

— Soyez raisonnable, voyons, mon ami !

Puis, prenant à part Laborel, l'excellent docteur lui dit à mi-voix :

— Ne le perdez pas de vue, monsieur... Je le connais ! Il est capable de se jeter par la fenêtre, dans un moment de désespoir...

Laborel revint auprès du cadavre, et M. Richefeu sortit.

M. Vipérin, l'honnête homme, le visage caché par ses mains, continuait à répandre des torrents de larmes.

Son employé, muet en présence d'une si vive douleur, se tenait debout au chevet du lit ; lui aussi, il s'apitoyait, mais sincèrement, sur le sort du nain qui, sans doute, selon lui, avait trouvé la mort en luttant contre les ravisseurs de la fortune de Roger Bonjour. Toutefois, l'assassinat qui avait été le triste épilogue du vol dont il était victime ne faisait pas perdre de vue à Laborel l'horrible malheur qui le frappait. Rien ne pouvait l'en distraire, et l'idée que les malfaiteurs n'étaient pas des coquins ordinaires revenait sans cesse à son esprit.

Enfin le commissaire de police, guidé par le docteur, arriva.

Il se fit narrer, par M. Richefeu, tout ce que celui-ci avait vu en compagnie de M. Vipérin, et par Laborel ce qui l'avait frappé à son entrée à la maison. Le jeune commis, dans cet interrogatoire, observa encore une réserve excessive, se contentant de déclarer qu'il lui

avait été volé cent quarante francs en espèces et quelques effets, parmi lesquels une ceinture.

— Il résulte de vos témoignages, dit le magistrat, que le malfaiteur (car rien ne prouve qu'il y en ait eu plusieurs) qui s'est introduit ici cette nuit est venu, non pour assassiner, mais pour voler; qu'il a pénétré par la terrasse du second, et par conséquent par la cour de l'Asile de l'Adolescence...

En effet, dans l'inspection des lieux, on trouva une échelle encore appliquée contre la terrasse qui, du côté de la cour de l'Asile, n'était qu'à la hauteur d'un premier, à cause des inégalités du terrain.

— Il est évident, continua le commissaire, que ce n'est pas pour voler cent quarante francs et quelques menus effets à M. Laborel que le malfaiteur a accompli si audacieusement son escalade et son effraction; tout porte à croire, au contraire, que le but visé était la caisse particulière de M. Vipérin, dont la fortune est connue...

Tel n'était pas l'avis de Laborel; néanmoins, il se tut.

— Seulement, poursuivit l'homme de loi, le scélérat a été dérangé premièrement par la victime, qui, dans sa faiblesse n'a pu opposer aucune résistance, ensuite par l'arrivée de M. Laborel, avec qui il n'a pas osé entamer une lutte, et c'est ainsi que l'assassin s'est enfui sans terminer sa criminelle besogne... Maintenant, messieurs, vous savez que vous devez éclairer la justice... Sur qui portez-vous vos soupçons ?

— Ma foi, monsieur, répondit M. Vipérin, qui avait fini par se calmer, il est impossible pour moi de préciser, et je n'ai absolument aucune idée sur le misérable... Cependant, je ne crois pas m'avancer beaucoup en disant que l'assassin de mon frère devait être au courant des habitudes de la maison, car il a choisi pour son forfait d'abord mon jour de cercle et ensuite le soir où, par extraordinaire, mon employé avait à sortir.

A ces mots, le visage de Laborel s'illumina.

— Oui, dit-il, oui... c'est cela... et la coïncidence est encore plus frappante que M. Vipérin ne le suppose ! Vous vous souvenez, mon cher monsieur, du motif de ma sortie de ce soir ?

— L'arrivée de votre frère... Eh bien ?

— C'est sur la foi d'une lettre reçue à midi et signée par mon frère Jacques que, contre toute coutume, je me suis absenté d'ici ce soir...

— Alors ? demanda le commissaire.

— C'était une lettre fausse, monsieur.

Et Laborel se mit à raconter son entrevue avec les matelots de la *Nouvelle-Héloïse*.

Après tout, le jeune homme pensait qu'il était de son devoir de consacrer tous ses efforts à aider la justice dans la recherche de l'assassin de Narcisse ; une fois qu'on tiendrait le scélérat, se disait-il, qui sait s'il ne rentrerait pas en possession de la précieuse ceinture ? Plus la police agirait avec promptitude, plus il y avait de chances pour que les chèques de M. Rameau n'aient pas le temps d'être transmis à qui avait été donné l'ordre de les voler. Au fond, Laborel n'avait pas grand espoir, mais par acquit de conscience il donnait au magistrat toutes les indications qu'il était en son pouvoir de fournir.

— Une lettre fausse ! s'écria le commissaire, mais elle n'a été écrite que pour vous éloigner... Et vous ne vous êtes pas méfié ?

— Comment voulez-vous, monsieur ?... Je croyais toujours mon frère à bord de la *Nouvelle-Héloïse*, et c'était tout à fait l'écriture de Jacques.

— Nous avons affaire à un habile coquin, fit remarquer le docteur. Le coup était savamment combiné.

— Hélas ! dit M. Vipérin recommençant à gémir, qui sait si l'assassinat de mon frère n'était pas aussi prémédité ?

— Et qu'avez-vous fait de cette lettre ? demanda le policier.

— Ne pouvant malheureusement pas prévoir ce qui est arrivé, répondit Laborel, je n'ai pas eu de ce papier tout le soin que j'aurais dû avoir...

— Vous l'avez perdu.

— Je le crains fort... Sur le bateau, je me suis déjà aperçu de sa disparition... Je l'avais mis dans une poche et je ne l'ai pas trouvé... Je chercherais encore demain pour le cas où je l'aurais laissé au magasin.

— O mon Dieu ! quel malheur ! fit M. Vipérin. Faut-il que vous soyez négligent, Laborel !... Aller perdre ainsi le seul indice que nous avions pour découvrir l'exécrable assassin de mon frère ! Heureusement encore, je suis là pour attester que vous l'avez reçue, cette lettre !

— Enfin, jeune homme, cherchez-la ; il y a peut-être là de quoi mettre la justice sur la piste du coupable.

Là-dessus, le commissaire dressa son procès-verbal, lequel établissait en principe qu'un assassinat, accompagné de vol, avec escalade et effraction, avait été commis, entre huit heures et neuf heures et demie du soir, dans la maison de M. Vipérin, pendant que Laborel était habilement éloigné par un faux avis de l'arrivée de son frère, d'une part, et que, d'autre part, M. Vipérin passait sa soirée au cercle avec le docteur Richefeu. D'après les constatations du docteur qui s'était trouvé sur le théâtre du crime quelques moments après son accomplissement, le procès-verbal établissait, en outre, que la victime du meurtre avait péri par strangulation.

Le magistrat allait se retirer quand M. Vipérin, le retenant, lui dit :

— Pardon, monsieur, vous allez peut-être trouver ridicule la prière que je vais vous adresser...

— Parlez, cher monsieur, je vous en conjure...

—Voici. S'il était possible, je tiendrais à ce que mon frère me fût laissé jusqu'au dernier moment de ses obsèques. Je sais que la justice a le droit de réclamer son

cadavre ; mais je serais désolé de le savoir déchiré et morcelé par les scalpels de l'amphithéâtre.

— Il n'est pas en ma puissance, cher monsieur, de vous promettre cela ; cependant, comme le genre de mort de votre frère est parfaitement et régulièrement constaté par un homme de l'art, je ne doute pas que M. le chef du parquet vous autorise à garder chez vous le corps, si vous voulez bien lui en faire vous-même la demande.

. . . .

Le lendemain, tous les journaux de la ville racontaient le crime à peu près dans les termes suivants :

« L'audace de MM. les voleurs ne connaît maintenant plus de bornes. Après les exploits des étrangleurs des rues, voici qu'on vient, hier soir, vers les huit heures à peine, d'inaugurer les étranglements à domicile. C'est chez un de nos plus honorables négociants, M. V..., que le premier de ces crimes s'est commis.

» Profitant de ce que le maître du logis était au cercle et de ce que son locataire était, de son côté, également absent, une bande de malfaiteurs s'est introduite par l'appartement de ce dernier et l'a littéralement mis au pillage. Le bruit des coquins ayant attiré le frère de M. V..., un malheureux infirme, qui se trouvait alors seul dans la maison, celui-ci a été étranglé sur l'escalier même par les misérables, lesquels allaient, sans aucun doute, continuer le cours de leurs déprédations, lorsque l'arrivée de M. L..., le locataire, les a mis en fuite.

» Jusqu'à présent, la justice ne connaît, en fait d'indice sur les coupables, que l'existence d'une lettre fausse, qui avait été adressée le jour même à M. L..., pour l'éloigner de chez lui, comme M. V..., pendant toute la soirée ; malheureusement cette précieuse lettre a été égarée par son propriétaire.

» Par un fatal destin et comme complément d'infor-

tune, le même soir, un des banquiers de M. V... passait la frontière, lui emportant une somme qu'on dit très-forte. »

CHAPITRE XLIV

ROBE LONGUE ET ROBE COURTE

Il était dix heures du matin. Leroué venait de se lever à peine et procédait à sa toilette.

Certes, le Provincial n'avait pas la coutume de rester jusqu'à une heure aussi tardive dans les bras de Morphée ; mais il avait employé une bonne partie de sa nuit à écrire un magnifique sermon sur les septième et dixième commandements de Dieu, et il ne s'était couché que passé minuit. Il paraît que, durant cette veille, l'inspiration avait été très-abondante ; car il avait écrit de nombreuses pages contre le vol.

Hâtons-nous de dire que le père Leroué était un excellent orateur, et qu'il préparait toujours à l'avance les Carêmes qu'il avait à prêcher chaque année dans une des églises de l'Ordre.

Or, ce matin-là, le front sec et ridé du Provincial s'épanouissait de bonheur ; ce qui laisserait à supposer qu'il était content de son œuvre nocturne.

Guilleret comme un jeune homme, il brossait ses vêtements d'une main légère, fredonnant même quelques notes gaies, quand on frappa. Il alla ouvrir. C'était son *socius*.

— Monsieur, dit Aulat en entrant, savez-vous ce qui s'est passé la nuit dernière ?

— Où ça ?

— Chez M. Vipérin.

— Non, ma foi.
— Un vol audacieux a été commis...
— Ah ! fit négligemment Leroué.
— En outre, le frère de notre ami, le petit bossu, a été étranglé.
— Par exemple !... Vous croyez ?... Qui vous a dit cela ?
Aulat raconta à son supérieur ce que toute la ville colportait.
— Tiens, tiens, tiens ! murmura celui-ci... Voilà qui est fâcheux et triste... Ce bon M. Vipérin doit être au désespoir.
— Croyez-vous qu'il tenait tant à son frère ? C'était une charge pour lui...
— Une charge ? C'est selon... En tout cas, puisqu'il s'était embarrassé de ce malheureux, cela prouve qu'il l'aimait... Et personne ne connaît l'assassin de ce pauvre diable de nain ?
— Personne.
— Etrange ! Je finis de m'habiller et je vais en toute hâte rendre visite à ce cher ami, pour essayer de le consoler... Vous m'attendrez ici ; nous avons à sortir ensemble après dîner.
— Je suis à vos ordres, monsieur.
Aulat quitta la chambre.
Leroué, ne revenant pas de ce qu'il apprenait, se vêtit en moins de cinq minutes et se rendit aussitôt auprès du *coadjutor primus*.
M. Vipérin était dans un état pitoyable. Il avait passé toute la nuit auprès du cadavre de Narcisse, accompagné de quatre voisins.
Quand le Provincial fut introduit auprès de lui :
— Ah ! mon ami, s'écria-t-il en se jetant à son cou, merci à vous d'être venu me fortifier par votre bonne visite dans une aussi douloureuse circonstance.
— Croyez que je compâtis à l'affreux malheur qui vous frappe, répondit le jésuite de robe longue, à l'en-

trée duquel tout le monde s'était respectueusement découvert.

Mais en lui-même le malin compère se disait :

— Malepeste ! je ne croyais pas mon Vipérin si sensible.

Le gérant des Docks du Commerce pria les personnes qui se trouvaient dans l'appartement de se retirer.

— J'ai à causer avec monsieur l'abbé, fit-il ; pardonnez-moi de vous congédier pour quelques instants.

Les assistants se retirèrent discrètement dans une pièce voisine.

Alors Vipérin, prenant Leroué par la main, le conduisit au chevet du lit sur lequel reposait le corps inerte du petit bossu.

— Révérendissime, dit-il d'une voix lente et basse, je vous avais promis pour demain les vingt millions de Laborel...

— Oui... Mais quel rapport ?...

— Je vous les aurais donnés, je le jure ; mais un exécrable voleur s'est emparé pendant mon absence du trésor que vous aviez mission de restituer à la Compagnie...

— Comment, monsieur ! interrompit Leroué en se tournant, sévère vers M. Vipérin et en roulant sur lui des yeux courroucés ; comment ! vous avez laissé prendre par un autre que moi le bien qui était placé sous votre sauvegarde ?

— Oh ! ne m'accusez pas, Révérendissime... J'avais imaginé un plan superbe, infaillible...

— Elle est jolie, votre infaillibilité !

— J'avais réussi à faire quitter à Laborel la ceinture qui renfermait le précieux dépôt...

— Cela vous a servi à grand'chose !

— De grâce ! mon père, pardonnez-moi, pouvais-je prévoir cette fatale coïncidence du vol qui s'est effectué juste pendant les quelques minutes d'une sortie indispensable ?... De grâce, Révérendissime, ne croyez-vous pas que je sois assez malheureux ?

— Malheureux, de quoi ?

— De ce que mon pauvre frère ait trouvé la mort dans cette terrible nuit ; il aura voulu lutter contre le voleur, mon père, et le scélérat l'a tué !

— En êtes-vous bien sûr ? fit Leroué en dardant sur le négociant son regard scrutateur.

M. Vipérin balbutiait une réponse, lorsque la porte s'ouvrit, et un sergent de ville parut.

Le gérant des Docks du Commerce pâlit. Leroué ne le perdait pas de vue.

— Faites excuse, si je vous dérange, dit l'agent ; c'est une lettre du Parquet que j'apporte.

En effet, il remit à M. Vipérin un pli cacheté, salua et sortit.

Le Provincial tourna le dos : mais, dans une glace qui se trouvait sur la commode, il vit parfaitement le visage de Borromée éclairé par une expression de joie indicible à la lecture de la missive officielle.

— Qu'est-ce ? interrogea-t-il de son ton bref et impérieux, quand l'autre eut achevé d'en prendre connaissance.

— C'est l'autorisation que j'avais demandée.

— Quelle autorisation ?

— Il faut vous dire... Je ne tenais pas à ce que le cadavre de mon infortuné Narcisse fût livré aux expériences de l'amphithéâtre...

— Et vous avez demandé à le garder chez vous et à le conduire intact au cimetière ?

—Oui, puisque le genre de mort a été régulièrement établi.

—Qu'est-ce que cela pouvait vous faire qu'on ouvrît, qu'on disséquât le corps de votre frère ?

— Oh ! mon père, ne croyez-vous pas qu'il m'eût été pénible de penser ?...

— Monsieur Vipérin, je crois que ces sensibleries sont bonnes devant le monde, mais pas entre nous...

D'ailleurs, l'Ordre dont vous avez l'honneur de faire partie n'admet pas de pareilles faiblesses...

— Révérendissime, mon dévouement à l'Ordre...

— Je ne doute pas de votre dévouement, et, malgré votre inqualifiable maladresse dans l'affaire de Laborel, j'en demeure pleinement convaincu...

— Oh ! merci !

— Ne me remerciez pas. Je vous considère encore et toujours comme tout à fait digne d'être des nôtres, je le répète ; mais c'est précisément pour cela que je ne suis pas dupe en ce moment de vos protestations d'amour à l'égard de cette chair morte.

Et son doigt montrait le cadavre du bossu. M. Vipérin était livide.

— Alors, mon père, que pensez-vous ?

— Je pense que votre frère n'a pas été étranglé.

— Pour cela, Révérendissime, je vous jure devant Dieu...

— Pas de serment ! monsieur, cela est bon pour d'autres que nous.

— Je vous affirme...

— Soit, je vous crois.

En prononçant cette parole, Leroué tenait toujours le coadjuteur temporel sous la domination de son regard.

— Je pense alors, reprit-il, que vous avez un intérêt quelconque à ce que ce corps ne soit pas ouvert.

Une sueur froide coulait des tempes de M. Vipérin.

— Voulez-vous que je vous le prouve ?

Et, brusquement, il se dirigea vers un placard ; mais le négociant ne lui donna pas le temps de l'ouvrir ; car, se précipitant entre le mur et son supérieur, il dit à celui-ci d'une voix suppliante et brisée par l'émotion :

— De grâce, mon père, ne me livrez pas !

Leroué le repoussa doucement, et un rire glacial tordit sa bouche moqueuse.

— Hein ! qu'est-ce que je vous disais ? mon cher

monsieur Vipérin, vous avez empoisonné votre frère ! il aura voulu crier, vous l'avez étranglé... Etes-vous heureux, vous, au moins, de trouver de vulgaires voleurs à qui vous puissiez faire endosser vos peccadilles ! Allons, ne tremblez pas de la sorte, mon ami... Vous imaginez-vous, par hasard, que je vais vous trahir ? Je sais votre secret, c'est tout ce qu'il me faut... Voyons, vous dis-je, pas d'enfantillage !... D'un moment à l'autre on peut venir... Soyez à la hauteur de votre beau désespoir de tantôt !

Puis, quand, rassuré sur les intentions du Provincial, le négociant se fut rendu maître de lui-même :

— C'est égal, avouez, mon ami, que dans la poursuite des vingt millions, vous avez fait preuve d'une inhabileté impardonnable...

— Oui, mon père, je le reconnais, j'aurais dû vous consulter ; c'est ma sotte vanité qui vaut à la Compagnie la perte de ce trésor.

— Comment, la perte ?

— Eh oui ! ne considérez-vous pas les vingt millions comme perdus ?

— Perdus !... Vous déraisonnez, monsieur Vipérin ! Pensez-vous que la justice ne saura pas trouver le voleur de la nuit dernière ?

— C'est vrai.

— Et j'espère bien que vous aiderez la police autant qu'il sera en vôtre pouvoir ?

— Sans doute... Mais alors, c'en est fait de moi !

— Pourquoi ?

— Le jour où le malfaiteur sera pris, s'il avoue le vol, il ne se reconnaîtra pas l'auteur de l'assassinat...

— Parfaitement... et après ?

— Comment, mon père, vous ne me comprenez pas ?

— Vous craignez pour vous, monsieur Vipérin ? Tenez, vous me faites pitié !

Et Leroué ajouta, après un significatif haussement d'épaules :

— Vous vous imaginez donc qu'on écoutera les dénégations d'un vulgaire malfaiteur ?

M. Vipérin redressa le front avec confiance.

— Allons, mon ami, dit Leroué en lui serrant la main, souvenez-vous que vous êtes un honnête homme !

Le lendemain matin eut lieu l'enterrement de Narcisse. Ce bon M. Vipérin versa de véritables rivières de larmes de la maison mortuaire à l'église. Bien que le bossu n'eût pas à Marseille d'autre parent que son frère, une foule nombreuse se pressa derrière le corbillard ; tous les amis du gérant des Docks du Commerce avaient tenu à honneur de lui témoigner leur sympathie à l'occasion de ce triste événement.

Au cimetière, quand les prêtres eurent jeté sur la tombe ouverte leur dernière eau bénite, au moment où les fossoyeurs saisirent le cercueil pour le descendre dans le caveau, l'excellent M. Vipérin, ivre de douleur, se jeta sur eux pour leur arracher ce cadavre qu'on ravissait à son amour ; l'assistance fut obligée d'intervenir et de le ramener de force chez lui ; car, disait-il en sanglotant, il voulait se laisser mourir de faim sur la pierre qui recouvrait son pauvre Narcisse.

Les bonnes femmes, à qui l'on raconta le fait, prièrent le bon Dieu de rendre un peu de courage à cet honnête homme.

Et l'honnête homme, une fois rentré chez lui, quand il fut bien sûr d'être seul, se frotta les mains en se disant à voix basse :

— Enfin !... cette fois, c'est fini !

CHAPITRE XLV

TORTURE MORALE

Pendant que Leroué avait avec M. Vipérin la petite scène intime qui fait le principal objet du précédent chapitre, Laborel était allé au magasin ; les Docks du Commerce étaient fermés « pour cause de décès. » Néanmoins, il frappa à la porte d'un homme de peine qui remplissait l'office de concierge, et à qui il expliqua le motif de sa visite ; l'autre lui ouvrit et lui remit les clefs de la salle dans laquelle il faisait sa vente. Laborel chercha partout la fameuse lettre qui devait mettre la police sur la piste de l'assassin du bossu, fouilla sous les comptoirs, visita le vestiaire, mit sens dessus-dessous le tas aux balayures et le panier aux papiers de rebut ; toutes ses recherches furent inutiles, la lettre apocryphe était absente, et bel et bien perdue.

Il fit part à M. Vipérin de l'inanité de ses fouilles, et celui-ci en parut très-affecté. Toutefois, si quelqu'un était pour le moins aussi désolé que le négociant à cause de cet insuccès, c'était Laborel. Il passa toute la journée du mercredi en proie à un véritable désespoir. Le lendemain, il assista aux obsèques de Narcisse, et fut un de ceux qui ramenèrent du cimetière M. Vipérin, que la douleur la plus cruelle accablait.

Le soir, il comparut, en compagnie de son patron, devant le juge chargé d'instruire l'affaire, et tous deux ils renouvelèrent la déclaration que l'on sait.

A cinq heures, nous trouvons Laborel renfermé dans sa chambre.

L'infortuné jeune homme se promène de long en

large, sous le coup d'une sorte d'abattement mêlé de colère.

— C'en est fait ! se dit-il, les millions de M. Rameau me sont bien volés, et il n'est pas de force humaine qui puisse me les faire restituer. Ces hommes-là, ces jésuites, sont plus puissants, plus habiles encore que l'oncle de Roger Bonjour me l'avait dit.

Et le malheureux repassait dans sa mémoire tous les événements. Il rappelait à son esprit désespéré la confidence suprême du colon ; mais il ne pouvait comprendre comment ces millions, que M. Rameau lui avait affirmé être ignorés de tout le monde, avaient pu être connus, par la suite, de la redoutable Société. Cela n'était pas, certes, par M. Rameau, qui s'était fait sauter la cervelle sitôt après qu'il lui avait eu confié l'importante mission de les remettre au journaliste Roger Bonjour. Ce n'était pas par lui non plus, lui Laborel, le modeste employé dont personne même ne soupçonnait l'existence, lui surtout qui n'en avait ouvert la bouche à personne.

Cependant il lui fallait bien se rendre à l'évidence. Pour lui l'assassinat de Narcisse n'était qu'un incident du vol dont lui Laborel, et non M. Vipérin, avait été le point de mire. Mais par qui ce vol aurait-il pu être commis ? Alors l'employé des Docks du Commerce se reprenait à s'interroger.

Un moment, il crut avoir trouvé un indice de nature à le mettre sur la voie. Il se rappela la nuit du bal où il avait été un moment ivre. Qui sait si, dans son ivresse, il n'avait point parlé ? Mais, dans ce cas, qui avait pu recueillir ses indiscrétions ?

Ses compagnons d'orgie ?... Eh oui ! Racasse, un certain jour, avait soutenu les jésuites ; il savait que Racasse considérait les disciples de Loyola comme d'héroïques missionnaires toujours prêts à sacrifier leur vie pour la propagation de la foi.

Laborel se mit donc à examiner mentalement Ra-

casse. Mais, dès le début de son examen, il fut arrêté par cette considération : Racasse n'appartenait, en aucune façon, à la Compagnie de Jésus. Ensuite, autant qu'il avait pu connaître Racasse, il était intimement persuadé que celui-ci était un homme tout à fait abruti par une religion mal entendue, et il ne le jugeait pas capable d'avoir fourni des renseignements sur lui, et encore moins d'avoir prêté la main à un mauvais coup.

Rappelons, en passant, que Laborel n'avait jamais aperçu un père jésuite au magasin ni même chez M. Vipérin. L'employé des Docks connaissait la distinction (l'absence du rabbat) qui existe entre les prêtres ordinaires et les disciples de Loyola ; or, il avait bien vu de temps à autre, très rarement pourtant, des abbés venir au magasin. Mais jamais un seul père jésuite. Leroué, depuis sa visite avec Aulat, n'avait jamais plus remis les pieds aux Docks du Commerce, et, d'ailleurs, il sortait presque toujours costumé en civil ; la seule fois qu'il était venu en soutane chez M. Vipérin, c'était le lendemain du crime, et, à ce moment-là, Laborel était au magasin, occupé à chercher vainement la fausse lettre au moyen de laquelle on l'avait éloigné le mardi soir.

Inutile de dire que le pauvre garçon était loin de se douter que M. Vipérin avait pu participer au vol des vingt millions, et qu'il dirigeait ses pensées d'un tout autre côté que celui-là.

En somme, son esprit était à la torture. Il cherchait, et il ne trouvait pas. Pour lui, il était clair que le vol avait été accompli par les jésuites, et pourtant tout cela était un vrai chaos.

A son avis, la lettre elle-même lui avait été prise dans la poche par une main invisible. Cela lui paraisait d'abord un peu fort ; car, le soir du vol, il n'avait cheminé qu'avec M. Vipérin ; et néanmoins il en avait la profonde conviction. D'ailleurs, le fait d'avoir connu l'existence des vingt millions, l'individu qui les portait, la ville où il habitait et l'endroit si secret où il avait caché cet argent,

tout cela était bien plus étrange que la disparition d'une lettre.

L'instruction, à laquelle Laborel venait d'assister, avait achevé de lui faire perdre tout espoir. En effet, il avait vu le magistrat instructeur interroger les chefs de la police sur tous les bas filous qu'ils connaissaient et qu'ils présumaient assez habiles pour avoir exécuté un faux; il avait vu la justice se lancer sur toutes sortes de pistes qui, selon lui, étaient fausses. Vingt fois il avait eu envie de s'écrier :

— Mais, monsieur, c'est chez les jésuites qu'il faut chercher le coupable !

Vingt fois il avait été sur le point de dire ce que contenait la ceinture ravie, de raconter la mort de M. Rameau et de répéter ses dernières paroles; mais, fort heureusement pour lui, il avait réussi à se surmonter, et à continuer à garder le silence le plus absolu sur sa mission maintenant avortée.

— Je ne serais pas cru, s'était-il dit. Les jésuites sont trop haut placés, trop considérés, trop bien en cour, trop puissants, pour que mes révélations puissent les atteindre. Toucher à ces hommes sacrés serait m'exposer à me faire arrêter ou comme calomniateur ou comme fou. D'ailleurs, je me suis tu jusqu'à présent, il est trop tard pour que je sorte de mon mutisme.

Et il avait même regretté les quelques renseignements par lui donnés, la nuit du meurtre, au commissaire de police; il s'était reproché d'avoir pris même la peine de venir à l'instruction; il s'était demandé comment il se faisait qu'il eût l'audace de vivre à cette heure, étant dans l'impossibilité de remettre entre les mains de Roger Bonjour la fortune dont il avait été le maladroit dépositaire.

Il y avait une demi-heure que Laborel songeait à tout cela, et cette dernière idée était celle qui lui revenait le plus souvent à l'esprit. Comment osait-il vivre ? Certes, il n'avait rien à se reprocher, le brave jeune homme !

On ne pouvait pas dire qu'il eût commis seulement une imprudence ; mais, il le reconnaissait un peu tard, il avait accepté une mission bien au-dessus de ses forces : puisque M. Rameau n'avait pas été à même de lutter contre la terrible compagnie, comment lui, presque un enfant, aurait-il pu y prétendre ?.. Ce qui lui était arrivé était fatal. Il ne lui restait plus qu'à suivre jusqu'au bout l'exemple de l'honnête colon. De cette façon, du moins, si jamais Roger Bonjour apprenait que Laborel s'était laissé voler une fortune à lui destinée, il ne pourrait que le plaindre, ce malheur ayant atteint le mandataire du testateur aussi bien que l'héritier.

Il était près de six heures. Laborel fouilla dans ses tiroirs et prit, parmi les effets qui lui avaient été laissés, ceux qui lui parurent avoir quelque valeur, en fit un paquet et sortit.

Quelque temps après, il revenait, s'enfermait à double tour dans sa chambre, sortait de sa poche un stylet à lame triangulaire qu'il avait acheté chez un coutelier, avec le produit de la vente de ses effets, puis il ouvrit son gilet et sa chemise, mit la main sur son sein gauche pour bien sentir l'endroit où le cœur battait, et, s'adossant au mur, appuya contre sa poitrine la pointe du stylet.

A ce moment, on frappa.

Laborel éloigna le poignard dont il allait se transpercer et eut un mouvement d'humeur. On frappa une seconde fois. Laborel reboutonna prestement son gilet et alla ouvrir.

C'était une voisine, une bonne femme du quartier, qui avait accepté de faire le ménage de M. Vipérin, uniquement pour lui rendre service, et qui passait le reste de la journée à consoler le cher homme. Elle avait une lettre à la main.

— Monsieur, dit-elle à Laborel après s'être excusée de l'avoir dérangé, c'est une lettre que le facteur vient d'apporter pour vous.

Elle se retira.

— Qui diable peut m'écrire ? se dit le jeune employé tout en se renfermant chez lui.

Il examina la suscription de la missive ; l'écriture lui était totalement inconnue.

Machinalement, il décacheta l'enveloppe, en sortit la lettre et la lut.

— Par exemple ! s'écria-t-il, voilà qui est violent !... Qu'est-ce que cela peut signifier ?

Et il relut. La lettre portait :

« Monsieur,

» Si vous tenez à rentrer en possession de la ceinture
» qui vous a été soustraite, dans la nuit d'avant-hier,
» trouvez-vous ce soir, à sept heures, sans faute, au
» café..., rue... ; on vous la restituera.

» Inutile de vous recommander de garder le plus
» grand secret sur ce rendez-vous. Rapportez-y même
» la présente lettre.

» Celui qui vous protège. »

— Celui qui me protège ! fit douloureusement Laborel. Ah ! les misérables, il faut encore qu'ils aient l'ignominie de venir insulter à mon désespoir !

CHAPITRE XLVI

A TRAVERS L'INCONNU

Dans un étroit réduit, devant une petite glace, entourée de pastels, de crêpés et de pinceaux, un homme procède à ce genre de toilette qu'au théâtre on appelle *la grime*. Il donne à la physionomie qu'il vient de se

faire le dernier coup d'estompe et s'admire dans le verre réflecteur.

— Très-bien, dit-il. Maintenant, allons au rendez-vous.

Puis, après un moment de silence, il reprend :

— Pourvu que ce Laborel y vienne !... C'est que ce n'est pas chose certaine. Ce garçon, je le sais, n'a pas dit un mot au commissaire de police, ni au juge d'instruction, et c'est ce que je ne comprends pas ; mais aura-t-il gardé la même réserve une fois qu'il aura eu reçu ma lettre ? Rien n'est moins sûr... Quoique jeune, ce Laborel doit être doué d'une bonne dose de prudence, puisque Rameau lui avait confié une mission aussi délicate, et il se sera tu par mesure de circonspection... Il aura attendu d'avoir quelque preuve, quelque indice, avant de donner à la police son opinion sur le véritable mobile du vol dont il a été victime... Qui sait s'il ne va pas venir au rendez-vous escorté d'une bande d'agents de la sûreté ?

En disant ces mots, l'homme grimé prit un petit paquet qui se trouvait devant son miroir et le renversa dans un secrétaire.

— C'est que, ajouta-t-il, je joue gros jeu en ce moment... A vrai dire, je ne sais pas trop ce qui va arriver et je dois parer à toutes les éventualités.

Il prit deux révolvers, les examina et les plaça soigneusement chacun dans une des poches de son pantalon.

— Jamais, fit-il, jamais de ma vie je n'ai eu autant d'émotion qu'aujourd'hui.

Il rouvrit son secrétaire, sortit d'un tiroir une petite photographie, la considéra attentivement et l'embrassa.

— Ah ! poursuivit-il, je ne croyais pas l'aimer autant que cela, le vaurien !

Et il frotta contre son œil le revers de sa main.

— Bon ! est-ce que je vais pleurer maintenant ? il ne manquerait plus que cela... J'ai trop pris de peine à me

grimer, pour m'amuser à présent à déteindre... Allons, c'est assez de sensiblerie. En avant !

Alors, il embrassa encore une fois le portrait, le renferma et souffla sur la bougie qui éclairait l'appartement. Un instant après il était dans la rue.

. . . .

Le café qui avait été indiqué à Laborel était un de ces modestes établissements, comme on en voit encore beaucoup dans les cités populeuses, où la bonté de la consommation est remplacée par les charmes des servantes et de la dame du comptoir ; les jeunes gens dépravés de la ville y allaient moins pour se rafraîchir que pour rendre visite aux beautés faciles de l'endroit. Située dans une rue écartée, cette taverne se prêtait admirablement au rôle de lupanar que lui faisait jouer son propriétaire.

A une table, seul, se trouvait Laborel, absorbant lentement une choppe d'une bière exécrable. Quelques jeunes filles, qui n'étaient là servantes que pour la forme, étaient venues tour à tour papillonner dans les environs de la table qu'il occupait ; puis, voyant que le jeune homme ne s'inquiétait pas plus d'elles que si elles n'existaient pas, elles s'étaient retirées vers le comptoir. La pendule marquait sept heures et demie ; c'est l'heure où les Marseillais soupent ; aussi le café était-il absolument désert.

Au dehors, quelques passants circulaient. De temps en temps une figure venait s'appliquer contre la vitre humide de vapeur, et ensuite disparaissait.

— Ah ça ! se disait Laborel qui s'impatientait, ceci commence à devenir une plaisanterie.

Quand l'employé de M. Vipérin avait reçu la lettre qui lui donnait le mystérieux rendez-vous, sa première pensée avait été que les jésuites, après l'avoir dépouillé de sa précieuse ceinture, venaient encore le narguer dans son désespoir, et il s'en était fallu de bien peu qu'il

ne reprît son poignard et ne se l'enfonçât dans le sein. Mais il avait réfléchi et s'était dit :

— Ce rendez-vous est à coup sûr un guet-apens. Cette fois, il a bien été décidé par mes ennemis qu'on doit se débarrasser de moi. On me suppose assez inexpérimenté, assez naïf, pour croire à la sincérité de la restitution qu'on me propose, et l'on compte que je donnerai dans le panneau... Eh bien ! oui, j'irai... Je n'irai pas pour rentrer en possession des vingt millions de Roger Bonjour ; j'irai pour m'offrir au fer des assassins.

Puis, il avait pensé qu'il ne ferait peut-être pas mal de prévenir la police de ce nouvel incident ; mais aussitôt une idée l'avait retenu : il était certain que ses adversaires le surveillaient, et que chacun de ses pas était épié : dans ce cas, s'il était allé prévenir la police, il en aurait été pour ses démarches ; personne ne lui aurait cherché la moindre querelle. A aller au rendez-vous, il fallait s'y rendre seul et bien décidé au sacrifice de sa vie.

Laborel avait eu ce courage. Il avait pris seulement son stylet pour prolonger autant que possible sa résistance dès qu'il aurait été assailli, et tâcher d'attirer ainsi quelqu'un sur le théâtre de la lutte qu'il ignorait encore. N'ayant plus confiance en personne et en rien, il n'espérait plus que de l'imprévu. La justice ? il n'avait plus rien à en attendre ; le juge d'instruction lui avait même dit que l'affaire était si incompréhensible qu'il pouvait se retirer, ainsi que M. Vipérin, et qu'on ne les dérangerait plus avant d'avoir mis la main sur le scélérat, lequel — pensait Laborel — n'était pas près d'être découvert.

Il était donc venu au rendez-vous, persuadé qu'avant la fin de la soirée il aurait cessé de vivre. Que lui importait, d'ailleurs ? Mourir pour mourir, il préférait que ce fût par l'assassinat que par le suicide ; en se débattant, il avait une ombre d'espoir, sinon de faire prendre un

jésuite, du moins de satisfaire sa vengeance en en poignardant un à son tour.

Aussi, quand il avait vu qu'une demi-heure s'était écoulée sans amener la moindre aventure, il s'était mis en colère contre ces misérables qui tardaient tant à venir l'assassiner.

— Décidément, dit-il, on se moque de moi.

Alors, il prit une pièce de cinquante centimes, la mit sur la table et sortit.

— Peut-être, pensa-t-il, on m'attend dehors. Après tout, on ne tue pas les gens dans un café.

Mais il n'y avait personne dans la rue. Il marcha, prit une rue plus fréquentée que celle où se trouvait la taverne qu'il venait de quitter; nul passant ne vint à sa rencontre. Il marcha, il marcha encore, au hasard, sans savoir où il allait.

Tout à coup, il se sentit légèrement frapper sur l'épaule.

— Enfin ! se dit-il en se retournant.

Un homme assez grand et barbu se trouvait là.

— Vous êtes M. Laborel ? demanda-t-il.

— Oui.

— Voulez-vous me suivre ?

Laborel suivit.

— Que va-t-il m'arriver ? pensait-il. Cet homme est poli, et n'a pas l'air d'un jésuite. Ma foi, je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose.

Au tournant d'une rue un fiacre attendait. L'inconnu ouvrit la portière, et entra. Laborel entra aussi. Puis, sans attendre aucun commandement, le cocher fouetta son cheval, et le fiacre se mit à rouler à fond de train. L'inconnu baissa les stores, et, la voiture allant à droite, puis à gauche, variant de direction à l'infini, au bout d'un quart d'heure il eût été impossible à Laborel de dire où il était.

— Voudriez-vous, dit l'homme, avoir la bonté de me remettre la lettre que vous avez reçue ce matin ?

— Parfaitement, répondit le jeune employé, — et il s'exécuta.

En lui-même, il commençait non à avoir peur, mais à s'inquiéter. Il ne s'attendait pas à un tel programme. Au lieu d'avoir vu fondre sur lui une bande de malfaiteurs, il se trouvait à la merci d'un inconnu, enfermé dans une voiture. Sa main crispée serrait le poignard qu'il tenait caché dans sa manche.

L'homme prit des cigares, en offrit un à Laborel, en choisit un également, et l'alluma à la flamme du papier que l'employé venait de lui remettre. Laborel profita de cette lumière pour regarder la figure de son compagnon ; c'était la première fois qu'il le voyait.

— Seriez-vous, monsieur, se hasarda-t-il à dire, l'auteur de la lettre de ce soir ?

— Oui.

— Et vous me protégez ?

— Oui.

— Sincèrement ?

— Il y a bien longtemps, jeune homme, que je veille sur vous.

— Où me menez-vous ?

— Que vous importe ?

— Il m'importe peu, en effet ; mais je voudrais savoir à quoi tend cette course en fiacre à cette heure.

— A l'exécution de ma promesse,

— Quoi ! vous devez me faire ravoir ce qui m'a été soustrait ?

— Oui.

— Mais quand ?

— Tout de suite.

La voiture venait de s'arrêter. Laborel et l'inconnu en descendirent. Ils entrèrent dans une ruelle ; l'homme ouvrit une porte et s'engouffra dans un couloir obscur, le jeune employé marchait à sa suite. Arrivé au troisième étage, l'homme tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure d'une porte basse qui roula aussitôt sur

ses gonds sans faire le plus léger bruit, et alluma une bougie. Le lecteur connaît déjà ce réduit ; c'est la petite pièce dans laquelle l'homme s'est grimé avant d'aller attendre Laborel à la sortie du café.

— Bravo ! jeune homme, fit l'inconnu, après avoir poussé le verrou ; bravo ! vous venez de faire preuve d'un fier courage... Tout autre que vous se serait méfié, — car il y avait de quoi, — aurait prévenu la police, aurait cru à un guet-apens et aurait tout gâté.

— Je ne dois rien vous cacher, monsieur, répondit Laborel, j'ai cru à un guet-apens ; mai j'ai pensé qu'il valait mieux pour moi, le cas échéant, que je me défendisse tout seul.

En disant ces mots, il sortit son poignard, le montra, mais ne s'en dessaisit point. L'homme remarqua cela.

— Et maintenant que pensez-vous ? demanda-t-il.

— Je ne pense rien.

— Comment ! vous vous croyez chez un ennemi ?

— Je ne crois rien... Tout ce qui m'arrive est tellement impossible, que je ne serais même peut-être pas convaincu quand vous m'aurez rendu ce que... ce que...

L'inconnu se mit à rire.

— Allons, dites-le... Ce que je vous ai volé.

— Quoi ! c'est donc vous qui avez commis, chez M. Vipérin, le vol d'avant-hier ?

— Oui.

— C'est vous qui avez assassiné Narcisse, ce pauvre nain bossu ?

En disant ces mots, Laborel s'était reculé et serrait convulsivement son stylet.

— Ah ! pour cela non, fit énergiquement l'homme.

— Vous étiez plusieurs, alors ?

— J'étais seul.

— Et vous n'êtes pas l'assassin de Narcisse ?

— Je vous le jure... D'ailleurs, jeune homme, je n'ai pas à me disculper auprès de vous. Nous perdons, à discuter, un temps précieux. Je vous ai promis tout ce qui

vous a été volé. Si nous sommes ici, c'est que je dois vous le rendre. Je vous ai demandé le secret, mais je ne vous demande pas votre estime.

— Quel homme étrange ! se disait Laborel.

L'inconnu alla à son secrétaire, l'ouvrit et en sortit un paquet qu'il remit au jeune employé.

— Reconnaissez-vous tout ce qui vous a été volé ?

Laborel, sans regarder la bourse de soie noire qui contenait ses économies, prit la ceinture et l'examina : elle était intacte.

— Oh ! rien n'a été touché, dit l'homme, les vingt millions y sont.

— Les vingt millions ! s'écria Laborel stupéfait. Mais vous savez donc ?

— Je sais tout... Voyons, mon ami, ne me regardez pas avec ces yeux ébahis... Vous pensez bien que je n'ai pas pris ces millions pour vous les rendre sans avoir un but bien arrêté.

Laborel n'en revenait plus.

— Eh ! oui, jeune homme, si je ne m'étais pas emparé de cet argent, un autre vous l'aurait volé qui ne vous le rendrait pas à cette heure. Cet autre, mon ami, c'est celui qui depuis longtemps a ordre de s'emparer de la fortune dont je vous refais le dépositaire. C'est celui qui vous a tendu mille embûches, dont vous ne vous êtes jamais douté, et dont je vous ai constamment préservé. C'est celui qui a arrêté au passage les lettres écrites par vous à votre frère. C'est celui qui, sans que vous vous en soyez jamais rendu compte, a frappé votre imagination en plaçant sans cesse sous vos yeux les journaux racontant les sinistres exploits des étrangleurs. C'est celui qui, pour vous voler, vous a éloigné, au moyen d'une fausse lettre, de votre frère Jacques. C'est celui qui vous aurait dépouillé, si je n'avais pris les devants dans votre intérêt. Enfin, si quelqu'un a été assassiné chez vous, c'est encore lui, sans doute, qui est l'auteur de ce crime.

Laborel avait laissé tomber son poignard ; mais, les yeux pleins de larmes, il s'était précipité sur l'inconnu et lui étreignait fièrement les mains.

— Oh ! monsieur, le nom, le nom de ce misérable ?

— Laborel, ne vous inquiétez pas de celui qui n'a pu réussir à mener à bien le formidable complot ourdi contre vous... Ne vous occupez jamais, croyez-moi, de connaître cet homme... Vous ne serez plus d'ailleurs exposé à ses atteintes, car vous allez partir.

— Partir ?

— A l'instant même... Voilà trop longtemps que vous êtes dans cette ville. Il faut qu'au plus tôt vous vous rendiez à Paris... Plus vite vous aurez accompli votre mission, et plus vite les innombrables adversaires qui vous tendent des piéges renonceront à la poursuite de la fortune que vous détenez.

Laborel tournait et retournait entre ses mains le précieux sachet. Il ne pouvait croire à son bonheur.

— Douteriez-vous encore ? fit l'inconnu, prenant son étonnement pour de la méfiance. Pensez-vous que je vous aie soustrait le contenu de votre ceinture et que vous n'avez dans les mains qu'un sachet sans valeur ?

— Oh ! monsieur, s'écria Laborel en tombant à genoux, ne me faites pas l'injure de croire...

— Ouvrez, mais ouvrez donc. Tenez.... voilà des ciseaux... Roger Bonjour ne saurait vous faire un crime d'avoir, dans une circonstance pareille, brisé ces scellés et déchiré cette enveloppe...

— Sans doute, monsieur, mais ce qu'a cacheté M. Rameau est sacré pour moi. Et puis, cela serait inutile, j'ai les yeux ouverts, je vous bénis et je vous crois.

Et il baisait la main de ce protecteur inconnu.

— Relevez-vous, Laborel. Toutes nos minutes sont comptées.

Laborel obéit.

— Maintenant, asseyez-vous à ce secrétaire et écrivez...

L'employé écrivit, sous la dictée du personnage mystérieux, la lettre suivante :

« Cher monsieur Vipérin,

» Je viens de recevoir une lettre — celle-ci vraie —
» de mon frère ; je suis obligé de partir immédiatement
» pour Bordeaux. »

— Comment, n'est-ce pas à Paris que je vais ?

— Oui, mais comment justifierez-vous votre départ subit pour Paris ? Croyez-moi, faites ce que je vous dis.

Le reste de la lettre était assez banal. Laborel s'excusait de son départ précipité. Après la lettre, disait-il, il avait reçu une dépêche ; son frère était à toute extrémité. Enfin il recommandait à son patron de mettre de côté le peu d'objets qu'il laissait, afin qu'on pût les lui expédier sitôt qu'il les demanderait.

L'inconnu mit la lettre dans sa poche.

— Demain, dit-il, elle sera à son adresse... Une dernière recommandation... Vous ne connaissez pas l'héritier de M. Rameau ?

— Non.

— Voilà sa photographie.

Et il donna à Laborel le portrait qu'il avait embrassé quelque temps auparavant.

— Conservez précieusement cette photographie. Il faut tout prévoir ... Si quelqu'un se donnait à vous comme étant Paul Jeandet, dit Roger Bonjour, quand bien même il aurait tous les papiers possibles et tous les certificats d'identité imaginables, s'il ne ressemble pas à ce portrait, considérez-le comme un étranger. Méfiez-vous, méfiez-vous, jeune homme... Vous êtes brave, vaillant, courageux, je le sais. Les millions de M. Rameau sont entre bonnes mains... Mais vous ne savez pas encore tous les périls qui vous entourent, et il ne faut vous

réjouir de rien tant que votre mission n'aura pas été littéralement accomplie.

Puis l'homme regarda sa montre.

— Diable ! dix heures moins le quart ! Vous avez manqué l'express... Heureusement, il vous reste l'omnibus de dix heures et demie... Ah ! j'allais oublier, vous n'avez pas assez d'argent.

Il lui mit cinq billets de cent francs dans la main. Laborel, ému au-delà de toute expression, allait se remettre à pleurer comme un enfant.

— En route, commanda l'inconnu, en route !

Trois quarts d'heure après, à la suite d'une nouvelle petite promenade en fiacre, Laborel était débarqué à la gare et montait en wagon, non sans avoir serré et embrassé encore une fois la main de cet étrange bienfaiteur.

CHAPITRE XLVII

LE BÉNÉFICE DE DUSSOL

Roger Bonjour, Dussol, Georges Leclerc et Gloria étaient les quatre personnes les plus heureuses de la terre.

Grâce à la générosité de milord Biewton, le peintre et le journaliste avaient pu se mettre chacun un billet de mille francs de côté ; ce qui était beaucoup pour eux, d'autant plus qu'ils ne se trouvaient à Marseille que depuis la fin septembre, c'est-à-dire depuis quatre mois. En effet, le riche anglais avait dit à Georges Leclerc, le jour où il l'avait décidé à quitter Paris, pour venir s'occuper de la confection de son album :

— Indépendamment de tous les frais de déplacement

que je prends à ma charge, je vous assure, à vous et à votre ami, quatre cents francs par chaque mois que vous aurez à rester à Marseille, et une prime de mille francs une fois l'album terminé.

Or, quatre cents francs par mois constituaient pour chacun de nos deux bohèmes une véritable fortune. Huit cents francs à eux deux, c'était le Pérou ! Avec quelle joie avaient-ils accepté les propositions de milord Biewton ! Arrivés dans la capitale de la Provence, ils avaient choisi un petit logement modeste, confortable, mais point luxueux. Ils prenaient leurs repas au restaurant, et le plus souvent, comme leur travail les appelait au château de l'Anglais, ils étaient retenus à dîner. Aussi avaient-ils toutes les peines du monde à dépenser leurs cinq francs par jour.

— Si cela pouvait durer seulement dix ans ! s'écriait parfois Roger.

— Parbleu ! répondit Georges, tu t'y abonnerais, n'est-ce pas ?

— Sans hésiter.

— Malheureusement, tout en ce monde a une fin. Un jour viendra où mylord Biewton n'aura plus d'amis à nous faire portraicturer, où son album sera complet, et comme il n'a aucun motif de nous faire des rentes, ce jour-là il nous faudra chercher de la nouvelle besogne...

— Et les milords Biewton sont rares dans notre siècle d'égoïsme et de cupidité.

Aussi, c'était par mesure de prévoyance qu'ils ne dépensaient que le nécessaire, ne se privant d'aucun plaisir pourtant — pourvu qu'il ne fût pas trop coûteux — et mettant de côté le surplus à la fin de chaque mois..

Ce jour-là, Roger et Georges étaient fort contents. Ils avaient regardé leurs communes économies, et l'ensemble se montait à douze cents francs.

Nous avons oublié de dire qu'au jour de l'an l'Anglais

avait envoyé deux billets de banque de cent francs à chacun des artistes.

— Allons, allons, disait Bonjour en se frottant vigoureusement les mains, nous sommes en passe de devenir millionnaires. Quand l'album sera terminé, nous aurons environ cinq billets de mille, et avec cela nous pourrons voir venir.

De son côté, Gloria était toujours la joyeuse fille que nous connaissons. Se moquant du tiers comme du quart, avec son caractère insouciant et folâtre, elle ne cueillait de la vie que les plus belles fleurs, et passait son temps à se distraire de son mieux ; tantôt, en la compagnie de Roger, Dussol et Leclerc, elle s'amusait, renouvelant ses farces de la capitale ; tantôt, lorsque le peintre et le journaliste étaient retenus au château de milord Biewton, elle employait sa semaine en excursions dans les environs de Marseille, prenait le chemin de fer et allait visiter Aix, Aubagne, La Ciotat, Arles et même Avignon et Toulon. Au bout de quatre mois, elle connaissait le département et les circonvoisins comme si elle n'avait jamais habité que là. Pour subvenir à ses dépenses, elle n'avait qu'à passer chez un banquier de la ville, auquel le prince Ostroloff avait donné l'ordre de ne rien refuser à la petite folle.

— A-t-il de la chance, ce banquier ! disait-elle après lui avoir signé un reçu de dix mille francs ; voilà que je viens encore de lui donner un de mes autographes !

Quant à Dussol, il avait oublié l'aventure du bal masqué et se contentait de surveiller Clarisse, laquelle lui avait solennellement juré « que ça ne lui arriverait plus, mais là plus du tout. » Fort de ce serment, le comique du Casino n'avait donc plus aucun motif de ne point partager la bonne humeur de ses camarades ; aussi, s'en donnait-il à cœur joie.

Quelquefois, cependant, ce n'était pas sans inquiétude qu'il laissait Clarisse à la maison pour aller « batifoler » avec Gloria, Roger et Leclerc. Chat échaudé,

il se méfiait, faisait part de ses pensées à ses amis, et allait même jusqu'à leur dire :

— Si je menais Clarisse ?... Hein ! qu'en pensez-vous ?

— Dussol, répondait Bonjour, nous avons fait un pacte. Nous sommes quatre amis, et nous n'avons besoin de personne autre au milieu de nous... Voyons, il nous arrive bien, à Leclerc et à moi, d'avoir de temps en temps une maîtresse, des fois deux même... une pour chacun. Eh bien ! je te le demande, nous est-il jamais arrivé de les introduire dans notre cénacle ? A peine osons-nous les inviter dans les grandes occasions, pour les extraordinaires parties de plaisir, et quand cela est décrété à l'unanimité...Transformer notre quatuor en quintetti, au profit de ta Clarisse ! mais tu n'y songes pas, mon ami... Où diable as-tu trouvé que ta chère et tendre soit si gaie ?...

— Oui, c'est vrai... balbutiait Dussol. Mais ma situation conjugale n'est pas comparable à la vôtre... et puis... et puis...

— Il n'y a pas de *mais*, ni de *et puis*, ripostait Georges Leclerc. Les statuts imaginaires de notre Société sont formels... Aucune femme, dit l'article 394, aucune femme ne sera admise à faire partie de la société des quatre toqués.

— Comment ! aucune femme ?... Eh bien ! et Gloria alors ?

— Gloria ! s'écria Roger, Gloria n'est pas une femme !...

— Ah bah !

— Certainement, c'est *un ami*.

—Bravo ! ajoutait Leclerc, revenant à la charge. Pour ma part, je m'oppose aussi bien à l'admission de Clarisse présentée par Dussol, que je m'opposerais à l'admission du prince Ostroloff, si jamais il prenait à Gloria la fantaisie de nous la demander.

— « L'homme-scie ? » concluait Gloria. Ah ! il n'y a pas de danger que je vienne plaider en faveur de sa

réception dans notre société. Ah bien, oui ! il ne manquerait plus que ça ! Nous n'avons pas besoin d'autoriser la canaille à se mêler à nous.... Tous ceux qui ne savent pas rigoler, c'est de la canaille !

Une double salve d'applaudissements accueillait cette déclaration, et Dussol en était réduit à ne plus chercher à avoir d'autre garantie de la fidélité de Clarisse que le serment solennel qu'elle lui avait fait.

Mais arrivons au jour où le mystérieux inconnu a accompagné Laborel à la gare, après lui avoir remis la précieuse ceinture qui lui venait d'être volée l'avant-veille. Ce soir-là, l'établissement du Casino est en grande fête : il y a représentation au bénéfice de Dussol.

Dussol, comique très-aimé du public, se réjouit d'avance du succès qu'il va obtenir ; il sait que les places seront prises d'assaut ; les bouquets et les couronnes ne lui manqueront pas. Ah ! c'est un beau jour pour un artiste que celui où il reçoit une ovation.

Depuis longtemps, Gloria, Leclerc et Roger se sont concertés en secret pour faire une surprise à Dussol, à l'occasion de ce fameux soir de bénéfice. Un bouquet monstre a été acheté, et au lieu d'être lancé prosaïquement sur la scène, il y sera porté... par qui ?... par Gustave dressé *ad hoc*.

Oui, le petit singe a appris, à grand renfort de chiquenaudes et de taloches, à porter ce qu'on lui remet à l'un des quatre joyeux camarades. Bien des fois, chez Gloria, on a commandé à Gustave d'aller porter soit une pipe, soit une paire de pincettes à Dussol étendu sur le canapé, et cela a beaucoup amusé le comique, qui ne s'est pas douté qu'on lui faisait répéter à son insu la petite pièce imaginée par ses amis ; pièce à deux personnages qu'il jouera également sans le savoir, le soir de son bénéfice, avec Gustave, muni seulement ce jour-là d'un bouquet splendide au lieu d'une paire de pincettes.

Gloria, Leclerc et Roger rient à se tordre depuis la

veille à la seule pensée de l'effet que produira le mounine sautant sur la scène du Casino.

Enfin, l'heureux moment s'avance. Il est huit heures du soir. Les prévisions de Dussol se sont réalisées ; l'établissement est bondé d'un public favorable. Les trois amis du comique occupent une loge d'avant-scène à la première galerie, et Gustave a pu, sans être vu des contrôleurs, passer sous le vaste manteau de Gloria. Roger et Leclerc ont apporté le bouquet. Dans la loge, loin des yeux du public, on attife coquettement le petit singe, costumé pour la circonstance en laquais de bonne maison ; on lui noue autour du cou une attache qui retient sur sa tête un gibus minuscule. Maître Gustave a l'air tout fier de son accoutrement.

Sur la scène, derrière le rideau baissé, Dussol se promène à grands pas. Il est au comble du bonheur. Il a des envies folles d'embrasser tous les artistes, les figurants et même le régisseur qui essuie à tous moments les verres de ses lunettes. Clarisse, elle, regarde dans la salle par un petit trou spécial pratiqué au milieu du rideau ; elle contemple cette foule massée qui ne la voit pas et qu'elle voit ; parmi tous ces spectateurs elle cherche quelqu'un ; enfin, elle aperçoit probablement celui qu'elle cherche, car elle se retire dans le foyer, le sourire sur les lèvres.

— Eh bien ! petite femme, j'espère que voilà une belle salle !

— Cela prouve que tout le monde t'aime, mon loulou !

Elle l'embrasse, la perfide.

Dussol ne se tient plus de joie. Il paie des bocks à tout le monde, il tape sur le ventre des journalistes qui viennent papillonner dans la régie autour de ces dames. Soudain il aperçoit dans la coulisse un vieux monsieur qui dort sur une chaise, au premier plan.

— Oh ! s'écrie Dussol bondissant et battant un entre-chat, j'ai une idée !

Le vieux monsieur qui dort est un ancien ami du

directeur, et, en cette qualité, jouit de ses entrées, même dans les coulisses. C'est un boulanger retiré des affaires. Tous les jours il vient passer sa soirée au Casino. Le père Beaupiton — c'est ainsi qu'on le nomme — est peu gênant, et c'est pour cela qu'on le supporte sur scène, bien qu'il ne soit ni artiste ni journaliste. Chaque soir il arrive méthodiquement trois quarts d'heure avant le lever du rideau, s'installe sur « sa » chaise, derrière un manteau d'arlequin, et s'endort. Pendant que les artistes procèdent à leur toilette, il dort ; pendant que l'orchestre joue le morceau d'ouverture, il dort ; pendant que la toile se lève, il dort, et il ne se réveille que vers le milieu du troisième couplet de la romance chantée par la première artiste qui paraît en scène. Alors, jusqu'à la fin du spectacle, il assiste, à moitié endormi, au défilé des pensionnaires de l'établissement, fredonnant les airs en même temps que les chanteuses. Cet homme porte perruque et est réglé comme un chronomètre ; aussi, quand on ne le voit pas sur sa chaise, les artistes se disent :

— Le père Beaupiton n'est pas encore venu ; nous avons le temps de nous costumer !

En voyant le vieux bonhomme à son poste le soir de son bénéfice, Dussol s'est écrié qu'il avait une idée. En effet, il en a une, et il ne cherche qu'à la mettre à exécution. Il descend à l'orchestre, se fait donner par un violoniste quelques morceaux de fil d'archal, et les ajoute les uns aux autres. Puis, il attache un bout de cette corde légère, mais solide, au bas du rideau du théâtre, tandis qu'il noue avec l'autre une grosse mèche de cheveux de la perruque vénérable du père Beaupiton. A ce moment, les machinistes font retirer les personnes qui se promènent sur la scène ; tout le monde s'est réfugié dans la régie ; l'orchestre a attaqué le morceau d'ouverture. Nul n'a aperçu le comique reliant par un fil invisible le rideau et le vieux monsieur qui dort plus profondément que jamais.

Cependant, l'orchestre cesse ses accords. Le régisseur fait placer, prête à entrer en scène, l'artiste qui figure en premier sur le programme, et il donne à un machiniste le signal. La toile se lève.

Patatra ! à ce moment solennel, un énorme chapeau-castor à poil gris saute sur la scène, tandis qu'une perruque se balance avec grâce dans les airs, montant, montant lentement. Le père Beaupiton, réveillé en sursaut par le départ précipité de son castor et de sa perruque, écarquille ses yeux qui ressemblent à des huîtres baillant au soleil, aperçoit l'ornement de son crane qui gigote en l'air au milieu de l'avant-scène, et sans se rendre compte du lieu où il se trouve, s'élance en sautant de son mieux pour tâcher de ravoir l'objet chéri.

A ce spectacle inattendu, ce n'est qu'un éclat de rire dans la salle. Mais ce n'est pas fini. Du balcon d'une loge d'avant-scène, se précipite un petit singe habillé en laquais, lequel, grimpant le long des sculptures de la galerie, s'accroche au rideau et vient disputer d'en haut la perruque au vieux monsieur qui danse en bas ; c'est Gustave qui, apercevant le père Beaupiton qui se trémousse et sa tignasse qui se balance, a cru que le moment était venu de s'amuser, et, ne pouvant vaincre ses instincts, s'est élancé pour compléter le tableau. Pour le coup, le public n'y tient plus et éclate en applaudissements ; ce qui ramène le père Beaupiton au sentiment de la réalité. Honteux et confus, il met ses deux mains sur son crâne chauve et luisant comme une pomme de rampe, et, perdant la tête, se précipite vers le trou du souffleur. A ce moment, le régisseur, intrigué par le tumulte de la salle, montre le nez derrière un portant de coulisses, et essuie ses lunettes selon sa vieille habitude ; mais Gustave, le prenant pour un nouveau bonhomme en train de rire, lui saute dessus, lui arrache ses lunettes, se les met gravement et grimpe s'asseoir sur les épaules du père Beaupiton, qui se démène sur les planches, cherchant une porte de sortie.

C'est ainsi que finit l'incident qui ouvrit la soirée de Dussol. Le père Beaupiton s'en revint furieux. Gustave fut restitué aux locataires de la loge d'avant-scène. Et l'on exécuta le programme.

Tout le reste marcha à merveille, et le bénéficiaire reçut une pluie de bouquets, dont un lui fut apporté par le petit singe déjà apprécié par le public. Clarisse aussi reçut un bouquet, bien que la représentation ne fût pas donnée en son honneur. Si Dussol n'avait pas été aveuglé par la joie qu'il éprouvait en se voyant tant fêter, il aurait pu remarquer le fait et apercevoir le sourire de remercîment lancé par sa femme au galant spectateur ; et si mademoiselle Frisolette, de son côté, s'était trouvée là, il est fort probable qu'un orage — dont les coups de foudre eussent été des soufflets — aurait éclaté dans la salle du Casino.

Après le spectacle, le comique, de plus en plus heureux, pratiqua une terrible saignée dans la recette, afin de célébrer grandement son triomphe et de désaltérer ses nombreux amis ; jamais Dussol ne se trouva autant d'amis que ce soir-là. Puis, nos quatre fous, parmi lesquels Dussol donnant le bras à Clarisse, quittèrent le café-concert, en causant encore de l'aventure de Gustave et du père Beaupiton.

Au moment où ils sortaient de l'établissement par la petite porte destinée aux artistes et donnant sur une rue sombre, ils se rencontrèrent nez-à-nez avec un homme d'une assez grande taille et barbu qui ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise à leur aspect. C'était le protecteur inconnu de Laborel qui descendait de la gare, satisfait lui aussi de la soirée et se disant en lui-même :

— Ah ! voilà pour moi maintenant un dévouement sur lequel je puis compter.

Les rires bruyants de la bande joyeuse avaient attiré son attention ; il s'était arrêté brusquement, et, s'ap-

puyant d'une main contre le mur, il restait là, comme pétrifié, contemplant Roger Bonjour.

— Ah ça ! s'écria le journaliste, frappé à son tour par l'arrêt subit de cet inconnu ; ah ça ! qu'est-ce qu'il a donc, ce bonhomme, à me regarder comme ça ?... On dirait que ça l'embête de nous voir nous amuser. Faudrait-il donc pleurer pour lui faire plaisir ? A Chaillot, le gêneur !

Et il poursuivit sa route avec ses camarades, continuant à rire à gorge déployée.

L'inconnu n'avait pas répondu à l'interpellation de Roger Bonjour ; mais elle avait eu le don de le tirer de sa contemplation. Il reprit donc son chemin, murmurant entre ses dents :

— Il était ici, et je ne le savais pas !

Deux minutes après, l'homme se trouvait au bureau du télégraphe et remettait une dépêche à l'employé chargé du service de nuit. Puis, il rentrait dans la modeste chambrette où Laborel avait été remis par lui en possession de la fortune de Paul Rameau, arrachait sa barbe postiche, se dégrimait, et, frappant du poing sur le marbre de sa table à toilette, disait :

— Tant pis ! je viens de risquer le tout pour le tout !.. Et maintenant, advienne que pourra !

CHAPITRE XLVIII

ENTRE HONNÊTES GENS

Le surlendemain, samedi, à la première heure, Leroué et son *socius* se rendaient aux Docks du Commerce dont l'excellent M. Vipérin venait à peine de faire ouvrir les portes.

— Quoi de nouveau ? demanda le coadjuteur temporel, dès qu'ils se furent enfermés dans le petit bureau de l'entre-sol.

— Eh ! eh ! répondit le Provincial, j'ai de nombreuses nouvelles à vous apprendre. D'abord, notre frère de Nice...

— Mon banquier ?

— Oui.

— A-t-il été arrêté ?

— Non. Il est au contraire en parfaite sécurité chez nos pères de Rome. Il a enlevé en tout quinze cent mille francs, qui se trouvent ainsi acquis à la Société. D'après les rapports que j'ai reçus constatant l'impression du public, on dit partout que notre frère a tout ou presque tout perdu à Monaco, où — ceci dit entre nous — il n'allait que d'après nos ordres, jouant tout juste ce qu'il fallait pour donner une couleur à cette affaire.

— Bien, bien, observa M. Vipérin, je vois qu'elle a admirablement réussi.

— Tout en plaignant les personnes qui avaient confié leurs fonds à notre frère, nul ne songe à l'accuser de banqueroute frauduleuse, bien que ses livres ne soient pas en règle. L'opinion générale est que c'est un mal-

heureux dont il faut déplorer les égarements. Un de ces quatre matins, nous ferons annoncer qu'il s'est brûlé la cervelle, et de cette façon on ne s'occupera plus de lui... Quant aux dix mille francs qui étaient en votre nom...

— Oh ! n'en parlons pas, mon père, je vous prie. Je m'arrangerai bien pour les faire supporter à nos actionnaires, et cette opération rapportera ainsi à l'ordre un double bénéfice... Ah ! continua le négociant en poussant un profond soupir, si ma combinaison avait eu le même succès, il faut avouer que la fuite préméditée de notre frère de Nice venait bien à point et que j'avais su m'en servir pour effacer jusqu'au moindre soupçon dans l'esprit de ce Laborel...

— A propos de ce garçon, n'avez-vous rien à m'apprendre ?... Où en est l'instruction ?

— L'instruction ?... Je l'ignore... Cependant, je dois vous dire que je n'y ai pas grande confiance ; d'autant plus que notre Laborel est parti avant-hier soir pour Bordeaux... je comptais vous en parler... et, faut-il vous le dire ? ce départ précipité ne me semble pas très-clair...

Le Provincial ne perdait pas de vue son subordonné pendant qu'il parlait ; le père Aulat, muet dans son coin, les regardait tous les deux. M. Vipérin sortit une lettre de sa poche, et la remit à Leroué. Celui-ci la parcourut rapidement — c'était la lettre que Laborel avait écrite chez l'inconnu — la rendit au négociant, et lui dit, en le regardant fixément :

— Quelle est votre idée ?

— Je pense, répondit le *coadjutor primus*, que nos vingt millions n'ont jamais été volés et qu'ils se promènent en ce moment à Bordeaux.

— Expliquez-vous.

— Ce Laborel est un garçon étrange. Il a renversé une première fois votre plan, il y a huit jours, dans l'affaire du bal. J'ai la conviction qu'il en a été de même

pour le mien... Et savez-vous, tout était si bien combiné !... Tous les jours il trouvait sous ses yeux les feuilles publiques relatant les exploits des étrangleurs ; j'avais imité à merveille l'écriture de son frère, et lui avais donné ce faux rendez-vous à bord de la *Nouvelle-Héloïse*, où son frère n'était plus depuis longtemps; j'avais mis à profit notre petite banqueroute de Nice en lui annonçant un voyage pour mercredi, ce qui le forçait à aller la veille faire sur les neuf heures du soir une promenade inutile au Port-Neuf; je m'étais créé un magnifique alibi, et j'avais même machiné l'envoi d'un télégramme au cercle, pour pouvoir rendre logique l'inexécution du voyage projeté; enfin, j'ai eu jusqu'à la satisfaction de voir, par un trou de serrure, mon Laborel, cédant aux frayeurs que je lui avais données sans qu'il s'en doutât, et déposant dans un tiroir de sa commode la fameuse ceinture aux millions...

— Eh bien ?

— Vous savez ce qui est arrivé... Voici maintenant quelles réflexions je fais depuis hier... Laborel, après avoir quitté sa ceinture, a dû changer d'idée ; un revirement subit s'est fait dans son esprit, pendant que je descendais l'attendre au salon. Il a repris, j'en suis persuadé, le précieux sachet, tout en laissant le vêtement qui l'enveloppait ; au dernier moment, résolu sans doute à tout et confiant dans sa bonne étoile, il s'est dit que l'objet de sa mission était plus en sûreté sur son cœur, il l'a replacé sous sa chemise, et il est parti, préférant mourir dépouillé que de se séparer une minute de la fortune à lui confiée... Et voilà ! toute mon erreur a été là... A présent, le départ précipité du jeune homme m'explique tout.

En effet, il n'a dit à personne, ni à moi, ni au docteur Richefeu, ni au commissaire de police, ni au juge d'instruction, qu'on lui avait volé un sachet contenant deux chèques de vingt millions ; ce silence m'avait étonné, je le prenais pour de la discrétion, j'étais ravi devant

cette force de caractère... Parbleu ! il est facile de le comprendre, aujourd'hui ; s'il n'a parlé que de la disparition — ce sont ses propres termes — d'un peu d'argent économisé et de quelques effets sans valeur parmi lesquels une ceinture, c'est qu'en réalité on ne lui avait pas dérobé davantage... seulement, le fait de la fausse lettre de son frère, concordant avec la mort de Narcisse et le pillage de son appartement, l'aura frappé ; il aura compris que tout cela avait été machiné contre lui : — car M. Rameau ne l'aura pas laissé partir sans lui faire mille recommandations, — il aura pensé que notre société était déjà à ses trousses, et, quoique s'applaudissant du hasard qui déjouait nos projets, il aura eu une émotion assez forte pour lui causer l'évanouissement dans lequel nous l'avons trouvé, M. Richefeu et moi... Le lendemain matin il aura envoyé à son frère Jacques une lettre, celle-ci chargée. Le *Niagara* se sera trouvé justement à Bordeaux. Jacques Laborel aura envoyé courrier par courrier à son frère une lettre avec de l'argent, et voilà pourquoi jeudi soir notre homme est allé se mettre à l'abri à Bordeaux, en attendant qu'il puisse, sans s'exposer à de nouveaux dangers, remettre à Paris les deux chèques de Roger Bonjour.

Leroué avait écouté cette explication si précise sans sourciller, tenant toujours M. Vipérin sous son regard dominateur. Quand celui-ci eut fini de parler, il se leva, et s'adressant au *coadjutor primus*.

— Mon frère, dit-il, vous êtes sans doute dans le vrai, relativement aux millions qui, je le crois comme vous, doivent fort bien être à cette heure dans la poche de Laborel. Votre raisonnement s'enchaîne avec une logique parfaite... Mais, retenez bien ce que je vais vous dire... Ce Laborel s'est joué de vous. Vous n'avez pas pris assez de précautions pour lui cacher votre affiliation à notre société... Cette histoire de télégramme et de maladie de son frère, dont parle la lettre que vous venez de me communiquer, a été inventée pour donner une

raison à son départ précipité... Laborel ne s'est pas rendu à Bordeaux !

— Vous croyez ?

— Je ne crois pas, j'affirme... Lisez ce journal.

A ces mots, il passa à M. Vipérin un numéro du *Sémaphore* et lui montra du doigt l'article « *mouvement maritime* ».

M. Vipérin lut à haute voix :

— « 20 janvier, le *Niagara*, de la compagnie Transatlantique, vient d'arriver à New-York. »

— Vous voyez bien qu'avant-hier Jacques Laborel, le mécanicien du *Niagara*, ne pouvait pas être à Bordeaux...

— Cependant, objecta M. Vipérin, si la maladie était réelle, il aurait pu ne pas accomplir ce voyage...

— Mon frère, je vous ai dit que j'affirmais et que je ne me basais pas sur des suppositions...

— Mais alors où est allé mon employé ?

— A Paris.

— Vous dites : à Paris ?... Dans ce cas, il va trouver bientôt, avant la fin de la semaine, l'héritier de M. Rameau !...

— Non.

— Et qui l'en empêchera, puisque personne n'est prévenu ?

— Vous faites erreur, monsieur Vipérin, quelqu'un a connu avant vous le départ d'Alexandre Laborel.

— Qui donc ?

— D'abord la personne qui lui a donné ou prêté l'argent pour faire le voyage ; car vous semblez oublier que votre employé, après les événements de mardi, se trouvait absolument sans le sou. Il a donc bien fallu que quelqu'un vînt à son aide,

— C'est vrai. Mais quelle autre personne que cet imbécile-là a pu savoir le départ de Laborel ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

Les deux jésuites regardaient leur supérieur avec admiration.

— Mes frères, je vous prie, je le répète, de bien retenir toutes mes paroles, continua Leroué de son ton cassant et en levant le front avec énergie ; jeudi soir, à la gare Saint-Charles, un individu paraissant avoir de quarante-cinq à cinquante ans, grand, barbu, que je ne connais pas, mais que je reconnaîtrais entre mille, se promenait avec Laborel dans la salle d'attente ; c'est cet individu qui a pris pour lui un billet, et je l'ai entendu dire à l'employé : « Pour Paris. »

— De telle sorte, fit M. Vipérin, qu'à ce moment mon employé doit être arrivé à destination, et que vous allez vous mettre à sa poursuite.

Cette dernière phrase fut prononcée par le négociant sur un ton interrogatif.

— Rien ne presse, répondit le Provincial en pesant sur chaque mot ; à l'heure qu'il est, Laborel ne doit pas être arrivé à Paris.

— Comment ? s'exclamèrent à la fois avec étonnement M. Vipérin et le *socius*.

— Cette nuit, entre Sens et Pont-sur-Yonne, le train qui portait Laborel a dû se rencontrer avec un autre venant de Paris, et il y a mille chances contre une que dans cette catastrophe notre adversaire ait été blessé, sinon tué.

Les deux subordonnés de Leroué étaient stupéfaits.

A l'instant, on entendit au dehors la voix d'un marchand de journaux ; c'était un crieur qui annonçait les feuilles du matin. Le Provincial alla à la fenêtre, l'ouvrit brusquement, et tous les trois purent entendre la voix vibrante du marchand qui retentissait dans la rue à peu près silencieuse à cette heure matinale.

— Demandez, hurlait le crieur, demandez le journal qui vient de paraître... Demandez le journal sortant de sous presse... contenant, avec tous les détails, la

terrible catastrophe qui a eu lieu à Sens cette nuit..... Rencontre de deux trains.... Dix-sept morts, plus de soixante blessés !..... Demandez le journal sortant de sous presse !....

— Eh bien ? fit Leroué en promenant un œil triomphant sur les deux jésuites.

Mais ceux-ci restèrent muets. Tant de génie les subjuguait, et il s'en fallut de peu qu'ils ne se jetassent à ses genoux.

CHAPITRE XLIX

LE NOM DE L'INCONNU

En descendant de la gare, avons-nous dit, avant de rencontrer la bande joyeuse au sortir du Casino, l'inconnu s'était dit en parlant de Laborel :

— Ah ! voilà pour moi maintenant un dévouement sur lequel je puis compter !

Ce protecteur mystérieux avait raison. En restituant au mandataire de M. Rameau la précieuse ceinture, il s'était acquis pour la vie un dévouement à toute épreuve. Laborel, avec sa nature foncièrement honnête, ne pouvait pas être un ingrat, et celui qui lui avait sauvé à la fois l'existence et l'honneur, — car il se considérait comme déshonoré, en pensant qu'il n'avait pas su accomplir sa mission, — celui-là, disons-nous, pouvait être sûr d'avoir à son service, quand il le voudrait, un homme dont la reconnaissance infinie ne reculerait devant rien pour satisfaire son bienfaiteur.

Le jour où ce sauveur aurait besoin de Laborel, il n'aurait qu'à faire un signe, et Laborel viendrait mettre sa fortune, sa réputation, sa vie, tout à sa disposition.

Sans s'en douter peut-être, le mystérieux personnage s'était créé pour l'avenir un esclave.

Déjà en fiacre, tandis qu'on se rendait à la gare, l'employé de M. Vipérin avait fait preuve du respect que lui imposait cet inconnu. Intrigué, à un moment, de ce que celui-ci ne l'avait pas envoyé tout de suite à Paris, au lieu de lui laisser subir les épreuves dans lesquelles il aurait pu succomber, il lui avait fait part familièrement de ses réflexions ; mais l'inconnu l'avait regardé d'un œil qui semblait interdire toute investigation, et Laborel, s'inclinant devant ce silence, s'était bien gardé d'insister et avait même prié l'inconnu d'excuser sa demande innocente.

Toutefois, un peu plus tard, à l'instant de la séparation, Laborel avait adressé une prière à son protecteur :

— Monsieur, avait-il murmuré en lui serrant fiévreusement la main, monsieur, vous n'avez pas voulu me dire le nom du misérable qui avait accepté la criminelle mission de me dépouiller ; mais donnez-moi, je vous en conjure, le vôtre, afin que je puisse le bénir jusqu'à ma mort.

—A quoi bon ?.. Je vous rends un service, parce que j'ai de puissants motifs d'agir ainsi ; vous n'avez pas à m'en être reconnaissant...

—Oh ! je vous en supplie, ne vous dérobez pas à mon affection... Quel que soit le but que vous poursuiviez, vous ne m'en avez pas moins empêché de mettre fin à mes jours, vous ne m'en avez pas moins donné les moyens de remplir les engagements sacrés que j'ai pris le jour de la mort de M. Rameau... je ne veux pas vous connaître... je veux seulement savoir votre nom, afin de le bénir et de pouvoir répondre à votre appel, si jamais vous aviez à me demander un sacrifice si grand qu'il fût, car dès aujourd'hui, monsieur, corps et âme, je vous appartiens !

Et les larmes brillaient, suspendues aux paupières du brave Laborel.

L'inconnu eut un moment d'hésitation, puis un éclair traversa sa prunelle, et il dit :

— Eh bien ! jurez moi sur votre honneur que jamais ce nom ne sortira de vos lèvres, et que le jour où je viendrai vous le rappeler, vous me suivrez comme vous m'avez suivi ce soir.

— Je vous le jure !

Le train allait partir ; la locomotive mugissait dans la gare.

— En voiture, monsieur ! cria un employé.

— Votre nom, de grâce, votre nom ? murmura Laborel, brisant la main de l'inconnu.

— Leroué, répondit l'homme mystérieux.

QUATRIÈME PARTIE

LA TOILE DE PÉNÉLOPE

CHAPITRE L

LA PRÉFACE D'UN ACCIDENT

Sur l'un des boulevards avoisinant la gare de Sens se trouvent différentes pensions bourgeoises fréquentées surtout par les employés des postes et des chemins de fer. Dans le nombre était, en 1869, la pension de Mme veuve Piolenc, vieille dame des plus respectables.

Or, le 23 janvier de ladite année, sur les sept heures du matin, Mme veuve Piolenc, déjà levée malgré la froidure de la saison, balayait le devant de sa porte, lorsqu'un facteur du télégraphe, une dépêche à la main, s'arrêta devant elle et lui dit ;

— Pardon, ma bonne dame, ne demeure-t-il pas ici M. Romain Garocher ?

— Précisément, c'est un de mes pensionnaires.

— J'ai un télégramme à lui remettre.

— Diable ! c'est que M. Garocher est encore au lit.

— Oh ! il n'est pas nécessaire que je le dérange. Pourvu que vous vous chargiez de lui faire parvenir la chose, et que vous veuillez bien m'en signer le reçu.

— Donnez-vous donc la peine d'entrer.

Deux minutes après, le facteur sortait de la pension Piolenc.

La vieille dame tourna et retourna la dépêche dans ses mains.

— Une dépêche, se disait-elle, une dépêche est toujours chose pressée... c'est sûr, c'est certain ; quand on a à faire savoir à quelqu'un une nouvelle qui n'est pas trop pressée, on emploie la poste... Il faut donc que je monte quand même cette dépêche à M. Garocher... Oui, mais ce garçon-là, avec sa place, a besoin de repos ; j'aurais tort d'aller le réveiller... Ma foi, j'attendrai qu'il descende pour déjeu...

Puis, s'interrompant brusquement, elle reprit :

— Tiens ! que je suis bête !... C'était hier jeudi. M. Garocher n'était pas de garde.... Par conséquent il s'est couché de bonne heure... Il n'y a donc pas de mal à ce que j'aille le tirer de son sommeil, surtout quand il s'agit peut-être d'une affaire importante.

Et Mme Piolenc gravit les quatre étages qui séparaient son rez-de-chaussée de la chambre de son pensionnaire. A la première porte sur le palier, elle frappa.

— Qui est là ? répondit une voix de l'intérieur.

— C'est moi... Je viens vous apporter une dépêche que le télégraphe vient de me remettre pour vous.

Le lit de Romain Garocher touchait à la porte. Sans se lever, le pensionnaire tira le verrou, et, à travers l'entrebâillement de l'huis, Mme Piolenc remit le télégramme.

L'employé se referma et replongea sa tête dans le creux de son oreiller. Alors, les yeux à demi-clos, comme s'il hésitait à se rendormir ou à se réveiller tout-à-fait, il se mit à réfléchir presque à haute voix.

—Qui, sacrebleu ! peut m'envoyer un télégramme?... Le jour se lève à peine... J'ai bien envie de continuer mon somme... Il fait si bon dans ce lit... Tâchons de reprendre le rêve interrompu..... J'étais en train de rouler d'une façon supérieure un imbécile de cam-

pagnard qui n'avait jamais touché aux cartes de sa vie... Nous faisions un vingt-et-un ; tous les coups je lui donnais quatorze ou quinze... Quelle déveine ! s'écriait-il en me passant ses jaunets... C'est ça ! revenons à ce songe adorable... J'avais plumé mon pigeon de 860 francs ; tâchons de faire le billet de mille...

En disant cela, Romain Garocher, ayant complètement oublié la dépêche, se retourna dans son oreiller, fermant les yeux et cachant son nez sous les draps. Malheureusement le sommeil ne répondit pas à son appel tout de suite, et au bout de quelques instants il changea de position. Dans son mouvement, il avait laissé échapper le papier que venait de lui remettre madame Piolenc ; aussi, parut-il surpris de sentir quelque chose qui lui grattait la cuisse.

— Une lettre ? fit-il tout surpris en retirant l'objet, une lettre dans mon lit ?...

Il se mit alors sur son séant et se frotta les yeux.

— Voyons, est-ce que je dors, ou bien est-ce que je veille ?.. Suis-je au cercle en train de rouler un campagnard, ou bien suis-je dans ma chambre occupé à recevoir des dépêches ?... Car il me semble qu'il n'y a qu'un moment je rêvais de Mme Piolenc m'apportant un télégramme... Ah ! ah ! c'est ceci qui est la réalité, puisque je ne découvre aucun jeu de cartes dans les environs et que je trouve au contraire cette missive au milieu de mes draps... Au fait, si je prenais connaissance de l'objet, cela achèverait de me réveiller...

L'idée était bonne. Aussi Garocher, tout en bâillant, s'empressa-t-il de la mettre à exécution. Quoique d'une main encore alourdie, il décacheta l'enveloppe, en retira le télégramme et lut. La dépêche ne contenait que ces simples mots :

« Je fournis sur vous traite cent quarante-six-francs. Assurez-en paiement immanquable. Trouvez sur place échange cinquante-deux sacs blé dur contre cinquante blé tendre. — Gonzague Borneuil. »

A cette lecture, Romain Garocher fit un violent soubresaut.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-il, c'est du Provincial !

Cette fois le pensionnaire de Mme Piolenc était bien réveillé. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, il était sur pied, et, d'un seul mouvement, enfilait son pantalon.

Pendant que notre homme achève à la hâte de se vêtir, faisons-le connaître au lecteur.

Romain Garocher est un homme de trente-quatre ans. Fils d'un riche négociant de Bordeaux, il avait dû à sa mère, personne très-pieuse, de faire ses classes dans un collège de jésuites. Après quelques années d'études déplorables il était sorti de l'établissement des Révérends Pères, n'ayant acquis à la suite de leurs leçons qu'un fort penchant à l'espionnage, à la fausseté, au vol, à tous les crimes en un mot ; de la brillante éducation qui se donne dans les jésuitières, à côté d'un habile enseignement de théories perfides et dépravées, des sciences mathématiques, physiques, philosophiques, linguistiques, de l'art et de la littérature, de tout ce qui pouvait former son esprit et élever son cœur, il n'avait rien retenu. Les disciples de Loyola apprennent à la fois aux jeunes gens qui leur sont confiés le bien et le mal, le grand et le petit, le noble et le bas ; Romain Garocher avait été un terrain uniquement propice à la culture du mauvais grain. Tout ce qui l'avait séduit en fait d'études avait été l'exercice de la gymnastique et l'école de l'escrime : aussi, si en sortant du collège il avait été refusé d'emblée au baccalauréat, — ce qui lui fermait toutes les carrières libérales, — du moins, grâce à ses connaissances spéciales, aurait-il pu contracter un engagement dans un cirque ou prendre un brevet de maître d'armes.

Mais il n'avait besoin d'entreprendre aucune profession. La fortune de sa mère, qui vint à mourir juste au moment où il atteignait sa majorité, lui échut, et son

père, propriétaire d'importantes usines, l'associa à son commerce.

Trois ans après, M. Garocher père faisait insérer dans les journaux qu'il ne reconnaissait plus les dettes de son fils. En trois ans, le jeune Romain avait gaspillé les quatre cent mille francs qui formaient l'héritage maternel, les cinquante mille francs qui lui revenaient annuellement de son association avec son père, et en outre, le malheureux avait trouvé le moyen de faire deux cent soixante-quinze mille francs de dettes. Mis de côté par les siens, Romain se lança à corps perdu dans une existence indigne ; il s'engagea dans une troupe de saltimbanques forains, fréquenta les tripots, pipant les dés et tutoyant la dame de pique, se mit au service de maisons de tolérance, et finalement vint échouer sur les bancs de la cour d'assises, sous la triple inculpation de vol avec effraction, abus de confiance et faux en écriture privée. Le procès fit scandale à cause du nom du prévenu. Un moment on avait cru dans le public que le père Garocher, dont l'influence était considérable, chercherait à arrêter l'action de la justice, en désintéressant les victimes de son fils, afin de sauver du moins l'honneur de la famille ; il n'en fut rien, M. Garocher ne tenta aucune démarche, et toute la ville de Bordeaux, voyant le misérable renié même par l'auteur de ses jours, s'attendit à le voir condamner. Ce fut encore une erreur : le jury acquitta Romain Garocher.

Le soir même de son acquittement, l'ancien élève des jésuites — il avait alors trente et un ans — se rendit à la maison des Pères de Bordeaux, et serrant avec effusion les mains d'un homme qui n'était autre que Leroué, il lui dit :

—Merci à vous qui seul ne m'avez pas abandonné!... Merci ! mille fois merci !... Faites maintenant de moi ce que vous voudrez !

— Mon fils, avait répondu le Provincial de France, on ne se refait pas du jour au lendemain ... Vous êtes

merveilleusement doué ; mais, votre existence ayant été jusqu'à présent sans but, vos aptitudes vous ont conduit au malheur... Enfin, pour la plus grande gloire de Dieu c'est chose passée... N'en parlons plus !... Voilà vingt billets de mille francs... Allez oublier à Paris les ennuis de cinq mois de prison préventive... Amusez-vous, profitez du bon temps qui vous reste ; sous peu, j'irai vous rejoindre et vous donner de la besogne.

Au moment où nous venons de trouver Romain Garocher recevant une dépêche, qu'il reconnaît être du Provincial, bien qu'elle soit signée « Gonzague Borneuil », l'ancien élève des jésuites est un simple employé de chemin de fer à la gare de Sens, aux modestes appointements de quatre-vingt-dix francs par mois. Mais, malgré la modicité de son salaire, l'homme d'équipe du P.-L.-M. ne se prive d'aucune fantaisie. Tout le temps qui n'est pas consacré à son service, il le passe au cercle ; car il a, paraît-il, au jeu une chance extraordinaire, et quand, par le plus grand des hasards, il vient à perdre, une main bienfaisante et inconnue comble ses déficits.

Puisque nous venons d'esquisser le portrait de Romain Garocher, terminons-le par quelques derniers coups de plume. C'est un homme de taille ordinaire, ayant une de ces figures qu'on dit vulgairement « taillées en lame de couteau », aux yeux caves, enfoncés dans leurs orbites, d'un regard terne et vitreux ; son teint est pâle, d'une pâleur étrange, qui n'est ni celle produite par la souffrance ni celle produite par les excès de débauche. Il porte seulement une petite moustache noire et frisée. Au moral, c'est un être d'une froideur glaciale : il a eu des milliers de maîtresses dans le temps, mais il n'a jamais aimé ; il est incapable d'aimer ; il considère l'amour comme la satisfaction d'un besoin, et aujourd'hui, quand il sent l'aiguillon de la chair, c'est au lupanar qu'il va l'émousser. Autrefois encore, il ne vivait que dans les festins, il passait ses nuits à table ;

maintenant il s'est défait de cette habitude, non qu'il dédaigne un bon repas, mais il ne ferait pas des folies pour reconquérir son ancienne existence semée de champagne et de perdreaux truffés. D'ailleurs, inaccessible à l'ivresse.

— Romain, lui a dit un jour Leroué qui se connaît en hommes, vous avez deux précieuses qualités : vous ne vous laisserez jamais subjuguer ni par les femmes ni par la boisson.

En revanche, notre homme a deux passions : le tabac et le jeu. Fumer est son péché mignon ; ce qu'il consume de cigares de choix, chaque jour, est inouï ; à la gare, ses camarades d'équipe ne l'appellent que « l'homme au londrès. » Il est vrai que puisque Garocher est heureux au jeu, il peut se payer des cigares de prix. Quant à la passion du tapis-vert, chez l'ancien élève des jésuites elle est autre chose que la simple satisfaction de l'amour du jeu ; Garocher n'est pas un fervent adorateur du baccarat et de l'écarté pour les beaux yeux de la dame de cœur ou du jeune valet de carreau ; non, en maniant les cartes, il éprouve deux plaisirs : celui de gagner de l'or, — car il gagne quand même, — et celui de dépouiller son partner, — car il ne savoure pas seulement la joie du bénéfice, il se délecte encore de la rage du joueur malheureux qui a eu la témérité de risquer son argent contre le sien. Si Romain Garocher est un « grec », comme on le chuchote déjà dans quelques tripots, à coup sûr il ne l'est pas par nécessité, mais bien par une sorte de sauvage passion.

Tel est l'individu, à la nature profondément vicieuse et corrompue, que l'homme qui signe ses télégrammes « Gonzague Borneuil » a choisi pour correspondant dans la ville de Sens.

Une fois assez chaudement vêtu pour n'avoir pas à souffrir du froid qui fait suinter les vitres, Romain Garocher relut sa dépêche, et alla à un petit secrétaire qui, à part le lit et une commode détraquée, était le seul

meuble de la chambre. Mais si la commode était en mauvais état, par contre le petit secrétaire avait l'air d'être d'une solidité à toute épreuve ; grâce à un placage intérieur en tôle dissimulée par une tapisserie en cuir, ce meuble, garni d'une triple serrure aux pennes épais, offrait autant de résistance qu'un coffre-fort Fichet. Romain Garocher l'ouvrit, en sortit un petit livre intitulé « Manuel télégraphique », et s'assit auprès de la fenêtre en répétant entre ses dents.

— Une traite de cent quarante-six francs, cent quarante-six francs.... cent quarante-six.

Puis il se mit à feuilleter son Manuel télégraphique, et tout en parcourant les pages du petit livre, à voix basse il murmurait des lambeaux de phrases, probablement de phrases qu'il lisait :

— 91, empêcher ce soir le chef de gare de se rendre à son service... 92, empêcher demain... 93, après-demain... 94, empêcher le sous-chef ce soir... 95, id. demain... 109, donner narcotique aux mécaniciens et chauffeur du train dont le numéro suit... Ce n'est pas ça !.... 115, couper fil télégraphique intermédiaire des gares. .116, couper fil télégraphique ligne de Paris...Ce n'est pas cela encore !... Nous disons cent quarante-six francs.... 144, faire dérailler le train venant de Lyon... 145, faire dérailler le train venant de Paris.

Subitement, il s'arrêta, fit claquer sa langue contre le palais, et, se levant, il s'écria :

— Corne de bœuf ! il n'y va pas de main morte, le père Leroué !... 146, faire rencontrer les trains de Lyon et de Paris.

Et, prenant de nouveau la dépêche, il la relut pour la troisième fois.

— C'est bien cela... une traite de cent quarante-six francs... Dans nos petits télégrammes particuliers, il n'y a que les chiffres qui comptent... Allons bon ! encore deux autres... 52 et 57... Qu'est-ce qu'il me demande avec la rencontre, cet excellent Provincial ?

Mais, ayant feuilleté le mignon manuel, il fit une grimace.

— Diavolo ! mon 52 ne s'accorde pas avec ce qui m'est prescrit d'abord. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. 57, non plus, n'a aucun rapport avec les accidents... Ce ne sont donc pas des chiffres indicateurs correspondant aux missions indiquées dans le manuel... Qu'aura-t-il voulu dire, mon Leroué, avec son échange de 57 sacs de blé tendre contre 52 sacs de blé dur ?...

Il réfléchit un moment ; puis, se frappant le front :

— Ah ! j'y suis... Ce sont les numéros des trains qui doivent se cogner... Justement, d'après mon tableau des chemins de fer, 52 est le train de Lyon et 57 le train de Paris... Quel homme de précaution que mon cher correspondant !... Il a prévu le cas où l'employé du télégraphe lui changerait par erreur son premier chiffre de cent quarante-six francs, qu'il a cependant mis en toutes lettres... Et pourtant il n'y avait pas d'erreur possible ; car ce sont les deux seuls convois de voyageurs qui se croisent sur cette ligne dans les environs de Sens... Enfin ! il est à mettre sous cloche, l'inoffensif Gonzague Borneuil...

Après quoi, refermant livre et secrétaire, Romain se dit :

— C'est égal, quelle belle invention que la télégraphie électrique !... Mais quelle plus belle invention encore que le manuel de Leroué !... Allez donc remettre au guichet de l'administration une dépêche ainsi conçue : « Monsieur Machin, employé du chemin de fer à la gare de Sens, est prié d'aider les trains de Lyon et de Paris à se rencontrer cette nuit ! »

CHAPITRE LI

UNE PARENTHÈSE UTILE

Avant de poursuivre ce récit, cet exposé de faits qui pourraient paraître impossibles aux yeux des gens honnêtes et naïfs qui jugent les autres d'après eux, il est utile, croyons-nous, d'entrer dans quelques explications ayant pour but de fixer une bonne fois le public sur les capacités des sectaires de Loyola.

Un auteur doit tout prévoir et répondre par avance à toutes les objections possibles. Supposons donc un lecteur, difficile à persuader, qui, à l'aspect du nouveau personnage de ce roman, l'employé Garocher, s'écrie : « Pour le coup, voilà de l'exagération... Il est impossible que la société dont le chef est au Gésu ait à son service des êtres déclassés, sans foi ni loi, n'ayant pas même l'excuse du fanatisme, profondément pervers, scélérats sans autre but que celui d'assouvir leurs passions malsaines, comme le misérable qui vient de faire une si brusque apparition dans cet ouvrage... Il est impossible en outre qu'une administration aussi bien organisée que celle des chemins de fer soit exposée à voir s'accomplir, au moyen de ses engins de locomotion, des catastrophes épouvantables, préméditées par des criminels, et cela sans qu'elle puisse les prévoir ni les empêcher. »

A cette objection hypothétique, nous répondrons : « Allez dans un des pays où les jésuites se disent persécutés, en Suisse, par exemple, et vous verrez quels sont les hommes employés par les révérends pour leur propagande anti-patriotique. »

Oui, celui qui écrit ces lignes a vu, de ses yeux vu, des disciples de Loyola causer dans les rues de Genève avec des individus à la figure tellement sinistre qu'on les aurait pris pour des échappés de bagnes, leur serrer la main, et même leur parler sur un ton qui indiquait clairement que ces particuliers douteux étaient à la fois pour eux des subordonnés et des amis. Aux élections qui ont eu lieu en 1876 pour le renouvellement du Grand Conseil de cette petite république helvétique, le parti ultramontain avait eu une grande confiance dans le résultat des votes ; pendant les quelques jours qui précédèrent le scrutin, tout le canton de Genève fut littéralement infecté d'émissaires de la ténébreuse société ; les chefs, levant le masque, circulaient sur les places publiques, et portaient effrontément par les rues le costume de frères jésuites, se proposant de revêtir carrément leurs soutanes dès la nouvelle du triomphe espéré ; le *Courrier*, journal de l'évêque expulsé M*** (lequel est un affilié avéré de l'Ordre), calomniait de la façon la plus hardie et la plus dégoûtante les membres même du gouvernement ; toute cette clique de traîtres et de bandits, croyant fermement leur heure venue, escomptait d'avance le succès, qui fort heureusement leur fit faux-bond. Eh bien ! il fallait voir quels hommes à face de bête fauve traînaient à leur suite les gros bonnets de l'ultramontanisme.

Dans les moments d'effervescences populaires, les organes de la bourgeoisie et du clergé parlent de figures hâves, effrayantes à voir, qui sortent on ne sait d'où. Ces visages d'ouvriers affamés que le besoin pousse hors de leurs mansardes, inquiètent les satisfaits qui eux, n'ayant jamais vu de près la misère, ne savent pas comment sont les malheureux. — Mais les individus à faces sinistres que nous avons vus à Genève, dans les circonstances que nous venons d'indiquer, ne ressemblaient en rien aux pauvres diables qui, lorsqu'ils viennent prendre leur place au soleil, ont le don d'effaroucher les capi-

talistes craintifs ; loin d'avoir des joues amaigries, creusées par la souffrance, aux teintes cadavériques, les souteneurs du jésuitisme se portaient à ravir ; leurs traits étaient durs, leur bouche mauvaise ; ils n'avaient pas le regard timide et sans éclat ; non, chez eux l'œil était rempli d'audace et injecté de sang. Que l'on nous permette une comparaison. Ces mendiants pâles, exténués, honteux, qui tendent la main au coin des rues, ces infortunés sans ressources, sans travail, qui souvent pleurent en demandant aux passants un morceau de pain pour leurs petits enfants, imaginez-les-vous secouant tout à coup la honte, se redressant dans leur faiblesse, et prétendant exiger le travail qu'on leur refuse, pour mettre fin à leur misère dont ils sont las ; voilà les figures haves, effroi des classes ventrues. Par contre, représentez-vous ces gars solides et trapus, aux allures insolentes et féroces, dont sont garnis, les jours de séance, les bancs de la correctionnelle, ces malfaiteurs, vrais gibiers de potence, chez lesquels tout respire le besoin du crime, représentez-les-vous ayant brisé leurs liens et franchi les portes de la maison centrale, se répandant dans les villes, et flairant, comme les bouledogues en quête d'un os, s'il n'y a pas quelque pillage à exécuter ou quelque attentat à commettre ; voilà les faces sinistres des bas valets, des scélérats mercenaires que l'Internationale Noire fait sortir de sous terre dans les pays où elle n'a plus rien à perdre et aux jours où il lui faut tout risquer (*).

Nous qui avons eu la bonne fortune d'assister à ces luttes entre un peuple libre et les cohortes parfaitement

(*) Le jour des élections dont nous parlons, SIX CENTS jésuites en soutane étaient réunis à Ferney, sur la frontière française, chez Mgr M***, provincial de Suisse, n'attendant que la nouvelle de la victoire de la faction cléricale pour faire invasion dans la ville de Genève. Le bon sens des électeurs empêcha cette odieuse manifestation.

bien organisées de reîtres lugubres à la solde du Gésu, nous pouvons hautement l'affirmer : jamais, même aux mains de la gendarmerie en cour d'assises, nous n'avons vu des êtres aux visages plus hideusement canailles, plus ignoblement crapules que ces individus qui, dans cette journée où la démocratie genevoise triompha, venaient prendre leur mot d'ordre auprès des disciples de Loyola.

Comme tout héros de roman, notre Romain Garocher est un personnage fictif ; mais cela n'empêche pas qu'il ne soit rigoureusement vrai. « La pointe du glaive jésuitique est partout », a dit le général Foy. Dans certains milieux, les Leroué emploient les Vipérin ; pour manœuvrer ailleurs il leur faut des Garocher : or, qu'on en soit bien convaincu, ils en ont et ils s'en servent.

Quant aux forfaits dont sont capables les ténébreux conspirateurs qui nous occupent, on peut les admettre tous sans exception. Qu'on songe à une de leurs devises : la fin justifie les moyens. — Néanmoins, afin de dissiper tous les doutes dans les esprits, afin de montrer leur erreur à ceux qui pourraient s'imaginer que les jésuites, s'ils sont scélérats dans la force de l'âme à l'égard de leurs ennemis, se laissent du moins arrêter dans leurs intrigues dans la crainte de frapper des innocents, nous citerons encore un exemple que nous tirons de l'histoire de la Suisse.

Le gouvernement de ce pays, voulant faire respecter ses lois par les révérends, qu'il considère comme des citoyens égaux à tous les autres (*), s'est vu déclarer

(*) Il ne faudrait pas se figurer que les jésuites soient persécutés le moins du monde, en Suisse. Ils y circulent en toute liberté, y ouvrent des églises, y achètent des immeubles ; seulement ils sont tenus de se conformer aux lois ainsi que le commun des mortels. A vrai dire, cela ne leur va pas. On sait que ces gens-là, quand ils ne peuvent égorger, disent qu'on les égorge. Ils ne parviennent pas à se faire à l'idée que les lois sont au-dessus d'eux, et non eux au-dessus des lois. Comme on les con-

une guerre sourde et acharnée qui atteint, plus que lui, mille petits industriels absolument étrangers à sa conduite.

Voici, comme preuve à l'appui, ce que publiait, le 23 février 1877, un de ces mille organes de l'ultramontanisme, secrètement entretenu avec les fonds de la compagnie de Jésus, le *Citoyen*, journal clérical du midi de la France :

« Le mot d'ordre donné de ne plus fréquenter les cantons suisses où sévit la persécution religieuse a été strictement suivi et a eu son effet voulu. La plupart des hôtels de Genève, Montreux et Berne sont vides. Vingt-six grands hôtels ont été déclarés en faillite, et depuis le jour de l'an plusieurs hôtels de Genève ont fermé pour échapper à une catastrophe inévitable. »

Ce cynique aveu, venant d'une feuille aux gages de Loyola, est précieux et mérite d'être retenu. Qu'ils viennent dire encore qu'ils ne cherchent pas à faire revivre le moyen-âge, époque de l'excommunication où l'homme qui n'acceptait pas les doctrines du Vatican était mis en état d'interdiction et condamné à la solitude, aux outrages, à la faim, tout commerce avec ses semblables lui étant défendu, tout le monde se retirant de lui comme d'un pestiféré !... Qu'ils viennent dire que, pour assouvir leur haine, ils reculent devant la perspective de frapper des innocents !.. Ah ! cela leur importe peu. — La Suisse, qui ne veut pas de leur domination, mais qui les accepte comme citoyens et leur donne les mêmes

traint à l'obéissance, en Suisse, ils poussent des cris de paon. Mais, au moment où nous écrivons cet ouvrage, ils possèdent à Genève quatre églises publiques, dont une a son siége au Temple Unique, monument qu'ils ont acheté à la Ville. Leur chef, Mgr M*** est officiellement expulsé, à cause de différents prêches séditieux, poussant au renversement de l'Etat ; mais ses visites sont officieusement tolérées, et il ne se prive nullement pour parcourir quand il lui plaît son diocèse.

droits qu'à tous ses enfants, la Suisse est un pays de montagnes et de lacs, éminemment pittoresque, mais peu productif, tirant sa principale ressource des étrangers qui la visitent. Comment les jésuites s'y prennent-ils pour excommunier tout un peuple ? — En éloignant les étrangers, en le diffamant de toutes manières, en cherchant même à y jeter l'effroi par des crimes. En effet, à une récente époque, les incendies (principalement dans les hôtels) se multipliaient d'une façon tellement persistante et mystérieuse, à Genève, que le département de justice et police s'en inquiéta et les attribua à la malveillance : une surveillance des plus actives fut organisée, et peu après on acquit la certitude que ces *accidents* étaient le fait d'individus sans aveu, payés avec l'or de Rome ; on en expulsa une bonne quantité, on tint l'œil constamment ouvert sur les jésuites habitant le canton, et dès lors les incendies cessèrent.

Enfin, pour ce qui est de la perpétration et de la mise à exécution des complots devant amener des catastrophes épouvantables sur les lignes de chemins de fer, malgré les Compagnies elles-mêmes, nous nous contenterons de rappeler les deux odieuses tentatives de déraillement (janvier et février 1877, à Lille) dont on n'a jamais pu découvrir les auteurs. Narrons, pour ceux qui l'ignorent, la dernière, qui est la plus intéressante.

Un soir, à la nuit tombante, un garde-barrière du chemin de fer du Nord, chargé spécialement d'un passage à niveau situé à Ronchin, petit village près de Lille, se disposait à aller tourner le disque-indicateur à lui confié, pour certifier à un express qui allait passer que la voie était libre, lorsqu'il aperçut deux individus plaçant au loin des poutrelles entre les rails. Aussitôt, il courut à eux, et par geste leur ordonna de sortir ; mais ceux-ci, se voyant surpris, tombèrent sur le malheureux garde à coups de bâton, l'assommèrent à moitié, et le placèrent ainsi sans connaissance en travers de la voie ferrée. Après quoi, sans doute, ils retournèrent installer leurs

appareils de déraillement et se sauvèrent. Quelques minutes plus tard, arrivait dans le lointain l'express de Lille ; du haut de la locomotive, le mécanicien et le chauffeur remarquèrent que le disque était tourné dans le sens vertical, ce qui est un ordre d'arrêt, et, retenant la vapeur, serrant les freins, ils obéirent au signal. Le train s'arrêta. Le chef et les employés descendirent, cherchèrent le motif de l'arrêt ordonné, et, ne voyant personne, examinèrent la voie. A quelques pas de la locomotive gisait le garde. Celui-ci, rappelé à lui, raconta ce qui s'était passé. On suivit les rails et, à l'endroit où le garde avait vu les malfaiteurs, on trouva deux énormes poutrelles placées solidement à distance sur la voie. On les enleva, un employé resta avec le garde pour aller faire immédiatement une déposition à la police, et le train repartit.

On ne songera jamais assez aux conséquences de cet évènement si un bienheureux hasard n'avait pas voulu que le disque-indicateur fût à la position d'arrêt et que le garde ait couru aux malfaiteurs avant tout. L'express aurait broyé le fidèle employé ; puis, le chasse-pierre de la locomotive, rencontrant la première poutre, aurait joué, et par son formidable ressort l'aurait fait sauter hors de la voie ; mais la seconde poutre, étant placée à une certaine distance par des gens au courant des mouvements du chasse-pierre, se serait trouvée sous les roues de la locomotive, au moment précis où ledit chasse-pierre, redressé, projetterait au loin le premier obstacle rencontré : d'où, déraillement.

Le lendemain, les journaux auraient appris au public que le garde-barrière de Ronchin, dans un but inconnu, avait fait dérailler l'express de Lille à Paris et avait mis lui-même fin à ses jours en se couchant en travers de la voie au devant de la locomotive.

Nous le répétons, les malfaiteurs de Ronchin n'ont jamais pu être découverts. A plus forte raison, si

leur crime, en réussissant, avait pu passer sur le compte du malheureux garde-barrière.

Et maintenant fermons cette parenthèse, qui était indispensable pour un grand nombre de lecteurs, et revenons à Romain Garocher.

CHAPITRE LII

ROMAIN GAROCHER DÉPLOIE SES PETITS TALENTS

La gare de Sens, dans laquelle Garocher était employé en qualité d'homme d'équipe, ne joue pas seulement le rôle de station sur la ligne de Paris-Lyon-Méditerranée ; elle est encore placée à l'intersection des chemins de fer d'Orléans à Châlons. Cette dernière compagnie a bien sa gare particulière (Sens-ville), où elle remise ses trains venant de Montargis ou de Troyes, mais elle est obligée de faire passer ses convois par la gare du P.-L.-M. (Sens-Lyon). La soirée abonde donc en besogne à la gare de Sens ; car, outre les trains de voyageurs, il y passe beaucoup de trains de marchandises, cette voie étant la plus fréquentée des lignes ferrées de France.

Romain Garocher, exact comme un vieux troupier, est arrivé à l'heure, et, un trabucos aux dents, a passé la blouse bleue qui est son uniforme de travail.

En attendant les trains, on cause, entre employés, des affaires du jour. Il fait un brouillard épais.

— On le couperait avec un couteau comme un pain de beurre, dit Garocher.

A 9 heures 38 minutes, arrive d'Arcis-sur-Aube et Troyes un train de voyageurs, qui, après avoir débar-

qué son monde, rebrousse chemin et va s'abriter jusqu'au lendemain dans la gare de la compagnie d'Orléans. Au bout d'un quart d'heure, c'est le tour du train de Montargis, qui traverse la gare du P.-L.-M. pour déposer ses voyageurs et va ensuite se garer à Sens-ville. Puis, à 10 heures 17 minutes, passe l'express, laissant toujours à Sens quelques personnes venant de Paris.

Quel travail pour les employés chargés des aiguilles ! Les simples hommes d'équipe aident au transport des bagages et des marchandises, à toutes les manœuvres intérieures de la gare ; ils n'ont pas la responsabilité des aiguilleurs, qui, au dehors, la main sur leur levier, mettent chacun des trains sur la voie qu'il doit suivre, et dirigent dans leurs allées et venues les locomotives qui sillonnent les environs.

Plus loin, à un kilomètre de la dernière plaque tournante, est la maison du premier garde-voie. Celui-là n'a qu'à surveiller ; il doit être sur pied le matin à cinq heures et il ne se couche le soir qu'à onze heures, moment où passe comme une fusée le dernier express de Paris, lequel ne s'arrête pas à la gare de Sens ; puis, une fois que l'express a disparu dans la direction de Villeneuve, le garde-voie rentre paisiblement dans sa maisonnette et se met au lit. L'heure du repos a sonné ; car, après l'express, il n'y a plus qu'un train-mixte et un omnibus. Ce modeste surveillant, un vieillard, est un ancien employé qui, après de longues années de service dans la compagnie, a obtenu en guise de retraite le droit d'habitation d'une petite maison sur la voie, qu'il occupe avec sa fille, et celle-ci, indépendamment des soins qu'elle donne au ménage, cultive le maigre coin de terre attenant à l'humble logis.

Le garde-voie s'est couché. Les employés fument et vident un verre d'eau-de-vie dans la buvette qui leur sert de cantine. Il est minuit. Le chef de gare se promène de long en large sur la chaussée. Il attend que son collègue de Villeneuve lui signale le départ du

train de Lyon. Un homme est là, aussi sur la chaussée, flânant, les mains dans les poches.

— Romain ? fait le chef de gare.

Garocher accourt auprès de son supérieur.

— N'auriez-vous pas, dit celui-ci familièrement, un de ces fameux londrès qu'on ne trouve que dans votre porte-cigares ?

— Mais certainement... A votre service.

Et Garocher offre au chef quelques-uns de ces produits de la Havane dont il a toujours sur lui ample provision. Le chef en prend un, et, sortant une allumette :

— Merci, mon ami... Je ne sais pas quel sacré verre de tord-boyaux j'ai avalé tout-à-l'heure à ce maudit cabaret ; j'ai la tête lourde comme si on m'y avait coulé une demi-douzaine de lingots de plomb...

— Eh bien ! fumez-moi ce londrès, et vous m'en donnerez des nouvelles... Pur Havane !... Je ne connais rien au-dessus pour dégager le cerveau.

A ce moment, un des timbres de la sonnerie électrique se mit à faire entendre cette petite musique interminable que chacun a pu remarquer dans les gares pour peu qu'il ait voyagé.

Le chef entra dans son cabinet, s'assit à la table de la transmission des dépêches, et, l'œil fixé sur le cadran télégraphique, attendit ; peu après, l'aiguille tourna avec de petits mouvements saccadés, s'arrêtant parfois sur des lettres ou des numéros qui entouraient le cercle sur lequel elle se mouvait. Le chef de gare notait les points d'arrêt de l'aiguille.

Pendant ce temps, Romain Garocher tirait de sa poche un morceau de caoutchouc de la forme d'une demi-sphère et le plaçait adroitement sur un des timbres du carillon, tandis que l'autre tintait toujours.

— Toi, dit-il, cette opération terminée, je te défie bien maintenant de faire ton petit tapage habituel.

Le chef sortit de son cabinet, et, s'adressant à l'homme d'équipe :

— Le train de Lyon a 16 minutes de retard ; il part à peine de Saint-Julien-du-Sault.

Saint-Julien-du-Sault est la station qui précède celle de Villeneuve-sur-Yonne en allant vers Paris. La gare de Sens, sur la ligne P.-L.-M., est située entre deux petites stations : Villeneuve, du côté de Lyon, et Pont-sur-Yonne, du côté de Paris. D'après les règlements de la Compagnie, chaque fois qu'un train quitte une station, le chef de gare le télégraphie à son collègue de la station vers laquelle le train se dirige ; le carillon que l'on entend si souvent dans les gares est pour le chef le signal d'une dépêche relative au service ; grâce à ce système de communication continuelle, chaque chef sait à tout moment de la journée quel est l'état de la voie, soit d'un côté soit de l'autre.

Or, selon l'horaire officiel, le train mixte venant de Lyon quitte à minuit et 9 minutes la station de Villeneuve, et arrive à minuit et demi en gare de Sens, d'où il repart après 4 minutes d'arrêt dans la direction de Paris. D'un autre côté, à minuit quarante-huit minutes, un autre train-mixte venant de Paris quitte la station de Pont-sur-Yonne, et arrive à 1 heure 6 minutes en gare de Sens, d'où il repart dans la direction de Lyon. Par conséquent, le croisement de ces deux trains de voyageurs — le seul croisement qui ait lieu dans la journée à cet endroit de la ligne — s'effectue entre Sens et Pont-sur-Yonne, à 3 kilomètres de cette dernière station, lorsque ni l'un ni l'autre de ces deux trains n'a du retard.

Ce jour-là, d'après la dépêche du chef de gare de Villeneuve, le train de Lyon avait plus d'un quart d'heure de retard. Si le train de Paris avait une marche conforme à l'horaire officiel, le croisement s'effectuerait donc toujours entre Pont-sur-Yonne et Sens, mais

néanmoins à proximité de la plus importante des deux gares.

L'horloge marquait minuit et demi. C'était le moment où le train de Lyon aurait dû arriver en gare de Sens.

La porte de la cantine s'ouvrit.

— Eh ! fit un employé sortant de la buvette et parlant à un camarade qui y était resté, ne regarde pas mon jeu !... Tu sais, ce serait une « frouille. »

C'était l'aiguilleur qui interrompait sa partie de cartes pour venir faire son service et qui s'adressait à son partner. L'employé longea la chaussée, traversa la gare, et disparut dans le brouillard. Par acquit de conscience, il allait s'assurer que l'aiguille était dans la position voulue pour guider le train de Lyon sur la voie de Paris. Au bout de quelques instants, il reparut et rentra dans le cabaret. D'autres employés, hommes d'équipe, contrôleurs, etc., venaient de remplir la gare. Le gendarme lui-même s'était installé à son poste.

— Il me semble que c'est l'heure, dit-il à Garocher.

— Oh ! elle est même passée et très-passée maintenant, répondit Romain ; le chef de gare de Villeneuve a télégraphié un retard.

— Un retard de seize minutes, observa le chef de la gare de Sens.

L'horloge marquait minuit 48 minutes. Le gendarme, Garocher et le chef formaient un groupe à quelques pas des timbres électriques. Le chef tournait le dos au carillon ainsi que le gendarme. Garocher, au contraire, l'avait bien en face de lui. Tout-à-coup, le visage de l'employé s'illumina ; le marteau d'un timbre s'agitait, mais sans faire entendre aucun son ; dans le cabinet, l'aiguille courait sur le cadran télégraphique. Le chef ne s'apercevait de rien. Au moment où l'aiguille électrique finissait de tournoyer, le chef levait les yeux sur l'horloge de la gare.

— Une heure moins dix !... Le train de Paris doit

avoir du retard aussi, puisque la station de Pont-sur-Yonne ne l'a pas encore signalé.

A peine venait-il de prononcer ces mots qu'un sifflement aigu se fit entendre du côté de Lyon; au loin, brillaient deux feux rouges : c'était le train mixte qui arrivait de Villeneuve.

Au moment où la locomotive s'arrêta, les employés se précipitèrent vers le train, ouvrant les portières ; Garocher, traversant la gare en long, criait d'une voix retentissante :

— Sens ! cinq minutes d'arrêt !... Sens ! cinq minutes d'arrêt !....

Quelques voyageurs descendirent des wagons, et défilèrent sous l'œil paterne du gendarme qui, ce jour-là, paraît-il, n'avait aucun signalement en poche. Les hommes d'équipe se pressaient aux alentours des wagons de bagages, charriant les malles sur leurs brouettes en fer.

Une fois à l'extrémité de la gare, Garocher, enveloppé dans la brume intense de la nuit, allongea le pas et alla à l'aiguille qui venait tantôt d'être examinée.

On appelle *aiguilles* ces leviers qui sont à l'entrée et à la sortie des gares, partout où une voie, se dédoublant, produit une bifurcation. Généralement, le bois de ces appareils est peint en vert sombre, et le contrepoids — une énorme circonférence près de la poignée — est peint en rouge vif. L'aiguille sert à relier à volonté, sur une voie ou sur une autre, la paire de rails qu'elle fait manœuvrer ; grâce aux aiguilles, un train peut, sans avoir besoin de recourir aux plaques tournantes, passer d'une voie à l'autre, de celle de droite à celle de gauche, et réciproquement.

Garocher saisit la poignée de l'instrument, et pesa de toute sa force sur le contrepoids. Grâce à cette manœuvre, les rails mouvants de l'aiguille vinrent s'appliquer à la voie de bifurcation. Après quoi, il retourna tout tranquillement à l'intérieur de la gare. — Nous

avons oublié de dire qu'à l'arrivée du train, au moment où tout le personnel se mettait en mouvement, notre homme, profitant du brouhaha et de la cohue, avait débarrassé le timbre électrique de son enveloppe en caoutchouc.

Quand il revint sur la chaussée, les portes de la salle d'attente de la gare de Sens roulaient dans leurs raînures, et une dizaine de personnes se ruaient sur les wagons. Auprès de la locomotive causaient le chef de train, le chef de gare et le mécanicien.

— Ma foi ! disait le chef de gare, je crois que vous ne feriez pas mal de rattraper vos seize minutes dans le parcours de Sens à Pont-sur-Yonne... La voie est libre; le train de Paris a, lui aussi, son retard, et un retard de telle importance qu'on ne me l'a pas même encore signalé. Il ne doit pas à cette heure avoir passé seulement Champigny.

Champigny est la station qui précède Pont-sur-Yonne du côté de Paris.

— En voitures, messieurs les voyageurs ! cria Garocher, en voitures !

— C'est entendu, dit le chef de train en montant dans son wagon ; mécanicien, vous doublerez de vitesse.

L'horloge marquait une heure moins cinq. Le train de Paris, qui n'avait aucun retard, mais dont l'avis de mise en route s'était perdu sur le timbre faussé, parcourait à ce moment à toute vapeur la ligne de Pont-sur-Yonne à Sens; d'une station à l'autre il y a quatorze kilomètres. Il avait donc parcouru, durant l'arrêt du train de Lyon, près d'un tiers de sa route. Le croisement devait se faire à mi-chemin.

Malheureusement, ce croisement allait se changer en rencontre ; car, en quittant la gare de Sens, le train de Lyon, par suite du jeu de l'aiguille, s'engagea sur la voie de Paris.

CHAPITRE LIII

AD MAJOREM DEI GLORIAM

On sait que Laborel, à Marseille, avait manqué l'express de 9 h. 45 m. du soir. Il avait donc pris le train mixte qui suit.

De nos jours, après le dernier express pour Paris, il y a : d'abord un train omnibus qui part de Marseille à 10 h. 15 et qui arrive à Lyon le lendemain matin à 11 h. 40 ; puis un train direct qui, bien que partant une heure plus tard que le précédent (11 h. 15), arrive à Lyon trois heures plus tôt (8 h. 29 du matin). Or, à l'époque où se passaient les événements que nous racontons, ce direct n'existait pas, et après l'express il n'y avait plus qu'un train-mixte tenant le milieu, comme vitesse, entre notre omnibus et notre direct actuels ; partant de Marseille vers 10 heures et demie du soir, il arrivait à Lyon vers les dix heures et demie du matin et correspondait avec le train-mixte (n° 52) qui part de Lyon à midi moins 25 et arrive à Paris dans la nuit à quatre heures du matin.

Paisiblement installé dans un compartiment de premières, où il avait la chance de se trouver seul, Laborel dormait de ce sommeil de voyage dont un rien vous tire et dans lequel un rien vous replonge. A peine arrivé à Sens, avait-il entendu la voix de l'employé annonçant l'arrêt réglementaire de cinq minutes ; ce fut avec un bâillement inexprimable qu'il baissa la glace de la portière pour respirer un peu de l'air frais de la nuit et regarder l'heure à l'horloge de la gare.

— Une heure moins dix, se dit-il ; allons, bientôt je serai à Paris.

En lui-même il se rappelait les aventures étranges dont il avait failli être victime, et plus que jamais il se félicitait d'avoir échappé aux dangers qu'il avait courus.

Dans trois heures, pensait-il, il foulerait le sol de la capitale du monde ; dans trois heures, il serait enfin dans ce Paris où se trouvait l'héritier de M. Rameau. Et ces souvenirs, et cette perspective du but prochainement atteint, tout cela contribua à le réveiller complétement.

Par le fait, il y avait longtemps qu'il sommeillait sur les banquettes moëlleusement rembourrées du wagon ; dès les approches de la nuit, il s'était couché de son mieux sur les coussins blancs, et, profitant de la solitude du compartiment, avait relevé l'appui qui sert de séparation entre les places de premières.

A une heure moins cinq, la cloche de la gare tinta, le sifflet de la locomotive jeta un long cri strident dans l'espace et le train se mit en marche. En peu de temps, on dépassa le disque rouge dont la lanterne montrait un feu blanc et dont les grands bras pendaient le long des poteaux (signe que la voie était libre) ; le train avait pris une vitesse anormale, il dévorait les distances ; au lieu de faire ses cinquante kilomètres à l'heure, il en faisait cent ; l'omnibus s'était métamorphosé en express.

— A la bonne heure ! faisait Laborel, secouant un dernier reste de torpeur. Voilà une locomotive qui a fait comme moi, elle s'est dégourdie... Hier, dans la journée, on l'aurait prise pour une rosse qu'on mène à l'abattoir, tant elle mettait peu d'empressement à parcourir sa route... Au moins, maintenant, elle rattrape le temps perdu... Parlez-moi de ça ! à voyager de la sorte, il y a vraiment du plaisir.

Il penchait alors sa tête par la portière, présentant son visage à l'air vif, pour mieux aspirer la fraîcheur nocturne, pour mieux sentir l'atmosphère bienfaisante qu'animait le courant produit par la course rapide du train. La longue traînée blanchâtre de vapeur, qui sor-

tait de la cheminée de la locomotive, venait frôler cette physionomie gaie et rieuse, et disparaissait ensuite dans la brume épaisse, tandis que le tuyau crachait au ciel des étincelles de feu. Les poteaux télégraphiques couraient, dans le sens inverse du convoi, avec une vitesse vertigineuse, les arbres qui bordaient la route fuyaient, sombres, sinistres, sans agiter leurs branches tombantes, et dans le lointain, sur l'horizon obscur, les collines semblaient se livrer à une valse affolée.

— Du coke, chauffeur ! disait le mécanicien debout sur la plate-forme de la locomotive.

Et le chauffeur puisait du coke dans le tender et en emplissait la fournaise incandescente.

— Du coke ! du coke ! répétait le mécanicien, il faut que nous soyons à la station à une heure et deux.

— Sept minutes pour ce trajet ?

— Oui... Eh bien ! quoi ?... Nous doublons... Encore une course à cette vitesse, et nous n'aurons pas une seconde de retard.

La chaudière bouillonnait avec un grondement terrible. La vapeur s'échappait par gros flocons rougeâtres. Les brouillards revêtaient une teinte de sang.

— Du coke ! du coke !

Et le brasier crépitait, et les pistons, en jouant sur leurs tiges d'acier, faisaient entendre un sourd mugissement.

Tout à coup, au loin, devant eux, à travers les lunettes polies de la locomotive, le chauffeur et le mécanicien aperçurent deux points rouges.

— Tiens ! le train 57, fit le mécanicien.

— Le train de Paris ? répéta le chauffeur, mais le chef de gare n'a-t-il pas dit que son départ de Pont-sur-Yonne ne lui avait pas été signalé ?

— Oui.

— Qu'est-ce à dire alors ? murmura l'homme de peine en proie à un vague pressentiment.

— Parbleu ! répondit le mécanicien étendant sa dex-

tre, avec une brume de cette épaisseur la dépêche sera restée en chemin.

Cette explication ne parut point satisfaire le chauffeur, qui n'entendait rien à la physique.

— Si nous serrions les freins ? insinua-t-il.

— A quoi bon ?... Pour un croisement ?.... Deux express se croisent bien... Nous saluerons au passage l'omnibus de Paris, voilà tout.

Evidemment, ce mécanicien n'était pas un trembleur, mais son insouciance ne rassurait pas son compagnon.

— Tout ça n'est pas naturel, grommela-t-il.

Les deux points rouges se rapprochaient. De la plate-forme on distinguait la fumée de la locomotive qui accourait à la rencontre.

— Va pour le croisement, bien qu'il ne soit pas dans le programme, dit le mécanicien, dans trois minutes, nous serons à....

Il n'acheva pas. Au même instant, un choc épouvantable se produisit. Les deux employés, ainsi que le chauffeur et le mécanicien du train de Paris, furent lancés à une hauteur prodigieuse, d'où ils retombèrent morts. Les deux locomotives, avec un fracas horrible, entrèrent littéralement l'une dans l'autre. Les convois, se bousculant, sortirent des rails, les wagons se brisant et se montant les uns sur les autres.

La plume se refuse à décrire une pareille scène. Ce n'étaient que cris déchirants s'élevant de plus de cent poitrines. Sur les talus, sous des monceaux de bois et de fer pêle-mêle entassés, sortaient des bras, des jambes s'agitant dans les convulsions d'une agonie douloureuse, des têtes appelant au secours d'une voix lamentable. Sur la voie une femme courait, ses vêtements en lambeaux, riant avec frénésie ; c'était une voyageuse que le hasard de la catastrophe avait épargnée, mais à qui une frayeur immense venait de faire perdre subitement la raison. Autre part, un enfant de sept ans se traînait

sur les mains, car ses jambes avaient été broyées, et hurlait : « Maman ! maman ! »

Au bout de quelque temps, les habitants des fermes voisines accouraient sur le lieu du sinistre, réveillés en sursaut par les clameurs des victimes et le vacarme produit par le brisement des voitures. L'un des deux chefs de train, qui n'était que blessé, indiqua ce qu'il fallait faire pour annoncer la fatale nouvelle à Sens, la gare la plus proche, et amener des secours efficaces.

Dix hommes de bonne volonté, pour exécuter ses ordres, se précipitèrent dans la direction voulue.

Les machines, en éclat, gisaient sur le sol, au milieu d'une écume de vapeur et de braise.

A Sens, dans la buvette des hommes d'équipe, Romain Garocher, consultant du regard la pendule, tenant un cornet de trictrac dans une main, un londrès allumé fumant au coin de sa table, levait en l'air une choppe de bière et disait à son camarade l'aiguilleur :

— A ta santé !

CHAPITRE LIV

MILORD BIEWTON

La veille du jour où Leroué avait annoncé à Vipérin et au père Aulat stupéfaits la catastrophe de Sens, le lendemain du bénéfice de Dussol, tandis que Laborel roulait paisiblement en wagon de première classe et que Romain Garocher recevait certain télégramme, Georges Leclerc et son ami le journaliste s'étaient rendus au château de milord Biewton, laissant en ville Clarisse, qui jurait de plus belle à son mari une fidélité iné-

branlable, et Gloria, qui se demandait comment elle allait passer sa journée. On s'était donné rendez-vous pour le soir, sur les six heures, chez Roger.

Le couple de chanteurs comiques du Casino avait vaqué à ses occupations habituelles, répétitions, flâneries sur la Canebière, etc. Quant à Gloria, qui ne pouvait tenir deux minutes en place, elle avait eu vite pris son parti, et s'était décidée à employer ses loisirs à faire une excursion dans les collines de la Nerthe.

Le château de milord Biewton est situé dans un charmant petit village de la banlieue de Marseille, dont il porte le nom. Un nom fort coquet, du reste. On l'appelle le château de la Rose. A dix heures, fidèles au rendez-vous qui leur avait été donné par le gentleman, Georges et Roger descendaient de l'omnibus et franchissaient le portail du délicieux domaine de leur protecteur.

— Milord n'est pas encore arrivé, dit un domestique venant au devant des deux artistes ; si ces messieurs veulent se donner la peine d'entrer au salon ?.....

Quoique familiers avec les usages de la maison, Georges et Roger n'étaient pas des indiscrets. Ils allèrent présenter leurs respects à milady Biewton, femme d'un âge très-avancé et d'un tempérament maladif, et attendirent sur la terrasse la venue de leur hôte.

Deux mots sur celui-ci. Milord Biewton était un homme d'une cinquantaine d'années.

Après avoir passé une jeunesse quelque peu orageuse dans laquelle il avait dépensé en prodigalités la fortune que lui avaient laissée ses parents, il avait, comme beaucoup de ses compatriotes, couru les villes d'eaux, essayant de faire durer le plus possible le petit nombre d'écus qui n'avaient pas été engloutis dans le naufrage du legs paternel. Gentleman parfait, il menait encore la vie aussi grandement que ses ressources restreintes le lui permettaient, évitant toutefois de gaspiller à tort et à travers son pécule comme lors de ses premiers élans de garçon livré à lui-même, mais néanmoins con-

servant dans ses allures, dans sa mise, dans sa tenue, la distinction élégante qui était inséparable de son caractère. Toujours grandiose, il ne dédaignait pas de mettre les pieds dans les casinos de Monte-Carlo, de Bade et de Spa, sans faire pourtant des folies ; et comme il jouait froidement, sans passion, ne se laissant jamais entraîner, aussi stoïque dans la perte que calme dans le gain, il ne lui arrivait presque jamais d'être en déficit ; le plus souvent il quittait la séance après quelques tours de roulette, emportant à la banque un ou deux billets de mille qu'il dépensait à faire le bien.

Un jour, entre autres, il sortait d'un cercle de Nice, où il avait passé une soirée sans que la chance eût voulu se mettre franchement de son côté ; après avoir gagné, perdu, regagné et reperdu, il s'était trouvé en fin de compte possesseur de trois malheureux louis en sus de sa mise première. Il se promenait donc dans le jardin des Anglais, se demandant ce qu'il allait faire de cette somme relativement de peu d'importance ; il se proposait de faire l'acquisition d'un bouquet et de l'envoyer à une dame qu'il avait remarquée la veille, lorsqu'un malheureux petit marchand d'allumettes, en haillons, s'offrit à sa vue. A vingt pas, un magasin de vêtements confectionnés fermait ses portes. Milord Biewton y entra précipitamment, entraînant avec lui le pauvre enfant, lui fit donner des vêtements bien chauds, — on était au cœur de l'hiver, — et, le laissant tout habillé de neuf sur le trottoir, lui dit :

— Maintenant, voici dix francs, mon petit, pour faire ce soir un bon souper avec ta mère ; va vite, et demain tu reprendras ton travail, mais du moins tu ne souffriras plus de froid.

Dans la société qu'il fréquentait, milord Biewton passait pour un original. C'est très-original, en effet, de faire le bien pour le seul plaisir de faire le bien.

L'original, donc, plut un beau jour à une riche veuve Anglaise, Milady Grandchamp, qu'il avait rencontrée à

Bade ; celle-ci lui offrit sa main, et les deux insulaires furent unis par les liens indissolubles du mariage.

Cet hymen attira à milord Biewton beaucoup d'ennemis, ou, pour mieux dire, fit de nombreux jaloux. Milady Grandchamp avait une fortune colossale, et, comme elle était plus âgée que son mari, les mauvaises langues ne manquèrent pas de dire que celui-ci ne l'avait épousée que « pour faire une affaire et dans l'espoir d'être bientôt son héritier ». Ces cancans étaient réellement calomnieux ; car, d'abord on ne vit jamais mari plus prévenant pour sa femme que milord Biewton, et ensuite, l'Anglais ne pouvait compter sur la fortune de milady, puisque d'après la loi britannique elle devait revenir à la famille Grandchamp. Tout au plus, si l'on veut envisager la question au point de vue matériel, le gentleman gagnait-il un fort notable bien-être pour tout le temps que vivrait sa femme ; mais alors, dans ce cas, il convient d'observer qu'au moment de son mariage milord Biewton n'était pas pourtant ce qu'on appelle « un homme à la mer ».

Quoi qu'il en soit, les esprits étroits lui en voulurent ; on lui garda rancune de cet hyménée avantageux, et, lorsque milord Biewton vint s'établir à Marseille dont le climat était celui qui convenait le mieux à la santé de milady, l'aristocratie de cette ville crut être très-spirituelle en faisant une moue dédaigneuse à l'élégant et généreux gentleman. Fi donc ! un parvenu ! est-ce que cet homme avait le droit d'aimer une femme plus riche que lui ? Avec tout cela, le « parvenu » valait cent fois mieux, dans son petit doigt, que tous ces grands personnages qui faisaient semblant de le mépriser, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'ils en étaient tout simplement jaloux. Est-ce qu'un seul de ces richards aurait consenti à épouser une honnête femme sans fortune ? Est-ce que tous, plus ou moins, n'étaient pas eux-mêmes parvenus ou fils de parvenus ? et l'argent est-il plus honorablement acquis quand il provient des sueurs de l'ouvrier que

lorsqu'il vous est apporté en simple usufruit par une épouse dont l'existence est pure de tout reproche ?

D'ailleurs, milord Biewton faisait un noble usage de la richesse dont il disposait : sa main toujours discrète venait au secours des malheureux, et soulagait, chaque fois que l'occasion se présentait, ces mille et une petites misères qui se cachent, et que les cœurs vraiment généreux savent seuls trouver et comprendre. Et puis, comme notre Anglais s'inquiétait fort peu s'il plaisait ou non aux gens de son rang, et qu'il vivait à l'écart, entourant milady d'affectueuses prévenances, le monde soi-disant « comme il faut » devint à son égard de plus en plus acerbe et méchant ; son indifférence irritant ses envieux, il ne fut pas sotte fable qu'on n'inventât sur son compte, et plus milord Biewton se moquait de la colère de ces aristocrates niais et dépités, plus leur rage s'envenimait.

Ses originalités furent tournées en dérision ; comme il était excentrique on essaya, sans y parvenir, de le rendre ridicule. Milord Biewton avait en sa faveur le masse du public, qui se préoccupait peu des perfides racontars et qui voyait seulement en lui un homme heureux, jouissant de sa fortune à sa guise et ne cherchant pas à l'accroître en tout cas au détriment des pauvres diables.

L'Anglais jouissait donc à Marseille d'une certaine popularité que ses bienfaits, toujours marqués au coin de la délicatesse, ne faisaient qu'accroître ; ce qui faisait crever de dépit la noblesse et la haute bourgeoisie du pays.

Milord se complaisait à rendre de bons offices aux artistes, dont le sort est généralement digne d'intérêt ; le talent avait surtout ses sympathies. Tandis que les fils de famille n'avaient que des attentions au théâtre que pour la jeune première, la grande coquette, la primadona, ou la chanteuse d'opérette-bouffe, tandis que les grandes dames lançaient des bouquets accompagnés

d'œillades significatives à l'amoureux comique, au ténor léger ou au jeune premier, lui s'intéressait particulièrement aux comédiens dont l'art soulevait les bravos de la salle, mais qui, vu leur physique et leur âge, laissaient les cœurs indifférents. Quand, à la fin d'une tirade ou d'un morceau de chant couvert d'applaudissements, un de ces artistes voyait tomber à ses pieds une couronne de roses fraîches ou de feuilles d'or, on pouvait jurer que ce gracieux hommage au talent venait de milord Biewton ; que de fois la duègne, le soir de son bénéfice, et le vieux père noble, à son concert de retraite, bénirent la main anonyme qui leur envoyait sous enveloppe fermée un billet de cinq cents francs !

Excentrique, noble, plein de mépris pour les jaloux, délicat et généreux, tel était le protecteur de Georges et de Roger.

Il y avait à peine dix minutes que ceux-ci attendaient sur la terrasse, dégustant un verre de Pernod authentique qui leur avait été servi, lorsque tout à coup le portail du château s'ouvrit et une gracieuse voiture vint rouler sans bruit jusqu'au devant du perron, où elle s'arrêta. Ce véhicule, excessivement coquet, avait un cachet des plus originaux : il était suspendu sur des roues en fils de fer tressés et doublées en caoutchouc ; l'anglais, en commandant à son carrossier cette voiture à son goût, avait trouvé le moyen de réunir à la fois légèreté, élégance, nouveauté, coquetterie et solidité.

— Je vous prie de m'excuser, messieurs, dit milord Biewton en mettant pied à terre, je comptais être ici à dix heures ; mais, en route, j'ai rencontré une malheureuse ouvrière qui s'était fait blesser au pied par la lourde roue d'un fiacre... Il y avait autour d'elle un rassemblement de badauds... C'était à qui plaindrait la pauvre enfant, mais personne ne songeait à lui porter secours... Alors, ma foi, je me suis dit : « Ces messieurs auront l'obligeance de m'attendre. » J'ai fait arrêter le cocher, j'ai conduit la jeune fille chez un pharmacien,

on l'a pensée à la hâte, je l'ai ramenée à son domicile... et me voici.

Le gentleman ne disait pas qu'il avait ensuite passé chez son médecin et qu'il l'avait envoyé à ses frais soigner l'ouvrière.

— Tiens ! reprit-il négligemment, j'ai pris en note l'adresse de cette pauvre fille, afin d'envoyer prendre demain des nouvelles de sa santé .. Elle a un très-joli nom, entre parenthèses, la malheureuse enfant...elle se nomme Frisolette.

— Frisolette ! fit Leclerc, il me semble bien que j'ai entendu prononcer ce nom quelque part.

— Messieurs, dit alors brusquement milord Biewton, j'ai à vous annoncer une bien désagréable nouvelle si vous vous plaisez à Marseille ; mais aussi une nouvelle qui vous comblera de joie s'il vous tarde de retourner à Paris...

— L'album est terminé ? demanda Roger, qui avait compris de quoi il s'agissait.

— Vous l'avez dit. Je comptais vous faire portraicturer aujourd'hui le dernier de mes amis; mais l'infortuné, qui est bossu comme Quasimodo, n'a pas voulu entendre la plaisanterie, et, si cela vous est égal, nous allons clôturer mon album par... par votre serviteur.

— A vos ordres, milord, répondit Georges, ouvrant son cartable.

— Non, messieurs, pas tout de suite. Nous allons déjeuner d'abord; puis, après le café, vous vous mettrez à la besogne.

On déjeuna donc, on prit le café et le pousse-café. Leclerc croqua le gentleman, qui tint à être caricaturé comme tous ses amis, et voulut même que son portrait fût plus chargé que ceux des autres qui composaient l'album. Quant à Roger, qui avait improvisé un huitain des plus élogieux, dicté par la reconnaissance, il lui fallut le refaire et le changer contre un sonnet où milord Biewton « était exécuté à tour de bras ».

A cinq heures, l'Anglais remettait gracieusement aux deux artistes trois billets de mille francs, en leur disant :

— Nous étions convenus d'une prime de cent louis ; mais vous me permettrez d'en ajouter cinquante autres en dédommagement des portraits d'amis grincheux qui ne se sont pas faits et qui néanmoins étaient dans mon programme, à moi.

Roger et Georges remercièrent.

— Maintenant, monsieur, continua milord, vous savez que, bien que notre petite affaire soit terminée, tant que vous jugerez convenable de rester à Marseille, ma maison vous est ouverte comme par le passé.

Le gentleman avait ordonné d'atteler. A cinq heures et demie, les deux artistes quittaient le château de la Rose dans la voiture de milord Biewton.

CHAPITRE LV

DEUX LITRES DE FLEUR-D'YQUEM

— Quel pays cocasse que la Provence ! s'écriait Gloria au retour de son excursion à travers les collines de la Nerthe. La végétation qu'on y trouve est si insignifiante que ce n'est pas la peine d'en parler, et pourtant on éprouve un certain charme dans cette aridité qui partout ailleurs serait choquante. Ces montagnes abruptes, au bord de la mer, ont un côté pittoresque qui n'a rien de déplaisant.... bien au contraire !

— Ma foi ! répondait Roger, si le pays te plaît à ce point, tant mieux pour toi, ma chère ; mais quant à Georges et à moi, quoique nous n'ayons pas eu comme toi le loisir de savourer toutes les beautés de cette nature pous-

siéreuse pour laquelle tu ressens tant d'enthousiasme, je crois que nous allons sous peu boucler nos malles et reprendre notre vol vers Paris.

— Ah bah !... déjà ?

— Oui, l'album de milord Biewton a été terminé ce soir, et, à vrai dire, nous ne voyons pas grand'chose à entreprendre pour le moment dans ce pays si séduisant.

— Grand bien vous fasse ! Allez à Paris, si le cœur vous en dit ; pour moi, je reste encore un ou deux mois ici... D'ailleurs j'ai entendu parler d'un certain Mont-Ventoux, sur lequel, à ce qu'il paraît, souffle une petite bise auprès de laquelle le seigneur Mistral est un vrai zéphyr... Or, j'éprouve le besoin d'aller au sommet de cette colline me faire décoiffer par le vent... Et si toi, Roger, toi personnellement, tu daignes accepter un conseil de ma bonne amitié, eh bien ! mon cher, tu ne retourneras pas de sitôt à Paris recommencer ton affreux métier de journaliste, qui infailliblement te conduira en prison... Les juges du père Badingue, Roger, n'ont pas encore oublié ton *Aspic*, bien qu'ils l'aient supprimé, et, tu peux m'en croire, à la première occasion on te pincera pour tout de bon... Donc, la prudence exige que puisque tu as su réaliser des économies tu les emploies à vivre loin de tes adversaires tant que la haine qu'ils nourrissent contre toi ne sera pas calmée.

— Allons donc ! si tu te figures que ces coquins-là me font peur, tu te trompes, Gloria... Je veux au contraire employer ma part de l'album à lancer grandement un journal qui fera aux jésuites et à l'empire une guerre acharnée. Je l'appellerai le *Libre-penseur socialiste !*... Hein ! voilà un titre qui produira sensation ?

— Tu es fou, Roger ! objecta Georges. Comment lanceras-tu grandement un journal avec deux mille francs ?

— Deux mille cinq cents.

— Soit. Qu'est-ce qu'une pareille somme pour une entreprise de ce genre ?

— Nous avons bien lancé l'*Aspic* au quartier latin avec quelques sous à peine !

Cette conversation se serait prolongée ; mais la porte s'ouvrit et Dussol entra.

— Clarisse a une migraine du diable. Il faut que j'aille prévenir le directeur pour qu'il fasse biffer son nom sur le programme de ce soir, dit le comique; attendez-moi donc un quart d'heure, et je retourne souper avec vous.

— Entendu... Va, cours, vole et reviens...

— Il est six heures et demie, fit Gloria ; à sept heures moins le quart nous nous mettrons à table.

Dussol sortit aussi précipitamment qu'il était entré. A l'heure dite, il était de retour. Pendant ce laps de temps, Leclerc avait fermé dans son secrétaire les billets de banque de l'Anglais, et Roger était descendu chez le traiteur voisin commander un repas pour quatre personnes.

Le garçon arriva précisément sur les talons du comique. On mit le couvert dans la chambre de Roger, et l'on soupa avec appétit et joie. Au dessert, on porta une quantité considérable de toasts à la santé de l'excellent milord Biewton, grâce à la générosité duquel le journaliste et le peintre avaient en caisse plus que les cinq mille francs rêvés.

Chacun des deux jeunes gens avait tenu à payer en cet honneur sa bouteille de Champagne, si bien qu'une fois qu'ils eurent chacun un demi-litre de Fleur d'Yquem dans le ventre, la tête leur tournait de façon à leur faire croire qu'ils étaient à la foire de Saint-Cloud, sur les chevaux de bois.

— Allons accompagner Dussol au Casino, dit Gloria en se levant de table, tandis que les autres endossaient leurs pardessus.

On descendit. A peine avaient-ils mis le pied sur le trottoir que le comique s'écria :

— Prelotte ! qu'il fait frais !

— Je crois bien, observa Roger, tu n'as pas ton chapeau.

— Tiens ! c'est, ma foi, vrai... Qu'en ai-je fait ?

— Qu'en a-t-il fait ?

— Ah ! j'y suis !... Je l'ai laissé dans la chambre de Georges.

Au moment où Dussol remontait l'escalier pour aller chercher son couvre-chef, il se croisa sur la quatrième marche avec un grand individu, portant un feutre aux larges bords rabattus sur son visage.

— Voilà, pensa le comique, un locataire que je ne connaissais pas.

Et il grimpa au second où demeuraient ses deux camarades. L'autre passa devant les trois jeunes gens, sur le seuil de la porte, sans que ceux-ci fissent attention à lui.

Dussol était arrivé sur le palier.

— Hé ! dis donc, lui cria Leclerc, descends-moi ma clef, puisque tu es là-haut.

Une minute après, l'artiste du Casino rejoignit ses camarades ; ils allaient se mettre en marche, lorsqu'une femme vint à Dussol. C'était la servante de la logeuse en garni chez laquelle demeurait le couple de chanteurs.

— Madame m'envoie, monsieur, dit-elle, pour que vous me remettiez la clef de la chambre obscure où il y a ses malles de costumes.

— La voilà, répondit Dussol, sans trop savoir ce qu'il faisait, et donnant à la bonne la clef de Leclerc.

La domestique s'éloigna.

— En route ! commanda Gloria.

Les quatre joyeux camarades se mirent en marche.

— A propos, demanda le peintre, et ma clef ?

— Ta clef ?... tiens, je l'avais mise dans ma poche.

Ce disant, le comique sortit de son pardessus une clef et la remit à Leclerc, qui la prit sans l'examiner.

Le champagne surexcitait les fibres des cerveaux des jeunes gens.

— Huit heures, exclama Roger.

— J'ai encore une bonne heure devant moi, dit Dussol. Je suis à la fin de la première partie sur le programme. Rien ne me presse. Si nous faisions un petit tour avant d'aller à la boîte ?

Par « la boîte », le comique, en argot de coulisses, entendait parler du Casino.

— Approuvé! fit Gloria, le grand air nous fera un peu de bien.

— Si nous chantions la *Marseillaise* pour nous distraire? interrogea Bonjour. Qu'en pensez-vous ?

— Approuvé ! répéta Georges.

— La *Marseillaise* ? tu es timbré...

— Pour nous faire mettre au violon...

— C'est un chant séditieux.

— Comment, la *Marseillaise* ?... A Marseille, elle doit être autorisée... N'est-ce pas en quelque sorte le chant du pays ?

— Oui, fie-toi à ça...

On parvint, non sans peine, à dissuader le journaliste d'entonner l'hymne de Rouget de l'Isle. Puis, la bande folâtre se dirigea vers le Cours.

Arrivé sur cette promenade, Leclerc voulait organiser un quadrille, quand Dussol, avisant la statue de l'évêque Belzunce qui est au milieu des arbres :

— Par exemple, regardez un peu ce bonhomme...

— Oui, dirent les autres, et après ?

— Il remue la main.

— Tiens, c'est juste, fit Roger, il remue la main.

— Il remue la main, ajoutèrent en écho Georges et Gloria.

— Parbleu ! observa Bonjour, c'est qu'il nous donne sa bénédiction.

— C'est ça, répondit le chœur.

— A genoux, les enfants ! cria Dussol.

Les quatre fous se prosternèrent, tandisque quelques passants s'arrêtaient intrigués. Après quoi, ils se relevèrent gravement et reprirent leur promenade.

En passant devant un café, Gloria remarqua un vieux consommateur qui, assis auprès de la porte vitrée, savourait avec délices un café-cognac.

— Roger, prête-moi ta canne.

— Pourquoi faire ?

— Tu vas voir.

— Voici.

Et vlan ! Gloria donne un violent coup du pommeau de la canne dans la vitre. Le carreau se brise avec un fracas épouvantable, au grand effroi du consommateur qui laisse tomber sa tasse, et, bondissant sur sa chaise, perd l'équilibre et roule par terre. Les garçons accourent et se précipitent furieux sur les jeunes gens qui, paisiblement installés devant la taverne, rient comme des bossus.

— Ah ça, que nous voulez-vous ? demande Gloria.

— N'est-ce pas vous qui avez cassé cette glace ?

— Certainement, répond avec flegme la jeune fille.

— Eh bien !

— Eh bien, quoi ? on va vous la payer, votre vitre de quatre sous.

— De quatre sous ! s'écrie en protestant le patron ; une glace qui m'a coûté soixante-et-quinze francs.

— En voilà une affaire ! dit Gloria sortant son porte-monnaie et jetant quatre louis au limonadier ... Vous servirez cent sous de cognac à ce monsieur pour qu'il se remette de son émotion.

Elle désignait le vieux consommateur qu'elle avait si brusquement troublé dans la délectation de son café.

— C'est égal, fit Roger quand tout fut rentré dans l'ordre et qu'ils se furent remis en marche, avoue que tu es folle, Gloria ! Voilà une farce qui te coûte cher !

— Sans compter, continua Leclerc, qu'on aurait très bien pu nous faire arrêter et conduire au bloc !

— Oui, dit Gloria en poussant un bruyant éclat de rire ; mais aussi avez-vous vu quelle tête il faisait le vieux ?

CHAPITRE LVI

LA BONNE AVENTURE, Ô GUÉ !

Dans l'après-midi du jour où la bande joyeuse demandait la bénédiction à la statue de bronze de l'évêque Belzunce, Lorédan Lavertu, dit *Batibus*, rentrait à son domicile lorsqu'il fut abordé par le facteur qui en sortait.

— Ah ! vous voilà, dit l'employé des postes, justement je venais pour vous.

— Qu'y... qu'y a-t-il ?

— Une lettre chargée.

— Enco... co... core une farce !

Le facteur remit la missive à Lorédan, et celui-ci monta dans sa chambre. Là, il retourna machinalement et pendant de longues minutes la lettre dont l'enveloppe était scellée de cinq larges cachets de cire rouge.

— Enco... co... core une farce ! repétait-il. J'en suis sûr. Voilà... là... là... plusieurs fois qu'on m'attrape... Je me fi... figure que c'est de l'argent, bien que je n'en a... n'en a... n'en attende pas. Je me fais une joie éto... to... tonnante, et puis je ne trouve rien dedans !

Persuadé qu'il avait affaire à un mauvais plaisant qui se moquait de lui, Lorédan allait déchirer la lettre sans même prendre la peine de la lire.

L'amant de Frisolette, orphelin d'assez bonne heure,

avait une petite fortune dont, par des dispositions spéciales, il ne pouvait toucher que la rente, laquelle se montait à 2,500 francs. Comme il avait en somme des goûts fort modestes, Lorédan s'en contentait, et il se laissait aller à une douce oisiveté qui faisait son bonheur. Flâneur par tempérament, il passait ses journées à fouler sans but le macadam de la ville, et nulle puissance au monde n'aurait pu le contraindre à prendre un emploi quelconque. Il pouvait dépenser 200 francs par mois ; c'était le nécessaire, et, sans ambition, il ne visait pas au superflu.

La maîtresse qu'il avait, Frisolette, la charmante petite modiste, était plutôt pour lui une fantaisie qu'un amour ; et encore, s'il se passait cette fantaisie, c'est qu'elle était pour lui éminemment économique. S'il n'avait écouté que son cœur, depuis bien longtemps il aurait enlevé Clarisse Dussol, qui, de son côté, le voyait de très-bon œil ; maintes fois il avait pris la résolution de rompre avec Frisolette et d'aller dire à Clarisse :

— Quitte ton mari, et allons dans quelque ville éloignée vivre de notre amour.

Malheureusement, on ne vit pas d'amour, et il comprenait que sa modique rente ne pourrait pas suffire à la satisfaction des caprices de son adorée. Alors, il rengaînait ses beaux projets, et revenait à Frisolette comme pis-aller. Inutile de dire que la frétillante modiste ignorait tous ces plans conçus, débattus et rejetés de son bien-aimé ; sans cela, malgré toute son affection, elle aurait arraché les yeux à Lorédan.

Donc, Lavertu n'attendait de lettres chargées de personne, et comme, paraît-il, ses amis lui avaient fait plusieurs fois la mauvaise plaisanterie de lui donner de fausses joies, il allait déchirer, sans la lire, la missive qu'on venait de lui remettre, quand tout à coup il se dit :

— Ce... ce... cependant, nous... nous ne sommes pas au mois d'a... d'a... d'avril.

Et il déchira l'enveloppe.

O stupéfaction! deux billets de banque de mille francs s'en échappèrent.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Une lettre accompagnait cet envoi inattendu. Cette lettre disait :

« Mon cher Lorédan,

» Entre anciens camarades de pension on doit s'entr'aider. Dernièrement je me trouvais chez Bosco, où j'ai assisté à certaine petite scène de carnaval dont tu étais quelque peu le héros. J'ai cru comprendre que tu aimais la femme d'un artiste du Casino, que tu en étais aimé et que tu avais quitté pour elle ta maîtresse ordinaire.

» Te l'avouerai-je, Lorédan? à la suite de cette affaire qui m'a vivement intéressé, je t'ai espionné, j'ai pris des informations sur toi, et comme des renseignements que j'ai pu recueillir il est résulté que tu n'avais qu'une très-modeste fortune, j'ai pensé que ce qui t'empêchait de satisfaire ta passion avec celle que tu aimes et qui n'est pas à toi, c'était le manque d'argent; car «elle» est mariée et tu ne pourrais vivre heureux, tout à fait heureux avec elle, sans vous rendre tous les deux bien loin d'ici, à Paris, par exemple.

» Or, je te l'ai dit en commençant, Lorédan, entre anciens camarades de pension on doit s'entr'aider. Je suis riche, tu ne l'es pas. Je m'intéresse à tes amours. Je t'aiderai. Voici deux mille francs pour commencer. Enlève celle que tu aimes, et va jouir de ton bonheur à Paris. »

La lettre n'était pas signée. Lorédan n'était pas victime d'une mystification, puisque les deux billets de banque étaient bien là devant lui. Il n'y comprenait donc rien.

Plus il réfléchissait à cette singulière aventure, moins

il comprenait. Ce qu'il y avait de plus clair, c'est que deux mille francs venaient de lui tomber du ciel, au moment où il bâtissait mille projets de bonheur dont l'enlèvement de Clarisse était précisément le point de départ. Il avait beau examiner avec attention l'écriture de cet « ancien camarade de pension » si obligeant, il ne pouvait parvenir à la reconnaître.

A la fin, il crut avoir trouvé le mot de l'énigme. L'auteur de la lettre, pensa-t-il, était bien quelque millionnaire qui avait eu connaissance de sa pauvreté et de son amour pour Clarisse ; mais il n'était peut-être pas aussi désintéressé qu'il en avait l'air. Lorédan ne croyait pas au désintéressement. Qui sait si ce correspondant anonyme ne venait pas de lui rendre service dans le seul but de lui faire abandonner Frisolette et de le supplanter auprès d'elle ? Après tout Frisolette était jolie... Qui sait ? qui sait ?

A dire vrai, cette pensée n'arrêta pas l'enthousiasme de Lorédan pour ce bienfaiteur inconnu ; il pensa même au contraire que cet amoureux de Frisolette était à la fois un malin et un galant homme ; que, riche, il pouvait tout aussi bien arriver à le supplanter, sans lui procurer, à lui Lorédan, les moyens de s'offrir une compensation ; qu'une pareille conduite était aussi délicate qu'habile, et que, s'il était riche à millions et amoureux de Frisolette, il n'agirait pas autrement.

Il en était là de ses réflexions lorsqu'on lui apporta une seconde lettre. Celle-ci n'était ni chargée ni anonyme ; la signature était celle de la petite modiste.

Frisolette racontait à Lorédan l'accident dont elle avait été victime dans la matinée, en se rendant à son atelier : la roue d'un fiacre lui avait passé sur le pied ; sans un généreux étranger qui l'avait conduite chez le pharmacien, puis chez elle, et qui lui avait envoyé le médecin, elle aurait été très-embarrassée de faire un pas en présence de la foule de badauds qui la plaignait, mais ne la secourait pas.

La lettre se terminait ainsi :

« ... Tu vas rire, Lorédan, et pourtant c'est la vérité. Mon protecteur, ce monsieur qui a été si galant pour moi, c'est milord Biewton, tu sais, cet original qui fait tant parler de lui. Ceux qui ne le connaissent pas ne savent pas combien il est bon !

» En attendant, je ne puis sortir. Je t'attends ce soir à la maison. »

Cette aventure, qui était l'effet du plus pur hasard, confirma Lorédan dans ses appréciations. Selon lui, l'homme au deux mille francs était le richissime Anglais, qui devait guetter Frisolette depuis longtemps et saisissait au bond la première occasion qui se présentait.

Aussi sans réfléchir que la lettre chargée avait été mise à la poste à la première heure du matin, c'est-à-dire avant l'incident du fiacre, Lorédan prit sa canne et son chapeau, et partit en fredonnant d'une voix limpide (on sait que les bègues lorsqu'ils chantent ne bégaient pas) :

— La bonne aventure, ô gué ! la bonne aventure !

CHAPITRE LVII

LE FIACRE NUMÉRO 31

— Un tour au Prado et nous rentrons, dit Gloria en sortant du Casino.

— C'est ça, répondit Roger, une promenade en voiture !

Un fiacre découvert passait.

— Hé ! cocher, êtes-vous libre ?

— Oui, mon bourgeois.

— Eh bien, vive la liberté ! s'écria Dussol.

Le cocher, grommelant, donna un coup de fouet à son cheval.

— Dites donc, cocher, fit Leclerc, ne faites pas attention à ce que chante mon camarade, c'est un Polonais... C'est très-sérieusement que nous réclamons le droit de faire usage de votre calèche.

L'automédon à deux francs l'heure s'arrêta. Gloria et Roger se placèrent dans le fond, Georges et Dussol se mirent sur le strapontin.

— Chez Gontard, clama le journaliste.

Il faisait un temps superbe, une nuit délicieuse ; il y avait vraiment plaisir à humer l'air pur de la promenade.

Une fois arrivé chez le célèbre restaurateur du Prado, nos quatre toqués descendirent de la voiture et se firent servir du punch. Avec leur sans-façon habituel, ils invitèrent le cocher.

— Venez donc vous humecter le bec, membre des classes dirigeantes ! fit Leclerc.

— Ma foi, répondit l'autre, ce n'est pas de refus.

Et il entra. Ce cocher était d'ailleurs de belle humeur. Il avait réalisé, paraît-il, une bonne journée, et se sentait tout guilleret.

Voyant qu'il avait affaire à *des bourgeois rigolos*, il se mit tout à fait à son aise.

— Figurez-vous, madame et messieurs, que vous avez devant vous le cocher de Marseille qui porte bonheur à toutes ses pratiques.

— Ah bah ?

— C'est comme je vous le dis... le fiacre n° 31...

— Eh bien ?

— Est-ce que 31, ça ne fait pas 13 renversé, par hasard ?

— Oui, et alors ?

— Et alors puisqu'il est convenu que 13 porte malheur, il est tout naturel que 31, c'est-à-dire le chiffre qui est le contraire de 13, porte bonheur.

— Tiens, tiens. C'est malin ce que vous dites là, ô automédon !... Vous êtes beaucoup moins bête que vous en avez l'air.

— Pardon, bourgeoise, dites-moi que j'ai l'air idiot, si vous voulez, ça m'est égal... Mais, je vous en supplie, ne m'appelez pas *ôtez-moi donc*... Allez, je sais ce que ça veut dire, et ça m'humilie... Oui, ça m'humilie, comme un concierge à qui l'on dirait portier.

— Bravo pour notre cocher porte-bonheur !

— Il a parlé, faites-le boire !

— Un verre de punch au membre des classes dirigeantes.

— Ça, tant que vous voudrez... Je sais pas ce que ça veut dire... Je vous disais donc que je fais arriver la chance à tous ceux que j'approche... Exemple, ce matin une fillette se fiche au-devant de mon cheval, je crie gare, elle n'a pas le temps de se jeter à côté, et ma roue lui passe sur le pied.

— C'est ça que vous appelez de la veine ?

— Dame! une autre aurait été entièrement écrasée... En outre, comme la petiote était un peu blessée, voilà le monde qui se rassemble... Passe la voiture de milord Biewton, vous savez, l'Anglais... Il prend compassion de la fillette, et l'emmène avec lui... Soutenez donc maintenant que je ne lui ai pas porté bonheur, à la petite !

— Oh oui ! votre milord Biewton, vous le faites plus débauché qu'il ne l'est. C'est un galant homme, voilà ; mais de là à un Lovelace, à un coureur d'aventures, il y a loin.

— Suffit ! objecta le cocher en clignant de l'œil, on pense ce qu'on pense... Ce soir, j'ai conduit à la gare un tourtereau et sa colombe, et je donnerais bien la tête de Monsieur à couper que c'était un enlèvement... Pour le coup, avouez que voilà une chance que j'ai procuré...

— Au mari ?

— Non, pas au mari, parbleu ! mais aux deux amoureux ; enfin, je m'entends.

Dussol régla les consommations, et l'on revint en ville, après avoir fait le tour du chemin de la Corniche, cette belle voie à la romaine qui suit le bord de la mer.

Ce fut au domicile du comique que le fiacre s'arrêta.

— Est-ce que Clarisse se serait couchée sans m'attendre ? murmura Dussol en mettant pied à terre ; les fenêtres ne sont pas éclairées.

Il gravit rapidement l'escalier. Une minute après, il apparaissait haletant sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qu'il a ? venait de dire Gloria ; il est parti sans nous donner seulement le bonsoir !

— Voilà qui est drôle, répondait à l'instant le cocher, c'est justement ici que je suis venu prendre les tourtereaux dont je vous ai parlé.

— Clarisse ! cria Dussol, Clarisse n'y est pas !

— Vous dites Clarisse, bourgeois ?... Mais s'il m'en souvient bien, c'est le nom de la dame que j'ai conduite à la gare.

— Partie ! fit le comique désespéré.

— Voyons, procédons par ordre, expliquons-nous, dit Leclerc, le plus sérieux de la bande. Vous dites, cocher, que vous êtes venu prendre ici... ?

— Pardon, bourgeois, c'est un jeune homme qui m'a pris sur les Allées... Je l'ai accompagné ici... Il a sonné deux coups... On lui a ouvert... Il est monté... Il est resté là-haut de demi-heure à trois quarts d'heure. Puis, il est redescendu avec une dame... La dame avait une malle... Même que ça m'embêtait joliment... Vous comprenez, quand on a une voiture découverte, les bourgeois, ils vous mettent leur malle sur le siège, et c'est bien embêtant, je vous promets... Alors, hue ! ma vieille Sabretache... Sabretache, c'est ma jument... et nous nous sommes rendus à la gare tous les cinq.

— Comment, tous les cinq ?

— Eh, dame ! le jeune homme, la dame, moi, Sabretache et la malle, ça ne fait pas cinq, par hasard ?

— Avec la voiture, ça fait six.

— Mais, gémit Dussol qui ne pouvait croire à son malheur malgré l'évidence, êtes-vous bien sûr que cette dame était ma femme ?

— Votre femme ? Si on peut dire !... Est-ce que je vous ai jamais dit que c'était votre femme ? C'est vous, bourgeois, qui descendez comme un fou et qui me criez...

— Comment savez-vous qu'elle s'appelait Clarisse ? interrogea Roger ; vous avez dit tout à l'heure que c'était là le nom de la dame que vous aviez conduite à la gare...

— Bigre de bigre ! c'était dificile de ne pas l'entendre... le jeune homme... un drôle de corps, celui-là... le jeune homme ne pouvait plus arriver à prononcer le nom de la belle... Cla... cla... cla... Clarisse ! Cla... cla... Clarisse qu'il faisait à tout moment... C'en était rigolo.

— Le bègue de chez Bosco ! s'exclama le comique en s'arrachant les cheveux. Oh ! j'aurais dû m'en méfier !

— Et par quel train sont-ils partis ? demanda Leclerc.

— Diable ! pour ça je n'en sais rien... Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'ils sont arrivés dix à douze minutes avant le train de Paris. Maintenant, vous comprenez, bourgeois, que je ne puis pas vous répondre qu'ils l'aient pris.

— A Paris ! dit Dussol d'un accent lamentable ; ils sont allés à Paris... Les misérables !... Roger, Gloria, Georges, mes amis, ne m'abandonnez pas ! voyez-vous, je suis un homme perdu... Prenons le premier train et courons à sa poursuite !

— Tu es fou, Dussol... Il n'y a plus de train à ces heures... Ce n'est pas raisonnable ce que tu dis... De Marseille à Paris, il n'y a pas mal de villes où ils auront pu s'arrêter... et puis, tu ne peux pas partir comme ça du jour au lendemain... tu as un engagement... C'est bien

assez que ta sacrée Clarisse l'ait rompu... Mais si tu prenais ton vol, toi aussi, de ton côté, sans prévenir, tu risquerais de te mettre une mauvaise affaire sur les bras...

— Ah ! c'est que je sens trop bien que si dans huit jours d'ici je n'ai pas retrouvé Clarisse, je serai mort de chagrin.

— Sur ce, fit Gloria, voilà un quart d'heure que nous bavardons sur le trottoir ; cet homme nous a dit tout ce qu'il sait... Réglons-le, et montons chez Dussol... Nous trouverons probablement là-haut un mot d'adieu de Clarisse qui nous renseignera... Paie le cocher, Georges.

L'automédon, une fois réglé, fit claquer son fouet.

— Hue donc ! Sabretache... Bonsoir, les bourgeois ! En voilà un tout de même qui peut encore se vanter que je lui ai porté bonheur... S'il ne m'avait pas rencontré, il serait resté un ou deux mois sans se douter seulement que sa femme avait levé le pied !... Hue donc !

Chez Dussol, contrairement aux prévisions de Gloria, on ne trouva pas le moindre écrit de Clarisse ; la femme du comique était-partie sans dire pourquoi ni comment. En revanche, une porte de l'appartement était enfoncée; celle du cabinet obscur dans lequel on renfermait les malles.

— Ce n'était pas la peine de m'envoyer chercher la clef, dit Dussol, pour enfoncer la porte !

— Tiens, une clef par terre, fit Leclerc.

Il la ramassa.

— Par exemple, c'est celle de ma chambre !... Ah ça ! quelle clef m'as-tu donnée, Dussol, en sortant de souper ?

Et il sortit de sa poche la clef que le comique lui avait remise après l'absorption des deux bouteilles de Fleur d'Yquem.

— Justement, dit Dussol, c'est celle de mon cabinet obscur... Je me serais trompé !

— Ma foi, insinua Gloria, cette erreur n'est pas dif-

ficile à expliquer... En quittant la table, nous avions tous les quatre notre plumet ; Dussol aura confondu sa clef avec celle de Georges, et Georges aura négligé de la reconnaître.

On laissa Dussol...

Ou plutôt, Georges et Roger laissèrent Dussol en proie à son désespoir. Gloria demeura quelques instants auprès de lui, essayant de le consoler. Efforts superflus ! le malheureux comique, sombre comme un troisième rôle de drame, essuyait à chaque instant les larmes qui s'échappaient silencieuses de ses yeux. Et quelle horrible nuit il passa !...

Une surprise attendait aussi le peintre et le journaliste à leur rentrée chez eux. Le secrétaire, qui contenait les cinq mille francs si courageusement économisés, était forcé : l'argent avait disparu.

— Oh ! la coquine ! s'écria Leclerc furieux, non contente d'abandonner ce pauvre Dussol, il lui fallait encore emporter nos dépouilles... La misérable ! Demain, nous déposerons une plainte chez le procureur impérial...

— Une plainte, Georges ! et pourquoi faire ?

— Pour la faire arrêter, je pense !... La police la trouvera mieux que son mari et nous fera rendre notre argent.

— Allons, mon ami, dit tristement le journaliste, je vois que tu déraisonnes comme Dussol. En admettant que les policiers de Badingue mettent la main sur cette malheureuse, s'ils l'arrêtent, ce ne sera pas pour la rendre à son mari, mais pour la mettre en prison ; et en admettant qu'ils arrivent avant que nos cinq mille francs aient fini de vivre, s'ils les reprennent à Clarisse, ce ne sera pas pour nous les restituer, mais pour les transvaser délicatement dans leurs poches... C'est ce qu'on appelle un virement.

— Alors, qu'allons-nous faire ?

— La nuit porte conseil. Demain, nous aviserons ; mais, en tout cas, je m'oppose pour ma part à ce que la moindre poursuite judiciaire soit dirigée contre Clarisse, si vile, si indigne qu'elle soit.

— Cependant...

— C'est la femme de notre ami !

— La femme !...

— Elle porte son nom !

— Eh bien ! c'est vrai, tu as raison, Roger... Quoique plus jeune, tu as plus d'expérience que moi... Je me rends à ton avis. Faisons nos affaires nous-mêmes.

Cependant les deux amis se trompaient. Ce n'était pas Clarisse qui avait commis le vol des cinq mille francs. Cet échange erroné des clefs de Dussol et de Leclerc était seulement le fait de la fatalité ; Clarisse n'en avait pas profité. Clarisse était capable de toutes les tromperies possibles et imaginables à l'égard de son mari ; mais elle n'était pas voleuse. Elle n'avait emporté que quelques effets lui appartenant ; à plus forte raison, n'aurait-elle pas dépouillé de leurs économies deux honnêtes artistes, pour lesquels elle avait d'ailleurs de l'amitié.

Malheureusement, toutes les apparences étaient contre elle. Lorédan n'avait aucune fortune, et, bien que le cocher du fiacre n° 31 eût dit s'être rendu directement du domicile de Dussol à la gare, cela ne prouvait rien : Clarisse aurait très-bien pu forcer le secrétaire de Roger avant l'arrivée de Lorédan.

Voici, néanmoins, comment les deux amants avaient employé leur soirée :

En sortant de chez lui, après avoir reçu la lettre chargée et le billet de Frisolette, Lavertu s'était rendu sous les fenêtres de Clarisse.

De la rue, il avait vu un pot de fleurs sur le balcon, à gauche : c'était un signe convenu ; Clarisse y était, Dussol était absent.

Dès lors, Lorédan savait ce qui lui restait à faire. Il se promena sur le trottoir vis-à-vis jusqu'à ce que Clarisse vînt se mettre à la fenêtre et l'aperçut. Quelques instants après, la femme du comique rejoignit son amoureux. Celui-ci, sans lui faire part de ses projets, lui dit qu'il tenait absolument à passer la soirée avec elle, qu'il avait des choses très-sérieuses à lui communiquer.

Ce fut le motif de cette épouvantable migraine en l'honneur de laquelle Dussol alla faire rectifier le programme au Casino et soupa seul avec ses camarades chez Roger.

Pendant que Clarisse mangeait un morceau chez elle Lorédan bouclait ses malles, les faisait porter à la gare, en dépôt. Si Clarisse n'acceptait pas ce qu'il allait lui proposer, il en serait quitte pour les retirer le lendemain et payer 20 centimes de magasinage.

Sur les neuf heures, il se présenta résolûment chez Clarisse et lui fit part de son projet d'enlèvement; celle-ci, après quelque hésitation, accepta. Lavertu lui avait parlé d'un héritage considérable qui les mettrait pour toujours à l'abri du besoin et leur permettrait de vivre cachés et seuls en fa... fa...face de leur a... ra... ramour.

On sait le reste, et l'on voit que Clarisse n'était pour rien dans le vol dont Roger et Leclerc étaient victimes. On en sera encore mieux convaincu si l'on se rappelle qu'au moment où Dussol, un peu gris, remontait l'escalier pour aller prendre son chapeau dans la chambre du peintre, il se croisa avec un individu dont la mauvaise mine le frappa sur le moment, mais qu'il avait complètement oublié un instant après.

CHAPITRE LVIII

PROJETS DE DÉPART

— Je n'en reviens pas ! disait l'infortuné Dussol navré ; jamais je ne l'aurais cru capable de tant de scélératesse.

— Ah ! je t'avoue, répondait Georges Leclerc, que j'ai eu un moment une violente démangeaison de mettre l'affaire entre les mains de la police...

— Cela ne semble pas possible !

— Il a fallu le raisonnement de Roger pour me convaincre qu'il valait mieux nous mettre nous-mêmes à la poursuite, toi de ta femme, nous de notre argent...

— La misérable !

— Oh ! tu sais, quand je te parle de reconquérir ta Clarisse, ce n'est pas que je t'approuverais si cette fois encore tu la reprenais avec toi...

— Oublier ainsi ses devoirs !

— Elle est indigne de pardon...

— Me trahir de la sorte !

— Et tu aurais grand tort de lui rouvrir tes bras.

— Mais certainement, je les lui rouvrirais, mes bras ! certainement, je lui pardonnerais !... Est-ce ma faute, à moi, si je l'aime malgré tout ce qu'elle me fait souffrir ?

— Tu bats la campagne, Dussol.

— Je suis fou !... je le sais... Mais qu'y puis-je faire ?... Je l'aime, la perfide !

— Voyons, raisonnons...

— L'amour ne raisonne pas !

— Dieu ! que les amoureux sont bêtes !... Sans

doute, tu es à plaindre, mon cher ami ; mais crois-tu que Roger et moi nous ne le soyons pas ?... également, sinon plus ?

— On vous a pris votre argent, c'est vrai ; moi, on m'a volé ma femme !

— On t'a volé, on t'a volé... C'est-à-dire qu'elle est partie... Si ce n'avait pas été hier avec ce Lavertu, ce serait demain avec un autre... C'était forcé... Après tout, la perte que tu fais n'est pas irréparable... Il ne manque pas sur terre de femmes plus jolies et plus fidèles que ta Clarisse pour te consoler, tandis que, nous, qui nous remplacera nos économies ?... Voilà des mois que nous nous privons ; aujourd'hui, nous sommes presque sans le sou... Nous avons tout juste notre argent de poche, un billet de cent francs chacun... Avec cela, où irons-nous, je te le demande ?... Eh bien ! est-ce que tu m'entends gémir ? est-ce que tu me vois me lamenter ?... Et si Roger était là, que dirais-tu ? jamais je ne l'ai vu si gai...

— Il rit pour s'étourdir.

— Pas le moins du monde. Tu le connais bien, que diantre ! Rien ne le surprend, lui ; la misère, au lieu de l'abattre, le fait chanter...

— Si c'est dans son caractère !

— Eh bien ! soit, je te l'accorde, c'est dans son caractère... Mettons que Roger soit un type à part... Mais, moi, est-ce que je ne surmonte pas mes chagrins ?

— Tu ne sais pas ce que c'est que l'amour !

— Tiens, tu me fais de la peine, Dussol... La douleur te rend égoïste... Tu oublies que mon cœur est encore plein du souvenir de deux anges qui m'ont été ravis, non par un freluquet, mais par d'épouvantables catastrophes...

En disant cela, le jeune peintre essuyait une larme qui perlait au coin de sa paupière.

Dussol se leva et prit la main de Leclerc.

— Pardonne-moi, Georges... Je ne sais plus ce que

je dis... Tu comprends bien qu'il n'entre pas dans ma pensée de comparer Clarisse avec qui tu aimes...Mais, c'est plus fort que moi... Je n'ai pas la même énergie que vous deux... Je sens que j'en ferai une maladie, que j'en mourrai !

— Allons, calme-toi ; voici Roger qui vient avec Gloria.

Effectivement, le journaliste arrivait, donnant le bras à la petite folle. En chemin, il lui avait raconté le nouveau méfait dont on accusait Clarisse. Gloria était furieuse contre l'épouse du comique ; Roger riait comme si de rien n'était.

— Toujours triste, grand nigaud ! dit-il à Dussol en entrant.

— Il devrait se réjouir, continua Gloria. Une voleuse !.. Un jour ou l'autre, elle l'aurait volé lui-même, elle l'aurait compromis, qui sait ?. . . Et tu pleures d'être débarrassé de cette garce-là !

— C'est vrai, Dussol, tu ne connais pas l'immensité de ton bonheur... Et moi donc, suis-je content qu'elle ait emporté notre magot hier ?

— Ah bah !

— Dame ! puisqu'elle s'est approprié la fameuse devise : « Je prends mon bien où je le trouve », il y a à parier la vertu de l'impératrice contre l'honnêteté de son auguste époux qu'elle se serait livrée à des plagiats dans le secrétaire de Georges aussi bien dans six mois qu'hier. Or, dans six mois, il est évident que ce n'est pas cinq mille francs, mais dix mille, quinze mille, cent mille que nous aurions eus en fait d'économies... Alors, ma foi ! je suis d'avis qu'en nous volant hier, Clarisse nous a fait gagner des sommes extraordinaires !

— Ce Roger, fit Leclerc, je ne comprends pas qu'il trouve matière à plaisanterie dans un pareil sujet.

— Le fait est, dit Gloria, que la situation ne prête guère à rire.

— Il n'a jamais aimé !... exclama Dussol.

— Jamais aimé !... Eh bien ! et la dinde truffée, est-ce que je ne l'adore pas ?

— Inutile de plaisanter, Roger... Ta joie bruyante ne me consolera pas.

— Que te faut-il alors pour te consoler ?... Veux-tu que je cherche une remplaçante à ta Clarisse envolée ?... Envolée en voleuse ! Eh parbleu ! si le veuvage doit te conduire au tombeau, Gloria est assez bonne fille pour se dévouer... Veux-tu que Gloria succède à Clarisse ?... Tu ne perdras pas au change.

Gloria partit d'un éclat de rire.

— Voilà une idée pour le coup !

— Une excellente idée, fit Roger avec un sérieux comique.

— Possible ! mais que dirait l'homme-scie ?... Je lui ai juré dans ma dernière lettre d'attendre son retour, munie d'une chasteté à faire pâlir la reine Antilope.

— Pénélope !

— Antilope ou Pénélope, c'est tout comme.

— Et tu tiens tes serments, toi ?

— Je crois bien.

La petite folle parlait de sa continence avec tant de gravité et de conviction que Dussol lui-même ne put retenir un sourire.

— Tu n'as pas besoin de grimacer avec ton ratelier, toi, là-bas !... C'est un être assommant que Gustave, je ne dis pas non ; mais puisqu'il est gentil pour moi, puisqu'il ne me laisse manquer de rien, je ne vois pas pourquoi je lui ferai des traits... na !

Ajoutons que Gloria était de très-bonne foi et qu'elle disait la vérité ; seulement, ses trois camarades, appliquant à tort à ses mœurs la légèreté de son caractère, ne croyaient pas un traître mot de ce qu'elle leur disait là. Pour eux Gloria sacrifiait à des caprices amoureux aussi bien qu'elle satisfaisait ses autres fantaisies. Profonde erreur ; la fille du père Jeandet, la sœur inconnue de Roger Bonjour, quoique déshonorée à la suite d'une

fatale séduction que nous avons racontée au début, quoique livrée à une vie irrégulière, n'était pas pour cela dépravée et corrompue.

Nos jeunes gens riaient encore de la sortie de leur amie, lorsque Roger, mettant machinalement la main dans sa poche, s'écria en s'adressant à Leclerc :

— Sapristi ! avec toute ces bêtises, j'oubliais de te donner cette lettre que j'ai prise tantôt en passant à la maison.

— Pour moi ?

— Oui, elle est arrivée par le courrier de huit heures.

Georges prit la missive.

— Elle vient de Paris... Qui peut m'écrire de là-bas ?

Puis, après l'avoir lu :

— Tiens, tiens, tiens, dit-il, voilà qui tombe à point.

— Qu'est-ce ?

— Un monsieur que je n'ai pas l'honneur de connaître, et qui, à ce qu'il prétend, me connaît...

-- Et que t'écrit-il ?

— Il a vu ma galerie moyen-âge de la villa Roquebrune, à Vaucresson, et il désirerait que je lui fisse quelques portraits d'ancêtres dans ce goût pour son château.

— Où place-t-il son castel, cet envoyé des dieux ?

— Entre Romainville et Bagnolet.

— Comment l'appelles-tu ?

— Le château d'Espinouze.

— Ah ! fit Gloria, c'est, parbleu ! le coquet petit château du marquis d'Espinouze, tout à côté des prés Saint-Gervais.

— Ce doit être cela.

— Comment diable le bonhomme a-t-il découvert ton adresse ?

— Il paraît que M. de Roquebrune lui a montré ma galerie ; il en a été enthousiasmé, et il s'est fait donner mon adresse, à Paris... Or, mon portier de la rue Oberkampf avait ordre de m'envoyer ici toutes mes lettres..

Il aura donc indiqué au marquis mon domicile présent.

— Et l'on te réclame?...

— Tout de suite.

— Les appointements ?...

— Il n'en est pas question.

— Alors, bonne affaire. Quand les gens du grand monde ne font pas leurs prix, c'est qu'ils acceptent d'avance ce qu'on leur comptera... C'est dommage seulement qu'il s'agisse de portraits de vieux chevaliers du moyen-âge.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux pas t'accompagner pour faire à ces gentilshommes des légendes dans le genre de celles de l'album de milord Biewton.

— Qu'importe ! J'espère que tu viendras. Que ferais-tu à Marseille ? Tu trouveras toujours plus vite à t'employer à la Capitale qu'ici.

— Et puis, il faut bien que je me joigne à Dussol pour l'aider à reconquérir sa toison d'or.

— Tu as beau blaguer, Roger, je te dis que ma chère Clarisse, ma coquine de Clarisse, est à Paris.

— Je ne blague pas. Quand je te dis que je partirai avec vous, c'est que j'ai bien l'intention de partir... Il n'y a que Gloria qui tienne à rester sur les bords de la Méditerranée ; quand elle sera décidée, elle nous rejoindra.

— Moi ? je suis toute décidée ! Je n'ai rien qui me retienne ici... Quand je parlais hier de respirer encore un peu ce bon air de la Provence, rien de ce qui nous arrive n'était arrivé. Aujourd'hui, vous avez chacun vos raisons, des raisons sérieuses de retourner à Paris ; moi qui n'en ai aucune de demeurer dans ces parages, comme toujours je vais avec vous.

Tandis que Gloria terminait sa phrase, on frappa à la porte. Roger alla ouvrir. Une jeune fille, marchant avec peine, entra : c'était Frisolette.

— Monsieur Dussol ?

— C'est moi, mademoiselle ; qu'y a-t-il pour votre service ?

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Mais il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous vois.

— Pardine ! chez Bosco, l'autre nuit de carnaval...

— Ah ! j'y suis ! c'est vous qui avez si bien démasqué ma femme et calotté un pêcheur napolitain.

— Précisément... Et je viens vous rendre visite au sujet même de ce maudit Mazaniello.

— Ne m'en parlez pas !... c'est une canaille !

— Non, mademoiselle, ne lui en parlez pas ; cette nuit, il est parti avec madame Dussol.

— Le scélérat !... je m'en étais douté... C'est pour savoir à quoi m'en tenir que je suis venue ainsi chez vous... Figurez-vous que hier matin...

— Un fiacre vous a écrasé le pied...

— Milord Biewton vous a secourue...

— Vous le savez donc ?

— Oui, le fiacre numéro 31... celui qui porte bonheur...

— Ma foi, je ne connais pas le numéro du fiacre... Toujours est-il que j'avais donné rendez-vous pour hier au soir à mon amant... Toute la nuit s'est passée, pas de Lorédan !

— Il filait sur Paris.

— Sur Paris ?

— Sur la ligne de Paris... c'est du moins ce que nous supposons...

— Inquiète, je suis allée ce matin chez lui, et j'ai appris son départ... Je me suis méfiée du coup... Je connaissais ma rivale, et j'ai tenu à prendre des renseignements.

— Vous avez bien fait ; vous voyez que vous ne vous êtes pas trompée.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Aussi je vous

prie d'excuser ma démarche et vous demande la permission de me retirer.

Frisolette salua et sortit.

— Elle est gentille ! fit Roger ; si j'étais à la place de Dussol, je sais bien ce que je ferais.

Pendant que les quatre camarades tenaient conseil et recevaient la frétillante modiste, M. Vipérin accompagnait à la gare Leroué et le père Aulat.

On était — ne l'oublions pas — au samedi matin. L'avant-veille au soir, la bande joyeuse avait été rencontrée par le protecteur mystérieux de Laborel. Dans la matinée de vendredi, Romain Garcher avait reçu à Sens le télégramme signé Gonzague Borneuil, et au château de la Rose, à Marseille, milord Biewton annonçait à Georges et à Roger que l'album était fini ; le soir du même jour, s'accomplissait l'enlèvement de Clarisse et le vol des cinq mille francs. Pendant la nuit avait lieu la rencontre des trains, près de Pont-sur-Yonne. Enfin, le matin dès la première heure, Leroué annonçait l'accident à son *socius* et à M. Vipérin, pendant que Georges Leclerc recevait une commande importante qui l'appelait à Paris.

Tout cela, à part le congé donné par milord Biewton aux deux artistes, était l'œuvre d'un seul homme.

Leroué et le père Aulat prirent leurs billets, à l'express de onze heures du matin, pour Sens, et ils partirent, après avoir reçu l'accolade fraternelle du gérant des Docks du Commerce.

CHAPITRE LIX

LE CAFÉ MOMUS

Deux mois après les évènements que nous venons de raconter, le *socius* de Leroué, redevenu le parfait gandin du vapeur de Civita-Vecchia, occupait une chambre à l'hôtel de la Tour d'Argent, à Sens ; son voisin de palier était Laborel qui s'était tiré de la catastrophe de Pont-sur-Yonne avec une fracture à la jambe droite.

Transporté à l'hôtel et soigné aux frais de la compagnie P.-L.-M., il avait eu à subir quarante jours d'appareil, en tout soixante jours de lit. Maintenant il était, sinon guéri, du moins en voie de guérison. Le tibia s'était raccommodé tant bien que mal, et, s'il commençait à ne plus souffrir, il savait toutefois qu'il était condamné pour toute sa vie à une claudication des plus gênantes.

Le médecin l'avait autorisé à sortir la veille pour la première fois, avec des béquilles, bien entendu ; il avait profité de cette permission pour aller au Palais où se jugeait l'affaire des victimes de la catastrophe contre la compagnie.

Là, il avait appris que cet horrible accident provenait de la négligence d'un aiguilleur. Le tribunal avait précédemment condamné le malheureux employé à six mois de prison pour homicide involontaire (on n'a pas oublié que dix-sept personnes avaient perdu la vie dans la fatale rencontre).

— Eh bien ! dit le lendemain Aulat en entrant chez son voisin de chambre, eh bien ! comment ça va-t-il, cher monsieur Laborel ?

— Merci, je vais beaucoup mieux.

— J'ai appris que le tribunal vous avait accordé une assez forte indemnité.

— Mais oui, une rente de cinq mille francs.

— Ah ! mon cher voisin, si vous m'aviez écouté, vous ne seriez pas allé à l'audience, et vous auriez obtenu le double.

— C'est possible ; mais cela eût-il été bien délicat de me faire passer pour plus endommagé que je ne l'étais ?

— Avec ça que l'avocat de la compagnie se serait gêné pour vous donner, s'il avait pu, comme tout à fait bien portant !

— Possible encore... Pour ma part, je crois qu'il vaut toujours mieux laisser la malhonnêteté aux autres... D'aillêurs, le tribunal m'a accordé largement de quoi vivre, et, malgré ma jambe cassée, je pourrai toujours trouver un emploi dans un bureau.

— A votre aise, mon ami... A votre place je n'aurai pas usé d'une si grande délicatesse à l'égard d'une compagnie qui traite avec autant de sans-gêne ses voyageurs. J'admire votre philosophie, mon cher ; mais dans notre siècle, je ne la comprends pas.

— Je n'ai pas la prétention d'être de mon siècle, repartit en souriant Laborel.

Puis il reprit :

— A propos, on ne peut pas qualifier de promenade ma sortie d'hier. Voilà deux longs mois que je n'ai eu pour toute distraction que d'atroces souffrances. Je ne connais pas la ville... Pensez-vous que l'on puisse quelque peu s'y amuser ? Car, j'en ai encore pour plusieurs semaines avant d'être complétement rétabli.

— Ma foi, Sens n'est pas une ville bien gaie.

— Quoi, pas un théâtre, pas un café-concert ?

— Pardon, il y a ici un théâtre, mon cher monsieur Laborel, un théâtre qui joue trois fois par semaine ; il y

a aussi un café, le café Momus, où l'on chante le jeudi, le samedi et le dimanche.

— Tiens ! c'est aujourd'hui jeudi... J'irai ce soir au concert... Et de quel côté se trouve-t-il, ce café Momus ?

— A l'Officialité.

— Je vous remercie ; y viendrez-vous ?

— Peut-être bien. Il y a là une chanteuse contralto qui est réellement une belle femme.

— Eh ! eh !... Le malheur est que, malgré toutes les envies que j'ai de me distraire, il me sera difficile de plaire aux jolies femmes, lorsque je paraîtrai devant elles muni de ces deux jambes-là.

Et du doigt il montra une paire de béquilles qui étaient dans un coin de la chambre.

— Dame, répondit Aulat, vous voyez bien que j'avais raison de vous dire : lorsqu'on est victime d'un accident de chemin de fer, on ne saurait jamais demander aux compagnies de trop fortes indemnités.

Laborel eut un sourire d'incrédulité. Aulat regagna la porte.

— Sans adieu, fit-il, mon cher voisin ; je suis charmé que vous marchiez maintenant à grands pas vers la guérison... C'est tout ce que je voulais savoir... Je vous laisse. A ce soir, au café Momus.

— A ce soir, dit Laborel, et mille fois merci pour votre bonne visite.

Aulat sortit.

— Quelle chance, pensa l'ex-employé des Docks du Commerce, quelle chance que j'aie pour voisin un homme aussi charmant !

Le soir, les deux locataires de l'hôtel de la Tour d'Argent prenaient ensemble une tasse de moka au café Momus.

Le café Momus, situé sur la place de l'Officialité à Sens, est une sorte de taverne fumeuse où l'on débite toute la semaine des boissons plus ou moins frelatées. Vis-à-vis du comptoir de la patronne se trouve une sorte

d'estrade à laquelle on a donné le nom quelque peu prétentieux de *scène*. Sur cette scène, on chante aux jours qu'avait indiqués Aulat.

Ce soir-là, il y avait donc concert.

Disons tout de suite que Laborel fut grandement désillusionné. En Amérique, à l'époque où il était chez M. Rameau, il n'avait jamais vu le moindre café chantant ; à Marseille, il avait été une ou deux fois à l'Alcazar et au Casino, qui sont deux établissements de premier ordre, n'ayant aucun rapport avec les beuglants des petites villes de province. Aussi, avait-il emporté de la capitale de la Provence une idée fort avantageuse des cafés-concerts ; il ne s'attendait pas à entendre appeler de ce nom une brasserie avec des tréteaux dans un coin.

De plus, au café Momus, il n'y avait pour les spectateurs pas la moindre illusion scénique. Depuis le commencement de la soirée jusqu'à la fin, chanteurs et chanteuses étaient assis en rang d'oignon sur l'estrade, chacun se levant quand venait son tour. L'orchestre se composait d'un piano, assisté de deux mauvais violons.

Les artistes étaient au nombre de cinq ; le ténor, un jeune homme maigre, dont l'habit noir luisait d'un brillant qui attestait un trop long usage ; le baryton, un petit grassouillet, assez crasseux, qui portait, avec son habit noir, un pantalon de couleur, et qui de temps en temps passait une blouse grotesque pour chanter des paysanneries ; car cet artiste remplissait à la fois le rôle de baryton d'opéra et celui de chanteur comique. Au milieu des cinq pensionnaires de l'établissement, se trouvait une grosse maman, mûre, rondelette, outrageusement fardée, et revêtue d'une robe à ramages qui avait dû être coupée dans l'étoffe de quelque rideau ; c'était elle qui était chargée de la romance sentimentale et des duos d'amour avec le ténor ou le baryton. A côté d'elle était assise la contralto, femme de vingt-huit ans, d'une beauté olympienne ; les yeux étaient d'un

noir vif, le front grand et découvert, les cheveux rejetés en arrière, retombaient abondants et dénoués sur des épaules d'albâtre, la bouche avait une expression moqueuse, et le nez fortement aquilin relevait ses ailes comme pour aspirer la sensualité ; avec cela, une démarche pleine de nonchalance, des regards provoquants, des attitudes voluptueuses, des seins fermes et bien modelés que le corsage entr'ouvert ne dissimulait pas, une taille fine, une stature assez élevée, telle était Mademoiselle Sarah Colt, l'artiste de la troupe qui était chargée de chanter la romance patriotique et la chanson gouapeuse du genre Thérésa : pour nous servir du terme consacré, Sarah Colt était l'*étoile* du café Momus. Enfin, pour terminer la file, une fillette toute timide, pleine de grâce et de gentillesse, qui interprétait la chansonnette insignifiante et servait d'intermède à ses camarades ; celle-là, nous ne la dépeindrons pas, par la bonne raison qu'elle est déjà connue de nos lecteurs : c'est Frisolette.

En la voyant, Laborel s'était dit qu'il avait déjà vu cette figure quelque part ; en l'entendant chanter, il lui avait semblé que cette voix fraîche ne lui était pas inconnue. Cependant, il avait eu beau rassembler tous ses souvenirs, la chanteuse de bluettes ne lui apparaissait dans sa mémoire qu'à l'état de connaissance des plus vagues. Mais, s'il s'intéressait à mademoiselle Emma (c'était le nom qu'avait pris Frisolette), Sarah Colt avait produit sur lui une bien plus grande impression : il lui trouvait quelque chose de divin, et irrésistiblement il se sentait attiré vers elle.

Aussi, quand, après avoir chanté *la Canaille*, cette superbe romance populaire d'Alexis Bouvier, Sarah Colt passa dans la salle pour faire sa quête dans une bourse de soie rose, il ne put réprimer un sentiment de jalousie en voyant l'artiste adresser un sourire à son compagnon de table.

— Vous la connaissez donc ? dit-il.

— Mais, répondit Aulat d'un air dégagé, nous ne sommes pas trop mal ensemble.

CHAPITRE LX

UNE PREMIÈRE PASSION

Après le concert, les artistes descendirent de la scène. Quelques consommateurs étaient restés dans la salle. Dans le nombre Aulat et Laborel.

L'*étoile* vint droit à la table où les deux jeunes hommes se trouvaient, et après avoir salué Laborel, s'assit sans façon à côté de son camarade :

— Comment, lui dit-elle, m'avez-vous trouvée ce soir dans *la Canaille*, monsieur Rodriguez ?

— Superbe, mademoiselle.

— Blague à part ?

— Très sérieusement.

— Oh ! mon Dieu, que j'ai chaud !... Je ne connais pas de chanson qui vous dessèche autant le gosier.

— Voulez-vous prendre un bock avec nous ?

— Ce n'est pas de refus.

— Garçon, trois bocks !

— Tiens ! voici la petite Emma qui m'attend pour rentrer... Voyons, monsieur Rodriguez, vous qui êtes galant avec les dames, offrez-lui donc aussi quelque chose, à la pauvre chatte.

Elle alla prendre Frisolette par la main et la fit asseoir.

— Que désire mademoiselle ? demanda Laborel.

— Elle est toute rouge, toute suante, dit Sarah ; elle prendra un vin chaud... Veux-tu un vin chaud, Emma ?

— Tout aussi bien, répondit timidement la chanteuse de bluettes ?

On but.

— Si ces messieurs étaient aimables, fit l'*étoile*, ils viendraient nous accompagner ?

— Mais certainement, nous sommes aimables ! dit en éclatant de rire Aulat.

— Parlez pour vous, mon cher, objecta tristement Laborel ; quant à moi, si je suis aimable, ce ne peut être que dans une certaine mesure... Je serais sans doute charmé de raccompagner ces dames ; mais, continua-t-il en montrant ses béquilles, il me sera impossible d'offrir mon bras à qui aurait daigné l'accepter.

Aulat et Sarah Colt s'étaient levés.

— Qu'importe, monsieur ? murmura Frisolette, je marcherai à votre côté.... vous me tiendrez toujours compagnie... Vous êtes déjà bien assez malheureux d'être estropié, sans qu'on aille encore vous en faire un reproche.

On se mit en marche.

L'*étoile* donnant le bras à celui qu'elle appelait M. Rodriguez, passa devant.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ainsi ? dit avec intérêt mademoiselle Emma à Laborel, une fois qu'on se fut mis en route.

— Deux mois.

— Ah ?

— C'est à la catastrophe de Pont-sur-Yonne que j'ai eu la jambe cassée... Dans la nuit du 23 au 24 février...

— Dans la nuit du 23 au 24 février, dites-vous ?

— Oui... le train de Marseille...

— Le train de Marseille.

— Oui... Comme vous dites drôlement ça !

— Ah ! c'est que cette nuit-là, il m'est arrivé à moi aussi, un malheur... et c'était précisément le train de Marseille !...

— Auriez-vous perdu quelque parent, quelque ami dans la catastrophe ?

— Non. Il ne s'agit pas du train auquel est arrivé l'accident, mais de celui qui partait de Marseille dans la nuit où l'accident a eu lieu.

— Auriez-vous par hasard habité Marseille, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

— Voyez comme cela se trouve !... Justement, quand je vous ai vu sur la scène tout à l'heure, je me suis dit : « Voilà une figure que j'ai déjà vue quelque part ». Où diable puis-je vous avoir vue ? à Marseille ? Étiez-vous au Casino ?

— Au Casino... Hélas ! non.

— Vous êtes toute triste.

— C'est une idée que vous vous faites... Je suis mélancolique de mon caractère.

— Avez-vous été alors à l'Alcazar ?

— Non plus.

— C'est étrange... Vos traits ne me semblent pourtant pas inconnus.

On passait près d'un bec de gaz. Frisolette, ou plutôt mademoiselle Emma, regarda fixément Laborel, et dit :

— Ma foi ! moi je ne vous remets pas du tout.

Frisolette et Laborel ne s'étaient jamais rencontrés que dans la nuit du bal. Pendant la polka qu'ils avaient dansée ensemble, tous deux étaient masqués ; et chez Bosco, Frisolette seule avait ôté son loup, quand elle avait produit son coup de théâtre : or, à ce moment-là Laborel, on s'en souvient, était plongé dans l'ivresse ; il ne pouvait donc que se rappeler très vaguement le visage qu'il avait aperçu à travers les fumées de l'alcool.

— Il faut croire, reprit mademoiselle Emma, que vous m'aurez vu passer en ville et que ma physionomie vous aura frappé.

— Cela se peut bien.

On était arrivé au domicile de ces dames. Nos deux

compagnons saluèrent les chanteuses, et s'en revinrent à l'hôtel.

— Comment trouvez-vous la petite Emma ? interrogea Aulat.

— Fort gentillette, répondit Laborel.

— Eh bien ! vous demandiez une distraction... en voilà une toute trouvée... Emma est une débutante au café-concert... Elle est encore à peu près sage... Du moins on ne lui connaît pas d'amant...Devenez le sien...

— Diable ! comme vous y allez, vous !

— Autant vous qu'un autre, mon cher... Quand on se met au théâtre, on a beau se munir des meilleures résolutions, il faut quand même faire le saut... et je vous prie de croire que cela ne se fait pas attendre.

— Alors, vous croyez que mademoiselle... que mademoiselle Sarah a déjà ?..

— Jeté son bonnet par-dessus les moulins !... A qui le dites-vous ? C'est-à-dire que je suis convaincu qu'elle le jette et le rejette tous les jours de plus belle, si l'on peut s'exprimer ainsi. Voyons, seriez-vous assez naïf, vous, pour croire à la vertu d'une chanteuse de concert ?

— Je ne dis pas... Je vous demande seulement.

— Où avez-vous donc vécu, mon cher, pour être novice à ce point ?...

— Cependant, vous voyez bien que ces dames se sont retirées de nous très-discrètement...

— Sans doute... Dans une petite ville comme Sens, elles sont obligées de garder un certain décorum... Mais, règle générale, quand une *étoile* n'a pas d'amant en titre, elle n'en ouvre que plus facilement sa porte aux amoureux secrets.

Laborel et Rodriguez Aulat entrèrent à l'hôtel de la Tour-d'Argent. Laborel remarqua qu'en prenant sa clef au tableau, son compagnon avait laissé la bougie qui lui était destinée.

— Bonsoir, dit-il à Aulat, lorsqu'ils furent sur leur palier.

— Bonne nuit, répondit le gandin, éclairant une allumette et entrant dans sa chambre.

Laborel se ferma chez lui, puis il écouta. Au bout de quelques secondes, son voisin ressortait et descendait l'escalier.

Où allait-il ?... Il était environ minuit.

« Sans doute, une chanteuse est obligée, dans une petite ville, de conserver un certain décorum ; mais de ce qu'une étoile n'a pas un amant en titre, il ne faut pas conclure qu'elle n'a pas des amoureux secrets. »

C'était Aulat qui avait dit cela. Le gandin allait donc chez Sarah Colt. Ils avaient combiné en route leur plan.

Et Laborel, qui avait vu ce soir-là *l'étoile* pour la première fois de sa vie, Laborel considérait déjà son voisin de chambre comme un braconnier venant chasser sur ses terres.

Alors, il pensa à la conversation qu'il avait eue avec lui en rentrant ; il se demanda pourquoi il éprouvait à l'égard de Sarah ce sentiment qui n'avait jamais torturé son cœur ; il songea aussi à cette gentille petite Emma, toute timide, presque sage encore, mais qui ne tarderait pas à faire le saut, avait dit Aulat. Oui, la mignonne chanteuse de bluettes lui était sympathique ; certainement, pensait-il, elle devait faire pour un jeune homme une bien agréable maîtresse.,. Mais l'autre... l'autre femme !... Cette Sarah !... Ce ne devait pas être un doux et paisible amour qu'elle procurait à ses adorateurs; non, cette grande et belle femme, à l'œil ardent, aux narines dilatées, à la bouche voluptueuse, cette Sarah devait verser dans les veines de ceux dont elle se laissait aimer des torrents de feu, une passion à l'état de lave !

Il souffrait. N'avoir jamais rencontré sur sa route une affection de femme, et, le jour où l'on se sent le cœur épris, savcir dans les bras d'un autre celle que l'on dé-

sire avec toutes les brûlantes ardeurs d'un premier amour.

En réfléchissant, Laborel se dit encore que s'il poursuivait ses rêves de conquête de Sarah, c'était lui qui chasserait sur les terres de son voisin, et non celui-ci sur les siennes.

Mais cela lui importa peu. Cet Aulat n'était pas d'abord un ami, et il n'avait pas à considérer comme une indélicatesse l'action de se substituer à lui dans le cœur de la chanteuse ; c'était le hasard qui les avait placés tous les deux dans le même hôtel ; après tout, il connaissait à peine Rodriguez ; il ne savait même pas quelle profession il exerçait.

En outre, celui-ci n'était pas l'amant en titre de Sarah, puisqu'il allait chez elle en cachette. Bien plus, il la considérait comme un vil jouet ; avec quel sans-façon il l'avait accueillie ! avec quel mépris il en avait parlé ! Et chacune des paroles d'Aulat sur les chanteuses de café-concert revenait à la mémoire de Laborel.

Lui, du moins, s'il parvenait à avoir Sarah pour maîtresse, il la retirerait de la scène interlope sur laquelle elle se traînait ; ils vivraient ensemble, modestement, retirés à la campagne, et peut-être un jour oublierait-il qu'elle avait avant de le connaître jeté son bonnet par-dessus les moulins.

C'est ainsi que Laborel n'eut plus aucun scrupule et se persuada qu'il agirait pour le mieux en allant sur les brisées de son voisin, Rodriguez Aulat.

CHAPITRE LXI

LA FEMME ! ! ! ....

— Où en sont nos affaires, monsieur ? demandait Leroué à son *socius*.

— Tout va pour le mieux, Laborel est amoureux fou de Sarah Colt.

— Et cette fille ?

— Cette fille lui tient la dragée haute ; d'ailleurs, elle m'aime très-sérieusement, et il faudrait que Laborel lui fît des offres éblouissantes pour qu'elle se décidât à me trahir.

— Vous croyez ?

— Ah ! mon père...

— Appelez-moi monsieur.

— Eh bien ! monsieur, vous qui n'avez jamais vécu dans le milieu de ces femmes de plaisir, vous ignorez l'art d'en faire des esclaves.

— Vous le possédez donc, cet art mystérieux ?

— Aucune de ces voluptueuses ne me résiste.

— C'est vrai, dans les entreprises de ce genre, vous avez toujours réussi... Vous êtes beau garçon, séduisant...

— Oh ! monsieur...

— Ne vous récriez pas... Je ne cherche point à vous flatter... A quoi bon ?... Je constate un fait... Enfin, quoi qu'il en soit, je vous reconnais une supériorité réelle pour la lutte avec le sexe... ce sexe auquel il n'est pas un homme qui ne doive ses malheurs.

Leroué poussa un soupir. Mais, aussitôt, il reprit.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je me suis assuré un instrument passif dans la per sonne de Sarah... Quand il faudra le faire manœuvrer... ce soir, peut-être... Laborel sera un homme perdu.

— Mon cher ami, riposta le Provincial, le plan que vous m'avez exposé ne me paraît pas dépourvu d'habileté... toutefois, je dois vous déclarer que je ne fonde pas autant d'espérance que vous sur un simple sentiment d'amour...

— C'est une passion, vous dis-je !

— Soit. Laborel éprouve une passion des plus violentes, je vous l'accorde volontiers ; mais je crois qu'au dernier moment il vaincra sa passion.

— Ah ! vous croyez qu'on triomphe aussi facilement que cela d'une passion qui vous déchire le cœur, mon père ?... Cela fait votre éloge, cela prouve que vous n'en avez jamais eu dans votre jeunesse... Tant mieux pour vous !... seulement, permettez-moi de vous dire qu'il n'en est point ainsi.

— Agissez selon votre idée... Vous savez que je m'en suis remis entièrement à vous... Je vous fais part de mes impressions... Mais tenez-en le compte qu'il vous plaira... Vous avez peut-être raison... En tout cas, du moment que nous tenons notre homme, rien n'est absolument pressé.

— Laissez-moi faire.

— Je l'entends bien ainsi... Je suis venu vous serrer la main en passant... mais je repars à l'instant pour Paris... Voulez-vous m'accompagner à la gare ?

— Je veux bien... Je n'ai rien à faire... Ce soir j'engage la bataille... Je vous télégraphierai le résultat.

Leroué et Rodriguez Aulat se dirigèrent là-dessus du côté de la gare.

Tandis que le Provincial et son *socius* avaient la conversation que nous venons de relater, la belle Sarah dormait paresseusement dans la chambre capitonnée de satin bleu qu'elle occupait dans une des plus belles rues du quartier Saint-Savinien.

Huit heures allaient sonner à la pendule de bronze antique qui ornait sa cheminée, et le jour, déjà très-vif, (on était dans la seconde quinzaine de mai) passait à travers les épais rideaux qui garnissaient les fenêtres.

Le sommeil de la chanteuse devait sans doute être occupé par un songe bien agréabble ; car son sein, découvert, se soulevait à intervalles égaux sous l'impulsion d'une respiration douce, tandis que sur ses lèvres errait un sourire voluptueux.

Et le rêve charmant se prolongeait. Les aiguilles poursuivaient lentement leur marche circulaire sur le cadran aux chiffres azurés, et Sarah, plongée dans son repos délicieux, laissait tomber, de sa bouche entr'ouverte qui montrait deux jolies rangées de petites dents blanches comme du lait, des syllabes inintelligibles, proférées d'une voix étouffée, et entrecoupées par des soupirs.

Soudain, un léger bruit se fit entendre du côté de la porte; une clef jouait légèrement dans la serrure; la portière fut soulevée avec précaution, et une blonde tête d'homme parut. C'était Aulat. Il entra sur la pointe des pieds, referma l'huis aussi doucement qu'il l'avait ouvert, et vint regarder la dormeuse.

Puis, après quelques instants de silence, il quitta le lit, s'avança vers le guéridon ovale qui occupait le milieu de la pièce, et, tendant la main toujours du côté de Sarah, dit, sur un ton sourd et avec une indicible expression de mépris :

— La femme !!! Voilà le sceptre avec lequel nous devons gouverner le monde... Massue qui écrase les hommes, et qui dans nos mains se transforme en hochet que nous brisons quand il nous déplaît... Oui, tous les hommes sont sous le joug de la femme, et le globe appartient à qui sait diriger cet instrument... Maîtresse du genre humain et esclave du Gésu !... Vil objet que je méprise et dont je me sers... Ah ! que Leroué devienne général ; le jour où je lui succèderai, j'accomplirai des prodiges !...

La femme !!!... Tout par la femme !... C'est la plus redoutable puissance qu'un roi puisse ambitionner : dominer par la femme ! car elle est plus forte que toutes les armées de la terre, car elle est le plus terrible engin de guerre que Dieu ait créé, si tant est qu'un Dieu ait créé quelque chose ! (*)

(*) Un tel doute a lieu d'étonner de la part d'un jésuite ; mais que l'on se souvienne que le père Aulat se livre à un monologue. Or, en sa qualité de société secrète, ne se servant de la religion qu'en guise d'instrument, la Compagnie de Jésus, avec ses théories élastiques, fait bon marché du respect des « choses saintes » lorsqu'elle y trouve son avantage ; son but unique est la domination ; pour accaparer les corps, elle cherche d'abord à s'attirer les âmes ; mais quand les circonstances lui amènent un intrigant, un coquin, se souciant peu de la divinité ou n'y croyant même pas, elle ne lui ferme pas ses portes pour cela. Le même père qui prêche en public l'amour et le respect d'un Dieu créateur de toutes choses, aura des palliatifs pour l'incrédule qui se trouvera être, en même temps qu'un incrédule, un malhonnête homme ; car, que faut-il à l'ordre ? des gens capables de tout, et ces soldats, l'Ordre les recrute indistinctement dans le camp de la croyance et dans le camp du doute, se servant des mauvais instincts des uns des autres, qu'ils soient animés par le fanatisme aveugle ou par les appétits brutaux.

Pour prouver au lecteur que nous n'inventons rien, nous allons mettre sous ses yeux quelques citations authentiques d'ouvrages de pères jésuites ; on verra combien ces hypocrites-là sont accommodants quand c'est leur intérêt et combien leur doctrine religieuse est relâchée, afin que leur qualité de catholiques qu'ils affichent au dehors ne puisse empêcher aucun scélérat d'entrer chez eux.

« *On n'est pas tenu d'aimer Dieu*, si ce n'est par une certaine décence qui nous dit que Dieu est digne d'amour ; mais on n'est pas tenu de l'aimer. » (R. P. Jean de Salas, *Commentaires sur la Somme de saint Thomas.*)

« Il y a des mystères qui sont difficiles à admettre et à croire, comme celui de la Trinité et celui de l'Incarnation. Pour ceux qui ont coutume de se confesser qu'ils les croient une fois, une seule fois, qu'ils les aient crus à l'époque de leur jeunesse, cela suffit ; quant à ceux qui ne se confessent pas, leur incrédulité, qui est fort compréhensible, ne leur sera pas comptée. (R. P. Thomas Tamburini, *Méthode d'une confession aisée*).

« On ne blasphème pas en raisonnant sur les choses les plus

A ce moment, Sarah se retourna, sans interrompre son sommeil, du côté d'Aulat. Ce mouvement attira l'attention du jésuite, qui, coupant court à ses réflexions, alla à une fenêtre et en écarta les rideaux. Un flot de lumière se repandit dans la chambre, et les rayons du soleil levant vinrent éclairer le visage admirablement beau de la chanteuse. Celle-ci, toujours assoupie, murmurait des lambeaux de phrases.

---

saintes. Par exemple, on peut dire sans blasphème que le Verbe aurait pu s'unir à la nature de l'âne, puisqu'il s'est uni à la nature de l'homme. » (R. P. François Lami, *Théologie morale*).

« Faites ce que votre conscience vous dira. Si vous croyez invinciblement qu'il vous faut blasphémer et mentir, blasphémez et mentez ; et, probablement, Jésus-Christ pourra vous dire : Venez, le béni de mon père, parce que vous avez menti et blasphémé, croyant que je vous ordonnais de blasphémer et de mentir. » (R. P. Antoine Casnédi, *Jugements théologiques*).

« Ce n'est pas simonie que donner quelque chose à un homme pour gagner son amitié, au moyen de laquelle on obtient des charges, des bénéfices et des grades, même religieux. » (R. P. Emmanuel Sa, *Aphorismes*).

« Si on donne un sacrement ou une chose sainte pour un plaisir impudique, et cela à titre de récompense et non de pur don, il y aura simonie et sacrilége. C'est le cas d'un homme qui donnerait un bénéfice au frère, pour solde de l'impudicité qu'il aurait commise avec la sœur. Mais si, après avoir couché avec la sœur, on donne le bénéfice au frère à titre de gratitude il n'y a tout au plus qu'une sorte d'irrévérence. » (R. P. Vincent Filliucius, *Questions morales*).

« La religion chrétienne est évidemment croyable, mais non évidemment vraie. Car, ou elle enseigne obscurément, ou elle enseigne des choses obscures ; et bien plus, ceux qui prétendent que la religion chrétienne est évidemment vraie, sont forcés d'avouer qu'elle est évidemment fausse. Concluez de là qu'il n'est pas évident qu'il y ait sur terre quelque religion véritable. Car, d'où savez-vous que, de toutes les religions qui existent, la chrétienne soit la plus vraisemblable ? Avez-vous parcouru tous les pays ? Les oracles des prophètes ont-ils été rendus par l'inspiration de Dieu ? Et si je vous nie qu'ils aient prophétisé ? Si je soutiens que les miracles attribués à Jésus-Christ ne soient pas véritables ? » (Thèse des jésuites de Caen, Collége royal de Bourbon).

Aulat se rapprocha doucement, s'agenouilla près du lit et écouta :

— Rodriguez... mon Rodriguez, dit faiblement Sarah.

— Elle rêve de moi.

— Je t'aime !

Le Jésuite eut un sourire inexprimable : un sourire de triomphe et de moquerie.

Et, passant doucement, bien doucement, son bras autour de la tête de la jolie dormeuse, il l'embrassa de toutes ses forces sur la bouche.

— Rodriguez ! fit Sarah en s'éveillant brusquement. Oh ! mon bien-aimé, tu es là...

— Oui, ma chérie.

— Tiens, reprit-elle étonnée, tu t'es levé ? Tu t'es habillé ?

— Parbleu ! Ah ça ! est-ce que tu oublies qu'il y a deux heures on est venu troubler notre sommeil pour m'envoyer chercher.

— C'est vrai. Je ne me souvenais plus... Et de quoi s'agissait-il ?

— Oh ! rien... une dépêche de mon patron... Une commande... J'en ai été quitte pour tancer vertement le garçon de l'hôtel...

— Pourquoi ?

« Dieu dit en parlant d'Israël : — J'ai étendu mes mains vers ce peuple incrédule et désobéissant, et il n'est pas rentré en lui-même. — Ce qui signifie : Je me suis tenu tous les jours les mains étendues pour rappeler ce peuple et le recevoir dans mes bras lorsqu'il reviendrait à moi. — Or, Dieu peut ce qu'il veut. Si Dieu ne voulait pas que les juifs vinssent à la foi, et que, par la foi, ils parvinssent au salut, il faut avouer qu'il jouait habilement et magnifiquement la comédie. » Le texte dit : *Solerter et magnifice agebat histriontam.* (R. P. François Oudin, ***Explication de l'épitre de Saint Paul aux Romains***).

(*Note de l'auteur*).

— Comme si les affaires ne passaient pas après notre amour !

— Tu as tort, Rodriguez. Ce garçon a cru bien faire. Si ç'avait été quelque chose de pressé !

— Enfin, me revoilà. J'ai profité de mon dérangement pour expédier quelques correspondances.

Rodriguez s'était assis négligemment au bord du lit de sa maîtresse.

— A propos, continua-t-il avec indifférence, tu ne sais pas une chose : mon voisin, M. Laborel, ne se contente plus de t'envoyer des déclarations ; il a deviné, je crois, nos rapports, et, tu vas rire, il est jaloux de moi.

— Pas possible...

— C'est comme je te dis... Au moment où je sortais de ma chambre, M. Laborel passait... L'entrebâillement de ma porte laissait voir mon lit... Je ne croyais pas ce garçon-là curieux... Eh bien! ma chère, il l'est. Il a jeté un coup d'œil inquisiteur sur ma couchette ; puis, après avoir constaté qu'elle n'était pas défaite, il m'a lancé un regard... oh ! mais un regard... un regard rageur.

— Qu'est-ce que cela peut lui faire que tu découches ?

— Dame, il se doute bien que...

— Ce garçon est fou...

— Oui, fou de toi.

Sarah partit d'un bruyant éclat de rire.

En même temps quelqu'un frappa. Aulat se leva, alla ouvrir ; un commissionnaire lui remit une lettre.

— C'est pour toi, dit Rodriguez, après avoir lu la suscription de l'enveloppe.

Le commissionnaire s'était retiré.

Sarah décacheta le billet, et, après l'avoir parcouru rapidement, dit :

— Tout juste... Encore de ton Laborel... Est-il bassinant, cet homme-là !

— Que te raconte-t-il ?

— Toujours la même rengaîne. Qu'il m'aime à l'adoration, qu'il veut faire mon bonheur, et que je lui accorde en grâce un entretien particulier.

— Accorde-le lui.

— Pourquoi faire ? S'il a quelque chose de si intéressant à me communiquer, il n'a qu'à me le dire au café Momus.

—Comment...tu voudrais que devant tout le monde ?..

— Je ne veux rien du tout... Je veux qu'il me laisse tranquille... Ah ça, que me chantes-tu là, toi, d'abord ? Tu m'as dit de lui accorder son rendez-vous, si je ne m'abuse ?

— Oui.

— Est-ce que tu bats la campagne, Rodriguez ?

— Je parle très-sérieusement.

Sarah se mit à rire de plus belle, et, prenant entre ses deux mains la tête de son amant, elle l'embrassa sur le front, sur les yeux, sur la bouche :

— Toqué, va... C'est qu'il vous dit ça avec un aplomb tel qu'on ne croirait pas qu'il s'amuse !

— Je ne m'amuse pas le moins du monde.

— Encore ! quel original tu fais, Rodriguez !

Aulat reprit sa place au bord du lit, et d'un ton très-grave :

— Sarah, dit-il, le moment est venu de t'apprendre l'immense sacrifice que j'attends de toi.

— Un sacrifice ?

— Ecoute... Je t'ai déjà parlé d'un procès que je poursuis à Paris contre un petit cousin, au sujet d'un héritage qui doit me revenir.

— Oui.

— Voici l'histoire en deux mots : Notre famille est originaire d'Espagne... Mon prénom, les prénoms de mon père et de mes aïeux en sont comme un souvenir. C'est mon grand-père qui vint le premier s'établir à Paris et se fit naturaliser français... Or, mon grand-père avait un frère du nom de Ruiz qui fit fortune dans les

Indes et vint mourir chez nous, en Espagne, sans laisser d'enfants...

— Et ses biens sont revenus à ton grand-père ?

— Attends... Ruiz avait une maîtresse, nommée Isabelle, qu'il avait amenée avec lui aux Indes et qui gérait ses propriétés là-bas quand il venait seul au village natal... Ce qui lui arrivait le plus souvent, car il savait que son père ne tenait pas à être exposé à se rencontrer avec une femme illégitime... Cependant, une fois, Ruiz mena son Isabelle à Varnez (c'est le nom de notre pays originaire)... Il vint en Espagne trois fois en trente-cinq ans... Il était écrit qu'il ne devait pas mourir aux Indes, et que mon grand-père, et non sa maîtresse, lui fermerait les yeux...

— Voilà une idée !... Avec ça qu'une maîtresse ne vaut pas souvent mieux qu'un frère !

— Ne m'interromps pas... Ce que je dis là importe peu... Permets-moi de t'exposer des faits... Sitôt Ruiz décédé, comme il n'avait laissé aucun testament, mon grand-père voulut se faire céder ses propriétés par Isabelle... Celle-ci refusa.

— Naturellement...

— Comment, naturellement ?... Puisqu'elle était femme illégitime de Ruiz ! Elle prétendit que Ruiz l'avait épousée, lors du voyage où il l'avait menée en Espagne... Mais comme ce mariage avait été contracté simplement pour sa satisfaction personnelle à elle, il était resté secret, disait-elle, et elle ne put indiquer le curé qui les avait unis... Tu sais qu'au delà des Pyrénées, il n'y a pas d'autre état civil que celui des paroisses... Isabelle avait de Ruiz une fille du nom de Thérèse...une bâtarde!

— Une bâtarde !... Quelles drôles d'expressions tu emploies ce matin !... Alors, si je te donnais un bébé, ce serait un bâtard ?

— Tais-toi... Puisque je parle lois, je suis bien obligé d'employer les mots consacrés... Isabelle et sa fille portaient impudemment notre nom de famille....

Un procès leur fut intenté, tant pour leur faire quitter ce nom usurpé que pour rentrer, nous, en possession des biens de Ruiz, qui revenaient légitimement à mon grand-père, ou, pour mieux dire, à mon père, Fernand Aulat ; car mon aïeul suivit de près son frère dans la tombe... Sur ces entrefaites, Isabelle mourut à son tour, et sa fille, ayant réalisé la fortune de Ruiz, vint s'établir en France, où mon père habitait déjà... Elle se maria à Paris avec un sieur Aristide Bonjour, en eut un fils du nom de Roger, qui, depuis la mort de ses père et mère, est détenteur de l'héritage qui m'appartient de droit... C'est donc avec ce Roger Bonjour, qui serait mon petit cousin si son aïeule avait été mariée à l'oncle Ruiz, c'est avec ce Roger Bonjour, dis-je, que j'ai procès.

— Mais je ne vois pas en quoi je puis t'être utile dans cette affaire.

— Tu vas le voir... Isabelle n'avait pas menti... Elle et Ruiz furent unis à une paroisse que Roger Bonjour, plus opiniâtre et plus habile que sa mère et son aïeule, avait fini par découvrir... Le procès va se juger définitivement dans un mois, et mon adversaire compte exhiber triomphalement au tribunal les pièces légales constatant le mariage d'Isabelle Hermanego et Ruiz Aulat à la paroisse de Santa-Inilla... En effet, Roger Bonjour a fait relever en Espagne, sur la fin de l'an passé, tous les extraits nécessaires d'état civil ; c'est un négociant de Séville qui lui a rendu ce service...

— Et alors ton héritage est flambé ?

— Pas encore, ma chère... C'est l'église de Santa-Inilla qui a été flambée, avec tous ces registres, en janvier dernier !...

— De sorte ?...

— De sorte que si j'arrivais à supprimer l'extrait relevé par le négociant de Séville, Roger Bonjour ne pourrait jamais exhiber la moindre preuve du mariage de son aïeule.

— Mais penses-tu que ton cousin ne garde pas pré-

cieusement les pièces qu'il tient de son correspondant ?

— Oh ! oh !... Comme tu y vas !... Roger Bonjour n'est pas encore en possession de ces titres fameux...

— Ah bah !

— Quand le négociant de Séville a connu l'incendie de l'église de Santa-Inilla, il a pris ses précautions...

— Quelles précautions ? il n'avait qu'à envoyer les papiers à ton cousin par lettre chargée...

— Et si elle s'était égarée ?...

— La poste n'égare pas les lettres chargées...

— Pas souvent... Presque jamais... Mais enfin, cela arrive... La preuve, c'est que le cas est prévu par les règlements postaux...

— Eh bien ?

— Si par malheur le pli chargé s'était égaré...

— La poste est responsable !

— Oui, elle aurait payé à Roger Bonjour une indemnité de cinquante francs.

— Diable !

— Aussi qu'a fait mon homme ?... Il a expédié à Paris un garçon de confiance, porteur de tous les titres...

— Et tu t'imagines que depuis le temps ce garçon de confiance n'est pas encore arrivé à Paris ?

— J'en suis sûr... Le train qui le portait est celui de la catastrophe de Pont-sur-Yonne, et le porteur des titres est M. Laborel.

— Ce jeune homme ?

— Oui.

— Et tu voudrais que, profitant de sa folle passion, je devinsse ton complice ?

— Je te le demande, Sarah.

— Mais sais-tu bien, Rodriguez, que tu me proposes là une infamie ?

Aulat mordillait sa moustache.

— Bigre ! pensait-il, il va me falloir une belle éloquence pour amener la belle à ce que je veux.

Sarah regardait fixément le jésuite.

— Oh ! fit-elle, il faut que je t'aime bien pour que je te parle encore après une pareille ouverture.... Que tu cherches toi-même à t'emparer de ces papiers qui contiennent ta fortune, cela n'est déjà pas honnête... Mais venir me charger, moi, d'accomplir ce vol !... c'est trop fort !... Et comment arriver à atteindre ce but ?... en profitant de la passion d'un malheureux !.... Et c'est toi, toi, mon amant, qui me fais cette proposition !... oh ! c'est indigne !... Il faut que tu me juges bien vile pour avoir pensé que je. . . . Oh ! Rodriguez ! qui donc es-tu ?

— Je suis un homme qui t'adore !

— Tu oses dire que tu m'aimes ?

— Oui... car je serai le premier à souffrir, à souffrir cruellement du sacrifice que je....

— Encore ! tu n'as pas honte ?... Malheureux !

La partie devenait serrée. Aulat jugea utile de jouer son va-tout. Il se leva gravement, froidement, et dit :

— Sarah ! bien que je n'aie pas été le premier à te posséder...

— Oh !... le sans-cœur ! il va maintenant me reprocher...

— Voyons, Sarah, tu perds la raison. . . Laisse-moi finir et tu verras que je ne te reproche rien, que je constate seulement un fait, et que je te parle censément et pour notre bonheur commun...

— Pour notre bonheur commun ?

— Oui.

Et il reprit de son ton glacial :

— Bien que je ne sois pas le premier qui t'ait possédée, je crois à ton amour... Et sur ton amour, je te jure que, si dans cette circonstance je gagne une fortune, mon cousin n'y perdra pas grand'chose ; car, par son père Roger Bonjour est riche à millions. . . . Ce n'est donc pas un vol qui s'accomplira ; celui qui a trop rendra riche celui qui n'a pas assez... Ce sera une compensation, une simple et juste compensation... Sans doute,

le fait par lui-même ne sera pas régulier ; mais qui saura jamais que nous en sommes les auteurs ?.... Supposons en effet.....

Sarah se cachait la figure dans les mains, et pleurait à chaudes larmes.

— Supposons en effet que tu parviennes à faire quitter un moment à ce Laborel la ceinture contenant le précieux paquet sur lequel est écrit le nom de mon cousin... Tu vois que je suis bien renseigné... Pendant son sommeil, tu me passes l'objet, je le remplace par un autre semblable, ce Laborel n'y connaît rien, et, quand il remettra la chose à Roger Bonjour, quand on s'apercevra de la substitution, comment saura-t-il où, par qui et de quelle façon elle aura été pratiquée?...

Sarah pleurait toujours.

— Et le jour où je serai à mon tour riche à millions, ma tout adorée !... eh bien, moi qui suis contraint aujourd'hui à envelopper notre amour d'un mystère qui nous pèse à tous deux.... ce jour-là je t'épouserai... Entends-tu ? je t'épouserai, Sarah !... J'en fais serment devant Dieu qui nous écoute !

Mais Sarah cachait sa tête dans son oreiller.

Alors le jésuite, la serrant entre ses bras à lui faire craquer les os, l'embrassa éperdûment sur sa bouche tremblante qui murmurait :

— Oh ! c'est horrible !... c'est affreux !

CHAPITRE LXII

DALILA

Très-coquets, les environs de Sens. De la campagne, de la campagne, et de la campagne. Au milieu des prairies vertes serpente un ruban argenté : l'Yonne. Quelques rocailles surgissent du sol. Pays excessivement curieux par la variété de son terrain.

Quand on a quitté le quartier de l'Officialité et qu'on est sorti de la ville, l'œil découvre un horizon très étendu, et, néanmoins, par intervalles, le regard est arrêté par des escarpements subits.

Sur l'une des promenades extérieures, un jeune homme s'avance, appuyé sur un bâton. Nous pourrions presque dire un adolescent, puisque c'est Laborel ; mais la souffrance à donné à ses traits un air mâle qui lui sied à ravir.

Pour la première fois, le mandataire de M. Rameau a laissé ses ennuyeuses béquilles ; aussi, sa marche est un peu chancelante ; il est encore si faible ! Pensez donc, deux mois d'appareil et un mois de béquilles ! .... Il aspire bruyamment l'air vivifiant de la campagne, cet air tout imprégné des doux parfums de la flore de mai. Son visage est gai ; il a reçu une lettre de Sarah qui lui donne un rendez-vous pour le soir. Aussi, il vient promener hors la ville pour se regaillardir, et l'odeur enivrante de la nature agreste lui est comme un avant-coureur de la volupté.

Quelques hommes et quelques filles, riant, jouant, des vieillards humant paisiblement l'atmosphère pure, vont et viennent, comme lui, le long du chemin fleuri.

Laborel pense au bonheur qui l'attend.

— Chez elle, se dit-il, à sept heures, chez elle !

Tiens, quel est ce papier que ce monsieur, qui marche devant lui, vient de laisser tomber par mégarde ?... C'est une carte de visite. . . Il se baisse, la ramasse : « Maison du Pont-Neuf. Vêtements sur mesure. La maison n'est pas au coin du quai ! » Un prospectus de tailleur en gros.

Machinalement, il retourne la carte... Quelques mots à la main sont tracés au verso.

Il lit :

« Celui qui oublie les dangers passés ne voit pas les nouveaux périls qui le menacent. »

Drôle de manie que celle qui consiste à écrire des maximes à la Rochefoucauld au dos des prospectus de tailleurs... Où est-il, cet original ! Il n'y a qu'une minute, il cheminait là-devant... Maintenant, il a disparu.

Et Laborel, pensif, met la carte dans la poche de son pardessus, et se replonge de plus belle dans les rêves de bonheur futur qui l'assiégent.

Chez elle, Sarah est aussi soucieuse. Elle a accordé le rendez-vous à Laborel ; elle a obéi à Rodriguez. Quel homme !... Il lui a dit : « Sois Dalila, et livre-moi Samson. » Et, après avoir lutté, vaincue, elle a accepté le rôle indigne de Dalila et a consenti à livrer Samson.

Seulement, Dalila d'un nouveau genre, elle a conçu un petit plan qui n'a aucun rapport avec celui de Rodriguez.

Elle sait par expérience que, pour une femme, vouloir c'est pouvoir ; elle sait que, tant que la femme ne s'abandonne pas, elle obtient tout ce qu'elle veut, même les choses impossibles, et que, si *après* est parfois quelque chose, *avant* est toujours tout. D'après ce raisonnement logique, elle s'est dit qu'elle serait bien bête de sacrifier une de ses nuits à un homme qu'elle n'aime pas, quand elle peut, sans cela, satisfaire Rodriguez.

Au lieu de passer à Rodriguez, caché dans le cabinet voisin, le paquet dont elle doit s'emparer subrepticement, elle se le fera remettre de bon gré, avertira Aulat, et celui-ci, s'échappant sans bruit de son refuge, viendra frapper à la porte et paraîtra au moment où elle s'apprêtera à donner ce qu'elle aura promis en échange de la liasse de titres. Laborel ne saura quelle contenance tenir ; elle sera dispensée du paiement ennuyeux de sa dette, et Laborel, après, se débrouillera comme il pourra. Après tout, il ne sera qu'un messager ayant perdu l'objet de son message, et la catastrophe dont il a été victime lui servira admirablement pour masquer sa perte.

A sept heures précises, Laborel se présente, en effet, chez Sarah.

Elle est dans un négligé de chambre charmant. L'appartement, dans lequel elle a fait brûler quelques pastilles du sérail, exhale une odeur aphrodisiaque qui saisit.

— Bonsoir, mademoiselle.

— Bonsoir, mon cher monsieur. . . Voyez, je vous attendais... Avez-vous dîné ?. . . Je vous ai préparé du café.. Nous le prendrons ensemble.

Laborel est déconcerté par ce babil impétueux. Il comptait sur une petite gêne réciproque. Selon lui, chacun placerait son mot, et, d'un mot à l'autre, il arriverait à tout dire.

— Mais asseyez-vous donc... Votre chapeau ? votre canne ? Donnez-moi tout cela, que je vous débarrasse. Remettez-vous, je vous prie. Ce divan semble fait pour nous.

Les parfums aphrodisiasques prennent Laborel à la gorge et agissent sur lui. Il ne sait où il en est. Sarah s'est assise à son côté. Que va-t-il lui dire ?

— Mademoiselle, vous ne sauriez vous imaginer, la joie que j'ai ressentie en recevant... en me voyant

donner le rendez-vous auquel... Avez-vous lu ma lettre de ce matin ?

Sarah de rire.

— Vous riez ?

— Dame, vous êtes heureux du rendez-vous, et vous me demandez si j'ai lu le billet qui le sollicitait...

— Je veux dire... Avez-vous lu tout ce que ma lettre contenait ?... car je vous exposais...

Laborel, en parfait novice, pataugeait de la façon la plus amusante du monde. Pour lui tendre la perche, Sarah lui dit :

— Oui, nous causerons de tout cela tantôt... Buvez de ce café... Il est exquis... Prenez du sucre...

Et elle mit la conversation sur un sujet insignifiant. Mais Laborel revenait à ses moutons. Sarah lui versa, verres sur verres, une liqueur des plus capiteuses, et, quand elle le vit suffisamment surexcité, lui dit à brûle-pourpoint.

— Alors, vous m'aimez ?

— Si je vous aime !... C'est-à-dire que je vous adore. Ce n'est pas de la passion, c'est de la folie.

— Oh ! oui, tous les hommes disent cela... Ils sont toujours tout feu, tout flamme... Seulement l'incendie de leur cœur n'est jamais qu'un feu de paille...

— Ne dites pas cela de moi, mademoiselle... Ah ! que vous me connaissez peu !... Demandez-moi n'importe quoi, et vous verrez que, pour vous prouver mon amour, je suis capable de tout.

— De tout.

— Oui, Sarah, de tout !

— Ha ! ha ! ... Je parie que si je vous demandais seulement un cadeau dont vous ne fissiez même pas les frais, vous me le refuseriez tout net.

Et elle lui versa un verre de kummel ; c'était le sixième.

— Sarah, vous outragez mon amour... Vos doutes

sont injurieux... Voulez-vous la fortune tout entière que je viens d'acquérir au prix de ma santé ?

— Non... Bien que je ne vous aime pas encore de toute la force que vous prétendez avoir dans votre amour pour moi, je vous porte beaucoup d'intérêt...

— Oh ! merci !

— Eh bien, aidez-moi à assouvir une haine et je suis à vous pour toujours.

— Une haine ?

— Oui... Un misérable qui a plongé dans la misère tous les miens, un scélérat qui est cause de tous mes malheurs... Car, Laborel, j'ai eu de bien grands malheurs, allez.

En disant ces mots, elle lui serrait la main et poussait un soupir à déchirer l'âme d'un anthropophage. En elle-même, la perfide se disait :

—Hein ! voilà qui est bien trouvé !... C'est Rodriguez qui ne doit plus y voir s'il m'entend !

Laborel la serrait contre sa poitrine.

— Un ennemi ! s'écria-t-il, vous avez un ennemi ! vous, la plus charmante des femmes !... Où est-il, ce misérable ?... Je le provoquerai... Ma vie, mon sang vous appartiennent... Où est-il ? Je le tuerai comme un chien.

— Ça prend, ça prend, se disait Sarah.

Puis, à haute voix :

— Ecoutez, mon ami... il ne s'agit pas d'immoler celui qui m'a fait tant de mal !... Vous pourriez périr, dans le duel que vous réclamez avec une ardeur qui m'honore... Mais il est en votre pouvoir de me venger sans répandre une goutte de sang.

Elle se serra contre lui, comme si un ennemi invisible la menaçait, lui passa la main autour de la taille, et soupira. Laborel ne se contenait plus. Il la buvait des yeux.

— Ecoutez... Vous venez de Séville ?

Cette question surprit le jeune homme.

— Moi ?

— Oui, je sais tout... Sans vous, l'héritier de Ruiz perdra infailliblement son procès...

— Quel Ruiz ? quel procès ?

— Ne faites pas l'ignorant, je sais tout, vous dis-je... Vous voyez bien que vous cherchez un faux-fuyant dès qu'il s'agit de me donner une preuve d'amour...

— Sarah !

— Oui, le négociant de Séville vous a remis les pièces qui justifient le mariage d'Isabelle et de Ruiz.... Ces pièces, donnez-les-moi.... Ma vengeance est là !

Il n'y avait qu'un instant, Laborel jurait que son amour touchait à la folie ; à ce moment, il se demandait si ce n'était pas Sarah qui était folle.

Celle-ci se serrait contre lui plus fort que jamais. La liqueur, les parfums, ces attouchements de femme, tout cela le surexcitait. Il pencha sa bouche sur son front.

— Je t'aime ! dit-elle en recevant son baiser.

Moment d'ivresse. Tout tourbillonnait pour Laborel.

— Oui, je t'aime, répéta Sarah... Et-toi, m'aimes-tu ?

— Mon ange !

— Pourquoi hésites-tu alors à me prouver ton amour ?

— Mais que te faut-il donc ?

— Donne-moi...

— Quoi ?

— Ce qui est là...

Elle touchait la ceinture de Laborel. Celui-ci fit un mouvement.

— Oui, mon chéri, donne-moi ce que tu es chargé de remettre à Roger Bonjour.

Ce fut un éclair. Laborel vit passer devant ses yeux son mystérieux protecteur de Marseille et la carte qu'il avait trouvée le soir à la promenade. Lueur dans son cerveau.

— Misérable ! s'écria-t-il en se levant.

Et, prompt comme la foudre, il saisit sa canne, et la brisa sur le visage de Sarah en répétant :

— Misérable !

La chanteuse poussa un cri, chancela, et tomba sur le tapis de la chambre. Et, exaspéré, Laborel se précipita sur le palier.

Mais bientôt Sarah se souleva, la tête ensanglantée, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et Aulat, hors de lui, parut.

— Rodiguez ! murmura la chanteuse en lui tendant les mains.

— Imbécile ! répondit le jésuite en repoussant sa maîtresse du pied.

Dans l'escalier, Laborel, à bout de forces, venait de s'affaisser. Frisolette qui rentrait vint à son aide, et le reconduisit à l'hôtel de la Tour d'Argent ; car il ne pouvait marcher sans appui.

Laborel manda le patron. Il avait la veille touché une forte somme de la Compagnie. Il paya toutes ses dépenses et à minuit il prenait le train pour Paris. La terrible leçon qu'il venait de recevoir lui avait fait comprendre qu'il était dangereux et criminel de retarder d'une minute de plus l'accomplissement de sa mission.

A la gare, l'employé Romain Garocher se livrait à un monologue quand Laborel arriva muni de ses valises.

— Que se passe-t-il par ici ? se disait l'agent secret du Gésu... A six heures ce matin, arrivée de Leroué par l'express de Lyon... A huit heures et demie, je le vois repartir pour Paris, et son *socius* l'accompagne à la gare... A une heure vingt, je vois débarquer par le train de Montereau un individu que je jurerais bien être mon Provincial déguisé, et ledit personnage suspect repart par l'express de Paris, ce soir à huit heures moins le quart... Que diable se passe-t-il ?

Dans sa précipitation à prendre son billet, Laborel, en tirant son porte-monnaie de sa poche, fit tomber une

carte que Romain Garocher ramassa. C'était la carte de la Maison du Pont-Neuf.

— Tiens ! fit l'employé en regardant les deux lignes tracées au verso, l'écriture de Leroué... Qu'est-ce que cela peut signifier ?.. Ma foi, gardons toujours cet autographe.... En ce monde, à un moment donné, tout peut servir.

Et il plia soigneusement la carte dans son portefeuille.

CHAPITRE LXIII

LE QUATRIÈME PIÉGE

Dans le quartier de Bas-Meudon, à Paris, sur la rive même de la Seine, au coin du chemin de la Reine, est une petite maison qui a toutes les apparences d'une villa, mais d'une villa un peu sombre par exemple : les murs sont hauts comme ceux d'un couvent ; pourtant, l'espace occupé par cette propriété est assez étendu, et l'habitation s'appuie au nord sur un petit parc aux arbres élevés. Un vieux concierge célibataire est préposé à la garde du portail.

Le propriétaire n'est pas non plus marié ; il vient de temps en temps passer quelques jours dans cette retraite, tantôt seul, tantôt avec quelques amis aussi peu bruyants que lui. Ce propriétaire n'est autre que Leroué.

Le 22 mai 1869, donc, Leroué se promenait à l'ombre des grands arbres de son parc, et, tout en marchant, il se parlait à lui-même :

— Quelle tâche j'ai entreprise ! se disait-il ; voilà qu'au moment de toucher au but, je suis presque effrayé de la terrible responsabilité que j'assume sur ma tête...

Ce que je fais là est l'acte d'un félon... Il est vrai que je joue ma vie ; car si la Compagnie savait à quoi tendent tous mes efforts, demain je n'existerais plus... Où vais-je ?... Je l'ignore... Jusqu'à présent j'ai triomphé de tous les obstacles ; mais qui me répond de l'avenir ?... Le moindre indice peut faire découvrir que la trame, ourdie par moi selon l'ordre du Général, est en même temps défaite par moi secrètement... Oh ! quelle lourde tâche !... Mais aussi vingt millions !!!.. Encore un effort dans le sens des intérêts de la Compagnie, et, sitôt que cet effort aura été annihilé par mes soins, je transmettrai à Roger ce qui lui est nécessaire, ce qui pour lui sera une grande fortune... Oui, qu'il ait un, deux millions même ; ce sera pour lui autant que s'il avait l'héritage entier qui lui revient ; cette richesse inattendue lui fera commettre des folies ; le Gésu, voyant la fortune de Paul Rameau définitivement perdue, n'ira pas s'enquérir si Roger l'a bien dans toute son intégralité et si quelqu'un autre n'en détient pas la majeure partie ; au surplus, j'aurai fait mon devoir aux yeux de l'Ordre, et si ma conduite au Grand-Conseil ne suffisait pas à écarter de moi tout soupçon, Vipérin et Aulat seront là pour attester que si les vingt millions échappent à la Compagnie, ce n'est pas par ma négligence... Tout sera donc pour le mieux... Ah ! puissé-je, en accomplissant la terrible tâche que je me suis imposée, puissé-je arriver enfin à goûter le vrai bonheur !... Allons, bon, voilà encore que je me prends à trembler... Il me semble parfois que ce que j'ai entrepris est au-dessus de mes forces, qu'au dernier moment je serai découvert... Mais non !... Ces frayeurs passagères sont indignes de moi. Voyons, du courage, Morris ! Songeons à la vaillance de notre jeunesse... Encore une épreuve, la dernière ! et je toucherai au but.

Leroué s'enfonçait dans une allée sombre du parc, lorsqu'il entendit derrière lui des pas précipités. Il se

retourna. C'était Aulat qui arrivait, guidé par le vieil Auguste, le concierge.

— Enfin ! vous voilà, dit le Provincial, je vous attendais.

— Vous m'attendiez ?

— Mon Dieu ! après votre insuccès d'avant-hier, je pensais, — je vous connais, mon frère, -- je pensais que vous n'abandonneriez pas la partie et que vous trouveriez une nouvelle combinaison.

— En effet, mon père, il en est ainsi que vous le dites. Seulement ma combinaison est déjà en bonne voie.

— Parlez.

— Garocher est ici. Je lui ai fait quitter Sens aussitôt après le départ de Laborel.

— Vous voyez bien que votre plan, basé sur ce léger sentiment que vous appelez l'amour, ne devait pas amener un bon résultat. Je n'ai pas attendu votre dépêche pour formuler mon opinion là-dessus.

— Eh bien, vous vous trompez, mon père, cette non-réussite ne prouve rien. Sarah Colt a été une maladroite ; car si elle avait suivi mes instructions à la lettre, à cette heure nous serions en possession des millions de Paul Rameau.

— Ainsi vous persistez à ne pas accorder à Laborel une certaine dose d'énergie, une force de caractère quelconque qui lui a fait au moment suprême mettre sous pied son amour ?

— Non, toute la faute est à Sarah. L'homme amoureux ne s'appartient plus. La belle a eu tort de brusquer les choses... Enfin, tout n'est pas désespéré. Laborel est à Paris : mais Paris est grand, Roger Bonjour n'habite plus son ancien domicile ; il doit plusieurs termes, ce qui l'a empêché d'indiquer au concierge sa nouvelle adresse, et avant que Laborel soit parvenu à le trouver, il aura succombé à l'ennui, et Garocher se chargera de lui offrir des distractions.

Et les deux jésuites continuèrent leur causerie, en allant et venant dans le parc.

Pendant ce temps, Laborel, allant et venant aussi entre les quatre murs d'une étroite chambrette d'un modeste hôtel de la rue Gît-le-Cœur, réfléchissait à sa triste destinée.

Le matin, il avait été à l'adresse indiquée sur le sachet, et le concierge lui avait répondu :

— Ah ! je crois bien qu'il n'y est plus, ce mauvais garnement !... Un propre-à-rien qui m'attachait des chats à mon cordon de sonnette... Les pauvres bêtes se débattaient et me tenaient toute la nuit éveillé ; car j'avais beau tirer le cordon, croyant reconnaître le coup de clochette d'un locataire en retard, j'avais beau paraître la tête à mon carreau... je vous demande un peu, je ne voyais personne sur le seuil... et la sonnette tintait toujours d'une manière désespérée... Oui, monsieur, cela durait toute la nuit... Euphrasie croyait que le cordon était ensorcelé... Et vous êtes un ami de ce polisson-là ? Je ne vous en fais pas mon compliment...

— Je vous demande bien pardon, monsieur ; mais je ne suis pas précisément un ami de M. Roger Bonjour.

— J'y suis !... Vous êtes un créancier ?... Je n'en doute pas, fichtre !... Le gueux en avait autant que ce qu'il y a d'étoiles au firmament... Vous croyez que j'exagère ?... Eh bien, pas du tout... Tenez, il doit deux termes au propriétaire... Nous avons pris des informations pour lui mettre une saisie-arrêt sur ses appointements... Ah ! va te faire fiche ! il paraît qu'il voyage dans le Midi.

Laborel n'avait pas jugé utile de continuer la conversation avec le Pipelet. Cette absence de Roger Bonjour l'inquiétait et il était retourné, triste et pensif, à l'hôtel Gît-le-Cœur.

Il songeait.

Retourner dans le Midi ?... jamais !

Chez M. Rameau, il avait vu quelques exemplaire de

l'*Aspic*. Il s'informa auprès de la maîtresse d'hôtel où étaient les bureaux de ce journal ; madame Barbier répondit qu'il y avait bien longtemps que l'*Aspic* n'existait plus.

Il forma alors le projet d'aller chez un libraire pour tâcher d'apprendre le nom du gérant. Le gérant, pensait-il, doit avoir conservé des relations avec son ancien rédacteur ; par lui, il pourrait apprendre la ville et peut-être l'endroit précis où se trouvait Roger Bonjour.

Là-dessus, il courut de libraire en libraire. Chez un marchand de journaux de la rue des Francs-Bourgeois, il obtint enfin le renseignement tant désiré.

— C'est M. Ménard, le gérant de feu l'*Aspic*, dit le libraire ; mais quant à vous indiquer où il demeure, cela m'est impossible ; je ne le sais pas moi-même.

— Attendez donc... M. Ménard, fit un client qui était entré pour acheter *le Réveil* de Delescluze... Vous dites, M. Ménard, le gérant de l'*Aspic* ?... Ah, oui ! un bon petit journal qui les gênait et qu'ils ont supprimé, ces messieurs les juges !... Ménard, mais je le connais très-bien...

— C'est un grand, maigre, avec des cheveux bouclés, dit le libraire.

— Parfaitement cela, répondit le client.

— Mais alors, monsieur, interrogea Laborel, vous savez l'adresse de son domicile ?

— Ah ! pour cela non... Seulement, il vient tous les soirs au cercle du Chapeau-Rouge, rue des Vieilles-Haudriettes...

— Et il est facile de l'y trouver, n'est ce pas ?

— Oui, monsieur, il est très-facile de l'y trouver ; mais, ajouta l'homme à voix basse, malheureusement, il est presque impossible d'y entrer, quand on n'est pas membre du Chapeau-Rouge.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le Chapeau-Rouge est un cercle où l'on joue.

— Diable ! c'est bien ennuyeux, cela... Il faut pourtant que je parle quand même à ce M. Ménard.

— Ma foi, monsieur, je ne vois pour vous qu'un moyen de vous faire entrer un soir au Chapeau-Rouge.

— Lequel, s'il vous plaît ?

— Il faudrait qu'un membre consentît à vous présenter et à vous faire avoir une carte d'étranger.

En disant ces mots, Laborel et l'homme aux renseignements sortirent de la librairie.

— Après tout, dit celui-ci, ce n'est pas pour moi une grosse affaire ; je fais partie du Chapeau-Rouge, et si je puis vous être agréable en vous servant d'introducteur, je suis tout à votre disposition.

Cette proposition fut acceptée de grand cœur, comme bien l'on pense, et le soir Laborel entrait au cercle de la rue des Vieilles-Haudriettes, présenté par Romain Garocher.

— Vous n'avez jamais vu jouer peut-être ? demanda Romain.

— Jamais.

— Eh bien, cela vous distraira en attendant M. Ménard ; car je ne l'aperçois pas pour le moment... Entrez donc, dans la salle du baccarat... Vous n'avez pas à vous gêner ici... C'est comme si vous étiez reçu.

Laborel était curieux de voir une table de jeu. Il poussa une porte en cuir vert qui roula sans bruit sur ses gonds en se refermant au moyen d'un contre-poids, et il se trouva dans une vaste pièce dont le milieu était occupé par une grande table oblongue, en cuir vert comme la porte. Autour de cette table, étaient groupés une multitude d'hommes silencieux ; au milieu, sur un fauteuil un peu élevé, trônait en quelque sorte un individu à favoris gris qui distribuait à droite et à gauche des cartes, et en face de ce personnage se tenait un garçon bouffi en manches de chemise, qui avait à la

main un instrument de forme bizarre ressemblant à peu près à un râteau de jardin sans dents. Au milieu de la table, une sorte de cuvette en cuivre, incrustée dans le bois, recevait pêle-mêle les cartes une fois qu'elles avaient servi. Autour de cette cuvette, des piles de pièces d'or et d'argent. Des deux côtés de la table, sur le cuir vert étaient tracées des lignes blanches, en deçà et en delà desquelles était placée de la monnaie de différentes valeurs.

Laborel, nous venons de le dire, n'avait jamais mis les pieds dans un cercle ; aussi fut-il tout étonné du spectacle qui s'offrait à ses yeux et auquel il ne comprenait absolument rien.

— A vos jeux, messieurs ! faisait l'homme aux favoris gris d'une voix creuse.

Quelques pièces jaunes et blanches étaient alors poussées sur le tapis vert.

— Rien ne va plus ! reprenait l'homme aux favoris gris, et il distribuait à droite et à gauche des cartes, en s'en réservant deux pour lui.

Des fois, il abattait son jeu, au moment même où la distribution venait d'être terminée. Les personnes qui entouraient la table faisaient la grimace, et le garçon en bras de chemise, étendant son *râteau* à manche d'ivoire, ramassait tout l'or et l'argent qui se trouvait en deçà des raies blanches, tandis que l'homme aux favoris gris poussait les cartes dans la cuvette en cuivre.

D'autres fois, après la distribution de six cartes, un des joueurs de droite ou de gauche, quelquefois un joueur de chaque côté, disait :

— Une !

Alors l'homme aux favoris gris donnait une nouvelle carte en ayant soin de la retourner sur le tapis, et le râteau courait d'un bout à l'autre de la table, prenant l'argent, ou bien poussant de nouvelles pièces vers les joueurs qui se frottaient les mains.

Laborel regardait tout cela avec curiosité ; mais,

voyant qu'il lui était complétement impossible de saisir le sens de ces allées et venues de cartes et de pièces de monnaie, il prit le parti de se faire expliquer le jeu par Romain Garocher. En peu de mots, celui-ci l'eut mis au courant. Le baccarat n'est pas un jeu compliqué. Laborel s'assit auprès dela table verte—histoire de passer le temps, — et risqua 50 centimes ; il gagna. Il risqua encore 50 centimes ; il gagna encore. Puis il s'arrêta.

Les *pontes* continuèrent à gagner sans lui. Ce soir-là, le banquier était en déveine. Une fois, il perdit jusqu'à sept coups de suite. Les coups se succédaient avec une rapidité vertigineuse ; et Laborel se remit à jouer, mais sans ordre, par idée, par caprice, et de la façon la plus irrégulière.

— Gagnez-vous ? lui dit Garocher entre deux parties, pendant que le banquier mêlait un paquet de cartes neuves.

— Mais oui, répondit Laborel montrant douze écus de cinq francs qui étaient venus s'ajouter à sa pièce de dix sous, sa première mise de fonds... A propos, et M. Ménard ?

— Je ne l'aperçois pas.

— C'est bien ennuyeux.

— Vous attendez Ménard ! demanda un ponte, voisin de Laborel.

— Oui, monsieur.

— Il ne viendra pas ce soir... Il est de noce...

— Ah ?

— Oui, il assiste au mariage d'un de ses parents.

A la fin de la soirée, Laborel avait gagné cent vingt-huit francs.

Romain Garocher l'accompagna à l'hôtel Gît-le-Cœur, après qu'ils eurent fait ensemble quelques stations dans différents cafés des boulevards.

CHAPITRE LXIV

LE JEU

Pendant huit jours, Laborel alla au Chapeau-Rouge, tant pour y rencontrer M. Ménard que pour s'y distraire de ses ennuis ; car le malheureux jeune homme était accablé par l'horrible dénoûment de son premier amour.

Quand nous disons « dénoûment », nous savons bien que nous n'employons pas le mot propre. L'amour de Laborel n'avait amené aucune liaison entre Sarah Colt et lui. Si violente que cette passion eût été, la demande plus qu'indiscrète de la chanteuse avait produit sur ce feu dévorant l'effet d'un glaçon subitement jeté au milieu d'un brasier.

Mais la lave presque toujours triomphe de la glace. La neige fond, et le foyer pétille, plus brûlant que jamais.

C'est ce qui était arrivé à Laborel. Il se disait que Sarah était une misérable, une infâme ; mais l'image séduisante de la femme aimée se représentait sans cesse devant ses yeux hallucinés. Pour rien au monde, il n'aurait approché maintenant cette sirène dont la scélératesse l'effrayait, et pourtant elle lui apparaissait la nuit dans ses rêves, ou, pour parler plus exactement, dans ses cauchemars. Le jour aussi, il pensait à elle ; il éprouvait une sorte de plaisir douloureux à sonder l'abîme de son malheur ; il maudissait la fatalité qui lui avait fait aimer précisément une coquine déchaînée contre lui par ses adversaires. Aussi, le cœur brisé, cherchait-il dans les distractions du tapis vert un oubli, un moyen d'éteindre la flamme qui le consumait.

Le lendemain de sa première partie de baccarat, il avait rencontré M. Ménard au Chapeau-Rouge. M. Ménard lui avait dit qu'après le procès de l'*Aspic*, Roger Bonjour était parti pour Nice. M. Ménard lui avait tracé un tableau des plus attrayants de la roulette où l'on faisait, prétendait-il, sa fortune bien plus rapidement qu'au baccarat. Garocher lui avait raconté l'histoire du fameux Garcia gagnant trois millions dans une soirée et faisant sauter la banque de Hombourg. Laborel avait écouté ces descriptions pompeuses des casinos grandioses des villes de jeu ; mais, en même temps, il avait pensé à Roger Bonjour qu'il eût pu rencontrer à Nice, si la fuite du banquier de M. Vipérin n'était pas venue mettre obstacle au voyage projeté.

M. Ménard avait promis de s'occuper de retrouver Roger ; il avait écrit à Monaco, disait-il, et huit jours s'étaient écoulés, huit jours pendant lesquels, matin et soir, Laborel avait fait rouler des écus sur la table du cercle du Chapeau-Rouge.

Jusqu'alors la fortune lui avait souri. Il commençait à oublier Sarah. Par ricochet, il pensait à la petite Emma, cette douce fillette dont il avait applaudi les débuts. Il se disait que c'était elle qu'il aurait dû aimer; qu'elle méritait, plus que Sarah, d'être retirée de la scène chantante ; qu'elle devait avoir eu, comme lui, quelque secret malheur, dont il pourrait la consoler ; qu'elle était digne d'intérêt, et que, s'il réussissait à doubler, tripler, quadrupler la somme que le tribunal lui avait accordée, il avait encore devant lui les beaux jours d'une existence pleine de félicités qu'il partagerait avec Mlle Emma, sitôt sa mission remplie. Et, en attendant d'un moment à l'autre des nouvelles de Roger Bonjour, il jouait sa modique rente.

Tout à coup, un soir, la chance tourna. Il jouait de concert avec Garocher. En quelques minutes, il perdit tout ce qu'il avait gagné les jours précédents.

Garocher lui conseilla de prendre la banque. Il va

sans dire que ce ne fut pas Laborel qui tint les cartes. Un banquier, avait dit Romain, a mille chances contre les pontes. Néanmoins, pendant cette partie, Garocher ne tourna que des *baccarats*, tandis que les tableaux abattaient des *huit* et des *neuf*. C'était désespérant. En moins d'une heure, Garocher et Laborel perdirent chacun quinze cents francs.

Le premier abandonna la partie.

— Nous n'avons pas de veine, dit-il ; j'en ai assez ... D'ailleurs, je n'ai plus le sou ; il m'est impossible de chercher à me rattraper.

— Voyons si je serai plus heureux que vous ! fit Laborel surexcité. Je prends la banque pour moi seul ... La première fois que j'ai été *ponte*, j'ai eu une chance étourdissante... Il ne peut qu'en être de même la première fois que je serai banquier.

— Si vous êtes en fonds, rien ne vous empêche d'essayer.

Laborel avait trois mille francs. C'était tout ce qui lui restait de la première rente d'indemnité que lui avait servie la Compagnie du chemin de fer.

Il se mit en banque, pria Garocher de lui servir de *croupier*, mêla les cartes, passa le jeu aux tableaux, et fit couper par M. Ménard.

— Je suis certain, lui dit-il, que vous allez me porter bonheur.

Mais la coupe de M. Ménard ne porta pas bonheur à Laborel. En peu de temps, il eut perdu ses trois mille francs.

Il ne se possédait plus. Il ôta de son doigt une bague en brillant qu'il s'était achetée avec les bénéfices de la veille, et demanda s'il n'y avait pas par là le père Salomon. Le père Salomon accourut de la salle de whist et donna quatre cents francs de la bague. Le père Salomon venait de gagner au whist, et il était généreux ce soir-là.

Les quatre cents francs ne firent pas long feu. Laborel quitta sa montre, sa chaîne, l'épingle de sa cravate

et ses boutons de manchettes ; le père Salomon donna trois cents francs du tout. On l'applaudit à tour de bras. Les trois cents francs durèrent une minute.

Haletant, suant, l'œil hagard, Laborel déchira, plutôt qu'il ne l'ouvrit, son gilet, porta la main à sa chemise. M. Ménard, Garocher et quelques autres le regardaient faire, d'un regard triomphant ; des gouttes d'eau sillonnaient le visage de Laborel. Sans mot dire, il se tâta le corps, plongea sa main sous sa chemise ; puis, brusquement, la retira, et, devant tous les assistants stupéfaits, frappa sur la table un formidable coup de poing et s'écria :

— Non !

Et il retomba, épuisé, la tête entre les mains.

A ce moment, la porte du cercle s'ouvrit avec fracas. Une bande de sergents de ville, ayant à sa tête un commissaire en écharpe, fit irruption dans la salle de baccarat.

— Cessez les jeux, messieurs, au nom de la loi ! dit le représentant de l'autorité.

Quelques joueurs essayèrent de reprendre leur argent étalé sur le tapis vert.

— Ne touchez pas à vos enjeux, ils sont confisqués.

Cette descente de police arrivait bien à point pour sauver Laborel du désastre, au cas où il eût succombé ; mais, on vient de le voir, au dernier moment, l'infortuné jeune homme avait triomphé de lui-même.

— Ah ! ah ! fit le commissaire, avec un sourire méprisant, je vois que je suis en pays de connaissances.

En disant ces mots, il promenait sur les assistants consternés son regard inquisiteur.

— M. Garocher qui *croupe !* continua-t-il, agents, cernez la salle et que personne ne sorte !

Puis, il prit les cartes que Laborel venait de laisser échapper de sa main, et les examinant :

— Des cartes biseautées ! s'écria-t-il, allons, la banque est au grand complet....

Et, désignant le mandataire de Paul Rameau qui s'expliquait difficilement ce qui se passait :

— Agents, arrêtez monsieur !

CINQUIÈME PARTIE

FRÈRE & SŒUR

CHAPITRE LXV

LE MORT VIVANT

Dussol avait dit :

— Si je ne retrouve pas Clarisse, j'en ferai une maladie, j'en mourrai.

Puis il avait payé les frais de chambre de ses deux amis, que sa femme — il le pensait du moins — avait dépouillés ; le directeur du Casino, voyant son couple comique dégarni, n'avait fait aucune difficulté pour résilier l'engagement du malheureux mari ; et les quatre amis, n'ayant plus rien qui les retînt à Marseille, étaient retournés à la Capitale.

Gloria, elle-même, avait suivi de très-bon cœur ses trois camarades à Paris, laissant Gustave à la dame qui lui louait ses appartements ; car, comme la femme du prince Ostroloff était au plus mal et pouvait mourir d'un moment à l'autre, le russe était capable d'arriver à l'improviste chez elle, et il est probable qu'il n'eût été que médiocrement flatté de voir son nom donné à un singe.

Quant à Frisolette, nous savons qu'elle avait quitté son état de modiste pour monter sur la scène du café-concert; mais nous n'avons pas dit ce qui l'avait décidée à prendre cette détermination.

Tout le monde sait que les personnes affectées d'un défaut de langue n'ont qu'à chanter pour cesser de bégayer. Tel était le cas de Lorédan, qui était au surplus doué d'une fort belle voix de baryton. Or, comme Clarisse était elle-même chanteuse depuis longtemps, Frisolette, qui ne connaissait à son infidèle amant aucune ressource quelque peu importante, avait pensé que les deux amoureux s'étaient mis ensemble à quelque théâtre ou café-concert. Son amour s'était changé en quelque sorte en haine, et elle avait juré de se venger. Mais comment pouvait-elle rejoindre Lorédan et sa complice? Ce n'était pas à coup sûr en restant à Marseille, et, en sa qualité d'ouvrière, il ne lui fallait pas songer à courir de ville en ville. Profitant donc de ce qu'elle possédait une petite voix argentine assez agréable, qui lui avait déjà procuré quelques succès dans des théâtres de société, elle était allée trouver un agent dramatique qui, sur la foi de sa jolie frimousse, lui avait fait avoir un engagement au café Momus, à Sens. Pour Frisolette, c'était le premier pas ; elle ne signait avec ses directeurs que des engagements très-courts, afin de pouvoir en peu de temps parcourir tous les principaux milieux artistiques ; après avoir battu en tous sens la province, elle comptait se rendre à Paris, ville qu'elle se proposait de visiter en dernier lieu, sachant que Lorédan n'était pas de force à aborder du premier coup n'importe quelle scène chantante de la Capitale.

Frisolette, cependant, se trompait doublement : Clarisse et son amant étaient à Paris, et en outre ils ne roucoulaient pas au café-concert. Mais comment aurait-elle pu le deviner? Non-seulement, elle ne pouvait savoir que Lorédan avait reçu deux mille francs d'une main inconnue ; mais encore, les artistes ne lui avaient pas confié de quel vol Roger et Leclerc avaient été victimes.

Dussol, lui, était convaincu que les tourtereaux se trouvaient à Paris ; mais il s'était dit :

— Si dans quinze jours je ne suis pas redevenu le mari effectif de Clarisse, le chagrin m'aura tué.

Et, comme il était déjà très-abattu, à force de se répéter et de répéter à tout le monde qu'il succomberait infailliblement à sa douleur, il avait fini par fixer, dans son cerveau ébranlé par la tristesse, la date de sa mort.

— Roger, mon cher Roger, disait un matin le désolé comique enfoncé dans son lit, tâte-moi le pouls.

— Eh bien, il va à merveille.

— A merveille ?... oh non ! il doit être bien faible.

— Mais je t'assure qu'il donne ses soixante pulsations.

— Ce n'est pas possible... je sens que je m'en vais.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là ?... Tu te portes comme un charme.

— Tu te trompes, Roger... C'est aujourd'hui le 23 février, et je n'ai pas retrouvé Clarisse...

— Quel rapport y a-t-il ?...

— Il y a que je dois cesser de vivre... C'est fatal... Mon heure va sonner.

— Allons ! il bat la breloque, pensa Roger.

— Ecoute, mon ami, tu es seul à mon chevet ; je vais te confier mes dernières volontés... Dans un quart d'heure, je ne serai plus... Je laisse à Gloria tous les bijoux que Clarisse n'a pas emportés, ou, pour mieux dire, je lui en laisse les reconnaissances, puisque, vu les dépenses de ma maladie, j'ai tout mis au Mont-de-Piété.

— Quelle maladie ?

— Celle qui me tue... Il me semble que, depuis Marseille, je n'ai contracté aucun engagement...

— C'est vrai ; mais tu avais quelques sous de côté...

— Je les ai dépensés... Hier, j'ai mis tous mes bijoux au clou...

— Pourquoi faire ?

— Pour avoir de l'argent, afin de payer le médecin.

— Quel médecin ?

— Celui qui m'a soigné, parbleu !... L'argent est là,

dans le second tiroir de cette commode... Tu le prendras, quand le docteur viendra pour constater mon décès, et tu le paieras...

— Bien... et après? interrogea le journaliste qui trouvait comique la lubie de Dussol, bien qu'elle l'inquiétât un peu.

— Je laisse tous mes effets à Georges.

— Et à moi... que me laisses-tu ?

— Je te laisse le soin de me venger.

— Voilà un héritage!

— J'ai bien par-ci par-là quelques petites dettes...

— Il est joli, ton cadeau

— Dame, mon cher Roger, c'est une marque de confiance que je te donne.

— C'est bien, j'accepte ton testament sous bénéfice d'inventaire.

— Quand je serai mort, continua Dussol d'une voix lugubre, vous m'enterrerez avec soin... Je ne veux pas qu'on prononce de discours sur ma tombe... Seulement, toi, Roger, tu feras l'épitaphe... Tu mettras : *Ci-gît Dussol*, qui après avoir mené une vie de Polichinelle... c'était son plus beau rôle... trois larmes... s'est endormi du sommeil éternel, en attendant... trois larmes... que sa trompeuse moitié... toute une ligne de larmes... vienne le rejoindre dans les sphères du néant !

A ce moment, la pendule sonna midi. Au premier coup du timbre, Dussol saisit la main de Roger, la pressa fortement et murmura :

— Adieu !... C'est l'heure... Tu les embrasseras pour moi... Adieu !...

Là-dessus, il poussa un grand soupir et resta immobile.

— Allons, murmura le journaliste, il a décidément perdu la boule... Cette fois, ça y est.

— Oui, répondit l'autre, ça y est... Cette fois, je suis bien mort.

— Que faire ? se dit Roger, se levant et arpentant la chambre, en proie à une vive anxiété.

— Que faire ? fit Dussol... Parbleu ! tu devrais, j'imagine, commencer par me fermer les yeux ! . . . Je dois avoir une figure ridicule avec mes yeux grands ouverts. . . . Allons ! Roger, rends-moi les derniers devoirs.

Il finissait à peine de prononcer ces mots que Gloria, suivie de Leclerc entra impétueusement dans la chambre.

— Chut ! chut ! s'écria le fou, est-il permis de faire un vacarme pareil chez un mort.

— Chez un mort ! exclamèrent à la fois Georges et Gloria, et qui est mort ?

— Sacrebleu ! vous ne le voyez donc pas ?... Moi !

Roger fit à ses deux camarades un geste significatif.

— Ah ! j'y suis, hurla Dussol, c'est cet imbécile de Roger qui a oublié de me fermer les yeux. . . . Parce que vous me les voyez ouverts, vous vous figurez que je suis vivant.

Puis se radoucissant :

— Viens, Gloria, je t'en prie, ferme-les-moi.

Les deux nouveaux venus ne savaient quelle contenance prendre. Ils avaient bien envie de rire, et cependant ils étaient en présence d'un malheur.

— A propos, continua Dussol, j'ai chargé Roger de vous communiquer mes dernières volontés.... Je voudrais bien vous dire ce que je vous laisse à chacun ; mais, comme je suis mort, vous comprenez que cela m'est impossible.... Aussi, pourquoi arrivez-vous si tard ?

Georges, Gloria et Roger se consultaient, quand on frappa.

— Est-ce ici chez M. Dussol ? demanda un homme ouvrant la porte.

— Oui, que lui voulez-vous ?

— Nous apportons le cercueil.

— Bon, il y a un cercueil ! fit Leclerc.

— Entrez, brave homme, entrez, dit Dussol sans se

déranger.... c'est le cercueil que j'ai commandé hier, mes amis.

Et, comme les autres ne voulaient pas recevoir la boîte funèbre :

— Par exemple ! s'écria le mort, en sautant, furieux à bas du lit, vous refusez de laisser entrer ici ma bière ? Est-ce que vous voulez par hasard me jeter comme un chien à la voirie ?

Les trois camarades se regardaient abasourdis.

— Une si belle bière ! poursuivit Dussol en la faisant résonner. . . . Ce serait dommage de la renvoyer.... Je vais être là-dedans comme dans de l'édredon.

Après quoi, s'adressant aux ouvriers ébahis :

— Vous attendez votre argent ?... Mes héritiers vous régleront ça.

Cette fois, ce fut au tour des ouvriers de protester. Ils allaient même se fâcher, se croyant l'objet d'une mystification ; mais Leclerc les entraîna sur le palier, leur dit quelques mots, et ils s'en allèrent.

— Eh bien, reprit Dussol, maintenant il ne reste plus qu'à remplir les dernières formalités... Toi, Roger, tu vas aller au bureau des pompes funèbres... Toi, Gloria, rends-toi chez le docteur; je désire qu'on me chauffe la plante des pieds avec le fer rouge, car je ne tiens pas à être enterré vivant ? Si j'étais simplement en léthargie, pensez donc !... Quant à Georges, il ira chez l'imprimeur commander les billets de faire part.

— C'est cela, répondit Leclerc, nous allons te laisser pour faire toutes tes commissions... Seulement, si quelqu'un vient pendant notre absence, aie la bonté de ne pas ouvrir.

— Cette bêtise ! fit l'insensé ; avec ça qu'un mort peut faire un mouvement !

— Réflexion faite, dit Roger, échangeant un regard avec Leclerc, Gloria et moi, nous allons d'abord accomplir nos courses qui sont plus pressées que celle de Georges... Comme on ne t'enterrera que demain matin,

nous avons le temps de commander les lettres de décès qui se font en une heure... Georges restera auprès de toi pour te veiller... Tu le comprends, n'est-ce pas ? il n'est pas d'usage de laisser seuls les... les morts... Nous, nous allons chercher d'abord le médecin, pour la constatation... C'est ce qu'il y a de plus important...

— Parbleu ! interrompit Dussol, on ne peut pas m'emballer si le docteur n'a pas déclaré que je suis bon à ça !

— Justement, continua Bonjour, je suis en excellents termes avec le chef interne de la Salpêtrière... Il nous donnera un bon coup de collier pour l'opération... Tu saisis, Leclerc ?

— Parfaitement... Courez au plus vite avec Gloria; moi, je veille le cadavre...

— Est-ce que je ne commence pas à sentir mauvais ? demanda Dussol.

— Oh ! pas encore... Il n'y a pas une heure que tu es mort...

— Cependant, il m'avait semblé percevoir une odeur... Enfin, si le docteur sentait que je dusse entrer trop vite en décomposition, vous me feriez embaumer, n'est-ce pas ?

— Oui... Compte là-dessus.

Leclerc s'assit au chevet de Dussol, et donna une poignée de main à ses deux camarades qui partirent. En descendant dans la rue, Gloria prit le bras de Roger.

— Pauvre Dussol ! Faut-il qu'il soit amoureux de sa Clarisse pour en être là ! dit le journaliste.

— On a raison de comparer l'amour à une folie, repartit Gloria... Que je fais bien, moi, de n'aimer mon prince que pour la rigolade !

Roger regarda sa camarade et tressaillit.

— Es-tu sûre, Gloria, de ne jamais aimer sérieusement, comme notre malheureux ami ?

— Ma foi ! oui... Qui aimerais-je, d'abord ?... Les

hommes sont tous, en amour, ou des imbéciles ou des farceurs.

Roger eut un nouveau tressaillement. Sa poitrine se gonfla et laissa échapper un soupir.

— Ah ! dit-il, comme toi, Gloria, je n'ai jusqu'à présent aimé qu'en manière de distraction... Mais, ce que je viens de voir chez Dussol m'a frappé, et il me semble que je suis appelé à éprouver un véritable amour.

Gloria poussa un joyeux éclat de rire.

Deux jours après, grâce à un ami que Leclerc avait dans le corps médical, Dussol entrait dans une maison de santé pour y subir un traitement. Le peintre, qui était en ce moment plus fortuné que Roger, paya les frais occasionnés par leur camarade.

CHAPITRE LXVI

UN FAUX RÉPUBLICAIN

Il y avait quinze jours que Roger ne se nourrissait exclusivement que de pain.

Dussol était enfermé depuis trois mois. Leclerc avait été appelé à Tours par un ami du marquis d'Espinouze, et Gloria dépensait tout son argent à chercher l'indigne Clarisse, car elle était persuadée que Dussol ne recouvrerait la raison que si on lui ramenait son épouse. Elle se figurait être sur une piste, elle s'était donc vaillamment lancée à la poursuite de cette femme qu'elle méprisait et comptait la vaincre par de sérieuses remontrances, et en lui dépeignant la triste position dans laquelle son inconduite avait mis son mari.

Ce soir-là, elle avait donné rendez-vous à Roger au Palais-Royal, pour lui confier le résultat de sa chasse.

Roger, à cette époque, collaborait à un journal de principes intitulé le *Devoir,* auquel il fournissait des articles judiciaires et des chroniques théâtrales. Le *Devoir* était en majeure partie rédigé par de vieux proscrits, qui avaient fondé, au prix de grands sacrifices, cet organe pour lutter contre l'Empire déjà agonisant.

Dans cette feuille, il n'y avait pas à proprement parler d'appointements fixes; tous les rédacteurs étaient gens dévoués, et ne passaient à la caisse que lorsqu'ils étaient pressés par le besoin, car il faut dire que le journal, comme tous les journaux sérieux et doctrinaires, faisait tout juste ses frais. Aussi, Roger, qui n'avait pas d'autre place, se trouvait-il aux prises avec la misère la plus épouvantable. Certainement, il aurait pu, en attendant des jours meilleurs, emprunter de l'argent à Georges qui faisait très-bien ses affaires ; mais Roger était fier, même avec ses plus intimes amis. Il ne se contentait pas de cacher son dénûment à Leclerc dans ses lettres et à Gloria dans ses conversations, il allait jusqu'à se priver de manger pour affranchir sa correspondance, et pour ne pas s'exposer à être en reste de galanterie avec la petite folle, à qui il offrait à l'occasion une choppe prélevée sur l'argent destiné à sa nourriture.

Le matin, il s'était fait avancer cinq francs par le caissier du *Devoir*. Quatre francs lui avaient servi à payer un arriéré chez le boulanger, et il avait gardé vingt sous pour l'imprévu du soir.

En attendant l'heure du spectacle où il verrait Gloria, qui devait lui rendre compte de la mission qu'elle s'était donnée, il se promenait dans la galerie de Valois.

— Ah çà ! se disait-il, quel est ce sentiment que j'éprouve pour ma bonne petite camarade ? Est-ce que, par hasard, je l'aimerais ?... Ce serait étrange !... Voilà des années que nous avons vécu ensemble dans la plus grande intimité, et jamais la moindre velléité d'a-

mour n'était venue à ma pensée... Aujourd'hui, il me semble que je me dois à cette fille. Bien qu'elle soit depuis longtemps éloignée du prince, je considère celui-ci comme un homme auquel il faut que j'arrache Gloria !... D'où vient que ma sympathie pour elle est devenue tout à coup si vive ?... Il y a là-dessous quelque chose que je ne m'explique pas... J'avais, tout récemment encore, une maîtresse ; elle était bien gentille, Rosette ; elle m'aimait, elle m'aimait pour moi-même, car je n'avais que mon cœur à lui donner... Eh bien, ce cœur, je le lui ai retiré... Voilà de longues semaines que je n'ai plus revu Rosette...

Et, continuant à interroger son cœur, il rêvait.

Passa un journaliste de ses amis.

— Que faites-vous là, Roger ?

— Je me promène en attendant le lever du rideau.

— Avez-vous des nouvelles de l'affaire Griffonnier ?

— Non.

— Cependant vous collaborez au journal de Vaillanceau.

— Qu'est-ce que eela prouve ?... Je sais que Griffonnier, qui appartient à cette catégorie de républicains qui déshonorent notre parti, a, selon son ignoble habitude, traité de mouchard mon rédacteur en chef. . . . Vaillanceau lui a envoyé des témoins, mais Griffonnier a répondu qu'il ne se battait pas, que Proudhon ne s'était pas battu, et qu'il ne voyait pas par conséquent pourquoi lui, Griffonnier, se battrait.... Voilà tout ce que je sais....

— En vérité, pour un rédacteur du *Devoir* vous êtes bien en retard sur un fait qui vous intéresse, après tout.... Faut-il donc que ce soit moi qui vous apporte les dernières nouvelles ?

— Donnez-les.

— Eh bien, Griffonnier est revenu sur sa première décision...

— Ah ! il consent à aller sur le terrain ?

— Sur le terrain ?... pas précisément.... Il a proposé tout d'abord de s'enfermer avec Vaillanceau dans une chambre obscure...

— Pourquoi faire ?

— Pour entamer une conversation à coups de couteau.

— Il est fou, cet homme.

— Pas le moins du monde.... Il fait des propositions impossibles, parce qu'il sait qu'on ne les acceptera pas... Comme après cette offre de duel grotesque chacun s'est moqué de lui, il a déclaré qu'il consentait à aller sur le terrain, mais à la condition qu'on se battrait au pistolet...

— Bien.

— Attendez... à bout portant... une arme chargée ; l'autre, non.

— C'est un enragé que cet animal-là.

— Allons donc ! c'est un homme qui veut poser pour le brave et qui tient avec ça énormément à sa peau.

— Il me semble cependant que ce n'est pas à lui, qui est l'insulteur, qu'il appartient de poser les conditions.

— Mon cher Roger, si j'étais à la place de votre rédacteur en chef, je ne me soucierais pas le moins du monde des insultes de Griffonnier... Ce Griffonnier est un misérable qui s'est faufilé on ne sait comment dans la presse démocratique, et ce ne sont pas ses basses insultes qui pourront entacher l'honneur de Vaillanceau ; celui-ci, au moins, a toujours payé de sa personne ; il arrive à peine de Lambessa où il a été transporté au coup d'État, et nous l'estimons et le vénérons tous.

— C'est vrai.

— Ah ! voici Clément. Peut-être saura-t-il quelque chose !

Celui qu'on venait d'appeler Clément s'approcha.

— Eh bien ? lui demanda-t-on.

— Ce qui était à prévoir est arrivé... Vaillanceau aurait à la rigueur accepté le duel de Griffonnier ; mais, heureusement, on l'en a dissuadé... D'ailleurs, on com-

mence à murmurer de tout coté contre Griffonnier, on fait remarquer que partout où il passe il sème la discorde, et qu'il traite un peu trop facilement les gens de mouchards.

— En effet, pour peu qu'on ne pense pas comme lui, il vous lance ce suprême argument : Vendu ! bonapartiste !

— On fait une enquête sur le bonhomme, et il paraît que son passé est assez ténébreux... Il aurait, assure-t-on, prêté serment au coup d'Etat... Enfin, on découvre que, pour un homme qui affecte tant de pureté politique, il n'est rien de bien propre.

— On devrait en faire justice une bonne fois.

— Avez-vous vu son article de ce soir ?

— Il insinue que tous les rédacteurs du *Devoir* sans exception touchent des appointements secrets à la Préfecture de police.

— C'est infâme !

L'heure du spectacle venait de sonner. Les trois journalistes entrèrent au théâtre du Palais-Royal.

Au second acte, Gloria arriva. Roger s'en vint s'asseoir à côté d'elle aux fauteuils d'orchestre.

— J'ai passé quatre jours à fouiller tout Villiers-le-Bel ; pas plus de Clarisse que sur ma main... Mais il n'y a pas de fumée sans feu, elle y avait habité il y a un mois... Elle serait maintenant à Vaucresson ou dans les environs... Il faudra que j'y aille... Et toi, qu'as-tu fait ?

— Moi, rien. Je m'ennuie quand je ne te vois pas.

— Pauvre Roger !

Elle lui serra la main.

— Je comprends ça, dit-elle. Dussol est enfermé, Leclerc est au diable, il ne reste plus que nous deux.

A l'entr'acte, Roger fit :

— Il n'est pas drôle, ce vaudeville... Si nous sortions pour prendre un bock ?

— Je veux bien, répondit Gloria.

Ils allèrent à un café voisin.

En un coin de la salle, à une table isolée, quelques personnes discutaient ; dans le nombre se trouvait un homme de quarante-cinq ans environ, portant une barbe à peu près blonde, ayant un assez grand front et un regard d'une fausseté choquante : c'était Griffonnier. Roger l'avait vu en entrant, mais il ne lui avait adressé qu'un coup d'œil de mépris : quant à Gloria, elle n'y avait point pris garde.

Les deux camarades étaient donc en train de boire et de causer, lorsque tout à coup Gloria interrompit sa phrase, éprouva comme un tremblement nerveux, ses joues s'empourprèrent : elle venait d'apercevoir Griffonnier.

Avant que Roger eût pu lui demander ce qui lui arrivait, elle fut debout, et, allant droit au groupe, s'élança sur l'adversaire de Vaillanceau.

Alors une scène orageuse éclata. Roger ne comprenant rien à ce qui se passait, s'était précipité sur les pas de Gloria, tandis que tout le café se levait ; mais il n'eut que le temps de voir sa camarade cingler d'un coup de cravache la figure de Griffonnier et de lui entendre dire à cet homme ;

— Misérable ! vous prétendez que vous ne me connaissez pas ? Il y a trois ans, vous ne m'avez que trop connue, pour mon malheur et celui de mon père, alors que je m'appelais Louise Jeandet !

Roger Bonjour devint livide et chancela. Ces deux derniers mots venaient de lui apprendre que Gloria était sa sœur.

CHAPITRE LXVII

DUEL A MORT

A un cinquième de la rue des Gravilliers, dans le vieux quartier du Temple, Roger écrit. Il écrit à Leclerc, et il écrit à sa sœur.

A celle-ci, il apprend ce qu'il sait depuis la veille : qu'il est son frère ; il la conjure de rompre toute relation avec le prince, et de revenir à une vie correctement honnête.

A Georges aussi, il fait part de sa découverte, et il place Louise sous sa protection.

Que va donc faire Roger ?... Voici :

Le journaliste, après la scène du Palais-Royal, a reconduit Gloria chez elle ; il l'a calmée, comme il a pu; et l'a quittée, après s'être bien assure qu'elle n'attendait personne. Gloria a remarqué cette inquiétude, et s'est dit:

— Est-ce qu'il se figure que je reçois des amants en l'absence du prince ?... Cela n'est pas ; mais quand cela serait, qu'a-t-il à y voir ?... Gustave l'aurait-il chargé de me surveiller !... Non, c'est impossible.... Me surveille-t-il pour son propre compte ?... Qui sait ?... Mais, dans ce cas, quel mobile le pousse ?... Ah ! j'ai peur de comprendre.... Voilà longtemps qu'il me regarde drôlement... Ce soir, au théâtre, il m'a pressé la main d'une manière étrange.... C'est cela, Roger en tient pour moi !... Pauvre Roger !... C'est un si bon garçon ! mais l'amour ne se commande pas.... Je l'aime comme un ami, comme un frère.... Mais je ne crois pas qu'il devienne jamais mon amant.... Et pourtant, il vaut mieux que beaucoup d'autres.... Pauvre Roger ! il doit être pauvre, bien pauvre, je le sens, j'en suis sûre,

et il n'ose pas me faire sa déclaration.... Pauvre Roger!

En disant cela, Gloria avait décroché du mur une photographie encadrée, qui pendait entre celles de Leclerc et de Dussol, et elle l'avait regardée longtemps avec tendresse, les yeux mouillés de larmes.

De son côté, Roger pensait à Gloria.

— Chère Louise ! se disait-il.... Pendant trois ans, j'ai vécu à côté d'elle, sans savoir qu'elle était ma sœur. Bien qu'elle ne fût pour moi qu'une camarade comme Dussol et Georges, je me sentais attiré vers elle, j'éprouvais pour elle une affection plus forte, plus sérieuse.... C'était la voix du sang qui me parlait!... Chère Louise! Et c'est ce misérable Griffonnier qui l'a déshonorée?... Oh ! il me faut une réparation éclatante !... Mais que dis-je ?... Je deviens fou.... D'après les lois stupides et barbares qui régissent la société, mon devoir serait d'obliger Griffonnier à épouser ma sœur.... Hélas ! que le monde est idiot! sous prétexte de réparation sociale, il condamne la fille déshonorée à devenir l'esclave du criminel qui l'a flétrie.... Non ! il n'en sera pas ainsi.... Je tuerai Griffonnier !

Et Roger s'était endormi sur cette pensée. Quelle triste nuit il passa ! Son rêve était troublé par le hideux cauchemar. Il voyait l'ignoble Griffonnier jetant sa sœur dans la boue ; puis, arrivait le prince qui couvrait Louise de pièces d'or qu'il lui lançait par poignées, et à mesure que cet or touchait Gloria il se changait en boue. Enfin, au-dessus de cet horrible tableau, dans un horizon rouge de sang, apparaissait une figure aux traits effacés ; c'était son père, à lui et à Louise. Louise tendait les mains vers cet homme, l'appelait à son secours, et cet homme fuyait, se bouchait les oreilles pour ne pas l'entendre, la repoussait. Après avoir abandonné son fils aux jésuites, il abandonnait sa fille à la honte et à la misère. Alors, Roger s'éveillait en sursaut et maudissait son père.

Le lendemain, il avait juré que, Griffonnier ayant commis assez de crimes, il était temps de faire disparaî-

tre ce scélérat du nombre des vivants, puisque ses forfaits étaient d'une nature telle qu'ils échappaient à l'action de la justice.

Ah! qu'il lui tardait de tenir ce misérable au bout d'une épée ... Il prendrait, pour le forcer à venir sur le terrain, le prétexte de la basse insinuation formulée la veille contre tous les rédacteurs du *Devoir*, et il le contraindrait bien à marcher !

Aussi, une fois qu'il eut serré dans sa poche les deux lettres à Louise et à Georges (car il fallait tout prévoir), il se leva pour se rendre à son bureau de rédaction, où il pensait trouver deux amis qui consentiraient à lui servir de témoins. Il allait au duel avec confiance ; tout lui disait que, dans une affaire d'honneur, la victoire doit toujours rester à l'honnête homme ; il ne s'était jamais battu, il n'avait jamais tenu un fleuret de sa vie, mais cela lui importait peu ; il avait le droit pour lui, il avait au cœur une haine légitime qui décuplait ses forces, et la seule crainte qu'il ressentait par instants était que Griffonnier refusât la lutte. Mais, pour l'y forcer, il était résolu à tout.

Il se disposait donc à quitter sa chambre ; au moment où il se levait, il sentit ses jambes faiblir sous lui, et il n'eut que le temps de s'appuyer sur sa table. Revenu à la réalité, il se rappela, grâce à son estomac qui semblait se déchirer, que depuis quinze jours il ne se nourrissait que de pain, et que la veille il n'avait même pris aucun aliment, sauf le bock de bière que, pour cacher sa détresse, il avait bu le soir avec Gloria.

Il se regarda dans un carreau de miroir collé contre le mur ; son visage était décomposé ; ses yeux, entourés d'un cercle de bistre, étaient gonfles au-dessous des paupières, tels que les yeux d'un vieillard qui sort d'une orgie ; ses traits étaient allongés, ses joues semblaient creuses, deux lignes fortement accentuées et tirées obliquement allaient comme un sillon de ses narines aux deux coins de sa bouche ; son teint pâle avait pris une

couleur mi-jaune mi-verdâtre, comme si son visage n'avait pas été lavé depuis longtemps ; sa peau s'était couverte de rugosités ; ses tempes paraissaient s'enfoncer dans son crâne, et, sous ses cheveux qui, effet bizarre, avaient l'air d'être éclaircis, on distinguait le cuir chevelu qui avait revêtu une blancheur mate. Roger ne se reconnaissait pas, il ne pouvait croire que la figure qu'il apercevait dans le miroir réflecteur fût la sienne, et il avait raison ; cet homme n'était pas le joyeux bohème que nous avons connu, c'était le spectre de la faim.

Cette faiblesse cependant passa. Quand on endure la faim, on ressent comme cela des anéantissements passagers qui vont augmentant de force et d'intensité, jusqu'à ce qu'une dernière faiblesse plus écrasante que les autres vous saisisse et vous cloue sur un lit, à moins que ce ne soit sur le trottoir de la première rue venue. Il est vrai que dans ce cas les bons bourgeois, dont l'estomac n'a jamais souffert que des indigestions, se détournent de vous avec horreur, en disant : Pouah ! un ivrogne !

Cette première crise terminée, Roger résolut de ne pas attendre la seconde, et descendit en toute hâte. Il lui restait quatre sous de sa pièce de un franc de la veille. Il mangea pour deux sous de pommes frites et but un quart de gros-bleu ; puis, quelque peu réconforté par cette nourriture, il se rendit aux bureaux du *Devoir*.

Tous les rédacteurs étaient assemblés.

— Vous arrivez bien à point, lui dit Vaillanceau, nous n'attendions plus que vous, mon cher Roger... Avez-vous lu l'article de Griffonnier ?

— Oui.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une infamie, et je vais lui en demander raison personnellement.

— Vous avez tort... Nous avons tous décidé, ici, que nous n'opposerions plus désormais aux injures de ce misérable qu'un unanime mépris.

— Bien... Mais, sans engager la rédaction, croyez-vous que je puisse agir pour mon compte particulier ?

— Certainement... Le malheur est que votre démarche n'aboutira pas, et qu'elle ne servira qu'à faire croire au public qu'il se trouve encore un honnête homme pour juger Griffonnier digne de lui.

— Cet homme est un lâche, je le sais, répondit Roger ; mais, dussé-je le traîner sur le terrain par les oreilles, il y viendra.

— Bonne chance !

— Il est onze heures... Griffonnier est au café Procope, occupé à s'absinther... Qui vient avec moi ?

Un jeune rédacteur se leva. Roger serra la main à ses amis et partit.

Quelques minutes après, il entrait au café Procope, où, comme il avait eu raison de le penser, se trouvait Griffonnier, attablé et entouré de la riche collection de coquins de son espèce qui composaient son état-major.

— Monsieur, dit Roger, s'adressant au misérable d'une manière polie mais sèche, j'ai à vous parler.

— Je vous écoute, répondit l'autre avec impertinence et sans se déranger.

— Mais ce que j'ai à vous communiquer, monsieur...

— Parlez, je vous dis. Je suis de ceux auxquels toutes communications peuvent être faites sans mystère.

Roger sentit le rouge de la colère empourprer ses joues.

— Eh bien, monsieur, je viens vous demander raison de l'odieuse insinuation que contient votre article d'hier soir à l'égard de la rédaction du *Devoir*.

— Ah ! vous faites parti du *Devoir* ?

— Vous le savez bien, monsieur !

— Alors, écoutez-moi à votre tour, jeune homme, fit Griffonnier d'un air de protection affectée ; si vous voulez un bon conseil, laissez-moi tranquille... Je n'ai que faire des visites des rédacteurs du *Devoir*.

— Pouquoi les insultez-vous, dans ce cas ?

— Dire la vérité aux gens n'est pas les insulter.

— Misérable !

— Allons, jeune homme, vous vous emportez bien à tort... C'est vous qui m'insultez... Mais, heureusement, j'ai pitié de vous... Je comprends très-bien que vous êtes l'envoyé de Vaillanceau qui a peur de moi...

— Peur de vous ?... Vaillanceau ?... Ah çà ! voyons, voudriez-vous donner le change à la galerie ?... Croyez-vous que tout le monde ne voit pas qu'avec vos propositions de duels impossibles, le poltron, c'est vous !

Griffonnier haussa les épaules.

— Oui, vous êtes un poltron, et, quand vous déclarez ne devoir jamais vous battre qu'à la condition que la vie de votre adversaire et la vôtre seront jouées à pile ou face, c'est que vous pensez que personne n'acceptera un pareil duel,c'est que vous savez que personne ne consentira à en être le témoin, c'est que vous êtes un lâche !

— Savez-vous que vous commencez à me donner sur les nerfs, jeune homme, avec vos airs de fend-le-vent ?... Allez dire à votre patron que je n'ai pas de temps à perdre à corriger ses employés.

— Triple misérable que vous êtes ! vous n'ignorez pas que je viens ici pour mon compte.

— Ah ! fit Griffonnier avec un sourire cynique, ah ! j'y suis, vous venez de la part de certaine gadoue avec qui vous étiez hier au soir et qui m'insultait, elle aussi.

— Oh ! l'infâme ! rugit le journaliste.

— Sachez alors, jeune homme, que je n'ai pas l'habitude de me compromettre avec les chevaliers-servants des filles de joie.

La patience de Roger était à bout. A cette suprême insulte, Roger furieux d'entendre avilir aussi ignoblement sa sœur par le scélérat même qui l'avait déshonorée, Roger bondissant sous cette odieuse imputation de proxénétisme qui est une des basses calomnies dont se servent à tous propos les coquins en guise d'arguments,

Roger saisit à deux mains Griffonnier par son habit, le secoua rudement et lui cracha en plein visage.

Les consommateurs, qui assistaient à cette scène et qui, voyant la retenue primitive de Roger et le flegme calculé de Griffonnier, n'étaient pas intervenus tant qu'il n'y avait eu que des paroles échangées, étaient loin de s'attendre à un pareil dénouement, et surtout à un dénouement si brusque ; aussi, quand les amis de Griffonnier se précipitèrent sur Roger pour porter secours à l'autre, celui-ci, aveuglé par la salive de son adversaire, se débattait contre le jeune homme qui, après l'avoir maculé, lui infligeait encore deux vigoureux soufflets.

L'entourage de Griffonnier allait faire un mauvais parti à Bonjour ; mais, par bonheur pour lui, tous les autres consommateurs s'interposèrent, et, lui donnant même raison, séparèrent les combattants.

Le rédacteur du *Devoir* qui avait consenti à accompagner Roger Bonjour s'était tenu en dehors du café pendant l'altercation , afin que, si des coups devaient être portés, l'attaque n'eût pas l'air d'avoir été préméditée ; mais, lorsqu'il entendit le tumulte, il n'écouta que son amitié et s'élança à son tour dans la mêlée, à l'instant où Griffonnier, l'œil hagard, le visage pourpre et la barbe ruisselante de crachats, hurlait :

— Polisson ! vaurien ! canaille ! vous me paierez cet outrage !... je le laverai dans votre sang !... nous irons sur le terrain, mais pas pour entamer un de vos duels de freluquets... nous nous battrons à mort !

— Parbleu ! répondit Roger, mais c'est précisément ce que je demande... Je souscris d'avance à toutes vos conditions.

— Malheureux ! que dites-vous ? fit à voix basse l'autre rédacteur du *Devoir*... Il va vous proposer son fameux duel à bout portant.

— Je l'accepte.

— Vous êtes fou.

— Non, je sais ce que je fais.

Et, prenant à part son collaborateur, Roger lui dit :

— Mon cher, il y a au fond de cette affaire quelque chose de mille fois plus grave que l'article de ce misérable. J'ai à venger une injure terrible que je ne puis vous dire; j'ai à effacer un affront sanglant fait à un des miens, je le jure sur l'honneur.

— Dans ce cas, je suis à vos ordres.

Griffonnier avait choisi ses deux témoins. Le calme s'était rétabli dans le café. Roger et son ami avaient pris place à une table.

Un des témoins vint à eux.

— Monsieur, dit-il à Roger, après l'outrage public dont vous vous êtes rendu l'auteur, il ne vous reste plus, pour en préparer la réparation, qu'à désigner deux personnes à qui nous ferons savoir les volontés de M. Grifonnier.

— Voici d'abord monsieur, répondit Roger en désignant son ami.

— Mais un seul témoin ne suffit pas.

— Eh bien, ce soir, monsieur...

— Ce soir ?... un outrage comme le vôtre appelle une réparation immédiate.

— Cependant, fit l'ami de Roger, pour un duel, et surtout pour un duel à mort, un témoin ne se trouve pas comme cela en cinq minutes.

A ce moment, la porte du café s'ouvrit, et un jeune homme entra. Le nouveau venu alla au comptoir, dit quelques mots au patron, celui-ci désigna la table où était assis Roger, et le jeune homme, qui n'était autre que Laborel, s'avança.

— Monsieur Roger Bonjour ? demanda-t-il.

— C'est moi.

— Je viens de votre bureau, et, comme j'ai à vous entretenir de choses qui ne souffrent aucun retard, j'ai pris la liberté de me faire indiquer où je pourrais vous trouver.

— Vous avez bien fait... Asseyez-vous donc.

Le témoin de Griffonnier, comprenant qu'il était de trop, se retira; mais, en se retirant, il dit :

— A midi, monsieur... C'est tout le délai que nous pouvons vous accorder.

— C'est bien, monsieur, à midi.

— Monsieur, commença Laborel, j'ai d'abord à vous apprendre une triste nouvelle... Votre oncle, M. Paul Rameau, est mort.

— Mon oncle est mort ? fit tristement Roger.

— Hélas ! oui, monsieur, il y a huit mois... En mourant, il m'a chargé de vous porter ses adieux et ses dispositions dernières, — car, je puis le dire, j'étais son seul ami, — et je vous prie de croire que, si je ne vous ai pas vu plus tôt...

Roger interrompit Laborel :

— Vous étiez, venez-vous de me dire, le seul ami de mon oncle Rameau ?

— Oui, monsieur, et j'en suis fier.

— Vous êtes alors mon ami.

Et il lui tendit sa main loyale que l'honnête Laborel serra.

— Eh bien, reprit Roger, je réclame de vous, en qualité d'ami, un service que vous ne pouvez me refuser.

— Monsieur Roger, je suis prêt à me faire tuer pour vous comme je me serais fait tuer pour votre oncle.

— Je vais me battre en duel... Soyez mon témoin.

— Vous battre en duel ? s'écria Laborel effrayé.

— Oui, pour une raison des plus graves.

— Mais laissez-moi au moins le temps de vous dire que...

— Non. Une réparation d'honneur passe avant tout. Réglons d'abord la rencontre que je dois avoir avec un misérable et puis nous causerons de tout ce que vous voudrez.

— Mais, monsieur Roger...

— Voyons, êtes-vous mon ami, oui ou non ?

— Oh ! monsieur Roger, c'est-à-dire que je vous aime,

tenez, comme un frère... Nous avons souvent parlé de vous avec M. Rameau, allez.

— Eh bien, donnez-moi votre parole que vous me servirez, avec monsieur que voici, de témoin dans cette affaire, jusqu'au bout.

Laborel avait souvent entendu parler de duels entre journalistes, duels qui ne se terminent généralement par une égratignure. Il n'attacha aucune importance à ce que Roger lui demandait et promit.

Immédiatement, les pourparlers s'engagèrent entre les quatre témoins. Ceux de Griffonnier dictèrent les conditions auxquelles il fallait s'attendre. Pour le coup, Laborel n'y vit plus et comprit, mais trop tard, la gravité de l'engagement qu'il avait pris. Il n'était plus temps de reculer. Laborel, anéanti par la responsabilité imprévue du rôle qu'il allait jouer dans le drame sanglant qui se préparait, Laborel laissait son compagnon débattre avec les témoins de Griffonnier les conditions de la rencontre. Elle fut fixée à trois heures de l'après-midi. On devait sortir même du département. Du côté de Vaujours, dans un coin de la forêt de Bondy, les témoins de Griffonnier connaissaient un endroit propice, situé à quelque distance de la ligne du chemin de fer de Soissons; là, tout près, se trouvait la campagne d'un de leurs amis, chez lequel on transporterait la victime, et, pour éviter toute poursuite, on déclarerait un accident, les quatre témoins s'engageant à certifier le fait, si besoin était. D'ailleurs, l'affaire serait tenue secrète et aucun procès-verbal ne devait être publié.

Roger accepta tout, mangea un morceau à la hâte avec ses deux témoins; Laborel avait tenu à offrir à déjeuner, espérant dissuader son nouvel ami de ce terrible duel, mais il s'était heurté à une résistance opiniâtre.

— Monsieur Laborel, avait dit obstinément Roger, cet homme est de trop sur terre; il faut que je le tue.

— Mais si c'est vous qui êtes tué?... Vous ne savez donc pas que je suis chargé...

— Je ne veux rien savoir. Vous m'apprendrez en route ce que vous avez à m'apprendre ; pour le moment, laissez-moi songer à toutes les précautions nécessaires.

Laborel était navré ; il voulait parler, mais Roger lui fermait toujours la bouche. D'ailleurs, il le comprenait, après l'outrage éclatant infligé le matin à Griffonnier, Roger ne pouvait pas, pour n'importe quel motif, refuser le duel qu'il avait lui-même cherché ; aussi Laborel subissait-il la situation avec désespoir.

Le déjeuner, si rapide qu'il fut, mit complétement d'aplomb le pauvre Roger qui n'avait auparavant dans le ventre que deux sous de pommes de terre du matin. Après le repas, le journaliste prit un congé d'une heure et alla s'enfermer dans sa chambre.

Mais revenons brièvement sur le passé et disons en deux mots ce qui était arrivé à Laborel.

Laborel, après avoir été arrêté au cercle du Chapeau-Rouge en compagnie de Garocher et d'autres filous, n'avait pas eu de peine à faire reconnaître son innocence par trop évidente, puisque, dans la soirée de l'arrestation, il avait perdu tout ce qu'il possédait. C'est pourquoi, au bout de huit jours de détention, il fut remis en liberté, tandis que Garocher et les autres passaient en correctionnelle, et, comme il fut facilement établi qu'il avait été victime de grecs émérites, le juge d'instruction lui fit même restituer l'argent dont on l'avait dépouillé. A sa sortie de prison, Laborel n'avait fait qu'un saut pour aller aux bureaux du *Devoir ;* car un employé du greffe lui avait appris que c'était le journal auquel collaborait Roger Bonjour.

A trois heures précises, deux voitures de remise débarquaient à l'endroit indiqué sept personnes : les deux adversaires, les témoins, et un médecin, ami de Griffonnier, qui avait consenti à venir signer, pour la victime du duel, une déclaration de mort par accident. Quant aux témoins, ils s'étaient engagés réciproquement et par écrit à taire la rencontre.

En route, dans la voiture, Laborel avait raconté à Roger Bonjour ses mésaventures au Cercle du Chapeau-Rouge, où il était allé pour rencontrer le gérant de l'*Aspic,* M. Ménard.

— Ménard ! s'était écrié le journaliste ; mais il est mort depuis six mois !

— Allons, avait pensé Laborel, c'était encore un piége de nos ennemis.

Puis, voulant encore, quoique sans espoir, empêcher le duel, il avait dit :

— Ah ! monsieur Roger, si vous saviez ce que j'ai à vous apprendre, vous ne vous battriez pas.

— Qu'importe ce que vous avez à me dire ?

— Oh ! cela est très-grave.

— Eh bien ! alors, ne m'apprenez rien encore ; car il faut à tout prix que ce duel ait lieu.

Et Laborel s'était tu, le cœur bien gros. Il sentait que, pour que Roger marchât avec tant de vaillance à la mort, il fallait qu'il y eût quelque chose de terrible qu'il ne pouvait divulguer.

On chargea les pistolets, qui étaient tous deux exactement semblables, l'un à balle, et l'autre simplement à poudre. Puis, on se sépara en deux groupes pour donner aux deux adversaires le temps de conférer une dernière fois avec leurs témoins.

Laborel vint à Roger et, le prenant à part :

— Me permettrez-vous enfin de vous dire ?...

— Oui ; mais dites vite ; nous n'avons pas de temps à perdre.

— Je suis chargé, monsieur Roger, de vous transmettre l'héritage de votre oncle. Avant de mourir, M. Paul Rameau avait réalisé sa fortune ; la voici contenue dans ce sachet ; elle se monte à vingt millions.

Roger pâlit. La fortune, une fortune colossale, lui arrivait, au moment où il allait mourir.

— C'est bien, dit-il en rendant le sachet à Laborel, c'est bien, monsieur ; mais j'ai à exercer une ven-

geance... Si je trouve la mort dans ce duel, vous partagerez cet héritage entre ma sœur et les deux personnages dont voici les noms... Prenez au surplus ces lettres que j'ai écrites ce matin ; vous les remettrez à leur adresse, et vous vous entendrez avec M. Georges Leclerc, à qui est destinée celle-ci, pour l'exécution de mes dernières volontés.

Laborel prit les lettres. A l'aspect de ce courage stoïque, il sentit toute frayeur s'éloigner de son âme, et, admirant et aimant Roger, il se jura de le venger à son tour s'il succombait.

Le médecin qui, pendant le colloque, avait tenu les pistolets, les remit aux témoins qui les examinèrent encore. En les soupesant, Laborel remarqua, à la crosse de celui qui lui semblait être le pistolet chargé, une légère marque presque imperceptible; une sorte d'érafture pratiquée avec la pointe d'un canif.

— Ces pistolets ont été apportés par les témoins de l'autre, pensa-t-il; il y a là-dessous un assassinat combiné par ces gredins.

Un moment, il eut l'idée de protester ; mais, tout ce qui lui était advenu depuis son départ d'Amérique avait fini par lui donner une force de caractère invincible. Il ne dit rien ; les témoins de Griffonnier ne virent même pas qu'il s'était aperçu de quelque chose. Mais, quand le médecin présenta aux adversaires les pistolets, la crosse en l'air :

— Pardon, monsieur, dit Laborel en sortant de sa poche un immense foulard, mettons ces armes dans un chapeau, et recouvrons-les, je vous prie ; il n'est pas nécessaire, pour en faire le choix, qu'elles soient à découvert.

Et, joignant l'action à la parole, il enveloppa les pistolets, aux yeux des témoins déconcertés. Griffonnier commençait à être visiblement inquiet.

— A vous, M. Griffonnier, dit aborel ; vous êtes

l'insulté, choisissez ; votre adversaire prendra l'arme que vous lui laisserez.

Griffonnier essaya de se donner une contenance, passa sa main sous le foulard et prit un pistolet. Roger s'empara vivement de l'autre.

Les deux adversaires étaient l'un devant l'autre. Ils posèrent réciproquement sur leurs poitrines la gueule de leurs armes. En tournant et retournant la sienne, Griffonnier jetait sur la crosse un regard scrutateur. Puis, il blêmit affreusement.

— Feu ! cria Laborel qui ne perdait pas de vue l'ex-instituteur.

Et, au moment où celui-ci allait faire un mouvement de recul, une détonation se fit entendre, et Griffonnier tomba, le cœur percé par la balle de Roger.

CHAPITRE LXVIII

LOUISE

En rentrant chez elle, Gloria jeta sur son lit la rotonde de cachemire blancqui recouvrait ses charmantes épaules, et, nonchalamment, elle entraîna avec elle Roger sur le canapé.

— J'espère maintenant, dit-elle, que vous allez, monsieur le mystérieux, me donner le mot de votre conduite énigmatique d'aujourd'hui.

— Comment ! énigmatique ?

— Dame! tu commences par m'écrire à deux heures dene pas sortir de toute l'après-midi ; que ce soir « on m'apprendra » une nouvelle de la plus haute importance. A six heures, je te vois arriver mis comme

un prince; tu m'emmènes dîner au Grand-Hôtel, dîner au champagne...

— Pardon, le cliquot, c'est toi qui l'as demandé ; il n'était pas dans mon programme.

— Mon cher, il n'y a pas de bon dîner sans champagne ; tu m'avais parlé d'un balthazar épatant ; je l'ai fait compléter... Enfin passons... Je m'attendais à te voir d'une gaîté folle ; je me disais : on va casser la vaisselle au dessert... Et puis, pas du tout...

— Tu me trouves triste ?

— Non, je te trouve sérieux... Ce n'est plus mon Roger ordinaire que j'ai pour compagnon : on m'a changé mon Roger !... parole d'honneur !

— Et que penses-tu, Louise ?

— Bon, voilà encore que tu m'appelles Louise..

— N'est-ce pas ton nom ?

— Oui, mais puisque je l'ai quitté !.... Depuis mon petit coup de théâtre d'hier soir qui t'a appris mon nom de famille, tu ne m'appelles plus Gloria... Voyons, est-ce que ce n'est pas joli, Gloria ?

— Non.

— Par exemple !

— Ce nom me déplaît.

— Quelle lubie ! Tu me l'as bien donné cependant pendant trois ans.

— Parce que j'ignorais que tu t'appelais Louise.

— Alors, tu aimes mieux maintenant me donner ce nom que celui de Gloria ?

— Oui.

— Eh bien ! soit. Bien que ce nom ne ramène dans ma mémoire que de tristes souvenirs, pour toi, Roger, pour toi seul, je serai Louise... Je t'ai compris, va !

— Tu m'as compris ?

— Sans doute... Ce qui nous arrive aujourd'hui devait nous arriver infailliblement un jour ou l'autre... On ne vit pas impunément côte à côte pendant des années sans se trouver attirés l'un vers l'autre ; l'amitié devient

à chaque moment plus forte ; et, quand on ne voit autour de soi que de faux plaisirs, quand on s'est aperçu qu'on avait là tout près le bonheur qu'on était allé chercher bien loin, quand on interroge son cœur...

— Louise, que veux-tu dire ?

— Roger, tu m'aimes !

— Je t'aime ?

— Ne mens pas... Tu m'aimes !

— C'est vrai... Je t'aime beaucoup ; mais pas comme tu crois.

— Si, de tout ton cœur.

— De tout mon cœur, mais...

— Il n'y a pas de mais... Hier, tu t'inquiétais de ma conduite comme un mari jaloux ; ce soir, tu m'as demandé si ça me causerait quelque peine de ne plus revoir le prince.

— Et tu m'as répondu que tu ne l'avais jamais aimé.

— J'étais sincère... Je te le dis encore : je ne l'ai jamais aimé.

— Cependant, tu lui as... tu lui as appartenu...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Pauvre Louise !... Ah ! maudit, mille fois maudit ce misérable qui t'as déshonorée !

— Griffonnier ?... Oui, tu as raison, c'est un misérable... Mais, je t'en prie, Roger, ne parlons plus de cela.

En disant ces mots, elle se serrait contre lui et elle lui pressait fiévreusement les mains.

— Nous n'avons plus de raison d'ailleurs de parler de ton suborneur, reprit Roger... car c'est une des nouvelles que j'ai à t'apprendre, Griffonnier n'existe plus.

Gloria abandonna vivement la main du journaliste et avec un effroi :

— Griffonnier est mort ?... Tu l'as... ?

— Je l'ai tué.

— Tu l'as tué ? Malheureux ! qu'as-tu fait ? on va t'arrêter.

— Je ne l'ai pas assassiné... Je l'ai tué loyalement en duel.

— Ce soir ?... tu t'es battu ce soir !... Voilà pourquoi, dans ta lettre, tu avais écrit qu'*on m'apprendrait* une nouvelle importante.

— Oui, car *on* aurait pu avoir à t'apprendre ma mort.

— O Roger, que tu es grand, que tu es noble, que tu es courageux !... Roger, mon cher Roger, pardonne-moi si je n'ai pas plus tôt deviné ton amour.... Roger, je t'aime !

Et elle approcha de lui ses lèvres pour l'embrasser sur la bouche ; mais lui, prenant la tête de Gloria entre ses mains, déposa un fort baiser sur son front brûlant.

— Je te comprends maintenant, reprit-elle avec passion ; tu ne veux pas de Gloria, et, tu as raison, je ne suis pas digne de toi, tu veux que je revive sous le nom de Louise, et que, sous ce nom que je reprendrai pour toi seul, j'aie mon premier, mon seul amour !

— Louise, tais-toi.

— Me taire ! me taire, quand je t'aime, quand je t'adore !

— Tais-toi, te dis-je !... Tu n'as pas le droit de m'aimer.

— Mais tu es fou, Roger... Je ne te comprends plus... Je n'ai pas le droit de t'aimer, dis-tu ?... Mais ne m'aimes-tu pas, toi ?

— Oui.

— Eh bien ?

— Mais pas comme tu m'aimes... Oh ! tiens, je tremble...

— Qu'as-tu, ô mon Roger ?... Tu pâlis... Il semble que tu te sens mal...

— Ce n'est rien...

—Roger, je t'en supplie, ne me cache rien ; qu'as-tu ?

— J'ai... j'ai... que ton amour me fait frémir.

— Frémir... pourquoi ?

— Ecoute, Louise... Dans ta jeunesse n'as-tu pas entendu parler d'un frère ?

— Mon frère Paul ?

— C'est... c'est... c'est moi.

A cette révélation inattendue, Gloria eut un moment d'hésitation ; puis, elle se jeta au cou de Roger, et l'embrassant :

— Eh bien ! Paul, je t'aimerai comme une sœur !

— En même temps, ils se prirent les mains, se regardèrent les yeux dans les yeux, et versèrent un torrent de larmes... Etaient-ce des larmes de joie ?...

....

Le lendemain, Roger prenait congé de Laborel qui, ayant accompli sa mission, avait hâte de se rendre à Bordeaux pour y attendre son frère Jacques. Avant de partir, le mandataire de Paul Rameau remit un poignard à l'héritier en lui disant :

— C'est la dernière volonté de votre oncle. Il ne vous suffit pas d'employer votre fortune à lutter contre l'ordre de Loyola ; il faut encore que, dans le sein de cette ténébreuse société, vous découvriez le violateur de Marguerite et que vous le frappiez au cœur avec le même poignard dont il s'est servi pour assassiner la fiancée de Paul Rameau.

Roger Bonjour jura de poignarder l'abbé Morris.

L'oncle Rameau était un homme de précaution. Il avait prévu le cas où les deux chèques arriveraient à son neveu, celui-ci étant dans la gêne ; aussi avait-il mis dans le sachet dix billets de mille francs de la banque de France. Sans doute, Roger eût pu négocier les valeurs qui représentaient sa fortune ; mais, vu l'importance de la somme, il était plus prudent qu'il allât réaliser lui-même l'héritage et qu'il ne se dessaisit des chèques qu'entre les mains du directeur de la banque de Moscou.

Après avoir souhaité bon voyage à Laborel, Roger

se rendit rue Le Pelletier, où habitait Gloria, à qui nous restituerons, si le lecteur le veut bien, son nom de Louise.

— Petite sœur, dit-il en entrant, comment as-tu passé la nuit ?

— Oh ! bien bonne... j'ai rêvé que nous retrouvions notre père, que Dussol recouvrait la raison, que Georges était chargé de décorer le nouvel Opéra, et que nous étions tous heureux.

— Chère Louise !... Je venais te parler justement de notre père... Une fois qu'il t'a eu chassée, n'a-t-il pas eu regret de son emportement ? ne t'a-t-il pas rappelée ?

— Je ne sais... je suis venue de suite à Paris.

— Et ne lui as-tu pas écrit depuis le temps ?

— Si, deux fois... Mais chaque fois la lettre m'est revenue avec la mention postale : « Destinataire inconnu. »... J'ai pensé ou qu'il avait changé de domicile sans donner sa nouvelle adresse, ou qu'ayant reconnu mon écriture et ne voulant plus entendre parler de moi, il avait fait écrire cela par le facteur afin de m'ôter l'envie de lui envoyer encore des lettres.

— Je penche pour ta première hypothèse, Louise... Notre père t'aimait à la folie. S'il t'a chassée, c'est dans un mouvement de colère qu'il a dû regretter tout aussitôt. Il n'en a pas été pour toi comme pour moi, qui ai été abandonné froidement.

— Pauvre Paul !

— Appelle-moi Roger... Mon nom d'emprunt, à moi, est meilleur à porter que celui de famille ; c'est mon nom de famille qui rappelle les mauvais souvenirs.... Ainsi donc, c'est bien entendu, tu seras ma petite sœur Louise, et je serai ton bon frère Roger.

Ils s'embrassèrent.

— Louise, je ne t'ai pas tout appris... J'ai un voyage à faire... Un voyage qui ne sera pas long, je l'espère, et

après lequel nous trouverons le calme et le bonheur... Que vas-tu faire pendant mon absence ?

— Emmène-moi avec toi, Roger.

— Non, il ne faut pas que tu viennes dans la ville où je vais... Voici à quoi tu t'occuperas, Louise... Tu iras à Lyon et tu te livreras à la recherche la plus acharnée de notre père... Avec de la persévérance et de l'activité, tu arriveras à trouver cette nouvelle adresse que les employés de la poste n'ont pas voulu se donner la peine de découvrir... Tiens, prends ces quatre mille francs... As-tu assez ?

— Je crois bien... Mais d'où sors-tu tout cet argent ? Est-ce que tu as fait fortune, Roger ?

— Ça, c'est mon secret. Je te mettrai au courant de tout au retour de ton voyage, si tu n'as pas perdu de temps de ton côté, petite sœur.

Ils s'embrassèrent.

A cet instant, le timbre de la porte d'entrée fit entendre son son argentin. Roger alla ouvrir. C'était leur ami, l'interne de la Salpêtrière.

— Ce cher Edmond !... je parie qu'il nous apporte des nouvelles de Dussol.

— Précisément.

— Bonnes ou mauvaises ?

— Bonnes... Il y a beaucoup de mieux... On a réussi à lui faire admettre qu'il n'est qu'en léthargie.

— Bigre ! c'est un progrès.

— Enfin, avec beaucoup de soins on le guérira.

— Bientôt ?

— Bientôt... Seulement, vous savez que la folie est une maladie qui reprend les gens au moment où l'on s'y attend le moins... Pour guérir radicalement votre ami, il faudrait supprimer pour toujours la cause de sa maladie, il faudrait lui ramener sa femme.

— Je la lui ramènerai, dit Roger.

— Bon, dit Louise, voilà déjà une partie de mon rêve qui se réalise !

LIRE PAGE (S) 434
AU LIEU DE PAGE (S) 334

Le soir même, sans dire où il allait, Roger partait pour la Russie, et, deux jours plus tard, Louise était à Lyon.

CHAPITRE LXIX

LES VINGT MILLIONS

Après avoir rapidement, en chemin de fer, traversé l'Allemagne en suivant la ligne de Luxembourg à Dresde par Francfort, ne s'arrêtant que dans les principales villes pour prendre quelques heures de repos, Roger arriva à Moscou par la nouvelle voie ferrée de Dunaburg à Smolensk, c'est-à-dire sans avoir à monter jusqu'à Pétersbourg.

Il descendit, rue de la Pétrowska, à cet hôtel qui porte sur son enseigne « hôtel de France », mais que tout le monde appelle *hôtel Morel*, remit son passeport au « dworniok » et reçut le lendemain son permis de séjour.

Comme bien l'on pense, Roger ressentait une légitime impatience d'entrer en possession de sa fortune. Aussi, malgré toutes les tentations qu'il éprouvait de visiter la somptueuse reine des cités slaves, il ne perdit pas son temps et alla droit à son but. Ni les richesses du Kremlin, ce Capitole de Moscou, ni les palais des tsars, ni les vieilles basiliques, rien ne tenta sa curiosité.

Tout au plus, alla-t-il, rêveur, songeant à sa sœur Louise, égarer quelquefois ses pas dans les spacieux jardins de Petrowski et sur les rives fleuries de la Moskowa.

On était, d'ailleurs, en été ; les boulevards et les perspectives étaient sillonnées en tous sens de voiture ;

à la française, on ne rencontrait pas dans les rues le moindre traîneau.

Les toilettes portées par les dames de l'aristocratie moscovite étaient des toilettes françaises, confectionnées selon la dernière mode de Paris ou venant de Paris même ; les grandes rues, droites et longues, les places immenses, tellement immenses que d'un bout à l'autre il était impossible de se rendre compte des proportions des édifices, tout cela semblait au jeune homme distrait un coin de la capitale de la France, et si, par moments, en portant ses regards autour de lui, il n'avait aperçu sur les boutiques des inscriptions en langue russe, si son œil, en se levant au ciel, n'avait rencontré ces forêts de dômes reluisants, surmontés de boules et d'étoiles d'or, ces tourelles et ces clochers élancés au bout desquels scintillaient les doubles croix de l'église schismatique dont les extrémités étaient reliées aux toits par d'interminables chaînettes argentées, si sa vue n'avait été brusquement frappée par les vives couleurs des palais à l'architecture bizarre, bariolés de nuances criardes, et par mille autres merveilles de la splendeur moscovite, bien souvent Roger se serait cru au sein même de son pays.

Sa pensée n'était pas à ce qui l'entourait.

Il allait, silencieux, dans une rue de Kitaï-Gorod, pensant au malheureux Dussol dont on lui avait promis la prochaine guérison, et tout à coup il se trouvait devant un bazar de bibelots chinois, adossé au mur d'un palais splendide, et dont le marchand l'interpellait pour lui offrir une paire de pantoufles de cuir ou de velours.

Alors, rappelé à la réalité, il secouait les pensées qui l'assiégeaient et pressait sa marche.

Le jour où il se rendit à la Banque, il était trois heures du soir ; il trouva la caisse et le cabinet du directeur fermés. En Russie, les grandes administrations, la poste même, ne sont ouvertes que de huit heures du matin à deux heures et demie du soir. Il sortit un peu ennuyé

de ce contre-temps et alla boire un verre de « sbecten » dans un « traktir » de Gazetmoï-Pereoulok.

Puis, pour profiter du temps superbe qu'il faisait, il loua un « drojky » qui, pour la somme relativement modique de quatre roubles, le promena jusqu'à la tombée de la nuit à travers les jardins d'Alexandre, le parc de l'Ermitage et sur les imposants boulevards excentriques qui forment comme une double muraille de verdure à la ville.

A huit heures, il alla souper à Novo-Troïtsky, près du Marché, et, enfin, il s'en fut terminer sa soirée au Grand-Théâtre, où il entendit un opéra italien : là, se trouvant dans son élément, il se rappela qu'il était journaliste, ouvrit ses yeux et ses oreilles, admira à l'intérieur le magnifique char de victoire à deux attelages en sens inverse qui domine le vaste monument, et à l'intérieur fut frappé par l'élégance de la salle et la bonne composition de l'orchestre.

Le lendemein, il sommeilla toute la grasse matinée, déjeuna à l'hôtel, et, à une heure, il franchissait le seuil du cabinet du directeur de la Banque.

Ce directeur était un homme petit, trapu, à l'encolure épaisse, au visage bouffi ; sa lèvre supérieure se replissait vers le nez, et, de chaque côté jaillissait une touffe de poil, ébouriffés, qui constituaient une de ses moustaches grotesques, comme on n'en voit que chez les Russes.

Le propriétaire de ces moustaches était plongé dans des calculs quand Roger entra ; aussi, sans se déranger, se contenta-il de lui indiquer un siége. Roger, trouvant cette réception un peu froide, y répondit en sortant silencieusement son portefeuille duquel il tira les deux chèques de Paul Rameau et les mit sous les yeux du directeur.

— Ah ! c'est pour un encaissement ? fit celui-ci en fronçant ses sourcils broussailleux.

— C'est pour un encaissement comme vous dites, monsieur.

— Et vous vous nommez ?

— Paul Jeandet... J'arrive expressément de Paris pour toucher le montant de ces deux chèques.

— C'est bien, monsieur, revenez demain.

— Comment ! revenir demain ?... Ces deux chèques sont payables à vue... vérifiez, sur vos livres, si vous avez en caisse vingt millions appartenant à M. Paul Rameau... Ces vingt millions vous ont été transmis par la Banque générale de l'Amérique Russe, à laquelle ils avaient été primitivement déposés... Vérifiez encore la signature de M. Paul Rameau, mon oncle, si vous le voulez... Je pousserai même la complaisance jusqu'à mettre sous vos yeux, vu l'importance de la somme, tous mes titres, bien que cela ne soit pas nécessaire, ces chèques étant au porteur ; mais c'est tout ce que je puis faire.

Roger commençait à s'impatienter. L'accueil glacial du directeur, ce renvoi inopiné, n'étaient pas de nature à lui inspirer confiance ; de plus, il avait surpris dans les yeux du banquier une certaine expression d'inquiétude, qui l'avait agacé d'une façon toute particulière.

La Banque de Moscou maniait des centaines de millions par semaine ; aussi ne s'expliquait-il pas les tergiversations du directeur.

— Monsieur, dit le Russe après un moment de réflexion, je ne suppose pas que vous doutiez de la solvabilité de la Banque ; mais, néanmoins je vous prie de m'accorder un jour... Pour ma part, j'ai parfaitement confiance en vous, j'ai la conviction que vous détenez ces deux chèques de M. Rameau, d'une manière tout à fait légitime ; mais cette somme n'ayant été versée à notre Banque que par voie de transmission, il m'est indispensable de vérifier, dans notre compte-courant avec la Banque générale de l'Amérique Russe, les livres qui ont rapport à ce versement indirect... Enfin, vous devez comprendre que nous avons diverses formalités...

Roger trépignait.

— Je n'ai pas à entrer dans tous ces détails, monsieur. Je n'ai rien à voir à votre comptabilité... Suis-je en règle, oui ou non ?

Et il étala de nouveau ses chèques et une multitude de paperasses.

— Certainement, monsieur... mais...

— Eh bien ! il est une heure et quart... Dans une demi-heure, je reviendrai... Vous avez donc le temps de vérifier vos livres... Ayez par conséquent la bonté de tenir la somme à ma disposition.

Là-dessus, il renferma tous ses titres dans son portefeuille, salua et sortit.

— Diable ! pensa-t-il, on m'avait bien dit de me méfier de ces Cosaques, on m'avait prévenu de la douleur qu'ils éprouvent chaque fois qu'il s'agit de dénouer les cordons de leur bourse ; mais je ne m'attendais certes pas à tant de difficultés.

A peine Roger avait-il quitté l'appartement que le directeur pressa, sur sa table, le bouton d'un timbre électrique. Une porte s'ouvrit et un jeune homme parut.

— Michel, dit le banquier, suivez la personne qui sort à l'instant d'ici, et revenez me dire en toute hâte où elle va.

Cinq minutes après, Michel accourait essoufflé.

— Monsieur le directeur, cette personne est allée à l'Hôtel de Police.

— C'est bien, priez le caissier de monter.

Michel ressortit.

— Allons, dit le Russe, j'en passerai par là... Il faut savoir sacrifier un œuf pour pouvoir conserver un bœuf.

A deux heures moins quinze, Roger, qui s'était rendu à l'Hôtel de Police tout simplement afin de réclamer un passeport de retour pour la France, Roger, disons-nous, se présentait de nouveau dans le cabinet du directeur.

— Comment désirez-vous être payé, monsieur ? lui

demanda le banquier... En or ? en billets de la Banque Nationale ? ou en valeurs diverses ?

— Il m'importe peu. Donnez-moi des valeurs ayant cours en France.

Le Moscovite remit donc à Roger pour dix millions d'obligations de différents Etats, au choix du journaliste, et pour dix millions de billets de la Banque Gouvernementale de Saint-Pétersbourg. Cela faisait un volumineux paquet ; mais Roger avait apporté un immense portefeuille. Il en bourra les poches, et, tirant un dernier coup de chapeau au directeur qui tortillait avec une colère mal dissimulée sa moustache ébouriffée, il partit.

De la Banque de Moscou, (*) Roger ne fit qu'un saut à la maison Rothschild, en laquelle il avait toute confiance. Il versa, encore entre le mains du représentant des célèbres financiers lui-même, ses billets et ses valeurs, se fit délivrer un bordereau à son nom et donna son adresse de Paris, ainsi que ses instructions.

Le soir même, il recevait à l'Hôtel Morel son passeport de retour pour la France, et le lendemain il prenait le train pour Smolensk.

Muni de son passeport, — car en Russie les étrangers ont besoin d'autorisation non-seulement pour entrer, mais encore pour sortir, — il arriva sans encombre à Breslau.

Puis, après une halte de deux jours, il se rendit de là à Francfort, directement.

A Francfort, à la table d'hôte, il lui était réservé d'apprendre une étrange nouvelle : celle de la fuite du directeur de la Banque de Moscou.

— Bigre ! se dit Roger en tressautant, je l'ai échappé belle... Je m'explique maintenant pourquoi ce gail-

(*) Il est bon de savoir que la Banque de Moscou était en 1869 une simple société financière, absolument indépendante du gouvernement russe.

lard-là ne pouvait pas se décider à me donner mes vingt millions... Le vieux filou ! il voulait faire sauter ma fortune dans le tas... J'ai joliment eu raison d'agir avec énergie ; la crainte d'un esclandre l'a poussé à me payer.... car, le bruit d'un refus formel — et il a compris que j'allais faire tapage — l'aurait empêché de réussir le coup qu'il méditait... Oh ! le vieux filou !

CHAPITRE LXX

UN PEU DE BONHEUR

Quelqu'un qui, le 20 juin 1869, aurait voulu voir un homme bien ennuyé, n'aurait eu qu'à aller à Vaucresson et à demander Lorédan Lavertu dit *Batibus*.

En effet, l'ex-amant de Frisolette était réellement navré.

— Sa... sapristi ! murmurait-il ; co.... co.... comme on a bien raison de dire que le.... le bonheur ne du.... dure jamais.... J'étais.... tais heureux comme un prince depuis cinq... cinq mois, et il a fa... fallu cette petite Glo... Glo... Gloria pour venir détruire d'un seul coup toute ma... ma féli.... ma fé... ma félicité.

Infortuné Lorédan, il avait cru cacher à tous les yeux ses amours avec Clarisse, il avait pensé que grâce à la retraite dans laquelle il les ensevelissait, nulle puissance au monde ne pourrait venir les interrompre, il avait compté sans la bonne amie de Dussol.

Louise, qui pour Clarisse et Lorédan était toujours Gloria, avait enfin réussi à découvrir l'épouse infidèle du

comédien, s'était procuré une entrevue avec elle, et là, dans un langage éloquent, lui avait fait honte de sa faute, lui montrant quelles funestes conséquences sa fuite avait eues pour son malheureux mari.

Au fond, Clarisse n'était pas une mauvaise nature ; quoique très-légère et d'une humeur bizarre, elle éprouvait à l'égard de Dussol une certaine amitié, et elle versa bien des larmes sincères en apprenant la folie de celui-ci ; elle comprit combien elle avait été ingrate et coupable ; elle apprécia pour la première fois toute l'étendue de l'amour que lui portait son époux, et, pour la décider à revenir, Louise n'eut pas besoin de lui dire que la guérisson de Dussol était à ce prix.

D'ailleurs, cinq mois de tête-à-tête avec le bègue avaient suffi pour sevrer Clarisse de la passion qu'elle avait conçue dans un moment de caprice ; Lorédan était un bon vivant, un joyeux garçon, mais il n'avait pas inventé la poudre, et s'il avait pu produire de loin quelque impression sur le cœur d'une femme aussi mondaine, aussi coquette que Clarisse, une trop complète intimité était destinée à amener en peu de temps chez sa belle une fatale désillusion.

Rien ne retenait donc plus Clarisse chez Lorédan.

En outre, elle avait été péniblement affectée, lorsque Louise lui raconta le vol qui avait été commis chez Georges et Roger le soir de son départ, ce vol dont toutes les apparences l'accusaient ; elle avait hâte de se disculper auprès des compagnons de son mari, à l'estime desquels elle tenait.

Abandonné par Clarisse, comme il avait abandonné Frisolette, Lorédan Lavertu dit *Batibus* se morfondait.

Bien qu'il eût passé cinq mois entiers dans le bonheur le plus complet, — son ami inconnu ne l'avait jamais laissé manquer d'argent, — il comprenait, un peu trop tard, il est vrai, combien il avait été nigaud de quitter la frétillante grisette... Mais laissons Lorédan à ses

tristes pensées, et transportons-nous à la maison de la rue Lepelletier.

Louise est assise auprès d'une fenêtre, s'occupant à de la broderie, lorsque la porte s'ouvre brusquement, et Roger apparaît, sa valise à la main.

Louise de sauter au cou de son frère ; celui-ci pose ses bagages.

— Fi ! le vilain, qui arrive sans prévenir, dit Louise.

— Ma bonne petite sœur, comment pouvais-je savoir que tu serais déjà de retour à Paris ?.., Je viens de bien loin ; je suis un homme, moi, et j'expédie vite la besogne ; je ne me doutais pas, je te jure, que de ton côté tu aurais, plus promptement que moi encore, accompli ta mission, A peine arrivé, j'ai donné congé à mon propriétaire, et je viens demeurer avec toi.

En disant ces mots, il se laissa tomber sur le divan.

— Ouf ! que je suis fatigué ! je n'en puis plus !...Tu comprends, Louise, nous prendons une cuisinière ; tu garderas cette chambre ; moi, je m'installerai dans la grande qui donne sur la rue de Provence et dont tu ne fais rien, et nous vivrons heureux.... bien heureux, n'est-ce pas ?

Louise passa ses deux bras autour du cou de son frère et l'embrassa encore.

— Mon bon Roger !

— Ah ! maintenant, raconte-moi vite ce que tu as fait à Lyon, et, après, je t'appprendrais une grande... bien grande nouvelle... O ma Louise, si tu savais comme nous allons être heureux !

— Eh bien! écoute... Notre père n'est plus à Lyon ; mais je suis sur sa trace... Ah ! Roger, tu parles de bonheur... Que de malheurs j'ai laissés derrière moi !

— Des malheurs ?

— Hélas ! oui...

— Notre père, une fois qu'il m'a eu chassée, s'en fut exaspéré chez Griffonnier et lui donna un coup de couteau...

— Oh ! Louise, que m'apprends-tu là ?

— La blessure n'était pas mortelle ; mais notre père n'en fut pas moins arrêté, et il passa en cour d'assises.

— Ciel ! je tremble...

— Rassure-toi, Roger; il fut acquitté ; malheureusement, pendant sa détention, ma mèr el'abandonna ; aujourd'hui elle est morte... Le jour où il sortit de prison, il s'informa de ce que j'étais devenue ; on lui apprit que j'étais allée à Paris...

— Et il y est venu ?

— Oui ; mais Paris est si grand !..... Il ne m'a pas trouvée, et, pendant que je faisais ici la folle, notre pauvre père se consumait sans doute dans la douleur, en me cherchant !

Louise s'arrêta pour essuyer une larme, puis elle reprit :

— Notre père est venu à Paris à la fin de novembre 1866: il a d'abord habité un an à Montparnasse, rue de Vanves ; de la rue de Vanves, il est allé à Clignancourt, d'où il est parti il y a environ huit mois...

— Et de Clignancourt ?

— Il m'a été impossible d'avoir des renseignements précis... Tout ce que je sais, c'est qu'on suppose qu'il demeure aux Ternes... Je me suis rendue à la cité, j'ai pris des informations dans toutes les rues environnantes. Impossible d'en apprendre davantage.

— Pauvre père !.. Nous le chercherons tous les deux et nous le trouverons, puisqu'il vit encore... Mais, dis-moi, Louise, à quelle époque tous ces malheurs sont-ils arrivés ?

— C'est le 5 octobre 1866 que j'ai quitté la maison paternelle.

En octobre !... Quelle coïncidence !... C'est précisément l'époque où je passais mes examens de licencié... Pauvre père !... voilà pourquoi il n'a pas répondu à ma lettre qui lui annonçait mon succès ; il ne l'a pas reçue ; elle aura été rebutée à son domicile, puis

elle se sera égarée dans les bureaux de poste... Et moi qui l'accusais d'avoir gardé le silence pour ne pas avoir à m'aider dans l'achat d'une étude d'avocat !... Pauvre père !... Oh ! oui, nous le trouverons !

— En attendant, Roger, j'ai fini par mettre la main sur Clarisse... Je l'ai décidée à revenir auprès de Dussol, et cette fois je crois que son repentir est sincère, car elle a été désolée, réellement désolée, en apprenant que notre ami avait perdu la raison...

— Enfin ! fit Roger, nous lui pardonnerons tous, non pour elle, mais à cause de lui...

— Pas du tout, Roger, il faudra lui pardonner sans arrière-pensée... Ce n'est pas elle qui vous a pris, à Georges et à toi, les cinq mille francs...

— Et qui est-ce alors ?

— Je l'ignore, elle l'ignore aussi... Mais elle me l'a juré, et je la crois.

— Cependant...

— Oui, je le sais bien, toutes les apparences sont contre elle...

— Eh bien ?

— N'importe, il ne faut jamais se fier aux apparences... Avant cette aventure, la croyais-tu coupable d'un vol ?

— Non. Je la savais légère, mais honnête.

— Parfait... Tu dois donc t'en rapporter à sa parole ; d'ailleurs, Georges est de mon avis.

— Georges est ici ?

— Oui. Il a gagné un argent fou à Tours. Grâce à lui, Dussol quitte aujourd'hui la maison de santé ; ce soir, nous devions dîner tous les quatre ensemble pour fêter le retour de Clarisse et la guérison de notre ami ; nous t'aurions écrit tout cela, mais tu es parti sans me dire où tu allais... Enfin, puisque te voilà de retour, la fête sera au grand complet... O mon bon Roger, comme tu es gentil de venir si bien à pic !

Là-dessus, Louise embrassa encore une fois son frère.

— Et maintenant, reprit-elle, daigneras-tu, grand cachottier, m'apprendre d'où tu viens ?

Roger s'était levé, il prit sa valise, l'ouvrit, et en sortit quatre superbes ceintures de brocart d'or, brochées de soie, d'un aspect brillant et tout oriental.

— Voici, ma chère Louise, un petit cadeau pour toi ... Devine où je l'ai acheté.

— A Constantinople?

— Non.

— Dame, tu dis que tu viens de bien loin.

— Cherche.

Louise allait dire un autre nom de ville de l'Orient, lorsqu'on frappa ; c'était Leclerc qui arrivait, précédant Dussol et Clarisse. Ce fut alors une embrassade générale. Jamais Dussol n'avait été aussi gai ; il embrassait sa femme, il embrassait Roger, il embrassait Louise, dont il laissait souvent par mégarde échapper l'ancien nom de Gloria.

— Nous voilà donc tous réunis ! s'écria Leclerc, maintenant il ne faut plus nous quitter.

Clarisse serra la main de son mari ; puis, s'adressant au journaliste :

— Monsieur Roger, dit-elle, j'ai été bien coupable envers mon mari ; mais je puis vous jurer, relativement à l'odieux vol dont vous avez été victime, qu'il y a là une fatalité...

— La cause est entendue, fit en riant Bonjour ; Clarisse est renvoyée des fins de la plainte.

— Oui, continua Louise, il est convenu qu'on ne parlera jamais du passé.

— Pardon, répliqua Dussol, je réclame tous les détails de ma mort ; j'ai dû être passablement cocasse, entre nous.

— Le fait est, dit Roger, qu'au fond la toquade était comique ; seulement, ce n'était pas le moment de rire.

— Ah çà ! reprit Louise, aurez-vous bientôt fini, vous autres, d'attrister cette pauvre Clarisse ?... Tenez, elle est toute honteuse... Tous ces souvenirs-là sont de mauvais goût... On ne me rappelle pas mes bêtises, à moi ; pourquoi lui rappellerait-on les siennes ?

— Bravo, Louise ! dit le peintre à qui Roger, à ce nom de Louise, adressa un long regard de remercîment.

— Roger ferait bien mieux de nous dire d'où il vient : car, mes amis, au moment où vous êtes entrés, j'étais en train de lui faire subir un interrogatoire, et, en guise de réponse, il me donnait ces ceintures de brocart.

— Elles sont magnifiques ! exclama Dussol.

— Cela a été fabriqué en Grèce ou en Turquie, fit observer Georges.

— Bon ! dit Roger, j'étais sûr que tout le monde s'y tromperait... Ces ceintures-là sont un produit russe, et je les ai achetées sur les lieux mêmes de leur fabrication.

— Où donc ?

— A Moscou.

— Comment ! tu viens de Moscou ? demanda Leclerc.

— Oui.... et après ?

— Alors tu dois nous apporter des nouvelles toutes fraîches sur l'assassinat du prince Ostroloff ?

— Le prince a été assassiné ?

— Il y a une semaine environ... la nuit même de la mort de sa femme.

— Tant pis ! dit Roger, mais j'ignorais ce crime... Je dois te dire que je n'ai fait qu'aller et venir... Ce n'est pas un voyage que je viens d'accomplir, c'est une course en chemin de fer.

— Louise, fit Leclerc en s'adressant à la sœur de son ami, tu me pardonnes d'avoir prononcé le nom du prince...

— Diable, il faut bien cependant pouvoir parler ! répondit Louise... Et comment as-tu appris cet assassinat ?

— Par les journaux.

— Tant pis ! répéta Roger.

— Avec tout ça, insinua Dussol, nous oublions l'heure du dîner.

— Ma foi, c'est vrai, repartit Leclerc, allons nous mettre à table.

— A table donc ! clama Bonjour, et au dessert je vous apprendrai quelque chose qui ne causera de la peine à personne.

On s'en fut par conséquent chez Georges qui avait commandé un repas somptueux.

Au dessert, Louise réclama l'histoire promise.

— Ce n'est pas une histoire, dit Roger, c'est une grande nouvelle.

— La dernière dépêche, alors ?

— Voici, mes amis ; je viens d'hériter de mon oncle Rameau, ou, si vous préférez, nous venons d'hériter de mon oncle Rameau ; car, quand on a partagé ensemble la misère, on doit également partager la fortune.

— C'est donc une fortune ?

Roger ne répondit pas à cette question.

— Mon oncle Rameau était un honnête homme, dont je déplore d'autant plus la mort...

— Qu'elle t'apporte une centaine de mille francs, farceur ! interrompit Dussol.

— Dussol, tu n'es pas sérieux... Permets-moi d'achever ma phrase... Oui, mon cher, je regrette la mort de mon oncle ; c'était un honnête homme, envers lequel je n'ai eu qu'un tort, celui de lui laisser ignorer souvent ma position par trop précaire ! la fortune qu'il me laisse... qu'il nous laisse, veux-je dire, est assez grande pour qu'il eût pu y puiser à pleines mains afin de nous rendre parfois service... Je n'ai donc pas à me réjouir de la mort de cet honnête homme qui vivrait encore s'il l'avait voulu... Mais les faits sont accomplis, et puisque la fortune m'arrive, je vous l'ai dit,

nous la partagerons... L'héritage de l'oncle Rameau se monte à vingt millions.

— Vingt millions! s'écrièrent à la fois Georges, Clarisse, Louise et Dussol ahuris.

— Oui, mes amis, vingt millions, et je les ai touchés il y a huit jours à la Banque de Moscou.

— Vingt millions! répéta Louise avec un doux ravissement, que de bien nous allons pouvoir faire avec cela!

CHAPITRE LXXI

PAUL!.... LOUISE!....

Le surlendemain de la sortie de Dussol, Roger et Louise avaient une bonne qui s'était chargée de tous les soins de leur ménage.

Le frère et la sœur s'étaient dit : — « Trouvons d'abord notre père ; ensuite, nous nous mettrons un peu plus grandiosement.»

Et les beaux projets qu'ils faisaient !

Louise, à qui Roger avait confié une partie des volontés de l'oncle Rameau, avait déclaré que l'on emploierait trois ou quatre ans à voyager dans toutes les parties du monde ; de cette façon, Roger pourrait tout à loisir étudier les ramifications du jésuitisme qu'il avait mission de combattre ; puis on choisirait avec connaissance, pour s'y établir définitivement, la contrée où il y aurait le plus d'heureux à faire.

Roger avait accepté ce plan de voyages qui lui permettraient de rechercher l'abbé Morris.

En outre, Dussol, après son ébranlement de cerveau, avait besoin de distractions, et Leclerc, en sa qualité

...

de peintre, ne demandait pas mieux que de croquer tous les sites pittoresques des deux continents.

Au sujet de Leclerc, Roger et Louise avaient conçu encore des projets de mariage ; on trouverait à Georges une bonne petite femme qui effacerait de son cœur le souvenir triste des hymens passés.

Fait bizarre, Roger et Louise songeaient à marier leurs camarades, mais ils ne pensaient nullement à agir de même : il leur semblait qu'ils formaient à eux deux un couple tout trouvé, et s'ils n'étaient pas unis, et pour cause, par des liens charnels, ils sympathisaient de la manière la plus absolue.

Il était impossible de rêver un couple mieux assorti que le leur ; aussi, ne pouvant s'aimer en époux, reportaient-ils, comme frère et sœur, l'un sur l'autre, toutes leurs affections.

Quant au père Jeandet, on lui achèterait dans les environs de Paris une propriété qu'il ferait prospérer, et chaque fois qu'on viendrait en France on ne manquerait pas d'accourir l'embrasser.

Mais il s'agissait, avant toutes choses, de retrouver le vieux père.

Roger et Louise se mirent donc en campagne, et ce jour-là ils employèrent toute leur matinée à fouiller en tous sens le quartier des Ternes.

Après mille interrogations infructueuses chez tous les fruitiers, boulangers et charcutiers des rues avoisinant la place Saint-Ferdinand, désespérés par l'inanité de leurs efforts, ils passaient silencieux dans la petite rue de l'Etoile, lorsque brusquement ils tressaillirent à l'appel d'une voix.

Cette voix, nasillarde et confuse, disait sur un ton traînant :

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !...

Cela était prononcé d'une façon lamentable et comme par monosyllabes.

Les deux jeunes gens se retournèrent brusquement.

Les noms ainsi proférés étaient précisément les leurs.

Ils regardèrent de tous côtés pour voir qui les appelait de la sorte; mais ils ne virent personne aux fenêtres, sauf une vieille qui tricotait. Et cependant la voix disait en gémissant:

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !...

Ils étaient douloureusement stupéfaits.

Enfin ils observèrent avec une religieuse attention de quel côté venait la voix, et crurent remarquer que c'était d'un troisième d'une maison de modeste apparence.

Au rez-de-chaussée se trouvait une boutique d'épicier. Les deux jeunes gens y entrèrent.

— Pardon, demanda Roger, nous passons dans cette rue pour la première fois de notre vie, ma sœur et moi, et voilà que nous entendons depuis un moment une voix qui prononce justement nos deux noms, Paul et Louise... Ne connaîtriez-vous pas, monsieur?...

— Parbleu ! fit l'épicier sans attendre la fin de la phrase, c'est le perroquet du père Jeandet.

— Du père Jeandet ?

— Oui, un pauvre vieux bonhomme qui habite au troisième et qui n'a pas bien la tête à lui... Il travaille à Neuilly, et le soir, en rentrant, il lui arrive souvent d'appeler, dans sa chambrette, après Paul et Louise, qui sont, paraît-il, deux enfants qu'il a perdus... Alors, vous comprenez, le perroquet...

Roger et Louise n'en demandaient pas davantage.

— Et il n'est pas chez lui en ce moment; ce père Jeandet? dit Roger.

— Mon Dieu, non... Mais si vous tenez à le voir, vous n'avez qu'à venir ce soir à six heures...

— Où travaille-t-il, avez-vous dit ?

— A Neuilly... Quant à vous dire chez qui, je n'en sais, ma foi, rien...

Les deux jeunes gens remercièrent et partirent.

— Pauvre père ! murmurèrent-ils.

En arrivant à leur domicile, ils trouvèrent la bonne qui dit à Roger :

— Monsieur, il est venu pendant votre absence un monsieur qui désirait vous voir, il a dit qu'il repasserait et il a laissé un mot d'écrit au salon.

C'était un des témoins de l'affaire Griffonnier qui informait Roger que la mort de son adversaire commençait à faire quelque bruit et que la justice pourrait d'un jour à l'autre ouvrir une instruction.

En conséquence, le témoin de Griffonnier donnait rendez-vous à Roger pour conférer avec lui.

L'heure choisie par ce monsieur se trouvait celle où Roger devait retourner à la rue de l'Etoile.

— Si ce monsieur revenait, dit Roger en sortant à cinq heures et demie avec Louise, vous lui direz qu'une affaire des plus importantes m'appelle aux Ternes, et que, si ce qu'il a à me dire est pressant, il me trouvera à sept heures au café Poisson, à l'angle de l'avenue de la Grande-Armée... Nous allons à la rue de l'Etoile qui est dans les environs, et comme ce monsieur demeure sur la place de l'Arc-de-Triomphe, il n'aura pas à se déranger beaucoup.

Une demi-heure après, le frère et la sœur mettaient le pied dans la petite rue où, selon toute apparence, habitait leur père.

A peine avaient-ils tourné l'Avenue de Wagram, qu'au troisième étage de la maison d'où était partie quelques heures auparavant la voix traînante de l'oiseau révélateur, ils aperçurent la tête blanche d'un homme qui arrosait des pots de jasmins grimpants. C'était le père Jeandet.

— Notre père ! dit Louise qui l'avait reconnu.

— C'est donc bien lui ?

— Oui, Roger ; mais comme il a vieilli !

Roger allait s'élancer vers la maison ; en ce moment, un individu, qui les suivait depuis longtemps, lui mit la

main sur l'épaule. Le journaliste se retourna avec un soubresaut.

— N'êtes-vous pas M. Roger Bonjour ? fit l'individu.

— Parfaitement, monsieur : que me voulez-vous ?

— Dans ce cas, je vous arrête au nom de la loi... je suis commissaire de police.

— Vous m'arrêtez, et pourquoi ?

— J'ai un mandat d'amener contre vous, comme coupable d'assassinat...

— Coupable d'assassinat, lui !!! s'écria Louise.

— C'est cette maudite affaire de Griffonnier, pensa Roger.

— Oui, répéta le commissaire. Monsieur est accusé d'assassinat et de vol.

— Pour le coup, c'est trop fort ! dit vivement Roger se redressant avec colère à cette imputation de vol.

— Monsieur, je n'ai pas d'explication à vous donner... Je suis agent de la force publique, et j'exécute les ordres qu'on ma donnés.

— Très-bien, je me soumets, fit Roger avec désespoir et lançant un regard vers la fenêtre où il avait aperçu son père; mais encore dois-je savoir quels griefs sont formulés contre moi.

— Oh ! reprit le commissaire, l'on vous arrête en vertu d'un mandat d'extradition ; vous êtes accusé d'avoir, le 15 juin, à Torghok, près Moscou, assassiné le prince Gustave Ostroloff.

— Assassiné ! volé ! murmura le jeune homme atterré.

— Et volé une assez belle somme... il s'agit de plusieurs millions, à ce que prétend le rapport de justice russe.

Roger était blanc comme un linge.

— Oh ! il y a là-dessous une infamie, rugit Louise... Mon frère n'est ni un assassin ni un voleur !

Le commissaire fit signe à deux agents qui se tenaient à distance, et l'on emmena Roger, malgré les sanglots de sa sœur.

Au loin, le perroquet du père Jeandet répétait de sa voix nasillarde :

— Paul ! Louise !... Paul ! Louise !

CHAPITRE LXXII

FATALITÉ

En effet, la nuit du 14 au 15 juin, le prince Ostroloff avait été assassiné dans son château de Torghok, à quelques verstes de Moscou.

Dans la matinée du 14, le richissime boyard avait fermé les yeux à son épouse. La journée s'était passée à recevoir les principaux de ses vassaux (si l'on peut appeler de ce nom les grands fermiers qui étaient sous sa dépendance), les voisins et quelques serfs affranchis.

Suivant les usages, la nuit devait être consacrée aux prières dites par le mari veuf, en compagnie d'un pope, dans la chambre mortuaire ; mais, après quelques heures de veillée, le prêtre et le prince avaient cédé à un lourd sommeil.

Sur les deux heures du matin, le pope avait été éveillé par un grand cri ; à la lueur des bougies mourantes, il avait vu un homme qui venait de poignarder le prince, il s'était levé de sa chaise, et avait couru à la fenêtre pour appeler au secours, mais au même instant il avait reçu sur la tête un formidable coup de bâton qui l'avait étendu par terre sans connaissance.

Au lever du jour, les domestiques du château, en entrant dans la chambre, avaient trouvé leur maître assassiné ; on avait rappelé le pope à ses sens.

Ce meurtre audacieux fit grand bruit, et comme rien n'avait été dérangé par l'assassin dans le château de

Torghok, pendant quatre jours on s'était perdu en conjectures sur le mobile du crime.

Le coffre-fort du prince fut ouvert, et l'on constata la présence de nombreux billets de banque ; il était donc à supposer que le malheureux Gustave Ostroloff n'avait pas été poignardé par un voleur. Il fallut l'arrivée du notaire de la famille pour fixer un but aux recherches de la justice.

D'après la déposition de ce notaire, une dizaine de jours avant le crime, le prince avait réalisé une somme de vingt millions qu'il se proposait d'employer à acheter des terres en France, où il avait l'intention de s'établir.

Cette somme importante, dont le notaire seul connaissait l'existence, avait été enfermée par le prince dans son coffre-fort, et son absence indiquait clairement que l'assassin était doublé d'un voleur.

Bien que formant un total respectable (une trentaine de mille roubles environ), les billets trouvés dans la caisse n'avaient pas, paraît-il, tenté le meurtrier, à moins que, ce qui était encore probable, celui-ci ne les eût laissés pour embarrasser la justice dans les premiers jours.

Toutefois, avant d'admettre complétement le vol des vingt-cinq millions, les magistrats, après avoir reçu la déposition du notaire, avaient fait comparaître le banquier qui fournissait aux régisseurs du prince les fonds nécessaires à l'administration de ses domaines, et ce banquier avait formellement déclaré que les vingt-cinq millions ne lui avaient pas été versés.

Une fois bien convaincue du vol, la justice moscovite avait lancé de tous les côtés ses meilleurs limiers et repris minutieusement l'interrogatoire des serfs de Torghok ; quelques-uns de ceux-ci s'étaient alors rappelé la visite d'un Français au village, l'avant-veille de l'assassinat.

D'autre part, la succursale de la maison Rothschild

déclara avoir reçu, le 15 juin dans l'après-midi, vingt millions d'un nommé Roger Bonjour, demeurant à Paris, lequel, coïncidence frappante, avait demandé le jour même un passeport de retour à l'Hôtel de Police et quitté immédiatement la Russie.

Or, le signalement de ce Roger Bonjour avait quelque ressemblance avec celui du Français qui avait été vu à Torghok. La justice russe avait télégraphié à la justice française ; le parquet de Paris avait répondu à celui de Moscou que la personne soupçonnée n'avait aucune fortune connue et passait même pour vivre de la façon la plus modeste, et comme il fut établi que le Roger Bonjour, qui avait déposé vingt millions chez Rothschild à Moscou était le même que l'humble journaliste qui, avant le 15 juin, avait toujours vécu pauvrement à Paris, la justice française avait arrêté notre héros, comme on l'a vu au chapitre précédent, et l'avait livré à la justice russe.

Nous voici donc encore à Moscou.

Avant d'être extradé, Roger a obtenu la permission de parler à sa sœur. Il lui a recommandé, malgré l'épouvantable malheur qui le frappe, de voir leur père ; et comme Louise a quelque argent qui lui a été remis par lui, Roger, après le duel Griffonnier, il la supplie de s'en servir pour venir en Russie ; car, dans la terrible épreuve qu'il traverse, il a besoin d'être soutenu par la présence de ceux qu'il aime.

Louise s'est donc conformée aux instructions de son frère.

Le père Jeandet a retrouvé ses enfants pour savoir l'un d'eux sous le coup de la plus effroyable accusation.

Nous renonçons à dépeindre cette scène où e malheureux père pleure tour à tour de joie en embrassant Louise et de douleur en apprenant l'arrestation de Roger.

Puis, nouvelle infortune, la police s'est présentée chez Louise, a saisi tout l'argent qu'elle tenait de son

frère, sous prétexte que c'était de l'argent volé, et le père et la fille se seraient trouvés dénués de toute ressource si l'excellent Georges Leclerc n'était pas venu à leur aide.

Ce fut dans cette circonstance critique que Louise put apprécier toute la bonté du cœur de son camarade; non-seulement le jeune peintre mit sa bourse au service de son amie et de son père, mais encore il tint à honneur de les accompagner à Moscou où il pouvait même être utile pour attester l'honorabilité de Roger.

Quant à Dussol, il resta à Paris sur les instances de ses camarades ; il fut convenu qu'on le tiendrait au courant de tout, et qu'on le ferait venir si sa présence devenait nécessaire.

Quel affreux voyage, quant on pense à celui qu'avaient rêvé le frère et la sœur !

Leclerc, Louise et le père Jeandet prirent un modeste logement à Uspenkoï-oulitzi.

Pendant un mois, on leur refusa l'autorisation de voir Roger, qui était au secret. Chaque fois qu'ils l'avaient sollicitée, les magistrats leur avaient répondu que les charges étaient accablantes.

Enfin, il arriva un jour où l'accusé dut subir un dernier interrogatoire, et on leur promit qu'à la sortie du palais ils pourraient avoir avec lui un entretien.

Durant l'instruction, Louise et Georges avaient été entendus comme témoins ; mais jamais ils n'avaient été confrontés avec l'accusé.

Roger comparut donc devant le juge-instructeur. Le malheur ne l'avait pas abattu ; pourtant, il n'était pas sans avoir à peu près conscience des sombres dangers qui l'entouraient.

— Pour la dernière fois, Paul Jeandet, dit le magistrat, je vous invite à entrer dans la voie des aveux.

— Monsieur le juge, je n'ai rien à avouer, je suis innocent.

— Mais vous ne voyez donc pas, malheureux, que

l'évidence est telle qu'il vous est impossible de nier ? vous ne comprenez pas que vos dénégations ne serviront qu'à rendre le tribunal impitoyable à votre égard ?

— Monsieur, je vous jure que je suis innocent !

— Alors vous persistez à prétendre que les vingt millions déposés par vous chez Rothschild au lendemain du crime vous ont été remis le jour même par le directeur de la Banque dite Nationale.

— Oui, monsieur.

— Mais cet homme est en fuite ; il a enlevé tout l'argent de ses clients et laissé sa comptabilité dans le plus grand désordre ; les deux chèques dont vous avez parlé n'ont pu être retrouvés.

Roger baissa la tête.

— De plus, la personne que vous avez désignée comme vous ayant remis secrètement ces chèques, n'habite ni Bordeaux, ainsi que vous l'aviez dit, ni même la France !...

— Cependant, monsieur...

— Les recherches de la police française ont été vaines... En outre, on a saisi chez vous quatre ceintures de brocart que vous avez apportées de Torghok à votre sœur.

— Pardon, monsieur le juge, je ne suis jamais allé à Torghok pendant mon court séjour en Russie... Ces ceintures ont été achetées par moi, je vous l'ai dit, à Moscou, chez un marchand de Gostinnoï Dvor...

— Oui, c'est un enfant, prétendez-vous, qui vous les a vendues... Eh bien, on est allé à la boutique que vous avez désignée, et l'enfant ne se souvient pas de vous ; et comment pourrait-il se souvenir d'un visage d'acheteur au milieu des mille visages qu'il voit tous les jours ?... Il y a donc lieu de croire que vous prétextez cette visite à Gostinnoï-Dvor et que vous déclarez avoir acheté les ceintures de brocart à un enfant, et non à un homme qui pourrait mieux se rappeler s'il vous a ou non vendu ces

objets, parce que l'achat desdits objets, fait à Torghok, est compromettant pour vous.

— Monsieur le juge, je ne puis comprendre votre insistance sur ce point. J'ai acheté ces ceintures où je vous dis ; mais, ne les y eussé-je point achetées, pourquoi en concluez-vous qu'on me les a vendues à Torghok ?

— Par la bonne raison qu'elles sont le produit même de l'industrie spéciale des femmes de Torghok.

— Comment ! ces ceintures-là se fabriquent à Torghok ?

— Oui.

— Ma foi, je vous jure que je n'en savais rien.

— Vous faites l'ignorant.

— Fatalité ! murmura Roger.

— Si vous n'étiez pas coupable, pourquoi aviez-vous tant hâte de partir ?

— Parce que j'avais hâte de partager ma fortune entre ma sœur et mes amis, parce que j'avais hâte de retrouver mon père.

— Comment se fait-il que vous ayez demandé votre passeport de retour précisément dans la journée qui a suivi le crime ?

— Fatalité !

— Fatalité, fatalité, voilà votre réponse. Direz-vous encore que c'est la fatalité qui a fait que les millions réalisés par le prince Ostroloff étaient, comme ceux que vous avez déposés chez Rothschild, en valeurs ayant cours en France ?... Direz-vous aussi que c'est la fatalité qui veut que vous ayez connu le prince par suite de son union adultérine avec votre sœur ?... Certes, je ne relèverai pas contre vous cette situation au point de vue de ce qu'elle pourrait avoir de déshonorant pour vous, je n'en tirerai pas des déductions de nature à entacher votre moralité personnelle qui n'est pas en jeu ; la justice doit être la justice : il résulte de divers témoignages que vous n'avez appris que depuis très peu de temps vo-

tre parenté avec mademoiselle Louise, dite Gloria ; on ne vous contestera pas cela, car le devoir de la justice n'est pas de charger quand même un accusé. Non ! nous n'avons qu'à rechercher la lumière.... Mais, que vous connaissiez ou non les liens de famille qui vous unissaient à Louise Jeandet, il n'en est pas moins établi que, par sa fréquentation, et subséquemment par la fréquentation du prince, vous saviez très-bien à quoi vous en tenir sur la fortune de celui-ci.... Bien plus, pourquoi n'avez-vous pas montré les chèques dont vous parlez à votre sœur, à vos amis, avant votre départ pour Moscou ?

— Je voulais leur faire une surprise complète.

— Et les cinq millions qui manquent au compte de ce qui a été volé au prince, où les avez-vous cachés ?

— Monsieur le juge, voilà ce qui doit vous prouver que je suis innocent. Je n'ai remis aux Rothschild que vingt millions, tandis qu'on en a volé vingt-cinq au prince Ostroloff.

— Ce n'est pas une preuve. Vous avez remis de fortes sommes d'argent à votre sœur ; on en a trouvé sur vous.

— C'étaient des billets qui étaient joints aux deux chèques représentant l'héritage de mon oncle.

— Vous en revenez donc toujours à cette histoire impossible, quand je vous dis qu'on n'a même pas pu découvrir ce Laborel, derrière lequel vous vous réfugiez.

— Je ne me réfugie pas, je dis la vérité.

— Enfin, le tribunal décidera... J'ai fait mon devoir, quant à moi... Pour terminer mon interroga tire qui est le dernier que vous subissez, vous allez être confronté avec les témoins à charge.

Effectivement, on introduisit le pope qui avait été frappé d'un violent coup de bâton, tandis que le prince était poignardé.

Le prêtre examina attentivement Roger, puis dit :

— Il m'est impossible de déclarer que ce soit bien cet homme, le meurtrier du prince ; la chambre était

obscure, les bougies s'éteignaient au moment où le crime a été consommé ; je n'ai pas eu le temps de voir les traits de l'assassin ; mais, autant qu'il m'en souvient, il était de la taille de cet homme, et portait aussi une simple moustache.

— Fatalité ! murmura encore Roger.

Après le pope, ce fut le tour des domestiques du château qui avaient causé au village, l'avant-veille du meurtre, avec un Français.

Ceux-ci n'hésitèrent pas.

— Oh ! dirent-ils, c'est bien lui !

Cette fois, Roger fut anéanti. Il retomba, brisé, sur sa chaise, et deux larmes silencieuses coulèrent le long de ses joues pâles.

A ce moment, le juge donna ordre aux huissiers de laisser entrer Georges, Louise et le père Jeandet.

— Mon père ! ma sœur ! Georges ! s'éria l'infortuné en se jetant à leur cou, je suis perdu ! je suis perdu !

CHAPITRE LXXIII

COMPLICATIONS, EXPLICATIONS

« Moscou, 1er Août.

« Mon cher Dussol,

» Quelle épouvantable nouvelle j'ai à t'apprendre ! Notre bien-aimé Roger vient d'être condamné à vingt ans de travaux forcés. Vingt ans de travaux forcés, c'est la Sibérie, et, pour lui, c'est la mort.

» Et, cependant, j'en ai plus que jamais la conviction, notre malheureux ami est innocent. Bien que toutes les apparences soient contre lui, nous le connaissons assez pour pouvoir affirmer à la face de l'univers qu'il est incapable de la moindre action malhonnête et qu'il est en ce moment victime d'une erreur judiciaire des plus terribles, et peut-être même de quelque exécrable trame ténébreusement ourdie.

» Cette dernière opinion est celle de son avocat ; mais j'ai de la peine à me ranger à son avis, car Roger n'a pas un seul ennemi, à ma connaissance. Je suis persuadé, pour ma part, qu'il y a là une fatale confusion de personnes, comme dans la célèbre affaire Lesurques.

» Un exemple : Je t'ai écrit que la nuit du crime, le prince et le pope qui veillaient au chevet de la princesse défunte s'étaient laissés aller au sommeil et que l'assassin avait profité de ce qu'ils étaient endormis pour commettre le meurtre ; eh bien, il résulte de l'enquête de la police que ce sommeil n'était pas accidentel, mais préparé ; les bougies des candélabres de la chambre mortuaire avaient été changées, dans la journée, contre des bougies spéciales qui, en brûlant, répandent autour d'elles des émanations narcotiques. Or, je te le demande, est-ce que notre malheureux ami connaissait seulement l'existence de pareils engins de destruction ? Non, le scélérat qui a poignardé et volé le prince Ostroloff est un misérable rompu à toutes les pratiques du crime. Mais, hélas ! si c'est là pour nous une preuve de l'innocence de Roger, ce n'en a pas été une pour le tribunal.

» Toutefois, la vérité m'oblige à dire que Roger n'a pas été jugé de parti-pris. Les magistrats se sont efforcés de rechercher la lumière qui, malheureusement, se dérobait toujours. C'est ainsi que l'on a repoussé autant que possible l'ouverture des débats afin de donner à l'introuvable Laborel le temps de se montrer. Soin superflu ; le mandataire de M. Rameau a si bien disparu que les juges l'ont considéré comme un mythe. Mainte

nant, l'aurait-on trouvé, je ne crois pas que sa déposition eût eu un grand poids ; car, pas plus que Roger, M. Laborel n'aurait pu fournir la preuve de l'existence de l'héritage, et tu sais qu'en droit un témoin unique est un témoin nul.

» Je n'ai pas besoin de te dire qu'ici nous sommes tous dans la désolation. Bien que le tribunal ait été relativement modéré en n'appliquant pas la peine de mort, en présence des dénégations persistantes de notre malheureux ami dont l'air honnête et le ton de sincérité ont frappé tout le monde, cette condamnation n'en est pas moins terrible et nous atteint tous au cœur. Le père Jeandet n'a pas eu le courage d'assister aux audiences ; depuis le jour où il a retrouvé ses enfants, il pleure sans cesse et se laisse aller à l'abattement le plus absolu. Louise, en entendant le verdict, a perdu connaissance, et quand elle est revenue à elle, j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de se tuer. Quant à moi, je n'ai plus le moindre appétit, je me force pour manger, j'essaie de faire bonne contenance afin d'encourager le père et la sœur désolés de notre pauvre ami, je leur parle d'un avenir auquel je n'ai pas confiance, je tente de faire naître dans leur cœur un espoir qu'hélas ! je n'ai pas.

» Ah ! mon cher Dussol, tout cela est épouvantable... Je me suis informé ce matin à la Direction de Police s'il était permis aux familles des condamnés d'accompagner ceux-ci en Sibérie ; on m'a répondu affirmativement. Nous suivrons donc Roger là-bas, et nous pourrons quelque peu alléger peut-être ses souffrances. Que je me félicite aujourd'hui d'être libre ! je n'ai aucun amour qui me retienne, et je puis consacrer le reste de ma vie à notre ami.

» Je t'informerai du jour de ce triste départ. Pense souvent à nous, et, chaque fois que tu le pourras, envoie-nous de l'argent, puisqu'il te sera impossible de témoigner autrement ton affection à l'infortuné : tu comprends bien que je ne me fais pas illusion sur les ressources du

pays où nous irons ; ton superflu nous sera toujours d'un puissant secours...

» Au moment où j'allais clore ma lettre, je reçois la visite de Me Vsiévolode Tzelsky, l'avocat de Roger. Il m'apprend un incident curieux qui a suivi le prononcé du jugement.

» Je t'ai écrit, je crois, que le procès du frère de Louise a fait grand bruit en Russie, et qu'à Moscou principalement le public a pris parti pour ou contre notre ami d'une manière très-caractéristique : les Moscovites étaient en majeure partie pour la culpabilité de Roger, tandis que tout ce qu'il y a ici d'Arméniens et de Polonais penchaient vers l'innocence. Or, il paraît qu'au moment où la Cour de Justice a rendu le verdict, quelques Polonais qui se trouvaient dans la salle ont fait entendre des murmures désapprobateurs : ils ont été aussitôt arrêtés, et, s'il faut en croire les on-dit, ces arrestations auraient mis la police russe sur la piste d'un de ces nombreux complots que les Varsoviens fomentent tous les jours en faveur de l'indépendance de leur patrie. Voilà donc encore une pénible conséquence de cette désastreuse affaire : de pauvres diables sont non-seulement compromis pour avoir manifesté en faveur de notre bien-aimé camarade, mais encore leur imprudence a amené la découverte d'une patriotique conspiration.

» Nous t'embrassons tous affectueusement.

» GEORGES LECLERC. »

RAPPORT SECRET

Adressé par le Directeur de la police de Moscou à son Excellence le Ministre de la Justice.

Excellence,

Vous avez été bien inspiré en faisant surseoir à la déportation du français Roger Bonjour. Grâce à la communication anonyme que je vous ai transmise et que vous avez bien voulu prendre en considération, la lumière a brillé sur cette mystérieuse affaire.

Permettez-moi donc de reprendre l'exposé des faits.

Trois jours avant le jugement, je reçus la visite de M. le président du Tribunal d'Equité.

Ce magistrat, qui s'était intéressé vivement au meurtrier supposé du prince Ostroloff, me remit une lettre non signée qui lui était parvenue par la voie de la poste et sur laquelle il appela mon attention.

D'après cette lettre, le français Roger Bonjour était complétement innocent du crime à lui reproché; le coupable était un Irlandais nommé Hugh Bwan, qui m'avait déjà été signalé comme entretenant des relations avec une société d'agitateurs polonais; on faisait observer en outre que cet Hugh Bwan avait plusieurs points de ressemblance avec Roger Bonjour pour la taille et la physionomie.

Je n'ajoutai pas une grande importance à cette dénonciation anonyme, car, ayant eu l'occasion de voir il y a quelque temps Hugh Bwan, j'avais remarqué qu'il était blond, tandis que l'accusé Roger Bonjour est d'un brun très-accentué: mais M. le Président du Tribunal d'Equité insista, en disant qu'il avait foi en l'innocence du jeune Français, que le devoir de la justice était de ne

négliger aucun renseignement d'où qu'il vînt, que deux personnes pouvaient se ressembler tout en ayant la chevelure et la barbe de nuances différentes, et qu'enfin, du moment que je reconnaissais à l'Irlandais des allures de conspirateur, je ne devais pas négliger une occasion de l'arrêter, son arrestation étant utile, sinon nécessaire, dans un double but.

C'est alors qu'en présence de l'insistance de M. le Président (*) je me décidai à en référer à vous, et vous m'engageâtes à l'aider de toutes mes forces dans la recherche de la vérité.

Cependant, comme on ne pouvait arrêter le sieur Hugh Bwan à propos de rien, je résolus de laisser le procès suivre son cours ; seulement, le soir du prononcé du jugement, j'eus soin d'aposter dans la salle du Tribunal criminel deux de mes agents secrets qui se mêlèrent à la foule et excitèrent les spectateurs qui éprouvaient de la sympathie pour l'accusé, à manifester en sa faveur.

Des murmures se firent entendre à la lecture du verdict, un coup de filet fut donné ; résultat : arrestations de quelques hommes du peuple qui furent relâchés presque aussitôt, et d'un certain nombre de ces agitateurs à moi signalés, lesquels n'avaient pas pris part à la manifestation, mais que nous gardâmes afin de nous donner un prétexte pour perquisitionner chez eux.

Ces individus, en l'honneur desquels le coup de filet

(*) En Russie, les simples juges de paix n'ont pas pour unique fonction de décider dans les questions litigieuses de petite importance; les juges de paix de chaque arrondissement, réunis en *Tribunal d'Equité*, constituent une sorte de Cour qui sert à contrôler l'action des parquets et des tribunaux commerciaux et criminels. C'est au Tribunal d'Equité qu'incombe le devoir de signaler à la Cour Suprême les irrégularités de procédure commises par n'importe quels magistrats, de veiller à ce que les accusés n'aient pas à souffrir d'une prévention trop longue ; etc., etc.

avait été donné, étaient tous des étrangers, conspirant depuis longtemps contre le gouvernement sous prétexte de libéralisme polonais, mais, en réalité, pour ramener dans le royaume un ordre religieux expulsé.

Les perquisitions, pratiquées à leur domicile, me mirent sur la voie d'un vaste complot jésuitique tendant au renversement de l'Etat, et, sans avoir à invoquer l'affaire Roger Bonjour, je pus faire arrêter l'Irlandais Hugh Bwan.

Lorsque je fis comparaître cet homme devant moi, je l'examinai attentivement et je vis que sa physionomie rappelait à peu près celle du malheureux qui venait d'être condamné comme coupable de l'assassinat du prince Gustave Ostroloff. (*)

Néanmoins, je gardai le silence sur le crime de Thorghok, attendant que les événements me permissent de l'interroger d'une manière efficace.

Le lendemain, je reçus une lettre de l'anonyme qui avait écrit à M. le Président du Tribunal d'Equité. Cette personne me félicitait de la capture d'Hugh Bwan, m'affirmait de la façon la plus formelle que l'Irlandais était un des dignitaires les plus importants de l'Ordre de Loyola, et s'offrait à me faciliter ma tâche de justicier si je consentais à venir seul sur les onze heures du soir trouver « le protecteur inconnu de Roger Bonjour » sous les murs de la chapelle de Iverskié-Vorata.

J'allai à cet étrange rendez-vous et n'y trouvai personne; mais, en rentrant chez moi, un mendiant me remit une nouvelle épître du mystérieux personnage.

Cette fois, l'anonyme me remerciait de ma complaisance, s'excusait de m'avoir fait accomplir une promenade nocturne qui, bien que sans résultats immédiats pour moi, lui avait prouvé mes bonnes dispositions à son

(*) Cette ressemblance a été signalée, on s'en souvient, au commencement de cet ouvrage. Voir dans la 2me partie le chapitre : LE PAPE NOIR.

égard ; puis, se décidant à parler carrément, mon correspondant m'indiquait, avec précision et netteté, divers mots de passe en usage dans la Société secrète à laquelle appartenaient mes conspirateurs.

Me conformant alors scrupuleusement à ses indications, je fis entrer dans la prison le plus habile de mes agents ; celui-ci, peu à peu, progressivement, se mit en rapport avec Hugh Bwan, parvint à avoir sa confiance, se donna pour un jésuite polonais, lui fournit toutes les preuves nécessaires de son affiliation, et, enfin, prétextant un ordre du Général, se fit dévoiler l'endroit où se trouvaient les vingt millions volés au prince.

A vrai dire, Excellence, il m'eût été impossible de mener à bien cette affaire si je n'avais été sans cesse tenu au courant de mille détails par mon correspondant anonyme

Aujourd'hui, j'ai la conviction que l'héritage de Paul Rameau existait réellement ; que les jésuites avaient tenté de s'en emparer ; que, n'ayant pu y parvenir, ils avaient autorisé Hugh Bwan à prendre où il pourrait une somme équivalente, en s'arrangeant toutefois de façon à ce que Roger Bonjour fût accusé du vol, mis hors d'état de nuire et contraint par la justice à restituer à la personne volée ou à ses héritiers la richesse dont il était, lui Roger Bonjour, le légitime possesseur ; c'est ce que les théologiens de la compagnie de Loyola appellent une *compensation.*

Ce plan avait été habilement exécuté ; mais, je vous le répète, je n'aurais jamais pu le découvrir sans le concours de cette lumière anonyme qui n'a cessé de m'éclairer tout le temps qu'ont duré mes recherches. Sans ce correspondant, qui selon toute évidence est un faux-frère agissant sous l'influence de quelque puissant intérêt, sans lui, dis-je, je n'aurais jamais connu certaines phrases mystiques, certains détails des plus secrets, à l'aide desquels mon agent a pu convaincre Hugh Bwan

qu'il n'était auprès de lui qu'un émissaire du Général de l'Ordre.

Le procès de Roger Bonjour va donc être prochainement révisé. Hugh Bwan, à qui l'on enlèvera la barbe qu'il a laissé pousser depuis le meurtre et à qui l'on teindra chevelure et moustache comme il a dû le faire pour établir le fameux quiproquo, Hugh Bwan sera inopinément traduit devant la Cour de Justice sous l'inculpation d'assassinat tandis qu'il croit encore n'avoir à répondre que du délit d'association illicite.

Daignez agréer, Excellence, etc.

LE DIRECTEUR DE POLICE.

Moscou, 19 août.

« Moscou, 25 août.

« Mon cher Dussol,

» Par quelle série d'émotions nous passons depuis deux mois !

» Je sors à l'instant même de chez M. le Président du Tribunal d'Équité, qui m'a affirmé que l'on pense tenir le vrai coupable et qu'en outre le gérant de la Banque de Moscou est arrêté.

» Enfin, ces cruelles épreuves vont être finies, Roger va nous être rendu ! Je crois que je deviens fou de joie.

» Louise, pendant toutes nos douloureuses vicissitudes, a été admirable de dévouement. Le père pleure toujours, mais ce n'est plus de tristesse.

» Nous t'embrassons. A bientôt.

» Georges LECLERC. »

CHAPITRE LXXIV

LE TRIOMPHE DE LEROUÉ

Il faut que le lecteur se transporte avec nous dans cette salle tendue de noir, où le Général qui commande la sinistre armée des disciples de Loyola a donné au père Leroué l'ordre de s'emparer des millions de Paul Rameau.

Les vingt Provinciaux sont réunis autour de leur chef.

— Il y a un an, révérendissimes, dit celui-ci, nous avons confié à notre frère le Provincial de France le soin de faire rentrer dans les coffres de la Société une fortune qui devait servir à nous combattre. Je demande aujourd'hui à notre frère Leroué d'expliquer comment il s'est acquitté de sa mission.

Leroué se lève plus pâle que de coutume ; il est facile de voir qu'il est profondément ému. Toutefois, il parvient à maîtriser son émotion, et, au milieu d'un silence glacial, il s'exprime en ces termes :

— Mes frères, je n'ai pas réussi.

Quelques-uns des assistants ne peuvent retenir des marqués d'étonnement.

— Non, mes frères, je n'ai pas réussi, et cependant j'atteste que je n'ai rien négligé pour atteindre le but qui m'avait été désigné. Vous pouvez interroger ceux de nos frères qui m'ont vu à l'œuvre ; tous vous diront qu'il était impossible de réussir, sans sortir des étroites limites qui m'avaient été fixées... Je n'ai pas quitté d'un pas le jeune homme que notre ennemi Paul Rameau avait institué son mandataire ; contre lui, j'ai employé

tous les moyens qui m'étaient permis pour l'amener à se dessaisir du sachet contenant l'héritage de Roger Bonjour ; l'ivresse, la terreur, l'amour, le jeu, j'ai mis tout cela en avant, rien n'y a fait... Paul Rameau savait à qui il confiait la fortune de son neveu quand il l'a remise entre les mains de Laborel... Ce Laborel, mes frères, quoique enfant, avait plus d'énergie, plus de sang-froid, savait mieux se dominer que bien des hommes ; il a tout bravé, il a résité à tout... Ah ! mes frères, que ne m'a-t-on écouté il y a un an ! Un fatal pressentiment me disait que, pour réussir dans cette entreprise, il ne fallait pas craindre de répandre du sang...Si nous nous étions débarrassés du même coup de l'héritier et du porteur de l'héritage, en ce moment je remettrais ici à notre vénéré Général les vingt millions qui nous échappent... Mais non, on a voulu user de générosité, on a parlé d'être magnanime, et voilà où nous en sommes.

Là-dessus, Leroué expose la trame tissée dans l'ombre d'abord par lui, puis par M. Vipérin, et enfin par Aulat, son *socius*. Il démontre qu'elle semblait inextricable, et que pourtant Laborel a su triompher de l'ivresse, surmonter la terreur, mettre sous pied l'amour et vaincre même le démon du jeu.

Les assistants sont subjugués par sa parole éloquente et ses explications nettes, précises, qui paraissent franches.

— Un de nos frères, s'écrie le Provincial, a voulu, dans son orgueil téméraire, regagner cette partie que j'avais déclarée perdue ; le père Hugh Bwan s'est cru la force nécessaire pour tenter de faire ce que le père Leroué n'avait pu accomplir ; pour arriver à ses fins, il a tourné la loi qu'on m'avait prescrite ; ne devant pas immoler Roger Bonjour, il a poignardé un étranger, et, ne se sentant pas de force à réussir directement, il a établi une compensation dont le résultat pouvait être la mort du petit serpent et qui, d'ailleurs, a piteusement échoué... Oui, mes frères, le père Hugh Bwan, lui aussi, a échoué !

Ici, le Général croit devoir interrompre le Provincial :

— Le père Hugh Bwan prétend avoir été trahi.

— Et qui soupçonne-t-il ?

— Vous.

A ce mot, Leroué hausse les épaules d'un air de souverain mépris. Les vingt hommes qui l'entourent, haletants, ne le perdent pas de vue. Lui, brave la tempête qu'il voit s'amonceler ; il n'hésite pas, et, levant énergiquement son front superbe avec sa brusquerie accoutumée, il réplique :

— Faut-il donc que j'aie toujours à me défendre contre les accusations ineptes de cet Hugh Bwan qui, selon toutes les apparences, est, lui, un faux-frère !... Voilà bientôt dix-huit ans que je suis Provincial, il y a 22 ans que j'ai été nommé Recteur au Canada, et pendant ces vingt-deux années, jamais un *socius* n'a pu surprendre un seul fait, un seul acte, un seul mot, un seul geste, une seule pensée, qui ne fussent pas strictement conformes à l'esprit de l'Ordre... Lui-même, cet Hugh Bwan, quand il faisait partie de ma mission, lui-même n'a jamais trouvé rien à me reprocher...

Vous le savez tous, vous qui m'entendez, alors c'était un jeune homme de vingt-trois ans à peine, il était ambitieux, et lorsque je retournai en Europe prendre le provincialat de France, il ne me pardonna pas de ne le point avoir appuyé pour recueillir ma succession, comme Recteur de notre Maison-Mère du Canada ; j'avais en effet deviné cet esprit chagrin, querelleur, indiscipliné, et je m'opposai à ce que l'on donnât une fonction aussi importante à un garçon qui n'était pas encore mûr ; de là, la haine de cet homme !... Et tandis que tous mes Recteurs suffragants s'accordaient à me reconnaître des qualités, dont il me répugne de faire moi-même l'éloge, lui seul, comme une fausse note au milieu de l'harmonie d'un concert, s'efforçait perfidement de répandre sur mon compte de lâches et basses insinuations !

Hier, il a entrepris une tâche au-dessus de ses forces, et, parce que le fardeau l'a écrasé, il vient m'accuser de lui avoir donné un croc-en-jambe et de l'avoir fait tomber... Le misérable ! il oublie que, sans moi, dans le premier procès intenté à Roger Bonjour, le jeune Laborel, cet important témoin à décharge, aurait comparu et précipité le dénouement que vous savez !

— C'est vrai, murmurèrent les Provinciaux.

— Eh quoi ! mes frères, c'est moi que l'on accuse d'avoir mis un empêchement quelconque à la réussite de notre plan ! c'est moi que l'on accuse d'avoir tendu la perche à notre ennemi qui se noyait ! moi qui, il y a un an, ici même, ai le plus hautement développé la thèse de la confiscation des millions de Paul Rameau ! moi qui ai été le seul à demander la mort immédiate du petit scélérat que nous avons élevé ! moi qui, seul avec le Provincial d'Espagne, me suis prononcé pour la solution prompte et radicale !... En vérité, quand je vois une telle accusation se dresser devant moi, je me demande si je rêve !

Dans quel but aurais-je trahi celui qui jusqu'à aujourd'hui a été mon frère Hugh Bwan ! Dans quel but aurais-je facilité le triomphe de Roger Bonjour ?... Voyons, il ne suffit pas de formuler des accusations, il faut encore les raisonner, et celle de mon adversaire ne tient pas debout.

Examinons-la, je vous prie.

Si j'ai empêché la réussite de l'affaire de Moscou, c'est à moi encore, à plus forte raison, que sont dus les deux échecs de Marseille, l'échec de Sens et l'échec de Paris. Interrogez M. Vipérin, interrogez le père Aulat, et vous serez édifiés.

Si j'ai aidé, de quelque façon que ce soit, Roger Bonjour ou Laborel, contre l'Ordre, c'est que je porte un intérêt quelconque à notre jeune ennemi. Interrogez le Recteur de M..., interrogez le Recteur de Vaugirard,

interrogez chaque *socius* que notre Général a placé auprès de moi.

Et, surtout, interrogez mon passé, rappelez-vous toutes mes paroles et tous mes actes, scrutez mon cœur, et jugez-moi.

Maintenant, examinez aussi la conduite du père Hugh Bwan. Voyez cet homme, notoirement mon ennemi, demandant à reprendre une affaire qui m'était confiée, seulement pour aller sur mes brisées. Un moment, il réussit, ou plutôt il croit réussir; car il fallait s'attendre à ce que les dénégations persistantes unies au caractère indomptable de Roger Bonjour fissent hésiter les juges, si du moins elles ne les convainquaient pas ; vous l'avez su, malgré toutes les apparences écrasantes, le jeune homme a trouvé des gens pour proclamer son innocence, et les magistrats n'ont osé le condamner ni à mort ni même aux travaux forcés à perpétuité.

Eh bien ! n'est-il pas à présumer que, si quelqu'un a trahi nos frères de Russie, c'est le père Hugh Bwan, et personne autre... le père Hugh Bwan qui, s'étant laissé prendre bêtement dans les filets de la police moscovite et se trouvant compromis dans une affaire d'association illicite, a craint de se compromettre davantage en demeurant trop longtemps entre les mains de magistrats qui auraient pu finir par remarquer la ressemblance vague qu'il avait utilisée pour faire condamner à sa place Roger Bonjour ? N'avait-il pas tout intérêt à quitter au plus vite cette prison d'où il ne devait sortir, s'il était découvert, que pour aller finir ses jours en Sibérie ? N'avons-nous pas enfin le droit de supposer que cet homme, qui n'a jamais su respecter ses supérieurs, ne s'est fait aucun scrupule de dénoncer ses subalternes afin d'être laisssé, lui, tranquille, puisqu'il jouait sa tête?

Et, lorsque ni ses bassesses, ni ses lâchetés, ni ses insultes, ni ses trahisons, n'ont abouti, quand il s'est vu perdu par lui-même, dans un dernier accès de rage, il a

voulu perdre, du moins auprès de vous, l'homme qu'il envie et qu'il déteste, moi !

Leroué n'ayant plus rien à dire, le Général déclara qu'en effet les pères jésuites compromis dans le complot de Moscou pensaient unanimement qu'il n'y avait qu'Hugh Bwan, qui eût pu les livrer. Puis, il fit comparaître M. Vipérin et le père Aulat, qui ne tarirent pas en éloges sur le compte de Leroué, racontèrent encore, avec force détails, les quatre tentatives, faites contre Laborel, et excusèrent d'autant mieux le quadruple échec du Provincial qu'ils avaient contribué largement eux-mêmes à deux des combinaisons restées sans résultat. De telle sorte que Leroué, grâce à l'accusation réfutée d'Hugh Bwan, fut non-seulement excusé de n'avoir pas réussi, mais encore on le proclama le jésuite le plus dévoué à la Compagnie ; et son ennemi, déclaré faux-frère, fut abandonné à son mauvais sort.

SIXIÈME PARTIE

LE SECRET DE BABET

CHAPITRE LXXV

COMMENT ON SE DÉBARRASSE D'UN INDIVIDU GÊNANT

On n'a pas oublié Romain Garocher, l'auteur de la catastrophe de Pont-sur-Yonne, le grec du cercle du Chapeau-Rouge. On sait qu'il a été arrêté, ainsi que Laborel, lors de la descente de police dans le tripot de la rue des Vieilles-Haudriettes. Mais si le juge d'instruction n'a pas tardé à reconnaître la parfaite innocence de Laborel, il n'en a pas été de même pour Romain.

En apercevant celui-ci dans la salle de baccarat, le commissaire s'était écrié :

— M. Garocher ici ?... Ah ! je vois que nous sommes en pays de connaissances !

Bref, l'affaire du Chapeau-Rouge s'est terminée pour l'agent secret du Gésu par une condamnation à deux mois de prison.

Grâce à leurs puissantes influences, les jésuites auraient pu épargner à Garocher cette flétrissure ; mais Romain était de ceux que l'intérêt de la Compagnie oblige de temps en temps à sacrifier, ou du moins en faveur desquels il est parfois mauvais d'intervenir. Le délit dont il

était inculpé n'entraînait pas une condamnation rigoureuse, et, pour la lui éviter, il aurait fallu que l'Ordre l'avouât comme étant un des siens, ce qui offrait plus de désavantages que d'utilité; aussi aucune démarche ne fut-elle tentée pour empêcher Romain de passer en jugement ni même de faire ses deux mois de prison.

Garocher le savait, et il ne s'en formalisa pas; la condamnation qu'il subissait sans mot dire lui valait, du reste, une bonne note auprès de ses supérieurs.

Pourtant, s'il n'en voulut pas à ceux-ci de l'avoir momentanément abandonné, il fut du moins quelque peu étonné de ne recevoir aucune nouvelle de Leroué.

C'était Leroué qui, d'accord avec Aulat, avait monté l'affaire du Chapeau-Rouge; le Provincial aurait bien pu, pensait-il, non pas solliciter en sa faveur, mais du moins lui faire passer en cachette un peu d'argent pour adoucir les ennuis de son emprisonnement. Et le Provincial ne s'était pas plus soucié de lui que s'il n'avait jamais existé.

Il est vrai qu'au moment où Garocher se morfondait entre les quatre murs de la maison pénitentiaire, Leroué avait bien d'autres occupations.

En revanche, dans les premiers jours de sa détention, il reçut la visite d'un jésuite qui s'intéressait à lui et qui, n'étant pas connu, n'avait pas à craindre de se compromettre; c'était Hugh Bwan.

Ils n'eurent pas le loisir de causer longtemps, car ils se virent au parloir. Hugh Bwan s'était fait délivrer on ne sait comment une autorisation; il avait prétexté une communication dont il était chargé pour Garocher de la part de sa famille.

Tous les prisonniers étaient réunis dans un immense parloir, où l'on causait avec eux à travers une grille; il était donc difficile d'entamer une longue conversation un peu trop particulière. Pourtant, Garocher eut le temps de glisser à Hugh Bwan ces quelques mots que le brouhaha du parloir couvrit :

— Mon cher, j'ai la conviction qu'il y a des traîtres parmi nous.

— Je le crois aussi, répondit l'autre.

— Dès que je serai sorti d'ici, je m'occuperai de les démasquer.

— Ne luttez pas seul contre eux ; vous succomberiez.

— Eh bien ! si jamais quelque danger me menaçait, je vous écrirais à ce nom.

En disant cela, il passa à Hugh Bwan un bout de papier à travers les barreaux de la grille.

— Parfait, dit Hugh Bwan... En poste restante, pour le cas où vous ignoreriez dans quelle ville je me trouve... Ecrivez toujours avec le contre-espion... Et, une fois le danger passé, allez retirer la lettre, afin que, si je n'ai pas pu moi-même la prendre, elle ne tombe pas à la fin de l'an entre les mains des employés de la poste.

— C'est entendu.

Hugh Bwan partit. Garocher ne lui avait pas dit sur qui il faisait planer ses soupçons ; c'était sur Leroué.

Déjà, à Sens, il avait reconnu le Provincial malgré toutes les précautions que celui-ci avait prises pour se cacher de son *socius*, et ses allées et venues mystérieuses, dans la journée du départ de Laborel pour Paris, avaient vivement excité la curiosité de l'employé des chemins de fer. Puis, cette carte tombée de la poche du jeune homme n'avait pas contribué à dissiper ses premières méfiances instinctives ; au contraire.

Plus tard, quand Leroué vint s'adresser à lui personnellement pour attirer Laborel dans le guet-apens du Chapeau-Rouge et l'y dépouiller, il avait un moment surmonté les vagues inquiétudes qu'il ressentait ; ne comprenant rien alors à la conduite du Provincial, il avait pensé qu'il avait eu tort de suspecter celui-ci, que Leroué n'était sans doute revenu en secret à Sens que pour mieux surveiller son *socius* dans l'exécution des desseins impénétrables de la Compagnie, et qu'en définitive

il était illogique qu'il protégeât d'une manière quelconque le jeune homme, pour lequel, selon toute apparence, avait été commandée la catastrophe et contre qui, maintenant encore, on organisait un autre traquenard.

Garocner se dit que la phrase sentencieuse écrite par Leroué au dos de la carte de la maison du Pont-Neuf était même probablement le fait d'une nouvelle habileté de l'insondable Provincial ; et, rassuré, il se remit à l'œuvre sans demander la moindre explication.

De gaîté de cœur, il dressa contre Laborel toutes les batteries de l'astuce et du mal ; il se sentit sûr de la réussite.

Aussi, quand ce coup, si savamment combiné, échoua par suite de l'entrée soudaine de la police, quand il se vit arrêté, traîné en prison et abandonné par Leroué, tous ses soupçons revinrent à son esprit ; il rapprocha le dénouement imprévu de cette aventure, des faits étranges qui avaient d'abord à Sens éveillé son attention, et la conclusion de toutes ces pensées, de tous ces doutes, de tous ces rapprochements, fut que le Provincial faisait agir les agents de la Compagnie pour masquer sa trahison et déployait d'autant plus de zèle d'une part que de l'autre il déchirait dans l'ombre les trames si artistement tissées par ses ordres.

Maintenant, quel intérêt cet homme terrible avait-il de se conduire de la sorte, c'est ce que Garocher s'évertuait à découvrir et qu'il ne découvrait pas.

Leroué considérait-il les vingt millions comme un denier trop beau pour être acquis à la Société, et songeait-il à s'en emparer pour son compte, tout en ayant l'air d'avoir accompli des prodiges inutiles pour les gagner à la communauté ? — Mystère.

Toujours est-il que Garocher avait le sentiment de la trahison de son supérieur, sans pouvoir s'en expliquer le but.

A sa sortie de prison, dans les premiers jours d'août, Romain s'informa, apprit la condamnation de Roger

Bonjour et la découverte du complot jésuitique de Moscou ; ne recevant aucune nouvelle d'Hugh Bwan, il commença à s'inquiéter, pensant avec raison qu'il se trouvait au nombre des affiliés compromis ; en outre, il constata l'absence de Leroué à Paris, ce qui lui fit supposer que le Provincial se livrait à quelque nouvelle intrigue.

Dès lors, réalisant un projet qu'il avait conçu pendant sa captivité, il se rendit à Marseille où il fixa son séjour.

Deux mois après, nous retrouvons encore Romain Garocher à la capitale : il habite une mansarde, quai de la Charente, au bord même du canal Saint-Denis, à la Villette.

Nous sommes au milieu d'octobre. L'ami d'Hugh Bwan cachète une nombreuse variété de lettres. Il en met une dans sa poche et renferme les autres dans ce petit secrétaire blindé que nous avons déjà vu chez Mme Piolenc. En plaçant un de ces paquet scellés, Garocher murmure :

— Voilà quelques paperasses qu'il me faudra peut-être aller replacer où je les ai prises ; car il ne suffit pas de réussir, il faut encore qu'il ignore toujours que je suis en possession de son secret ; sans cela, je le connais, je serais perdu... Mais je réussirai !... En tout cas, s'il m'arrive un malheur, ce paquet servira à ma vengeance.

En disant cela, il donna deux tours de clef, et sortit.

Au bout d'une heure, il franchissait le vaste corridor d'une belle maison de la rue St-Jacques, à côté du Val-de-Grâce.

— M. de Guémont est-il chez lui ? demanda-t-il au concierge en passant devant la loge.

— Il vient justement de rentrer, répondit le Pipelet.

Au second étage, Garocher s'arrêta devant une porte et sonna. On vint ouvrir. Garocher entra, et il se trouva en présence de Leroué.

— Tiens, Garocher ! fit le Provincial.

— Vous ne m'attendiez pas ?

— Ma foi, non... Mais entrez... entrez donc, mon ami.

Leroué introduisit son visiteur dans une petite pièce retirée qui lui servait de cabinet de travail.

Cet appartement de la rue St-Jacques était en quelque sorte un pied-à-terre qu'il s'était ménagé en ville ; là, sous le nom de M. de Guémont, il recevait tous les agents secrets de l'Ordre, les bas servants de l'espèce de Garocher, qui ne pouvaient décemment pénétrer dans la maison officielle de Vaugirard et auxquels il laissait ignorer son *buen retiro* tout particulier du Bas-Meudon; c'était là aussi que Leroué tenait son argent disponible, préparait ses entreprises en collaboration avec les plus vils scélérats que renfermait la capitale.

Garocher savait tout cela.

— Avez-vous quelque chose de nouveau à m'apprendre ? fit Leroué quand ils furent assis autour d'une table ovale qui occupait le milieu du cabinet.

— Dam ! il y a deux mois que je suis sorti de prison...

— Tiens, au fait, vous avez été condamné pour cette malheureuse affaire du Chapeau-Rouge... Je comptais m'occuper de vous, mon cher Romain ; mais il m'a fallu partir pour une mission des plus importantes. A peine la mission accomplie, j'ai eu à effectuer mon voyage à Rome à l'occasion du Grand-Conseil annuel... Enfin, d'après ce que je vois, vous n'avez pas subi une longue captivité...

— Oh ! cela ne vaut pas la peine d'en parler.

— Vous ne m'en voulez donc pas ?

— Pas le moins du monde... Et la preuve que je vous suis aussi dévoué que par le passé, c'est que je viens aujourd'hui vous entretenir de choses qui vous intéressent particulièrement.

— Ah !... et de quoi s'agit-il ?

— Voici, monsieur Leroué... Vous vous souvenez

sans doute du petit voyage que vous avez fait à Sens, par là, dans la seconde quinzaine de mai, le 20 du mois, il me semble...

— Le 20 mai ?... Oui... En effet, ce jour-là, je suis venu donner des ordres à Aulat au sujet de l'affaire Laborel... Vous avez raison ; le 20 mai, je suis venu à Sens.

— Vous y êtes même venu deux fois, si je ne me trompe ?...

Si étonné que fut Leroué par cette brusque interrogation, il eut la force de se dominer et ne laissa échapper aucun mouvement de surprise.

— Deux fois ? dit-il... je crois que vous faites erreur.

— Pardon... Je vous garantis que vous êtes venu deux fois à Sens, le 20 mai... Vous arrivâtes le matin sur les six heures par l'express de Lyon; à huit heures et quart, le père Aulat vous accompagnait à la gare, vous m'avez adressé de l'œil un bonjour en passant, et vous avez pris le train de Paris...

— Où j'arrivai aux environs de midi, interrompit Leroué qui commençait à se demander ce que cela signifiait... Parfaitement, vous avez bonne mémoire, Romain... C'est bien cela.

— Mais non, ce n'est pas cela, repartit Garocher. Si vous avez filé jusqu'à Paris, certainement le train vous y a débarqué sur le midi ; mais si vous vous êtes arrêté en chemin... à Montereau, par exemple ?

— Diable, voilà une drôle d'idée !... Pourquoi voulez-vous que je me sois arrêté à Montereau ?

— Pourquoi ? Je l'ignore... Ce que je sais, c'est que vous avez dû vous arrêter à neuf heures et quart à Montereau, demeurer dans cette ville jusqu'à midi et demi et vous retrouver à Sens à une heure et vingt... mais, cette fois, tout à fait incognito.

— Et vous m'avez reconnu ?

— Certainement, monsieur Leroué, vous savez bien qu'on ne trompe jamais l'œil de l'ami Garocher.

— Eh bien, j'en conviens, je suis revenu de Montereau... Ce second voyage était motivé par des raisons majeures, dans lesquelles vous n'avez pas à entrer, et que j'ai accompli avec le plus grand mystère...

— Avec tellement de mystère, monsieur Leroué, que vous ne tiendriez pas, je le parie, à ce que le père Général en fût informé.

Leroué bondit sur sa chaise.

— Ah çà ! que me racontez-vous là, Garocher ? et pour qui me prenez-vous ?

— Ecoutez, je n'ai pas à apprécier ce que je vois, mais pourriez-vous m'expliquer comment il se fait qu'à la suite de ce second voyage secret M. Laborel soit immédiatement parti de Sens ?

— Je ne vois pas quel rapport vous trouvez entre...

— Et comment se fait-il que le soir, en prenant l'express, M. Laborel ait laissé tomber de sa poche un billet écrit de votre main ?

— Vous dites ?

— Un billet, écrit par vous, et contenant ces simples mots : « Celui qui oublie les dangers passés ne voit pas les nouveaux périls qui le menacent».... Si ce n'est pas là un avertissement plus qu'amical, je veux être pendu !

Leroué s'était rapproché de la table, et ses doigts nerveux en chiffonnaient fiévreusement le tapis.

— Voyons, continua Garocher, jouons à cartes découvertes.... Le coup du Chapeau-Rouge a échoué, et à Sens vos lettres d'avis font partir Laborel.... Monsieur Leroué, dans l'affaire de l'héritage, vous avez trahi la Compagnie.

Les yeux du Provincial lançaient des éclairs.

— Oh ! ne vous inquiétez pas cependant, poursuivit l'autre coquin. Ce n'est pas moi qui vais vous livrer... Je me moque bien de l'Ordre après tout ; si je l'ai servi quelquefois, c'est seulement à cause de vous qui m'avez

épargné les galères et pour qui je professe le dévouement le plus absolu.

Leroué reprit son assurance ordinaire.

— Alors pourquoi cette visite? pourquoi cette confidence à brûle-pourpoint?... Quel est votre but, Garocher?

— Mon but?.... Il est bien simple, monsieur Leroué.... Vous savez que je n'ai aucune fortune. L'aide que je vous ai donnée jusqu'à présent m'a rapporté tout juste de quoi vivre, et je risque quelque jour d'être envoyé au bagne, si ce n'est au belvédère du docteur Guillotin.... Eh bien! je demande tout simplement à me retirer des affaires.... Vous voyez que je ne suis pas ambitieux.

— Et combien vous faut-il?

— Dam! j'aime prendre le plaisir à pleines mains.... Pour vivre convenablement, il me faudrait cent mille francs de rente.

— Cent mille francs!.... Vous voulez que je vous serve cent mille francs par an?

— Que nenni, monsieur Leroué!... Cent mille francs ne sont que les intérêts de deux millions.... C'est le capital que je réclame.... Je me charge de le placer, allez.... Ensuite, il faudra bien que je laisse quelque chose à mes héritiers; car, une fois rangé, je me paierai le luxe d'avoir une descendance.... Qu'en pensez-vous, hein, mon maître?

— Deux millions!

— Oui, deux millions, fit Garocher en sortant de sa poche la carte trouvée à la gare de Sens.... Deux millions contre ce petit méchant bout de papier.

— Mais où voulez-vous que je prenne une pareille somme?

— Parbleu! cela n'est pas mon affaire.... Cependant, quand on fait sauter vingt millions à la Compagnie, il me semble qu'il est facile d'en trouver deux pour un ami.

Leroué réfléchit un instant, puis :

— Allons, c'est entendu, vous aurez vos deux millions... Je vais vous en donner un à titre d'à-compte ; c'est tout ce que j'ai de disponible pour le moment... Demain, je vous donnerai le reste.

— Très-bien, dit Garocher coupant la carte en deux devant le Provincial stupéfait.... Je garde une demi-preuve jusqu'à demain.

— Vous vous méfiez de moi ?

— Non, je traite une affaire selon les règles de la plus vulgaire logique.... Tenez, monsieur Leroué, passez à votre caisse; pendant ce temps, je dépose mon morceau de carton sur cette table ; vous me remettez mon à-compte, nous exécutons un mouvement tournant, et vous prenez ce qui vous revient.

Tandis que Garocher parlait de la sorte, Leroué s'était levé et se dirigeait vers son coffre-fort. Au moment où il faisait jouer les ressorts de la triple serrure, il entendit un bruit derrière lui ; il se retourna ; Romain s'était levé, lui aussi, avait placé une moitié de la carte sur le tapis, et s'étant mis entre la table et le Provincial :

— Que faites-vous ? demanda celui-ci.

— J'établis un rempart devant ce que vous allez conquérir à coups de billets de banque.... Un bon assaut, et la ville se rendra, et la muraille tombera pour laisser le vainqueur pénétrer jusqu'au cœur de la place.

— Imbécile ! pensa Leroué.

En même temps, il ouvrit le coffre-fort, y plongea les mains, tournant ainsi le dos à Garocher ; puis, exécutant subitement un mouvement de volte-face, il pressa une petite boule en caoutchouc qu'il tenait. Romain poussa un cri et tomba raide sur le sol. Leroué venait de le foudroyer avec un jet d'acide prussique.

Au lieu de prendre la liasse de billets de banque qu'attendait Garocher, le Provincial avait saisi un appareil terrible, de sa fabrication, qui était soigneusement

renfermé dans le coffre : c'était une fiole à deux ouvertures, l'une munie d'un bec en verre, l'autre fermée par une boule de caoutchouc ; la fiole était remplie d'acide cyanhydrique pur ; en pressant la boule de caoutchouc, l'air entrait dans le récipient en cristal, et refoulait vivement l'acide qui sortait en un jet puissant et meurtrier.

Une odeur suffocante se répandit dans l'appartement. Sans perdre une minute, Leroué ouvrit les fenêtres.

Après quoi, il prit le cadavre, le traîna jusqu'à une chambre obscure ; là, se trouvait une grande baignoire en zinc, auprès de laquelle il déposa Romain.

— Il s'agit à présent, murmura-t-il, de faire disparaître ce corps... Allons, Leroué, à la besogne !

Ce disant, il passa dans une sorte de cuisine, où était entassée, en un coin, sous le potager, une énorme quantité de chaux vive.

Le Provincial quitta son habit, se mit en bras de chemise, remplit de chaux une caisse de maçon, et la transporta dans la chambre obscure.

Au bout d'une demi-heure, Romain Garocher était enseveli dans la baignoire, son corps entouré de tous côtés de la substance corrosive.

— Avant trois mois, dit Leroué en se frottant les mains, tout sera consumé, il ne restera pas un atome de ce cadavre... Ah ! celui qui a découvert la chaux a droit à ma plus vive admiration.

Et, tout en ricanant, il ferma la porte de la chambre à double tour.

CHAPITRE LXXVI

LE VOILE SE DÉCHIRE

Enfin, le bonheur avait élu domicile au milieu de nos quatre amis. Dussol, en se joignant à ses trois camarades, avait amené Clarisse qui fut acceptée de bon cœur; Louise et Roger étaient plus que jamais empressés autour de leur vieux père. Dès lors, on fut six, non pas à renouveler les folies de « l'ancien temps », — toutes les rudes épreuves qu'ils venaient de subir avaient métamorphosé nos jeunes gens, et d'ailleurs la présence du père Jeandet parmi eux les obligeait à se comporter en hommes sérieux; — on fut six à s'aimer, à rechercher ensemble quels étaient les moyens les plus sûrs et les plus prompts de faire le bien.

Aussitôt que le procès avait été révisé, à peine Roger avait-il été rendu à la liberté et remis en possession de sa fortune, que Georges, Louise et le père Jeandet quittèrent Moscou, ville dans laquelle ils n'avaient éprouvé que du malheur.

On se rendit à Paris, où l'on retrouva Dussol et Clarisse ; la femme du comédien était devenue ce qu'elle aurait toujours dû être, c'est-à-dire une épouse aimante et dévouée.

Nos jeunes gens réglèrent les quelques affaires qu'ils avaient laissées en France, et, de là, partirent pour mettre à exécution le voyage projeté.

Tout d'abord, il fut bien décidé que l'endroit où ils s'établiraient définitivement ne serait pas situé dans leur pays : Roger ne voulait, à aucun prix, maintenant qu'il pouvait transporter ses pénates où il lui plaisait, se fixer

en France tant que Bonaparte, l'homme exécré, y régnerait.

Une autre considération leur faisait quitter la patrie : n'était-ce pas à Paris, à Lyon, à Marseille, c'est-à-dire dans les trois principales villes, que Louise avait perdu, dans une certaine mesure, ses droits à l'estime du public ?... Sans doute, pour les intimes, la sœur de Roger avait toujours conservé une honnêteté relative : une fois séduite par Griffonnier et chassée par son père, elle ne s'était pas, on le sait, jetée à corps perdu dans la fange du vice ; sa situation lui interdisant de rêver un mariage, elle ne s'était pas du moins donnée corps et âme à la débauche ; elle avait eu un amant, — forcément, puisque aujourd'hui, l'ouvrière strictement honnête crève à demi de faim, et qu'une jeune fille, élevée en enfant gâtée, comme l'avait été Louise, et brusquement livrée à elle-même, n'a plus à choisir qu'entre la prostitution et le suicide ; — elle avait donc eu un amant, mais ne lui avait-elle pas été constamment fidèle ? Gloria, maîtresse de Gustave Ostroloff, n'était-elle pas mille fois plus vertueuse que Clarisse, épouse légitime de Dussol, et que mille autres femmes mariées ?

Le préjugé est ridicule, mais on se brise en voulant lutter contre lui. Qu'une femme mariée ait des amants, on fermera les yeux ; que son adultère fasse à la fin éclater un immense scandale, si le mari se laisse attendrir et pardonne, le monde passera l'éponge sur les torts de l'épouse coupable et tout sera oublié, elle pourra comme par le passé marcher le front haut. Au contraire, quand une jeune fille, avant l'hymen, commet cette faute qui n'est après tout qu'une faiblesse, elle est considérée comme criminelle et honnie ; elle aura beau tenir dès lors une conduite exemplaire, la tache lui restera ineffaçable et pour tout le reste de sa vie, si honnête qu'elle soit, elle demeurera mise au ban de la société.

Voilà pourquoi, malgré toute l'estime et l'affection qu'ils avaient pour Louise, Dussol et Leclerc approuvè-

rent Roger quand il parla de faire quitter à sa sœur ce pauvre pays de France, dans lequel sont encore ancrés tant de préjugés stupides qui, partout ailleurs, ont disparu depuis longtemps.

Il fut résolu que l'on établirait le siége du cénacle en Suisse, cette terre classique de la liberté. De là on se transporterait chaque année, suivant la saison, en tel ou tel pays.

Ce fut dans le canton de Neufchâtel, près de la petite ville si industrieuse de La Chaux-de-Fonds, que l'on fixa la résidence commune ; une vaste propriété fut achetée, et Louise put enfin réaliser son souhait le plus cher : être la providence du plus grand nombre possible de pauvres gens.

Roger n'avait conservé des relations en France qu'avec Laborel, qui, tout à coup retrouvé, avait comparu au procès de révision.

C'était toute une histoire que sa première disparition.

Un beau jour, à Bordeaux, Laborel avait reçu une lettre ainsi conçue :

« Monsieur,

» Bien que votre mission soit terminée, tous les dangers ne sont pas passés. Le soir où je vous ai rendu le précieux sachet qui vous avait été ravi, vous m'avez promis de répondre à n'importe quel de mes appels et de m'obéir aveuglément.

» Eh bien ! si ce n'est pas en vain que vous m'avez prêté ce serment, vous ferez ce que je vais vous prescrire : *Sitôt la présente reçue, vous vous cacherez de façon à ce que personne ne puisse vous découvrir ; que votre frère lui-même ne sache pas ce que vous êtes devenu ; et le 25 août vous vous trouverez à Moscou.*

» Signé : Leroué. »

Laborel avait tenu son serment. Il avait quitté Bordeaux un matin sans prévenir personne, se contentant

d'envoyer à Jacques le mécanicien un bout de billet par lequel il l'informait qu'il était obligé de s'éloigner pendant environ trois mois, et qu'il lui était impossible de dire où il allait ; Alexandre priait en outre son frère de tenir secret ce voyage, et lui disait de ne s'inquiéter de rien. Le mécanicien, qui connaissait à peu près l'histoire de la mission confiée au jeune homme par M. Rameau, pensa que ce départ subit et mystérieux s'y rattachait ; aussi, n'éprouva-t-il aucune crainte à ce sujet.

La lettre de Leroué contenait cinq billets de mille francs, qui aidèrent Laborel dans ses pérégrinations. Jusqu'au 10 août, il demeura en France, allant de ville en ville sous un nom d'emprunt, afin de n'être reconnu par personne.

Quelqu'un cependant le rencontra à Lyon en juillet ; ce fut Frisolette.

Laborel ne put s'empêcher de renouveler connaissance avec l'adorable petite chanteuse de bluettes ; elle commençait à oublier l'infidèle Lorédan.

Les deux jeunes gens causèrent de Sens ; Frisolette apprit à Laborel que Sarah Colt, la femme voluptueuse et passionnée du café Momus, s'était suicidée du désespoir d'avoir été abandonnée par Aulat. Laborel passa sous silence les détails de l'aventure à la suite de laquelle il avait quitté la charmante sous-préfecture de l'Yonne ; il se contenta de lui dire que Sarah était une infâme, un vil instrument entre les mains d'une bande de misérables, et qu'il valait mieux pour tout le monde qu'elle fût morte que vivante.

Frisolette avait un engagement de quatre mois dans un café-concert de Lyon ; Laborel lui promit de venir la revoir au retour d'un voyage qu'il allait accomplir.

Au jour fixé par Leroué, le jeune homme était à Moscou. Grand fut son étonnement en apprenant à son arrivée le procès de Roger. Ne pouvant s'expliquer la conduite de Leroué en cette occasion, il ne chercha point à sonder le mystère, persuadé qu'il était de la réelle protection dont

l'étrange inconnu couvrait Roger Bonjour. Quand celui-ci sortit de prison après son acquittement définitif, Laborel lui confia, sans lui dire le nom de Leroué qu'il avait juré de garder pour lui seul, tout ce qui lui était arrivé tant à Marseille qu'à Bordeaux.

En apprenant de la sorte qu'un personnage caché avait veillé sur sa fortune, le journaliste fut profondément stupéfait ; il ne se connaissait pas d'autres amis que Dussol et Georges Leclerc ; mais ce qui l'intrigua le plus, ce fut le motif plausible de cette disparition commandée à Laborel pendant le cours du premier procès. Pourquoi ce protecteur mystérieux avait-il voulu le laisser condamner une première fois?

Roger eut beau se creuser la cervelle ; la conduite du correspondant de Laborel demeura pour lui indéchiffrable.

Lorsqu'on quitta Moscou, Roger proposa à Alexandre de venir vivre avec eux ; il était juste, dit le journaliste, qu'il eût sa part de la fortune qu'il avait apportée. Laborel, délicat jusqu'au bout, refusa cette offre généreuse et revint à Lyon où l'attendait Frisolette.

Ce fut ainsi que l'héritier et le mandataire de M. Rameau se retrouvèrent et se séparèrent ensuite ; néanmoins, il fut convenu que Laborel entretiendrait avec Roger une correspondance suivie.

Il y avait à peine deux mois que le père Jeandet, ses enfants et leurs amis étaient à la Chaux-de-Fonds, répandant autour d'eux les bienfaits à pleines mains, lorsqu'un soir à souper Roger dit aux autres :

— Vous savez que ma mission n'est pas seulement de faire le bien ; il faut encore que je combatte les scélérats qui ont causé la mort de mon oncle. Or, la fatalité veut que j'aie été élevé précisément par les jésuites. Donc, il est logique et honnête qu'avant d'entreprendre la lutte, je commence par acquitter la dette que, sans le vouloir, j'ai contractée envers ces gens-là.

Les autres approuvèrent.

Roger fit un compte approximatif, évalua à 20,000 fr. sa dette, et se rendit à Villefranche afin que sa conscience n'eût rien à lui reprocher le jour où il engagerait la guerre qui lui était prescrite.

Le recteur de M***, voyant arriver le jeune homme, crut à une conversion tout d'abord ; c'est pourquoi il tomba des nues quand Roger lui eut exposé le motif de sa visite. Roger ne lui parla pas pourtant de la raison particulière qui le poussait à venir rembourser largement aux pères ce qu'ils avaient dépensé pour lui. Le procureur et le préfet des études, aussi étonnés que le recteur, tinrent avec lui un conseil, et il fut arrêté que, bien que Paul Jeandet ne se décidât pas à rentrer au bercail, son argent était toujours bon à prendre. Roger, ne voulant pas avoir de discussion, donna vingt-cinq mille francs, et se retira.

Avant de partir de Villefranche, le jeune homme tint encore à rendre une visite à sa nourrice la vieille Babet, à qui il destinait également une forte somme, en reconnaissance des bons soins qu'elle lui avait prodigués.

On lui apprit que la brave femme était à toute extrémité.

Roger arriva chez elle au moment où elle allait rendre le dernier soupir.

Quand la moribonde eut entendu le nom du jeune homme, un souffle de vie passa sur elle ; elle ouvrit les yeux, et prononça ces mots d'une voix faible :

— Paul !... mon enfant... c'est Dieu qui t'envoie...

Puis, elle fit signe qu'on la laissât seule un instant avec le fils du père Jeandet.

Les assistants obéirent aux injonctions de l'agonisante.

Paul s'assit au chevet :

— Ma chère nourrice, dit-il, quel malheur pour moi de vous trouver dans cet état !...

— Tu me fermeras les yeux.

— Ne parlez pas, Babet ; il faut prolonger autant

que possible votre existence... Vous perdez, en parlant, le peu de force qui vous reste, et vous avancez d'autant le fatal instant de la mort...

— Non ! il faut que je te parle, Paul... Si j'avais su où tu étais, je t'aurais écrit de venir... Mais je ne le savais pas... Mon bon Paul... Pauvre enfant... Dieu m'a entendue... Il me pardonne, puisqu'il t'envoie...

— Vous vous fatiguez, ma chère nourrice.

— Qu'importe !... pourvu que j'aie le temps de te dire ce qu'il faut que tu saches... O mon Dieu, permettez que je lui apprenne...

— Quoi ?

— Mon crime...

— Un crime !... vous avez commis un crime ?... Ce n'est pas possible !...

— Hélas !... Ecoute, Paul... Dans quinze jours, il y aura vingt-cinq ans de cela... Un homme vint et m'apporta un enfant nouveau-né... C'est toi... Il m'ordonna de t'élever... mais il fallait que personne ne sût que l'enfant était à lui... Justement un comédien m'avait remis le matin même un enfant à nourrir... C'était comme toi un garçon... Alors, pour obéir à ton père... qui m'avait donné une forte somme... j'exposais sur la grande route le fils du comédien... Voilà pourquoi tu as été élevé sous le nom de Paul Jeandet... Mais tu n'es pas Paul Jeandet...

Roger haletait. Ce qu'il apprenait là le saisissait. Il se souvenait tout à coup des confidences de Dussol, dans la fameuse nuit d'ivresse où le comique se figurait qu'il était le sultan Haroun-al-Raschid. Cette coïncidence entre l'abandon de Dussol et l'époque de la naissance de Roger avait frappé celui-ci, on se le rappelle : mais jamais il n'avait pensé que cette coïncidence était le fait d'une substitution.

La nourrice semblait épuisée par les quelques paroles qu'elle venait de prononcer. Pourtant, après un moment de silence, elle reprit d'une voix mourante :

— C'est un grand crime que j'ai commis... Le véritable Paul Jeandet a dû mourir... car, cette nuit-là, il neigeait... il neigeait beaucoup...

— Non, Babet... Il vit ! s'écria Roger.

— Il vit, dis-tu ?...

— Oui, je connais un jeune homme de mon âge qui a été trouvé sur la route par des saltimbanques, à l'époque même dont vous parlez... C'est lui, j'en suis sûr maintenant...

— Il vit ?... oh ! tant mieux !... Dieu me pardonne !... Dieu me pardonne !...

— Mais, alors, Babet, vous connaissez mon père ?

— Oui...

— Son nom ?

La nourrice râlait.

— Son nom ? répéta Roger avec angoisse.

— Le père... Leroué...

Quel coup de foudre et en même temps quel éclair pour Roger Bonjour !

Le voile qui enveloppait l'histoire entière de sa vie se déchira d'un seul coup.

Le nom seul de Leroué lui expliquait pourquoi il avait reçu à M*** et à Vaugirard une si brillante éducation.

De plus, en rassemblant ses souvenirs, il comprit que le Provincial avait dû cacher aux jésuites eux-mêmes sa paternité, et soudain aussi son père lui apparut comme étant le mystérieux protecteur qui avait veillé sur Laborel dès son arrivée d'Amérique et qui, dans l'ombre, avait jeté l'assassin Hugh Bwan dans les filets de la police de Moscou.

Mais, tandis qu'il faisait en lui-même ces réflexions, Babet, expirante, levait au ciel ses yeux éteints, et murmurait d'une façon à peine intelligible :

— Vous m'avez pardonné... Merci... Merci, mon Dieu !

CHAPITRE LXXVII

L'ABBÉ MORRIS

Il a neigé pendant toute la nuit. Paris est couvert d'un blanc manteau. Un vent sibérien souffle à terre et fixe sur le sol les flocons de neige qu'il métamorphose en une couche épaisse de glace.

C'est le matin. Le soleil devrait être levé à cette heure ; mais il n'a pas encore paru, caché qu'il est dans un ciel gris de plomb.

A travers les allées de son parc du Bas-Meudon, Leroué, toujours actif et matinal, se promène.

Il songe, en contemplant la nature enveloppée de son linceul glacé, il songe à cette nuit affreuse qui vit son évasion du bagne, la mort de Marguerite et le rapt de leur enfant.

Il pense à tout ce qu'il a fait pour ce fils, pour ce fils qu'il adore, et il se demande s'il n'est pas temps d'apprendre au jeune homme quel sang coule dans ses veines ; après tous les sacrifices accomplis, après les dangers incessamment courus, ce fils pourra-t-il ne pas l'aimer ?

Le moment n'est-il pas venu pour celui qui fut l'abbé Morris d'être complétement heureux ? car il ne lui suffit pas d'avoir un enfant et de répandre sur lui en secret les trésors de son affection paternelle, il faut encore que cet enfant connaisse son vrai père, et, mesurant l'immensité de ses bienfaits, lui rende enfin amour pour amour.

Tandis qu'il se livre à ces réflexions, tandis qu'il entrevoit le bonheur dans un avenir prochain, Leroué n'a pas aperçu une ombre qui le suit, derrière les taillis dans

sa promenade silencieuse à travers les allées du parc. Le Provincial va, va toujours devant lui, il s'enfonce de plus en plus dans les profondeurs des bosquets, et, masquée par les haies élevées et touffues, l'ombre chemine de son côté.

. . . .

Cependant, Roger, après avoir fermé les yeux à sa nourrice, s'était rendu en toute hâte à la Chaux-de-Fonds, porteur de la nouvelle inattendue. Gardant au fond de son cœur ce qui le concernait personnellement dans les révélations de Babet, il se contenta d'apprendre à Dussol que Jeandet était son père et Louise sa sœur; puis, noblement, il avait dit à l'époux de Clarisse :

— Mon ami, les vingt millions de M. Rameau t'appartiennent.

— Pas du tout, avait répondu le comédien, ils sont ta propriété...

— Mais, puisqu'il est aujourd'hui certain que je ne suis pas le neveu du colon américain...

— Qu'importe ! ce n'est pas à moi que cette fortune a été léguée.

Cet assaut de générosité eût duré encore longtemps si Louise n'était intervenue pour dire judicieusement :

— A ce compte-là, l'héritage ne serait ni à l'un ni à l'autre de vous deux... Si Roger n'avait été qu'un neveu aux yeux de M. Rameau, celui-ci ne l'aurait pas choisi pour héritier, et la preuve, c'est qu'il n'a réservé aucune part de sa fortune ni à notre père, son beau-frère, ni à moi, sa nièce...

— C'est vrai, continua Georges Leclerc, n'est-ce pas à cause de tes articles anti-cléricaux que le vieux colon t'a pris en amitié, a entretenu avec toi des relations suivies, et finalement t'a institué son légataire universel ?....

— Mon Dieu, oui...

— Eh bien! conclut le vrai Paul Jeandet, tu dois tou-

jours te considérer, Roger, comme le propriétaire nominal des millions que tu avais d'ailleurs fraternellement partagés avec nous, et si, malgré ce que je te dis, tu éprouves encore des scrupules, tu ne peux à ton tour refuser ce que j'avais moi-même accepté... Que l'héritage soit donc à tous, et qu'il ne soit jamais plus question de cela!.... J'ai retrouvé mon père, tant mieux pour moi; mais de même que tu ne lui retireras pas ton affection en échange de celle que je lui donne, de même tu dois conserver ta part à notre fortune collective.

Roger s'était tu, et avait, de fait, consenti à cette solution éminemment raisonnable et pratique. Il se dit que le sang ne signifiait pas grand'chose; il se rappela la mission de vengeance que Laborel lui avait transmise et à laquelle il avait consenti.

Dussol aurait-il pu l'accomplir? Non. Donc, pour la vengeance surtout, il était le véritable héritier de l'honnête homme qu'il avait aimé, le croyant son oncle, et dont il était fier d'honorer, malgré tout, la mémoire.

Quelques jours après, il arrivait à Paris.

Là, pensait-il, il verrait son père. Selon lui, il était le fruit de quelque union adultérine, et, comme avec ses idées avancées il blâmait le mariage tel qu'il se pratique en France, il donnait en lui-même raison à Leroué et à sa mère.

Il verrait son père, il l'assurerait de sa reconnaissance et, puisque celui-ci appartenait à l'ordre de Loyola, il se ferait dire par lui où se trouvait l'abbé Morris.

. . . .

Le Provincial était au bout de son parc, toujours absorbé par ses pensées joyeuses.

Tout à coup, un homme bondit de derrière un taillis, un poignard à la main.

— Hugh Bwan! murmura Leroué.

— Traître! dit l'autre d'une voix sourde, — et en

même temps il lui donna un coup de son arme dans la région du cœur.

A cette brusque attaque, Leroué resta un moment comme étourdi. Hugh Bwan (car c'était bien lui qui avait réussi à s'échapper des prisons de Moscou), Hugh Bwan se sauva de toute la vitesse de ses jambes.

Furieux, le Provincial s'apprêtait à se lancer à sa poursuite, quand une troisième personne fit son apparition au coin de l'allée.

— Mon père ! s'écria le nouveau venu qui n'était autre que Roger.

Ce mot, qui n'était pas dit avec la banalité d'un élève jésuite à son supérieur, ce cri qui était celui d'un fils à l'aspect de l'auteur de ses jours, retentit jusqu'au plus profond de l'âme du Provincial.

— Roger, répondit-il, que venez-vous faire ici ?

— Mon père ! répéta le jeune homme, mon père, je sais tout...

— Tu sais tout ?

— Oui, par Babet... J'ai appris que vous êtes mon père, je comprends maintenant tout ce que vous avez fait pour moi.... et je viens vous dire que, malgré tout ce qui nous sépare, vous avez dès aujourd'hui mon affection reconnaissante...

— Oh ! mon fils, si tu savais le bonheur que tu me donnes ?...

— Et ma mère, quelle est-elle ! dites-moi où elle est, afin que je l'aime aussi.

Le visage de Leroué se rembrunit.

— Ta mère... elle est morte... Il ne faut pas que tu penses à elle... Nous garderons notre secret entre nous deux, et nous nous aimerons bien, n'est-ce pas ?

— Oui, mon père... Voulez-vous une preuve immédiate de la confiance que j'ai en vous ?

— Parle.

— J'étais venu non-seulement pour vous embrasser, — et il embrassait Leroué, — mais encore pour vous prier

de me faire connaître un des vôtres qu'il faut que je connaisse : l'abbé Morris.

— L'abbé Morris ! répondit le Provincial étonné, mais c'est moi.

Effet terrible de cette parole, Roger se recula précipitamment. Le spectre de Paul Rameau passa, sanglant, devant ses yeux.

— C'est vous ?

— Oui, te dis-je.

— Mais, alors, ma mère s'appelait Marguerite ?

— Oui, balbutia Leroué.

— Misérable !, s'écria Roger éperdu, sinistre, terrible et levant sur son père un poignard qu'il venait de sortir, ce même poignard qui avait servi au meurtre de la fiancée de Paul Rameau et qui ne le quittait jamais. Misérable !... Infâme assassin !...

— Je suis ton père ! répondit le jésuite essayant d'arrêter le bras du jeune homme.

— Vous êtes le violateur de Marguerite ! vous êtes l'assassin de ma mère !

— Roger... Roger, mon enfant... Je te dis que je suis ton père !

Cette fois, Bonjour entendit. Il retira sa main et laissa tomber l'arme vengeresse.

A ce moment, Leroué porta ses deux mains au cœur et poussa un cri terrible.

— Malédiction ! hurla-t-il, il m'a tué...

Roger, stupéfait, terrifié, regardait le Provincial.

— Non, pas toi... Hugh Bwan... Ah ! je sens maintenant la douleur... Une douleur atroce... Je meurs... Ah ! je meurs !...

Et il s'affaissa sur lui-même.

EPILOGUE

Hugh Bwan, après avoir exécuté son meurtre, s'était rendu auprès du concierge Auguste qui venait d'introduire Roger et lui avait dit :

— Je viens d'accomplir une œuvre de justice. En ce moment, le Provincial expire, et c'est moi qui le remplace. Voici mes pouvoirs, contresignés de Rome. Vous ne donnerez aucun soin à Leroué ; mais, comme il n'est pas nécessaire de mêler la justice à nos affaires particulières, vous ferez passer sa mort sur le compte d'une attaque d'apoplexie. D'ailleurs, ce soir, vous recevrez la visite d'un médecin à nous.

Auguste s'était incliné.

Comment Hugh Bwan avait-il reçu l'ordre de poignarder Leroué ! — Voici :

Sitôt évadé, il était allé retirer les lettres de Garocher. Une d'elles lui apprenait que, dans la mansarde du quai de la Charente, il trouverait différents papiers, soustraits à Leroué et établissant que Roger Bonjour était son fils. Ces papiers, Garocher les avait volés lui-même, pendant que le Provincial triomphait au sein du Grand-Conseil ; ils étaient renfermés à Marseille dans la chambre secrète où nous avons vu Leroué restituer à Laborel le sachet des vingt millions ; et cette chambre. Garocher l'avait découverte, à force de patience et d'habileté, en suivant continuellement son ennemi.

Le jour où il essaya de mettre le Provincial à contribution de deux millions, Romain avait prévu le cas où il ne sortirait pas vivant de ses mains ; aussi, voulant être vengé, il avait, avant de se rendre chez le faux M. de

Guémont, déposé à la poste restante une lettre, qu'il se proposait de retirer le lendemain s'il avait réussi dans sa tentative de chantage.

Une fois en possession de toutes ces pièces importantes, Hugh Bwan s'était rendu immédiatement à Rome auprès du général de l'Ordre, et, établissant la paternité de Leroué, il n'eut pas de peine à prouver sa trahison. De là, l'ordre de mort de l'abbé Morris, et la nomination d'Hugh Bwan au poste du Provincial.

Dans les premiers jours de janvier 1870, un mariage purement civil avait lieu à la Chaux-de-Fonds. C'était Roger qui relevait aux yeux de la société la compagne de ses joies et de ses peines, celle qui fut longtemps son amie et qu'il avait crue sa sœur ; la fille du père Jeandet, de ce jour, ne s'appela plus Louise ni Gloria ; de par la loi et devant le monde, elle devint Madame Roger Bonjour.

Dans un coin de Bordeaux, Laborel vécut heureux avec Frisolette.

A Marseille, le gérant des Docks du Commerce continua à être de plus en plus honoré, et ce fut à qui dirait, parmi ses concitoyens :

— Ce bon M. Vipérin... ah ! quel honnête homme !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

PAGES

Pensées anti-cléricales (par G. GARIBALDI).......... VII

PREMIÈRE PARTIE

Roger Bonjour

I. — Un phénix de collége.......................... 1
II. — Petit conciliabule jésuitique 11
III. — L'étudiant en droit.......................... 18
IV. — La misère dorée............................ 22
V. — Les diplômes inutiles....................... 27
VI. — Trio de fous................................ 32
VII. — Quatuor 36
VIII. — Gloria...................................... 40
IX. — Dussol...... 44

SECONDE PARTIE

Le Père Leroué

X. — Le vicaire de M. Papelardon................ 51
XI. — Un Vésuve sous la neige..................... 57
XII. — Crime et châtiment........... 60
XIII. — Seul au milieu de la foule.............. ... 63
XIV. — Une voix dans le désert.............. 68

XV. — Les consolations de M. Reverchy....... 73
XVI. — L'enfant du crime.......... 77
XVII. — Oncle et neveu 81
XVIII. — Comment finit Paul Rameau 87
XIX. — Le pape noir. 93
XX. — Tuer est un droit, voler est un devoir... 103

TROISIÈME PARTIE

Ce bon Monsieur Vipérin

XXI. — Une lettre de Gloria.......... 111
XXII. — Provincial et Socius.......... 115
XXIII. — Un jésuite de robe courte.......... 120
XXIV. — La marée montante.......... 126
XXV. — L'engloutissement.......... 131
XXVI. — L'ambition de M. Vipérin.......... 136
XXVII. — Visite inattendue.......... 137
XXVIII. — A bord du *Bon-Pasteur* 146
XXIX. — Trame d'araignée.......... 150
XXX. — Gustave vagabonde.......... 155
XXXI. — L'art d'utiliser le fanatisme.......... 165
XXXII. — Les bienfaits de M. Vipérin.......... 172
XXXIII. — Un ange déchu.......... 175
XXXIV. — Les méfiances de Mlle Frisolette.......... 183
XXXV. — Toto Carabo 190
XXXVI. — A trois cents francs par tête.......... 195
XXXVII. — Le triomphe de l'Eau-du-Canal.......... 201
XXXVIII. — M. Vipérin trouve une nouvelle combinaison 208
XXXIX. — De l'influence néfaste d'une chronique trop bien rédigée.......... 216
XL. — M. Vipérin reste et restera honnête homme.......... 221
XLI. — La lutte contre l'invisible.......... 228
XLII. — La soirée aux émotions.......... 233
XLIII. — Une enquête selon la logique.......... 250
XLIV. — Robe longue et robe courte.......... 256
XLV. — Torture morale 263

XLVI. — A travers l'inconnu 268
XLVII. — Le bénéfice de Dussol 278
XLVIII. — Entre honnêtes gens 288
XLIX. — Le nom de l'inconnu 294

QUATRIÈME PARTIE

La Toile de Pénélope

L. — La préface d'un accident................ 297
LI. — Une parenthèse utile.................... 306
LII. — Romain Garocher déploie ses petits talents 313
LIII. — *Ad majorem Dei gloriam*.............. 320
LIV. — Milord Biewton......................... 324
LV. — Deux litres de Fleur d'Yquem............ 331
LVI. — La bonne aventure, ô gué!.............. 337
LVII. — Le fiacre n° 31 341
LVIII. — Projets de départ.................... 350
LIX. — Le café Momus.......................... 58
LX. — Une première passion.................... 363
LXI. — La femme ! ! !......................... 369
LXII. — Dalila 382
LXIII. — Le quatrième piége................... 389
LXIV. — Le jeu 397

CINQUIÈME PARTIE

Frère et Sœur

LXV. — Le mort-vivant 402
LXVI. — Un faux républicain................... 409
LXVII. — Duel à mort.......................... 415
LXVIII. — Louise.............................. 428
LXIX. — Les vingt millions.................... 435
LXX. — Un peu de bonheur...................... 441
LXXI. — « Paul !... Louise !...» 449
LXXII. — Fatalité............................. 454
LXXIII. — Complications, explications......... 461
LXXIV. — Le triomphe de Leroué................ 470

SIXIÈME PARTIE

Le Secret de Babet

LXXV. — Comment on se débarrasse d'un individu gênant........... 476
LXXVI. — Le voile se déchire.................... 487
LXXVII. — L'abbé Morris.................... 495
Epilogue.................................... 500



SECOND FASCICULE

LA CHASSE AUX CORBEAUX

Les refusés du martyre. — Evangile des processions. — Le paroissien raisonneur. — Un archevêque en faillite. — Une pincée de miracles (pour n'en pas perdre l'habitude). — Monsieur Dieu embêté par Veuillot. — La main à la poche ? — Silence aux Germiny ! — Comment mon cousin le capitaine se vengea des cloches. — Une lettre d'outre-tombe. — Les cigares d'une religieuse. — Les étonnements de Jésus. — La liberté pour les punaises ? — La nièce du vicaire. — Onze hectares de paradis à vendre. — La science et la religion. — Lettre de Madame de Fourvières à Madame de Lourdes. — Une position agréable. — Rengaine cléricale. — Souvenir de prison.

FASCICULE A PART

ALMANACH ANTI-CLÉRICAL

ET RÉPUBLICAIN POUR 1880

(2me année)

Calendriers républicain et grégorien comparés. — La vermine noire s'agite. — Le déluge. — Le courrier du paradis. — Une église veinarde. — Le lapin récalcitrant. — Poléon IV au tribunal de Dieu.— Le curé Maret. — Si jeune et déjà franc-maçon ! — La Sainte-Larme. — Esprit-Saint, descends sur Veuillot ! — La légende de Notre-Dame des Commodités.— Le vieux mangeur de saucisson.— Les rois de France, en quatrains. — Vive saint Greluchon ! — Le pauvre Martin. — Une belle trouvaille, ou la grrrande découverte du bâton de saint Joseph. — Pauvre Jésus ! — Assurances sur la vie.

LE 3me FASCICULE SERA INTITULÉ :

C'EST NOUS QUI FESSONS CES VIEUX POLISSONS

Il sera consacré en grande partie aux ignorantins et autres diseurs de vobiscum dont les aventures scandaleuses sont consignées toutes les semaines dans les chroniques des tribunaux. — Il contiendra aussi les détails les plus complets et les plus intéressants sur la grotesque supercherie à laquelle les charlatans et les imbéciles ont donné le nom de *miracle de la Salette*. — Ce fascicule paraîtra du 20 au 31 octobre 1879.

Le 4me fascicule paraîtra vers le 31 décembre 1879 et sera intitulé : **LES JOCRISSES DE SACRISTIE.**

Sous peu, paraîtra également un fascicule à part, intitulé : **LES SOUTANES GROTESQUES,** lequel sera la réimpression du premier volume de l'*Almanach anti-clérical*, débar-

rassé du calendrier (aujourd'hui sans intérêt) et augmenté par compensation d'une jolie petite comédie anti-cléricale de M. Léo Taxil.

Voici le sommaire :

A bas les masques ! réponse aux calomniateurs de Voltaire. — Les jésuites à travers les siècles. — Les neuf plaies d'Egypte, légende républicaine. — La journée de Léon XIII, comédie vaticanesque. — Connaissez-vous saint Bernardin ? — La sacrée dèche d'un Cœur-Sacré. — Mon premier cigare. — Du frère Bajule au frère Crébacien. — Un prophète pas veinard. — Eau de Fourvières, grande concurrence à l'eau de Lourdes. — *Le Miracle de saint Pancrace*, comédie de mœurs anti-cléricales et ordre-moraliennes.

Une forte brochure de 80 pages, 60 cent. (par la poste 70 cent.)

Toutes ces brochures, de 80 pages, du format du *Fils du Jésuite*, sont imprimées sur papier extra-fort. — Le prix est de 60 cent. Pour recevoir par la poste, envoyer *70 cent.* en timbres à l'Administration Centrale.

Comme annexe à la Bibliothèque anti-cléricale, il convient de citer une petite brochure qui a paru après le procès intenté à M. Léo Taxil sur la dénonciation de M. Paul de Cassagnac. Elle est intitulée :

PRÊTRES, MIRACLES ET RELIQUES

Compte-rendu du procès de la brochure *A BAS LA CALOTTE !* Comparution de M. Léo Taxil devant le jury de Paris, interrogatoire, réquisitoire, plaidoyer, discours de M. Léo Taxil en cours d'assises, acquittement. Portrait très-bien gravé de M. Léo Taxil. Jolie brochure, 25 cent., par la poste, 30 cent.

FORTS VOLUMES EN PRÉPARATION :

LES JÉSUITES DÉVOILÉS

Révélations curieuses sur la doctrine et les mœurs des R. P. jésuites.

Cet ouvrage sera le complément indispensable du roman *le Fils du Jésuite*. Il contiendra mille et mille citations authentiques qui laissent bien loin derrière elles tous les ouvrages de compilations publiés sur cette matière.

Les *Monita Secreta* eux-mêmes paraîtront pâles auprès des révélations que va faire M. Léo Taxil.

UN PAPE FEMELLE

Grand roman anti-clérical

PUBLICATIONS DE M. LÉO TAXIL

LA HAINE FILIALE

Roman de mœurs contemporaines

La date exacte de l'apparition de chacun de ces ouvrages sera annoncée par les journaux au moins un mois à l'avance.

PAR LIVRAISONS HEBDOMADAIRES :

LES RELIQUES AMUSANTES

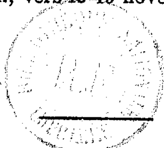
EN COLLABORATION AVEC M. ALFRED PAULON

Sous ce titre, MM. Léo Taxil et Alfred Paulon publient, par livraisons hebdomadaires (chaque jeudi), une revue complète et comique en même temps de toutes les prétendues reliques que les fanatiques vénèrent avec la plus profonde conviction, à la grande joie des charlatans cléricaux.

Prix de chaque livraison de seize pages : DIX centimes. — En vente partout. Colportage autorisé.

LA RELIGIEUSE

Le fameux roman de *Diderot*. Préface et annotations de M. Léo Taxil. — Magnifiques gravures à chaque livraison.— Texte d'après l'édition primitive, c'est-à-dire d'après l'édition la plus complète (on sait que la plupart des éditeurs ont retranché du roman de Diderot les scènes d'orgies du couvent d'Arpajon, scènes qui rappellent le roman de Belot, *Mademoiselle Giraud ma femme.* — Première livraison, vers le 15 novembre.



MONTPELLIER. — IMPRIMERIE FIRMIN ET CABIROU FRÈRES